Paul Ricœur

La métaphore vive

L'ordre philosophique
collection dirigée par François Wahl

aux Éditions du Seuil, Paris

LA MÉTAPHORE VIVE

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

Gabriel Marcel et Karl Jaspers
Philosophie du mystère et philosophie du paradoxe

Karl Jaspers
et la philosophie de l'existence
en collaboration avec M. Dufrenne

Histoire et vérité
troisième édition augmentée de quelques textes

De l'interprétation
essai sur Freud

Le Conflit des interprétations

Temps et récit, tome I

Temps et récit, tome II
La configuration du temps
dans le récit de fiction

Temps et récit, tome III
Le temps raconté

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Philosophie de la volonté
I. Le volontaire et l'involontaire
II. Finitude et culpabilité
1. *L'homme faillible*
2. *La symbolique du mal*
(*Aubier*)

Idées directrices pour une phénoménologie
d'Edmond Husserl
traduction et présentation
(*Gallimard*)

Quelques figures contemporaines
*appendice à l'*Histoire
de la philosophie allemande, *de E. Bréhier*
(*Vrin*)

PAUL RICŒUR

LA MÉTAPHORE VIVE

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VIe

ISBN 2-02-002749-6

© Éditions du Seuil, 1975.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Préface

Les études qu'on va lire sont issues d'un séminaire tenu à l'université de Toronto à l'automne 1971 sous les auspices du Département de littérature comparée. A cet égard, je tiens à exprimer mes vifs remerciements au professeur Cyrus Hamlin, mon hôte à Toronto. Ces investigations ont continué de progresser durant les cours donnés ultérieurement à l'université de Louvain, puis à l'université de Paris-X, dans le cadre de mon Séminaire de recherches phénoménologiques, enfin à l'université de Chicago, dans la chaire John Nuveen.

Chacune de ces études développe un point de vue déterminé et constitue une partie totale. En même temps, chacune est le segment d'un unique itinéraire qui commence à la rhétorique classique, traverse la sémiotique et la sémantique, pour atteindre finalement l'herméneutique. La progression d'une discipline à l'autre suit celle des entités linguistiques correspondantes : le mot, la phrase, puis le discours.

La rhétorique de la métaphore prend le *mot* pour unité de référence. La métaphore, en conséquence, est classée parmi les figures de discours en un seul mot et définie comme trope par ressemblance; en tant que figure, elle consiste dans un déplacement et dans une extension du sens des mots; son explication relève d'une théorie de la substitution.

A ce premier niveau correspondent les deux premières études.

La première étude — « Entre rhétorique et poétique » — est consacrée à Aristote. C'est lui, en effet, qui a défini la métaphore pour toute l'histoire ultérieure de la pensée occidentale, sur la base d'une sémantique qui prend le mot ou le nom pour unité de base. En outre, son analyse se situe à la croisée de deux disciplines — la rhétorique et la poétique — qui ont des buts distincts : la « persuasion » dans le discours oral et la *mimêsis* des actions humaines dans la poésie tragique. Le sens de cette distinction reste en suspens jusqu'à la septième étude, où la fonction heuristique du discours poétique est définie.

La seconde étude — « Le déclin de la rhétorique » — est consacrée aux derniers ouvrages de rhétorique en Europe, en France particulièrement. L'œuvre de Pierre Fontanier, *les Figures du discours*, est prise pour base de discussion. La démonstration porte sur deux points principaux. On veut d'abord montrer que la rhétorique culmine dans la classification et la taxinomie, dans la mesure où elle se concentre sur les figures *de l'écart* — ou tropes —, par quoi la signification d'un mot est déplacée par rapport à son usage codifié. D'autre part, on veut montrer que, si un point de vue taxinomique est approprié à une statique des figures, il échoue à rendre compte de la production même de la signification, dont l'écart au niveau du mot est seulement l'effet.

Le point de vue sémantique et le point de vue rhétorique ne commencent à se différencier que lorsque la métaphore est replacée dans le cadre de la *phrase* et traitée comme un cas non plus de *dénomination déviante*, mais de *prédication impertinente*.

A ce second niveau de considération appartiennent les trois études suivantes :

La troisième étude « La métaphore et la sémantique du discours » — contient le pas décisif de l'analyse. On peut par conséquent la considérer comme l'étude clé. Elle place provisoirement dans un rapport d'opposition irréductible la théorie de la métaphore-énoncé et la théorie de la métaphore-mot. L'alternative est préparée par la distinction, empruntée à Émile Benveniste, entre une sémantique, où la phrase est le porteur de la signification complète minimale, et une sémiotique pour laquelle le mot est un signe dans le code lexical. A cette distinction entre sémantique et sémiotique, on fait correspondre l'opposition entre une théorie de la tension et une théorie de la substitution, la première s'appliquant à la production de la métaphore au sein de la phrase prise comme un tout, la seconde concernant l'effet de sens au niveau du mot isolé. C'est dans ce cadre qu'on discute les contributions importantes des auteurs de langue anglaise, I. A. Richards, Max Black, Monroe Beardsley. On s'emploie, d'une part, à montrer que les points de vue en apparence disparates représentés par chacun d'eux (« philosophie de la rhétorique », « grammaire logique », « esthétique ») peuvent être placés sous le signe de la sémantique de la phrase introduite au début de l'étude. On s'efforce, d'autre part, de délimiter le problème que ces auteurs laissent en suspens : celui de la création de sens dont témoigne la métaphore d'invention. La sixième étude et la septième étude seront mises en mouvement par cette question de l'innovation sémantique.

Mesurées à la question ainsi dégagée à la fin de la troisième étude,

la quatrième étude et la cinquième étude peuvent paraître marquer un pas en arrière. Mais leur but essentiel est d'intégrer la sémantique du mot, que l'étude précédente peut sembler avoir éliminée, à la sémantique de la phrase. En effet, la définition de la métaphore comme transposition du nom n'est pas erronée. Elle permet d'identifier la métaphore et de la classer parmi les tropes. Mais surtout cette définition, véhiculée par toute la rhétorique, ne peut être éliminée, parce que le mot reste porteur de l'effet de sens métaphorique. A cet égard, il faut rappeler que c'est le mot qui, dans le discours, assure la fonction d'identité sémantique : c'est cette identité que la métaphore altère. Il importe donc de montrer comment la métaphore, produite au niveau de l'énoncé pris comme un tout, se « focalise » sur le mot.

Dans la quatrième étude — « La métaphore et la sémantique du mot » —, la démonstration se limite aux travaux situés dans le prolongement de la linguistique saussurienne, en particulier ceux de Stephen Ullmann. Nous arrêtant au seuil du structuralisme proprement dit, nous montrons qu'une linguistique qui ne distingue pas entre une sémantique du mot et une sémantique de la phrase doit se borner à assigner les phénomènes de changement de sens à l'histoire des usages de la langue.

La cinquième étude — « La métaphore et la nouvelle rhétorique » — poursuit la même démonstration dans le cadre du structuralisme français. Celui-ci mérite une analyse distincte, en raison de la « nouvelle rhétorique » qui en est issue et qui étend aux figures du discours les règles de segmentation, d'identification et de combinaison déjà appliquées avec succès aux entités phonologiques et lexicales. On introduit la discussion par un examen détaillé des notions d' « écart » et de « degré rhétorique zéro », par une comparaison des notions de « figure » et d' « écart », enfin par une analyse du concept de « réduction d'écart ». Cette longue préparation sert de préface à l'examen de la nouvelle rhétorique proprement dite; on considère avec la plus grande attention son effort pour reconstruire systématiquement l'ensemble des figures sur la base des opérations qui gouvernent les atomes de sens de niveau infra-linguistique. La démonstration vise essentiellement à établir que l'indéniable subtilité de la nouvelle rhétorique s'épuise entièrement dans un cadre théorique qui méconnaît la spécificité de la métaphore-énoncé et se borne à confirmer le primat de la métaphore-mot. Je tente néanmoins de montrer que la nouvelle rhétorique renvoie, de l'intérieur de ses propres limites, à une théorie de la métaphore-énoncé qu'elle ne peut élaborer sur la base de son système de pensée.

La transition entre le niveau sémantique et le niveau herméneutique est assurée par la sixième étude — « Le travail de la ressemblance » — qui reprend le problème laissé en suspens à la fin de la troisième étude, celui de l'innovation sémantique, c'est-à-dire de la création d'une nouvelle pertinence sémantique. C'est pour résoudre ce problème que la notion de ressemblance est elle-même remise sur le métier.

Il faut commencer par réfuter la thèse, encore soutenue par Roman Jakobson, selon laquelle le sort de la ressemblance est indissolublement lié à celui d'une théorie de la substitution. On s'efforce de montrer que le jeu de la ressemblance n'est pas moins requis dans une théorie de la tension. C'est au travail de la ressemblance que doit, en effet, être rapportée l'innovation sémantique par laquelle une « proximité » inédite entre deux idées est aperçue en dépit de leur « distance » logique. « Bien métaphoriser, disait Aristote, c'est apercevoir le semblable. » Ainsi la ressemblance doit être elle-même comprise comme une tension entre l'identité et la différence dans l'opération prédicative mise en mouvement par l'innovation sémantique. Cette analyse du travail de la ressemblance entraîne à son tour la réinterprétation des notions d' « imagination productive » et de « fonction iconique ». Il faut, en effet, cesser de voir dans l'imagination une fonction de l'image, au sens quasi sensoriel du mot; elle consiste plutôt à « voir comme... », pour reprendre une expression de Wittgenstein; et ce pouvoir est un aspect de l'opération proprement sémantique qui consiste à apercevoir le semblable dans le dissemblable.

Le passage au point de vue *herméneutique* correspond au changement de niveau qui conduit de la phrase au discours proprement dit (poème, récit, essai, etc.). Une nouvelle problématique émerge en liaison avec ce nouveau point de vue : elle ne concerne plus la *forme* de la métaphore en tant que figure du discours focalisée sur le mot; ni même seulement le *sens* de la métaphore en tant qu'instauration d'une nouvelle pertinence sémantique; mais la *référence* de l'énoncé métaphorique en tant que pouvoir de « redécrire » la réalité. Cette transition de la sémantique à l'herméneutique trouve sa justification la plus fondamentale dans la connexion en tout discours entre le sens, qui est son organisation interne, et la référence, qui est son pouvoir de se référer à une réalité en dehors du langage. La métaphore se présente alors comme une stratégie de discours qui, en préservant et développant la puissance créatrice du langage, préserve et développe le pouvoir *heuristique* déployé par la *fiction*.

Mais la possibilité que le discours métaphorique dise quelque chose sur la réalité se heurte à la constitution apparente du discours poétique,

qui semble essentiellement non référentiel et centré sur lui-même. A cette conception non référentielle du discours poétique, nous opposons l'idée que la suspension de la référence latérale est la condition pour que soit libéré un pouvoir de référence de second degré, qui est proprement la référence poétique. Il ne faut donc pas seulement parler de double sens, mais de « référence dédoublée », selon une expression empruntée à Jakobson.

Nous appuyons cette théorie de la référence métaphorique à une théorie généralisée de la dénotation proche de celle de Nelson Goodman dans *Languages of Art*, et nous justifions le concept de « redescription par la fiction » par la parenté établie par Max Black, dans *Models and Metaphors*, entre le fonctionnement de la métaphore dans les arts et celui des modèles dans les sciences. Cette parenté au plan heuristique constitue le principal argument de cette herméneutique de la métaphore.

Ainsi l'ouvrage est-il conduit à son thème le plus important : à savoir que la métaphore est le processus rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir que certaines fictions comportent de redécrire la réalité. En liant de cette manière fiction et redescription, nous restituons sa plénitude de sens à la découverte d'Aristote dans la *Poétique*, à savoir que la *poiêsis* du langage procède de la connexion entre *muthos* et *mimêsis*.

De cette conjonction entre fiction et redescription nous concluons que le « lieu » de la métaphore, son lieu le plus intime et le plus ultime, n'est ni le nom, ni la phrase, ni même le discours, mais la copule du verbe être. Le « est » métaphorique signifie à la fois « n'est pas » et « est comme ». S'il en est bien ainsi, nous sommes fondé à parler de vérité métaphorique, mais en un sens également « tensionnel » du mot « vérité ».

Cette incursion dans la problématique de la réalité et de la vérité requiert que soit portée au jour la philosophie implicite à la théorie de la référence métaphorique. A cette exigence répond la huitième et dernière étude : « La métaphore et le discours philosophique ».

Cette étude est pour l'essentiel un plaidoyer pour la pluralité des modes de discours et pour l'indépendance du discours philosophique par rapport aux propositions de sens et de référence du discours poétique. Aucune philosophie ne procède directement de la poétique : on le démontre sur le cas en apparence le plus défavorable, celui de l'analogie aristotélicienne et médiévale. Aucune philosophie ne procède non plus de la poétique par voie indirecte, même sous le couvert de la métaphore « morte » dans laquelle pourrait se conclure la collusion dénoncée par Heidegger entre méta-physique et méta-phorique.

Le discours qui s'efforce d'opérer la *reprise* de l'ontologie implicite à l'énoncé métaphorique est un autre discours. En ce sens, *fonder* ce qui a été appelé vérité métaphorique, c'est aussi *limiter* le discours poétique. C'est de cette manière que ce dernier reçoit justification à l'intérieur de sa circonscription.

Telle est l'esquisse de l'ouvrage. Il ne vise pas à remplacer la rhétorique par la sémantique et celle-ci par l'herméneutique, et à réfuter ainsi l'une par l'autre; il tend plutôt à légitimer chaque point de vue à l'intérieur des limites de la discipline qui lui correspond, et à fonder l'enchaînement systématique des points de vue sur la progression du mot à la phrase et de la phrase au discours.

Le livre est relativement long parce qu'il prend la peine d'examiner les méthodologies propres à chaque point de vue, de déployer les analyses ressortissant à chacun, et de rapporter chaque fois les limites d'une théorie à celles du point de vue correspondant. A cet égard on notera que l'ouvrage n'élabore et ne critique que les théories qui tout à la fois portent un point de vue à son plus haut degré d'expression et contribuent à la progression de l'argument d'ensemble. On ne trouvera donc point ici de réfutation fracassante; tout au plus la démonstration du caractère unilatéral des doctrines qui se déclarent exclusives. En ce qui concerne leur origine, quelques-unes des doctrines décisives sont empruntées à la littérature de langue anglaise; quelques autres à la littérature de langue française. Cette situation exprime la double allégeance de ma recherche aussi bien que de mon enseignement durant ces dernières années. J'espère par là contribuer à réduire l'ignorance qui persiste entre les spécialistes de ces deux mondes linguistiques et culturels. Je me réserve de corriger l'injustice apparente faite aux auteurs de langue allemande dans un autre livre actuellement en chantier, qui reprend le problème de l'herméneutique dans toute son ampleur.

Ces études sont dédiées à quelques-uns de ceux dont la pensée m'est proche ou qui m'ont accueilli dans les universités où ces études ont été élaborées : Vianney Décarie, université de Montréal; Gérard Genette, École pratique des hautes études à Paris ; Cyrus Hamlin, université de Toronto; Émile Benveniste, Collège de France; A.-J. Greimas, École pratique des hautes études à Paris; Mikel Dufrenne, université de Paris; Mircea Éliade, université de Chicago; Jean Ladrière, université de Louvain.

PREMIÈRE ÉTUDE

Entre rhétorique et poétique : Aristote

A Vianney Décarie.

1. LE DÉDOUBLEMENT DE LA RHÉTORIQUE ET DE LA POÉTIQUE

Le paradoxe historique du problème de la métaphore est qu'il nous atteint à travers une discipline qui mourut vers le milieu du XIXe siècle, lorsqu'elle cessa de figurer dans le *cursus studiorum* des collèges. Ce lien de la métaphore à une discipline morte est une source de grande perplexité; le retour des modernes au problème de la métaphore ne les voue-t-il pas à la vaine ambition de faire renaître la rhétorique de ses cendres?

Si le projet n'est pas insensé, il peut paraître convenable d'en appeler d'abord à celui qui a pensé philosophiquement la rhétorique, à Aristote.

De sa lecture nous recevons, au seuil de nos entreprises, quelques avertissements salutaires.

D'abord, le simple examen de la table des matières de la *Rhétorique* d'Aristote atteste que ce n'est pas seulement d'une discipline défunte que nous avons reçu la théorie des figures, mais d'une discipline amputée. La rhétorique d'Aristote couvre trois champs : une théorie de l'argumentation qui en constitue l'axe principal et qui fournit en même temps le nœud de son articulation avec la logique démonstrative et avec la philosophie (cette théorie de l'argumentation couvre à elle seule les deux tiers du traité) — une théorie de l'élocution —, et une théorie de la composition du discours. Ce que les derniers traités de rhétorique nous offrent, c'est, selon l'heureuse expression de G. Genette, une « rhétorique restreinte [1] », restreinte d'abord à la théorie de l'élocution, puis à la théorie des tropes. L'histoire de la rhétorique, c'est l'histoire de la peau de chagrin. Une des causes de la mort de la rhétorique est là : en se réduisant ainsi à l'une de ses parties,

1. Gérard Genette, « Rhétorique restreinte », *Communications*, 16, Paris, éd. du Seuil, 1970.

la rhétorique perdait en même temps le *nexus* qui la rattachait à la philosophie à travers la dialectique; ce lien perdu, la rhétorique devenait une discipline erratique et futile. La rhétorique mourut lorsque le goût de classer les figures eut entièrement supplanté le sens philosophique qui animait le vaste empire rhétorique, faisait tenir ensemble ses parties et rattachait le tout à l'*organon* et à la philosophie première.

Ce sentiment d'une perte irrémédiable s'accroît encore si l'on considère que le vaste programme aristotélicien représentait lui-même, sinon une réduction, du moins la rationalisation d'une discipline qui, en son lieu d'origine, à Syracuse, s'était proposée de régir tous les usages de la parole publique [1]. Il y eut rhétorique, parce qu'il y eut éloquence, éloquence publique. La remarque va loin : d'abord la parole fut une arme destinée à influencer le peuple, devant le tribunal, dans l'assemblée publique, ou encore pour l'éloge et le panégyrique : une arme appelée à donner la victoire dans les luttes où le discours fait la décision. Nietzsche écrit : « L'éloquence est républicaine. » La vieille définition reçue des Siciliens — « la rhétorique est ouvrière (ou maîtresse) de persuasion » — *peithous dêmiourgos* [2] — rappelle que la rhétorique s'est ajoutée comme une « technique » à l'éloquence naturelle, mais que cette technique plonge dans une démiurgie spontanée; parmi tous les traités didactiques écrits en Sicile, puis en Grèce, lorsque Gorgias se fut fixé à Athènes, la rhétorique fut cette *technê* qui rendit le discours conscient de lui-même et fit de la persuasion un but distinct à atteindre par le moyen d'une stratégie spécifique.

Avant donc la taxinomie des figures, il y eut la grande rhétorique d'Aristote; mais avant celle-ci, il y eut l'usage sauvage de la parole et l'ambition de capter par le moyen d'une technique spéciale sa puissance dangereuse. La rhétorique d'Aristote est déjà une discipline domestiquée, solidement suturée à la philosophie par la théorie de l'argumentation dont la rhétorique à son déclin s'est amputée.

La rhétorique des Grecs n'avait pas seulement un programme singulièrement plus vaste que celle des modernes; elle tirait de son rapport

1. Sur la naissance de la rhétorique, cf. E. M. Cope, *An Introduction to Aristotle's Rhetoric*, Londres et Cambridge, Macmillan, 1867, t. I p. 1-4; Chaignet, *la Rhétorique et son histoire*, E. Bouillon et E. Vieweg, 1888, p. 1-69; O. Navarre, *Essai sur la rhétorique grecque avant Aristote*, Paris, 1900; G. Kennedy, *The Art of Persuasion in Greece*, Princeton et Londres, 1963; R. Barthes, « L'ancienne rhétorique », *Communications*, 16, p. 175-176.

2. Socrate attribue cette formule à Gorgias dans le discours qui l'oppose au maître athénien de la rhétorique, *Gorgias*, 453 *a*. Mais le germe en fut trouvé par Corax, élève d'Empédocle, premier auteur d'un traité didactique — *technê* — de l'art oratoire, suivi par Tisias de Syracuse. L'expression elle-même implique l'idée d'une opération magistrale, souveraine (Chaignet, *op. cit.*, p. 5).

à la philosophie toutes les ambiguïtés de son statut. L'origine « sauvage » de la rhétorique explique assez le caractère proprement dramatique de ce commerce. Le *corpus* aristotélicien nous présente seulement un des équilibres possibles, au milieu de tensions extrêmes, celui-là même qui correspond à l'état d'une discipline qui n'est plus simplement une arme sur la place publique, mais pas encore une simple botanique des figures.

La rhétorique est sans doute aussi ancienne que la philosophie; on dit qu'Empédocle l'a « inventée [1] ». A ce titre elle est son plus vieil ennemi et son plus vieil allié. Son plus vieil ennemi : il est toujours possible que l'art de « bien dire » s'affranchisse du souci de « dire vrai »; la technique fondée sur la connaissance des causes qui engendrent les effets de la persuasion donne un pouvoir redoutable à celui qui la maîtrise parfaitement: le pouvoir de disposer des mots sans les choses; et de disposer des hommes en disposant des mots. Peut-être faut-il comprendre que la possibilité de cette scission accompagne l'histoire entière du discours humain. Avant de devenir futile, la rhétorique a été dangereuse. C'est pourquoi Platon la condamnait [2] : pour lui la rhétorique est à la justice — vertu politique par excellence — ce que la sophistique est à la législation; et toutes les deux sont, quant à l'âme, ce que sont, quant au corps, la cuisine par rapport à la médecine et la cosmétique par rapport à la gymnastique —, c'est-à-dire des arts de l'illusion et de la tromperie [3]. Cette condamnation de

1. Diogène Laërce, VIII, 57 : Aristote dans le *Sophiste* rapporte qu' « Empédocle fut le premier à découvrir (*eurein*) la rhétorique », cité Chaignet, *op. cit.*, p. 3, n.l.

2. Le *Protagoras*, le *Gorgias* et le *Phèdre* jalonnent la condamnation sans concession de la rhétorique par Platon : « Laisserons-nous dormir, oubliés, Tisias et Gorgias, qui ont découvert que le vraisemblable vaut mieux que le vrai, qui savent, par la force du discours, rendre grandes les choses petites et réciproquement petites les choses grandes; donner à l'ancien un air de nouveauté et au nouveau un air d'antiquité; enfin parler sur le même sujet, à leur gré, tantôt d'une manière très concise, tantôt d'une manière développée...? » *Phèdre*, 267 *b; Gorgias*, 449 *a*-458 *c*. Finalement, la « vraie rhétorique », c'est la dialectique elle-même, *i.e.* la philosophie, *Phèdre*, 271 *c*.

3. « Pour abréger, je te dirai dans le langage des géomètres (peut-être maintenant me comprendras-tu) que ce que la toilette est à la gymnastique, la cuisine l'est à la médecine; ou plutôt encore, que la sophistique est à la législation, comme la toilette est à la gymnastique et que la rhétorique est à la justice comme la cuisine est à la médecine », *Gorgias*, 465 *b-c*. Le nom générique de ces simulations de l'art — cuisine, toilette, rhétorique, sophistique — est « flatterie » (*kolakeia*, *ibid.*, 463 *b*). L'argument sous-jacent, dont la polémique offre le négatif, est que la manière d'être qu'on appelle « santé » dans l'ordre du corps a son homologue dans l'ordre de l'âme; c'est cette homologie des deux « thérapies » qui règle celle des deux couples d'arts authentiques, gymnastique et médecine, d'une part, justice et législation, d'autre part, *Gorgias*, 464 *c*.

la rhétorique, comme appartenant au monde du mensonge, du *pseudo*, ne devra pas être perdue de vue. La métaphore aura aussi ses ennemis, qui, dans une interprétation qu'on peut dire « cosmétique » aussi bien que « culinaire », ne verront en elle que simple ornement et que pure délectation. Toute condamnation de la métaphore comme sophisme participe de la condamnation de la sophistique elle-même.

Mais la philosophie ne fut jamais en état de détruire la rhétorique ni de l'absorber. Les lieux mêmes où l'éloquence déploie ses prestiges — le tribunal, l'assemblée, les jeux publics — sont des lieux que la philosophie n'a pas engendrés et qu'elle ne peut se proposer de supprimer. Son discours n'est lui-même qu'un discours parmi d'autres et la prétention à la vérité qui habite son discours l'exclut de la sphère du pouvoir. Elle ne peut donc, par ses propres forces, démanteler la relation du discours au pouvoir.

Une possibilité restait ouverte : délimiter les usages légitimes de la parole puissante, tirer la ligne qui sépare l'us de l'abus, instituer philosophiquement les liens entre la sphère de validité de la rhétorique et celle où la philosophie règne. La rhétorique d'Aristote constitue la plus éclatante de ces tentatives pour institutionnaliser la rhétorique à partir de la philosophie.

La question qui met en mouvement l'entreprise est celle-ci : qu'est-ce que persuader? En quoi la persuasion se distingue-t-elle de la flatterie, de la séduction, de la menace, c'est-à-dire des formes les plus subtiles de la violence? Que signifie influencer par le discours? Poser ces questions, c'est décider qu'on ne peut pas techniciser les arts du discours sans les soumettre à une réflexion philosophique radicale qui délimite le concept de « ce qui est persuasif » (*to pithanon*[1]).

Or la logique offrait une solution de secours, qui rejoignait d'ailleurs une des plus vieilles intuitions de la rhétorique; celle-ci avait, dès ses origines, reconnu dans le terme *to eikos*[2] — le vraisemblable — un

1. « ... Voir les moyens de persuader que comporte chaque sujet » (*Rhétorique*, I, 1355 *b* 10). « La rhétorique sert... à découvrir le persuasif (*to pithanon*) vrai et le persuasif apparent, tout comme la dialectique le syllogisme vrai et le syllogisme apparent » (1355 *b* 15); « admettons donc que la rhétorique est la faculté de découvrir spéculativement ce qui, dans chaque cas, peut être propre à persuader » (1355 *b* 25); « la rhétorique semble être la faculté de découvrir spéculativement sur toute donnée le persuasif » (1355 *b* 32).

2. En *Rhétorique*, II, 24, 9, 1402 *a* 17-20, Aristote attribue à Corax l'invention de la rhétorique du vraisemblable : « C'est, dit-il, des applications de ce lieu que se compose la *technê* de Corax : si un homme ne donne pas prise à l'accusation dirigée contre lui, si par exemple un homme faible est poursuivi pour sévices, sa défense sera qu'il n'est pas vraisemblable qu'il soit coupable. » Néanmoins, Aristote place cette évocation de Corax dans le cadre des « lieux des enthymèmes apparents »,

titre auquel pouvait prétendre l'usage public de la parole. Le genre de preuve qui convient à l'éloquence n'est pas le nécessaire mais le vraisemblable; car les choses humaines, dont tribunaux et assemblées délibèrent et décident, ne sont pas susceptibles de la sorte de nécessité, de contrainte intellectuelle, que la géométrie et la philosophie première exigent. Plutôt donc que de dénoncer la *doxa* — l'opinion — comme inférieure à l'*épistêmê* — à la science, la philosophie peut se proposer d'élaborer une théorie du vraisemblable qui armerait la rhétorique contre ses propres abus, en la dissociant de la sophistique et de l'éristique. Le grand mérite d'Aristote a été d'élaborer ce lien entre le concept rhétorique de persuasion et le concept logique du vraisemblable, et de construire sur ce rapport l'édifice entier d'une rhétorique philosophique [1].

Ce que nous lisons aujourd'hui sous le titre de la *Rhétorique* est donc le traité où s'inscrit l'équilibre entre deux mouvements contraires, celui qui porte la rhétorique à s'affranchir de la philosophie, sinon à se substituer à elle, et celui qui porte la philosophie à réinventer la rhétorique comme un système de preuve de second rang. Au point de rencontre de la puissance dangereuse de l'éloquence et de la logique du vraisemblable se situe une rhétorique que la philosophie tient sous surveillance. C'est de ce conflit intime entre la raison et la violence que l'histoire de la rhétorique a produit l'oubli; vidée de son dynamisme et de son drame, la rhétorique est livrée au jeu des distinctions et des rangements. Le génie taxinomique occupe la place désertée par la philosophie de la rhétorique.

La rhétorique des Grecs avait donc non seulement un programme plus vaste, mais une problématique singulièrement plus dramatique que la moderne théorie des figures du discours. Et pourtant elle ne couvrait pas tous les usages du discours. La technique du « bien parler » restait une discipline partielle, limitée, non seulement par en

---

autrement dit des paralogismes. Avant lui Platon avait attribué la paternité des raisonnements vraisemblables à Tisias « ou à un autre, qui que ce puisse être et quel que soit le nom dont il lui plaise d'être appelé (Corax, le corbeau?) », *Phèdre*, 273 *c*. Sur l'usage des arguments *eikota* chez Corax et Tisias, cf. Chaignet, *op. cit.*, p. 6-7 et J. F. Dobson, *The Greek Orators*, New York, Freeport, 1917, 1967² (chap. I, § 5).

1. L'enthymème, qui est « le syllogisme de la rhétorique » (*Rhétorique*, 1356 *b* 5), et « l'exemple », qui est d'ordre inductif (1356 *b* 15), donnent lieu à des raisonnements qui « portent sur des propositions pouvant le plus souvent être autres qu'elles ne sont » (1357 *a* 15). Or « le vraisemblable est ce qui se produit le plus souvent, non pas absolument parlant, comme certains le définissent; mais ce qui, dans le domaine des choses pouvant être autrement, est relativement à la chose par rapport à laquelle il est vraisemblable dans la relation de l'universel au particulier » (1357 *a* 34-35).

haut du côté de la philosophie, mais latéralement du côté d'autres domaines du discours. Un des champs qu'elle laisse en dehors d'elle est la poétique. Ce dédoublement de la rhétorique et de la poétique nous intéresse particulièrement, puisque la métaphore, chez Aristote, appartient aux deux domaines.

La dualité de la rhétorique et de la poétique reflète une dualité dans l'usage du discours aussi bien que dans les situations du discours. La rhétorique, on l'a dit, fut d'abord une technique de l'éloquence; sa visée est celle même de l'éloquence, à savoir engendrer la persuasion. Or cette fonction, si vaste qu'en soit la portée, ne couvre pas tous les usages du discours. La poétique, art de composer des poèmes, tragiques principalement, ne dépend, ni quant à sa fonction, ni quant à la situation du discours, de la rhétorique, art de la défense, de la délibération, du blâme et de l'éloge. La poésie n'est pas l'éloquence. Elle ne vise pas la persuasion, mais elle produit la purification des passions de terreur et de pitié. Poésie et éloquence dessinent ainsi deux univers de discours distincts. Or la métaphore a un pied dans chaque domaine. Elle peut bien, quant à la structure, ne consister qu'en une unique opération de transfert du sens des mots; quant à la fonction, elle suit les destins distincts de l'éloquence et de la tragédie; il y aura donc une unique *structure* de la métaphore, mais deux *fonctions* de la métaphore : une fonction rhétorique et une fonction poétique.

A son tour cette dualité de fonction, où s'exprime la différence entre le monde politique de l'éloquence et le monde poétique de la tragédie, traduit une différence plus fondamentale encore au niveau de l'intention. Cette opposition nous est en grande partie dissimulée parce que la rhétorique, telle que nous la connaissons par les derniers traités modernes, est amputée de sa partie majeure, le traité de l'Argumentation. Aristote le définit l'art d'inventer ou de trouver des preuves. Or la poésie ne veut rien prouver du tout; son projet est mimétique; entendons, comme nous le dirons amplement plus loin, que sa visée est de composer une représentation essentielle des actions humaines; son mode propre est de dire la vérité par le moyen de la fiction, de la fable, du *mythos* tragique. La triade *poiêsis — mimêsis — catharsis* dépeint de manière exclusive le monde de la poésie, sans confusion possible avec la triade *rhétorique — preuve — persuasion.*

Il faudra donc replacer l'unique structure de la métaphore successivement sur l'arrière-plan des arts mimétiques et sur celui des arts de la preuve persuasive. Cette dualité de fonction et d'intention est plus radicale que toute distinction entre prose et poésie; elle en constitue la justification dernière.

2. LE NOYAU COMMUN À LA POÉTIQUE ET À LA RHÉTORIQUE : « L'ÉPIPHORE DU NOM »

Nous mettrons provisoirement entre parenthèses les problèmes posés par la double insertion de la métaphore dans la *Poétique* et dans la *Rhétorique*. Nous en avons le droit : la *Rhétorique* — qu'elle ait été composée ou seulement remaniée après la rédaction de la *Poétique* [1] — adopte purement et simplement la définition de la métaphore selon la *Poétique* [2]; cette définition est bien connue : « La métaphore est le transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre, transport ou du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre ou de l'espèce à l'espèce ou d'après le rapport d'analogie », *Poétique*, 1457 *b* 6-9 [3]. En outre, la métaphore est placée, dans les deux ouvrages, sous la même rubrique de la *lexis*, mot difficile à traduire [4] pour des raisons qui apparaîtront plus loin; nous nous bornerons pour le moment à dire que le mot concerne le plan entier de l'expression. Or la différence entre les deux traités porte sur la fonction poétique d'une part, rhétorique de l'autre, de la *lexis*, non sur l'appartenance de la métaphore aux procédés de la *lexis*. Celle-ci est donc chaque fois l'instrument de l'insertion, par ailleurs divergente, de la métaphore dans les deux traités considérés.

Comment, dans la *Poétique*, la métaphore est-elle rattachée à la *lexis?* Aristote commence par écarter une analyse de la *lexis* qui serait réglée sur les « modes de l'élocution » (*ta skhêmata tês lexeôs*) et qui s'attacherait à des notions telles que l'ordre, la prière, le récit,

1. Sur les différentes hypothèses concernant l'ordre de composition de la *Rhétorique* et de la *Poétique*, cf. Marsh McCall, *Ancient Rhetorical Theories of Simile and Comparison*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1969, p. 29-35.

2. On trouvera les renvois de la rédaction actuelle de *Rhétorique* à la *Poétique* en III, 2, 1; III, 2, 5; III, 2, 7; III, 10, 7. L'existence dans la *Rhétorique* d'un développement sur l'*eikon*, sans parallèle dans la *Poétique*, pose un problème distinct qui sera considéré pour lui-même au § 3 de la présente étude.

3. Traduction française J. Hardy, éd. des Belles Lettres, coll. « Budé », 1932, 1969².

4. La traduction en français du grec *lexis* a suscité des solutions disparates; Hatzfeld-Dufour, *La Poétique d'Aristote*, Lille-Paris, 1899, traduisent par « discours »; J. Hardy dit « élocution »; Dufour-Wartelle, traducteurs de la *Rhétorique*, III aux éd. Les Belles Lettres (1973), disent « style ». Quant aux traducteurs anglais, W. D. Ross dit « diction »; Bywater dit également « diction »; E. M. Cope dit « style »; les *Aretai Lexeôs* sont les « *various excellences of style* » pour ce dernier. D. W. Lucas, *Aristotle's Poetics* (Oxford at the Clarendon Press, 1968), écrit *ad* 50 *b* 13 : « lexis *can often be rendered by* style, *but it covers the whole process of combining words into an intelligible sequence* » (109).

la menace, l'interrogation, la réponse, etc. A peine évoquée, cette ligne d'analyse est interrompue par la remarque : « Ainsi devons-nous laisser de côté cette question comme relevant d'une autre science et non de la poétique » (1456 *b* 19). Cette autre science ne peut être que la rhétorique. Une autre analyse de la *lexis* est alors introduite qui porte non plus sur les *skhêmata*, mais sur les *mérê* — les « parties », les « constituants » — de l'élocution. « L'élocution se ramène tout entière aux parties suivantes : la lettre, la syllabe, la conjonction, l'article, le nom, le verbe, le cas, la locution (*logos*) » (1456 *b* 20-21).

La différence entre ces deux analyses est importante pour notre propos : les « schèmes » de l'élocution sont d'emblée des faits de discours; dans la terminologie d'Austin, ce sont des formes illocutionnaires du discours. En revanche les « parties de l'élocution » relèvent d'une segmentation du discours en unités plus petites que la phrase ou de longueur égale à la phrase, segmentation qui relèverait aujourd'hui d'une analyse proprement linguistique.

Que résulte-t-il, pour une théorie de la métaphore, de ce changement de niveau? Essentiellement ceci : le terme commun à l'énumération des parties de l'élocution et à la définition de la métaphore est le nom (*onoma*). Ainsi est scellé pour des siècles le sort de la métaphore : elle est désormais rattachée à la poétique et à la rhétorique, non pas au niveau du discours, mais au niveau d'un segment de discours, le nom. Reste à savoir si, sous la contrainte des exemples, une théorie virtuelle de la métaphore-discours ne fera pas éclater la théorie explicite de la métaphore-nom.

Regardons donc de plus près comment le nom fonctionne de part et d'autre : dans l'énumération des parties de l'élocution et dans la définition de la métaphore.

Si l'on considère d'abord l'analyse de l'élocution en « parties », il apparaît clairement que le nom est le pivot de l'énumération; il est défini (1457 *a* 10-11) : « Un son complexe doté de signification, qui n'indique pas le temps et dont aucune des parties n'a en elle-même de signification » — (trad. Hardy : « Le nom est un composé de sons significatifs, sans idée de temps, et dont aucune partie n'est significative par elle-même »). A ce titre, il est la première des entités énumérées qui soit dotée de signification; nous dirions aujourd'hui : c'est l'unité sémantique. Les quatre parties de la *lexis* qui précèdent sont situées en dessous du seuil sémantique et sont présupposées par la définition du nom. Le nom, en effet, est d'abord un son complexe; il faut donc d'abord définir le « son indivisible »; c'est la première partie de l'élocution, la « lettre » (nous dirions aujourd'hui le phonème); elle relève de la « métrique » (nous dirions de la phonétique

ou mieux de la phonologie). Il en est de même de la seconde partie, la syllabe, qui est définie d'abord négativement par rapport au nom : « La syllabe est un son dépourvu de signification » (*asêmos*), puis positivement par rapport à la lettre : « Elle est composée d'une muette et d'une lettre qui a un son » (1456 *b* 34-35). Nous ne sortons pas des « sons dénués de signification » avec la conjonction et l'article. C'est donc par opposition au son « indivisible » (lettre) et au son « asémique » (syllabe, article, conjonction) que le nom est défini comme « son complexe doté de signification ». C'est sur ce noyau sémantique de l'élocution que sera greffée tout à l'heure la définition de la métaphore, comme un transfert de la signification des noms. La position clé du nom dans la théorie de l'élocution est donc d'une importance décisive.

Cette position est confirmée par la définition des « parties » de l'élocution qui suivent le nom. Ce point mérite un examen attentif, car ce sont ces parties qui rattachent le nom au discours et qui pourraient déplacer ultérieurement le centre de gravité de la théorie de la métaphore du nom vers la phrase ou le discours. La sixième partie de la *lexis* est le verbe; celui-ci ne diffère du nom que par sa relation au temps (la doctrine est ici en tout point conforme à celle du traité *De l'interprétation* [1]). Nom et verbe ont dans leur définition une partie commune : « son complexe doté de signification » — et une partie différentielle : « sans (idée de) temps » et « avec (idée de) temps »; le nom « ne signifie pas le temps présent »; mais dans le verbe « il se joint au sens l'indication du temps présent, d'un côté, du temps passé, de l'autre » (1457 *a* 14-18). Que le nom soit défini négativement par rapport au temps et le verbe positivement implique-t-il que le verbe ait une priorité sur le nom, et donc la phrase sur le mot (puisque *onoma* signifie à la fois le nom par opposition au verbe et le mot par opposition à la phrase)? Il n'en est rien; la huitième et dernière partie de la *lexis* — la « locution » (*logos*) [2] — tire sa définition du « son complexe doté de signification », lequel, on l'a vu, définit le nom; elle y ajoute ceci : « dont plusieurs parties ont un sens par elles-mêmes » (1457 *a* 23-24). C'est donc non seulement un son complexe, mais une signification complexe. Deux espèces sont ainsi incluses : la *phrase*

1. *De l'interprétation*, § 2 : « Le nom est un son vocal, possédant une signification conventionnelle, sans référence au temps, et dont aucune partie ne présente de signification quand elle est prise séparément » (16 *a* 19-20); § 3 : « Le verbe est ce qui ajoute à sa propre signification celle du temps : aucune de ses parties ne signifie rien séparément, et il indique toujours quelque chose d'affirmé de quelque autre chose » (16 *b* 6).

2. Ross traduit *logos* par *speech* (*ad loc.*).

qui est un composé de nom et de verbe, selon la définition du traité *De l'interprétation* [1], et la *définition* qui est un composé de noms [2]. On ne peut donc pas traduire *logos* par phrase ou énoncé, mais seulement par locution, pour couvrir les deux domaines de la définition et de la phrase. La phrase n'a donc aucun privilège dans la théorie sémantique. Le mot, comme nom et comme verbe, reste l'unité de compte de la *lexis*.

On apportera toutefois deux réserves à cette conclusion trop brutale. Première nuance : le *logos* est une unité propre qui ne paraît pas dériver de celle du mot (« la locution peut être une, de deux manières : en désignant une seule chose ou en étant composée de plusieurs parties liées ensemble » (1457 *a* 28-29)). La remarque est doublement intéressante : d'une part, l'unité de signification désignée comme *logos* pourrait servir de base à une théorie de la métaphore moins tributaire du nom; d'autre part, c'est une combinaison de locutions qui constitue l'unité d'une œuvre, par exemple *l'Iliade;* il faut donc ajouter une théorie du discours à une théorie du mot. Mais il faut avouer que cette double conséquence n'est pas explicitement tirée de la remarque sur l'unité de signification apportée par le *logos*.

Seconde réserve : ne peut-on considérer que l'expression « son complexe doté de signification » décrit une unité sémantique commune

1. *De l'interprétation*, § 4 : « Le discours (*logos*) est un son vocal possédant une signification conventionnelle et dont chaque partie, prise séparément, présente une signification comme énonciation et non pas comme affirmation » (16 *b* 26-28). « Pourtant, tout discours n'est pas une proposition, mais seulement le discours dans lequel réside le vrai ou le faux, ce qui n'arrive pas dans tous les cas : ainsi la prière est un discours, mais elle n'est ni vraie, ni fausse » (17 *a* 1-5); § 5 : « Appelons donc le nom ou le verbe une simple énonciation (*phasis*), attendu qu'on ne peut pas dire qu'en exprimant quelque chose de cette façon on forme une proposition, qu'il s'agisse ou bien d'une réponse, ou bien d'un jugement spontanément émis. Une espèce de ces propositions est simple : par exemple affirmer quelque chose de quelque chose ou nier quelque chose de quelque chose » (17 *a* 17-21).

2. La définition est l'unité de signification d'une chose : « Il en résulte qu'il y a seulement quiddité des choses dont l'énonciation (*logos*) est une définition (*orismos*). N'est pas définition le nom (*onoma*) qui désigne la même chose qu'une énonciation (*logos*), car alors toute énonciation serait une définition, puisqu'il peut toujours y avoir un nom désignant la même chose que n'importe quelle énonciation; on en arriverait à dire que *l'Iliade* est une définition. En réalité, il n'y a définition que si l'énonciation est celle d'un objet premier, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas constitué par l'attribution d'une chose à une autre chose » (donc si le *logos* est celui de l'*ousia*). *Métaphysique*, Z, 4, 1030 *a* 6-11. Cf. de même, *ibid.*, H, 6, 1045 *a* 12-14. Une telle unité de signification n'a aucunement la phrase pour support.

au nom, au verbe, et à la locution, par conséquent que cette expression ne recouvre pas la seule définition du nom? Aristote aurait désigné par là, au-dessus de la différence entre nom, verbe, phrase, définition, le porteur de la fonction sémantique comme telle, disons le « noyau sémantique ». Un lecteur moderne a certainement le droit d'isoler ce « noyau sémantique » et, par là même, d'amorcer une critique purement interne du privilège du nom. Ceci n'est pas sans conséquence pour la théorie de la métaphore qu'on peut ainsi décrocher du nom. On verra que certains exemples de métaphore, chez Aristote lui-même, vont dans ce sens. Mais, même dans l'interprétation la plus extensive, le son complexe doté de signification désignerait tout au plus le mot, non la phrase. Ce noyau commun au nom et à autre chose que le nom ne peut en effet désigner spécifiquement l'unité de sens de l'énoncé, puisque le *logos* couvre la composition de noms, ou définition, aussi bien que la composition du verbe et du nom, ou phrase. Il est donc plus sage de laisser en suspens la question de l'unité commune au nom, au verbe et au *logos*, désignée comme « son complexe doté de signification ». Finalement, la théorie explicite de la *lexis*, par son analyse en « parties », vise à isoler, non le noyau sémantique éventuellement commun à plusieurs de ces parties, mais ces parties elles-mêmes et, parmi elles, une partie cardinale. Le nom a la fonction-pivot.

C'est en effet du nom qu'il est dit, après l'analyse en parties de la *lexis* et immédiatement avant la définition de la métaphore : « tout nom est ou nom courant (*kurion*), ou nom insigne, ou métaphore ou nom d'ornement ou nom formé par l'auteur, ou nom allongé, ou nom écourté, ou nom modifié » (1457 *b* 1-3). Ce texte de liaison conjoint expressément la métaphore à la *lexis* par l'intermédiaire du nom.

Tournons-nous maintenant vers la définition de la métaphore reproduite plus haut.

Nous soulignerons les traits suivants :

1er trait : *la métaphore est quelque chose qui arrive au nom.* Comme nous l'avons énoncé dès l'introduction, en rattachant la métaphore au nom, ou au mot, et non au discours, Aristote oriente pour plusieurs siècles l'histoire poétique et rhétorique de la métaphore. La théorie des tropes — ou figures de mots — est contenue *in nuce* dans la définition d'Aristote. Ce confinement de la métaphore parmi les *figures de mots* sera, certes, l'occasion d'un extrême raffinement de la taxinomie. Mais il sera payé d'un prix élevé : l'impossibilité de reconnaître l'unité d'un certain fonctionnement, dont Roman Jakobson montrera qu'il

ignore la différence entre mot et discours et opère à tous les niveaux stratégiques du langage : mots, phrases, discours, textes, styles (cf. ci-dessous, VIe *Étude*, § 1).

2e trait : *la métaphore est définie en termes de mouvement : l'epiphora* d'un mot est décrite comme une sorte de déplacement de... vers... Cette notion d'*epiphora* apporte avec elle une information et une perplexité. Une information : loin de désigner une figure parmi d'autres, à côté par exemple de la synecdoque et de la métonymie, comme ce sera le cas dans les taxinomies de la rhétorique ultérieure, le mot métaphore, chez Aristote, s'applique à toute transposition de termes [1]. Son analyse prépare ainsi une réflexion globale sur la *figure comme telle*. On peut déplorer, pour la clarté du glossaire, que le même terme désigne tantôt le genre (le phénomène de transposition, c'est-à-dire la *figure comme telle*), tantôt une espèce (ce qu'on appellera plus tard le *trope de la ressemblance*). Cette équivoque est intéressante en elle-même. Elle tient en réserve un intérêt distinct de celui qui préside aux taxinomies et qu'on verra culminer dans le génie de la classification, pour s'enliser dans la scotomisation du discours. Un intérêt pour le mouvement même de transposition. Un intérêt pour les procès, plus que pour les classes. Cet intérêt peut être formulé ainsi : que signifie transposer le sens des mots? Cette question pourrait trouver une assise dans l'interprétation sémantique proposée ci-dessus : dans la mesure, en effet, où la notion de « son complexe porteur de signification » couvre à la fois le domaine du nom, du verbe et de la locution (donc de la phrase), on peut dire que l'épiphore est un procès qui affecte le noyau sémantique non seulement du nom et du verbe mais de toutes les entités du langage qui portent le sens et que ce procès désigne le changement de signification comme tel. Il faut tenir en réserve cette extension de la théorie de la métaphore, au-delà de la frontière imposée par le nom, telle que l'autorise la nature indivise de l'épiphore.

La contrepartie de cette indivision du sens de l'épiphore, c'est la

1. D. W. Lucas, *Aristotle's Poetics*, Oxford, 1968, fait la remarque suivante (*ad loc.*, p. 204) « metaphora : *the term is used in a wider sense than English " metaphor ", which is mainly confined to the third and fourth of Aristotle's types* ». La notion générique de transposition est supposée par l'usage des termes *metaphora* et *metapherein* en divers contextes de l'œuvre d'Aristote : *Éthique à Eudème*, 1221 *b* 12-13; emploi des « espèces » à la place du genre « anonyme » (1224 *b* 25); transfert d'une qualité d'une partie de l'âme à l'âme entière : 1230 *b* 12-13 explique comment, en nommant l'intempérance — *akolasia* —, nous « métaphorisons ». On lit un texte parallèle dans *Éthique à Nicomaque*, III, 15, 1119 *a* 36-*b* 3. La transposition métaphorique sert ainsi à combler les lacunes du langage commun.

perplexité qu'elle engendre. Pour expliquer la métaphore, Aristote crée une métaphore, empruntée à l'ordre du mouvement; la *phora*, on le sait, est une espèce du changement, le changement selon le lieu [1]. Mais en disant que le mot même de métaphore est métaphorique, parce qu'il est emprunté à un ordre autre que celui du langage, nous anticipons sur la théorie ultérieure ; nous supposons avec celle-ci : 1) que la métaphore est un emprunt; 2) que le sens emprunté s'oppose au sens propre, c'est-à-dire appartenant à titre originaire à certains mots; 3) que l'on recourt à des métaphores pour combler un vide sémantique; 4) que le mot emprunté tient lieu du mot propre absent si celui-ci existe. La suite montrera que chez Aristote lui-même ces diverses interprétations ne sont aucunement impliquées par l'épiphore. Du moins l'indétermination de cette métaphore de la métaphore leur laisse-t-elle libre cours. Voudrait-on ne pas préjuger la théorie de la métaphore en appelant la métaphore une épiphore, on s'apercevrait vite qu'il n'est pas possible de parler non métaphoriquement (au sens impliqué par la notion d'emprunt) de la métaphore; bref que la définition de la métaphore est récurrente. Cet avertissement porte bien entendu contre la prétention ultérieure de la rhétorique à maîtriser et contrôler la métaphore et en général les figures (le mot figure, on le verra est lui-même métaphorique) par le moyen de la classification. Il vise aussi bien toute philosophie qui voudrait se débarrasser de la métaphore au bénéfice de concepts non métaphoriques. Il n'y a pas de lieu non métaphorique d'où l'on pourrait considérer la métaphore, ainsi que toutes les autres figures, comme un jeu déployé devant le regard. La suite de cette étude sera à bien des égards une longue bataille avec ce paradoxe [2].

1. *Physique*, III, 1, 201 *a* 15; V, 2, 225 *a* 32-*b* 2.

2. Ce paradoxe est le nerf de l'argumentation de Jacques Derrida dans la « Mythologie blanche » : « Chaque fois qu'une rhétorique définit la métaphore, elle implique non seulement *une* philosophie mais un réseau conceptuel dans lequel *la* philosophie s'est constituée. Chaque fil, dans ce réseau, forme de surcroît un *tour*, on dirait une métaphore si cette notion n'était ici trop dérivée. Le défini est donc impliqué dans le définissant de la définition » (18). Cette récurrence est particulièrement frappante chez Aristote, à qui Jacques Derrida consacre de longs développements (18 et s.) : La théorie de la métaphore « semble appartenir à la grande chaîne immobile de l'ontologie aristotélicienne, avec sa théorie de l'analogie de l'être, sa logique, son épistémologie, plus précisément avec l'organisation fondamentale de sa poétique et de sa rhétorique » (23). Nous reprendrons ultérieurement l'exposé détaillé et la discussion de la thèse d'ensemble de J. Derrida (VIIIe *Étude*, § 3). Je me bornerai ici à quelques points techniques concernant l'interprétation d'Aristote : 1) L'adhérence du nom à l'être des choses n'est jamais si étroite, chez Aristote, qu'on ne puisse dénommer les choses autrement, ni faire

3e trait : *la métaphore est la transposition d'un* nom qu'Aristote appelle *étranger* (*allotrios*), c'est-à-dire « qui... désigne une autre chose » (trad. Hardy) (1457 *b* 7), « qui appartient à une autre chose » (1457 *b* 31). Cette épithète s'oppose à « ordinaire », « courant » (*kurion*) qu'Aristote définit ainsi : « Or j'y appelle nom courant celui dont se sert chacun de nous » (1457 *b* 3). La métaphore est ainsi définie en termes d'écart (*para to kurion*, 1458 *a* 23; *para to eiôthos*, 1458 *b* 3); par là l'emploi métaphorique se rapproche de l'emploi de termes rares, ornés, forgés, allongés, abrégés, comme l'indique l'énumération rapportée plus haut. Cette opposition et cette parenté tiennent en germe des développements importants de la rhétorique et de la métaphore :

1. D'abord le choix, comme terme de référence, de l'usage ordinaire des mots annonce une théorie générale des « écarts », qui deviendra, chez certains auteurs contemporains, le critère de la stylistique (cf. ci-dessous, ve *Étude*, § 1 et 3). Ce caractère d'écart est souligné par d'autres synonymes qu'Aristote donne à *allotrios :* « L'élocution a comme qualité essentielle d'être claire sans être basse. Or elle est tout à fait claire lorsqu'elle se compose de noms courants, mais alors elle est basse... Elle est noble et échappe à la banalité quand elle use de mots *étrangers* à l'usage quotidien (*xenikon*). J'entends par là le mot insigne, la métaphore, le nom allongé et d'une façon générale tout ce qui est *contre l'usage* courant (*para to kurion*) » (1458 *a* 18-23). Dans le même sens d'écart, on trouve : « échappe à la banalité » (*exallattousa to idiôtikon*, 1458 *a* 21). Tous les autres usages (mots rares, néologismes, etc.) dont la métaphore se rapproche sont donc eux aussi des écarts par rapport à l'usage ordinaire.

2. Outre l'idée négative d'écart, le mot *allotrios* implique une idée

---

varier la dénomination des diverses manières énumérées sous le titre de la *lexis*. Certes, *Métaphysique*, Γ, 4 pose que « ne pas signifier une chose unique, c'est ne rien signifier du tout » (1006 *a* 30-*b* 15). Mais cette univocité n'exclut pas qu'un mot ait plus d'un sens : elle exclut seulement, selon l'expression de Derrida lui-même, « une dissémination non maîtrisable » (32); elle admet donc une polysémie limitée. 2) Quant à l'analogie de l'être, c'est à strictement parler une doctrine médiévale, fondée en outre sur une interprétation du rapport de la série entière des catégories à son terme premier, la substance (*ousia*). Rien n'autorise le court-circuit entre métaphore de proportionnalité et analogie de l'être. 3) La notion de sens « courant » (*kurion*) ne conduit pas, comme on le verra plus loin, à celle de sens « propre », si l'on entend par sens propre un sens primitif, originel, indigène. 4) L'ontologie de la métaphore que paraît suggérer la définition de l'art par la mimésis et sa subordination au concept de *phusis* n'est pas nécessairement « métaphysique », au sens que Heidegger a donné à ce mot. Je proposerai, au terme de cette première Étude, une interprétation de l'ontologie implicite de la *Poétique* d'Aristote qui ne met aucunement en jeu le transfert du visible à l'invisible; ci-dessous p. 50.

positive, celle d'*emprunt*. C'est là la différence spécifique de la métaphore parmi tous les écarts. Cette signification particulière de l'*allotrios* résulte non seulement de son opposition à *kurios*, mais de sa composition avec *epiphora* ; Ross traduit : « *Metaphor consists in giving the thing a name that belongs to something else* » (*ad* 1457 *b* 6) ; le sens déplacé vient d'ailleurs; il est toujours possible de définir un domaine d'origine, ou d'emprunt, de la métaphore.

3. Est-ce à dire que, pour qu'il y ait écart et emprunt, l'usage ordinaire doive être « propre », au sens de primitif, originaire, natif [1]? De l'idée d'usage ordinaire à celle de sens propre, il n'y a qu'un pas qui décide de l'opposition devenue traditionnelle du *figuré* au *propre;* ce pas, la rhétorique ultérieure le franchira; mais rien n'indique qu'Aristote l'ait lui-même franchi [2]. Qu'un nom appartienne en

1. Rostagni, il est vrai, traduit *kurion* par *proprio* (*Index*, 188, au mot *proprio*); cf. *ad* 57 *b* 3 (125).

2. Dans l'interprétation de J. Derrida, ce point est crucial. Il constitue un des chaînons dans la démonstration du lien étroit entre la théorie de la métaphore et l'ontologie aristotélicienne; bien que le *kurion* de la *Poétique* et de la *Rhétorique* et l'*idion* des *Topiques* ne coïncident pas, « pourtant, dit-il, la notion d'*idion* semble soutenir, sans en occuper l'avant-scène, cette métaphorologie » (*op. cit.*, 32). La lecture des *Topiques* n'encourage, ni le rapprochement entre *kurion* et *idion*, ni surtout l'interprétation de l'*idion* dans le sens « métaphysique » de primitif, d'originaire, d'indigène. Le traitement de l'*idion* dans les *Topiques* relève d'une considération absolument étrangère à la théorie de la *lexis*, et particulièrement à celle des dénominations ordinaires ou extraordinaires. Le « propre » est l'une des quatre notions de base que la tradition a appelées les « prédicables », pour les opposer aux « prédicaments » qui sont les catégories (cf. Jacques Brunschwig, *Introduction* à la traduction française des *Topiques*, livre I à IV, Paris, éd. des Belles Lettres, 1967). C'est à ce titre que le « propre » est distingué de « l'accident », du « genre » et de la « définition ». Or que signifie que le « propre » soit un prédicable? Cela signifie que toute prémisse, c'est-à-dire tout point d'appui d'un raisonnement, et de même tout problème c'est-à-dire tout sujet sur lequel porte le discours, « exhibe (ou met en évidence) soit un genre, soit un propre, soit un accident » (101 *b* 17). Le propre, à son tour, se divise en deux parties, l'une qui signifie « l'essentiel de l'essence » (Brunschwig traduit ainsi le *to ti ên einai* souvent désigné comme quiddité), l'autre qui ne le signifie pas. La première partie est appelée ainsi par les *Topiques* « définition », la deuxième est le « propre » au sens étroit. On a ainsi quatre prédicables, « propre, définition, genre et accident » (101 *b* 25). Ces notions sont à l'origine de toutes les propositions, parce que toute proposition doit attribuer son prédicat au titre de l'un de ces prédicats. Il apparaît donc dès maintenant qu'en plaçant le propre parmi les prédicables, Aristote le situe sur un plan distinct de celui de la dénomination auquel se borne l'opposition entre mots ordinaires et mots métaphoriques, allongés, abrégés, insolites, etc. D'autre part, le « propre » appartient à une logique de la prédication; celle-ci s'édifie sur une double polarité : essentiel et non essentiel, coextensif et non coextensif. La définition étant à la fois essentielle et coextensive, l'accident n'étant ni essentiel, ni coextensif. Le propre se situe à mi-chemin de ces deux pôles, comme ce qui n'est pas essentiel, mais coex-

propre, c'est-à-dire essentiellement, à une idée, cela n'est pas nécessairement impliqué par l'idée d'usage courant, qui est parfaitement compatible avec un conventionnalisme comme celui de Nelson Goodman que nous évoquerons le moment venu (VIIe *Étude*, § 3). La synonymie évoquée plus haut entre « courant » (*kurion*) et « usuel » (*to eiôthos*), ainsi que le rapprochement entre « clarté » et « usage quotidien » (1458 *a* 19), réservent la possibilité de décrocher la notion d'usage ordinaire de celle de sens propre.

4. Un autre développement, non nécessaire, de la notion d'usage « étranger » est représenté par l'idée de *substitution*. On verra plus loin que la théorie de l'*interaction* est volontiers opposée par les auteurs anglo-saxons à la théorie de la *substitution* (ci-dessous IIIe *Étude*). Or, que le terme métaphorique soit emprunté à un domaine étranger n'implique pas qu'il soit substitué à un mot ordinaire qu'on aurait pu trouver à la même place. Il semble pourtant qu'Aristote ait lui-même commis ce glissement de sens, donnant ainsi raison aux critiques modernes de la théorie rhétorique de la métaphore : le

---

tensif : « Est propre, ce qui, sans exprimer l'essentiel de l'essence de son sujet, n'appartient pourtant qu'à lui et peut s'échanger avec lui en position de prédicat d'un sujet concret » (102 *a* 18-19). Ainsi, être apte à la lecture et à l'écriture est un propre par rapport à être homme. Dormir, en revanche, n'est pas propre à l'homme, ce prédicat pouvant appartenir à un autre sujet et ne pouvant pas s'échanger avec le prédicat homme; mais il ne peut se faire qu'un sujet donné n'implique pas qu'il soit homme. Ainsi le propre est un peu moins que la définition, mais beaucoup plus que l'accident qui peut appartenir ou non à un seul et même sujet. Le critère retenu pour le propre, à défaut de désigner l'essentiel de l'essence, est, finalement la commutabilité du sujet et du prédicat, qu'Aristote appelle l'échange. Comme on le voit, aucun abîme métaphysique ne se laisse ici apercevoir. Il suffit que le prédicat soit coextensif sans être essentiel, selon la « dichotomie croisée » exposée plus haut à la suite de J. Brunschwig. Aussi bien, ce critère de coextensivité trouve-t-il dans l'argumentation elle-même son véritable emploi. Montrer qu'un prédicat n'est pas coextensif, c'est réfuter une définition proposée. Une méthode appropriée correspond à cette stratégie, qui est la *topique du propre* et qui s'applique au bon usage de prédicats non définitionnels qui ne sont pas non plus génériques ni accidentels. Enfin — et surtout — la place de la théorie du propre dans les *Topiques* suffit à nous rappeler que nous sommes ici dans un ordre non fondamental, non principiel, mais dans l'ordre de la dialectique. Celle-ci, rappelle Jacques Brunschwig, a « pour objets formels les discours sur les choses et non ces choses elles-mêmes » (*op. cit.*, 50); comme dans ces « jeux fondés sur un contrat » (*ibid.*), « chacun des prédicables correspond à un type de contrat particulier » (*ibid.*). La topique partielle du « propre » n'échappe pas à ce caractère; elle règle les manœuvres de discours relatives à l'application de prédicats coextensifs sans être essentiels. Aristote lui consacre le livre V de ses *Topiques*. On retrouve la définition du « propre » à V, 2, 192 *b* 1 et s.; V, 4, 132 *a* 22-26. Aristote n'avait donc que faire de cette notion de sens « propre » pour lui opposer la série des écarts de la dénomination; mais il avait besoin de la notion de sens « courant » qui définit son usage dans la dénomination.

mot métaphorique vient à la place d'un mot non métaphorique qu'on aurait pu employer (si du moins il existe); il est alors doublement étranger, par emprunt d'un mot présent et par substitution à un mot absent. Ces deux significations, bien que distinctes, paraissent constamment associées dans la théorie rhétorique et chez Aristote lui-même; ainsi les exemples de déplacement de sens sont-ils bien souvent traités comme des exemples de substitution : Homère dit d'Ulysse qu'il a accompli « des milliers de belles actions » *au lieu de* (*anti*) « beaucoup » (1457 *b* 12); de même : si la coupe est à Dionysos ce que le bouclier est à Arès, on peut employer le quatrième terme « au lieu » (*anti*) du second et réciproquement (1457 *b* 18). Aristote veut-il dire que l'emprunt d'un mot métaphorique présent est toujours accompagné de la substitution à un mot non métaphorique absent? Si oui, l'écart serait toujours une substitution et la métaphore serait une variation libre à la disposition du poète [1].

L'idée de substitution semble donc solidement associée à celle d'emprunt; mais elle n'en dérive pas nécessairement, puisqu'elle comporte des exceptions. En une occasion Aristote évoque le cas où il n'existe pas de mot courant substituable au mot métaphorique; ainsi l'expression « semant une lumière divine » s'analyse, selon les règles de la métaphore proportionnelle (B est à A ce que D est à C); ce que fait le soleil est à la lumière du soleil ce que semer est à la graine; mais ce terme B n'a pas de nom (du moins en grec, puisqu'en français on peut dire darder). Aristote désigne ici une des fonctions de la métaphore qui est de combler une lacune sémantique; dans la tradition ultérieure, cette fonction s'ajoutera à celle d'ornement; donc si Aristote ne s'y arrête pas ici [2], c'est parce que l'absence de mot pour un des termes de l'analogie n'empêche pas le fonctionne-

1. Sur le vocabulaire de la substitution chez Aristote, cf. 1458 *b* 13-26 : « Combien en diffère l'emploi convenable, on peut s'en rendre compte en introduisant (*epithemenôn*) les noms courants dans le mètre »; quatre fois de suite le verbe de substitution vient sous sa plume, *metatitheis* (1458 *b* 16), *metathentos* (*ibid.*, 20), *metethêken* (*ibid.*, 24) *metatitheis* (*ibid.*, 26). La substitution fonctionne dans les deux sens, du mot courant au mot rare ou métaphorique, de celui-ci au mot courant : « Qu'on substitue au mot insigne, aux métaphores, etc., les noms courants, on verra que nous disons vrai » (1458 *b* 18). La note suivante sera consacrée à l'exception majeure de la dénomination par métaphore d'un genre « anonyme ».

2. Nous avons déjà signalé cet usage de la métaphore comme transfert de dénomination dans le cas d'un genre « anonyme », ou d'une chose dénuée de nom. Les exemples abondent (*Phys.*, V : la définition de l'augmentation et de la diminution; de même pour la *phora*). Le problème est traité explicitement au chapitre de l'ambiguïté dans les *Réfutations sophistiques* (chap. I, 165 *a* 10-13) : les choses étant en nombre illimité, les mots et les discours (*logoi*) en nombre limité, les mêmes mots et les mêmes discours auront nécessairement plus d'une signification.

ment de l'analogie elle-même, qui seule l'intéresse ici et auquel cette exception aurait pu faire objection : « Dans un certain nombre de cas d'analogie il n'y a pas de nom existant, mais on n'en exprimera pas moins pareillement le rapport » (1457 *b* 25-26). Nous pouvons du moins retenir cette exception en vue d'une critique moderne de l'idée de substitution.

En conclusion, l'idée aristotélicienne d'*allotrios* tend à rapprocher trois idées distinctes : l'idée d'*écart* par rapport à l'usage ordinaire; l'idée d'*emprunt* à un domaine d'origine, l'idée de *substitution* par rapport à un mot ordinaire absent mais disponible. En revanche, l'opposition familière à la tradition ultérieure entre sens figuré et sens propre n'y paraît pas impliquée. C'est l'idée de substitution qui paraît la plus lourde de conséquences; si en effet le terme métaphorique est un terme substitué, l'information fournie par la métaphore est nulle, le terme absent pouvant être restitué s'il existe; et si l'information est nulle, la métaphore n'a qu'une valeur ornementale, décorative. Ces deux conséquences d'une théorie purement substitutive caractériseront le traitement de la métaphore dans la rhétorique classique. Leur rejet suivra celui du concept de substitution, lié lui-même à celui d'un déplacement affectant les noms.

4e trait : En même temps que l'idée d'épiphore préserve l'unité de sens de la métaphore, à l'inverse du trait de classification qui prévaudra dans les taxinomies ultérieures, *une typologie de la métaphore est esquissée dans la suite de la définition :* le transfert, est-il dit, va du genre à l'espèce, de l'espèce au genre, de l'espèce à l'espèce, ou bien se fait selon l'analogie (ou proportion). Un dénombrement et un démembrement du domaine de l'épiphore sont ainsi esquissés, qui conduiront la rhétorique ultérieure à n'appeler métaphore qu'une figure parente de la quatrième espèce définie par Aristote, laquelle seule fait expressément référence à la ressemblance : le quatrième terme se comporte par rapport au troisième de la même manière (*omoiôs ekhei*, 1457 *b* 20) que le deuxième par rapport au premier; le grand âge est à la vie *comme* le soir est au jour. Nous réservons pour plus tard la question de savoir si l'idée d'une identité ou d'une similitude entre deux rapports épuise celle de ressemblance et si le transfert du genre à l'espèce, etc., ne repose pas aussi sur la ressemblance (cf. ci-dessous VIe *Étude*, § 4). Ce qui nous intéresse pour l'instant, c'est le rapport entre cette classification embryonnaire et le concept de transposition qui constitue l'unité de sens du genre « métaphorique ».

Deux faits sont à noter : le premier est que les pôles entre lesquels la transposition opère sont des pôles logiques. La métaphore survient

dans un ordre déjà constitué par genres et par espèces et dans un jeu déjà réglé de relations : subordination, coordination, proportionnalité ou égalité de rapports. Le deuxième fait est que la métaphore consiste dans une violation de cet ordre et de ce jeu : donner au genre le nom de l'espèce, au quatrième terme du rapport proportionnel le nom du second, et réciproquement, c'est à la fois reconnaître et transgresser la structure logique du langage (1457 *b* 6-20). Le *anti* — évoqué plus haut — n'indique pas seulement la substitution d'un mot à un autre, mais le brouillage de la classification dans les cas où il ne s'agit pas seulement de pallier la pauvreté du vocabulaire. Aristote n'a pas lui-même exploité l'idée d'une transgression catégoriale que quelques modernes rapprocheront du concept de *category-mistake* chez Gilbert Ryle [1]. Sans doute parce qu'Aristote est plus intéressé, dans la ligne de sa *Poétique*, au gain sémantique attaché au transfert des noms qu'au coût logique de l'opération. L'envers du procès est pourtant au moins aussi intéressant à décrire que l'endroit. L'idée de transgression catégoriale, si on la presse, tient en réserve bien des surprises.

Je propose trois hypothèses interprétatives : d'abord elle invite à considérer en toute métaphore non seulement *le* mot ou *le* nom unique, dont le sens est déplacé, mais *la paire* de termes, ou la paire de rapports, entre lesquels la transposition opère : *du* genre *à* l'espèce, *de* l'espèce *au* genre, *de* l'espèce *à* l'espèce, *du* deuxième terme *au* quatrième terme d'un rapport de proportionnalité et réciproquement. Cette remarque porte loin : comme le diront les auteurs anglo-saxons, il faut toujours deux idées pour faire une métaphore. S'il y a toujours quelque méprise dans la métaphore, si l'on y prend une chose pour une autre, par une sorte d'erreur calculée, le phénomène est d'essence discursive. Pour affecter un mot seul, la métaphore doit déranger un réseau par le moyen d'une attribution aberrante. Du même coup l'idée de transgression catégoriale permet d'enrichir celle d'écart qui nous a paru être impliquée dans le procès de transposition. L'écart, qui paraissait d'ordre purement lexical, est maintenant lié à une déviance qui menace la classification. Ce qui reste à penser, c'est le rapport entre l'envers et l'endroit du phénomène : entre l'écart logique et la production de sens désignée par Aristote comme épiphore. Ce problème ne recevra de solution satisfaisante qu'une fois pleinement reconnu le caractère d'énoncé de la métaphore. Les aspects nominaux pourront alors être pleinement rattachés à la structure discursive (cf. ci-dessous, IVe *Étude*, § 5). Comme on le verra plus loin, Aristote lui-même invite à prendre cette voie lorsqu'il rapproche, dans la

1. Gilbert Ryle, *The Concept of Mind*, p. 16 et s., 33, 77-79, 152, 168, 206.

Rhétorique, la métaphore de la comparaison (*eikôn*) dont le caractère discursif est apparent.

Une seconde ligne de réflexion paraît suggérée par l'idée de transgression catégoriale, comprise comme écart par rapport à un ordre logique déjà constitué, comme désordre dans la classification. Cette transgression n'est intéressante que parce qu'elle produit du sens : comme le dit la *Rhétorique*, par la métaphore le poète « nous instruit et nous donne une connaissance par le moyen du genre » (III, 10, 1410 *b* 13). La suggestion est alors la suivante : ne faut-il pas dire que la métaphore ne défait un ordre que pour en inventer un autre? que la méprise catégoriale est seulement l'envers d'une logique de la découverte? Le rapprochement opéré par Max Black entre modèle et métaphore [1], autrement dit entre un concept épistémologique et un concept poétique, nous permettra d'exploiter à fond cette idée qui va directement à l'encontre de toute réduction de la métaphore à un simple « ornement ». Si l'on va jusqu'au bout de cette suggestion, il faut dire que la métaphore porte une information, parce qu'elle « re-décrit » la réalité. La méprise catégoriale serait alors l'intermède de déconstruction entre description et redescription. Nous étudierons ultérieurement cette fonction heuristique de la métaphore. Mais celle-ci ne peut être portée au jour qu'une fois reconnus non seulement le caractère d'énoncé de la métaphore, mais son appartenance à l'ordre du discours et de l'œuvre.

Une troisième hypothèse, plus aventurée, pointe à l'horizon de la précédente. Si la métaphore relève d'une heuristique de la pensée, ne peut-on supposer que le procédé qui dérange et déplace un certain ordre logique, une certaine hiérarchie conceptuelle, un certain classement, est le même que celui d'où procède toute classification? Certes, nous ne connaissons pas d'autre fonctionnement du langage que celui dans lequel un ordre est déjà constitué; la métaphore n'engendre un ordre nouveau qu'en produisant des écarts dans un ordre antérieur; ne pouvons-nous néanmoins imaginer que l'ordre lui-même naît de la même manière qu'il change? n'y a-t-il pas, selon l'expression de Gadamer [2], une « métaphorique » à l'œuvre à l'origine de la pensée logique, à la racine de toute classification? Cette hypothèse va plus loin que les précédentes, qui présupposent, pour le fonctionnement de la métaphore, un langage déjà constitué. La notion d'écart est liée à cette présupposition : mais aussi l'opposition, introduite par Aris-

1. Max Black, *Models and Metaphors*, Ithaca, Cornell University Press, 1962. Sur modèle et redescription, cf : ci-dessous, VIIe *Étude*, § 4.

2. H. G. Gadamer, *Wahrheit und Methode*. Sur la *métaphorique*, *ibid.*, p. 71, 406 et s.

tote lui-même, entre un langage « courant » et un langage « étrange » ou « rare »; et, à plus forte raison, l'opposition introduite ultérieurement entre « propre » et « figuré ». L'idée d'une métaphorique initiale ruine l'opposition du propre et du figuré, de l'ordinaire et de l'étranger, de l'ordre et de la transgression. Elle suggère l'idée que l'ordre lui-même procède de la constitution métaphorique des champs sémantiques à partir desquels il y a des genres et des espèces.

Cette hypothèse excède-t-elle les permissions inscrites dans l'analyse d'Aristote? Oui, si l'on prend pour mesure la définition explicite de la métaphore par l'épiphore du nom et si l'on prend pour critère de l'épiphore l'opposition manifeste entre usage courant et usage étranger. Non, si l'on tient compte de tout ce qui, dans l'analyse même d'Aristote, s'inscrit hors de cette définition explicite et de ce critère manifeste. Une notation d'Aristote, que j'ai tenue en réserve jusqu'au bout, paraît autoriser l'audace de notre hypothèse la plus extrême: « Il est d'ailleurs important d'user convenablement de chacun des modes d'expression dont nous parlons, noms doubles par exemple, ou mots insignes; mais ce qui est de beaucoup le plus important, c'est d'exceller dans les métaphores [mot à mot : d'être métaphorique — *to metaphorikon einai*]. En effet c'est la seule chose qu'on ne peut prendre à autrui, et c'est un indice de dons naturels (*euphuias*); car bien faire les métaphores [mot à mot : bien métaphoriser — *eu metapherein*] c'est bien apercevoir les ressemblances » (*to to homoion theôrein*) (*Poétique*, 1459 *a* 4-8).

On remarquera plusieurs choses dans ce texte : *a*) la métaphore devient verbe : « métaphoriser » ; le problème d'usage (*khrêsthai*, *a* 5) est ainsi porté au jour; le procès l'emporte sur le résultat; *b*) ensuite, avec le problème de l'emploi, vient celui de l'emploi « convenable » (*prepontôs khrêsthai*) : il s'agit de « bien métaphoriser », de « se servir de manière convenable » des procédés de la *lexis;* du même coup est désigné l'usager de l'usage : c'est lui qui est appelé à cette « plus grande chose », à « être métaphorique »; c'est l'usager qui peut apprendre ou non; *c*) or, précisément, bien métaphoriser ne s'apprend pas; c'est le don du génie, c'est-à-dire de la nature (*euphuias te sêmeion estin*) : ne sommes-nous pas ici au plan de la trouvaille, c'est-à-dire de cette heuristique dont nous disions qu'elle ne viole un ordre que pour en créer un autre, qu'elle ne déconstruit que pour redécrire? Qu'il n'y ait pas de règles pour inventer, toute la théorie moderne de l'invention le confirme. Il n'y a pas de règles pour faire de bonnes hypothèses : il y en a seulement pour les valider [1]; *d*) mais, pourquoi

1. E. D. Hirsch, *Validity in Interpretation*, p. 169 et s.

n'apprend-on pas à « être métaphorique »? Parce que « bien métaphoriser », c'est « apercevoir le *semblable* ». La notation peut paraître surprenante. Il n'a jamais été parlé de ressemblance jusqu'à présent, sinon indirectement par le biais de la quatrième espèce de métaphore, la métaphore par analogie, dont on a vu qu'elle s'analyse en une identité ou une similitude de deux rapports. Ne faut-il pas supposer que la ressemblance est à l'œuvre dans les quatre espèces de métaphore, comme le principe positif dont la transgression catégoriale était le négatif? Pour donner au genre le nom de l'espèce, et réciproquement, ne faut-il pas que le semblable les rapproche? La métaphore, ou plutôt le métaphoriser, c'est-à-dire la dynamique de la métaphore, reposerait alors sur l'aperception du semblable. Nous sommes arrivés au voisinage de notre hypothèse la plus extrême : à savoir que la « métaphorique » qui transgresse l'ordre catégorial est aussi celle qui l'engendre. Mais que la trouvaille propre à cette métaphorique fondamentale soit celle de la ressemblance appelle une démonstration spéciale qui ne pourra venir que beaucoup plus tard [1].

3. UNE ÉNIGME : MÉTAPHORE ET COMPARAISON (EIKÔN)

La *Rhétorique* propose une petite énigme; pourquoi ce traité, qui déclare ne rien ajouter à la définition donnée de la métaphore par la *Poétique*, entreprend-il au chapitre IV un parallèle, sans répondant dans ce dernier traité, entre métaphore et comparaison (*eikôn*) [2]? L'énigme est minime, si l'on se borne aux questions purement historiques de priorité et de dépendance à l'intérieur du *corpus* aristotélicien. En revanche, elle est riche d'enseignements pour une recherche comme la nôtre attentive à recueillir tous les indices d'une interprétation de la métaphore en termes de discours, à contre-courant de la définition explicite en termes de nom et de dénomination. Le trait essentiel de la comparaison est en effet son caractère discursif : « comme un lion, il s'élança ». Pour faire comparaison, il faut deux termes, également présents dans le discours : « comme un lion » ne fait pas comparaison; disons, en anticipant la terminologie de

1. Nous reprendrons l'interprétation et la discussion de la théorie aristotélicienne sur le travail de la ressemblance, d'un point de vue moins historique et plus systématique, dans la VIe *Étude*.

2. L'ouvrage de McCall, cité plus haut (p. 19, n. 1.), consacre un chapitre entier à l'*eikôn* chez Aristote, p. 24-53. Cf. aussi E. M. Cope, *Introduction to the Rhetoric of Aristotle*, p. 290-292.

I. A. Richards, qu'il faut un *tenor :* Achille s'élance — et un *vehicle :* comme un lion (cf. ci-dessous, IIIe *Étude*, § 2). On a pu discerner la présence implicite de ce moment discursif dans la notion d'épiphore (la transposition d'un pôle à l'autre); il est à l'œuvre aussi bien dans le transport catégorial (donner au genre le nom de l'espèce, etc.) que dans le transfert selon l'analogie (remplacer le quatrième terme de la proportion par le second). Quand les modernes diront que faire métaphore c'est voir deux choses en une seule, ils seront fidèles à ce trait que la comparaison rend manifeste et que la définition de la métaphore par l'épiphore du nom pouvait masquer; si, formellement, la métaphore est bien un écart par rapport à l'usage courant des mots, d'un point de vue dynamique, elle procède d'un rapprochement entre la chose à nommer et la chose étrangère à laquelle on emprunte le nom. La comparaison explicite ce rapprochement sous-jacent à l'emprunt et à l'écart.

On objectera que le propos exprès d'Aristote n'est pas ici d'expliquer la métaphore par la comparaison, mais bien la comparaison par la métaphore. A six reprises, en effet, Aristote marque la subordination de la comparaison à la métaphore [1]. Ce trait est d'autant plus remarquable que la tradition rhétorique ultérieure ne suivra pas Aristote sur ce point [2]. Cette subordination est opérée par plusieurs voies convergentes.

D'abord le domaine entier de la comparaison est démembré : une partie, sous le nom de « *parabolê* », est reliée à la théorie de la

1. McCall, *op. cit.*, 51, cite III, 4, 1406 *a* 20; III, 4, 1406 *b* 25-26; III, 4, 1407 *a* 14-15; III, 10, 1410 *b* 17-18; III, 11, 1412 *b* 34-35; III, 11, 1413 *a* 15-16.

2. Alors que E. M. Cope discernait une parfaite réciprocité entre la définition qui fait du *simile* une « extended metaphor » et celle de Cicéron et de Quintilien qui font de la métaphore un « contracted simile » (*op. cit.*, 299), McCall (*op. cit.*, 51) insiste sur le « renversement » opéré par la tradition ultérieure; le cas de Quintilien (*ibid.*, chap. VII, p. 178-239) est particulièrement frappant; on lit chez lui : *In totum autem metaphora brevior est similitudo :* « la métaphore est au total une forme raccourcie de similitude », *De Institutione Oratoria Libri Duodecim*, VIII, 6, 8-9. McCall remarque que l'expression est plus forte que si Quintilien s'était borné à dire : *brevior est quam similitudo*, ou *brevior est similitudine*. En effet, cette expression aurait « placé métaphore et *similitudo* sur un pied égal » (*op. cit.*, 230). Il est vrai que cette lecture est contestée par Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, p. 54, n. 1, qui invoque l'édition de 1527 (à Paris) qui donne *brevior quam similitudo*. S'il en était ainsi, « l'explication classique de la métaphore trouverait son origine dans une corruption du texte de Quintilien » (*ibid.*). La constance de la tradition post-aristotélicienne donne peu de crédit à cette hypothèse. Nous reprendrons ultérieurement la discussion sur le fond concernant les rapports entre métaphore et comparaison à l'occasion de l'examen des travaux de Le Guern (VIe *Étude*, § 1).

« preuve », qui occupe le Livre I de la *Rhétorique;* elle consiste dans l'illustration par l'exemple, laquelle se subdivise à son tour en exemple historique et en exemple fictif [1]; l'autre partie, sous le nom de *eikôn*, est rattachée à la théorie de la *lexis* et placée dans la mouvance de la métaphore.

C'est ensuite la parenté privilégiée de la comparaison avec la métaphore proportionnelle qui assure son insertion dans le champ de la métaphore : « Les comparaisons réputées sont en un sens, ainsi que nous l'avons dit précédemment (cf. 1406 *b* 20 et 1410 *b* 18-19), des métaphores; car elles sont toujours formées de deux termes [mot à mot : elles sont dites à partir de deux], comme la métaphore par analogie; par exemple le bouclier, disons-nous, est la coupe d'Arès, et l'arc est une *phorminx* sans cordes » (III, 11, 1412 *b* 34-1413 *a* 2). La métaphore proportionnelle, en effet, procède à la dénomination du quatrième terme par le second, par élision de la comparaison complexe qui opère, non entre les choses mêmes, mais entre leurs relations deux à deux ; en ce sens la métaphore par proportion n'est pas simple, comme quand nous appelons Achille un lion; la simplicité de la comparaison, par contraste avec la complexité de la proportion à quatre termes, n'est donc pas la simplicité d'un mot, mais d'une relation à deux termes [2], celle même à quoi aboutit la métaphore proportionnelle : « Le bouclier est la coupe d'Arès. » De cette manière la métaphore par analogie tend à s'identifier à l'*eikôn;* la suprématie de la métaphore sur l'*eikôn* est alors, sinon renversée, en tout cas, « modifiée » (*ibid.*). Mais c'est parce que l'*eikôn* « dit toujours à partir

1. Le *Paradeigma*, on l'a vu plus haut (p. 17, n. 1), est distingué de l'*enthumêma* comme une induction vraisemblable d'une déduction vraisemblable. Le *paradeigma* se subdivise en exemple effectif (ou historique) et en exemple fictif. C'est celui-ci qui se subdivise en *parabolê* et *logoi* (par exemple les fables d'Esope), *Rhétorique*, II, 20, 1393 *a* 28-31. L'opposition majeure est finalement entre l'exemple historique, à quoi se réduit le *paradeigma*, et le parallèle illustratif, qui constitue l'essentiel de la *parabolê*. L'unité entre exemple historique et comparaison fictive est purement épistémologique : ce sont deux formes de persuasion ou de preuve. Sur tout ceci McCall, *op. cit.*, 24-29.

2. Cet adjectif *haploun* (simple) soulève diverses difficultés d'interprétation et même de traduction; appeler la comparaison simple, alors qu'on déclare par ailleurs qu'elle se « dit à partir de deux » semble contradictoire. Sans doute faut-il comprendre que la comparaison est « simple » par rapport à la métaphore proportionnelle qui est composée de deux rapports et de quatre termes, la comparaison ne comportant qu'un rapport et deux termes; McCall (46-47) discute les interprétations de Cope et de Roberts. Pour ma part, je ne vois pas de contradiction à appeler simple l'expression « un bouclier est une coupe » où manquent les termes Arès et Dionysos. Cela ne l'empêche pas d'être composée de deux termes.

de deux [1] », comme la métaphore par analogie, que le rapport peut être si facilement inversé.

Enfin l'analyse grammaticale de la comparaison vérifie sa dépendance à l'égard de la métaphore en général ; seules diffèrent de l'une à l'autre la présence ou l'absence d'un terme de comparaison: ainsi, dans toutes les citations de *Rhétorique* III, 4, la particule « comme » (*hôs*); dans la citation d'Homère, d'ailleurs inexactement rapportée, le verbe de comparaison « il compare » ou un adjectif de comparaison « semblable », etc. [2]. Aux yeux d'Aristote l'absence du terme de comparaison dans la métaphore n'implique pas que la métaphore soit une comparaison abrégée, comme on dira à partir de Quintilien, mais au contraire que la comparaison est une métaphore développée. La comparaison dit « ceci est *comme* cela »; la métaphore dit : « ceci est cela ». Ce n'est donc pas seulement la métaphore proportionnelle, mais toute métaphore, qui est une comparaison implicite dans la mesure où la comparaison est une métaphore développée.

1. E. M. Cope (*The Rhetoric of Aristotle, Commentary*, vol. III, *ad* III, 10, 11) traduit : « *Similes... are composed of (or expressed in) two terms, just like the proportional metaphors* » (137). Et il commente : « *The difference between a* simile *and a metaphor is — besides the greater detail of the former, the simile being a metaphor* writ large — *that it always* distinctly expresses *the two terms that are being compared, bringing them into* apparent *contrast; the metaphor, on the other hand,* substituting *by* transfer *the one notion for the other of the two compared, identifies them as it were in one image, and expresses both in a* single *word, leaving the comparison between the object illustrated and the analogous notion which throws a new light upon it, to suggest itself from the manifest correspondance to the hearer* » (137-138). McCall traduit au contraire « *involves two relations* » (45) en raison même du rapprochement avec la métaphore proportionnelle. Il renvoie à *Rhét.*, III, 4, 1407 *a* 15-18 qui insiste sur la réversibilité de la métaphore proportionnelle ; si l'on peut appeler le quatrième terme du nom du second, on doit pouvoir faire l'inverse : par exemple, si la coupe est le bouclier de Dionysos, le bouclier peut être appelé de manière appropriée la coupe d'Arès.

2. Il en est de même de III, 10 : l'exemple emprunté à Périclès contient expressément les marques de la comparaison (*houtôs... hôsper*); l'exemple emprunté à Leptine, au contraire, présente le raccourci métaphorique : « Leptine disait sur les Lacédémoniens qu'on ne saurait laisser l'Hellade perdre l'un de ses yeux » (1411 *a* 2-5) on considérera ; aussi les exemples de III, 11, 1413 *a* 2-13. Il est vrai que les citations d'Aristote sont généralement inexactes; parmi celles que l'on peut vérifier (*République*, V, 469 *d-e;* VI, 488 *a-b;* X, 601 *b*), les deux premières ne contiennent ni la conjonction, ni le verbe, ni l'adjectif de comparaison (« voyez-vous... une différence entre... », « imagine... cette sorte de chose arrivant... »); seule la troisième contient un terme de comparaison : « ... sont semblables à... »; mais la marque grammaticale peut varier sans que le sens général de la comparaison soit altéré, comme le note McCall qui parle d'un « *overall element of comparison* » (36) attaché à la « *stylistic comparison* », par contraste avec la comparaison illustrative à valeur de preuve.

La subordination expresse de la comparaison à la métaphore n'est donc possible que parce que la métaphore présente en court-circuit la polarité des termes comparés; quand le poète dit d'Achille : « il s'élança comme un lion », c'est une comparaison; s'il dit « le lion s'élança », c'est une métaphore; « comme les deux sont courageux, le poète a pu, par métaphore [mot à mot en transférant], appeler Achille un lion » (III, 4, 1406 *b* 23). On ne saurait mieux dire que l'élément commun à la métaphore et à la comparaison c'est l'assimilation qui fonde le transfert d'une dénomination, autrement dit, la saisie d'une identité dans la différence de deux termes. C'est cette saisie du genre par le moyen de la ressemblance qui rend la métaphore proprement instructive : « Car lorsque le poète appelle la vieillesse un brin de chaume, il nous instruit et nous donne une connaissance (*epoiêse mathêsin kai gnôsin*) par le moyen du genre (*dia tou genous*) » (III, 10, 1410 *b* 13-14). Or c'est ici la supériorité de la métaphore sur la comparaison : qu'elle l'emporte en élégance (*asteïa*) (on reviendra plus tard sur cette « vertu » d'urbanité, de brillant, de la métaphore) : « La comparaison est, comme nous l'avons dit précédemment, une métaphore qui ne diffère que par le mode de présentation (*prothesei*); aussi est-elle moins agréable, parce qu'elle est présentée trop longuement; de plus elle ne se borne pas à dire que ceci est cela; elle ne satisfait pas non plus à ce que l'esprit cherche (*dzeteï*) : or nécessairement le style et les enthymèmes élégants sont ceux qui nous apportent rapidement une connaissance nouvelle » (*ibid.*, 1410 *b* 17-21). Ainsi la chance d'instruction, la provocation à chercher, contenues dans le bref affrontement du sujet et du prédicat, sont perdues dans une comparaison trop explicite qui, en quelque sorte, détend le dynamisme même de la comparaison dans l'expression du terme de comparaison. Les modernes tireront tout le parti possible de cette idée de collision sémantique qui aboutit à la *controversion theory* de Beardsley (cf. ci-dessous, IIIe *Étude*, § 4). Et Aristote a déjà aperçu que, sous-jacente à l'épiphore du nom étrange, opère une attribution étrange : « ceci (est) cela », — dont la comparaison explicite seulement la raison en la déployant *en comparaison expresse*.

Tel est, à mon sens, l'intérêt de ce rapprochement entre métaphore et comparaison; au moment même où Aristote subordonne la comparaison à la métaphore, il discerne dans la métaphore une attribution paradoxale. Il est possible, du même coup, de reprendre une suggestion faite en passant, puis abandonnée par la *Poétique* : « Si le poète, était-il dit, écrivait en mots non ordinaires (métaphores, mots rares, etc.), le résultat serait soit l'énigme, soit le jargon; énigme, s'il s'agit de métaphore; jargon, s'il s'agit de mots rares; l'essence de

l'énigme consiste à décrire quelque chose par une combinaison impossible de mots; on ne peut y arriver en combinant simplement des mots ordinaires, mais en combinant des métaphores » (*Poétique*, 1458 *a* 23-33). Ce texte vise donc plutôt à dissocier métaphore et énigme; mais le problème ne se poserait pas si elles n'avaient pas un trait commun; c'est cette constitution commune que la *Rhétorique* souligne, toujours sous le titre de la « vertu » d'élégance, de brillant, d'urbanité : « La plupart des bons mots (*asteïa*) se font par métaphore et se tirent d'une illusion où l'on a d'abord jeté l'auditeur : il devient plus manifeste pour lui qu'il a compris quand il passe à l'état d'esprit opposé à celui où il était; l'esprit alors semble dire : " oui, c'est la vérité; mais je m'étais trompé "... De même encore les énigmes bien enveloppées sont agréables pour la même raison, car elles nous apprennent quelque chose, et elles ont la forme d'une métaphore » (*Rhétorique*, III, 11, 1412 *a* 19-26). Voilà, une fois encore, l'instruction, l'information, liées à un rapprochement de termes qui d'abord surprend, puis égare, enfin découvre une parenté dissimulée sous le paradoxe. Mais cette proximité entre l'énigme et la métaphore n'est-elle pas tout entière fondée sur l'appellation étrange : ceci (est) cela, que la comparaison développe et en même temps amortit, mais que la métaphore préserve par le raccourci de son expression [1]? L'écart qui affecte l'emploi des noms procède de l'écart de l'attribution elle-même : ce que le grec appelle précisément *para-doxa*, c'est-à-dire déviance par rapport à une *doxa* antérieure (III, 11, 1412 *a* 26) [2]. Telle est la leçon fort claire pour le théoricien de ce qui, pour l'historien, demeure une énigme [3].

1. Une filiation semblable est à la base du rapprochement suggéré entre proverbes (*paroimia*) et métaphores (III, 11, 1413 *a* 14-16); ce sont, est-il dit, des métaphores du genre au genre; en effet, le proverbe est une comparaison suivie entre deux ordres de choses (l'homme exploité par l'hôte qu'il a recueilli dans sa maison et le lièvre qui dévore la récolte du paysan qui l'a introduit sur ses terres, III, 11, *ibid.*). Le « comme » de la comparaison peut être élidé de la même manière que dans la métaphore, mais le ressort est le même : le rapprochement est d'autant plus brillant qu'il est inattendu, voire paradoxal et égarant. C'est le même paradoxe, joint à une comparaison expresse ou implicite, qui fait le sel de l'hyperbole, laquelle n'est qu'une comparaison exagérée, c'est-à-dire poussée en dépit de différences évidentes; c'est pourquoi Aristote peut dire : « Il y a aussi des hyperboles réputées qui sont des métaphores », III, 11, 1413 *a* 21-22.

2. En ce sens, les métaphores « inédites » (*kaïna*), selon une désignation empruntée à Théodore et qu'Aristote rapproche des métaphores « paradoxales », ne sont pas des métaphores par exception, mais par excellence (1412 *a* 26 et s.).

3. Pourquoi Aristote dit-il que l'*eikôn* « a un caractère poétique » (III, 4, 1406 *b* 24), alors que la *Poétique* l'ignore? (L'unique usage du mot *eikôn* dans la *Poétique* n'a rien à voir avec la comparaison 1448 *b* 10, 15.) L'occasion n'est-elle pas

En conclusion, le rapprochement avec la comparaison permet de reprendre la question de l'épiphore. D'abord le transfert, comme la comparaison, se fait entre deux termes; il est un fait de discours avant d'être un fait de dénomination; de l'épiphore, aussi, on peut dire qu'elle s'énonce à partir de deux termes. Ensuite, le transfert repose sur une ressemblance aperçue que la comparaison rend explicite par le moyen du terme de comparaison qui la caractérise. Que l'art génial de la métaphore consiste toujours dans une aperception des ressemblances est confirmé par le rapprochement avec la comparaison qui porte au langage la relation qui, dans la métaphore, est opérante sans être énoncée. La comparaison, dirons-nous, exhibe le moment de ressemblance, opératoire mais non thématique, dans la métaphore. Le poète, disait la *Poétique*, est celui qui « aperçoit le semblable » (*Poétique*, 1459 *a* 8). « En philosophie aussi, ajoute la *Rhétorique*, il faut de la sagacité pour apercevoir le semblable même dans les choses qui sont éloignées : ainsi Archytas disait que sont mêmes un arbitre et un autel, car le méchant trouve refuge auprès de l'un et de l'autre; de même si on dit qu'une ancre et une marmite sont le même; car les deux sont quelque chose de même, mais diffèrent selon le haut et le bas » (III, 11, 1412 *a* 10-15). Apercevoir, contempler, voir le semblable, tel est, chez le poète bien sûr, mais chez le philosophe aussi, le coup de génie de la métaphore qui joindra la poétique à l'ontologie.

4. LE LIEU « RHÉTORIQUE » DE LA LEXIS

Une fois mises en place la définition de la métaphore commune à la *Poétique* et à la *Rhétorique* et la variante si importante de la *Rhétorique*, la tâche principale reste d'apprécier la différence de fonction qui résulte de la différence d'insertion de la *lexis* dans la *Rhétorique* d'une part, et dans la *Poétique* d'autre part.

Nous commencerons par la *Rhétorique* dont la place est plus facile à assigner dans le *corpus* aristotélicien. La rhétorique grecque, avons-nous dit au début de cette étude, avait une visée singulièrement plus ample et une organisation interne singulièrement plus articulée que la rhétorique finissante. Art de la persuasion, visant à la maîtrise de la parole publique, elle couvrait les trois champs de l'argumentation,

---

donnée, lorsque la *Poétique* célèbre « l'art de bien métaphoriser » et l'assimile au pouvoir de « discerner les ressemblances » (1459 *a* 5-8)? On doit se borner à constater que la *Poétique* l'ignore : « *The odd absence of* eikôn *from the* Poetics *must be left unresolved* » (McCall, *op. cit.*, 51).

de la composition et de l'élocution. La réduction du tout à la troisième partie, et de celle-ci à une simple taxinomie des figures, explique sans doute que la rhétorique ait perdu son lien avec la logique et avec la philosophie elle-même, et soit devenue la discipline erratique et futile qui mourut au siècle dernier. Avec Aristote nous saisissons un temps fort de la rhétorique; elle constitue une sphère distincte de la philosophie, en ce que l'ordre du « persuasif » en tant que tel demeure l'objet d'une *technê* spécifique; mais elle est solidement arrimée à la logique, grâce à la corrélation entre le concept de persuasion et celui de vraisemblable. Une rhétorique philosophique, — c'est-à-dire fondée et surveillée par la philosophie elle-même — est ainsi constituée. Notre tâche ultérieure sera de montrer par quels intermédiaires la théorie rhétorique de la métaphore se rattache à une telle entreprise.

Le statut de la rhétorique comme *technê* distincte ne pose pas de problèmes difficiles; Aristote a pris soin de définir ce qu'il appelle *technê* dans un texte classique de ses *Éthiques* [1]; il y a autant de *tekhnai* que d'activités créatrices; une *technê* est quelque chose de plus élevé qu'une routine ou pratique empirique; en dépit du fait qu'elle concerne une production, elle contient un élément spéculatif, à savoir une enquête théorique sur les moyens appliqués à la production; c'est une méthode; ce trait la rapproche de la science plus que de la routine. L'idée qu'il y ait une technique de la production des discours peut conduire à un projet taxinomique tel que celui que nous considérerons dans une étude ultérieure; un tel projet n'est-il pas le stade ultime de la technicisation du discours? Cela n'est pas douteux; mais, chez Aristote, l'autonomie de la *technê* importe moins que son couplage avec d'autres disciplines du discours, et d'abord celle de la preuve.

Ce couplage est assuré par la connexion entre rhétorique et dialectique; c'est là, sans aucun doute, le trait de génie d'Aristote d'avoir placé en tête de son ouvrage la déclaration qui tient la rhétorique dans

1. « Et puisque l'architecture est un art, et est essentiellement une certaine disposition à produire, accompagné de règle, et qu'il n'existe aucun art qui ne soit une disposition à produire, accompagnée de règle, ni aucune disposition de ce genre qui ne soit un art, il y aura identité entre art et disposition à produire accompagnée de règle exacte. L'art concerne toujours un devenir, et s'appliquer à un art, c'est considérer la façon d'amener à l'existence une de ces choses qui sont susceptibles d'être ou de n'être pas, mais dont le principe d'existence réside dans l'artiste et non dans la chose produite : l'art, en effet, ne concerne ni les choses qui existent ou deviennent nécessairement, ni non plus les êtres naturels, qui ont en eux-mêmes leur principe » (*Éthique à Nicomaque*, VI, 4, 1140 *a* 6-16; trad. Tricot). Autre trad. *in* Dufour, *Introduction* à *Rhétorique*, I et II, p. 30, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1932.

la mouvance de la logique et, à travers celle-ci, de la philosophie tout entière : « La rhétorique est la réplique (*antistrophos*) de la dialectique » (1354 *a* 1). Or la dialectique désigne la théorie générale de l'argumentation dans l'ordre du vraisemblable [1]. Voilà donc le problème de la rhétorique posé en termes logiques; Aristote, on le sait, est fier d'avoir inventé l'argument démonstratif nommé syllogisme. Or, à cet argument démonstratif correspond l'argument vraisemblable de la dialectique, nommé enthymème. La rhétorique est ainsi une technique de la preuve : « Seules les preuves ont un caractère technique » (1354 *a* 13). Et comme les enthymèmes sont « le corps de la preuve » (*ibid.*), la rhétorique tout entière doit être centrée sur le pouvoir persuasif qui s'attache à ce mode de preuve. Une rhétorique qui s'appliquerait uniquement aux procédés susceptibles d'agir sur les passions du juge tomberait à côté du sujet : elle ne rendrait pas compte des preuves techniques, celles qui rendent un sujet « apte à l'enthymème » (I, 1, 1354 *b* 21); et, un peu plus loin : « puisque évidemment, la méthode propre à la technique ne repose que sur les preuves, que la preuve est un certain genre de démonstration..., que la démonstration rhétorique est l'enthymème..., que l'enthymème est un syllogisme d'une certaine espèce, etc. » (I, 1, 1355 *a* 3-5).

Ce n'est pas à dire que la rhétorique ne se distingue aucunement de la dialectique. Elle lui ressemble, certes, par plusieurs traits; elle porte sur des vérités d'opinion acceptées par la plupart [2], elle ne requiert aucune compétence, chacun étant capable de discuter un argument, d'accuser et de se défendre. Mais elle en diffère par d'autres traits.

1. On ne saurait trop souligner l'abaissement — « la perte de prestige », dit Jacques Brunschwig dans son *Introduction* aux *Topiques* d'Aristote — que subit la dialectique en passant des mains de Platon à celles d'Aristote. Science souveraine et synoptique chez Platon, elle n'est plus que la théorie de l'argumentation chez Aristote (cf. Pierre Aubenque, *Le problème de l'être chez Aristote*, 251-264. M. Gueroult, *Logique, argumentation et histoire de la philosophie chez Aristote* dans *Mélanges en hommage à Ch. Perelman*).

2. Les *endoxa* de *Rhétorique*, I, 1, 1355 *b* 17 sont définis précisément dans *Topiques*, I, 10, 104 *a* 8 : « Une prémisse dialectique est la mise sous forme interrogative d'une idée admise (*endoxos*) par tous les hommes, ou presque tous, ou par ceux qui représentent l'opinion éclairée, et pour ces derniers, par tous ou presque tous, ou par les plus connus, exception faite des paradoxes; car une idée, propre à l'opinion éclairée, a toutes chances d'être acceptée, pourvu qu'elle ne contredise pas celle de l'opinion moyenne » (trad. J. Brunschwig, éd. Les Belles Lettres, 1967). Les *endoxa* sont des idées admises dans le « jeu à deux » que constitue la discussion dialectique (J. Brunschwig, *op. cit.*, XXIII). Ce caractère des prémisses fait la différence entre le syllogisme démonstratif, dont les prémisses sont intrinsèquement vraies, et le syllogisme dialectique dont les prémisses sont « réellement approuvées » (*ibid.*, XXIV), ce qui les oppose d'autre part aux prémisses « apparemment endoxales », qui rendent le raisonnement matériellement éristique.

D'abord la rhétorique s'applique à des situations concrètes, la délibération d'une assemblée politique, le jugement d'un tribunal, l'exercice public de la louange et du blâme; ces trois types de situation de discours définissent les trois genres de la rhétorique : délibératif, judiciaire, épidictique. Si la rhétorique antérieure avait privilégié le second, parce que les moyens d'influencer le juge y sont apparents, une rhétorique appuyée sur l'art de la preuve sera attentive à toute situation où il faut en venir à un jugement (*krisis*, I, 1, 1354 *b* 5). De là le deuxième trait : l'art est tourné vers des jugements portés sur des choses singulières.

En outre, la rhétorique ne peut être absorbée dans une discipline purement argumentative, parce qu'elle est tournée vers l'auditeur; elle ne peut donc pas ne pas tenir compte du caractère du locuteur et de la disposition de l'audience; bref, elle se tient dans la dimension intersubjective et dialogale de l'usage public du discours; il en résulte que la considération des émotions, des passions, des habitudes, des croyances reste de la compétence de la rhétorique, même si elle ne doit pas supplanter la priorité de l'argument vraisemblable; l'argument proprement rhétorique tient compte à la fois du degré de vraisemblance qui tient à la matière discutée et de la valeur persuasive qui tient à la qualité du locuteur et de l'auditeur.

Ce trait conduit de lui-même au dernier : la rhétorique ne peut devenir une technique vide et formelle en raison de son lien avec les contenus des opinions les plus probables, c'est-à-dire admises ou approuvées par la plupart; or ce lien de la rhétorique avec des contenus non critiqués risque de faire de la rhétorique une sorte de science populaire. En se liant à des *idées admises*, la rhétorique s'engage dans une suite dispersée de « lieux » d'argumentation qui constituent pour l'orateur autant de recettes qui le mettent à l'abri des surprises du combat de parole [1]. Cette collusion de la rhétorique avec la topique

1. J. Brunschwig relie de la manière suivante la question des « lieux » (*topoi*) à celle du raisonnement dialectique : « En première approximation, les lieux peuvent être décrits comme des règles, ou si l'on veut des recettes d'argumentation destinées à pourvoir d'instruments efficaces une activité très précisément déterminée, celle de la discussion dialectique » (IX). L'auteur ajoute : « Étroitement solidaires de l'activité qu'ils prétendent promouvoir du rang de pratique aveugle à celui d'art méthodique, les *Topiques*, *vademecum* du parfait dialecticien, risquent d'apparaître comme un art de gagner à un jeu auquel personne ne joue plus » (IX). Mais, alors, pourquoi parler de *lieux* pour désigner cette « machine à faire des prémisses à partir d'une conclusion donnée » (*ibid.*, XXXIX)? On peut insister sur le fait que les lieux sont dispersés ou sur le fait que chacun a une fonction de rassemblement. D'un côté, en effet, on peut insister sur le caractère « non systématique et comme acéphale de la pensée logique » (*ibid.*, XIV), en régime dialectique, et sur le carac-

fut sans nul doute une des causes de sa mort. Peut-être la rhétorique est-elle finalement morte d'un excès de formalisme au XIXe siècle; mais le paradoxe est qu'elle était déjà condamnée par son excès de contenu; ainsi le Livre II de la *Rhétorique* abonde-t-il en psychologie que Kant eût appelée « populaire », en morale « populaire », en politique « populaire »; cette tendance de la rhétorique à s'identifier à une sous-science de l'homme pose une redoutable question qui peut rejaillir sur la métaphore elle-même; la solidarité entre la rhétorique et la topique — et, à travers elles, la connivence entre la rhétorique et une sous-science de l'homme — n'implique-t-elle pas que le goût de parler par paraboles, comparaisons, proverbes, métaphores relève de ce même complexe de rhétorique et de topique? Il faudra garder la question présente à l'esprit. Mais avant d'annoncer la mort de la rhétorique, cette alliance lui assure un contenu culturel. La rhétorique ne se produit pas dans un vide de savoir, mais dans le plein de l'opinion. C'est donc aussi dans le trésor de la sagesse populaire que puisent métaphores et proverbes — celles du moins parmi ces figures qui sont des métaphores et des proverbes « reçus ». Cette réserve est importante : car c'est cette topologie du discours qui donne au traitement rhétorique de la *lexis* et de la métaphore un arrière-plan et un arrière-goût différents de ceux de la *Poétique*.

Tous ces traits distinctifs se reflètent dans la définition aristotélicienne de la rhétorique : « Faculté de découvrir spéculativement ce qui, dans chaque cas, peut être propre à persuader » (1355 *b* 25-26 et 1356 *a* 19-20). C'est une discipline théorétique, mais à thème indéterminé, mesurée par le critère (neutre) du *pithanon*, c'est-à-dire du « *persuasif comme tel* ». Cet adjectif substantivé reste fidèle à l'intention primitive de la rhétorique qui est de persuader, mais exprime le déplacement vers une technique de la preuve; à cet égard la parenté (que la sémantique française ne peut maintenir) entre *pithanon* et *pisteis* est très instructive : — en grec, l'expression les « preuves » (*pisteis*, au pluriel) marque la priorité de l'argument objectif sur la visée intersubjective de l'entreprise de persuader. Et pourtant la notion initiale de persuasion n'est pas abolie; elle est simplement rectifiée : en particulier, l'orientation de l'argument vers l'auditeur, qui témoigne de ce que tout discours est adressé à quelqu'un, et l'adhérence de l'argumentation aux contenus de la *topique*, empêchent que « le

---

tère fermé des unités isolées ainsi repérées. Mais on peut remarquer aussi, suivant *Rhétorique*, II, 26, 1403 *a* 17, que les lieux sont chacun « des chefs sous lesquels se rangent maints enthymèmes ». Cette fonction unifiante est exercée successivement par la topique de l'accident, par celle du genre, par celle du propre (Livre V) et par celle de la définition.

persuasif comme tel » ne se résolve dans une logique du probable. La rhétorique restera donc, au plus, « l'antistrophe » de la dialectique, mais ne s'y dissoudra pas.

Il est maintenant possible d'esquisser une théorie proprement rhétorique de la *lexis*, et par conséquent de la métaphore, puisque celle-ci est un de ses procédés.

Disons d'abord que la fonction rhétorique et la fonction poétique de la métaphore ne coïncident pas : « Autre est la *lexis* de la prose (Aristote dit : du *logos*, opposé dans ce contexte à *poiêsis*), autre celle de la poésie » (III, 1, 1404 *a* 28) [1]. Malheureusement, note Aristote, la théorie de la *lexis* poétique est plus avancée que celle du discours public [2]. Il importe donc de combler ce retard, sinon cette lacune. La tâche n'est pas aisée : nous avons bien dit plus haut que l'*argumentation*, l'*élocution*, et la *composition* étaient les trois parties de la rhétorique. Mais si la rhétorique ne s'identifie aucunement avec la théorie de l'élocution qui n'en est qu'une partie, on peut se demander si elle n'a pas un rapport privilégié avec la « découverte » (*eurêsis*) des arguments par l'orateur, c'est-à-dire avec la première partie. N'a-t-on pas dit que tout ce qui ne concerne pas la preuve demeure extérieur ou accessoire (I, 1, 1354 *b* 17)? Le Livre III ne confirme-t-il pas ce privilège, en disant que « les seules armes avec lesquelles il est juste de lutter, ce sont les faits, en sorte que tout ce qui n'est pas la démonstration est superflu » (III, 1, 1404 *a* 5-7)? Ce serait donc, semble-t-il, en raison seulement de la « perversion de l'auditeur » (III, 1, 1404 *a* 8) qu'il faudrait s'attarder à ces considérations extérieures.

Que le lien entre la théorie de la *lexis* et le reste du Traité centré sur l'argumentation soit lâche n'est contesté par personne. Il ne faudrait pourtant pas confondre ce qui n'est peut-être qu'un accident de composition du traité d'Aristote avec une absence de lien logique entre *pisteis* et *lexis* ; « il ne suffit pas d'être en possession des arguments à produire, il est encore nécessaire de les présenter comme il

1. I. Düring, *Aristoteles, Darstellung und Interpretation seines Denkens*, Heidelberg, Carl Winter, 1966, tire argument de cette opposition entre prose et poésie pour appeler *Rhétorique* III « *die Schrift von der Prosa* » (149 et s.). Sans oublier la définition de *Poétique*, 1450 *b* 13-15, qui identifie la *lexis* avec l'expression verbale de la pensée, I. Düring note que, dans le contexte de la *Rhétorique*, la *lexis* tend à s'égaler à *die literarische Kunstprosa* (150), sans toutefois se réduire à une théorie des genres du style (*charaktêres* ou *genera dicendi*) qui est une création hellénistique.

2. Les raisons de cette avance sont intéressantes à noter : « Le premier branle fut donné, comme c'était naturel, par les poètes : de fait, les mots sont des imitations, et, dans le jeu de tous nos organes, la voix est le plus propre à l'imitation » (*Rhétorique*, III, 1404 *a* 20-22).

faut et cela contribue pour beaucoup à ce que le discours paraisse avoir tel ou tel caractère » (III, 1, 1403 *b* 15-18). C'est le lien entre cet *apparaître* du discours et le discours lui-même qu'il faut interroger ici, car il tient en germe le destin même de l'idée de figure (cf. ci-dessous, v^e^ *Étude*, § 2). Le « comment » du discours se distingue du « quoi ». Reprenant plus loin la même distinction, Aristote oppose l'arrangement par la *lexis* aux « choses mêmes » (*ta pragmata*) (III, 1, 1403 *b* 19-20). Or cet apparaître n'est pas extérieur au discours, comme l'est la simple *pronunciatio* et *actio* (*hupokrisis*, III, 1, 1403 *b* 21-35) (« delivery », selon la traduction de Cope *ad loc.* ; « action », selon Dufour-Wartelle), qui concerne seulement l'usage de la voix, comme dans le jeu tragique (la *Poétique* distingue de la même façon la *lexis* de la simple mise en scène). Il faut donc chercher du côté d'un apparaître plus intimement lié au mouvement de l'action de persuasion et à l'argument dont on a dit qu'il était « le corps de la preuve ». La *lexis* serait donc plutôt une espèce de manifestation de la pensée, liée à toute entreprise d'instruction (*didaskalia*) : « il y a, pour la démonstration (*pros to dêlôsai*), quelque différence à exposer de telle ou telle façon » (III, 1, 1404 *a* 9-10). Quand la preuve seule importe, comme en géométrie, on ne s'occupe pas de la *lexis;* mais dès que le rapport à l'auditeur passe au premier plan, c'est ainsi qu'on enseigne.

La théorie de la *lexis* paraît donc reliée de manière assez lâche au thème directeur de la *Rhétorique*, de manière moins lâche, on le verra, qu'à celui de la *Poétique*, qui appellera plus nettement la *lexis* une « partie de la tragédie », c'est-à-dire du poème. Il est possible de concevoir qu'en poésie la forme ou la figure du message adhère à son sens pour former une unité semblable à celle d'une sculpture [1]. En éloquence, la manière de dire garde un caractère extrinsèque et variable. Peut-être même peut-on risquer l'idée que l'éloquence, c'est-à-dire l'usage public de la parole, comporte précisément la tendance à dissocier le style de la preuve. Du même coup, le manque de consistance du lien entre un traité de l'argumentation et un traité de l'élocution ou du style révèle quelque chose de l'instabilité de la rhétorique elle-même, tiraillée par la contradiction interne au projet même de persuader. Placée entre deux limites qui lui sont extérieures — la logique et la violence —, elle oscille entre deux pôles qui la constituent : la preuve et la persuasion. Quand la persuasion s'affranchit du souci de la preuve, le désir de séduire et de plaire l'emporte, et le style lui-même n'est plus figure, au sens de visage d'un corps — mais orne-

1. Nous étudierons ailleurs l'adhérence du sens au sensible en poésie, vi^e^ *Étude*, § 2.

ment, au sens « cosmétique » du mot. Mais cette possibilité est inscrite dès l'origine dans le projet rhétorique; elle resurgit au cœur même du traité d'Aristote : en tant que l'élocution extériorise le discours, le rend manifeste, elle tend à affranchir le souci de « plaire » de celui d' « argumenter ». Sans doute est-ce parce que l'écriture constitue une extériorisation de second degré que ce divorce y est particulièrement menaçant : « En effet, les discours qui s'écrivent produisent plus d'effet par le style que par la pensée » (III, 1, 1404 *a* 18-19).

Qu'en est-il maintenant des traits proprement rhétoriques de la métaphore? Jettent-ils quelque lumière sur cette fonction de manifestation de la *lexis?* En retour, celle-ci reflète-t-elle quelque chose des contradictions intimes de l'éloquence?

La rhétorique demeurant art du « bien »-dire, ses traits sont des traits de bon usage et se rattachent à ceux du discours public en général; ces derniers constituent ce qu'Aristote appelle les « vertus » (excellences ou mérites) de la *lexis* et guident ce que l'on pourrait appeler la stratégie de persuasion du discours public. Ce concept de « vertus de la *lexis* » est si important que c'est lui qui fournit le fil conducteur de l'analyse de *Rhétorique*, III. Parmi les vertus, celles qui concernent le plus particulièrement la métaphore sont la « clarté » (III, 2, 1), la « chaleur » (opposée à la « froideur », III, 3, 1), l'« ampleur » (III, 6, 1), la « convenance » (III, 7, 1) et surtout « les bons mots » (III, 10, 1) [1].

La clarté est évidemment une pierre de touche pour l'usage de la métaphore; claire est l'expression qui « montre » (*dêloi*); or ce sont les mots dans leur usage courant (*ta kuria*) qui font la clarté du style; en s'écartant [2] de l'usage courant, ils font paraître la *lexis* « plus

1. Cope, dans son *Introduction to Aristotle's Rhetoric*, observe que si le canevas général est déjà courant au temps d'Aristote, la répartition en quatre « excellences » — purity, perspicuity, ornament, and propriety » — n'est pas soigneusement faite, ni l'ordre régulièrement suivi (279). Le fil est d'ailleurs bien souvent rompu, par exemple par l'étude de la similitude (cf. ci-dessus) ou par des considérations qui rentrent difficilement dans une énumération des vertus de la *lexis*, comme les remarques sur le « schème » de la *lexis* (rythme, style coordonné et périodique), III, 8 et 9.

2. Le verbe qui désigne l'écart — *exallattô, exallaxai* — revient deux fois : III, 2, 1404 *b* 8 : « *Détourner* un mot de son sens ordinaire »; III, 2, 1404 *b* 30 : « C'est pour atteindre à plus de grandeur qu'on *s'écarte* de la convenance ». Chaque fois un usage étranger est opposé à un usage ordinaire et domestique (*to de kurion kai to oikeion,*) (III, 2, 1404 *b* 32) ou convenable (*prepon*) (III, 2, 1404 *b* 30).

noble » (III, 2, 1404 *b* 9); il en est donc ici comme d'un langage « étranger » (*xenen*) (III, 2, 1404 *b* 10) au regard des citoyens ordinaires; ces tours de langage aussi donnent un air étranger au discours; « car on est admirateur de ce qui est éloigné et ce qui excite l'admiration est également agréable » (1404 *b* 12). A vrai dire, ces remarques conviennent mieux à la poésie qu'à la prose, où noblesse et distinction sont appropriées aux sujets et aux personnages eux-mêmes hors du commun : « Dans la prose de tels procédés ne sont que plus rarement appropriés, car le sujet est ici moins élevé » (III, 2, 1404 *b* 14-15). Le langage rhétorique opère donc, comme le langage poétique, mais un degré en dessous. Sous cette réserve, il est permis de dire que c'est « le mérite principal du discours rhétorique » de donner un air « étranger » au discours, tout en dissimulant le procédé. Le style rhétorique mêlera donc, en due proportion, clarté, agrément, air étranger.

A cet air « étranger », ainsi mis en opposition avec l'exigence de clarté, contribue le jeu de la distance et de la parenté auquel nous avons fait allusion plus haut à l'occasion des rapports de genre dans la transposition métaphorique; donc aussi le caractère d'énigme des bonnes métaphores (III, 2, 1405 *b* 3-5) [1].

La deuxième vertu est traitée négativement [2] : *Rhétorique*, III, 3, 1, traitant de la « froideur » dans le style, considère, parmi ses causes, l'usage inapproprié et ridicule des métaphores poétiques en prose; le style noble et tragique, les métaphores lointaines et donc obscures (comme quand Gorgias parle d'événements « tout frais et saignants », III, 3, 1406 *b* 9); en prose il ne faut pas être « trop poétique » (*ibid.*). Quel est donc le critère? Aristote n'hésite pas : « Toutes ces expressions sont impropres à la persuasion » (*apithana*, 1406 *b* 14) [3].

La vertu de « convenance » ou de « propriété » (III, 7) offre une nouvelle occasion de souligner la différence entre prose et poésie. Il

1. Il est plus difficile de rattacher à ce thème de la « *clarté* » ce qui est dit tout de suite après de la « beauté » que doivent avoir les mots : la beauté d'un mot, est-il dit, réside « dans les sons ou la chose signifiée; et il en est ainsi de la laideur » (III, 2, 1405 *b* 6-7). Et plus loin : les métaphores doivent donc être dérivées « de choses qui sont belles ou par le son, ou par la signification, ou par la vue, ou par quelque autre sens » (1405 *b* 17-18). Il semble que la fonction de plaire l'emporte sur celle de signifier indirectement. La polarité clarté-beauté refléterait quelque chose de la tension, propre à l'éloquence, évoquée plus haut.

2. Pour E. Cope, ce développement sur les défauts de style ou les fautes de goût n'implique pas l'introduction d'une excellence spécifique qui serait la « chaleur » dans le style (*Introduction...*, 286-290).

3. Le même argument — éviter ce qui serait trop poétique — est appliqué aux métaphores qui ont la fonction de l'euphémisme et en général aux circonlocutions (III, 6, 1407 *b* 32-35).

est à noter qu'Aristote appelle « proportion » (*to analogon*) ce caractère du style de « convenir » à son sujet. Ce qui convient à la prose n'est pas ce qui convient à la poésie, car « celle-ci est inspirée (*entheon*) » (III, 7, 1408 *b* 18).

Mais c'est la réflexion sur l'élégance et la vivacité d'expression (mot à mot : le style « urbain » — *asteion* — opposé au parler populaire) (III, 10) qui donne l'occasion des remarques les plus intéressantes sur l'usage rhétorique de la métaphore [1]. Et d'abord c'est à lui qu'Aristote rattache ses considérations sur la valeur *instructive* de la métaphore. Cette vertu concerne en effet le plaisir d'apprendre qui procède de l'effet de surprise. Or c'est la fonction de la métaphore d'instruire par un rapprochement soudain entre des choses qui semblaient éloignées : « Apprendre facilement est naturellement agréable à tous les hommes; et, d'autre part, les mots ont une signification déterminée, de sorte que tous les mots qui nous permettent de nous instruire nous sont très agréables. Si les *glossèmes* nous sont inconnus, nous connaissons les mots usuels; mais c'est la métaphore qui produit surtout l'effet indiqué; car lorsque le poète appelle la vieillesse un brin de chaume, il nous instruit et nous donne une connaissance par le moyen du genre; car l'un et l'autre sont défleuris » (*Rhétorique*, III, 10, 1410 *b* 10-15). En outre, c'est à cette même vertu d'élégance qu'Aristote attribue la supériorité de la métaphore sur la comparaison : plus ramassée, plus brève que la comparaison, la métaphore surprend et donne une instruction rapide; c'est dans cette stratégie que la surprise, jointe à la dissimulation, joue le rôle décisif.

A ce même trait Aristote rattache un caractère de la métaphore qui n'est pas encore apparu et qui au premier abord paraît quelque peu discordant. La métaphore, dit-il, « fait image [m. à m. : place sous les yeux] » (III, 10, 1410 *b* 33); autrement dit, elle donne à la saisie du genre cette coloration concrète que les modernes appelleront style imagé, style figuré. Aristote, il est vrai, n'emploie aucunement le mot *eikôn*, au sens où depuis Charles Sanders Peirce nous parlons de l'aspect iconique de la métaphore. Mais l'idée que la métaphore dépeint l'abstrait sous les traits du concret est déjà là. Comment Aristote rattache-t-il ce pouvoir de « placer sous les yeux » au trait d'esprit? Par l'intermédiaire du caractère de toute métaphore qui est de montrer, de « faire voir ». Or ce trait nous ramène au cœur du problème de la *lexis*, dont nous avons dit que la fonction était de « faire paraître » le discours. « Placer sous les yeux » n'est pas alors une fonction accessoire de la métaphore, mais bien le propre de la figure. La même méta-

1. Le commentaire de Cope est particulièrement brillant et... *asteion!* (316-323).

phore peut ainsi comporter le moment logique de la proportionnalité et le moment sensible de la figurabilité. Aristote se plaît à rapprocher ces deux moments qui semblent d'abord faire contraste : « Nous avons dit que les bons mots se tirent d'une métaphore par analogie et qu'ils peignent [m. à m. : qu'ils mettent sous les yeux] » (III, 10, 1411 *b* 21). C'est le cas de tous les exemples énumérés à III, 10, 1411 *a* 25 — *b* 10. Mais plus que toute autre, la métaphore qui montre l'inanimé comme animé a cette puissance de visualiser les relations. On pourrait être tenté, à la suite de Heidegger et de Derrida (cf. ci-dessous, VIIIe *Étude*, § 3), de détecter ici quelque reste honteux de platonisme. N'est-ce pas le visible qui fait apparaître l'invisible, en vertu d'une prétendue ressemblance de l'un à l'autre? Mais si une métaphysique est jointe à la métaphore, ce n'est pas celle de Platon, mais bien celle d'Aristote : « Je dis que les mots peignent, quand ils signifient les choses en acte » (*hosa energounta sêmainei*) (III, 11, 1411 *b* 24-25). Montrer les choses inanimées comme animées n'est point les relier à l'invisible, mais les montrer elles-mêmes *comme* en acte [1]. Empruntant à Homère quelques expressions remarquables, Aristote commente : « En tous ces passages, c'est la vie prêtée à un objet inanimé qui signifie l'acte (*energounta phainetai*) » (III, 11, 1412 *a* 3). Or, dans tous ces exemples, le pouvoir de visualiser, d'animer, d'actualiser est inséparable soit d'un rapport logique de proportion, soit d'une comparaison (mais nous savons que le ressort est le même dans la comparaison à deux termes et dans l'analogie à quatre termes). Ainsi la même stratégie de discours met en œuvre la force logique de la proportion ou de la comparaison, le pouvoir de placer sous les yeux, celui de parler de l'inanimé comme animé, enfin la capacité de signifier l'actualité.

On objectera que la frontière entre prose et poésie disparaît ici : Homère n'est-il pas l'auteur le plus fréquemment cité? N'est-ce pas d'Homère qu'il est dit : « Tous ces mots rendent le mouvement et la vie; or l'acte est le mouvement » (III, 11, 1412 *a* 10)? La métaphore ne serait-elle pas un procédé poétique étendu à la prose?

On ne pourra répondre entièrement à cette objection avant d'être revenu à la *Poétique* d'Aristote [2]. Disons provisoirement que la différence n'est pas dans le procédé, mais dans la fin visée : c'est pourquoi la présentation figurée et animée est traitée dans le même contexte que la brièveté, la surprise, la dissimulation, l'énigme, l'anti-

1. Nous reviendrons sur les implications ontologiques de cette déclaration d'Aristote, ci-dessous p. 61 et VIIIe *Étude*, § 4.
2. Cf. ci-dessous, p. 57-58.

thèse; comme tous ces procédés, le trait d'esprit est au service de la même fin : persuader l'auditeur. Cette fin reste le trait distinctif de la rhétorique.

5. LE LIEU « POÉTIQUE » DE LA LEXIS

Reprenons par son autre extrémité le problème de la double inclusion de la métaphore par l'intermédiaire de la *lexis*. Qu'est-ce que la *lexis* poétique? En répondant à cette question, nous rattacherons la définition de la métaphore, commune aux deux traités, à la fonction distincte que lui confère le projet de la *Poétique*.

La définition de la métaphore nous a conduit à descendre de la *lexis* vers ses « parties » et, parmi celles-ci, vers le *nom* dont la métaphore est la transposition. Une recherche sur la fonction de la métaphore exige que nous remontions maintenant de la *lexis* vers ses conditions.

La condition la plus prochaine est le poème lui-même — ici, la tragédie — considéré comme un tout : « Donc nécessairement il y a dans toute tragédie six parties constitutives (*merê*) qui font qu'elle est telle ou telle : ce sont la fable (*muthos*), les caractères (*êthê*), l'élocution (*lexis*), la pensée (*dianoia*), le spectacle (*opsis*) et le chant (*mélopoia*) » (1450 *a* 7-9). La fable est « l'assemblage (*sustasis*) des actions accomplies » (1450 *a* 15). Le caractère est ce qui confère à l'action sa cohérence par une sorte de « préférence » unique, sous-jacente à l'action (1450 *b* 7-9). La *lexis* est « l'assemblage des vers » (1449 *b* 39). La pensée est ce que dit un personnage pour argumenter son action (1450 *a* 7); elle est à l'action ce que la rhétorique et la politique sont au discours (1450 *b* 5-6); c'est donc le côté proprement rhétorique du poème tragique (1456 *a* 34-36). Le spectacle désigne l'ordonnance (*cosmos*) extérieure et visible (1449 *b* 33). Le chant enfin est « le principal des assaisonnements » (1450 *b* 17).

De même donc que le mot était appelé une « partie » de la *lexis*, celle-ci est à son tour une « partie » de la tragédie. Avec la considération du poème lui-même, le niveau stratégique change; la métaphore, aventure du mot, est rattachée, à travers la *lexis*, à la tragédie, ou, comme il est dit dès les premières lignes, à « la poétique (*poiêsis*) du drame tragique » (1447 *a* 13).

A son tour la tragédie est définie par un trait, « l'imitation des hommes agissants » (1448 *a* 1 et *a* 29), qui fournira la condition de second degré de la *lexis*. Nous réserverons pour une discussion ultérieure le concept aristotélicien de *mimêsis* qui fournit à la poésie

le concept directeur de même rang que celui de *persuasion* pour la prose publique.

Nous tenant au niveau de l'énumération des constituants du poème tragique, il importe, pour comprendre le rôle de la *lexis*, de saisir l'articulation de tous ces éléments entre eux. Ils forment en effet un réseau où tout se tient autour d'un facteur dominant : la fable, le *muthos*. En effet, trois facteurs jouent ensemble un rôle instrumental : le spectacle, le chant et la *lexis* (« car tels sont bien les moyens employés pour faire l'imitation », 1449 *b* 33-34). Deux autres — la pensée et le caractère — sont appelés les « causes naturelles » de l'action (1450 *a* 1); en effet, le second donne à l'action la cohérence d'une préférence, la première celle d'une argumentation. Tout se noue dans le terme appelé *muthos*, et que les traducteurs rendent par intrigue ou fable. C'est ici en effet que s'accomplit la sorte de transposition des actions qu'Aristote appelle *le mime des actions meilleures :* « C'est le *muthos* qui est l'imitation des actions » (1450 *a* 3). Entre le *muthos* et la tragédie, il n'y a donc plus seulement un lien de moyen à fin ou de cause naturelle à effet, mais un lien d'essence; c'est pourquoi, dès les premières lignes du traité, l'enquête porte sur les « façons de composer les fables » (1447 *a* 8). Il est donc important pour notre propos de bien entendre la proximité entre le *muthos* du poème tragique et la *lexis* où la métaphore s'inscrit.

Le trait fondamental du *muthos* c'est son caractère d'ordre, d'organisation, d'agencement; ce caractère d'ordre, à son tour, se réfracte dans tous les autres facteurs : ordonnance du spectacle, cohérence du caractère, enchaînement des pensées et enfin agencement des vers. Le *muthos* a ainsi un écho dans la discursivité de l'action, du caractère et des pensées. Il est essentiel que la *lexis* participe elle aussi à ces traits de cohérence. Et comment? Une seule fois Aristote dit qu'elle procède *dia tês onomasias hermêneian* (1450 *b* 15), ce que je traduirais volontiers par l'*interprétation langagière*, et que Hardy rend par « la traduction de la pensée par les mots [1] »; à ce titre, elle n'est plus ni prose, ni vers : « Elle a, dit Aristote, les mêmes propriétés dans les écrits en vers et dans les écrits en prose » (*ibid.*, 16). Cette *hermêneia* n'est aucunement épuisée par ce qu'Aristote vient d'appeler *dianoia*, qui contient pourtant déjà tous les traits rhétoriques qui s'ajoutent à l'intrigue et au caractère et qui, à ce titre, est déjà de l'ordre du langage (elle est rhétorique comme « tout ce qui doit être établi (*paraskeuasthênai*) par le langage ») (1456 *a* 37); mais à cet arrangement manque

1. Ross traduit « *the expression of their thoughts in words* ». Lucas : « *communication by means of words* ».

encore d'être rendu manifeste, de *paraître* en mots prononcés : « car quelle serait l'œuvre propre du personnage parlant si sa pensée était manifeste et ne résultait pas de son langage » (1456 *b* 8) [1]? Si l'on rapproche ces trois traits : agencement des vers, interprétation par les mots, manifestation par le langage, on voit se dessiner la fonction de la *lexis* comme extériorisation et explicitation de l'ordre interne du *muthos*. Entre le *muthos* de la tragédie et sa *lexis* il y a un rapport qu'on peut se risquer à exprimer comme celui d'une forme intérieure à une forme extérieure. C'est ainsi que la *lexis* — dont la métaphore est elle-même une partie — s'articule, à l'intérieur du poème tragique, au *muthos* et devient à son tour « une partie » de la tragédie.

Qu'en est-il maintenant du rapport entre le *muthos* du poème tragique et la fonction de *mimêsis?* Il faut avouer que bien peu de critiques modernes ont parlé avec faveur de la définition aristotélicienne de la poésie tragique — et, accessoirement, épique — par l'imitation. La plupart discernent dans ce concept le péché originel de l'esthétique aristotélicienne et peut-être de l'esthétique grecque tout entière. Richard McKeon et, plus récemment, Leon Golden et O. B. Hardison se sont employés à dissiper les contresens qui ont obscurci l'interprétation du concept aristotélicien [2]. Mais nos traducteurs ont peut-être trop vite donné pour équivalent à la *mimêsis* grecque un terme que nous croyons trop bien connaître : l'imitation, dans lequel il est ensuite aisé de dénoncer la soumission à la chose naturelle. C'est à partir de l'opposition, toute moderne, entre art figuratif et non figuratif qu'inéluctablement nous abordons la *mimêsis* grecque [3]. Ce n'est

1. J. Hardy remarque : « Le texte et le sens de cette phrase sont très douteux » (*ad loc.*). Le sens paraît moins douteux si on rapproche cette remarque de ce qui a été dit plus haut de la fonction de la figure, qui est de *faire paraître* le discours. La traduction de Ross enlève à cet égard toute ambiguïté : « *What indeed would be the good of the speaker if things appeared in the required light even apart from anything he says?* » Il manque donc encore à la « pensée » de « paraître » pour devenir *poème*. A cet égard, Derrida observe : « S'il n'y avait pas de différence entre la *dianoia* et la *lexis*, il n'y aurait pas d'espace pour la tragédie... Cette différence ne tient pas seulement à ce que le personnage doit pouvoir dire autre chose que ce qu'il pense. Il n'existe et n'agit dans la tragédie qu'à la condition de parler » (« La mythologie blanche », *op. cit.*, p. 20).

2. Richard McKeon, « Literary Criticism and the Concept of Imitation in Antiquity », *Modern Philology*, août 1936; repris dans *Critics and Criticism. Essays in Method by a Group of the Chicago Critics*, éd. par R. S. Crane, Chicago, The Univ. of Chicago Press, 1952, 1970[6]. « Imitation and Poetry » dans *Thought, Action and Passion*, Chicago, The Univ. of Chicago Press, 1954, p. 102-223.

3. Dans le second texte cité dans la note précédente, McKeon fait remonter à l'*esthétique du génie* la source de l'interprétation péjorative de la *mimêsis*.

pourtant pas une entreprise désespérée de rassembler les traits de la *mimêsis* qui la distinguent d'une simple copie qui répéterait la nature (cf., ci-dessous, VIIe *Étude*, § 4).

Remarquons d'abord que, de Platon à Aristote, le concept de *mimêsis* subit une contraction remarquable [1]. Chez Platon, il reçoit une extension sans borne; il s'applique à tous les arts, aux discours, aux institutions, aux choses naturelles qui sont des imitations des modèles idéaux, et ainsi aux principes mêmes des choses. La méthode dialectique — entendue au sens large de procédure du dialogue — impose à la signification du mot une détermination très largement contextuelle, qui laisse le sémanticien devant une plurivocité décourageante. Le seul fil sûr est la relation très générale entre quelque chose qui *est* et quelque chose qui *ressemble*, la ressemblance pouvant être bonne ou mauvaise, réelle ou apparente. La référence à des modèles idéaux permet seulement de constituer une échelle de ressemblance selon que varie l'approximation de l'être par l'apparence. Ainsi une peinture pourra-t-elle être dite « imitation d'imitation ».

Rien de tel chez Aristote. D'abord la définition est au début du discours scientifique et non au terme de l'usage dialectique. Car si les mots ont plus d'un sens, leur usage dans la science n'en admet qu'un seul. Et c'est la division des sciences qui définit cet usage normatif. Il en résulte qu'une seule signification littérale de la *mimêsis* est admise, celle que délimite son emploi dans le cadre des sciences *poétiques*, distinguées des sciences théoriques et pratiques [2]. Il n'y a de *mimêsis* que là où il y a un « faire ». Il ne saurait donc y avoir d'imitation *dans* la nature puisque, à la différence du faire, le principe de son mouvement est interne. Il ne saurait non plus y avoir imitation des idées, puisque le faire est toujours production d'une chose singulière. Parlant du *muthos* et de son unité de composition Aristote remarque qu' « une imitation est toujours d'une seule chose » (1451 *a* 30-35).

On objectera que la *Poétique* se « sert » du concept d'imitation, mais ne le « définit » pas. Cela serait vrai si la seule définition canonique était par genre et par différence. Or la *Poétique* définit de façon parfaitement rigoureuse l'imitation en énumérant ses espèces (poésie épique, tragédie, comédie, poésie dithyrambique, compositions pour

1. Sur tout ceci, cf. McKeon, *op. cit.*, à qui le développement qui suit est grandement redevable. L'auteur insiste sur la nécessité de rétablir toujours les contextes philosophiques dans lesquels un concept prend sens et de relier chaque définition à la méthodologie propre à chaque philosophe.

2. McKeon écrit : « *Imitation functions in that system as the* differentia *by which the arts, useful and fine, are distinguished from nature* », in *Critics and Criticism*, 131.

la flûte et la lyre), puis en rapportant cette division en espèces à la division selon les « moyens », les « objets » et les « modalités » de l'imitation. Si l'on remarque en outre que la « fonction » d'engendrer le plaisir, un plaisir du genre de celui que nous prenons à apprendre, on peut risquer l'interprétation [1] que l'imitation est intégralement définie par cette structure qui correspond point par point avec la distinction de la cause matérielle, de la cause formelle, de la cause efficiente et de la cause finale.

Cette définition non générique fournit une structure quaternaire si forte [2] qu'elle régit en fait la distribution des six « parties » de la tragédie. En effet trois d'entre elles dérivent de l'objet de l'imitation (*muthos*, *êthos*, *dianoia*), deux autres concernent les moyens (*melos* et *lexis*), la dernière, la manière (*opsis*). Qui plus est, la *katharsis*, bien qu'elle ne soit pas une « partie », peut être rattachée à la quatrième dimension de l'imitation, la « fonction », en tant que variété tragique du plaisir d'imiter; la *katharsis* serait alors moins relative à la psychologie du spectateur qu'à la composition intelligible de la tragédie [3]. Ainsi l'imitation est un « procès » [4], le procès de « construire chacune des six parties de la tragédie », depuis l'intrigue jusqu'au spectacle.

Nous retiendrons de cette structure logique de l'imitation les deux traits susceptibles d'intéresser notre philosophie de la métaphore.

Le premier de ces traits tient au rôle même du *muthos* dans la création poétique. C'est lui, nous l'avons dit, qui *est* la *mimêsis*. Plus précisément, c'est la « construction » du mythe qui constitue la *mimêsis*. Voilà un bien étrange mime, celui qui compose et construit cela même qu'il imite! Tout ce qui est dit du caractère « complet et entier »

1. Leon Golden et O. B. Hardison, *Aristotle's Poetics, a Translation and Commentary for Students of Literature*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1958, p. 68-69, 79, 87, 93, 95-96, 115 et l'Épilogue : *On Aristotelian Imitation* (281-296). Dans le même sens, Gerald F. Else, *Aristotle's Poetics : the argument*, Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1963, s'arrête avec raison sur le paradoxe qui consiste à définir la *poiêsis* comme *mimêsis* (13); il note à 1451 *b* 27-33 : « Ce que le poète fait, ce n'est pas l'actualité des événements, mais leur structure logique, leur signification » (321). C'est ainsi que faire et imiter peuvent coïncider. C'est par là aussi que le sentiment de terreur lui-même peut être produit « par imitation » (1453 *b* 8), en tant que l'intrigue elle-même est l'imitation (410-411, 447-450).

2. Selon O. B. Hardison, *op. cit.*, 96, elle constitue la « première unité logique » de la *Poétique*. Elle donne du même coup un sens fort à la déclaration liminaire d'Aristote : « Suivons l'ordre de la nature en commençant par les premiers principes » (1447 *a* 7).

3. *Ibid.*, 115. O. B. Hardison s'appuie ici sur un article de Leon Golden, « Catharsis », *Transactions of the American Philosophical Association*, XLIII (1962), 51-60.

4. « *Tragic imitation, then, can be understood as a six-part process that begins with plot* », O. B. Hardison, *op. cit.*, 286.

du mythe, de l'agencement entre commencement, milieu et fin, et en général de l'unité et de l'ordre de l'action, contribue à distinguer le mime de toute réduplication de la réalité. Nous avons noté aussi que tous les autres constituants du poème tragique présentent à des degrés divers le même caractère de composition, d'ordre, d'unité. Or ils sont tous à des titres divers des facteurs de la *mimêsis*.

C'est cette fonction d'ordre qui permet de dire que la poésie est « plus philosophique... que l'histoire » (1451 *b* 5-6); celle-ci raconte ce qui est arrivé, la poésie ce qui aurait pu arriver; l'histoire reste dans le particulier, la poésie s'élève à l'universel : entendons par universel la sorte de chose qu'un certain type d'homme dira ou fera « vraisemblablement ou nécessairement » (1451 *b* 9); à travers ce type, l'auditeur « ajoute foi au possible » (*ibid.*, 16) [1]. Une tension se révèle ainsi, au cœur même de la *mimêsis*, entre la soumission au réel — l'action humaine — et le travail créateur qui est la poésie elle-même; « il est donc clair, d'après cela, que le poète doit être artisan de fables plutôt qu'artisan de vers, vu qu'il est poète à raison de l'imitation et qu'il imite les actions » (1451 *b* 27-29).

Cette fonction d'ordre explique en outre que le plaisir que nous prenons à l'imitation soit une espèce du plaisir que l'homme trouve à apprendre. Ce qui nous plaît, dans le poème, c'est la sorte de clarification, de transparence totale, que procure la composition tragique [2].

C'est donc par un grave contresens que la *mimêsis* aristotélicienne a pu être confondue avec l'imitation au sens de copie. Si la *mimêsis* comporte une référence initiale au réel, cette référence ne désigne pas autre chose que le règne même de la nature sur toute production. Mais ce mouvement de référence est inséparable de la dimension créatrice. La *mimêsis* est *poiêsis*, et réciproquement. Ce paradoxe capital, qui dominera notre propre recherche (cf. ci-dessous, VIIe *Étude*, § 4 et 5) est déjà anticipé par la *mimêsis* d'Aristote qui tient ensemble la proximité à la réalité humaine et la distance fabuleuse. Ce paradoxe ne pourra pas ne pas concerner la théorie de la métaphore. Mais terminons auparavant la description du concept de *mimêsis*.

1. O. B. Hardison va jusqu'à dire que le poème tragique « universalise » l'histoire ou la nature (*ibid.*, 291 et s.). L'histoire, comme telle, n'offre que des singularités, des individus indifférenciés. Or la fable est une interprétation intelligible de l'histoire, comprise au sens large de collection de singularités. Une telle action « universalisée » ne saurait évidemment être une copie.

2. C'est ici que l'interprétation proposée par Golden de la *katharsis* tragique reçoit une certaine plausibilité, dans la mesure au moins où la purification de la pitié et de la terreur est médiatisée par la clarification opérée par l'intelligibilité de l'intrigue, des épisodes, des caractères et des pensées.

Le second trait qui intéresse notre recherche s'énonce ainsi : dans la tragédie, à la différence de la comédie, l'imitation des actions humaines est une imitation qui magnifie. Ce trait, plus encore que le précédent, est la clé pour entendre la fonction de la métaphore : La comédie, dit Aristote, « veut représenter les hommes inférieurs (*kheirous*) »; la tragédie « veut les représenter supérieurs (*beltiones*) aux hommes de la réalité » (1448 *a* 17-18). (Le thème est repris plusieurs fois : 1448 *b* 24-27; 1449 *a* 31-33; 1449 *b* 9.) Ainsi, le *muthos* n'est pas seulement un réarrangement des actions humaines dans une forme plus cohérente, mais une composition qui surélève; par là, la *mimêsis* est restitution de l'humain, non seulement selon l'essentiel, mais en plus grand et en plus noble. La tension propre à la *mimêsis* est double : d'une part, l'imitation est à la fois un tableau de l'humain *et* une composition originale, d'autre part, elle consiste en une restitution *et* un déplacement vers le haut. C'est ce trait qui, joint au précédent, nous ramène à la métaphore.

Replacée sur le fond de la *mimêsis*, la métaphore perd tout caractère gratuit. Considérée comme simple fait de langage, elle pourrait être tenue pour un simple écart par rapport au langage ordinaire, à côté du mot rare, insolite, allongé, abrégé, forgé. La subordination de la *lexis* au *muthos* place déjà la métaphore au service du « dire », du « poématiser », qui s'exerce non plus au niveau du mot, mais du poème entier; à son tour la subordination du *muthos* à la *mimêsis* donne au procédé de style une visée globale, comparable à celle de la persuasion en rhétorique. Considérée formellement, en tant qu'écart, la métaphore n'est qu'une différence dans le sens; rapportée à l'imitation des actions les meilleures, elle participe à la double tension qui caractérise celle-ci : soumission à la réalité *et* invention fabuleuse; restitution *et* surélévation. Cette double tension constitue la fonction référentielle de la métaphore en poésie. Considérée abstraitement — c'est-à-dire hors de cette fonction de référence —, la métaphore s'épuise dans sa capacité de substitution et se dissipe dans l'ornement; livrée à l'errance, elle se perd dans les jeux du langage.

Allant plus loin, ne peut-on rattacher au deuxième trait de la *mimêsis* un rapport de convenance plus étroit encore entre l'élévation de sens, propre au mime tragique, et qui opère dans le poème pris comme un tout, et le déplacement de sens, propre à la métaphore, qui s'exerce à l'échelle du mot? Les quelques remarques d'Aristote sur le bon usage de la métaphore en poésie [1], font exactement pendant

1. Cf. les mots « vertu » (*aretê*, 1458 *a* 18), « mesure » (*metrion* 1458 *b* 12), « hors de propos » (*aprepôs*, *ibid.*, 14), « emploi convenable » (*to harmotton*, 15), « user convenablement » (*prepontôs khrêsthai*, 1459 *a* 4).

à celles que nous avons rassemblées sous le titre des « vertus » de la métaphore en rhétorique. Elles tendent vers une déontologie du langage poétique, qui n'est pas sans affinité avec la téléologie de la *mimêsis* elle-même.

Que dit ici Aristote? C'est la vertu (*aretê*) de la *lexis* « d'être claire sans être basse » (1458 *a* 18). Quelle est cette clarté et quelle est cette bassesse? Une composition poétique qui serait à la fois claire et basse, c'est précisément celle qui ne comporterait que des mots courants. Voilà donc le bon usage de l'écart. Il est dans la jonction de l'étrange et du noble (*semnê*). Comment ne pas pousser plus loin le rapprochement? Si l'étrange et le noble se rejoignent dans la « bonne métaphore », n'est-ce pas parce que la noblesse du langage convient à la grandeur des actions dépeintes? Si cette interprétation est valable — et j'avoue volontiers qu'elle crée quelque chose qui n'est pas voulu par l'auteur, mais permis par le texte et produit par la lecture —, il faudrait se demander si le secret de la métaphore, en tant que déplacement de sens au niveau des mots, n'est pas dans la surélévation de sens au niveau du *muthos*. S'il était permis de penser ainsi, la métaphore ne serait pas seulement un écart par rapport au langage courant, mais, à la faveur de cet écart, l'instrument privilégié de la promotion de sens qui fait la *mimêsis*.

Ce parallélisme qui se découvre ainsi entre la surélévation du sens, opérée par le *muthos* au niveau du poème, et la surélévation du sens, opérée par la métaphore au niveau du mot, devrait sans doute être étendu à la *katharsis*, qu'on pourrait considérer comme une surélévation du sentiment, semblable à celle de l'action et à celle du langage. L'imitation, considérée au point de vue de la fonction, constituerait un tout, dans lequel l'élévation au mythe, le déplacement du langage par la métaphore et la purgation des sentiments de crainte et de pitié iraient de pair.

Mais, dira-t-on, aucune exégèse de la *mimêsis*, fondée sur son lien avec le *muthos*, ne supprimera le fait majeur que la *mimêsis* est *mimêsis phuseôs*. Il n'est donc pas vrai que la *mimêsis* soit le dernier concept atteint par la remontée vers les premiers concepts de la *Poétique*. L'expression « imitation de la nature », semble-t-il, fait sortir du champ de la *Poétique* et renvoie à la *Métaphysique* [1]. N'est-ce pas

1. Les occurrences du mot *phusis* dans la *Poétique* méritent d'être notées, car elles constituent un réseau serré d'allusions au dehors de la *Poétique*. La *mimêsis* est ce dont il faut parler en premier lieu, si l'on doit suivre « l'ordre naturel », 1447 *a* 12 : ici, la nature désigne la division du savoir selon l'ordre des choses en vertu duquel l'imitation relève des sciences du « faire ». Une allusion indirecte à la nature passe par le concept de *telos* : « Les actes et la fable sont la fin de la

du même coup ruiner toute l'analyse antérieure, en rivant de nouveau la création du discours à la production de la nature? N'est-ce pas, en dernière analyse, rendre inutile et impossible l'écart de la métaphore, en liant la plénitude sémantique à la plénitude naturelle [1]?

Il faut donc revenir à ce bloc de scandale que constitue la référence à la nature dans une esthétique qui pourtant fait place au *muthos* et à la métaphore.

S'il est vrai que l'imitation fonctionne dans le système aristotélicien comme le trait différentiel qui distingue les arts — beaux-arts et arts utilitaires — de la nature, alors il faut dire que l'expression « imitation de la nature » a pour fonction de distinguer, autant que de coordonner, le faire humain et la production naturelle. La proposition : « l'art imite la nature », met en jeu un discriminant autant qu'un connecteur [2]. Contre cet usage thématique des mots, aucun usage simplement opé-

---

tragédie » (1450 *a* 22). De manière à peine moins allusive, il est dit que « la fable est le principe (*arkhê*) et comme l'âme (*psukhê*) de la tragédie » 1450 *a* 38, tandis que la pensée et le caractère sont les « causes naturelles » (*pephuken*) des actions (1450 *a* 1). Quant à l'imitation elle-même, elle se rattache à la nature, en ce que « imiter est naturel (*sumphuton*) aux hommes » (1448 *b* 5); d'ailleurs, l'homme se distingue des animaux en ce qu'il est « très apte à l'imitation » (*ibid.*, 7). Parmi les hommes, c'est encore la nature qui distingue les artistes les plus doués, « car ils le sont par don inné (*euphuias*) », 1459 *a* 7; les poètes, en effet, embrassent la tragédie ou la comédie « suivant leur nature propre ». Enfin, parmi tous les genres poétiques, la tragédie, née de l'improvisation et par là en continuité avec la nature, cesse à un certain moment de croître, lorsqu'elle a atteint sa « nature propre » (1449 *a* 15); en outre, les caractères d'ordre, d'achèvement (*teleion*), de symétrie de la tragédie, bref tout ce qui en fait une composition parfaite, close sur elle-même, révèle en même temps « la limite conforme à la nature même de la chose » (1451 *a* 9). Ainsi le concept de nature, non thématisé comme tel dans la *Poétique*, revient-il sans cesse comme concept *opératoire*, au sens que Fink donne à ce terme en l'opposant au thématique.

1. Pour Derrida, *op. cit.*, p. 23-24, le pacte étroit qui lie *mimêsis* et *phusis* constitue un des indices les plus probants de la dépendance de la métaphorologie à l'égard de l'ontothéologie. On peut dire de cette connivence qu'elle révèle « le geste constitutif de la métaphysique et de l'humanisme » (24). La note précédente est dans le ton de l'analyse de Derrida à laquelle elle fait de larges emprunts.

2. La formule « l'art imite la nature » est permanente dans l'œuvre d'Aristote. Vianney Décarie (*L'Objet de la métaphysique selon Aristote*, Montréal-Paris, Vrin, 1961) la signale dès le *Protreptique* — où elle s'oppose à une formule de Platon (*Lois*, X, 888 *e*, 890 *d*) : « Et le produit de la nature a une fin, et il est toujours constitué en vue d'une fin meilleure que celle du produit de l'art, car l'art imite la nature, non la nature l'art » (p. 23 et la n. 3). Ici la formule ne sert pas à distinguer, pas même à coordonner; elle vise à subordonner; mais le contexte en donne la raison : l'exhortation à philosopher, qui est l'objet du traité, se fonde sur « la volonté de la nature » (*ibid.*) : il faut donc en appeler de la téléologie de l'art à une téléologie encore *meilleure*. D'une autre manière, *Physique*, II, 2, 194 *a* 21-27 argumente de ce qui se voit dans l'art à ce qui est à démontrer pour la nature, à savoir la composition de forme et de matière et la téléologie. L'argument se lit ainsi : « *Si* l'art imite

ratoire (comme celui que mettent en jeu les différentes occurrences du mot nature ou de ses composés dans le texte de la *Poétique*) ne saurait prévaloir.

C'est parce que l'expression « imitation de la nature » a pour fonction de distinguer le poétique du naturel que la référence à la nature n'apparaît nulle part comme une contrainte exercée sur la composition du poème. Le poème imite les actions humaines « ou bien telles qu'elles furent ou sont réellement, ou bien telles qu'on les dit et qu'elles semblent, ou bien telles qu'elles devraient être » (1460 *b* 7-11). Un vaste éventail de possibilités est ainsi préservé. On comprend dès lors que le même philosophe ait pu écrire que « le poète est poète à raison de l'imitation » (1451 *b* 28-29; 1447 *b* 1-5) *et* que « c'est la fable qui est l'imitation de l'action » (1450 *a* 4). C'est aussi parce que la nature laisse place au « faire » de l'imitation que les actions humaines peuvent être dépeintes comme « meilleures » ou « pires », selon que le poème est tragédie ou comédie. La réalité reste une référence, sans jamais devenir une contrainte. C'est pourquoi l'œuvre d'art peut être soumise à des critères purement intrinsèques, sans que jamais interfèrent, comme chez Platon, des considérations morales ou politiques, et surtout sans que pèse le souci ontologique de *proportionner l'apparence au réel.* En renonçant à l'usage platonicien de la *mimêsis* qui permettait de tenir même les choses naturelles pour des imitations de modèles éternels et d'appeler une peinture imitation d'imitation, Aristote s'est imposé de n'user du concept d'imitation de la nature que dans les limites d'une science de la composition poétique qui a conquis sa pleine autonomie. C'est dans la composition de la fable que doit se lire le renvoi à l'action humaine qui est ici la nature imitée.

Je voudrais risquer, pour finir, un dernier argument qui dépasse les ressources d'une sémantique appliquée au discours d'un philosophe du passé et qui met en jeu la réactivation de son sens dans un contexte contemporain et donc relève d'une herméneutique. L'argument concerne le terme même de *phusis*, ultime référence de la *mimêsis.* Nous croyons le comprendre en le traduisant par *nature.*

---

la nature... *alors* il appartient à la physique de connaître les deux natures [forme et matière]. » Et le texte continue : « ... la nature est fin et cause finale » (*ibid.*, *a* 28). On comprend que la même formule puisse se lire dans l'autre sens et ainsi distinguer l'art de la nature, puisque c'est de la nature que l'art tire d'avoir une fin. De cela même l'art reçoit son autonomie, car ce qui est imitable dans la nature ce ne sont pas les choses produites que l'on aurait à copier, mais la production même et son ordre téléologique, qui reste à comprendre et que la fable peut recomposer. Sur l'imitation chez Aristote, cf. Pierre Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne*, PUF, 1962, p. 487-508. (On trouvera la discussion d'un autre argument de cet ouvrage dans la VIIIe *Étude*, § 1.)

Mais le mot nature ne trompe-t-il pas autant sur la *phusis* que le mot imitation sur la *mimêsis?* L'homme grec était sans doute moins prompt que nous à identifier la *phusis* à une donnée inerte. C'est peut-être parce que, pour lui, la nature est elle-même vivante que la *mimêsis* peut n'être pas asservissante et qu'il peut être possible de mimer la nature en composant et en créant. N'est-ce pas ce que le texte le plus énigmatique de la *Rhétorique* suggère? La métaphore, est-il dit, *met sous les yeux* parce qu'elle « signifie les choses en acte » (III, 11, 1411 *b* 24-25). La *Poétique* fait écho : « ... on peut imiter en racontant... ou en présentant tous les personnages comme agissant (*hôs prattontas*), comme en acte (*energountas*) » (1448 *a* 24). N'existerait-il pas une souterraine parenté entre « signifier l'actualité » et dire la *phusis?*

Si cette hypothèse vaut, on comprend pourquoi nulle *Poétique* ne pourra sans doute jamais en finir avec la *mimêsis*, ni avec la *phusis*. En dernière analyse, le concept de *mimêsis* sert d'index pour la situation du discours. Il rappelle que nul discours n'abolit notre appartenance à un monde. Toute *mimêsis*, même créatrice, surtout créatrice, est dans l'horizon d'un être au monde qu'elle rend manifeste dans la mesure même à elle l'élève au *muthos*. La vérité de l'imaginaire, la puissance de détection ontologique de la poésie, voilà ce que, pour ma part, je vois dans la *mimêsis* d'Aristote. C'est par elle que la *lexis* est enracinée et que les écarts mêmes de la métaphore appartiennent à la grande entreprise de dire ce qui est. Mais la *mimêsis* ne signifie pas seulement que tout discours *est* du monde. Elle ne préserve pas seulement la fonction *référentielle* du discours poétique. En tant que *mimêsis phuseôs*, elle lie cette fonction référentielle à la révélation du Réel comme Acte. C'est la fonction du concept de *phusis*, dans l'expression *mimêsis phuseôs*, de servir d'*index* pour cette dimension de la réalité qui ne passe pas dans la simple description de ce qui est donné là. Présenter les hommes « *comme agissant* » et toutes choses « *comme en acte* », telle pourrait bien être la fonction *ontologique* du discours métaphorique. En lui, toute potentialité dormante d'existence apparaît *comme* éclose, toute capacité latente d'action *comme* effective [1].

L'expression *vive* est ce qui dit l'existence *vive*.

1. Cette interprétation sera reprise et développée au terme de la VIIIe *Étude*.

DEUXIÈME ÉTUDE

Le déclin de la rhétorique : la tropologie

A Gérard Genette.

La ligne directrice de cette étude est tracée par le mouvement qui porte de la rhétorique à la sémantique et de celle-ci à l'herméneutique. C'est le passage de la première à la seconde qui nous occupera ici. Nous mettrons à l'épreuve l'hypothèse avancée dans l'introduction selon laquelle un traitement purement rhétorique de la métaphore résulte du privilège abusif accordé initialement au mot et, plus précisément, au nom, à la dénomination, dans la théorie de la signification, tandis qu'un traitement proprement sémantique procède de la reconnaissance de la phrase comme première unité de signification. Dans le premier cas la métaphore est un trope, c'est-à-dire un écart affectant la signification du mot — dans le second, elle est un fait de prédication, une attribution insolite au niveau même du discours-phrase (on verra si — et jusqu'à quel point — on peut encore parler d'écart à ce niveau d'analyse).

Ce changement de front pourrait être opéré directement par une analyse qui ferait l'économie de la rhétorique des tropes et qui se situerait d'emblée au plan de la logique propositionnelle comme le font la plupart des auteurs anglo-saxons depuis I. A. Richards. Nous avons choisi la voie plus longue d'une démonstration indirecte qui tire essentiellement argument de l'échec de la rhétorique finissante; celle-ci fournit en effet la preuve *a contrario* de la nécessité d'appuyer la théorie de la métaphore à celle du discours-phrase. L'examen de l'un des derniers traités de rhétorique, *les Figures du discours*, de Pierre Fontanier, servira de fil conducteur.

1. LE « MODÈLE » RHÉTORIQUE DE LA TROPOLOGIE

Notre hypothèse amène à donner une explication du déclin de la rhétorique, sensiblement différente de celle que certains néo-rhétori-

ciens de tendance structuraliste en donnent. Ceux-ci [1] en attribuent la cause à la réduction progressive de son champ, tel que nous l'avons décrit plus haut [2]; depuis les Grecs, la rhétorique s'est en effet peu à peu réduite à la théorie de l'élocution par amputation de ses deux parties maîtresses, la théorie de l'*argumentation* et la théorie de la *composition;* à son tour, la théorie de l'élocution, ou du style, s'est réduite à une classification des figures, et celle-ci à une théorie des tropes; la tropologie elle-même n'a plus prêté attention qu'au couple constitué par la métaphore et la métonymie au prix de la réduction de la seconde à la contiguïté et de la première à la ressemblance.

Cette explication, qui est en même temps une critique, veut frayer la voie au projet d'une nouvelle rhétorique qui d'abord rouvrirait l'espace rhétorique qui a été progressivement fermé; par là, le projet est tourné contre la dictature de la métaphore. Mais l'entreprise ne serait pas moins fidèle à l'idéal taxinomique de la rhétorique classique; elle serait seulement plus attentive à la multiplicité des figures : « les figures, mais toutes les figures », telle serait sa devise.

A mon sens, la réduction du champ rhétorique n'est pas le fait décisif; non qu'il ne s'agisse là d'un phénomène culturel de grande signification et qu'on ne puisse en tirer quelque mise en garde contre toute inflation de la métaphore. Mais cet avertissement même ne peut être mis à profit si l'on n'a pas mis à nu une racine plus profonde que les néo-rhétoriciens ne sont peut-être pas préparés à reconnaître. Le problème n'est pas de restaurer l'espace rhétorique primitif — ce qui est peut-être hors de notre portée pour des raisons culturelles inéluctables —, mais de comprendre d'une nouvelle manière le fonctionnement même des tropes et, à partir de là, de reposer éventuellement dans des termes nouveaux la question de la visée de la rhétorique.

Le déclin de la rhétorique résulte d'une erreur initiale qui affecte la théorie même des tropes, indépendamment de la place accordée à la tropologie dans le champ rhétorique. Cette erreur initiale tient à la dictature du mot dans la théorie de la signification. De cette erreur on n'aperçoit que l'effet le plus lointain : la réduction de la métaphore à un simple ornement. Entre le point de départ — le primat du mot — et le point d'arrivée — la métaphore comme ornement —, se déploie toute une série de postulats qui, de proche en proche, rendent solidaires la théorie initiale de la signification, axée sur la dénomination, et une théorie purement ornementale du trope qui avère finale-

1. Gérard Genette, « La rhétorique restreinte », *Communications*, 16, éd. du Seuil, 1970, p. 158-171.
2. Cf. 1re *Étude*, § 1.

ment la futilité d'une discipline que Platon avait déjà rangée du même côté que la « cosmétique ».

On peut restituer de la manière suivante cette série de postulats dont l'ensemble constitue le modèle implicite de la tropologie.

a) Certains noms appartiennent en propre à certaines sortes (genres et espèces) de choses; on peut appeler sens propre le sens de ces termes. Par contraste, la métaphore et les autres tropes sont des sens impropres ou figurés : postulat du propre et de l'impropre ou du figuré;

b) Certaines sortes de choses sont appelées d'un terme impropre, faute d'employer le mot propre qui convient; cette absence du mot propre dans le discours actuel résulte soit d'un choix de caractère stylistique, soit d'un réel manque; dans les deux cas, le recours à un terme impropre vise à combler une lacune sémantique, ou mieux, lexicale, dans le message actuel ou dans le code : postulat de la lacune sémantique;

c) La lacune lexicale est comblée par l'emprunt d'un terme étranger : postulat de l'emprunt;

d) Le terme d'emprunt est appliqué à la sorte de chose considérée au prix d'un écart entre le sens impropre ou figuré du mot d'emprunt et son sens propre : postulat de l'écart;

e) Le terme d'emprunt, pris en son sens figuré, est substitué à un mot absent (qu'il manque ou qu'on ne désire pas l'employer) qui aurait pu être employé à la même place en son sens propre; cette substitution se fait par préférence et non par contrainte lorsque le mot propre existe; on parle alors de trope au sens strict; lorsque la substitution correspond à une véritable lacune du vocabulaire et qu'elle est contrainte, on parle de catachrèse : axiome de la substitution;

f) Entre le sens figuré du mot d'emprunt et le sens propre du mot absent auquel le premier est substitué, il existe une relation qu'on peut appeler la *raison* de la transposition; cette raison constitue un paradigme pour la substitution des termes; dans le cas de la métaphore, la structure paradigmatique est celle de la ressemblance : postulat du caractère paradigmatique du trope [1];

1. Certains néo-rhétoriciens opposent la rhétorique de l'élocution à la rhétorique de l'invention des arguments et à celle de la composition (selon le plan tripartite de la *Rhétorique* d'Aristote), comme le paradigmatique au syntagmatique (Roland Barthes, « L'ancienne rhétorique » (Aide-mémoire), *Communications*, 16, éd. du Seuil, 1970, p. 175-176). Une théorie proprement discursive de la métaphore, comme celle de l'interaction ou de la controversion, ôtera beaucoup de sa force à cette distinction.

g) Expliquer (ou comprendre) un trope, c'est, guidé par la raison du trope, c'est-à-dire le paradigme de la substitution, trouver le mot propre absent; c'est donc restituer le terme propre auquel un terme impropre a été substitué; la paraphrase en quoi consiste cette restitution est en principe exhaustive, la somme algébrique de la substitution et de la restitution étant nulle : postulat de la paraphrase exhaustive.

C'est de cette chaîne de présuppositions que résultent les deux derniers postulats qui caractérisent le traitement proprement rhétorique de la métaphore et, en général, des tropes :

h) L'emploi figuré des mots ne comporte aucune information nouvelle. Ce postulat est solidaire du précédent; si la restitution annule la substitution, si donc il peut être donné une paraphrase exhaustive de la métaphore et en général du trope, la métaphore n'enseigne rien : postulat de l'information nulle;

i) Le trope, n'enseignant rien, a une simple fonction décorative; il est destiné à plaire en ornant le langage, en donnant de la « couleur » au discours, un « vêtement » à l'expression nue de la pensée.

Telle est la chaîne des présuppositions impliquées dans un traitement purement rhétorique de la métaphore. Depuis le point de départ qui fait de la métaphore un accident de la dénomination jusqu'à la conclusion qui lui confère une simple fonction ornementale et confine la rhétorique tout entière dans l'art de plaire, la chaîne est continue. Que la métaphore n'enseigne rien et ne serve qu'à orner le discours, ces deux assertions procèdent de proche en proche de la décision initiale de traiter la métaphore comme une manière insolite d'appeler les choses.

Considérée après coup à la lumière de ce modèle, l'analyse d'Aristote en apparaît comme l'anticipation. Or Aristote ne peut être accusé d'avoir réduit l'amplitude de la rhétorique à une théorie de l'élocution, encore moins à une théorie des figures; il n'a pas non plus perdu son élan dans les exercices de pure taxinomie : les quatre espèces qu'il distingue sont encore des espèces de la métaphore, laquelle n'est opposée à aucune autre figure; quant à la distinction entre métaphore et comparaison, l'analyse s'emploie précisément à la réduire, au bénéfice d'ailleurs de la métaphore. Si donc Aristote est l'initiateur du modèle, ce n'est pour aucune raison qui tienne à la définition qu'il donne du champ de la rhétorique, donc à la place de la *lexis* dans ce champ, mais uniquement en raison de la place centrale donnée au nom dans l'énumération des constituants de la *lexis*, et de la référence au nom de la définition de la métaphore. C'est pourquoi la théorie aristotélicienne de la métaphore abonde en allusions plus ou moins appuyées à tel ou tel des postulats que nous venons de mettre

en ordre : opposition entre mot « ordinaire » et mot « étrange »; écart du second par rapport au premier; transfert de sens du mot « emprunté » à la chose à dénommer; « substitution » de ce mot à celui qu'on aurait employé à la même place; possibilité de « restituer » ce dernier; caractère orné du style métaphorique; plaisir pris à ce style.

Il est vrai que d'autres traits de la description d'Aristote résistent à sa réduction au modèle considéré; mais ces traits ne rappellent aucunement, au cœur de la théorie de la *lexis*, l'amplitude initiale de la rhétorique; ils pointent plutôt vers une théorie discursive et non plus nominale de la métaphore. Rappelons quelques-uns de ces traits : d'abord, le rapprochement entre métaphore et comparaison; celui-ci se fait au bénéfice de la métaphore parce que la première contient en raccourci l'attribution (Achille est un lion) que la comparaison surcharge d'un argument (Achille est comme un lion). La différence entre métaphore et comparaison est alors entre deux formes de prédication : être et être comme. C'est pourquoi la métaphore est plus puissante : l'attribution directe fait jaillir la surprise que la comparaison dissipe. Du même coup, l'opération qui consiste à donner à une chose le nom d'une autre révèle sa parenté à l'opération prédicative. Ce n'est pas seulement la métaphore proportionnelle qui présente cette parenté avec la comparaison, mais toute espèce de métaphore, en vertu de la polarité entre deux termes que présupposent aussi les trois espèces de métaphore; comment, en effet, donner au genre le nom de l'espèce, si la métaphore n'est pas un « dire deux », la chose qui prête son nom et celle qui le reçoit? Ainsi l'épiphore de la métaphore ne semble pas épuiser son sens dans les notions d'emprunt, d'écart, de substitution. Lorsqu'elle ressemble le plus à une énigme, la métaphore appelle plutôt une théorie de la tension qu'une théorie de la substitution. C'est pourquoi sans doute Aristote professe aussi que la métaphore « enseigne par le genre » : cette déclaration déroge aux deux derniers postulats qui complètent le modèle rhétorique.

Ainsi, tout en étant l'initiateur du modèle qui triomphera dans la rhétorique finissante, Aristote fournit aussi quelques-uns des arguments qui mettront en échec ce modèle. Mais ce n'est pas parce que sa rhétorique est plus vaste qu'une théorie de l'élocution, mais parce que la *lexis*, explicitement centrée sur le nom, repose implicitement sur une opération prédicative.

2. FONTANIER [1], LE PRIMAT DE L'IDÉE ET DU MOT

Le traité de Pierre Fontanier, *les Figures du discours* (1830), constitue l'effectuation la plus rapprochée du modèle rhétorique que nous avons construit systématiquement.

La prééminence du mot y est affirmée sans ambiguïté. Ce primat est assuré par la méthode analytique (parente de celle de l'idéologie, si elle ne lui est pas empruntée) qui, avant d'être appliquée aux figures, l'est aux « éléments mêmes de la pensée et de l'expression : les idées et les mots » (*Notions préliminaires*, 39). Il faut bien commencer ainsi, puisque la définition du trope s'édifie sur celle du couple idée-mot : « Les tropes sont certains sens plus ou moins différents du sens primitif qu'offrent dans l'expression de la pensée les mots appliqués à de nouvelles idées » (*ibid.*). A l'intérieur même du couple idée-mot, l'idée est dans la position du principe : « La pensée se compose d'idées et l'expression de la pensée par la parole se compose de mots. Voyons donc ce que sont les idées en elles-mêmes... » (41). C'est donc le primat de l'idée qui assure celui du mot. La rhétorique est ainsi suspendue à une théorie extra-linguistique, à une « idéologie », au sens propre du mot, qui cautionne le mouvement de l'idée au mot [2].

Rappelons les éléments d'idéologie ainsi placés au fondement de la théorie du mot et, ultérieurement, de la théorie des tropes. Les idées sont « les objets que voit notre esprit » (41). Sur cette vue directe se règlent toutes les distinctions entre idées: idées complexes, simples (« il n'y a de véritablement simples que celles qui se refusent à l'analyse » (42), concrètes, individuelles, générales; il en est de même de la manière dont elles « se lient et s'enchaînent les unes aux autres dans notre esprit pour y former des multitudes d'associations, d'assemblages ou de groupes divers » (43). Sur ces enchaînements se fonde la distinction des idées principales et des idées secondaires ou accessoires. Le principe d'une grammaire est ici contenu : avant d'introduire le substantif, on peut définir en elle-même l'idée substantive, c'est-à-dire « l'idée individuelle elle-même en tant qu'elle se rapporte immédiatement à tel objet particulier et individuel existant à titre de substance » (42); avant de parler d'adjectif, on peut également définir l'idée concrète, c'est-à-dire l'idée qui « indique dans l'idée de l'objet complexe une

1. Pierre Fontanier, *Les Figures du discours. Introduction* par Gérard Genette, Flammarion, 1968.

2. La rhétorique implique même une théologie : « Mais il n'est donné qu'à Dieu seul d'embrasser d'une seule vue tout individu quelconque, et de les voir en même temps tous ensemble et tous un à un », *Les Figures du discours*, p. 42.

qualité, une action ou une passion » (*ibid.*). Enfin, c'est parmi les idées accessoires qu'il faut chercher les idées de rapport ou de circonstance que « nous ferons connaître avec les mots qui en sont les signes » (*ibid.*).

Dès lors, tout ce qui peut être dit des mots résulte de leur « correspondance avec les idées » (44). Parler des idées et des mots, c'est parler deux fois des idées : une première fois des « idées en elles-mêmes », une deuxième fois des idées en tant que « représentées par les mots » (41).

Le tableau des espèces de mots reflétera donc celui des espèces d'idées; deux grandes classes sont distinguées : les signes des idées d'objet et les signes des idées de rapport. A la première classe appartiennent le nom, l'adjectif, le participe, l'article, le pronom. Le nom correspond à l'idée substantive; parmi les noms, le nom propre correspond aux idées individuelles, le nom commun aux idées générales. Les adjectifs correspondent aux idées concrètes de qualité; les participes, aux idées concrètes d'action, de passion ou d'état. L'article désigne l'étendue des noms et les pronoms suppléent aux noms. A la deuxième classe appartiennent le verbe, la préposition, l'adverbe, la conjonction. Par verbe, il faut entendre ici le seul verbe être; les verbes concrets étant formés par la combinaison du verbe être avec un participe (je lis, je suis lisant); le verbe être marque un rapport de coexistence entre une idée substantive quelconque et une idée concrète ou adjective. En traitant ainsi du verbe sous le titre des idées de relation, Fontanier non seulement assujettit le verbe à la théorie de l'idée-mot, c'est-à-dire à une théorie des éléments de pensée et d'expression, mais l'assujettit au primat de la première espèce de mots : le nom. Considérant les six espèces sujettes aux variations du genre, du nombre, de la personne, du temps et des modes, il note : « Mais il est aisé de voir que c'est l'idée substantive à laquelle elles concourent toutes plus ou moins directement qui les y assujettit ou par elle-même ou par les idées accessoires qu'elle entraîne avec elle » (46). Concourir, assujettir, entraîner : autant de manières insistantes de renforcer la position de prééminence du nom, déjà assurée par celle de l'idée substantive.

Il est vrai que ce règne n'est pas sans partage; un second point de départ est proposé qui n'est plus l'idée, mais la pensée elle-même. Celle-ci était nommée dès le début en même temps que le mot : « La pensée se compose d'idées et l'expression de la pensée par la parole se compose de mots » (41). La définition du trope l'impliquait aussi : « Les tropes sont certains sens plus ou moins différents du sens primitif qu'offrent dans l'expression de la pensée les mots appliqués à de nouvelles idées » (39). Pensée et mots semblent donc être des fondements égaux. Une théorie propre de la pensée et de son expression

est en outre préparée par la distinction entre idée d'objet et idée de rapport. Si le verbe est le signe de la coexistence d'une idée substantive et d'une idée concrète, cette coexistence peut être affirmée ou niée; or la pensée n'est pas autre chose que « la réunion de ces deux idées par l'acte intérieur de notre esprit qui en met l'une dans l'autre ou hors de l'autre » (49). Voilà donc la rhétorique établie sur une analyse à deux foyers : l'idée et le jugement; à quoi correspond, du côté de l'expression, la dualité du mot et de la proposition, celle-ci n'étant pas autre chose que le « jugement produit hors de notre esprit et comme posé en avant, comme posé devant l'esprit des autres » (49).

Il est alors possible de retranscrire toutes les distinctions entre espèces de mots en fonction de leur rôle dans la proposition : l'idée substantive, considérée dans le jugement, devient le sujet de la proposition, l'idée concrète est ce qu'on appelle l'attribut et le rapport de coexistence, exprimé par le verbe être, est ce qu'on appelle la copule.

Que le mot et la proposition constituent deux pôles distincts de l'expression de la pensée, la définition des notions de sens et de signification le confirme : c'est d'abord par rapport au mot que le sens est défini : « Le sens est, relativement à un mot, ce que ce mot nous fait entendre, penser, sentir par sa signification; et sa signification est ce qu'il signifie, c'est-à-dire ce dont il est signe, dont il fait signe » (55). Mais « le mot de sens se dit aussi de toute une phrase, quelquefois même de tout un discours » (*ibid.*). D'ailleurs, « la proposition n'est une phrase que lorsque, sous une certaine construction, elle présente un sens complet et fini » (53). C'est relativement à la proposition dans son ensemble que peuvent être distingués le sens objectif, le sens littéral et le sens spirituel ou intellectuel. Le sens objectif n'est pas opposé aux deux autres ; il est le sens même de la proposition : « celui qu'elle a relativement à l'objet sur lequel elle porte » (56). Les grandes catégories qui sont subsumées sous le sens objectif sont celles mêmes que fournit la théorie des idées : sens substantif ou adjectif; actif ou passif, etc. Plus importante pour nous est la distinction entre sens littéral et sens spirituel qui, à la différence du sens objectif, forment couple. L'un et l'autre se disent de la proposition, mais se distinguent par un caractère qui tient aux mots : « Le sens littéral est celui qui tient aux mots pris à la lettre, aux mots entendus selon leur acception dans l'usage ordinaire : c'est par conséquent celui qui se présente immédiatement à l'esprit de ceux qui entendent la langue » (57). « Le sens spirituel, sens détourné ou figuré d'un assemblage de mots, est celui que le sens littéral fait naître dans l'esprit par les circonstances du discours, par le ton de la voix ou par la liaison des idées exprimées avec celles qui ne le sont pas » (58-59).

Que la théorie du mot l'emporte finalement sur la théorie de la proposition est pour nous de la plus grande importance. En effet, la théorie des tropes se réglera finalement sur le mot et non sur la proposition; la notion de sens tropologique est immédiatement apposée à celle de sens littéral, mais sous la restriction expresse qu'il s'agit du sens littéral d'un mot pris isolément : « Le sens littéral qui ne tient qu'à un seul mot est ou primitif, naturel et propre, ou dérivé, s'il faut le dire, et tropologique » (57). La notion de figure est elle-même introduite dans le même sillage, non d'abord comme le genre dont le trope serait l'espèce, mais comme l'une des deux manières dont les tropes ont lieu : « par choix et par figure » s'oppose à « par nécessité et par extension » (*ibid.*). Dans ce second cas, celui du sens tropologique extensif, il s'agit de « suppléer au mot qui manque à la langue pour certaine idée » (*ibid.*); dans le premier, celui du sens tropologique figuré, il s'agit de « présenter les idées sous des images plus vives et plus frappantes que leurs signes propres » (*ibid.*).

Ainsi le règne du mot, qu'une théorie de la proposition aurait pu équilibrer, est-il réaffirmé jusque dans la distinction du sens littéral et du sens spirituel, au moment même où la notion de sens paraissait être assumée par la phrase dans son ensemble plutôt que par le mot.

La distinction des tropes en un seul mot, ou tropes proprement dits, et des tropes en plusieurs mots, se fera sur la même base. Et pourtant la distinction même de la lettre et de l'esprit semblait devoir appeler l'accent sur l'autre pôle : le sens spirituel n'est-il pas toujours à quelque degré sens « d'un assemblage de mots », et par conséquent lié à des tropes en plusieurs mots? Et n'est-ce pas « par les circonstances du discours, par le ton de la voix ou par la liaison des idées exprimées avec celles qui ne le sont pas » — c'est-à-dire par des traits qui affectent la pensée au niveau de la proposition — que le sens littéral fait naître le sens spirituel dans notre esprit? Et l'expression même de sens spirituel ne rappelle-t-elle pas que c'est « l'esprit qui le forme »? Or l'acte intérieur, dans notre esprit, n'est-il pas le jugement?

On le voit, le primat du mot n'abolit pas entièrement l'organisation bipolaire de la pensée et de son expression. Mais l'idée rétablit le règne du mot chaque fois que les exemples semblent mettre le discours au-dessus du mot.

3. TROPE ET FIGURE

La théorie entière des tropes et des figures s'établit sur ce primat du mot, tout en appelant de place en place un retour à la polarité de

l'idée et du jugement reflétée dans celle du mot et de la phrase, qui seule présente un « sens complet et fini » (53).

Il pourrait sembler, pourtant, que l'entité placée au fondement de l'entreprise taxinomique ne soit pas le trope, dont on a commencé d'apercevoir la dépendance au mot, mais la figure qui fait indifféremment référence au mot, à l'énoncé, au discours. Pour Gérard Genette, dans sa remarquable *Introduction* au traité de Fontanier, l'intérêt principal de l'œuvre réside dans la réunion des tropes et des non-tropes sous la notion de *figure*. Le choix de cette unité pertinente, qui n'est ni le mot, ni l'énoncé, exprimerait un parti intermédiaire entre celui d'Aristote, qui embrassait encore la totalité du champ rhétorique (invention, disposition, élocution) et celui de Dumarsais qui ramenait la rhétorique à la grammaire dont la fonction est de « faire entendre la véritable signification des mots et en quel sens ils sont employés dans le discours » (cité par Genette, 8). L'unité typique pour Fontanier ne serait ni le discours, ni le mot, « unité plus grammaticale que rhétorique », remarque Genette (*ibid.*). Le parti intermédiaire de Fontanier serait bien exprimé par la maxime : « Seulement les figures, mais toutes les figures » (*ibid.*). L'avantage de ce tiers parti est d'établir la rhétorique sur une entité susceptible de soutenir l'ambition d'énumération complète et de classement systématique qui fait de l'ouvrage de Fontanier un « chef-d'œuvre d'intelligence taxinomique » (*ibid.*, 13) [1]. La figure peut tenir ce rôle architectonique parce qu'elle a même amplitude que le discours en général : « Qu'est-ce que les figures du discours en général? Ce sont les formes, les traits ou les tours plus ou moins remarquables et d'un effet plus ou moins heureux par lesquels le discours, dans l'expression des idées, des pensées ou des sentiments, s'éloigne plus ou moins de ce qui en eût été l'expression simple et commune » (Fontanier, 64, 179). La figure peut donc être indifféremment référée au mot, à la phrase, ou aux traits du discours qui expriment le mouvement du sentiment et de la passion.

Mais que dire de la figure comme telle? Il faut avouer que la figure, comme l'épiphore chez Aristote, ne se dit elle-même que par métaphore; les figures sont au discours ce que les contours, les traits, la forme extérieure sont au corps; « le discours, bien que n'étant pas un

1. Les *Avertissements*, *Préfaces* et *Préambules* (21-30, 271-281) sont à cet égard d'un grand intérêt : Fontanier y vante son « système », « incontestablement le plus raisonné et le plus philosophique comme le plus complet qui ait encore paru en notre langue, et peut-être en aucune autre » (23), « un système raisonné et philosophique, dont tous les détails fussent assortis et liés entre eux de manière à ne former, par leur ensemble, qu'un même tout » (28).

corps, mais un acte de l'esprit, a pourtant, dans ses différentes manières de signifier et d'exprimer, quelque chose d'analogue aux différences de formes et de traits qui se trouvent dans les vrais corps » (63).

On songe encore à Aristote, distinguant le « comment » du « quoi » du discours et assimilant le « comment » à un « apparaître » du discours [1]. (Peut-être la notion d'expression tient-elle en germe la même métaphore.)

Fontanier ne paraît pas embarrassé par cette amorce de cercle (la métaphore est une figure et le mot figure est un mot métaphorique [2]). Il préfère s'adresser directement à deux traits de la figure : le premier est celui que la néo-rhétorique appellera « écart » et que Fontanier utilise en disant que « le discours dans l'expression des idées, des pensées ou des sentiments, s'éloigne plus ou moins de ce qui en eût été l'expression simple et commune » (64, 279). Il est vrai que s'éloigner ou s'écarter, ou se détourner, sont encore des métaphores du mouvement, comme l'épiphore d'Aristote. Du moins la notion d'écart est-elle indifférente à l'extension de l'expression, que celle-ci soit mot, phrase, discours. C'est là le point essentiel. Ainsi se trouve mis en relief un des postulats fondamentaux de notre modèle, le postulat de l'écart.

Le second trait introduit une restriction, non quant à l'extension, mais quant au procès : l'usage de la figure doit demeurer un usage libre, même s'il devient habituel; un écart imposé par la langue, un usage forcé, ne mérite plus le nom de figure. Ainsi la catachrèse, ou extension forcée du sens des mots, est-elle exclue du champ des figures (213-219). Avec ce deuxième trait, reviennent deux autres postulats de notre modèle : l'usage libre et non forcé implique, d'une part, que des expressions soient détournées de leur sens propre, c'est-à-dire prises « dans une signification qu'on leur prête pour le moment et qui n'est que pur emprunt » (66); l'usage libre suppose, d'autre part, que l'expression propre est disponible et qu'on lui en a substitué une autre par libre choix : « écrire flamme pour amour, c'est faire figure » ; « la figure, commente Genette, n'existe qu'autant qu'on peut lui opposer une expression littérale... le critère de la figure, c'est la substitution d'une expression (mot, groupe de mots, phrase, voire groupe de phrases) à une autre que le rhétoricien doit pouvoir restituer menta-

1. Aristote, *Rhétorique*, III, 1, 2; cf. ci-dessus 1re *Étude*, p. 46 et 53.

2. Fontanier se borne à remarquer que « cette métaphore ne saurait être regardée comme une vraie figure, parce que nous n'avons pas dans la langue d'autre mot pour la même idée » (63).

lement pour être en droit de parler de figure... On voit donc s'affirmer chez Fontanier, de la façon la plus nette, l'essence substitutive de la figure » (Genette, *Introduction*, 11-12). Le commentateur ne manque pas de lier en outre à « l'obsession substitutive » (12) la « conscience aiguë et très précieuse de la dimension paradigmatique des unités (petites ou grandes) du discours » (12). Ce caractère paradigmatique est étendu de proche en proche du mot à la phrase et au discours, c'est-à-dire à des unités syntagmatiques de plus en plus vastes [1].

L'essentiel du modèle rhétorique mis en place au début de ce chapitre se retrouve donc chez Fontanier, du moins au niveau du programme d'ensemble, à l'exception pourtant de ce que nous avions cru tenir pour son postulat de base, à savoir le primat même du mot. Fontanier aurait-il donc tenté de fonder une rhétorique des figures qui ne se réduise pas à une tropologie, c'est-à-dire à une théorie des écarts dans la signification des mots?

Il n'est pas douteux que ce fut bien là l'ambition de Fontanier. On est même en droit de dire que son traité des *Figures du discours* en réalise quelque chose. La « division » des figures [2] — qui fait de Fontanier, selon l'expression de Genette, le « Linné de la rhétorique » (13) — est fort imposante. L'ancienne tropologie n'y constitue plus qu'une classe de figures parmi d'autres : les figures de signification ou tropes proprement dits, c'est-à-dire en un seul mot. Cinq autres classes se partagent le reste du champ : les figures d'expression, les figures de construction, les figures d'élocution, les figures de style, les figures de pensée.

On ne saurait en dire autant de l'exécution de détail. Un point doit nous alerter : la théorie de la métaphore n'est aucunement touchée par l'adoption de la figure comme unité typique de la rhétorique. La métaphore reste classée parmi les tropes en un seul mot ou tropes proprement dits. A son tour, la théorie des tropes constitue un bloc autonome à quoi la notion de figure est purement et simplement super-

1. Je ne résiste pas au plaisir de citer ces lignes remarquables de Gérard Genette : « Identifier une unité de discours, c'est bien nécessairement la comparer et l'opposer, implicitement, à ce qui pourrait être, en ses lieu et place, une autre unité " équivalente ", c'est-à-dire à la fois semblable et différente... Percevoir un langage, c'est bien nécessairement imaginer, dans le même espace ou dans le même instant, un silence ou un autre langage... Sans le pouvoir de se taire ou de dire autre chose, il n'est pas de parole qui vaille : voilà ce que symbolise et manifeste la grande querelle de Fontanier contre la catachrèse... La parole obligée n'oblige pas, la parole qui n'a pas été élue parmi d'autres paroles possibles, cette parole ne dit rien, ce n'est pas une parole. S'il n'y avait pas de figure, y aurait-il seulement un langage? » *Introduction*, p. 12-13.

2. *Op. cit.*, 66-67; 221-231; 279-281; 451-459.

posée. C'est ainsi que le modèle rhétorique dont nous avons recomposé le réseau des postulats continue de fonctionner au niveau du trope sans être aucunement affecté par l'addition des autres classes de figures et par la superposition du concept plus général de figure à celui de trope. Quant aux autres figures, elles sont simplement adjointes aux figures tropes; bien plus, le trope reste le terme « marqué » parmi toutes les classes de figures; la composition part des « tropes proprement dits » que sont les figures de signification en un seul mot, puis ajoute les « tropes improprement dits » que sont les figures d'expression consistant en un assemblage de mots, pour déployer enfin toutes les autres figures qui sont constamment appelées « figures non tropes [1] ». L'unité de compte reste le trope parce que le fondement reste le mot. De là le caractère étrange de ce traité où le trope est à la fois une classe parmi les autres et le paradigme de toute figure [2].

Le traité de Fontanier paraît ainsi partagé entre deux desseins : l'un porte la figure au rang d'unité typique, l'autre assure une position clé à l'idée, donc au mot, donc au trope. S'il est vrai que le premier dessein règle la taxinomie du traité des figures du discours, c'est le deuxième qui impose la répartition des figures en tropes et non-tropes. Le premier dessein l'aurait emporté sur le second si le discours avait pu supplanter le mot dans la théorie des « premiers fondements » (39). Mais celle-ci reste, selon l'esprit de l'idéologie, une théorie des « éléments » (*ibid.*). C'est pourquoi l'unité de compte reste l'idée simple qui, seule, mérite d'être appelée « un simple élément de pensée » (453).

C'est donc en dépit de la théorie des figures que la théorie des tropes, et singulièrement celle de la métaphore, vérifie le modèle élaboré ci-dessus; de la notion de figure, il ne sera retenu que la seconde signification — l'opposition à la catachrèse — qui permet de la traiter non plus comme le genre supérieur, mais comme la diffé-

1. 281, 451 et s.; 461 et s.; *passim.* L'emprise du mot reste sensible jusque dans la définition de ces figures (283, 323); seules les figures de style et de pensée sont moins assujetties au mot : les premières, parce qu'elles sont franchement des faits de discours; les secondes, parce qu'elles sont « indépendantes des mots, de l'expression et du style » (403), au risque de n'être plus du tout des figures (« ces figures peut-être mal à propos ainsi dénommées qui ne tiennent qu'à la pensée seule, qu'à la pensée considérée abstraitement, sans égard à la forme qu'elle peut emprunter du langage, qui ne consistent, dis-je, que dans un certain tour d'esprit et d'imagination... ») (403).

2. Combien, s'exclame Fontanier, les figures de signification diffèrent de toutes les autres, « puisqu'elles ne consistent pas, comme ces dernières, dans plusieurs mots, mais dans un seul, et que ce qu'elles présentent sous une image étrangère, n'est pas une pensée tout entière, une assemblée d'idées, mais une idée seule et unique, un simple élément de pensée! » (453).

rence spécifique : « Le sens tropologique est, ou figuré, ou purement extensif, selon que la nouvelle signification à laquelle il est dû a été donnée librement au mot et comme par jeu, ou qu'elle en est devenue une signification forcée, habituelle, et à peu près aussi propre que la signification primitive » (75). D'où la conséquence paradoxale que la théorie des tropes englobe la distinction entre figure et catachrèse : « mais, figures ou catachrèses, de combien de manières différentes les tropes ont-ils lieu ? » (77).

Il est vrai que Fontanier réserve la possibilité que les propositions offrent, comme les mots, « une sorte de sens tropologique » (75); cette possibilité est inscrite dans la définition même du sens primitif et du sens tropologique qui, on s'en souvient, a d'abord été appliquée aux divers sens dont la proposition est susceptible. Mais, précisément, ce n'est qu' « une sorte » de sens tropologique, celui que présentent les « figures d'expression », qui ne sont que des tropes « improprement dits » (109).

4. MÉTONYMIE, SYNECDOQUE, MÉTAPHORE

Dans les limites ainsi tracées, Fontanier construit, de manière systématique et exhaustive, la liste des espèces possibles de tropes sur la base du rapport par lequel les tropes « ont lieu » (77) [1].

Cette dernière expression est remarquable; les tropes sont en effet des événements puisque « c'est par une nouvelle signification du mot qu'elles [les figures de signification] ont lieu » (*ibid.*). L'opposition entre usage libre et usage forcé, essentielle au caractère figuré du trope, fait de celui-ci une novation sémantique qui n'a d'existence que « pour le moment » (66). Le trope n'est donc pas le rapport lui-même : le rapport est ce par quoi le trope arrive. Nous reconnaissons ici ce que nous avons appelé la « raison » de la substitution (postulat n° 5 du modèle). Mais rapport entre quoi et quoi? Le rapport par quoi les tropes ont lieu est un rapport entre idées, entre deux idées, d'une part « la première idée attachée au mot », c'est-à-dire la signification primitive du mot d'emprunt, d'autre part « l'idée nouvelle qu'on y attache » (77), c'est-à-dire le sens tropologique substitué à un autre mot propre que l'on n'a pas voulu employer à la même place. Ce rapport entre une première idée et une idée nouvelle correspond, à quelques différences près, à l'épiphore aristotélicienne. Ces différences,

1. Pour se familiariser avec la nomenclature, on consultera Henri Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF, 1961.

les voici. D'une part la définition de Fontanier ne paraît pas désigner le mouvement de transport; cela est vrai; mais la *statique des rapports* ne fait que sous-tendre la dynamique des transports, comme l'énumération des espèces de tropes le montrera. Chez Aristote, d'autre part, la métaphore est traitée comme genre et non comme espèce; la métaphore d'Aristote, c'est le trope de Fontanier; et la métaphore de Fontanier, c'est plus ou moins la quatrième espèce de métaphore d'Aristote. Cette différence paraît plus importante que la précédente; mais elle peut être traitée, jusqu'à un certain point, comme une simple différence de glossaire. Autre différence apparente : le rapport chez Fontanier affecte des « idées » avant de relier des mots ou des noms; mais nous avons vu que l'idée est l'élément de pensée sous-jacent au mot (au nom dans le cas de l'idée substantive). A ces réserves près, le trope de Fontanier et l'épiphore d'Aristote se superposent assez bien.

Et déjà nous pouvons dire du rapport par quoi le trope a lieu ce que nous avons dit de l'épiphore : c'est bien *en* un seul mot que le trope consiste, mais, si l'on peut dire, c'est *entre* deux idées qu'il a lieu, par transport de l'une à l'autre. En un sens donc qu'il faudra préciser, le trope, comme l'épiphore d'Aristote, a lieu « à partir de deux » (voir ci-dessus, p. 36.)

Si épiphore et trope se superposent assez bien, on ne peut en dire autant des quatre espèces de métaphores d'Aristote et des trois espèces de rapports de Fontanier. Là est l'originalité profonde de ce dernier par rapport à tous ses prédécesseurs et aussi, nous le verrons, par rapport à ses successeurs. Fontanier se flatte d'avoir donné une théorie exhaustive des rapports entre idées en distinguant les *rapports de corrélation* ou de *correspondance*, les *rapports de connexion* et les *rapports de ressemblance;* les trois espèces de tropes — les métonymies, les synecdoques et les métaphores — « ont lieu » par ces trois sortes de rapports respectivement.

Ce qui est remarquable, dans ce système de paradigmes, c'est l'ampleur que Fontanier conserve à chacun de ces trois rapports : par correspondance il entend bien autre chose que la contiguïté à quoi ses successeurs ont réduit le fonctionnement de la métonymie; par correspondance, il entend la relation qui rapproche deux objets dont chacun fait « un tout absolument à part » (79). C'est pourquoi la métonymie se diversifie à son tour selon la variété des rapports satisfaisant à la condition générale de la correspondance : rapport de cause à effet, d'instrument à fin, de contenant à contenu, de la chose à son lieu, de signe à signification, du physique au moral, du modèle à la chose.

Dans la relation de connexion, deux objets forment « un ensemble, un tout, ou physique ou métaphysique, l'existence ou l'idée de l'un se trouvant comprise dans l'existence ou dans l'idée de l'autre » (87). Le rapport de connexion comportera donc, lui aussi, de nombreuses espèces : de partie à tout, de matière à chose, de singularité à pluralité, d'espèce à genre, d'abstrait à concret, d'espèce à individu. Dans tous ces rapports, la compréhension varie en plus ou en moins, mais selon une plus grande diversité de rapports que la simple relation numérique ou même que la simple extension générique.

Correspondance et connexion désignent donc deux rapports qui se distinguent comme l'exclusion (« tout absolument à part ») et l'inclusion (« comprise dans... »). Il est en outre remarquable que ces deux premiers rapports relient des objets avant de relier des idées et que le déplacement des désignations de noms se règle sur le rapport objectif (une nuance toutefois : dans le rapport de connexion l'appartenance des objets au même tout résulte de ce que l'existence ou l'idée de l'un se trouve contenue dans l'existence ou dans l'idée de l'autre). D'où la symétrie à peu près complète entre la définition de la métonymie et celle de la synecdoque : dans les deux cas, un objet est désigné par le nom d'un autre objet; dans les deux cas, ce sont les objets (et pour une part les idées) qui entrent dans un rapport d'exclusion ou d'inclusion.

Le jeu de la ressemblance rompt cette symétrie et place la métaphore quelque peu à part.

D'abord, la définition ne fait pas référence directe au changement de désignation par le nom et ne mentionne que le rapport entre les idées. Cette omission n'est pas fortuite; car la métaphore, à défaut de comporter des espèces comme les deux autres tropes, « s'étend beaucoup plus loin » que ceux-ci; « car non seulement le nom, mais encore l'adjectif, le participe, le verbe, et enfin toutes les espèces de mots sont de son domaine » (99). Pourquoi la métaphore joue-t-elle ainsi sur toutes les sortes de mots, alors que la métonymie et la synecdoque n'affectent que la désignation par les noms? On peut se demander si cette extension ne préfigure pas un déplacement plus important qui ne sera reconnu que dans une théorie proprement prédicative de la métaphore. Considérons en effet les exemples. Qu'est-ce que l'emploi métaphorique d'un nom? « Faire d'un homme féroce un tigre », « d'un grand écrivain un cygne », n'est-ce pas déjà autre chose que les désigner d'un nom nouveau? N'est-ce pas « appeler », au sens de caractériser, de qualifier? Et cette opération, qui consiste dans « le transport du nom hors de l'espèce », n'est-elle pas une sorte d'attribution, qui requiert la phrase entière? Et si l'adjectif, le participe (qui

en est proche par sa fonction d'épithète), le verbe (qui s'analyse en participe et en copule) et l'adverbe (qui modifie le verbe) se prêtent si aisément à un emploi métaphorique, n'est-ce pas parce qu'ils ne fonctionnent que dans une phrase qui met en rapport non seulement deux idées, mais deux mots, à savoir un terme pris non métaphoriquement et qui sert de support, et le terme pris métaphoriquement qui exerce la fonction de caractérisation? Cette remarque nous porte dans le voisinage de la distinction de I. A. Richards entre « tenor » et « vehicle » [1]. Les exemples de Fontanier vont déjà en ce sens. Que l'on dise le *Cygne* de Cambrai, le remords *dévorant*, le courage *affamé* de périls et de gloire, sa tête *fermente*, etc., la métaphore ne nomme pas, mais caractérise ce qui est déjà nommé.

Ce caractère quasi prédicatif de la métaphore est confirmé par un autre trait; non seulement la définition de la métaphore ne fait pas directement référence au nom, mais elle ne fait pas non plus référence aux objets. Elle consiste « *à présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue* » (99). C'est entre les idées que l'analogie opère; l'idée, elle-même, est prise, non « relativement aux objets vus par l'esprit » (41), mais « relativement à l'esprit qui voit » (*ibid.*). Car c'est en ce sens seulement qu'elle peut être dite « plus frappante ou plus connue »; même si l'on retrouve des rapports objectifs à la base de l'analogie (quand on appelle un homme un tigre), « le transport du nom a lieu hors de l'espèce, a lieu d'une espèce à une autre espèce » (100). Mais l'important est que la ressemblance opère au niveau « de l'opinion reçue » (*ibid.*). Alors que les connexions et les correspondances sont principalement des rapports entre objets, les ressemblances sont principalement des rapports entre des idées dans l'opinion. Ce second trait confirme le précédent; la caractérisation, distincte de la dénomination, procède par des rapprochements dans l'opinion, c'est-à-dire dans le jugement.

Fontanier a sans doute été empêché d'apercevoir ces conséquences par la préoccupation qui domine la fin de son analyse de la métaphore; pour rétablir peut-être la symétrie entre la métaphore et les deux autres figures, il cherche — en dépit de sa déclaration initiale (« on ne distingue pas ordinairement la *métaphore* en espèces comme la *métonymie* et la *synecdoque* », 99) — à diviser la métaphore en espèces; il trouve le principe de classement dans la nature des choses qui, soit définissent le domaine d'emprunt, soit définissent le domaine d'application. N'a-t-il pas dit pourtant que la métaphore a lieu d'une

1. I. A. Richards, *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford, UP, 1936, 1950[2]; cf. ci-dessous IIIe *Étude*, § 2.

idée à une idée? Mais les idées, même traitées relativement à l'esprit qui voit, restent les images des objets vus par l'esprit (41). Il est donc toujours possible d'en appeler des mots aux idées et des idées aux choses. En outre, la ressemblance portant sur le caractère des choses dans l'opinion, il est possible de remonter de ce caractère au domaine des choses qui le possèdent; on en vient à dire que c'est entre les choses caractérisées que le « transport » (101) a lieu. Mais comment classer les domaines d'emprunt et d'application? Après avoir remarqué que la métaphore peut être tirée de tout ce qui nous environne, de tout le réel et de tout l'imaginaire, des êtres intellectuels ou moraux aussi bien que physiques, et qu'elle peut être appliquée à tous les objets quelconques de la pensée, Fontanier choisit avec quelque arbitraire l'axe de la différence entre l'animé et l'inanimé. C'est ainsi qu'il en vient à cautionner une vieille classification qui le tire de l'embarras des divisions infinies. Ses cinq espèces (« transport à une chose animée de ce qui est le propre d'une autre chose animée », — « d'une chose inanimée, mais physique, à une chose inanimée, souvent purement morale ou abstraite », — « d'une chose inanimée à une chose animée », — « métaphore physique d'une chose animée à une chose inanimée », — « métaphore morale d'une chose animée à une chose inanimée ») se laissent finalement réduire au couple de « la métaphore physique, c'est-à-dire celle où deux objets physiques, animés ou inanimés, sont comparés entre eux », et de « la métaphore morale, c'est-à-dire celle où quelque chose d'abstrait et de métaphysique, quelque chose de l'ordre moral, se trouve comparé avec quelque chose de physique et qui affecte les sens, soit que le *transport* ait lieu du second au premier ou du premier au second » (103).

On aura beau jeu de dénoncer la complicité entre ce principe de classification et la distinction toute « métaphysique » du physique et du moral [1].

Il me semble qu'on peut accorder que cette classification est plutôt une concession au passé qu'une implication nécessaire de la définition de la métaphore par la ressemblance. La distinction en espèces ne procède aucunement de la diversification du rapport de ressemblance comme dans le cas de la métonymie et de la synecdoque, et reste parfaitement extrinsèque à la définition. C'est à elle qu'il faut revenir : « *Présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue* » (99) n'implique aucunement la distinction de l'animé et de l'inanimé. Loin de devoir reconstruire le jeu de la ressem-

1. Jacques Derrida, « La mythologie blanche », *Poétique*, V, éd. du Seuil, 1971, p. 1-52.

blance à partir des domaines *réels* d'emprunt et d'application, il faudrait dériver les domaines des caractères de vivacité et de familiarité et ceux-ci des idées dans l'opinion; c'est ce que fera Nelson Goodman, traitant le « domaine » comme un ensemble d' « étiquettes » et définissant la métaphore comme une redescription par émigration d'étiquettes [1]. Quelque chose de cette théorie est préfiguré dans la formule initiale de Fontanier : « Présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue. » Mais la notion de trope en un seul mot ne permettait pas d'apercevoir tout ce qui est impliqué dans cette notion de signification de second degré.

5. LA FAMILLE DE LA MÉTAPHORE

La notion de trope en un seul mot n'étouffe pas seulement le potentiel de sens contenu dans l'admirable définition initiale de la métaphore, elle brise en outre l'unité de la problématique de l'analogie entre idées qui se trouve ainsi dispersée dans toutes les classes de figures.

Parmi les « tropes improprement dits » — c'est-à-dire les « *figures d'expression* » qui « tiennent à la manière particulière dont la proposition exprime » (109) —, la *fiction* présente une grande parenté avec la métaphore : prêter à une pensée, « pour la rendre plus sensible ou plus riante », les « traits, les couleurs d'une autre pensée » (*ibid.*), n'est-ce pas la même chose que présenter une idée sous le signe d'une autre plus frappante et plus connue? La personnification (première sous-espèce de la fiction) qui fait d'un être inanimé, insensible, abstrait ou idéal, un être vivant et sentant, bref une personne, ne rappelle-t-elle pas le transfert métaphorique de l'inanimé à l'animé? Il est vrai que la personnification ne se fait pas seulement par métaphore, mais aussi par métonymie et par synecdoque. Mais qu'est-ce qui distingue la personnification par métaphore de la métaphore proprement dite, sinon l'extension de l'entité verbale?

On serait tenté d'en dire autant de l'*allégorie* qui, elle aussi, « présente une pensée sous l'image d'une autre pensée, plus propre à la rendre plus sensible ou plus frappante que si elle était présentée directement et sans aucune espèce de voile » (114). Mais l'allégorie se distingue de la métaphore par un autre trait que son lien à la proposition; selon Fontanier, la métaphore, même continuée (qu'il appelle allégo-

1. Nelson Goodman, *The Languages of Art*, The Bobbs-Merrill Co., 1968.

risme), n'offre qu'un seul vrai sens, le sens figuré, tandis que l'allégorie « consiste dans une proposition à double sens, à sens littéral et à sens spirituel tout ensemble » (114) [1]. Est-ce à dire que le double sens soit seulement l'œuvre des figures d'expression et ne puisse paraître dans les figures de signification? Il le semble, bien que la raison ne soit pas claire. Peut-être faut-il, pour maintenir ensemble les deux sens, un acte de l'esprit, donc de jugement, donc une proposition? Est-ce en prévision de cette analyse de l'allégorie que les notions de sens littéral et de sens spirituel avaient été définies dans le cadre de la proposition et non du mot?

Mais la fiction présente un autre intérêt pour notre discussion; elle révèle, par récurrence, un trait de la notion de figure qui était peut-être déjà marqué dans la définition de la métaphore qu'on a plusieurs fois rappelée. Présenter une idée sous le signe d'une autre implique que les deux idées ne diffèrent pas seulement quant à l'espèce des objets, mais quant au degré de vivacité et de familiarité. Or cette différence n'est pas étudiée comme telle par Fontanier; elle implique pourtant une nuance de sens de la notion de figure que la fiction et l'allégorie permettent d'isoler : à savoir la présentation d'une pensée sous une forme sensible; c'est ce trait qui sera bien souvent appelé image; chez Fontanier lui-même, il est dit de l'allégorie « qu'elle présente une pensée sous l'image d'une autre pensée propre à la rendre plus sensible et plus frappante » (114). Ainsi, on dira que Marmontel « figurant son esprit par un arbrisseau, peint ainsi les avantages qu'il a retirés du commerce de Voltaire et de Vauvenargues, présentés sous l'image de deux fleuves... » (116). Figure, peinture, image vont donc de pair. Un peu plus loin, d'ailleurs, parlant de l'imagination en tant que « l'une des causes génératrices des tropes » (161-162), Fontanier la voit à l'œuvre « dans tous les tropes qui offrent à l'esprit quelque image ou quelque peinture » (162). Et si le langage de la poésie a « quelque chose d'enchanteur, de magique » (173, 179), n'est-ce pas parce qu'un poète comme Racine est « si figuré et que tout en lui est pour ainsi dire en images, toutes les fois que c'est là ce qui convient au sujet et au genre » (173). N'est-ce pas l'effet de tous les tropes, non contents de transmettre les idées et les pensées, « qu'ils les peignent plus ou moins vivement, qu'ils les habillent de couleurs plus ou moins riches; c'est que, comme autant de miroirs, ils réfléchissent des

1. Il semble que pour Fontanier le pouvoir du double sens donne l'avantage à l'allégorie : « Les allégories, au lieu de transformer l'objet et le modifier plus ou moins, comme les métaphores, le laissent dans son état naturel et ne font que le réfléchir comme des espèces de miroirs transparents » (205).

objets sous différentes faces, et les montrent sous le jour le plus avantageux : c'est qu'ils servent de parure à ceux-ci et donnent à ceux-là du relief ou une nouvelle grâce : c'est qu'ils font passer comme sous nos yeux une suite d'images, de tableaux, où nous aimons à reconnaître la nature, et où même elle se montre avec des charmes nouveaux » (174). Ainsi, la figure est bien ce qui fait paraître le discours en lui donnant, comme dans les corps, contour, traits, forme extérieure (63). De tous les tropes il faut dire qu'ils sont, « comme la poésie, enfants de la fiction » (180); car la poésie, moins soucieuse de vérité que de ressemblance, s'attache à « *figurer*, à *colorier* son langage, à le mettre en images, en tableaux, à en faire une peinture animée et parlante » (181). Non que les tropes qui tiennent de la métaphore offrent tous « une image sensible et une image qui puisse être figurée par l'œil et par la main d'un peintre » (185); ce serait, proteste Fontanier, trop donner à la vue. Par cette réserve, il anticipe une distinction que Wittgenstein et Hester exploiteront : entre « voir » et « voir comme » [1]. Figurer, dirons-nous alors, c'est toujours *voir comme*, mais ce n'est pas toujours *voir* ou *faire voir*.

Il faudrait encore pousser l'investigation au-delà des tropes improprement dits et apercevoir le jeu de l'analogie dans les « figures de construction », dans les « figures d'élocution », dans les « figures de style ». Ainsi est-il traité de l'imitation dans les « figures de construction » (288), puis dans les « figures de style » (390). Les « figures de pensée » elles-mêmes, qui pourtant « ne tiennent qu'à la pensée seule », côtoient la métaphore et l'analogie; ainsi les « figures de pensée », par imagination (prosopopée), par développement, mettent en œuvre le caractère général de la figure que nous venons d'expliciter, à savoir la mise en scène de la pensée. On peut dire, en effet, de la « description », « qu'elle consiste à exposer un objet aux yeux et à le faire connaître par le détail de toutes les circonstances les plus intéressantes... Qu'elle donne lieu à l'*hypotypose* quand l'exposition de l'objet est si vive, si énergique, qu'il résulte dans le style une image, un tableau » (420). Cette notion de description est particulièrement intéressante; elle couvre la topographie, la chronographie, la prosopographie, l'éthopée, le portrait, le parallèle, le tableau.

Ce vaste domaine de l'analogie ne pourrait être remembré que si l'on renonçait à confiner la métaphore dans les tropes en un seul mot et si l'on suivait jusqu'à son terme le mouvement qui la détache du jeu de langage de la dénomination pour la rattacher à l'acte central du discours, la prédication.

1. M. B. Hester, *The Meaning of Poetic Metaphor*, Mouton, 1967.

Je terminerai cette analyse par un trait qui, plus que tous les autres, incline dans ce sens : il concerne la distinction entre le caractère de figure et le caractère de catachrèse de chacun des tropes. Fontanier attache une importance telle à cette distinction qu'il en vient à déclarer que ces « principes sur la catachrèse servent de fondement à tout [son] système tropologique » (213).

La différence tient d'abord à un fait de langue, à savoir que certaines idées *manquent* de signes : « *La catachrèse, en général, consiste en ce qu'un signe déjà affecté à une première idée, le soit aussi à une idée nouvelle qui elle-même n'en avait point ou n'en a plus d'autre en propre dans la langue.* Elle est, par conséquent, tout trope d'un usage forcé et nécessaire, tout trope d'où résulte un *sens* purement *extensif*; ce sens propre de seconde origine, intermédiaire entre le *sens propre primitif* et le *sens figuré*, mais qui par sa nature se rapproche plus du premier que du second, bien qu'il ait pu lui-même être *figuré* dans le principe » (*ibid.*). On ne peut donc appeler figures les métaphores forcées, qu'elles soient des noms (*lumière* pour clarté d'esprit, *aveuglement* pour trouble et obscurcissement de la raison), des adjectifs (une voix *éclatante*), des verbes (*comprendre*), des prépositions (*à*), etc. Le trope purement extensif, parce qu'il engendre un sens propre au deuxième degré, ne présente (ou ne vise à présenter) qu'une seule idée, et il la présente « toute nue et sans déguisement, tout au contraire des *tropes-figures* qui toujours en présentent deux, les présentent à dessein, et l'une sous l'image de l'autre, ou à côté de l'autre » (219).

C'est donc le caractère *libre* du trope-figure qui doit nous arrêter : n'atteste-t-il pas que, bien qu'il ait lieu en un seul mot, le trope proprement dit, du seul fait qu'il présente sans contrainte une idée sous l'image d'une autre, a les traits de ce que Benveniste appelle l'instance de discours [1]?

Ce qui est dit des métaphores d'invention (504) confirme la parenté du trope avec l'événement de parole. La distinction libre-forcé affectant l'usage, tout usage tend à devenir habituel et la métaphore tend à rejoindre la catachrèse; elle reste une figure, parce qu'elle ne sert pas à combler un manque de signes, mais elle a cours forcé et, en ce sens, peut être dite tenir « au fond de la langue » (104). C'est pourquoi les conditions nécessaires pour une bonne métaphore — justesse,

1. É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1967.

clarté, noblesse, caractère naturel, cohérence — « ne regardent que les *métaphores d'invention* que l'on emploie par figure, et qui n'ont pas encore reçu la sanction de l'usage » (*ibid.*).

Il faut donc redoubler la distinction figure-catachrèse par une distinction interne à la figure, celle du premier emploi et celle de l'usage ultérieur qui peut devenir « actuellement forcé » (213).

A vrai dire, c'est cet usage ordinaire que la rhétorique réfléchit; si l'on observe, avec Boileau et Dumarsais, « qu'il s'en fait plus aux halles en un jour de marché qu'il n'y en a dans toute l'Énéide, ou qu'il ne s'en fait à l'Académie dans plusieurs séances consécutives » (157), il faut avouer que la plupart des exemples de tropes sont des exemples de tropes au cours forcé; c'est de ceux-ci qu'on peut dire qu' « on les sait par usage, comme la langue maternelle, sans qu'on puisse dire quand et comment on les a appris » (*ibid.*); c'est pourquoi aussi, tour à tour, on dit d'eux qu'ils « font une partie essentielle du langage de la parole » (*ibid.*) et qu'ils « tiennent au fond même de la langue » (164). Autrement dit, les tropes usuels sont à mi-chemin des tropes d'invention et des catachrèses. La frontière entre trope-forcé et catachrèse tend d'autant plus à s'effacer que le phénomène d'usure paraît remonter, comme les tropes eux-mêmes, jusqu'à la première origine de la langue; la condition de la catachrèse se retrouve dans l'origine des tropes eux-mêmes, à savoir « le défaut de mots propres, et le besoin, la nécessité de suppléer à cette pauvreté et à ce défaut » (158); pauvreté et défaut, dont nous devons du reste nous louer, car si nous disposions d'autant de mots que d'idées, « quelle mémoire suffirait à apprendre tant de mots et à les retenir, à les reproduire? » (*ibid.*). De la même manière que von Humboldt définissait le discours un usage infini de moyens finis, c'est à la mémoire que Fontanier accorde, « avec un nombre de mots assez borné, [de] fournir de quoi exprimer un nombre infini d'idées » (*ibid.*). Ainsi le trope-figure a-t-il, à l'origine du moins, la même fonction extensive que le trope-catachrèse. C'est pour cette raison qu'il tend par l'usage à le rejoindre.

Mais le trope-figure a une autre cause occasionnelle que la nécessité : l'agrément; « les tropes de choix et de goût, les tropes-figures, ont une tout autre cause occasionnelle : c'est le plaisir, l'agrément qu'une sorte d'instinct, d'abord, nous y a fait pressentir, et puis l'expérience, trouver » (160). Ainsi l'agrément joue-t-il en sens contraire de la nécessité, comme un appel à l'invention.

C'est cette invention qui demande qu'on distingue les causes occasionnelles — nécessité et même agrément — des causes proprement génératrices des tropes : imagination, esprit, passion. Donner

de la couleur, exciter l'étonnement, la surprise par des combinaisons nouvelles, inattendues, insuffler force, énergie au discours — autant d'impulsions qui ne s'impriment que dans les tropes-figures qu'on doit appeler « tropes de l'écrivain » parce qu'ils sont « de l'invention particulière du poète » (165). Si la métaphore : *chargée* d'*âge* est évidemment de la langue, « qui, avant Corneille, avait dit *dévorer* un règne? » (*ibid.*)

Mais alors ce n'est pas par une considération annexe que les tropes sont traités « relativement à leur emploi dans le discours » (155). Cet emploi (que Fontanier étudie dans la IIIe section de la *Théorie des tropes*) est constitutif, sinon du trope, en tant que fondé sur une relation spécifique, du moins de son caractère de figure. Si le sens détourné est celui qu'on « prête pour le moment » (66) aux mots, les tropes les plus authentiques sont les seuls tropes d'invention. Il faut alors en appeler du mot au discours, car seules des conditions propres au discours peuvent distinguer le trope-figure du trope-catachrèse et, dans le trope-figure, le cours libre du cours forcé.

TROISIÈME ÉTUDE

La métaphore et la sémantique du discours

A Cyrus Hamlin

Dans nos deux premières études, le *mot* a été tenu pour le support du changement de sens en quoi consiste le trope que la rhétorique antique et classique a constamment appelé métaphore. Nous avons pu ainsi adopter, en première approximation, une définition de la métaphore qui l'identifie à la transposition d'un nom étranger à une autre chose, laquelle, de ce fait, ne reçoit pas de dénomination propre. Mais l'investigation appliquée au travail de sens qui engendre la transposition du nom a sans cesse fait éclater le cadre du mot, et *a fortiori* celui du nom, et imposé de tenir l'*énoncé* pour le milieu contextuel dans lequel seulement la transposition de sens a lieu. La présente étude est consacrée à l'examen direct du rôle de l'énoncé, en tant que porteur d'un « sens complet et fini » (selon l'expression de Fontanier lui-même), dans la production du sens métaphorique. C'est pourquoi nous parlerons désormais d'*énoncé métaphorique*.

Est-ce à dire que la définition de la métaphore comme transposition du nom soit fausse? Je dirais plutôt qu'elle est seulement nominale et non réelle, au sens que Leibniz donne à ces deux expressions. La définition nominale permet d'identifier une chose; la définition réelle montre comment elle est engendrée. Les définitions d'Aristote et de Fontanier sont nominales, en ce qu'elles permettent d'identifier la métaphore parmi les autres tropes; se bornant à l'identifier, elles se bornent aussi à la classer. En ce sens, la taxinomie propre à la tropologie ne dépasse pas non plus le plan de la définition nominale. Mais, dès que la rhétorique s'enquiert des causes génératrices, elle ne considère déjà plus seulement le mot, mais le discours. Une théorie de l'énoncé métaphorique sera donc une théorie de la production du sens métaphorique.

Il en résulte que la définition nominale ne saurait être abolie par la définition réelle. La présente étude pourra pourtant paraître accréditer cette alternative; elle opposera constamment une théorie discursive de la métaphore, à une théorie qui la réduit à un accident de la déno-

mination. Allant plus loin dans ce sens, plusieurs auteurs tiennent qu'une théorie de l'*interaction*, solidaire d'une conception discursive de la métaphore, est exclusive d'une théorie de la *substitution*, dont nous avons vu qu'elle est inséparable de la définition de la métaphore comme modalité déviante de dénomination.

Anticipant sur une analyse qui sera faite dans la cinquième étude, disons dès maintenant que la définition réelle de la métaphore en termes d'énoncé ne peut éliminer la définition nominale en termes de mot ou de nom, parce que le mot reste le porteur de l'effet de sens métaphorique; c'est du mot qu'on dit qu'il prend un sens métaphorique; c'est pourquoi la définition d'Aristote n'est pas abolie par une théorie qui ne concerne plus le lieu de la métaphore dans le discours, mais le procès métaphorique lui-même; adoptons le langage de Max Black, que l'on justifiera plus loin; le mot reste le « foyer », même s'il requiert le « cadre » de la phrase. Et, si le mot reste le support de l'effet de sens métaphorique, c'est parce que, dans le discours, la fonction du mot est d'incarner l'identité sémantique. Or c'est cette identité que la métaphore affecte. Mais rien n'est plus difficile à apprécier que la fonction du mot, qui paraît d'abord écartelée entre une sémiotique des entités lexicales et une sémantique de la phrase. Il faut donc ajourner, au terme d'une réflexion sur la fonction du mot comme médiateur du sémiotique et du sémantique, toute tentative pour coordonner une théorie de la substitution et une théorie de l'interaction valables à des plans différents.

Nous adopterons donc dans cette étude une conception provisoirement disjonctive des rapports entre sémiotique et sémantique. Nous commencerons par exposer cette conception. Nous lui rattacherons ensuite la théorie de l'interaction qui est appelée à remplacer une théorie purement substitutive de la métaphore. Nous tirerons ainsi toutes les conséquences de l'opposition entre la définition nominale et la définition génétique de la métaphore.

1. LE DÉBAT ENTRE SÉMANTIQUE ET SÉMIOTIQUE

L'hypothèse de travail sous-jacente à la notion d'énoncé métaphorique est que la sémantique du discours est irréductible à la sémiotique des entités lexicales. Le cas du mot est renvoyé pour discussion à la cinquième étude.

Dans les théories de la métaphore qui se rattachent plus ou moins à la tradition de la *linguistic analysis* de langue anglaise, la théorie du discours n'est pas faite par des linguistes mais par des logiciens

et par des épistémologues, attentifs parfois à la critique littéraire, plus rarement à la linguistique des linguistes. L'avantage d'une attaque directe du phénomène du discours qui omet le stade linguistique est que les traits propres du discours sont reconnus en eux-mêmes, sans qu'il soit besoin de les opposer à autre chose. Mais l'avance prise dans les sciences humaines par la linguistique de la langue ne permet plus de traiter par prétérition le rapport du discours à la langue. La voie indirecte de l'opposition entre unité de discours et unité de langue s'impose aujourd'hui à qui est soucieux de situer sa recherche dans le chantier contemporain. Les résultats que la sémantique philosophique des Anglo-Saxons atteint directement avec plus d'élégance, une sémantique instruite par la linguistique doit les atteindre plus laborieusement par la voie indirecte d'une confrontation avec la linguistique de la langue. C'est la voie que nous suivrons ici, en prenant pour guide la distinction du sémantique et du sémiotique dans l'œuvre de Benveniste [1], et en rattachant à cet axe les résultats de la *linguistic analysis* anglo-saxonne.

Le choix même du terme de discours par Benveniste est significatif; la linguistique, dans la mesure où elle est d'abord linguistique de la langue, tend à faire de la parole un simple résidu de ses analyses. C'est pour marquer la consistance de son objet que Benveniste choisit le terme de *discours* de préférence à celui de *parole*. C'est par la considération des différences de niveau dans l'architecture du langage que le grand sanscritiste français introduit la distinction entre les unités respectives de la langue et du discours : d'une part les signes, d'autre part la phrase. La notion de niveau n'est pas elle-même extérieure à l'analyse; elle y est incorporée à titre d'opérateur (*Problèmes de linguistique générale*, 122); on veut dire par là qu'une unité linguistique quelconque n'est reçue telle que si on peut l'identifier dans une unité de degré supérieur : le phonème dans le mot, le mot dans la phrase. Le mot se trouve ainsi dans « une position fonctionnelle intermédiaire qui tient à sa double nature. D'une part, il se décompose en unités phonématiques qui sont de niveau inférieur; de l'autre il entre, à titre d'unité signifiante et avec d'autres unités signifiantes, dans une unité de niveau supérieur » (123). Nous nous souviendrons de cette déclaration dans la cinquième étude.

Qu'en est-il de cette unité de niveau supérieur? La réponse est ferme : « Cette unité n'est pas un mot plus long ou plus complexe : elle relève d'un autre ordre de notions, c'est une phrase. La phrase se réalise en mots, mais les mots n'en sont pas simplement les segments.

1. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

Une phrase constitue un tout, qui ne se réduit pas à la somme de ses parties; le sens inhérent de ce tout est réparti sur l'ensemble des constituants » (*ibid.*). Ainsi, non seulement la phrase ne dérive pas du mot, compris comme lexème, c'est-à-dire à l'état isolé, tel qu'il existe dans le code lexical, mais le mot est lui-même, en tant que sens, un constituant de phrase. Bref, un « élément syntagmatique » ou « constituant d'énoncés empiriques » (124). La progression n'est donc pas linéaire d'une unité à l'autre; des propriétés nouvelles apparaissent, qui dérivent du rapport spécifique entre unités de rang différent; alors que les unités de même rang ont entre elles des relations distributionnelles, les éléments de niveau différent ont des relations intégratives.

La distinction de ces deux sortes de relations commande celle de la forme et du sens : l'analyse distributionnelle au même niveau dégage des segments formels, les « constituants »; la décomposition en unités de rang inférieur donne les « intégrants », qui sont dans une relation de sens avec celles de niveau supérieur ; « tout est là : la dissociation nous livre la constitution formelle; l'intégration nous livre des unités signifiantes... la *forme* d'une unité linguistique se définit comme sa capacité de se dissocier en constituants de niveau inférieur. Le *sens* d'une unité linguistique se définit comme sa capacité d'intégrer une unité de niveau supérieur » (127).

Appliquons ces distinctions au passage du lexème au discours; nous l'avons dit : « Avec la phrase, une limite est franchie, nous entrons dans un nouveau domaine » (128). Au premier rang des caractères propres à ce niveau, Benveniste place celui « d'être un prédicat » (*ibid.*). C'est à ses yeux « le caractère distinctif inhérent à la phrase » (*ibid.*); la présence d'un sujet grammatical est même facultative; un seul signe suffit à constituer un prédicat.

Or cette unité n'est plus définie par opposition à d'autres unités, comme c'était le cas avec les phonèmes et les lexèmes (c'est pourquoi on pouvait étendre le principe de l'analyse phonématique à l'analyse lexématique); il n'y a pas plusieurs variétés de prédications; on ne peut opposer entre eux des catégorèmes (*categorema* = *predicatum*) ou des phrasèmes, comme on fait des lexèmes et des phonèmes : « Il faut donc reconnaître que le niveau catégorématique comporte seulement une forme spécifique d'énoncé linguistique, la proposition; celle-ci ne constitue pas une classe d'unités distinctives » (129). Il en résulte qu'il n'y a pas d'unité d'ordre supérieur à la proposition, par rapport à quoi elle constituerait une classe d'unités distinctives; on peut enchaîner des propositions dans un rapport de consécution, non les intégrer. Il en résulte aussi que la proposition contient des

signes, mais n'est pas elle-même un signe. Il en résulte enfin que, à la différence des phonèmes et des morphèmes qui ont une distribution à leur niveau respectif et un emploi au niveau supérieur, « les phrases n'ont ni distribution, ni emploi » (*ibid.*). Benveniste conclut : « La phrase est l'unité du discours » (130) ; et encore : « La phrase, création indéfinie, variété sans limite, est la vie même du langage en action » (*ibid.*).

Les implications méthodologiques sont considérables. Deux linguistiques différentes se rapportent respectivement au signe et à la phrase, à la langue et au discours. Ces deux linguistiques procèdent en sens inverse et croisent leur chemin. Le linguiste de la langue, partant des unités différentielles, voit dans la phrase le niveau ultime. Mais sa démarche présuppose l'analyse inverse, plus proche de la conscience du locuteur : partant de la diversité infinie des messages, il descend vers les unités en nombre limité qu'il emploie et rencontre : les signes. C'est cette démarche que reprend en compte la linguistique du discours; sa conviction initiale est celle-ci : « C'est dans le discours, actualisé en phrases, que la langue se forme et se configure. Là commence le langage. On pourrait dire, en calquant une formule classique *nihil est in lingua quod non prius fuerit in oratione* » (131).

A ces deux linguistiques, Benveniste fait correspondre, quelques années plus tard [1], les deux termes de « sémiotique » et de « sémantique »; le signe est l'unité sémiotique, la phrase est l'unité sémantique; et ces unités sont d'ordre différent; sémiotique et sémantique reçoivent ainsi des champs distincts et prennent une acception restrictive. Dire avec Saussure que la langue est un système de signes ne caractérise le langage que dans un seul de ses aspects et non dans sa réalité totale.

La conséquence est considérable pour l'extension d'une distinction aussi fameuse que celle du signifiant et du signifié; cette analyse du signe ne règne que dans l'ordre sémiotique, non dans l'ordre sémantique. En sémiologie, dit Benveniste, ce que le signe signifie n'a pas à être défini. Pour qu'un signe existe, il faut et il suffit qu'il soit reçu (chapeau existe-t-il? Oui. Chareau? Non); la question du signifié ne demande qu'une réponse par oui ou par non; cela signifie-t-il ou non? Si le signifié n'appelle pas de définition intrinsèque, il est défini extrinsèquement par les autres signes qui le délimitent à l'intérieur de la langue : « Chaque signe a en propre ce qui le distingue d'autres signes.

1. Émile Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », 1966, Actes du XIIIe Congrès des Sociétés de philosophie de langue française, *Le Langage*, Genève, éd. La Baconnière, 1967.

Être distinctif, être significatif, c'est la même chose » (*La Forme et le Sens dans le langage*, 35). Ainsi circonscrit, l'ordre du signe laisse hors de lui l'ordre du discours.

La fécondité de cette distinction entre l'ordre sémiotique et l'ordre sémantique se reconnaît à sa capacité de fonder et d'engendrer de nombreuses autres distinctions, dont certaines sont faites par Benveniste lui-même, tandis que d'autres ont été aperçues en ordre dispersé par la *linguistic analysis* anglo-saxonne, dont nous avons souligné plus haut l'indépendance à l'égard de la linguistique. Cette conjonction entre la sémantique philosophique et la sémantique linguistique est particulièrement précieuse.

Faisant, pour ma part, une synthèse de ces diverses descriptions et me bornant à signaler au passage leurs origines respectives souvent disparates, je proposerai l'énumération suivante des traits distinctifs du discours. Ces traits se laissent aisément présenter par couples, ce qui donne au discours un caractère dialectique prononcé, qui souligne combien il requiert une méthodologie distincte de celle qui s'applique aux opérations de segmentation et de distribution dans une conception purement taxinomique du langage.

Premier couple : tout discours se produit comme un événement, mais se laisse comprendre comme sens. Pour marquer le caractère d'événement du discours, Émile Benveniste forge l'expression d' « instance de discours [1] », par quoi il désigne « les actes discrets et chaque fois uniques par lesquels la langue est actualisée en paroles par un locuteur » (251). Ce trait oppose fortement le discours à la langue; un système linguistique — précisément parce que synchronique — n'a, dans le temps successif, qu'une existence virtuelle; la langue n'existe proprement que quand un locuteur s'en empare et l'actualise. Mais, en même temps que l'événement de discours est transitoire et fugace, il peut être identifié et réidentifié comme « le même »; c'est la signification, au sens le plus large, qui est introduite avec l'identification de principe de toute unité de discours. Il y a sens parce qu'il y a même sens. De tout individu, comme l'établit P. F. Strawson dans *les Individus* [2], il est vrai de dire que ce qui peut être identifié peut aussi être ré-identifié. Telle est donc l'instance de discours : un événement éminemment répétable. C'est pourquoi on a pu confondre

1. *Problèmes de linguistique générale*, p. 251-257.
2. P. F. Strawson, *Individuals. An Essay in Descriptive Metaphysics*, Londres, Methuen, 1959; trad. fr. : *Les Individus*, Paris, éd. du Seuil, 1973.

ce trait avec un élément de langue. Mais c'est le répétable d'un événement, non d'un élément de système.

On peut rattacher à ce premier couple les distinctions introduites par Paul Grice, dans sa théorie de la signification [1], entre la signification de l'énoncé, la signification de l'énonciation, et la signification de l'énonciateur. Il est précisément de l'essence du discours de permettre ces distinctions. On en trouve le fondement dans l'analyse de Benveniste, lorsqu'il parle, d'une part, de l'instance de discours, comme on vient de voir, et, d'autre part, de l'intenté du discours, qui est tout autre chose que le signifié d'un signe isolé; le signifié est seulement, comme l'a bien dit Ferdinand de Saussure, la contrepartie du signifiant, une simple différence du système de la langue; l'intenté est « ce que le locuteur veut dire » (36). Le signifié est d'ordre sémiotique, l'intenté d'ordre sémantique : c'est lui que P. Grice vise dans son analyse.

Un deuxième couple se propose, entre fonction identifiante et fonction prédicative. Cette polarité typique a une longue histoire; le *Cratyle*, le *Théétète* et le *Sophiste* de Platon la désignent comme le *logos* même, et la caractérisent par l' « entrelacs » (*sumplokê*) du nom et du verbe [2]; par ce recours au *logos* articulé, Platon sortait de l'impasse où l'avait enfermé la question de la « justesse » des mots. Au niveau du mot, il n'y a pas en effet de solution : on peut dire tour à tour le mot « conventionnel » ou « naturel »; seul l'entrelacs du discours « *porte sur quelque chose* [3] ». La vérité et l'erreur sont du discours seulement. L'échec du *Cratyle*, qui est l'échec d'une théorie de la dénomination et qui contraint à faire une théorie de la prédication, trouve un écho dans l'échec d'une théorie de la métaphore qui demeure également dans les bornes d'une réflexion sur la désignation par les noms.

Le couple de l'identification et de la prédication a été particulièrement décrit par P. F. Strawson [4]. De réduction en réduction, toute proposition porte sur un individu (Pierre, Londres, la Seine, cet homme, cette table, l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours). Par individus, il faut entendre ici des sujets logiquement propres. Le langage est

1. Paul Grice, « Meaning », *Philosophical Review*, 1957; « Utterer's Meaning, Sentence-Meaning and Word-Meaning », *Foundations of Language*, août 1968; « Utterer's Meaning and Intentions », *Philosophical Review*, 1969.

2. Platon, *Cratyle*, 425 *a*, 431 *b-c* (« le discours est une synthèse de noms et de verbes »); *Théétète*, 206 *d*; *Le Sophiste*, 261 *d*-262 *d*.

3. « Impossible qu'il y ait discours sur rien », *Le Sophiste*, 263 *c*.

4. P. F. Strawson, *op. cit.*, IIe partie.

ainsi fait qu'il permet l'identification singulière; parmi les moyens qu'il emploie, quatre se détachent : le nom propre, le démonstratif, les pronoms, et surtout le moyen le plus employé que, depuis Russell, nous appelons « description définie [1] » : le tel et tel (l'article défini suivi d'un déterminant). Viser une chose et une seule : telle est la fonction des expressions identifiantes auxquelles se ramènent, à titre ultime, les sujets logiques. Du côté du prédicat, on mettra : les qualités adjectives (grand, bon) et les qualités nominalisées (grandeur, bonté) —, les classes d'appartenance (les minéraux, les animaux) —, les relations (X est à côté de Y) —, les actions (Brutus tua César). Qualités, classes, relations et actions ont en commun d'être des universalisables (courir, comme type d'action, peut être dit d'Achille et de la tortue). D'où la polarité fondamentale du langage qui, d'une part, s'enracine dans des individus dénommés, d'autre part, prédique des qualités, des classes, des relations et des actions qui sont en droit universelles. Le langage fonctionne sur la base de cette dissymétrie entre deux fonctions. La fonction identifiante désigne toujours des êtres qui existent (ou dont l'existence est neutralisée, comme dans la fiction) [2]; en droit, je parle de quelque chose qui est; la notion d'existence est liée à la fonction singularisante du langage; les sujets logiquement propres sont potentiellement des existants; c'est là que le langage « colle », a son adhérence aux choses. En revanche, la fonction prédicative concerne l'inexistant en visant l'universel. La malheureuse querelle des universaux, au Moyen Age, n'a été possible que par la confusion entre la fonction singularisante et la fonction prédicative : il n'y a pas de sens à se demander si la bonté existe, mais si un tel, qui est bon, existe. La dissymétrie des deux fonctions implique donc aussi la dissymétrie ontologique du sujet et du prédicat.

On serait tenté d'opposer à cette analyse de Strawson la remarque de Benveniste, que le prédicat suffit à lui seul comme critère des unités de discours : « La présence d'un sujet d'un prédicat n'est pas indispensable : le terme prédicatif de la proposition se suffit à lui-même puisqu'il est en réalité le déterminant du sujet » (*Problèmes*, 128). Peut-être cette apparente discordance résulte-t-elle de la différence entre le point de vue du logicien et celui du linguiste. Ce dernier peut

1. Bertrand Russell, « On denoting » (1905), in *Logic and Knowledge. Essays, 1901-1950*, Londres, G. Allen and Unwin, 1956. Cf. L. Linsky, *Referring*, Routledge et Kegan Paul, 1967 ; trad. fr., *Le Problème de la référence*, éd. du Seuil, 1974.

2. Sur le postulat ontologique lié à la fonction identifiante. Cf. John Searle, *Speech Acts*, Cambridge University Press, 1969; trad. fr. : *Les Actes de langage*, Paris, Hermann, 1972. « L'axiome d'existence » se formule ainsi : « *Whatever is referred to, must exist* » (77).

montrer des prédicats sans sujet; le premier peut arguer que la détermination d'un sujet — œuvre du prédicat — est toujours la contrepartie d'une identification singularisante. A vrai dire, la distinction strawsonienne trouve un équivalent, sinon même une justification, dans la distinction du sémiotique et du sémantique. C'est le sémiotique, en effet, qui porte la fonction générique, et le sémantique la visée singulière : « Le signe a toujours et seulement valeur générique et conceptuelle. Il n'admet donc pas de signifié particulier ou occasionnel; tout ce qui est individuel est exclu; les situations de circonstance sont à tenir pour non avenues » (*La Forme et le Sens*, 35). Ce caractère résulte de la notion même d'instance de discours; c'est la langue, en emploi et en action, qui peut se rapporter à des circonstances et avoir des applications particulières; Benveniste va plus loin : « La phrase, expression du sémantique, n'est que particulière » (36). Nous sommes ainsi ramenés à l'analyse de Strawson; c'est seulement en position de discours qu'un terme générique prend une fonction singularisante. La théorie des descriptions définies de Russell l'avait déjà établi de façon convaincante. Or le prédicat, en lui-même universalisant, n'a ce caractère circonstanciel qu'en tant qu'il détermine un sujet logique propre. Il reste sans doute une disparité importante entre l'analyse de Strawson et celle de Benveniste : si l'on pose que le prédicat seul caractérise la phrase. Car, dans l'analyse de Strawson, les prédicats ont valeur générique en tant qu'ils désignent une classe, une propriété, une relation ou une catégorie d'action. Pour résoudre cette contradiction résiduelle, il faut sans doute apporter deux précisions. D'une part, c'est la phrase prise comme un tout, l'intenté du discours, qui comporte une application particulière, même quand le prédicat est générique : « Une phrase participe toujours de l'ici, maintenant... Toute forme verbale, sans exception en quelque idiome que ce soit, est toujours reliée à un certain présent, donc à un ensemble chaque fois unique de circonstances, que la langue énonce dans une morphologie spécifique » (37). D'autre part, ce tout de la phrase a lui-même, comme on va le voir, un sens et une référence : « Le roi de France est chauve » a un sens hors de toute circonstance, et une référence dans telle circonstance qui la rend tantôt vraie, tantôt fausse [1]. Ici, la *linguistic analysis* est plus précise que la sémantique des linguistes, trop tributaire, semble-t-il, de l'opposition entre sémiotique et sémantique, et donc trop attentive au seul trait qui assure la différence entre les deux ordres.

1. P. F. Strawson, « On Referring », *Mind*, LIX, 1950. Trad. fr. à paraître, éd. du Seuil, 1975. Cf. L. Linsky, *op. cit.*

Un troisième couple de traits concerne la structure des *actes du discours;* en chacun on peut considérer un aspect de *locution* et un aspect d'*illocution* (pour ne rien dire ici de l'aspect de *perlocution*, qui ne nous concerne pas dans le présent contexte de discussion). Cette distinction, introduite par J. L. Austin [1], se laisse aisément placer dans le prolongement de la théorie de l'instance de discours chez Benveniste. Que fait-on, en effet, quand on parle? On fait plusieurs choses à plusieurs niveaux. Il y a d'abord l'acte de dire ou acte locutionnaire. C'est ce que nous faisons quand nous rapportons la fonction prédicative à la fonction identifiante. Mais le même acte de rapporter « l'action de fermer » au sujet « la porte » peut être effectué comme constatation, comme ordre, comme regret, comme souhait, etc. Ces modalités diverses du même contenu propositionnel ne concernent plus l'acte propositionnel lui-même, mais sa « force », à savoir ce qu'on fait *en* disant (*in* saying); d'où le terme d'illocution; *en* disant, je fais une promesse, ou un ordre, ou une constatation (déjà les sophistes, avec Protagoras, avaient distingué plusieurs formes de discours : la question et la réponse, la prière, l'ordre) [2].

Ce qui avait d'abord intéressé Austin, fondateur de ce genre d'analyse, c'est une autre différence (qui lui apparut ensuite comme un cas particulier de celle qui nous occupe), à savoir la différence entre les constatifs et les performatifs, dont le modèle est la promesse (en promettant je fais cela même qui est dit dans la promesse : en disant, je me lie, je me place sous l'obligation de faire) [3]. Les performatifs sont énoncés à la première personne du singulier du présent de l'indicatif et portent sur les actions qui dépendent de celui qui s'engage lui-même. La théorie du *speech-act* a progressé avec la remarque que le performatif n'est pas seul à *faire* quelque chose. Dans la constatation, je me commets d'une autre façon que dans la promesse : je crois ce que je dis. Si je dis : « le chat est sur le tapis, mais je ne le crois pas », la contradiction n'est pas au niveau propositionnel, mais entre l'engagement implicite à la première proposition et la négation explicite qui la suit. Ainsi, les performatifs ne sont pas seuls à présenter la structure complexe des actes de discours. On remarquera que l'acte locutionnaire permet d'ancrer dans le langage des éléments considérés comme psychologiques : la croyance, le désir, le sentiment et, en

1. J. L. Austin, *How to do things with words*, éd. J. O. Urmson, Oxford, The Clarendon Press, 1962; trad. fr. : *Quand dire, c'est faire*, Paris, éd. du Seuil, 1970. « Performatif-Constatif », in *La Philosophie analytique*, Paris, éd. de Minuit, 1962.
2. Aristote, *De l'interprétation*, § 1.
3. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, I.

général, un « mental act [1] » correspondant. Cette remarque est importante pour la référence au locuteur, au sujet parlant, dont nous parlerons plus loin.

Émile Benveniste n'a pas eu de peine à intégrer à sa propre vision de l'instance de discours la théorie du *speech-act*, comme on le voit dans son compte rendu de « la philosophie analytique et le langage [2] ».

Un quatrième couple — celui du sens et de la référence — a été introduit dans la philosophie contemporaine par Frege, dans *Über Sinn und Bedeutung* [3]. On verra qu'il trouve lui aussi un ancrage dans le concept de sémantique selon Benveniste. Seule, en effet, la phrase permet cette distinction. C'est seulement au niveau de la phrase, prise comme un tout, qu'on peut distinguer ce qui est dit et ce sur quoi on parle. Cette différence est déjà impliquée par la simple définition équationnelle : A = B, où A et B ont des sens différents. Mais si l'on dit que l'un égale l'autre, on dit du même coup qu'ils se réfèrent à la même chose. On peut faire apparaître la différence entre le sens et la référence en considérant les cas où il y a manifestement deux sens pour une référence (le maître d'Alexandre et l'élève de Platon), ou ceux où il n'y a pas de référent assignable empiriquement (le corps le plus éloigné de la Terre).

La distinction entre sens et référence est absolument caractéristique du discours; elle heurte de front l'axiome de l'immanence de la langue. Dans la langue, il n'y a pas de problème de référence : les signes renvoient à d'autres signes *dans* le même système. Avec la phrase, le langage sort de lui-même; la référence marque la transcendance du langage à lui-même.

Ce trait, plus que d'autres peut-être, marque la différence fondamentale entre le sémantique et le sémiotique. Le sémiotique ne connaît que des relations intra-linguistiques; seule la sémantique s'occupe de la relation du signe avec les choses dénotées, c'est-à-dire finalement de la relation entre la langue et le monde. Il n'y a donc pas d'opposi-

1. Peter Geach, *Mental Acts*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1957. Sur le « *Commitment* » propre à chaque acte de discours et sur le facteur psychologique de « désir » et de « croyance » impliqué par ce « *commitment* ». Cf. John Searle, *Speech Acts*, p. 64-71; Paul Ricœur, « Discours et Communication », in *La Communication*, Actes du XVe Congrès des Sociétés de philosophie de langue française, Montréal, éd. Montmorency, 1973.

2. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, chap. XIII et XIV.

3. Gottlob Frege, « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 1892; trad. fr. : « Sens et dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, éd. du Seuil, 1971; trad. angl. : « On Sense and Reference », in *Philosophical Writings of Gottlob Frege*, Oxford, Blackwell, 1952.

tion entre la définition du signe par la relation signifiant-signifié et sa définition par la relation à la chose. La substitution de la première à la seconde définition constitue seulement la sémiotique comme sémiotique. Mais la seconde n'est pas abolie; elle continue de valoir pour le langage en emploi et en action, lorsque le langage est pris dans sa fonction de médiateur entre l'homme et l'homme, entre l'homme et le monde, donc intégrant l'homme à la société et assurant l'adéquation du langage au monde. Aussi bien peut-on rattacher le problème de la référence à la notion d'intenté, que l'on a distinguée plus haut de celle de signifié. C'est l'intenté, et non le signifié, qui a une visée extérieure au langage : « Avec le signe, on atteint la réalité intrinsèque de la langue; avec la phrase, on est relié aux choses hors de la langue; et tandis que le signe a pour contrepartie constituant le signifié qui lui est inhérent, le sens de la phrase implique référence à la situation de discours, et à l'attitude du locuteur [1] ». Nous dirons donc que la fonction de transcendance de l'intenté recouvre parfaitement le concept fregéen de référence. En même temps, est pleinement justifiée l'analyse phénoménologique de Husserl basée sur le concept d'intentionnalité : le langage est par excellence intentionnel, il vise l'autre que lui-même [2].

Cinquième couple : référence à la réalité et référence au locuteur. La référence est elle-même un phénomène dialectique; dans la mesure où le discours se réfère à une situation, à une expérience, à la réalité, au monde, bref à l'extra-linguistique, il se réfère aussi à son propre locuteur par des procédés qui sont essentiellement de discours et non pas de langue [3]. Au premier rang de ces procédés, les pronoms personnels qui sont proprement « asémiques » : le mot « je » n'a pas de signification en lui-même, il est un indicateur de la référence du discours à celui qui parle. « Je », c'est celui qui, dans une phrase, peut s'appliquer à lui-même « je » comme étant celui qui parle; donc, le pronom personnel est essentiellement fonction de discours et ne prend sens que quand quelqu'un parle et se désigne lui-même en disant « je ». Aux pronoms personnels s'ajoutent les temps des verbes : ceux-ci constituent des systèmes grammaticaux très différents, mais qui ont un point d'ancrage dans le présent. Or le présent, comme le pronom

1. É. Benveniste, « la forme et le sens dans le langage », *op. cit.* p. 36.
2. E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, 2e éd., Halle, Niemeyer, 1913; trad. fr. : *Recherches logiques* I et *Recherches logiques* V, Paris, PUF, 1961, 1962.
3. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Ve partie : « L'homme dans la langue », p. 227-285.

personnel, est auto-désignatif. Le présent, c'est le moment même où le discours est prononcé; c'est le présent du discours; par le moyen du présent, le discours se qualifie temporellement lui-même. Il faut en dire autant de nombreux adverbes (ici et maintenant, etc.) tous reliés à l'instance de discours. Il en va de même des démonstratifs, « ceci, cela », dont les oppositions sont déterminées par rapport au locuteur; en tant qu'auto-référentiel, le discours détermine un ceci — ici — maintenant absolu.

Il est évident que ce caractère auto-référentiel est impliqué dans la notion même d'instance de discours. Il peut également être rapproché de la théorie du *speech-act*. En effet, les « modalités dont la phrase est susceptible » (130) — proposition assertive, interrogative, impérative, bien qu'elles reposent identiquement sur la prédication — expriment des engagements divers du locuteur dans son discours : « Ces trois modalités ne font que refléter les trois comportements fondamentaux de l'homme parlant et agissant par le discours sur son interlocuteur: il veut lui transmettre un élément de connaissance, ou obtenir de lui une information, ou lui intimer un ordre » (*ibid.*). Or ce sont là des corollaires de la fonction de communication, laquelle s'appuie sur la fonction auto-référentielle du discours. En effet, « ce sont les trois fonctions interhumaines du discours qui s'impriment dans les trois modalités de l'unité de phrase, chacune correspondant à une attitude du locuteur » (*ibid.*).

Une bonne corrélation s'établit ainsi entre la théorie du *speech-act* et le caractère auto-référentiel du discours, impliqué lui-même dans la notion d'instance de discours.

Un dernier trait est, pour notre étude de la métaphore, d'une conséquence considérable. La distinction du sémiotique et du sémantique entraîne une répartition nouvelle du paradigmatique et du syntagmatique. Les relations paradigmatiques (principalement les flexions, les dérivations, etc.) concernent les signes dans le système; elles sont donc d'ordre sémiotique; pour elles vaut la loi de binarité chère à Jakobson et aux structuralistes [1]. En revanche, le syntagme est le nom même de la forme spécifique dans laquelle s'accomplit le sens de la phrase. Ce trait est capital pour notre enquête : car si le paradigme est sémiotique et le syntagme sémantique, alors la substitution, loi paradigmatique, est à mettre du côté du sémiotique. Il faudra donc dire que la méta-

1. Roman Jakobson, « La linguistique », in *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, chap. VI, Paris-La Haye, Mouton, Unesco, 1970.

phore, traitée en discours — l'énoncé métaphorique — est une sorte de syntagme, et on ne pourra plus mettre le procès métaphorique du côté paradigmatique et le procès métonymique du côté syntagmatique. Cela n'interdira pas, comme on le montrera dans la cinquième étude, de classer la métaphore, prise comme effet de sens affectant les mots, parmi les substitutions; mais, en retour, ce classement sémiotique n'est pas exclusif d'une recherche proprement sémantique portant sur la forme de discours, donc de syntagme, réalisé par la métaphore. C'est en effet comme syntagme que l'énoncé métaphorique devra être considéré, s'il est vrai que l'effet de sens résulte d'une certaine action que les mots exercent les uns sur les autres dans la phrase. La place en creux de la métaphore peut être distinguée dans l'exposé de Benveniste : « C'est par suite de leur co-aptation que les mots contractent des valeurs qu'en eux-mêmes ils ne possédaient pas et qui sont même contradictoires avec celles qu'ils possèdent par ailleurs » (*La Forme et le Sens*, 38).

2. SÉMANTIQUE ET RHÉTORIQUE DE LA MÉTAPHORE

Le rôle de pionnier exercé par *la Philosophie de la rhétorique* de I. A. Richards [1] ne saurait être sous-estimé. Ce n'est pas d'abord à une sémantique de la phrase, mais à une nouvelle définition de la rhétorique, qu'il rattache la théorie de la métaphore qui occupe le chapitre V et le chapitre VI de son ouvrage. Mais il n'est pas difficile de montrer que son concept de rhétorique [2] dérive d'une conception sémantique proche de celle qui vient d'être articulée. Aussi bien a-t-il conscience de « ranimer un vieux sujet » sur la base d'une analyse nouvelle du langage.

I. A. Richards emprunte sa définition de la rhétorique à un des derniers grands traités du XVIIIe siècle anglais, celui de l'archevêque Whateley : la rhétorique, déclare celui-ci, est « une discipline philosophique visant à la maîtrise des lois fondamentales de l'usage du langage » (*op. cit.*, 7). On le voit, l'amplitude de la rhétorique grecque est restituée par chacun des éléments de cette définition. En mettant

1. I. A. Richards, *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford University Press, 1936, 1971.

2. Il n'est pas sans intérêt de noter que, des trois études que nous rapprochons dans ce chapitre, l'une se place sous le sigle de la « rhétorique », la seconde sous celui de la « grammaire logique », la troisième sous celui de la « critique littéraire ». On ne peut souligner de façon plus frappante le caractère incertain des frontières de ces disciplines. La tentative de les enraciner dans une même sémantique devient d'autant plus significative.

l'accent sur l'emploi du langage, l'auteur situe la rhétorique au plan proprement verbal de la compréhension et de la communication; la rhétorique est la théorie du discours, de la pensée comme discours. En cherchant les lois de cet emploi, il soumet en outre les règles de l'habileté à un savoir organisé. En proposant pour but à la rhétorique de maîtriser ces lois, il place l'étude de la mécompréhension sur le même plan que celle de la compréhension verbale (à sa suite, Richards appelle la rhétorique : « Une étude de la compréhension et de la mécompréhension verbale ») (23). Enfin, le caractère philosophique de cette discipline est assuré par le souci majeur de remédier à la « perte de communication », plutôt que d'assigner à la rhétorique le souci de persuader, d'influencer et, finalement, de plaire, souci qui, de proche en proche, a coupé dans le passé la rhétorique de la philosophie. Nous appellerons donc rhétorique « une étude de la mécompréhension et des remèdes apportés à celle-ci » (3).

Ce n'est pas seulement par l'ambition proposée à la rhétorique que ce projet s'écarte de celui de la rhétorique décadente, mais par son tour franchement hostile à toute taxinomie. On ne trouve dans ce petit ouvrage aucune tentative de classer les figures; et la métaphore y règne sans aucune allusion à ce qui pourrait l'opposer à la métonymie ou à la synecdoque, comme c'était déjà le cas dans la *Poétique* d'Aristote. Ce trait négatif n'est pas fortuit. Que pourrait-on classer, sinon des écarts? Et par rapport à quoi peut-il y avoir écart, sinon par rapport à des significations fixes? Et quels éléments du discours sont fondamentalement porteurs de signification fixe, sinon les noms? Or toute l'entreprise rhétorique de I. A. Richards s'emploie à rétablir les droits du discours aux dépens de ceux du mot. Dès le début, son attaque porte sur la distinction cardinale en rhétorique classique entre sens propre et sens figuré, distinction qu'il met au compte de la « superstition de la signification propre » (11). Or les mots n'ont pas de signification propre, parce qu ils n'ont pas de signification en propre; et ils ne possèdent aucun sens en eux-mêmes, parce que c'est le discours, pris comme un tout, qui porte le sens de manière indivise. C'est donc au nom d'une théorie franchement contextuelle du sens — théorie résumée dans le « théorème contextuel de la signification » (40) — que l'auteur peut condamner la notion de sens propre.

Quant à cette loi du contexte, l'auteur l'édifie sur les considérations suivantes. C'est d'abord le fait de l'échange qui impose le primat du contexte : « Nous sommes des choses qui répondent à d'autres choses » (29); le contexte du discours est donc lui-même une partie d'un contexte plus vaste, constitué par la situation de question et de réponse. En outre, dans une tranche de discours, les mots ne doivent

leur sens qu'à un phénomène « d'efficacité déléguée » (32). Ce phénomène est la clé de la notion de contexte; un contexte est « le nom d'un faisceau d'événements qui reviennent ensemble, en y incluant les conditions requises aussi bien que ce que nous pouvons isoler comme cause ou comme effet » (34). Dès lors, les mots n'ont de signification que par abréviation du contexte; « ce qu'un signe signifie exprime les parties manquantes des contextes desquels il tire son efficacité déléguée » (35); il reste donc vrai que le mot vaut pour..., est mis pour..., mais non pour une chose ou une idée. La croyance que les mots possèdent une signification qui leur serait propre est un reste de sorcellerie, le résidu de la « théorie magique des noms » (71). Ainsi les mots ne sont-ils aucunement les noms des idées présentes à l'esprit; aucune association fixe à quoi que ce soit de donné ne les constitue; ils se bornent à renvoyer aux parties manquantes du contexte; dès lors, la constance du sens n'est jamais que la constance des contextes; et cette constance ne va pas de soi; la stabilité est elle-même un phénomène à expliquer. Ce qui irait plutôt de soi, ce serait une loi de procès et de croissance comme celle que Whitehead mettait au principe du réel.

Dès lors, rien ne s'oppose à ce qu'un mot signifie plus d'une chose; puisqu'il renvoie à des parties contextuellement manquantes, celles-ci peuvent appartenir à des contextes opposés; les mots expriment alors par leur « surdétermination » des « rivalités à grande échelle entre contextes » (40). Cette critique de la superstition de l'unique signification vraie, prépare évidemment une appréciation positive du rôle de la métaphore. Mais la remarque vaut pour toutes les formes de double-sens qui peuvent s'attacher aux intentions, aux arrière-pensées et aux conventions véhiculées par les parties manquantes du contexte.

Le rapport de priorité entre le mot et la phrase est ainsi entièrement renversé. On se rappelle la concurrence entre l'idée et la proposition chez Fontanier et le privilège final de l'idée dans *les Figures du discours* [1]. Avec I. A. Richards, l'hésitation n'est plus possible. Le sens de la phrase ne résulte pas de celui des mots, mais celui-ci procède du démembrement de la phrase et de l'isolement d'une de ses parties. La voie du *Théétète* l'emporte sur celle du *Cratyle*. Dans la conférence intitulée, de façon significative, « l'Interanimation des mots » (47), I. A. Richards met en place la théorie de l'interpénétration des parties du discours sur laquelle s'édifiera la théorie de l'interaction propre à la métaphore.

1. IIe *Étude*, § 2.

Les modalités de cette interpénétration sont elles-mêmes fonction du degré de stabilité des significations de mots, c'est-à-dire des contextes qui sont abrégés. A cet égard, le langage technique et le langage poétique constituent les deux pôles d'une même échelle : à une extrémité, règnent les significations univoques ancrées dans les définitions; à l'autre extrémité, aucun sens ne se stabilise en dehors du « mouvement entre significations » (48). Certes, la pratique des bons auteurs tend à fixer les mots dans des valeurs d'usage. Cette fixation par l'usage est sans doute à l'origine de la croyance fausse que les mots ont un sens, possèdent leur sens. Aussi bien la théorie de l'usage n'a-t-elle pas renversé, mais finalement consolidé, le préjugé de la signification propre des mots. Mais l'emploi littéraire des mots consiste précisément à restituer, à l'encontre de l'usage qui les fige, « le jeu des possibilités interprétatives résidant dans le tout de l'énonciation » (55). C'est pourquoi le sens des mots doit être chaque fois « deviné » (53) sans que jamais on puisse faire fond sur une stabilité acquise. L'expérience de la traduction va dans le même sens : elle montre que la phrase n'est pas une mosaïque, mais un organisme; traduire, c'est inventer une constellation identique où chaque mot reçoit l'appui de tous les autres et, de proche en proche, tire bénéfice de la familiarité avec la langue entière.

Nous disions que I. A. Richards rompait avec la théorie du mot conçu comme le nom de l'idée. Il faut ajouter qu'il va plus loin que Benveniste dans la primauté de l'instance de discours sur le mot. Celui-ci subordonne sans doute le sens actuel du mot à celui, tout circonstanciel, de la phrase, mais il ne l'y dissout pas. C'est que, chez lui, la sémantique reste en tension avec une sémiotique qui assure l'identité des signes par le moyen de leurs différences et de leurs oppositions. Nous reviendrons dans la cinquième étude sur ce conflit entre une sémiotique, fondée sur des lois différentielles et qui ainsi permet l'établissement d'une taxinomie, et une sémantique qui ne connaît qu'une sorte d'opération, celle du prédicat, et permet tout au plus une énumération, peut-être indénombrable (comme le suggère Wittgenstein) [1] des « actes de discours ». Avec I. A. Richards, nous entrons dans une sémantique de la métaphore qui ignore la dualité d'une théorie des signes et d'une théorie de l'instance de discours, et qui s'édifie directement sur la thèse de l'interanimation des mots dans l'énonciation vive.

1. Ludwig Wittgenstein, *Philosophical Investigations (1953)*, New York, Macmillan, 1963, trad. fr. *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, § 23 : « Mais combien de sortes de phrases existe-t-il? L'affirmation, l'interrogation, le commandement peut-être? — Il en est d'innombrables sortes... »

Cette théorie est une rhétorique, en ce qu'elle enseigne la maîtrise du jeu contextuel par une connaissance des critères de compréhension autres que ceux de la simple identité de sens sur quoi s'édifie la logique. Cette attention portée aux critères procède de l'antique réflexion sur les « vertus de la *lexis* [1] »; mais ces critères — précision, vivacité, expressivité, clarté, beauté — restent dans la dépendance de la superstition de la signification propre. Si la rhétorique est « une étude de la mécompréhension et des remèdes qu'on peut y apporter » (3), le remède est la « maîtrise » (*command*) [2] des déplacements (*shifts*) de signification qui assurent l'efficacité du langage par la communication; la conversation ordinaire consiste à suivre ces déplacements; la rhétorique doit enseigner à les maîtriser; une étude « systématique » (73) des formes récurrentes d'ambiguïté ou de transfert est ainsi la tâche la plus urgente de la nouvelle rhétorique. On peut toutefois douter qu'une telle étude puisse être systématique au sens de l'esprit taxinomique; il s'agit plutôt d'une « clarification », d'une « traduction de notre habileté en compréhension » (*ibid.*), dans un esprit proche de la *linguistic analysis* anglo-saxonne.

C'est bien à une telle clarification que procèdent les deux conférences consacrées par Richards à la métaphore (conférences V et VI).

C'est d'abord dans l'usage ordinaire qu'il faut surprendre son fonctionnement; car, contrairement au mot fameux d'Aristote selon lequel la maîtrise de la métaphore est un don du génie et ne saurait être enseignée, le langage, comme l'a bien vu Shelley, est « vitalement métaphorique [3] »; si « bien métaphoriser », c'est avoir la maîtrise des ressemblances, alors nous ne saurions sans elle saisir aucune relation inédite entre les choses; loin donc d'être un écart par rapport à l'opération ordinaire du langage, elle est « le principe omniprésent à toute son action libre » (90); elle ne constitue pas un pouvoir additionnel, mais la forme constitutive du langage; en se bornant à décrire des

1. Ire *Étude*, p. 47.

2. L'expression « *command* », qui donne son titre à la VIe conférence, intitulée « *The command of metaphor* » (115 et s.), est suggérée par la déclaration fameuse d'Aristote dans la *Poétique* (1459 *a* 8) que I. A. Richards traduit ainsi : « *The greatest thing by far is to have a command of metaphor. This alone cannot be imparted to another : it is the mark of genius, for to make good metaphor implies an eye for ressemblances* » (*op. cit.*, 89).

3. « *Language is vitally metaphorical, that is, it marks the before unapprehended relations of things and perpetuates their apprehension, until words, which represent them, become, through time, signs for portions or classes of thought instead of pictures of integral thoughts : and then, if no new poets should arise to create afresh the associations which have been thus disorganised, language will be dead to all the nobler purposes of human intercourse* », cité par I. A. Richards, *op. cit.*, 90-91.

ornements de langage, la rhétorique s'est condamnée à ne traiter que de problèmes superficiels. Or la métaphore tient aux profondeurs mêmes de l'interaction verbale.

Cette omniprésence de la métaphore résulte du « théorème contextuel de la signification ». Si le mot est le substitut d'une combinaison d'aspects, qui sont eux-mêmes les parties manquantes de leurs divers contextes, le principe de la métaphore dérive de cette constitution des mots. Selon une formulation élémentaire, la métaphore maintient deux pensées de choses différentes simultanément actives au sein d'un mot ou d'une expression simple, dont la signification est la résultante de leur interaction. Ou, pour accorder cette description avec le théorème de la signification, nous dirons que la métaphore tient ensemble dans une signification simple deux parties manquantes différentes des contextes différents de cette signification. Il ne s'agit donc plus d'un simple déplacement des mots, mais d'un commerce entre pensées, c'est-à-dire d'une transaction entre contextes. Si la métaphore est une habileté, un talent, c'est un talent de pensée. La rhétorique n'est que la réflexion et la traduction de ce talent dans un savoir distinctif.

A ce stade de la description, le danger serait plutôt inverse de celui auquel l'excessive minutie de la tropologie exposait. Tout couple de pensées abrégé en une unique expression ne constitue-t-il pas une métaphore? C'est ici que I. A. Richards introduit un facteur distinctif qui joue le rôle de différence spécifique par rapport au concept générique de « transaction entre contextes ». Dans la métaphore, les deux pensées sont en quelque sorte dénivelées, en ce sens que nous décrivons l'une sous les traits de l'autre. Fontanier en avait aperçu quelque chose dans sa définition de la métaphore « présenter une idée sous le signe d'une autre [1]...» ; mais il n'avait pu en tirer toutes les conséquences, faute d'une théorie adéquate du discours. I. A. Richards propose d'appeler « teneur » (*tenor*) l'idée sous-jacente, et « véhicule » (*vehicle*) l'idée sous le signe de laquelle la première est appréhendée [2]. Mais

1. IIe *Étude*, p. 79.

2. *Op. cit.*, p. 90. Le sens fondamental du terme *tenor* est préservé dans le texte suivant de Berkeley, cité par I. A. Richards : « *I do... once for all desire whoever shall think it worth his while to understand... that he would not stick in this or that phrase, or manner of expression, but candidly collect my meaning from the whole sum and tenor of my discourse, and laying aside the words as much as possible, consider the base notions themselves...* », *op. cit.*, 4-5. — Ch. Perelman et L. O. Olbrechts-Tyteca introduisent dans leur *Traité de l'argumentation* (Paris, PUF, 1958), les deux expressions de *thème* et de *phore* qui pourraient constituer une bonne traduction du couple *tenor* et *vehicle*. Toutefois, les auteurs limitent l'application de ce couple à l'analogie, c'est-à-dire au rapport de proportionnalité : « Nous

il importe de bien noter que la métaphore n'est pas le « véhicule » : elle est le tout constitué par les deux moitiés. Ce vocabulaire est sans doute moins familier qu'un autre. Pourquoi ne pas dire : l'idée originale et l'idée empruntée? ou bien : ce qui est réellement pensé ou dit et ce à quoi on le compare? ou bien : le sujet principal et ce à quoi il ressemble? ou mieux : l'idée et son image? Mais, précisément, l'avantage de ce vocabulaire ésotérique est d'écarter toute allusion à un sens propre, tout recours à une théorie non contextuelle de l'idée, aussi et mieux encore tout emprunt à la notion d'image mentale. (I. A. Richards a ici pour adversaires principaux les rhétoriciens anglais du XVIIIe siècle. A ceux-ci, il oppose la perspicacité de Coleridge, dont il cite un texte admirable [1].) Rien, à cet égard, n'est plus égarant que la confusion entre figure de style et image, si l'on entend par image la copie de la perception sensible. « Teneur » et « véhicule » sont neutres au regard de toutes ces confusions. Mais, surtout, il est exclu qu'on puisse parler de la « teneur » à part de la figure, ni traiter le « véhicule » comme un ornement surajouté : c'est la présence simultanée de la « teneur » et du « véhicule » et leur interaction qui engendrent la métaphore; dès lors, la teneur ne reste pas inchangée, comme si le véhicule n'était qu'un vêtement, un ornement. On verra le parti que Max Black tirera de cette remarque.

Qu'en est-il maintenant de la « maîtrise (*command*) de la métaphore », dans une reprise réflexive du talent spontané à l'œuvre dans la métaphore? Le danger est grand de mettre nos théories, « nécessairement simplificatrices et falsificatrices », à la place de notre talent, à bien des égards prodigieux et inexplicable. Peut-être tout renouveau de la rhétorique doit-il courir le risque de cette méprise que William James a appelée « le sophisme du psychologue » (116) : « Il est très probable que de nouvelles tentatives conduisent à nouveau à l'artificiel et à l'arbitraire » (115). (Cet avertissement vaut peut-être pour les tentatives que nous examinerons dans la cinquième Étude.)

---

proposons d'appeler *thème* l'ensemble des termes A et B sur lesquels porte la conclusion... et d'appeler *phore* l'ensemble des termes C et D qui servent à étayer le raisonnement... » (501).

1. Dans ce texte emprunté à l'appendice C du *Statesman's Manual*, Coleridge compare la croissance de l'imaginaire à celle d'un végétal. Ou, plus exactement, c'est en méditant sur les échanges entre la vie individuelle et la vie cosmique par lesquels la partie devient « l'organisme visible » du tout, qu'en même temps il produit métaphoriquement le sens de tout symbole. Un symbole, en effet, « *while it enunciates the whole, abides itself as a living part of that unity of which it is the representative* », I. A. Richards, *op. cit.*, 109. Sur la métaphore chez Coleridge, cf. I. A. Richards, *Coleridge on Imagination*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1934, 1962².

Un premier problème critique qu'une rhétorique réflexive ne peut éluder concerne le sort de la distinction entre sens littéral et sens métaphorique. On a vu que le couple « teneur »-« véhicule » ignore entièrement cette distinction. Mais, si l'on n'en part pas, peut-être peut-on y venir. Le seul critère de la métaphore, en effet, est que le mot donne deux idées à la fois [1], qu'il comporte à la fois « teneur » et « véhicule » en interaction. Par contraste, ce critère peut servir à définir le sens littéral : si l'on ne peut pas distinguer teneur et véhicule, alors le mot peut être tenu provisoirement pour littéral. La distinction littéral-métaphorique n'est donc pas irrécupérable, mais elle ne résulte plus d'un caractère propre des mots; elle résulte de la manière dont fonctionne l'interaction, sur la base du théorème du sens contextuel. Mais, alors, le sens littéral n'a plus rien à voir avec le sens propre. En outre, le langage littéral devient fort rare, en dehors du langage technique des sciences.

La lucidité réflexive appliquée au talent métaphorique consiste, pour une bonne part, à rendre compte du fondement de la métaphore, de sa « raison ». Qu'il s'agisse de métaphore morte (le pied de la chaise) ou vive — la métaphore d'écrivain —, on s'accorde pour en chercher la raison dans un caractère commun. Mais celui-ci ne repose pas nécessairement sur une ressemblance directe entre la « teneur » et le « véhicule »; il peut résulter d'une attitude commune. Un vaste éventail de cas intermédiaires se déploie donc entre ces deux extrêmes.

Un nouveau problème critique procède du précédent : le rapport entre « teneur » et « véhicule » est-il nécessairement de l'ordre de la comparaison? Mais qu'est-ce qu'une comparaison? Comparer peut être tenir ensemble deux choses pour les laisser opérer ensemble; ce peut être aussi apprécier leur ressemblance; ou, encore, saisir certains aspects de l'une à travers la présence conjointe de l'autre. La ressemblance sur laquelle la rhétorique finissante a construit la définition de la métaphore n'est donc qu'une forme particulière du rapprochement par quoi nous décrivons une chose dans les termes d'une autre. Le « véhicule » a bien des manières de contrôler la modalité d'appréhension de la « teneur ». Mais la thèse qui prendrait l'exact contrepied de la définition stricte de la métaphore par la ressemblance pour remplacer, avec André Breton, la comparaison par la mise en présence de deux idées hétéroclites, « d'une manière brusque et saisissante [2] », a seulement le mérite de produire une

1. I. A. Richards rappelle le mot de Johnson : est métaphore tout mot qui « *gives us two ideas for one* », *op. cit.*, 116.
2. A. Breton, *Les Vases communicants*, cité par I. A. Richards, *op. cit.*, 123.

image négative de la rhétorique classique. Comparer, soutient I. A. Richards, c'est toujours relier et « l'esprit est un organe qui relie; il n'opère qu'en reliant et il est capable de relier deux choses quelconques selon un nombre indéfiniment variable de manières différentes » (125). Comme on voit, la « philosophie de la rhétorique », pour hostile qu'elle soit aux significations propres, ne plaide pas pour le désordre calculé. L'arc peut être tendu à l'extrême, mais la flèche garde une visée; pas de langage, donc, qui ne donne sens à ce qui d'abord écartèle l'esprit. Parfois, un poème entier est requis pour que l'esprit invente ou trouve un sens; mais toujours l'esprit relie.

Ainsi la même théorie de la tension fait-elle une place égale à la dissemblance et à la ressemblance; la modification que le *véhicule* imprime à la *teneur* est peut-être même davantage l'œuvre de leur dissemblance que de leur ressemblance [1].

Le dernier problème critique concerne la portée *ontologique* du langage métaphorique.

Il est fait une première allusion à ce problème à propos de l'habileté spontanée; le théorème du sens contextuel permet en effet d'entendre par contexte les parties manquantes du discours impliqué dans le sens des mots, mais aussi les situations représentées par ces termes manquants; c'est pourquoi on peut ne pas hésiter à parler d'une saisie métaphorique de la réalité elle-même : « Notre monde, dit Richards, est un monde projeté, tout imprégné de caractères empruntés à notre propre vie... les échanges entre significations de mots que nous étudions dans les métaphores verbales explicites sont surimposés à un monde perçu, qui est lui-même le produit de métaphores antérieures spontanées » (109). Tout cela est inscrit dans le théorème général de la signification. Mais l'analyse de I. A. Richards n'est pas orientée vers le problème des rapports de la métaphore et de la réalité comme le sera celle de Ph. Wheelwright que nous considérerons dans la septième étude; nous devons en effet ajourner ce problème, faute de pouvoir discerner, à ce stade de notre recherche, entre sens et référence.

Une rhétorique réflexive ne peut non plus trancher le problème; du moins peut-elle le clarifier en l'abordant par celui de la croyance; devons-nous croire ce qu'une énonciation dit, pour la comprendre pleinement? Devons-nous accepter pour vrai ce que disent métaphoriquement la *Bible* ou *la Divine Comédie?* Une réponse critique consistera à discerner quatre modes possibles d'interprétation, et donc aussi de croyance, selon que celle-ci vise : un énoncé basé sur l'abstraction

1. Le problème de la ressemblance est discuté ci-dessous dans la VIe *Étude*.

de la « teneur », ou un énoncé tiré du seul « véhicule », ou un énoncé portant sur leurs relations, ou selon « que nous pourrions accepter ou refuser la direction qu'ensemble ils tendraient à donner à notre manière de vivre » (135). Cette dernière possibilité de comprendre un énoncé métaphorique semble bien redoubler, mais sur un mode critique, le mouvement spontané, évoqué plus haut, de prise métaphorique sur le monde. C'est ce mode de compréhension que nous tiendrons nous-même pour le paradigme d'une conception herméneutique de la métaphore [1]. La « maîtrise de la métaphore », comme le suggère I. A. Richards lui-même, sera alors celle « du monde que nous nous forgeons pour y vivre » (*ibid.*); l'auteur ne procède pas plus avant dans cette direction; il se borne à évoquer le cas de la psychanalyse où le « transfert » — autre mot, précisément, pour la métaphore — ne se réduit pas à un jeu entre les mots, mais opère entre nos manières de considérer, d'aimer et d'agir; c'est en effet dans l'épaisseur même des relations vitales que nous déchiffrons les situations nouvelles en termes de figures — par exemple, l'image parentale — lesquelles jouent le rôle de « véhicule » à l'égard de ces situations nouvelles considérées comme « teneur ». Le procès de l'interprétation se poursuit alors au niveau des modes d'exister. L'exemple de la psychanalyse, brièvement évoqué, permet du moins d'apercevoir l'horizon du problème rhétorique : si la métaphore consiste à parler d'une chose dans les termes d'une autre, ne consiste-t-elle pas aussi à percevoir, penser ou sentir, à propos d'une chose, dans les termes d'une autre?

3. GRAMMAIRE LOGIQUE ET SÉMANTIQUE

L'article de Max Black intitulé « Metaphor » et publié dans *Models and Metaphors* [2], est devenu, outre-Atlantique, un classique du sujet. A juste titre : il condense d'une manière en quelque sorte nucléaire les thèses essentielles d'une analyse sémantique de la métaphore qui s'établit au niveau de l'énoncé entier, pour rendre compte d'un changement de sens qui se concentre dans le mot. Toutefois, ce bref essai n'éclipse pas l'ouvrage de I. A. Richards, en dépit des tâtonnements de ce dernier et d'un certain manque chez lui de technicité. C'est cet ouvrage qui a fait la percée; après lui, Max Black et d'autres occupent et organisent le terrain.

1. VIIe *Étude*.
2. Max Black, *Models and Metaphors*, Ithaca, Cornell University Press, 1962; chap. III : « Metaphor »; chap. XIII : « Models and Archetypes ».

Le propos de Max Black paraît d'abord diverger du précédent; aucun souci de restaurer la vieille rhétorique ne l'anime; il se propose plutôt d'élaborer la « grammaire logique » de la métaphore, en entendant par là l'ensemble des réponses convaincantes aux questions du genre suivant : A quoi reconnaît-on un exemple de métaphore? Y a-t-il des critères qui permettent de la détecter? Faut-il voir en elle un simple ornement ajouté au sens pur et simple? Quelles relations y a-t-il entre métaphore et comparaison? Quel effet cherche-t-on en employant une métaphore? Comme on voit, la tâche de clarification que ces questions suscitent ne diffère guère de ce que I. A. Richards appelle rhétorique, dès lors que, pour ce dernier, acquérir la maîtrise de la métaphore exige qu'on en comprenne le fonctionnement et celui du langage tout entier. Entre maîtrise réfléchie et clarification, la parenté est grande. En outre, les deux auteurs partagent la conviction que leur travail de clarification présuppose, chez l'un, l'habileté technique dans l'usage de la métaphore, chez l'autre, un accord spontané sur une liste préalable d'exemples manifestes de métaphore. De même, donc, qu'on ne peut commencer de poser des expressions bien formées sans s'appuyer d'abord sur la conscience de grammaticalité des locuteurs, c'est l'usage spontané qui guide les premiers pas de la grammaire logique. Celle-ci couvre donc le même terrain que la rhétorique réfléchie de Richards, à quoi elle ajoute des précisions d'un plus haut degré de technicité dues à la compétence du logicien et de l'épistémologue.

Sur trois points, au moins, le travail de clarification de Max Black marque un progrès décisif.

Le premier concerne la structure même de l'énoncé métaphorique, que Richards exprimait par le rapport « teneur »-« véhicule ». Avant de pouvoir introduire cette distinction et de la critiquer, il faut partir de ceci : c'est un énoncé entier qui constitue la métaphore, mais l'attention se concentre sur un mot particulier dont la présence justifie qu'on tienne l'énoncé pour métaphorique. Ce balancement du sens entre l'énoncé et le mot est la condition du trait principal : à savoir, le contraste existant, au sein du même énoncé, entre un mot pris métaphoriquement et un autre qui ne l'est pas : dans « *The chairman plowed through the discussion* », le mot « *plowed* » est pris métaphoriquement, les autres non. Nous dirons donc que la métaphore est une phrase, ou une expression du même genre, dans laquelle certains mots sont employés métaphoriquement tandis que d'autres sont employés non métaphoriquement. Ce trait fournit un critère qui distingue la métaphore du proverbe, de l'allégorie, de l'énigme, où tous les mots sont employés métaphoriquement; pour la même raison,

le symbolisme du *Château* de Kafka n'est pas un cas de métaphore. Cette précision, outre qu'elle permet de circonscrire le phénomène, permet de corriger la distinction entre *tenor* et *vehicle*, qui a le défaut de porter sur des « idées » ou « pensées », dont on dit qu'elles sont « actives ensemble », et surtout de comporter, pour chacune, des significations trop fluctuantes (47, n. 23). La définition ci-dessus permet d'isoler le mot métaphorique du reste de la phrase; on parlera alors de *focus* pour désigner ce mot et de *frame* pour désigner le reste de la phrase; ces expressions ont l'avantage d'exprimer directement le phénomène de focalisation sur un mot, sans pourtant revenir à l'illusion que les mots ont en eux-mêmes un sens. En effet, l'emploi métaphorique du « foyer » résulte du rapport entre « foyer » et « cadre ». Cela, Richards l'avait parfaitement aperçu; la métaphore, disait-il, procède de l'action conjointe du *tenor* et du *vehicle*. Le vocabulaire plus précis de Max Black permet de serrer de plus près cette interaction, qui se joue entre le sens indivis de l'énoncé et le sens focalisé du mot.

Ici intervient la seconde démarche décisive : l'instauration d'une frontière tranchée entre la théorie de l'interaction issue de la précédente analyse, et les théories classiques, que l'auteur répartit en deux groupes : une conception substitutive et une conception comparatiste de la métaphore. A cet égard, Max Black a conduit l'interprétation à une alternative claire, qui fournira le point de départ de notre propre interrogation dans la quatrième et la cinquième étude. Mais il faut d'abord passer par l'alternative instaurée par Max Black.

Ce que Max Black appelle théorie substitutive correspond très exactement au modèle que nous avons élaboré au début de la deuxième étude, pour servir de pierre de touche à la conception rhétorique classique; Max Black concentre son attaque sur ce que nous avons appelé le cinquième postulat : au lieu d'employer telle expression littérale, le locuteur lui substitue par choix une expression prise en un autre sens que son sens propre normal. A ce postulat, Max Black rattache, comme nous l'avons fait nous-même, les deux autres postulats qui concluent le modèle : si la métaphore est une expression substituée à une expression littérale absente, ces deux expressions sont équivalentes; on peut donc traduire la métaphore par le moyen d'une paraphrase exhaustive; dès lors, la métaphore ne comporte aucune information. Et si la métaphore n'enseigne rien, sa justification doit être cherchée ailleurs que dans sa fonction de connaissance ; ou bien, comme la catachrèse, dont elle n'est alors qu'une espèce, elle comble un vide de vocabulaire : mais, alors, elle fonctionne comme une expression littérale et disparaît en tant que métaphore; ou bien, elle

est un simple ornement du discours, qui donne à l'auditeur le plaisir de la surprise, ou du déguisement, ou de l'expression imagée.

Max Black ne se borne pas à opposer une théorie de l'interaction à une théorie de la substitution; il joint à celle-ci une théorie de la comparaison, dans laquelle il voit un cas particulier de la précédente. Ce n'est pourtant pas de cette manière qu'elle est introduite, mais à partir d'une réflexion générale sur la notion de langage « figuratif » : toute figure implique un déplacement, une transformation, un changement d'ordre sémantique, qui fait de l'expression figurée une fonction « au sens algébrique » d'une expression littérale préalable. D'où la question : qu'est-ce qui caractérise la fonction transformatrice mise en jeu par la métaphore? Réponse : la raison de la métaphore est l'analogie ou la ressemblance (la première valant entre les rapports, la deuxième entre les choses ou les idées). On se rappelle que I. A. Richards adoptait un argument de ce genre dans le cadre de la rhétorique réfléchie. Mais, pour Max Black, la théorie de la comparaison n'est qu'un cas particulier de la théorie de la substitution : en effet, expliciter la raison d'une analogie, c'est produire une comparaison littérale, qui est tenue pour équivalente à l'énoncé métaphorique et qui peut donc lui être substituée.

On peut toutefois douter que la ressemblance à l'œuvre dans la métaphore soit simplement déployée (et, si l'on peut dire, littéralisée) dans la comparaison; notre étude d'Aristote a montré la complexité du rapport entre métaphore et comparaison; l'idée que la métaphore soit une comparaison condensée, abrégée, elliptique, ne va pas de soi. En outre, rien ne dit que la comparaison restituée par explicitation du terme de comparaison (comme, semblable, ressemble à...) constitue un énoncé littéral qu'on puisse traiter comme équivalent à l'énoncé métaphorique qui est substitué à ce dernier. Bref, une théorie où la ressemblance joue un rôle n'est pas nécessairement une théorie où la comparaison constitue la paraphrase de la métaphore. Nous y reviendrons dans la sixième étude.

Max Black adresse, en outre, à la théorie de la comparaison une série d'objections directes, qui ne mettent pas en jeu sa dépendance à la théorie de la substitution. Il le faut bien, puisque la théorie de la comparaison a son argumentation propre et n'est rattachée que par ses conséquences à la théorie précédente. A vrai dire, Max Black ne revient pas sur la notion de langage figuratif, de figure, qui appelle pourtant une discussion distincte (comme les remarques d'Aristote sur « mettre sous les yeux », et celles de Fontanier sur la parenté entre langage figuré et langage imagé, l'attestent). L'attaque de Max Black se concentre sur l'explication de la figure métaphorique par la ressem-

blance ou l'analogie. La ressemblance, déclare-t-il, est une notion vague, sinon vide; outre qu'elle admet des degrés, et donc des extrêmes indéterminés, elle relève plus de l'appréciation subjective que de l'observation objective; enfin, dans les cas où elle peut être légitimement invoquée, il est plus éclairant de dire que c'est la métaphore qui crée la ressemblance, plutôt que la métaphore ne formule quelque ressemblance existant auparavant. Nous reviendrons longuement sur ces objections dans la sixième étude. Disons, par provision, qu'il n'est pas acquis que le sort de la ressemblance soit lié à celui de la comparaison formelle, ni que celle-ci constitue un cas d'interprétation par substitution.

Le plus grave est sans doute qu'en éliminant le primat de l'analogie ou de la ressemblance, on élimine aussi la théorie tropologique tout entière, et la théorie des fonctions transformatrices qui la constituent et dont l'analogie est une espèce. Tournant le dos à toute taxinomie, Max Black admet que toutes les sortes de « fondement » conviennent au changement de signification selon le contexte, voire l'absence de raison propre (43) : « Il n'y a en général aucun " fondement simple " des changements nécessaires de signification — aucune raison qui explique pourquoi certaines métaphores opèrent et d'autres échouent » (45). Cet argument est déclaré formellement incompatible avec la thèse de la comparaison.

Nous reviendrons, dès la quatrième étude, sur la légitimité d'une opposition aussi tranchée entre théorie de la substitution et théorie de l'interaction. Sous-jacente à cette opposition est la dichotomie entre sémiotique et sémantique. Nous l'adoptons à titre d'hypothèse de travail dans la présente étude. Il faudra la remettre en question le moment venu. Soulignons plutôt le bénéfice de cette opposition tranchée entre la théorie de l'interaction et ses rivales : le point décisif est que la métaphore d'interaction, étant insubstituable, est aussi intraduisible « sans perte de contenu cognitif » (46); étant intraduisible, elle est porteuse d'information; bref, elle enseigne.

Le troisième apport majeur de Max Black concerne le fonctionnement même de l'interaction. Comment le « cadre » — le contexte — agit-il sur le terme focal pour susciter en lui une signification nouvelle, irréductible à la fois à l'usage littéral et à la paraphrase exhaustive? C'est le problème de Richards. Mais la solution de Richards ou bien ramène à la théorie de la comparaison en invoquant un caractère commun, ou bien sombre dans les confusions, en parlant de l'activité simultanée de deux pensées. Richards met toutefois sur la voie en suggérant que le lecteur est contraint de « relier deux idées ». Mais comment?

Soit la métaphore : « l'homme est un loup ». Le foyer — loup — opère, non sur la base de sa signification lexicale courante, mais en vertu du « système de lieux communs associés » (40), c'est-à-dire en vertu des opinions et des préjugés à l'égard desquels le locuteur d'une communauté linguistique se trouve engagé, du seul fait qu'il parle; ce système de lieux communs s'ajoute aux emplois littéraux du mot que gouvernent les règles syntactiques et sémantiques, pour former un système d'implications, propre à une évocation plus ou moins aisée et plus ou moins libre. Appeler un homme un loup, c'est évoquer le système lupin des lieux communs correspondants. On parle alors de l'homme en « langage lupin ». Par un effet de filtre (39,) ou d'écran (41), « la métaphore — loup — supprime certains détails, en accentue d'autres, bref *organise* notre vision de l'homme » (*ibid.*).

C'est par là que la métaphore confère un *insight*. Organiser un sujet principal par application d'un sujet subsidiaire constitue en effet une opération intellectuelle irréductible, qui informe et éclaire comme aucune paraphrase ne saurait le faire. Le rapprochement entre modèle et métaphore — opéré par Max Black dans un autre essai [1] — offrirait ici le commentaire adéquat. Il révélerait de manière décisive la contribution de la métaphore à une logique de l'invention. Nous suivrons cette voie dans la septième étude, lorsque la fonction référentielle aura été nettement distinguée de la fonction proprement signifiante de la métaphore. Mais la présente étude, ne connaissant que des éléments immanents au discours — un sujet principal et un sujet subsidiaire —, ne peut faire justice au pouvoir de *redescription* qui s'attache au modèle et, par contrecoup, à la métaphore. Dans les limites de la présente étude, on peut toutefois parler du « contenu cognitif de la métaphore », en contraste avec l'information nulle que la théorie de la substitution lui assigne.

Les mérites de cette théorie de Black sont donc grands. Des questions restent néanmoins sans réponse. Nous avons déjà émis quelques doutes concernant l'élimination de la théorie de la substitution et surtout de la théorie de la comparaison. L'explication de l'interaction par l'évocation du système associé des lieux communs, appelle quelques réserves spéciales.

La difficulté majeure — d'ailleurs aperçue par l'auteur (43-44) — est que recourir à un système associé de lieux communs, c'est s'adresser à des connotations déjà établies; l'explication, du même coup, se limite aux métaphores triviales; il est remarquable à cet égard que l'exemple « l'homme est un loup » soit subrepticement substitué aux

1. « Models and Archetypes », cf. ci-dessus, p. 109 n. 2.

exemples plus riches de la liste initiale. Or n'est-ce pas le rôle de la poésie, et parfois de la prose soutenue, d'établir de nouvelles configurations d'implications? Il faut l'avouer : « Les métaphores peuvent être soutenues par des systèmes d'implications spécialement construits aussi bien que par des lieux communs déjà reçus » (43). La rectification est de taille ; elle n'est pas loin de ruiner la base même de l'explication. Dans le résumé final en forme de thèses, l'auteur déclare : « Les implications associées consistent d'abord en lieux communs à propos du sujet subsidiaire, mais, dans des cas convenables, peuvent consister en implications déviantes établies pour les besoins de la cause par l'écrivain » (44). Qu'en est-il de ces implications inventées sur-le-champ?

On retrouve la même question par un autre côté : l'auteur admet que le système d'implications ne demeure pas inchangé du fait de l'énoncé métaphorique : appliquer ce système, c'est en même temps contribuer à le déterminer (le loup paraît plus humain au moment même où, en appelant l'homme un loup, on place l'homme sous une lumière spéciale). Mais, alors, la création de sens, propre à ce que Fontanier appelait les métaphores d'invention, est répartie sur tout l'énoncé métaphorique, et l'analogie du filtre ou de l'écran ne sert plus à grand-chose; l'émergence du sens métaphorique reste aussi énigmatique qu'auparavant.

Cette question de l'émergence du sens est posée plus directement encore par ce que Max Black appelle l'*application* du prédicat métaphorique; cette application a en effet quelque chose d'insolite et, au sens propre du mot, de paradoxal; si la métaphore élit, accentue, supprime, bref organise le sujet principal, c'est qu'elle déplace sur le sujet principal des caractères qui s'appliquent normalement au sujet subsidiaire. Il y a là une sorte de méprise qu'Aristote suggérait en disant qu'on donne au genre le nom de l'espèce, à l'espèce le nom du genre, etc.; Turbayne, on le verra plus loin [1], souligne fortement ce trait, en le rapprochant de la *category-mistake* de Gilbert Ryle. Or ce paradoxe, qui tient à la notion même d'*epiphora*, est estompé par une théorie qui insiste plus sur les implications du terme focal que sur son application en tant que telle.

En ce qui concerne le statut épistémologique de la présente description, on peut se demander si Max Black a tenu sa promesse d'écrire la « grammaire logique » de la métaphore. L'auteur propose un terme équivalent, celui de « sémantique », qu'il oppose, d'une part à la « syntaxe », d'autre part à une « étude physique » portant sur la

1. Colin Murray Turbayne, *The Myth of Metaphor*, cf. ci-dessous, VIIe *Étude*.

langue : en effet, la même métaphore, traduite dans une autre langue, est indépendante de sa configuration phonétique ou de sa forme grammaticale. Mais l'analyse serait de pure sémantique si seules les règles de notre langage permettaient de dire si une expression-prédicat vaut comme métaphore, indépendamment d'une part des circonstances de l'énonciation, d'autre part des pensées, des actes, des sentiments et des intentions des locuteurs. Or il est rare, accorde l'auteur (29), que la reconnaissance et l'interprétation d'une métaphore autorisent cette double abstraction. Ce qu'on appelle « le poids » ou « l'insistance », attaché à l'emploi particulier d'une expression, dépend largement de l'intention de celui qui use de l'expression : jusqu'à quel point tel penseur parlant de « formes logiques » a-t-il dans l'esprit l'analogie d'un récipient, d'un contour, et souhaite-t-il insister sur cette parenté? Il faut donc avouer (30) que la métaphore relève autant de la « pragmatique » que de la « sémantique ». Or cette question d'allure méthodologique rejoint notre interrogation antérieure concernant le statut du « système associé de lieux communs ». Cette explication par les implications non lexicales des mots, est fort difficile à qualifier de sémantique. On dira sans doute que l'explication n'a rien de psychologique, puisque l'implication est encore gouvernée par des règles à quoi sont « commis » les sujets parlants d'une communauté linguistique; mais on souligne aussi que « la chose importante, concernant l'efficacité de la métaphore, n'est pas que les lieux communs soient vrais, mais qu'ils soient susceptibles d'une évocation aisée et libre » (40). Or cette évocation d'un système associé paraît bien constituer une activité créatrice dont on ne parle ici qu'en termes psychologiques.

De tous les côtés, par conséquent, l'explication en termes de « grammaire logique » ou de « sémantique » côtoie une énigme qui lui échappe : celle de l'émergence d'une signification nouvelle par-delà toute règle déjà établie.

4. CRITIQUE LITTÉRAIRE ET SÉMANTIQUE

De quelle discipline relève une explication de la métaphore? Nous avons entendu deux réponses, celle de la rhétorique, celle de la grammaire logique. Voici maintenant, avec Monroe Beardsley, dans *Aesthetics* [1], celle de la critique littéraire. Comment s'enracine-t-elle dans le sol commun de la sémantique de la phrase? quelle voie dis-

1. Monroe Beardsley, *Aesthetics*, New York, Harcourt, Brace and World, 1958.

tincte y trace-t-elle? quel bénéfice la théorie de la métaphore tire-t-elle de ce changement d'axe?

Je me suis attaché à l'*Esthétique* de Beardsley, non seulement parce que cet auteur offre une explication de la métaphore qui reprend les questions laissées en suspens dans l'analyse de Max Black, mais parce que la critique littéraire dans laquelle son explication prend place est fondée sur une sémantique proche de celle que j'ai exposée au début de cette étude.

Avant de constituer un niveau d'organisation distincte, l'œuvre littéraire est en effet une entité linguistique homogène à la phrase, c'est-à-dire à « la plus petite unité complète de discours » (115). C'est donc à ce niveau que doivent être élaborés les principaux concepts techniques auxquels aura recours la critique; sur ces concepts, s'édifiera une définition purement sémantique de la littérature.

Ces concepts techniques visent à délimiter le phénomène de la signification, dans les phrases et dans les mots, tel que la littérature le fait paraître. Par là, l'auteur prend ses distances à l'égard de toute définition émotionnaliste de la littérature. A la distinction issue du positivisme logique entre langage cognitif et langage émotionnel, il substitue la distinction, interne à la signification, entre signification primaire et signification secondaire : la première est ce que la phrase « pose explicitement » (*state*), la deuxième est ce qu'elle « suggère ». Cette distinction ne coïncide pas avec celle d'Austin, entre constatif et performatif. Car une proposition déclarative peut établir une chose et en suggérer une autre qui, comme la première, peut être vraie ou fausse. Soit l'exemple de Frege : « Napoléon qui s'aperçut du danger sur son flanc droit, disposa lui-même sa garde contre la position ennemie. » La phrase complexe « pose » que Napoléon s'est aperçu..., et a disposé...; mais elle « suggère » que la manœuvre s'est produite *après* la reconnaissance du danger et *à cause* de cette reconnaissance, bref que celle-ci était la raison pour laquelle Napoléon décida la manœuvre; la suggestion peut se révéler être fausse : si l'on découvre, par exemple, que tel n'était pas l'ordre des décisions. Ce qu'une phrase « suggère » est donc ce que nous pouvons inférer que le locuteur probablement croit, par-delà ce qu'il affirme; le propre d'une suggestion est de pouvoir égarer. On peut l'appeler signification secondaire, parce qu'elle n'est pas ressentie comme aussi centrale ou fondamentale que la signification primaire; mais elle fait partie de la signification. Nous dirons encore qu'elle est implicite et non explicite. Toute phrase, à des degrés divers, comporte ainsi une signification implicite, suggérée, secondaire.

Transposons la distinction de la phrase au mot; le mot a une signi-

fication à l'état isolé, mais il reste une partie de la phrase, qu'on ne peut définir et comprendre que par rapport à la phrase réelle ou possible (115). La signification explicite d'un mot est sa désignation; sa signification implicite, sa connotation. Dans le langage ordinaire, la « gamme complète des connotations » n'est jamais effectuée dans un contexte particulier; seule l'est une partie choisie de cette gamme : c'est la « connotation contextuelle » du mot (125). Dans certains contextes, les autres mots éliminent les connotations non désirables d'un mot donné; c'est le cas du langage technique et scientifique où tout est explicite. « Dans d'autres contextes, les connotations sont libérées : ce sont principalement ceux où le langage devient figuré, et plus particulièrement métaphorique » (*ibid.*); on peut dire d'un tel discours qu'il comporte à la fois un niveau primaire et un niveau secondaire de signification, qu'il a un sens multiple : jeux de mots, sous-entendus, métaphores, ironie, sont des cas particuliers de cette polysémie; il faut, notons-le, dire : sens multiple, plutôt qu'ambiguïté, car il n'y a proprement ambiguïté que si, des deux significations possibles, une seule est requise, et si le contexte ne fournit pas de raison de décider entre elles. La littérature, précisément, nous met en présence d'un discours où plusieurs choses sont signifiées en même temps, sans que le lecteur soit requis de choisir entre elles. Une définition sémantique de la littérature, c'est-à-dire une définition en termes de signification, peut ainsi être déduite de la proportion de significations secondaires implicites ou suggérées que comporte un discours; qu'elle soit fiction, essai ou poème, « une œuvre littéraire est un discours qui comporte une part importante de significations implicites » (126).

Mais l'œuvre littéraire n'est pas seulement une entité linguistique homogène à la phrase et qui n'en différerait que par la longueur: c'est une totalité organisée à un niveau propre, tel qu'on puisse distinguer entre plusieurs classes d'œuvres, entre poèmes, essais, fictions en prose (on admet ici que ce sont les classes principales entre lesquelles toutes les œuvres littéraires se distribuent [1]). C'est pourquoi l'œuvre pose un problème spécifique de reconstruction, que Beardsley appelle « explication »; mais, avant d'entrer dans la méthodologie de l'explication, une précision capitale, concernant la notion de signification. peut être introduite : qui, à la différence de la distinction précédente entre l'implicite et l'explicite, n'est discernable qu'au plan de l'œuvre prise comme un tout, bien qu'elle ait encore son fondement dans la sémantique de la phrase; mais c'est l'œuvre, en tant que telle, qui

1. « Toutes les œuvres littéraires tombent sous ces trois classes : poème, essai, fiction en prose » (126).

révèle après coup cette propriété du discours. La signification d'une œuvre peut être entendue en deux sens différents. On peut d'abord entendre par là le « *monde de l'œuvre* » : que raconte-t-elle, quel caractère montre-t-elle, quels sentiments exhibe-t-elle, quelle chose projette-t-elle? Ces questions sont celles qui viennent spontanément à l'esprit du lecteur; elles concernent ce que j'appellerai, dans la septième étude, la *référence*, au sens de la portée ontologique d'une œuvre; la signification, en ce sens, c'est la projection d'un monde possible habitable; c'est elle qu'Aristote a en vue lorsqu'il rattache le *muthos* de la tragédie à la *mimêsis* des actions humaines [1]. Or la question qui occupe la critique littéraire, lorsqu'elle demande ce qu'est une œuvre, ne concerne que la configuration verbale (*verbal design*) ou le discours, en tant que chaîne (*string*) intelligible de mots (115). Le fait décisif est que cette question procède de la suspension et de l'ajournement de la précédente (laquelle, chez Beardsley, est renvoyée au livre V § 15 de son *Esthétique*). Pour rester dans le langage d'Aristote, la critique engendre cette seconde acception de la signification en dissociant le *muthos* de la *mimêsis*, et en réduisant la *poiêsis* à la construction du *muthos*. Ce dédoublement de la notion de signification est l'œuvre de la critique littéraire; toutefois, sa possibilité repose sur une constitution du discours qui a son fondement dans la sémantique de la phrase exposée au début de ce chapitre. Avec Benveniste, nous avons admis que l'intenté du discours, à la différence du signifié au plan sémiotique, se rapportait à des choses, à un monde; mais nous avons posé également, à la suite de Frege, que pour tout énoncé, il était possible de distinguer son sens purement immanent de sa référence, c'est-à-dire de son mouvement de transcendance vers un dehors extra-linguistique. Dans l'usage spontané du discours, la compréhension ne s'arrête pas au sens, mais dépasse le sens vers la référence. C'est l'argument principal de Frege dans son article « Sens et dénotation » : en comprenant le sens, nous nous portons vers la référence. La critique littéraire, en revanche, suspend ce mouvement spontané, s'arrête au sens et ne reprend le problème de la référence qu'à la lumière de l'explication du sens : « Puisque [le monde de l'œuvre] existe en tant que ce qui est intenté ou projeté par les mots, les mots sont les choses qu'il faut considérer les premières » (115). Cette déclaration exprime bien le propos du critique littéraire. Une définition purement sémantique de l'œuvre littéraire procède ainsi de la décomposition du sens et de la référence, et du renversement de priorité entre ces deux plans de signification. C'est

1. Cf. 1re *Étude*, § 5.

une question de savoir si cette décomposition et ce renversement ne sont pas inscrits dans la nature de l'œuvre en tant que littéraire, et si la critique n'obéit pas ici à une injonction de la littérature comme telle. Nous reviendrons à cette question dans la septième étude. Mais, quelle que soit la réponse à cette question, et aussi loin que l'on puisse aller dans la négation de la référence, au moins pour certaines formes d'œuvre littéraire, il ne devra jamais être perdu de vue que la question du sens est prélevée sur celle de la référence, et que la sorte d'intelligibilité purement verbale qu'on peut accorder à la métaphore dans les limites de cette abstraction procède de la suppression et, peut-être, de l'oubli d'une autre question, qui ne concerne plus la structure mais la référence, à savoir le pouvoir de la métaphore de projeter et de révéler un monde.

Beardsley, pour sa part, ne pratique pas cet oubli : « La chose essentielle que fait le créateur littéraire est d'inventer ou de découvrir un objet — que ce soit un objet matériel, ou une personne, ou une pensée, ou un état de chose, ou un événement — autour duquel il rassemble un ensemble de relations qu'on peut apercevoir en tant que rassemblées grâce à leur intersection dans cet objet » (128). Ainsi, le créateur ne pratique un discours multivoque que parce qu'il investit les objets auxquels il se réfère des caractéristiques déployées par les significations secondaires de son discours. C'est par un mouvement second que le critique revient de ces objets investis au phénomène purement verbal de signification multiple.

Tel est le bénéfice d'une approche par la critique littéraire plutôt que par la grammaire logique : en imposant le niveau de considération de l'œuvre, la critique littéraire fait surgir un conflit, qui n'était pas discernable au niveau de la simple phrase, entre deux modes de compréhension : le premier (qui devient le dernier) portant sur le monde de l'œuvre, le second (qui devient le premier) portant sur l'œuvre en tant que discours, c'est-à-dire configuration de mots. La différence de propos avec la rhétorique de I. A. Richards est plus fuyante, peut-être même est-elle purement formelle, la rhétorique se définissant par rapport aux procédés du discours (donc aux transpositions de sens, et parmi celles-ci aux tropes de l'ancienne rhétorique), la critique littéraire se définissant par rapport aux œuvres (poèmes, essais, fictions en prose).

C'est à l'intérieur du champ ainsi délimité que se pose la question d'une définition purement sémantique de la littérature et, avec elle, de la métaphore.

Mais pourquoi poser le problème de la métaphore, si le propos n'est pas de rhétorique? Et pourquoi le poser si le niveau de considération

propre à la critique littéraire est l'œuvre littéraire prise comme un tout : poème, essai, fiction en prose? La manière en quelque sorte oblique dont Beardsley introduit le problème est par elle-même très intéressante. L'explication de la métaphore est destinée à servir de banc d'essai (*test case*) (134) pour un problème plus vaste, celui de l'explication appliquée à l'œuvre elle-même prise comme un tout. Autrement dit, la métaphore est prise comme un *poème en miniature*, et on pose comme hypothèse de travail que, si l'on peut rendre compte de façon satisfaisante de ce qui est impliqué dans ces noyaux de signification poétique, il doit être possible également d'étendre la même explication à des entités plus vastes, telles que le poème entier. Mais circonscrivons d'abord l'enjeu. Le choix même du mot *explication* marque le ferme dessein de combattre le relativisme en critique littéraire. Celui-ci trouve en effet dans la théorie de la signification de solides appuis. S'il est vrai que « discerner une signification dans un poème, c'est l'expliquer » (129), et s'il est vrai que la signification du poème présente une épaisseur, une réserve inexhaustible, le propos même de déclarer la signification d'un poème paraît condamné à l'avance. Comment parler de vérité de l'explication, si toutes les significations sont contextuelles? Et comment y aurait-il une méthode pour identifier une signification qui n'a d'existence que dans l'instant, une signification que l'on peut bien appeler « signification émergente » (131)? A supposer même qu'on puisse considérer que l' « éventail potentiel des connotations » constitue une partie objective des significations verbales, parce qu'elles seraient enracinées dans la manière d'apparaître des choses dans l'expérience humaine, il resterait encore la difficulté majeure de décider laquelle de ces connotations est effectuée dans tel poème donné. Faute de pouvoir en appeler à l'intention de l'écrivain, n'est-ce pas finalement la préférence du lecteur qui fait la décision?

C'est donc pour résoudre un problème semblable à celui de E. D. Hirsch dans son ouvrage *Validity in Interpretation* [1] que Beardsley recourt à la métaphore, comme à un modèle réduit de la difficulté formidable articulée par la critique relativiste. Comment « élaborer une logique non relativiste de l'explication » (134)? Plus précisément : comment savons-nous quelles significations potentielles doivent être attribuées à un poème, et quelles autres doivent être exclues?

Nous ne nous attarderons pas aux aspects polémiques de sa théorie de la métaphore : les adversaires de Beardsley sont à peu près ceux de

1. E. D. Hirsch, *Validity in Interpretation*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1967, 1969. Cf. en particulier chap. IV et V.

Max Black. La réduction de la métaphore à la comparaison est combattue avec la même vigueur; elle est assimilée à une théorie « littéraliste »; en effet, dès que nous connaissons la raison de la comparaison, l'énigme de la métaphore est dissipée et tout problème d'explication s'évanouit [1].

La contribution positive de Beardsley (138-147) diffère sensiblement de celle de Max Black, par le rôle décisif qui est attribué à l'absurdité logique, au niveau de la signification primaire, en tant que moyen de libérer la signification secondaire. La métaphore n'est qu'une des tactiques relevant d'une stratégie générale : suggérer quelque chose d'autre que ce qui est affirmé. L'ironie est une autre tactique : vous suggérez le contraire de ce que vous dites en retirant votre affirmation dans le moment même où vous la posez. Dans toutes les tactiques relevant de cette stratégie, le tour consiste à donner des indices orientant vers le second niveau de signification : « En poésie, la tactique principale en vue d'obtenir ce résultat est celle de l'absurdité logique » (138).

Le point de départ est donc identique chez Richards, Max Black et Beardsley : la métaphore est un cas d' « attribution »; elle requiert un « sujet » et un « modificateur »; on reconnaît là une paire analogue au couple « teneur »-« véhicule » ou « foyer »-« cadre ». Ce qui est nouveau, c'est l'accent mis sur la notion d' « attribution logiquement vide » et — parmi toutes les formes possibles d'une telle attribution — sur l'incompatibilité, c'est-à-dire sur l'attribution auto-contradictoire, l'attribution qui se détruit elle-même. Outre les incompatibilités, il faut en effet placer, parmi les attributions logiquement vides, les redondances, c'est-à-dire les attributions auto-implicatives dans des

1. Dans « The Metaphorical Twist », publié en mars 1962 dans *Philosophy and Phaenomelonogical Research*, Beardsley ajoute à sa critique antérieure de la théorie comparatiste de la métaphore un argument important. La comparaison, selon lui, se fait entre les objets, alors que l'opposition se fait entre les mots. La torsion, le tour, sont imposés par des tensions à l'intérieur du discours lui-même. Une théorie de l'opposition verbale se distingue donc d'une théorie de la comparaison objective comme l'ordre des mots se distingue de l'ordre des choses. Les connotations auxquelles a recours une théorie purement sémantique sont sous l'empire moins des objets que des croyances communes au sujet de ces objets. Autre argument : la recherche d'un motif de comparaison entraîne à peu près inévitablement du côté de la psychologie de l'imagination; il faut en effet interpoler non seulement le terme de comparaison, mais la signification importée par elle. L'explication, en inventant un terme absent, se livre à l'imagerie idiosyncrasique tant du lecteur que du poète. Dernier argument : invoquer une comparaison, c'est aussi se demander si elle est appropriée ou trop lointaine. Comme la théorie de la « controversion » le prouve abondamment, il n'y a pratiquement pas de limite à la convenance d'un attribut métaphorique à un sujet donné.

expressions plus courtes que la phrase (un bipède à deux pattes) et les tautologies, c'est-à-dire les attributions auto-implicatives dans une phrase (les bipèdes sont des êtres à deux pattes). Dans le cas de l'incompatibilité, le « modificateur » désigne par ses significations primaires des caractéristiques incompatibles avec celles qui sont également désignées par le « sujet » au niveau de ses significations primaires. L'incompatibilité est donc un conflit entre désignations au niveau primaire de la signification, qui contraint le lecteur à extraire de l'éventail entier de connotations les significations secondaires susceptibles de faire d'un énoncé qui se détruit lui-même une « attribution auto-contradictoire signifiante ». L'oxymore est le type le plus simple d'auto-contradiction signifiante : vivre une mort vivante. Dans ce qu'on appelle ordinairement métaphore, la contradiction est plus indirecte : appeler « métaphysiques », avec le poète, les rues, c'est inviter à tirer de l'attribut « métaphysiques » quelques connotations applicables en dépit du caractère manifestement physique de la rue. Nous dirons donc que « lorsqu'une attribution est indirectement auto-contradictoire et que le modificateur comporte des connotations susceptibles d'être attribuées au sujet, l'attribution est une attribution métaphorique, une métaphore » (141). L'oxymore n'est donc qu'un cas extrême de contradiction directe; dans la plupart des cas, elle porte sur les présuppositions solidaires des désignations usuelles.

Le point important à souligner pour la discussion ultérieure, concerne ce que j'appellerai le travail du sens : c'est en effet le lecteur qui *élabore* (*work out*) les connotations du modificateur susceptibles de faire sens; à cet égard, c'est un trait significatif du langage vivant de pouvoir reporter toujours plus loin la frontière du non-sens; il n'est peut-être pas de mots si incompatibles que quelque poète ne puisse jeter un pont entre eux; le pouvoir de créer des significations contextuelles nouvelles paraît bien être illimité; telles attributions apparemment « insensées » (*non-sensical*) peuvent faire sens dans quelque contexte inattendu; l'homme qui parle n'a jamais fini d'épuiser la ressource connotative de ses mots [1].

1. Dans « The Metaphorical Twist », dirigé autant contre le psychologisme que contre le réalisme, Beardsley souligne avec force que « l'opposition qui rend une expression métaphorique opère à l'intérieur de la structure de signification elle-même » (299). L'opposition logique qui contraint le lecteur à passer des significations centrales aux significations marginales peut être définie indépendamment de toute intention; la distinction des deux niveaux — primaire et secondaire — de signification, aussi bien que l'opposition logique à un même niveau — celui de l'attribution — sont des faits sémantiques et non psychologiques. Le glissement de la désignation à la connotation peut être entièrement décrit avec les ressources d'une analyse sémantique de la phrase et du mot.

On comprend maintenant en quel sens « l'explication d'une métaphore offre un modèle pour toute explication » (144). Toute une logique de l'explication est mise en jeu dans le travail de construction du sens. Deux principes règlent cette logique, qu'il est maintenant possible de transposer de la miniature à l'ouvrage entier, de la métaphore au poème. Le premier est un principe de convenance ou de congruence : il s'agit de « décider laquelle, parmi les connotations du modificateur, convient (*can fit*) au sujet » (*ibid.*).

Ce premier principe est plutôt un principe de *sélection;* dans la lecture d'une phrase poétique, nous refermons progressivement l'amplitude de l'éventail des connotations, jusqu'à ne retenir que celles des significations secondaires susceptibles de survivre dans le contexte total. Le second principe corrige le premier; c'est un principe de *plénitude :* toutes les connotations qui peuvent « aller avec » le reste du contexte doivent être attribuées au poème : celui-ci « signifie tout ce qu'il peut signifier » (*ibid.*)*;* ce principe corrige le précédent, en ce sens que la lecture poétique, à la différence de celle d'un discours technique ou scientifique, n'est pas placée sous la règle de choisir entre deux significations également admissibles dans le contexte. Ce qui serait ambiguïté dans cet autre discours, s'appelle ici précisément plénitude.

Ces deux principes suffisent-ils à exorciser le fantôme du relativisme? Si l'on compare la lecture à l'exécution d'une partition musicale, on peut dire que la logique de l'explication enseigne à donner au poème une exécution *correcte*, bien que toute exécution soit *singulière* et *individuelle*. Si l'on ne perd pas de vue que le principe de plénitude complète le principe de congruence, et que la complexité corrige la cohérence, on admettra que le principe d'économie qui préside à cette logique ne se borne pas à exclure des impossibilités; il invite aussi à « maximaliser » le sens, c'est-à-dire à tirer du poème autant de signification que possible; la seule chose que cette logique doit faire, c'est de maintenir une distinction entre tirer le sens du poème et l'y mettre de force.

La théorie de Beardsley résout partiellement quelques-unes des difficultés laissées en suspens par Max Black. En donnant à l'absurdité logique un rôle aussi décisif, il accentue le caractère d'invention et de novation de l'énoncé métaphorique. L'avantage est double : d'une part, la vieille opposition du sens figuré et du sens propre reçoit une base entièrement nouvelle. On peut appeler sens propre le sens d'un énoncé qui ne recourt qu'aux significations lexicales enregistrées d'un mot, celles qui constituent sa désignation. Le sens figuré n'est pas un sens dévié des mots, mais le sens d'un énoncé entier résultant

de l'attribution au sujet privilégié des valeurs connotatives du modificateur. Si donc l'on continue de parler du sens figuré des mots, il ne peut s'agir que de significations entièrement contextuelles, d'une « signification émergente » qui existe seulement ici et maintenant. D'autre part, la collision sémantique qui contraint à un déplacement de la désignation à la connotation donne à l'attribution métaphorique non seulement un caractère singulier mais un caractère construit; il n'y a pas de métaphore dans le dictionnaire, il n'en existe que dans le discours; en ce sens, l'attribution métaphorique révèle mieux que tout autre emploi du langage ce que c'est qu'une parole vivante; elle constitue par excellence une « instance de discours ». De cette manière, la théorie de Beardsley s'applique directement à la métaphore d'invention.

La révision de la théorie de la controversion, proposée dans *The Metaphorical Twist*, vise précisément à accentuer le caractère construit du sens métaphorique; la notion de « gamme potentielle de connotations » suscite les mêmes réserves que la notion de « système associé de lieux communs » chez Max Black. Les métaphores d'invention ne sont-elles pas plutôt celles qui ajoutent à ce trésor de lieux communs, à cette gamme de connotations? Il ne suffit donc pas de dire que, à un moment donné de l'histoire d'un mot, toutes ses propriétés n'ont peut-être pas encore été employées et qu'il y a des connotations non reconnues des mots, il faut dire qu'il y a peut-être, « pointant dans la nature des choses en vue de leur actualisation, des connotations qui attendent d'être capturées par le mot... autant que quelques parties de sa signification dans quelque contexte futur » (300). Si l'on veut en effet tirer une ligne à l'intérieur du domaine métaphorique entre la classe des métaphores usuelles et la classe des métaphores neuves, il faut dire que, la première fois qu'une métaphore est construite, le modificateur reçoit une connotation qu'il n'avait pas jusque-là. De la même manière, Max Black était contraint de parler de « systèmes construits pour les besoins de la cause » et d'admettre que, par l'attribution métaphorique, le sujet subsidiaire est tout autant modifié que le sujet principal dans son application à celui-ci. Pour rendre compte de ce choc en retour de l'usage de la métaphore sur l'ordre lui-même des connotations, Beardsley en vient à dire que « la métaphore transforme une propriété (réelle ou attribuée) en un sens » (302). En d'autres termes, la métaphore ne se bornerait pas à actualiser une connotation potentielle, mais elle l'« établirait en tant que membre de la gamme des connotations » (*ibid.*).

La correction est d'importance : on avait juré, à l'encontre de la théorie de la comparaison objective, de ne recourir qu'à des ressources

du langage lui-même; voici qu'on parle de « propriétés » qui demandent à être désignées, de « propriétés » qui reçoivent, par l'attribution métaphorique elle-même, un nouveau statut en tant que moments de la signification verbale. Quand un poète, pour la première fois, écrit que « *virginity is a life of angels, the enamel of the soul* [1] », quelque chose arrive dans le langage. Des propriétés de l'émail qui n'avaient pas, jusque-là, été pleinement établies en tant que connotations reconnues du mot, accèdent au langage : « Ainsi la métaphore ne se borne pas à porter au premier plan de la signification des connotations latentes; elle met en jeu des propriétés qui n'étaient pas jusqu'alors signifiées » (303). C'est donc, reconnaît l'auteur, que la théorie de la comparaison objective a quelque rôle à jouer; elle établit « l'éligibilité de certaines propriétés à devenir une partie de l'intention [du mot] : ce qui jusqu'alors n'était qu'une propriété est érigé, du moins temporairement, en *signification* » (*ibid.*).

La théorie de la métaphore de Beardsley conduit donc un degré plus loin dans l'investigation de la métaphore neuve; mais, à son tour, elle bute sur la question de savoir d'où viennent les significations secondes dans l'attribution métaphorique. Peut-être est-ce la question même — d'où tirons-nous?... — qui est vicieuse; la gamme potentielle de connotations n'en dit pas plus que le système de lieux communs associés; certes, nous élargissons la notion de signification, en incluant les significations secondaires, en tant que connotations, à l'intérieur du périmètre de la signification entière, mais nous ne cessons pas de relier le processus créateur de la métaphore à un aspect non créateur du langage. Suffit-il d'ajouter à cette gamme potentielle de connotations, comme le fait Beardsley dans la « théorie révisée de la controversion », la gamme des propriétés qui n'appartiennent pas encore à la gamme de connotations de notre langage? A première vue, cette addition améliore la théorie; mais parler de propriétés de choses ou d'objets qui n'auraient pas encore été signifiées, c'est admettre que la signification neuve émergente n'est tirée de nulle part, du moins dans le langage (la propriété est une implication de choses et non une implication de mots). Dire qu'une métaphore neuve n'est tirée de nulle part, c'est la reconnaître pour ce qu'elle est, à savoir une création momentanée du langage, une *innovation sémantique* qui n'a pas de statut dans le langage en tant que du déjà établi, ni au titre de la désignation, ni au titre de la connotation.

Cette parole est dure à entendre : on pourrait demander, en effet,

1. Jeremy Taylor, *Of Holy Living*, Londres, 1847 (cité in M. Beardsley, « The Metaphorical Twist », p. 302, n. 20).

comment nous pouvons parler d'*innovation sémantique*, ou *d'événement sémantique*, comme d'une signification susceptible d'être identifiée et réidentifiée. N'était-ce pas justement le premier critère du discours, selon le modèle exposé au début de cette étude? Une seule réponse demeure possible : il faut prendre le point de vue de l'auditeur ou du lecteur, et traiter la nouveauté d'une signification émergente comme l'œuvre instantanée du lecteur. Si nous ne prenons pas ce chemin, nous ne nous débarrassons pas vraiment de la théorie de la substitution; au lieu de substituer à l'expression métaphorique, avec la rhétorique classique, une signification littérale, restituée par la paraphrase, nous lui substituons, avec Max Black et Beardsley, le système des connotations et des lieux communs; je préfère dire que l'essentiel de l'attribution métaphorique consiste dans la construction du réseau d'interactions qui fait de tel contexte un contexte actuel et unique. La métaphore est alors un événement sémantique qui se produit au point d'intersection entre plusieurs champs sémantiques. Cette construction est le moyen par lequel tous les mots pris ensemble reçoivent sens. Alors, et alors seulement, la *torsion* métaphorique est à la fois un événement *et* une signification, un événement signifiant, une signification émergente créée par le langage.

Seule une théorie proprement sémantique qui pousse à bout les analyses de Richards, Max Black et Beardsley, satisfait aux caractères principaux que nous avons reconnus au discours au début de cette étude. Revenons encore une fois à la première paire contrastée: l'événement et le sens. Dans l'énoncé métaphorique (nous ne parlerons donc plus de métaphore comme mot, mais de métaphore comme phrase), l'action contextuelle crée une nouvelle signification qui a bien le statut de l'événement, puisqu'elle existe seulement dans ce contexte-ci. Mais, en même temps, on peut l'identifier comme la même, puisque sa construction peut être répétée; ainsi, l'innovation d'une signification émergente peut être tenue pour une création linguistique. Si elle est adoptée par une partie influente de la communauté linguistique, elle peut à son tour devenir une signification usuelle et s'ajouter à la polysémie des entités lexicales, contribuant ainsi à l'histoire du langage comme langue, code ou système. Mais, à ce stade ultime, lorsque l'effet de sens que nous appelons métaphore a rejoint le changement de sens qui augmente la polysémie, la métaphore n'est déjà plus métaphore vive, mais métaphore morte. Seules les métaphores authentiques, c'est-à-dire les métaphores vives, sont en même temps événement et sens.

L'action contextuelle requiert de la même manière notre seconde polarité: entre identification singulière et prédication générale; une

métaphore se dit d'un sujet principal; en tant que modificateur de ce sujet, elle opère comme une sorte d'attribution. Toutes les théories auxquelles j'ai fait référence plus haut reposent sur cette structure prédicative, qu'elles opposent le « véhicule » à la « teneur », le « cadre », au « foyer », ou le « modificateur » au « sujet principal ».

Que la métaphore requière la polarité entre sens et référence, nous avons commencé de le dire en présentant la théorie de Monroe Beardsley; nous nous sommes délibérément borné à une théorie du sens où la question de la référence est mise entre parenthèse. Mais cette abstraction est seulement provisoire. Quel besoin aurions-nous d'un langage qui satisfasse aux deux principes de la congruence et de la plénitude, si la métaphore ne nous permettait pas de décrire, de fixer et de préserver les subtilités de l'expérience et du changement, alors que les mots, dans leur désignation lexicale courante, ne parviennent à dire que

The weight of primary noon
The A. B. C. of being
The ruddy temper, the hammer
Of red and blue...

selon la magnifique expression de Wallace Stevens dans le poème *The Motive for Metaphor* [1]?

Mais la question de la référence du discours poétique nous entraînerait de la sémantique à l'herméneutique, ce qui sera le thème de la septième étude. Nous ne sommes pas quitte avec le duel de la rhétorique et de la sémantique.

1. Wallace Stevens, *Collected Poems*, New York, Knopf, 1955, p. 286.

QUATRIÈME ÉTUDE

La métaphore et la sémantique du mot

A Émile Benveniste.

Le but poursuivi dans la présente étude est double : on se propose, d'une part, de mettre en place l'arrière-plan théorique et empirique sur lequel se détache le groupe des travaux que l'étude suivante placera sous le titre de « La nouvelle rhétorique ». D'autre part, on veut mettre en relief, et éventuellement en réserve, certains concepts et certaines descriptions de la sémantique du mot qui ne passent pas entièrement dans ces travaux ultérieurs, de caractère plus délibérément formaliste, mais qui, en revanche, se laissent coordonner avec les concepts et les descriptions de la sémantique de la phrase exposés dans la troisième étude plus aisément que ne le fera l'appareil conceptuel de « La nouvelle rhétorique ». Ce second dessein ne se dégagera que peu à peu et n'apparaîtra clairement que dans le dernier paragraphe, où l'on s'emploiera à opérer effectivement l'articulation entre la sémantique du mot et la sémantique de la phrase.

1. MONISME DU SIGNE ET PRIMAT DU MOT

Ce qui a motivé ce regard rétrospectif sur plus d'un siècle de l'histoire de la sémantique, c'est l'étonnement qui saisit le lecteur lorsqu'il compare les travaux les plus récents sur la métaphore, issus de la sémantique des linguistes — ceux surtout de langue française qui seront exposés dans la cinquième étude — avec les travaux, en langue anglaise principalement, exposés dans la précédente étude. Le lecteur découvre dans les premiers des analyses d'une grande technicité, et en ce sens d'une grande nouveauté, mais dont l'hypothèse de base est identiquement la même que celle de la rhétorique classique, à savoir que la métaphore est une figure en un seul mot. C'est pourquoi la science des écarts et des réductions d'écarts ne produit, à l'égard de la tradition rhétorique, aucune rupture comparable à celle qu'a produite la théorie de la métaphore exposée plus haut.

Elle élève seulement à un plus haut degré de scientificité la théorie de la métaphore-substitution et, surtout, ce qui est le plus important, elle s'emploie à l'encadrer dans une science générale des écarts et des réductions d'écarts. Mais la métaphore y reste ce qu'elle était : un trope en un seul mot; la substitution qui la caractérise est seulement devenue un cas particulier d'un concept plus général, celui d'écart et de réduction d'écart.

Cette permanence de la thèse de la métaphore-mot et cette fidélité de la néo-rhétorique à la théorie de la substitution étonnent moins quand on considère la différence des contextes historiques. L'analyse des Anglo-Saxons doit infiniment moins à la linguistique des linguistes, que bien souvent même elle ignore souverainement, qu'à la logique et plus précisément la logique propositionnelle, laquelle impose d'emblée le niveau de considération de la phrase et invite spontanément à traiter la métaphore dans le cadre de la prédication. La néo-rhétorique, au contraire, s'édifie sur les bases d'une linguistique qui, de plusieurs façons, conduisait à renforcer le lien entre métaphore et mot et, corollairement, à consolider la thèse de la substitution.

D'abord la nouvelle rhétorique est l'héritière d'une conception du langage qui s'est peu à peu renforcée au cours d'un demi-siècle, sous l'influence principalement du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure, selon lequel les unités caractéristiques des divers niveaux d'organisation du langage sont homogènes et relèvent d'une unique science, la science des signes ou sémiotique. Cette orientation fondamentale vers un monisme sémiotique est la raison la plus décisive de la divergence dans l'explication de la métaphore; on a vu que les plus importantes analyses de la métaphore de l'école anglo-saxonne présentaient une grande parenté avec une théorie du langage comme celle d'Émile Benveniste, pour qui le langage repose sur deux sortes d'unités, les unités de discours ou phrases, et les unités de langue ou signes. La sémantique structurale, au contraire, s'est progressivement édifiée sur le postulat de l'homogénéité de toutes les unités du langage en tant que signes. C'est cette dualité au niveau des postulats de base qui se reflète dans le divorce au niveau de la théorie de la métaphore. L'examen de la rhétorique ancienne et classique avait déjà montré le lien entre la théorie de la métaphore-substitution et une conception du langage où le mot était l'unité de base; seulement, ce primat du mot n'était pas fondé sur une science explicite des signes, mais sur la corrélation entre le mot et l'idée. La sémantique moderne, à partir de F. de Saussure, est capable de donner un fondement nouveau à la même description des tropes, parce

qu'elle dispose d'un concept nouveau de l'entité linguistique de base, le signe. La publication par Godel des manuscrits du *Cours de linguistique générale* atteste que telle fut bien la préoccupation dominante du maître de la sémantique moderne : identifier, définir, délimiter l'unité linguistique de base, à savoir le signe [1].

Le monisme sémiotique avait encore chez Saussure ses limites et diverses contreparties. Après lui, il ne cessera de se radicaliser.

C'est ainsi que l'opposition au plan de la métaphore entre une théorie de la substitution et une théorie de l'interaction reflète l'opposition plus fondamentale au plan des postulats de base de la linguistique entre un monisme sémiotique auquel se subordonne la sémantique du mot et de la phrase, et un dualisme du sémiotique et du sémantique, où la sémantique de la phrase se constitue sur des principes distincts de toutes les opérations sur les signes.

A cette orientation générale, qui ne s'est précisée et n'est devenue exclusive que dans la phase la plus récente du développement de la linguistique structurale, s'ajoute une motivation seconde qui, à la différence de la précédente, dispose de sa force entière dès les origines de l'histoire de la sémantique. Dès le début, en effet, à l'époque de Bréal et de Darmesteter, la sémantique se définit elle-même comme science de la signification des mots et des changements de signification des mots [2]. Le pacte entre la sémantique et le mot est si fort que nul ne songe à placer la métaphore dans un autre cadre que celui des changements de sens appliqués aux mots.

J'appelle seconde cette motivation, parce que la théorie du signe absorbera plus tard celle du mot. Mais c'est une motivation distincte, en ce qu'elle précède la définition saussurienne du signe et même la commande largement : le signe saussurien, en effet, est par excellence un mot; la phonologie n'est encore pour Saussure qu'une science annexe et ses unités distinctives n'ont pas encore la dignité du signe. Un cadre très impérieux, délimitant de façon très nette un champ thématique, est ainsi mis en place, qui impose de placer la métaphore

1. Robert Godel, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz, Paris, Minard, 1957, p. 189 et s.

2. Dans un article de 1883, « Les lois intellectuelles du langage » (*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*), Bréal attache le nom de sémantique à la « science des significations »; il lui demande d'exercer sa sagacité non plus sur « le corps et la forme des mots », mais sur « les lois qui président à la transformation des sens, au choix d'expressions nouvelles, à la naissance et à la mort des locutions ». Les changements de sens des mots sont ainsi placés au premier plan de la science nouvelle. L'ouvrage de Darmesteter, *La Vie des mots étudiés dans leurs significations* (1887), puis celui de Bréal, *Essai de sémantique. Science des significations* (1897), confirment cette orientation fondamentale.

dans le réseau conceptuel que le titre de Gustaf Stern, le linguiste suédois, dénomme avec beaucoup de bonheur : *Meaning and Change of Meaning* [1]. La théorie des champs sémantiques de Josef Trier [2] confirme que c'est principalement dans l'étude du vocabulaire que trouve à s'appliquer la conception saussurienne d'une linguistique synchronique et structurale pour laquelle tous les éléments d'une langue sont interdépendants et tirent leur signification du système entier considéré comme un tout.

Si l'on rapproche ces deux grandes tendances — monisme du signe, primat du mot —, il apparaît que le *Cours de linguistique générale* ne constitue pas seulement une rupture mais aussi un relais à l'intérieur d'une discipline dont les contours ont été dessinés avant lui et dont il renforcera encore la préoccupation foncièrement lexicale. F. de Saussure introduit, comme on le dira plus loin, une crise méthodologique à l'intérieur d'une discipline dont la définition le précède et lui survit. Le cadre privilégié de cette crise méthodologique demeure le mot. C'est au seul bénéfice du mot que sont instituées les grandes dichotomies qui commandent le *Cours :* dichotomie du signifiant et du signifié, de la synchronie et de la diachronie, de la forme et de la substance. Non que la phrase y soit ignorée : la toute première dichotomie, celle de la langue et de la parole, traverse le message qui ne peut être qu'une phrase; mais on ne parlera plus de la parole, et la linguistique sera une linguistique de la langue, c'est-à-dire de son système lexical [3]. C'est pourquoi le *Cours* tend finalement à identifier séman-

1. Gustaf Stern, *Meaning and Change of Meaning, With Special Reference to the English Language*, Göteborgs Högskolas Årsskrift, Göteborg, 1931.

2. Josef Trier, *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes. Die Geschichte eines sprachlichen Feldes*, I : *Von den Anfängen bis zum Beginn des 13. Jh.*, Heidelberg, 1931.

3. Le niveau propre de la phrase semble sur le point d'être reconnu à l'occasion de la distinction entre rapports associatifs et rapports syntagmatiques dont le jeu constitue le « mécanisme de la langue » (*Cours*..., IIe partie, chap. v et vi). En effet, c'est « en dehors du discours » (171) que les mots s'associent *in absentia*, et c'est « dans le discours » (170) que les mots se combinent *in praesentia* dans un rapport syntagmatique. Il semble donc que la référence au discours soit essentielle à la théorie des rapports entre signes. Le rapport syntagmatique, plus encore que le rapport associatif, semble devoir faire appel à une théorie du discours-phrase : n'est-il pas dit que la phrase est « le type par excellence du syntagme » (172)? Il n'en est pourtant rien. Les syntagmes ne relèvent pas de la parole mais de la langue, parce qu'ils sont des « locutions toutes faites auxquelles l'usage interdit de rien changer » (172). Comme on voit, Saussure ne connaît entre langue et parole qu'une différence psychologique (la contrainte opposée à la liberté), fondée elle-même sur une différence sociologique (la parole est individuelle, la langue est sociale) (30). Le syntagme, faisant partie du « trésor intérieur qui constitue la langue chez chaque individu » (171), relève donc de la langue et non de la parole. Le *Cours* ignore donc

tique générale et sémantique lexicale. Cette identification est si forte que, pour la plupart des auteurs influencés par Saussure, l'expression même de sémantique lexicale fait pléonasme. Le niveau du mot n'est pas seulement le niveau intermédiaire entre celui du phonème et celui du syntagme, il est le niveau charnière. D'un côté les unités distinctives du premier niveau présupposent les unités signifiantes du niveau lexical (le test de commutation est inutilisable si un changement phonématique n'entraîne pas un changement de sens dans un mot, même si la question est seulement de savoir si ce mot existe ou non, et non de savoir ce qu'il signifie); en ce sens, la phonologie est sémantiquement conditionnée. Mais il en est de même du syntagme : les unités relationnelles sur lesquelles il repose présupposent, à titre de termes, les unités signifiantes du niveau médian. Tel est le primat du mot dans l'édifice des unités de langage pour une sémantique d'inspiration saussurienne. Il est vrai que, à strictement parler, sémantique et lexicologie ne coïncident pas puisque, d'une part, le mot relève de deux disciplines, quant à la forme et quant au sens (la sémantique lexicale s'oppose alors à une morphologie lexicale : composition, dérivation, fusion, suffixation, etc.) et que, d'autre part, la syntaxe présente elle aussi une morphologie et une sémantique (étude des fonctions correspondant quant au sens aux formes syntaxiques) [1]. Il est d'autant plus remarquable que l'on décide que l'adjectif substantivé — *la* sémantique — soit appelé à désigner, par abréviation, la seule sémantique lexicale, c'est-à-dire la théorie de la signification des mots. Quant à la métaphore, elle reste classée parmi les changements de sens. C'était, on s'en souvient, la place que lui assignait Aristote en la définissant comme l'*épiphore du nom*. C'est donc le propos le plus explicite de la définition aristotélicienne qui est recueilli par la sémantique du mot.

---

entièrement la différence proprement logique entre le discours et la langue, c'est-à-dire la différence entre le rapport prédicatif dans le discours et le rapport d'opposition entre les signes. En ce sens, on peut dire qu'il y a chez Saussure une théorie de la parole, au sens psychologique et individuel, mais non une théorie du discours, au sens proprement sémantique que nous avons défini au début de la troisième étude. Aussi la phrase ne reçoit-elle jamais chez lui un statut comparable à celui des entités autour desquelles roule l'essentiel du *Cours*.

1. Il est fait référence ici au schéma proposé par Stephen Ullmann, dans *The Principles of Semantics*, Oxford Blackwell, 1951, p. 31-42. On y reviendra longuement au § 2 de la présente étude.

Avant de considérer les théories de la métaphore qui appuient le primat de la métaphore-mot sur une analyse purement *linguistique* des notions de signification et de changement de sens, je voudrais m'arrêter à un ouvrage de langue française qui « pendant plus de vingt ans, remarque un auteur récent, a été considéré à juste titre comme le meilleur sur le sujet [1] », l'étude de Hedwig Konrad sur la métaphore [2]. C'est sur des considérations logico-linguistiques (la caractérisation n'est pas de l'auteur, mais de Le Guern), plutôt que de linguistique proprement dite, que se fonde sa description de la métaphore considérée comme une modalité de la dénomination. Outre l'attrait considérable de maintes analyses de détail [3], l'ouvrage nous intéresse en raison du renfort que la linguistique reçoit de la logique pour consolider le primat du mot et contenir la théorie de la métaphore dans l'enceinte de la dénomination. Ce sera une question de savoir si une analyse componentielle, issue des travaux de Pottier et de Greimas, et qui servira de base à des travaux que nous étudierons plus loin [4], réussira à s'affranchir entièrement d'une théorie logique et à distinguer clairement la composition sémique des mots de la structure conceptuelle de leurs référents. En ce sens, ce livre, qui ne dispose pas encore de l'appareil technique actuel, n'est aucunement vieilli et anticipe d'authentiques difficultés de l'analyse sémique contemporaine. Ce n'est pas à ce titre que nous en faisons paraître l'examen à cette place, mais en vue du primat de la dénomination dans le traitement de la métaphore.

C'est à une théorie du concept et du rapport entre la signification *linguistique* et le concept *logique* que l'auteur rattache sa conception du mot et de la dénomination métaphorique. Cette théorie du concept, qui se veut dans le prolongement de Cassirer et de Bühler, est à bien

1. Michel Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973, p. 121.

2. Hedwig Konrad, *Étude sur la métaphore*, Paris, Lavergne, 1939; Vrin, 1959.

3. La discussion de l'ouvrage de Le Guern (VIe *Étude*, § 1) me permettra de revenir sur le traitement par Hedwig Konrad de la synecdoque (113), de la comparaison (150), du symbole (151), de l'ellipse (116). L'examen des « implications métaphysiques » de la métaphore chez Derrida (VIIIe *Étude*, § 3), donnera en outre l'occasion d'évoquer les notations sur les personnifications (159). La notion d'impertinence sémantique chez Jean Cohen (Ve *Étude*, § 3) nous rappellera ce qui est dit ici de l'énigme (148).

4. *La Rhétorique générale* du Groupe de Liège (VIe *Étude*) et *La Sémantique de la métaphore et de la métonymie* de Le Guern (Ve *Étude*).

des égards très originale, et son originalité même commande celle de l'explication de la métaphore.

L'auteur polémique d'abord contre toute conception qui opposerait le vague des significations à la précision du concept. Cette conception ôte tout fondement à la différence entre sens propre et sens figuré et, comme on le verra plus loin, à la différence qui affecte le fonctionnement de l'abstraction dans l'un et l'autre cas. Avec une intrépidité parente de celle de Husserl dans les *Recherches logiques*, l'auteur tient que « la valeur normale de la signification est égale à celle du concept » (49). Mais le concept ne doit pas être tenu pour une généralité qui aurait pour fonction de rassembler dans une classe, donc de classer, des objets sensibles; il a pour fonction de distinguer, de délimiter, en assignant à l'objet de référence un ordre, une structure. La première fonction du concept est de reconnaître la nature individuelle de l'objet et non de constituer les attributs généraux [1]. Cette fonction est particulièrement appropriée à fonder l'usage du substantif dans le langage, avant qu'il lui soit rapporté des qualités ou des actions par le moyen des adjectifs et des verbes. Il est capital pour la théorie de la métaphore que le discernement de la structure par rapport au contexte d'objets précède l'énumération des espèces et la recherche de l'extension. Les problèmes de classification sont ainsi nettement subordonnés aux problèmes de structure. Il est non moins important que le rôle du trait dominant ou de l'attribut principal soit lui-même subordonné à l'acte de délimitation et d'enchaînement systématique des traits. Ainsi le concept n'est pas autre chose que le symbole de cet ordre fondamental, c'est-à-dire du système de rapports qui relient entre eux les éléments d'un objet particulier.

Une définition de l'abstraction *conceptuelle* peut ainsi être donnée, à laquelle on opposera l'abstraction *métaphorique;* l'abstraction conceptuelle n'est pas autre chose que la mise en lumière de ce complexe d'éléments que le concept symbolise. Il est important d'ajou-

1. « Le rôle du concept d'un substantif est donc celui de symboliser une structure individuelle et unique et de déterminer dans notre esprit la place spéciale que chacune des représentations de l'objet doit avoir par rapport aux autres. Dans l'ensemble des attributs, ceux qui sont possédés par excellence et d'une façon unique jouent un rôle particulier de délimitation. Nous appelons ce rapport spécifique des attributs entre eux l'ordre fondamental du concept » (66). L'auteur se réfère expressément à la notion de *Gegenstandsbezug* de la IIe *Recherche logique* de Husserl (51). Il n'est pas excessif de rapprocher également son analyse de ce que dit Strawson dans *Individuals* sur la fonction d'identification des sujets logiques. Mais cet auteur démontre que le concept ne peut satisfaire à la fonction d'identification de choses singulières sans l'adjonction de démonstratifs et d'indicateurs de temps et de lieu. En ce sens, il est douteux que le concept puisse, par lui seul, cerner un individu.

ter, en vue également du contraste avec l'abstraction métaphorique, que cette abstraction ne consiste pas à oublier, à ignorer, à éliminer les attributs secondaires; c'est une règle pour compléter la structure et pour la différencier (ainsi, dans le concept de métal, est contenue la représentation de diverses couleurs possibles).

Telle est, dans ses grandes lignes, la théorie du concept qui sous-tend celle de la dénomination.

Les avantages sont grands pour une théorie *logico-linguistique* de la métaphore.

D'abord, un critère distinctif du changement de sens est fourni : la métaphore « ne fait pas partie de l'emploi normal du mot » (80). Mais ce premier avantage est coûteusement acquis; on peut en effet se demander si les problèmes spécifiques de la sémantique lexicale — en particulier celui de la polysémie — n'ont pas été évacués au profit d'une théorie logique du concept : ce que Cassirer n'avait pas fait, même s'il avait téléologiquement ordonné la « pensée de la langue » (objet du Ier tome de sa *Philosophie des formes symboliques*) à la pensée conceptuelle (objet du IIIe tome). Ce qui, chez Cassirer, n'était encore que la subordination téléologique de la signification au concept devient identification de celui-ci à celui-là [1].

Le second bénéfice — qui lui aussi aura son revers — est que le problème de la métaphore est rattaché à celui de la *délimitation* des objets. Le problème de l'abstraction est en effet le problème central de la dénomination métaphorique, comme l'avaient vu Bühler et Cassirer, et avant eux Geoffroy de Vinsauf [2].

Ainsi les changements de sens métaphoriques ne sont pas renvoyés à la psychologie et à la sociologie, comme chez Wundt et chez Winkler, qui placent la métaphore parmi les transpositions de sens individuelles, donc voulues et arbitraires. Les changements de sens métaphoriques reçoivent un traitement linguistique, c'est-à-dire, ici, logico-linguistique. Que ces changements soient involontaires et inconscients confirme qu'ils suivent des lois universelles de structure et procèdent

1. « Le mot servant à désigner des objets concrets devra lui aussi toujours et partout évoquer une seule et unique structure. Le mot " rose " évoque la structure particulière de la rose, le mot " arbre " celle d'un arbre. Pour désigner plusieurs objets, il faudrait qu'un mot évoquât une somme amorphe d'attributs généraux. Mais alors le mot ne serait plus le symbole d'objets précis et ne produirait pas l'effet emprunté aussitôt qu'il serait transposé dans son emploi normal... La *signification* est ainsi, dans son emploi normal, un concept » (72). Et plus loin : « Le mot ne change pas de sens avec un changement partiel dans la représentation partielle d'un objet. Le mot ne change pas de sens aussi longtemps qu'il s'applique à une des espèces logiques » (79).

2. Geoffroy de Vinsauf, *Poetria nova*, éd. par E. Faral dans *Les Arts poétiques des XIIe et XIIe siècles*. Librairie Honoré Champion, 1958.

d'une « tendance » de la langue elle-même. A cet égard, il faut savoir gré à l'auteur d'avoir poussé très loin la subordination des autres tendances (ironie, euphémisme, ennoblissement, péjoration) et des autres facteurs psycho-sociologiques (association, influence culturelle) aux « tendances de dénomination » (116) justiciables de la méthode logico-linguistique.

La dénomination *métaphorique* — appelée ici « métaphore linguistique » — pour la distinguer de la « métaphore esthétique » dont on parlera plus loin — repose sur un fonctionnement différent de l'abstraction; elle ne consiste pas à apercevoir l'ordre d'une structure, mais à « oublier », à éliminer — proprement à « faire abstraction de... » — plusieurs attributs que le terme métaphorisé évoque en nous dans son emploi normal. Ainsi, appeler une file une « queue », c'est négliger tous les traits conceptuels sauf la forme longue; dire « les roses de ces joues ont pâli », c'est oublier de nombreux attributs présents dans « cette rose est fraîche ». Par cette théorie de l'abstraction métaphorique, l'auteur anticipe les théories contemporaines que l'on étudiera dans la cinquième étude, qui tentent d'expliquer la métaphore par une altération de la composition sémique d'un lexème et plus particulièrement par une *réduction* sémique.

Mais l'auteur a bien vu que l'abstraction n'est qu'un mécanisme de base. Trois autres facteurs sont encore à ajouter. D'abord, par l'abstraction, le mot perd sa référence à un objet individuel pour revêtir une valeur *générale*, ce qui oriente l'abstraction métaphorique en sens inverse du concept qui, on l'a vu, vise à désigner un objet individuel. On peut parler, en ce sens, de généralisation métaphorique. Par elle, le substantif métaphorisé ressemble, plus que tout autre substantif, à un nom d'attribut. Mais le terme métaphorique ne devient pourtant pas le symbole d'une « espèce » logique, car — et c'est là le second trait additionnel — « il est devenu le nom du porteur d'un attribut général et peut ainsi s'appliquer à tous les objets possédant la qualité générale exprimée » (88). La généralisation est ainsi compensée par une concrétisation. Il en résulte que le terme transposé est celui qui apparaît être le symbole le plus approprié de l'attribut en question, autrement dit, le représentant d'un attribut dominant (lequel peut varier dans son contenu de signification selon les cultures et les individus) [1]. C'est ainsi que la fonction substantive est préservée,

1. Cela aussi avait été remarqué par Geoffroy de Vinsauf : la métaphore, selon lui, se fonde sur une analogie privilégiée. On peut prendre comme terme transposé la chose qui apparaît comme le *représentant le plus manifeste de l'attribut :* le lait et la neige pour la blancheur, le miel pour la douceur, etc., cité par H. Konrad, *op. cit.*, p. 18.

le caractère général étant désigné par son représentant : « Le terme métaphorique désigne l'objet nouveau totalement, avec toute sa structure, *comme il avait désigné* l'objet qui, seul, faisait partie à l'origine de son extension » (89). Mais ce n'est pas encore tout : la métaphore fonctionne, enfin, comme une sorte de *classification.* C'est même ici qu'intervient la ressemblance. En effet, l'attribut commun, produit de l'abstraction, fonde la similitude entre le sens transposé et le sens propre. Dès lors, « les deux membres d'une métaphore se comportent comme deux espèces jointes par la représentation d'un genre » (91) [1].

Mais la classification métaphorique a elle aussi des traits différentiels qui la mettent à mi-chemin de la classification logique, fondée sur une structure conceptuelle, et de la classification fondée sur des traits isolés, comme celle que Cassirer attribuait encore aux « primitifs » à la fin du tome I de *la Philosophie des formes symboliques* et que décrivent aussi Durkheim et Mauss dans leur étude sur « Quelques formes primitives de classification [2] ». La classification métaphorique se distingue de la classification attribuée aux primitifs par le rôle de l'abstraction qui donne une visée générique, entièrement absente d'une classification fondée sur des traits isolés. Elle exprimerait plutôt l'entrecroisement de la classification logique, fondée sur la structure, et de la classification basée sur des traits isolés.

On voit combien est riche une conception qui rattache le fonctionnement de la ressemblance aux trois autres traits d'abstraction, de généralisation et de concrétisation. Toute cette conception se résume dans la définition suivante : « La métaphore dénomme un objet à l'aide du représentant le plus typique d'un de ses attributs » (106).

La contrepartie de ce traitement logico-linguistique de la dénomination métaphorique est la disjonction qui en résulte entre métaphore *linguistique* et métaphore *esthétique*, celle-ci étant l'expression stylistique de la métaphore. Seules quelques-unes des fonctions de la métaphore esthétique prolongent celles de la métaphore linguistique (forger des termes nouveaux, suppléer à l'indigence du vocabulaire).

1. Aristote l'avait aperçu, en définissant trois des classes de la *métaphore* par un rapport mettant en jeu l'espèce et le genre. L'auteur s'efforce de montrer que les quatre classes se définissent, en réalité, par rapport à la transposition de l'espèce à l'espèce : H. Konrad, *op. cit.*, p. 100 et s.

2. Durkheim et Mauss, « De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives », in *Année sociologique*, 1901-1902. Pour la même raison l'auteur prend ses distances à l'égard des assimilations entre mythe et métaphore, entre autres chez Cassirer (154-162).

L'essentiel de la métaphore esthétique est ailleurs. Sa visée est de créer l'illusion, principalement en présentant le monde sous un aspect nouveau. Or, pour une bonne part, cet effet met en jeu tout un travail de rapprochements insolites, de jonction entre des objets sous un point de vue personnel, bref une création de rapports [1]. L'auteur avoue alors : « Ce n'est pas seulement le rapport grammatical qui joue ici, mais un second rapport est évoqué à l'aide des domaines identiques auxquels tous ces objets appartiennent » (137). Ce qui surgit ici, c'est la dimension ontologique qui fera l'objet de notre septième étude. L'illusion elle-même a cette incidence ontologique, en tant que quasi-réalité. Disons pour le moment que cette visée est difficilement coordonnable à un simple procès de dénomination et qu'elle l'est davantage à un procès d'attribution insolite.

Ainsi cet ouvrage, si puissamment synthétique, aboutit à casser en deux le champ de la métaphore entre une fonction de dénomination, donc de *délimitation* (147), et une fonction esthétique qui ne souligne un trait de l'objet que pour donner de celui-ci « une *impression nouvelle* » (147). L'abstraction à l'œuvre de part et d'autre ne suffit pas à en préserver l'unité.

Ce premier doute, suggéré par l'opposition entre métaphore linguistique et métaphore esthétique, en suscite un plus grave concernant la délimitation même des faits. L'axe du problème de la métaphore est-il véritablement la dénomination?

A l'intérieur même du point de vue logico-linguistique que l'auteur s'est assigné, le cas de la métaphore-adjectif et celui de la métaphore-verbe posent des problèmes intéressants qui font éclater le cadre étroit de la dénomination. L'auteur se réfère expressément, une fois encore, à Geoffroy de Vinsauf auquel il sait gré (17-18) d'avoir pris en considération la métaphore-adjectif ou la métaphore-verbe en composition avec le substantif (*Dormit mare, nudus amicis*). A sa suite, l'auteur se propose (49) de combler la lacune qu'il observe chez ses prédécesseurs. Il corrige en particulier Meillet, qui a trop rapproché l'adjectif du substantif, alors qu'il doit être rapproché du verbe; l'un et l'autre en effet sont des fonctions du substantif, lequel seul désigne un objet indépendamment; en outre, ils ne comportent aucune complexité d'éléments : ils admettent certes des espèces (qui

1. A remarquer l'étude des *métaphores stellaires* chez Victor Hugo (131-136). L'auteur conclut ainsi son développement : « Toutes ces comparaisons ont pour effet de nous transporter dans une atmosphère d'illusion et de rêve, car Victor Hugo développe et justifie ses analogies autant que possible, de sorte qu'il donne l'impression d'avoir découvert une vérité nouvelle, d'avoir discerné des rapports plus profonds qui existent réellement entre les êtres et les choses » (136).

ne sont d'ailleurs elles-mêmes que des attributs et des actions) (69-71), mais ce sont des termes dépendants et des termes simples. Dès lors l'adjectif et le verbe ne peuvent se prêter à la même abstraction que le substantif : « L'abstraction équivaut ici à l'oubli du rapport de l'adjectif ou du verbe à un substantif défini » (89); c'est ainsi que « lourd », transposé pour désigner la Bourse, a pris une valeur plus générale, étant appliqué à des objets non concrets (89). Mais — toute réserve étant faite sur la simplicité logique des adjectifs et des verbes —, n'est-ce pas là un cas remarquable d'*application* d'un prédicat, un cas d'interaction?

Le problème de l'interaction se pose dès que la question de la ressemblance est introduite et, dans son sillage, celle de la classification. Le sous-titre même est éclairant : « La jonction métaphorique comme classification » (91). Soudain on s'avise qu'il faut « deux significations accouplées dans une métaphore » (*ibid.*), que « deux espèces [y sont] jointes par la représentation d'un genre » (*ibid.*). La ressemblance opère précisément entre ces « significations accouplées », ces « espèces jointes » (*ibid.*). L'auteur n'a pas aperçu le caractère prédicatif de l'opération tant il est soucieux de faire tenir sa description dans le cadre de la dénomination; le résultat de l'opération, qui est la classification elle-même, est en effet une nouvelle manière de nommer. Mais n'y a-t-il pas là une équivoque sur « dénommer »? Quand on dit que la métaphore dénomme un objet à l'aide du représentant le plus typique de ses attributs, dénommer peut vouloir dire tantôt donner un nom nouveau, tantôt appeler X en tant qu'Y [1]. C'est à ce second sens du mot que se rattache l'acte de dénommer lorsqu'il est dit que « *le terme métaphorique indique le groupe d'objets sous lequel un autre objet doit être compris, grâce à un trait caractéristique qui lui appartient* » (107). Ici la classification ne s'absorbe plus dans la dénomination, mais s'articule sur la prédication.

C'est ce rôle implicite de la prédication qu'attestent les deux faits de langage que l'auteur classe dans la « famille de la métaphore » (149): à savoir la comparaison et la subordination.

L'auteur accorde que comparaison et métaphore ont en commun la perception d'une altérité : « Dans les deux cas, nous voyons un

1. Peter L. Geach, discutant le concept d'*ascription* dans un autre contexte que le nôtre (to ascribe the act X to A), note que la question d'opposer *ascription* et *description* ne se serait pas posée, si on n'avait pas « régulièrement ignoré la distinction entre appeler une chose « P » et prédiquer « P » de cette chose *(but what is regularly ignored is the distinction between calling a thing « P » and predicating « P » of a thing)*. « Ascriptivism », *Phil. Review*. vol. 69, n. 2, 1960. Repris dans P.T. Geach, *Logic Matters*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1972.

objet comparé à un autre, non par suite d'une simple ressemblance, mais parce que cet autre paraît le représentant par excellence de cette base de comparaison » (149). La différence n'est donc pas que l'une est en un seul mot et l'autre en deux mots, mais, comme Le Guern le soulignera fortement, que dans la comparaison le rapprochement entre les deux concepts n'abolit pas leur dualité, comme c'est le cas dans la métaphore (plus exactement dans la métaphore *in absentia*); le rapprochement n'est donc pas aussi étroit que dans la métaphore où le terme transposé remplace le terme propre (150) [1].

N'est-ce pas l'indication que la dualité — et, nous le dirons plus loin, la tension — entre les termes est plus lisible sur la métaphore *in praesentia* que sur la métaphore *in absentia*, où la substitution occulte le rapprochement?

C'est en effet de la métaphore *in praesentia* qu'il est question sous le terme de « substitution » (forme avec « est » par ex., dans : « l'arbre, est un roi ») (150). L'auteur accorde que c'est « la forme la plus fréquente de la métaphore » (*ibid.*). Là non plus un terme n'est pas *remplacé*, mais « exprimé dans la phrase et *subordonné* au terme métaphorique » (*ibid.*). L'auteur voit seulement dans ce fonctionnement la confirmation de la valeur *générique* résultant de l'abstraction métaphorique, fondement commun de la subordination comme espèce et du remplacement complet d'un terme par l'autre. Il n'en tire aucune conclusion sur le fonctionnement prédicatif à l'œuvre dans la subordination. Faut-il entendre que la subordination serait une forme imparfaite de la substitution? Mais c'est tout l'ordre de la phrase qui se confond alors avec une opération sur les signes.

Enfin — et c'est peut-être l'objection la plus grave qu'on puisse adresser à une théorie logico-linguistique de la dénomination métaphorique —, on peut se demander si une explication entièrement centrée sur la dénomination peut distinguer entre métaphore vive et métaphore usée. En dehors des exemples empruntés aux poètes et qui illustrent seulement la métaphore esthétique, tous les exemples sont ceux d'emplois métaphoriques en état de *lexicalisation* avancée. Aussi la théorie éclaire-t-elle surtout le phénomène de la lexicalisation de la métaphore, son pouvoir d'enrichir notre vocabulaire en ajoutant à la polysémie (dont la théorie n'est pas faite). Ce processus en cache un autre, celui de la production métaphorique.

1. Reconnaissant que la fonction de la comparaison n'est pas de dénommer, l'auteur la place curieusement du côté de l'esthétique (149), encouragé sur ce point, semble-t-il, par le caractère d'hyperbole, d'exagération voulue des comparaisons littéraires. L'argument est peu probant.

L'ouvrage de Hedwig Konrad, en raison de son caractère *logico-linguistique*, est resté à bien des égards sans suite, l'unité de ce point de vue ayant éclaté sous la pression des postulats de la sémantique saussurienne, qui n'a plus cherché dans le concept, considéré désormais comme extra-linguistique, la mesure de la signification verbale. Mais, si le divorce entre la sémantique des linguistes et celle des logiciens a été assez facilement acquis [1], la dissociation de la sémantique et de la psychologie a été plus longue à établir [2].

C'est à un stade où la sémantique n'a pas achevé de se dissocier de la psychologie que nous allons maintenant nous placer. Ce n'est plus le concept, au sens de la *Begriffsbildung* des Allemands, qui offrira à la sémantique un appui venu de l'extérieur, mais l'association des idées.

On a choisi de prendre comme témoin principal la Sémantique de Stephen Ullmann dans ses trois rédactions successives [3] et accessoirement quelques œuvres apparentées (G. Stern [4], Nyrop [5]). Les raisons ne manquent pas : les thèses générales de la sémantique y sont soutenues par un sens aigu de la description empirique, principalement de la langue française; en outre, le long passé de la sémantique depuis Bréal, Marty, Wundt, n'y est pas oublié, la révolution saussurienne fournissant néanmoins l'axe principal de la description; mais on tient compte aussi de la linguistique de Bloomfield, de Harris et de Osgood [6]; enfin, on est attentif, sans hostilité ni enthousiasme, au développement plus récent du structuralisme. C'est donc avec une curiosité particulière que nous nous interrogerons sur la place et sur

1. En apparence, seulement, comme l'attesteront les difficultés de l'analyse componentielle dans la ve *Étude*, § 4.

2. Peut-être ce second divorce appellera-t-il à son tour une révision, en particulier dans le domaine de la métaphore qui offre au point de vue *psycho-linguistique* des justifications particulièrement fortes, comme on le verra dans la vi^e^ *Étude*, § 6.

3. Stephen Ullmann, *The Principles of Semantics*, Glasgow University Publication, 1951, *Précis de Sémantique française*, Berne, A. Francke, 1952, *Semantics. An Introduction to the Science of Meaning*, Oxford, Blackweell, 1967 (1re édition 1962).

4. Gustaf Stern, *op. cit.*

5. K. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française;* t. IV : *Sémantique*, Copenhague, 1913.

6. L. Bloomfield, *Language*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1933, 1964². Z. S. Harris, *Methods in Structural Linguistics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1951. C. E. Osgood, « The Nature and Measurement of Meaning », in *Psycholinguistical Bulletin*, XLIX, 1952 (197-237).

le rôle qui peuvent être assignés à la métaphore dans ce cadre ferme autant qu'accueillant.

La métaphore figure parmi les « changements de signification », donc dans la partie « historique » d'un traité dont l'axe central est fourni par la constitution synchronique des états de langue. La métaphore met donc en jeu l'aptitude de la linguistique synchronique à rendre compte des phénomènes de changement de sens. Notre exposé de la pensée de S. Ullmann sera donc organisé en fonction de ce problème spécifique.

La première thèse concerne le choix du mot comme porteur du sens. Des quatre unités de base dont la linguistique a à connaître — le phonème, le morphème, le mot, la locution (phrase) —, le mot est celle qui définit le niveau lexical de la linguistique; et, dans ce niveau, la sémantique proprement dite se distingue de la morphologie comme le sens de la forme.

Cette première thèse n'est pas adoptée sans nuance ni réserve; la définition du mot par Meillet : « Association d'un sens donné à un ensemble donné de sons susceptible d'un emploi grammatical donné[1] », est prise plutôt comme le concentré de toutes les difficultés accumulées autour du problème du mot. Nous en évoquerons quelques-unes dans le paragraphe 4, principalement celles qui concernent le rapport du sens du mot avec le sens de la phrase. Diverses définitions classiques du mot [2] attestent que la séparation du mot d'avec la phrase, au plan même de l'identification du mot, ne va pas sans difficulté. Toutefois, le sémanticien résiste de toutes ses forces à toute réduction du sens des mots à leur valeur purement contextuelle. La thèse selon laquelle le mot ne tiendrait son existence sémantique que du contexte est pour lui anti-sémantique par principe. Une sémantique lexicale est possible,

1. A. Meillet, *Linguistique historique*, I, p. 30, cité par Stephen Ullmann, *The Principles...*, p. 54. Les définitions anciennes, à une époque où l'antipsychologisme n'était pas aussi marqué, n'hésitaient pas à faire correspondre le mot à une entité mentale, l'identité de la même notion dans l'esprit; ainsi Meillet écrit-il : « A chaque notion est attaché un ensemble phonique, appelé *mot*, donnant corps à cette notion dans la pensée du sujet et qui éveille la même notion ou une notion semblable chez son interlocuteur », *Linguistique historique et Linguistique générale*, II, 1938, p. 1 et 71; cité Ullmann, *The Principles...*, p. 51. De même L. H. Gray, « The smallest thought-unit vocally expressible », *Foundations of Language*, New York, 1939, p. 146, cité par Ullmann, *op. cit.*, p. 51.

2. Rappelons la définition de L. Bloomfield : « minimum free-form » (*Language*, p. 178; cité par Ullmann, *op. cit.*, 51). Il en est de même de la définition par Firth du mot comme « lexical substitution-counter », *The Technique of Semantics. Transactions of the Philological Society*, 1935, in *Papers in Linguistics*, 1934-1951, Oxford UP, 1957, (p. 20, cité par Ullmann, *op. cit.*, 56) qui fait intervenir en outre le test de commutation, transposé de la phonologie à la lexicologie.

parce qu'on peut comprendre le sens d'un mot isolé (par exemple le titre d'un livre : « *La Peste* », « *If* », « *Nothing* »), parce qu'on peut apprendre le nom des choses et en donner l'équivalent dans une autre langue, parce qu'on peut faire des dictionnaires, parce qu'une culture tend à se comprendre elle-même en cristallisant ses convictions dans des mots clés (« l'honnête homme » du XVIIe siècle) et dans des mots témoins [1]. Il faut donc admettre que, quelle que soit l'importance des divers contextes (de phrase, de texte, de culture, de situation, etc.), les mots ont une signification permanente par laquelle ils désignent certains référents et non d'autres. Le sémanticien est celui qui tient que les mots ont un *hard core* que les contextes ne modifient pas.

Mais, si l'on peut faire abstraction relativement du rapport du mot à la phrase pour se borner à l'étude des mots individuels isolés comme la sémantique l'exige, les problèmes d'identification du mot s'avèrent être considérables. La délimitation phonologique du mot, c'est-à-dire les mesures prises par la langue pour préserver l'unité du mot à ce plan (les *Grenzsignale* de Troubetzkoy), pose à elle seule une quantité de problèmes qu'on n'évoquera pas ici [2]. De même, la distinction du noyau sémantique et de la fonction grammaticale qui place le mot dans l'une ou l'autre des parties du discours (nom, verbe, adjectif, etc.) ne va pas sans de grandes difficultés, lorsque par exemple le rôle du mot comme partie du discours est incorporé à son noyau sémantique à l'intérieur des frontières du mot lexicalisé. A cela s'ajoute le problème des mots qui ne signifient qu'en combinaison (les mots « asémiques » des Grecs, les « syncatégorématiques » de Marty, appelés ici « *form-words* ») par rapport aux mots qui ont un sens par eux-mêmes (les mots « sémiques », « catégorématiques », les « *full-words* »). C'est donc à travers une forêt de difficultés que le sémanticien taille son chemin en direction de ce qu'il tient pour l'unité de signification du mot, c'est-à-dire l'objet même de sa science.

La seconde thèse impliquée par une telle sémantique concerne le statut même de la signification. A cet égard la position de S. Ullmann est délibérément saussurienne, à deux adjonctions près.

1. Ullmann évoque ici les travaux de G. Matoré, *Le Vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, *La méthode en lexicologie*, qu'il rapproche des recherches de Trier sur les champs sémantiques.

2. André Martinet, « Le mot », *Diogène*, n° 51, Paris, Gallimard, 1965, p. 39-53. On retiendra cette définition de l'auteur : « Segment de la chaîne parlée ou du texte écrit tel qu'on puisse le séparer de son contexte en le prononçant isolément ou en le séparant par un blanc des autres éléments du texte et lui attribuer une signification ou une fonction spécifique » (*ibid.*, p. 40). Cf. également : *Eléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin, 1961 (chap. IV : « Les unités significatives »), et : *A functional View of Language*, Oxford, Clarendon Press, 1962.

Pour suivre Saussure, on abandonne le troisième sommet du fameux triangle d'Ogden-Richards [1] : « *symbole* » — « *pensée* » (ou « *référence* ») — « *chose* » (ou « *référent* »), et on se tient dans les limites d'un phénomène à double sens : signifiant-signifié (Saussure), expression-contenu (Hjelmslev), *name-sense* (Gombocz [2]). C'est cette dernière terminologie que notre auteur retient, accentuant du même coup le phénomène de dénomination, ce qui n'est pas sans importance pour la théorie ultérieure des changements de sens, lesquels seront par privilège des changements de nom. Le *meaning* d'un mot est l'unité double du *name* et du *sense*. Pour tenir compte de la réciprocité des positions du locuteur et de l'auditeur, on inclura à l'intérieur de la définition du *meaning* la réciprocité et la réversibilité de la relation *name-sense*. Le *meaning* sera donc défini : une « relation réciproque et réversible entre le *name* et le *sense* » (*Semantics*, 67). C'est cette possibilité de double entrée dans la texture du mot qui permet de composer soit des dictionnaires alphabétiques, soit des dictionnaires conceptuels.

C'est à cette thèse nucléaire que S. Ullmann ajoute deux importants compléments. D'abord la relation nom-sens est rarement — sauf dans les vocabulaires hautement codifiés de la science, de la technologie ou de l'administration — une relation terme à terme : un nom pour un sens. Pour un sens il peut y avoir plusieurs noms, c'est le cas de la synonymie, et, pour un nom, plusieurs sens, c'est le cas de l'homonymie (mais les homonymes sont en réalité des mots distincts et non des sens multiples d'un même mot) et, surtout, on le verra plus loin, celui de la polysémie.

Ensuite, il faut adjoindre, aussi bien à chaque nom qu'à chaque sens, un « champ associatif » qui fait jouer les relations de contiguïté et de ressemblance, soit au plan du nom, soit au plan du sens, soit aux deux plans à la fois; c'est cette adjonction qui permettra tout à l'heure de distinguer quatre sortes de changements de signification et de localiser parmi eux la métaphore.

Telle est donc « l'infinie complexité des relations sémantiques » (63).

Cette complexité paraîtra plus grande encore si l'on ajoute à ce qui n'est encore que la valeur dénotative des mots, leurs « emotive overtones », c'est-à-dire à la fois leurs valeurs expressives à l'égard des sentiments et des dispositions des locuteurs, et le pouvoir des mots de susciter les mêmes états ou procès chez l'auditeur. Une théorie des

1. Ogden et Richards, *The Meaning of Meaning*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1923, p. 11.
2. Z. Gombocz, *Jelentéstan*, Pécs, 1926.

changements de sens, et en particulier de la métaphore, ne manquera pas d'entretenir des rapports importants avec cette fonction émotive, à l'égard de laquelle elle pourra apparaître comme un des « lexical devices » (136).

La troisième thèse que nous extrayons de la Sémantique de S. Ullmann concerne les caractères de la signification, accessibles à une linguistique « descriptive » toujours opposée par l'auteur à la linguistique « historique », qui pourront être retenus par la linguistique « historique » à titre de causes de changements.

Au centre de toutes les descriptions et de toutes les discussions se tient le phénomène clé de toute la sémantique du mot : la *polysémie;* les trois ouvrages de notre auteur abondent sur ce point en déclarations très fermes [1]; la polysémie se définit sur la base précédemment établie du rapport nom-sens; elle signifie : pour un nom, plus d'un sens. Mais l'étude de la polysémie est précédée par une remarque plus générale qui l'enveloppe et sur laquelle nous reviendrons dans notre quatrième paragraphe; elle suppose un caractère très général du langage que l'auteur appelle *vagueness* et qui trahit le caractère faiblement systématique de l'organisation lexicale d'une langue. Par *vagueness* il faut entendre, non pas exactement l'abstraction qui est déjà un phénomène d'ordre, un caractère taxinomique, mais l'aspect « générique », au sens de non ordonné, indéfini et imprécis, qui appelle en permanence une discrimination par le contexte. Nous reviendrons aussi sur ce lien entre *vagueness* et discrimination contextuelle. Disons pour le moment que la plupart des mots de notre langue ordinaire satisfont plutôt à ce trait que Wittgenstein appelle « *family-resemblance* [2] » qu'à une taxinomie implicite au lexique lui-même. La polysémie est seulement un caractère plus déterminé et déjà plus ordonné du phénomène plus général de l'imprécision lexicale.

Un autre phénomène concourt à l'intelligence de la polysémie, puisque celle-ci en est l'envers; c'est le phénomène de synonymie; ce phénomène intéresse aussi une réflexion générale sur les caractères systématiques et non systématiques du langage. Le phénomène de synonymie implique une identité sémantique partielle, inadmissible dans un système qui ne reposerait que sur des oppositions; il implique des chevauchements entre champs sémantiques qui font qu'une des acceptions d'un mot est synonyme d'une des acceptions d'un autre mot; à cet égard, l'image du pavement ou de la mosaïque est trom-

1. Sur la polysémie, cf. *The Principles...*, p. 114-125; *Précis...*, p. 199-218; *Semantics*, p. 159-175.
2. L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, I, § 67.

peuse ; les mots ne sont pas seulement distincts les uns des autres, c'est-à-dire définis par leur seule opposition à d'autres mots, comme les phonèmes le sont dans un système phonologique : ils empiètent l'un sur l'autre. Certes, l'art de parler consiste à distinguer les synonymes en les appliquant de manière discriminative dans des contextes appropriés; mais cette discrimination contextuelle suppose précisément le phénomène de la synonymie, comme trait descriptif des langues naturelles. Il n'y aurait pas lieu de chercher, par commutation, dans quel contexte des synonymes ne sont pas interchangeables, s'il n'y avait pas des contextes où ils le sont. Ce qui définit la synonymie, c'est précisément la possibilité de les substituer dans certains contextes sans altérer la signification objective et affective. Inversement, la possibilité de fournir des synonymes aux acceptions différentes d'un même mot, ce qui est le test commutatif de la polysémie elle-même, confirme le caractère irréductible du phénomène de synonymie : le mot « revue » est synonyme tantôt de « parade », tantôt de « magazine »; une communauté de sens fonde chaque fois la synonymie. C'est parce que la synonymie est un phénomène irréductible qu'elle peut à la fois offrir une ressource stylistique pour des distinctions fines (*fleuve* au lieu de *rivière*, *cime* au lieu de *sommet*, *minuscule* au lieu d'*infime*, etc.), voire pour des accumulations, des renforcements, des emphases, comme dans le style maniériste de Péguy — et fournir un test de caractère commutatif pour la polysémie; dans la notion d'identité sémantique partielle, il est possible d'accentuer tour à tour l'identité ou la différence.

C'est comme inverse de la synonymie que la polysémie se définit d'abord, comme Bréal fut le premier à l'observer : non plus plusieurs noms pour un sens (synonymie), mais plusieurs sens pour un nom (polysémie).

Le cas de l'homonymie doit être mis à part; homonymie et polysémie reposent certes sur le même principe de la combinaison d'un seul signifiant avec plusieurs signifiés (*Précis...*, 218). Mais, alors que l'homonymie recouvre une différence entre deux mots et entre leurs champs sémantiques complets, la polysémie se tient à l'intérieur du même mot, dont elle distingue plusieurs acceptions. A vrai dire, si la frontière est facile à tracer lorsqu'il s'agit d'homonymes par étymologie (*locare* et *laudare* donnent également " louer "), elle est plus difficile à discerner lorsqu'il s'agit d'homonymes sémantiques qui s'expliquent par l'évolution divergente des sens d'un seul mot au-delà d'un point où aucune communauté de sens n'est plus perçue, comme dans le cas du mot « pupille »; c'est ainsi, note Ullmann, qu'« entre la polysémie et l'homonymie, il y a trafic frontière en deux sens » (222).

La polysémie, appelée aussi ambiguïté lexicale, pour la distinguer de l'ambiguïté ou amphibologie, est le phénomène central de la sémantique descriptive; la théorie des changements de sens, en sémantique historique, s'appuyera essentiellement sur la description de la polysémie. Ce phénomène signifie que dans les langues naturelles l'identité d'un mot par rapport aux autres admet en même temps une hétérogénéité interne, une pluralité, telles que le même mot peut recevoir des acceptions différentes selon les contextes. Cette hétérogénéité ne ruine pas l'identité du mot (à la différence de l'homonymie) parce que 1) ces significations peuvent être énumérées, c'est-à-dire identifiées par synonymie; 2) elles peuvent être classées, c'est-à-dire référées à des classes d'emplois contextuels; 3) elles peuvent être ordonnées, c'est-à-dire présenter une certaine hiérarchie qui établit une proximité relative et donc une distance relative des sens les plus périphériques par rapport aux sens les plus centraux; 4) enfin et surtout, la conscience linguistique des locuteurs continue d'apercevoir une certaine identité de sens dans la pluralité des acceptions. Pour toutes ces raisons, la polysémie n'est pas seulement un cas de *vagueness*, mais l'ébauche d'un ordre et, à ce titre déjà, une contre-mesure à l'égard de l'imprécision.

Que la polysémie ne soit pas un phénomène pathologique, mais un trait de santé de nos langues, est attesté par l'échec de l'hypothèse inverse : une langue sans polysémie violerait le principe d'économie, car elle étendrait à l'infini le vocabulaire; elle violerait en outre la règle de communication, car elle multiplierait les désignations autant de fois que l'exigeraient en principe la diversité de l'expérience humaine et la pluralité des sujets d'expérience. Nous avons besoin d'un système lexical économique, flexible, sensible au contexte, pour exprimer et communiquer la variété de l'expérience humaine. C'est la tâche des contextes de cribler les variantes de sens appropriées et de faire, avec des mots polysémiques, des discours reçus comme relativement univoques, c'est-à-dire ne donnant lieu qu'à une seule interprétation, celle que le locuteur avait l'intention de conférer à ces mots [1].

C'est sur ce fond de sémantique « descriptive » (synchronique au sens saussurien) qu'Ullmann place son étude des changements de sens dont la métaphore est une espèce.

1. Cf. Roman Jakobson, « La linguistique », in *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines;* Ire partie : « Sciences sociales », Mouton, Unesco, Paris-La Haye, 1970, chap. VI. On consultera en particulier les pages 548 et s. sur les « caractères et objectifs de la linguistique contemporaine ».

Placée parmi les changements de sens, celle-ci relève donc, non de la sémantique « descriptive », mais de la sémantique « historique » [1]. Nous franchissons donc une frontière méthodologique que le *Cours de linguistique générale* avait tracée avec fermeté entre deux points de vue trop souvent confondus dans le passé. Constitution sémantique et changement sémantique relèvent de « deux ordres de faits (...) disparates bien qu'interdépendants » (*Précis...*, 236). Ullmann reste fidèle à Saussure quand il écrit : « On peut, certes, *combiner* les deux points de vue — on le doit même dans certaines situations, par exemple dans la reconstitution intégrale d'une collision homonymique; mais la combinaison ne doit jamais aboutir à une *confusion*. Oublier ce précepte, ce serait fausser à la fois le présent et le passé, la description et l'histoire » (236). Bien plus, en reportant à la fin de ses ouvrages l'étude des changements de sens, l'auteur prend ses distances à l'égard des premiers sémanticiens qui, non seulement définissaient d'un seul souffle la sémantique par l'étude du sens des mots et par l'étude de leurs changements, mais mettaient l'accent principal sur ces changements. Avec la sémantique structurale, c'est au contraire le point de vue descriptif qui fournit le fil conducteur dans l'étude des changements.

Il est vrai que les changements de sens sont, en tant que tels, des innovations, c'est-à-dire des phénomènes de parole; le plus souvent ces innovations sont individuelles, et même intentionnelles : à la différence des changements phonétiques, généralement peu conscients, « les modifications sémantiques sont souvent l'œuvre d'une intention créatrice » (238). En outre, le surgissement du sens nouveau est soudain sans nuances intermédiaires : « Quelle étape intermédiaire peut-il y avoir entre la *gorge* d'un homme et celle d'une montagne? » (239); telle Minerve jaillissant de la tête de Jupiter, la métaphore sort toute prête d'un « acte d'aperception immédiate » (*ibid.*). La diffusion sociale pourra être lente, l'innovation elle-même est toujours soudaine.

Mais, si les changements de sens sont toujours des innovations, ceux-ci trouvent dans le point de vue descriptif la base de leur explication.

C'est d'abord la nature du système lexical qui permet les changements de sens : à savoir le caractère « vague » de la signification, l'indécision des frontières sémantiques, et surtout un trait de la polysémie que nous n'avons pas encore mis en lumière, le caractère

1. *The Principles...*; IVe partie : « Sémantique historique », p. 171-258. *Précis...*, chap. X : « Pourquoi les mots changent de sens » (236-269); chap. XI : « Comment les mots changent de sens » (270-298).

cumulatif qui s'attache au sens des mots. Il ne suffit pas, en effet, qu'un mot ait, à un moment donné, dans un état de système, plusieurs acceptions, c'est-à-dire des variantes appartenant à plusieurs classes contextuelles; il faut en outre qu'il puisse acquérir un sens nouveau sans perdre son sens antérieur; cette aptitude à la cumulation [1] est essentielle à l'intelligence de la métaphore, pour autant que celle-ci présente ce caractère de double vision, de vision stéréoscopique, que nous avons décrit dans une étude antérieure. Le caractère cumulatif du mot est ce qui, plus que tout, rend le langage perméable à l'innovation. Nous reviendrons plus loin sur les implications de cette notion de cumulation de sens pour une discussion des postulats saussuriens. Bornons-nous à enregistrer ce trait capital : c'est la polysémie, fait descriptif par excellence, qui rend possible les changements de sens et, dans la polysémie, le phénomène de cumulation de sens. La polysémie atteste le caractère ouvert de la texture du mot : un mot est ce qui a plusieurs sens et qui peut en acquérir de nouveaux. C'est donc un trait descriptif de la signification qui introduit à la théorie des changements de sens, à savoir que pour un nom il peut y avoir plus d'un sens et, pour un sens, plus d'un nom.

La théorie des changements de sens trouve un nouvel appui dans un trait « descriptif » présenté plus haut — à savoir l'adjonction à chaque « sens » et à chaque « nom » de « champs associatifs » qui permettent des glissements et des substitutions au niveau du nom, au niveau du sens, ou aux deux niveaux à la fois; ces substitutions par association se faisant par contiguïté ou par ressemblance, quatre possibilités se présentent : association par contiguïté et association par ressemblance au niveau du nom, association par contiguïté et association par ressemblance au niveau du sens. Les deux derniers cas définissent la métonymie et la métaphore [2].

Le recours à une explication psychologique à l'intérieur d'une théorie sémantique ne doit pas surprendre; dans la tradition purement saussurienne, cette interférence fait d'autant moins difficulté

1. S. Ullmann (*The Principles...*, p. 117) cite avec faveur le texte suivant de W. M. Urban : « *The fact that a sign can intend one thing without ceasing to intend another, that, indeed, the very condition of its being an expressive sign for the second is that it is also a sign for the first, is precisely what makes language an instrument of knowing. This ' accumulated intension' of words is the fruitful source of ambiguity, but it is also the source of that analogous predication, through which alone the symbolic power of language comes into being* » (*Language and Reality*, Londres, Allen and Unwin, New York, Macmillan, 1939, 1961², p. 112). On remarquera que ce caractère cumulatif est décrit dans le cadre de la sémantique descriptive au paragraphe de la polysémie.

2. *The Principles...*, p. 220 et s.; *Précis...*, p. 277 et s.

que signifiant et signifié ont l'un et l'autre un statut psychologique, en tant qu'image acoustique et que concept [1]; dès lors, il n'y a aucune inconséquence à emprunter à la tradition de Wundt [2] le principe d'une classification des changements sémantiques et à les incorporer à la théorie saussurienne du signe, de telle sorte que l'explication de l'innovation reste homogène aux grandes articulations de la linguistique structurale. D'ailleurs, ce mariage de la psychologie associationniste et de la linguistique structurale trouve un précédent jusque dans le *Cours de linguistique générale*, dans le fameux chapitre sur le « Mécanisme de la langue »; les deux fonctionnements syntagmatique et paradigmatique y sont interprétés en termes de combinaison. Cinquante ans plus tard, Roman Jakobson ne verra aucune difficulté de principe dans ces échanges entre sémantique et psychologie, puisqu'il greffera directement sa distinction entre procès métaphorique et procès métonymique sur la distinction saussurienne, interprétée elle-même dans les termes de l'association par ressemblance et par contiguïté [3].

C'est donc un mécanisme psychologique qui régit les innovations sémantiques et ce principe est l'association. Léonce Roudet, en 1921 [4] et Z. Gombocz, en 1926 [5], les premiers, montrent comment on peut dériver d'une explication purement psychologique à une explication des changements sémantiques, qui rejoint les grandes catégories rhétoriques. Ullmann achève ce mouvement d'inclusion des classes rhétoriques dans la sémantique, en liant étroitement la théorie des champs associatifs à la définition de la signification comme corrélation du nom et du sens. Suivant en cela une suggestion de Léonce Roudet, il suggère que c'est au cours de l'effort d'expression, tel que

1. Sur le signifiant comme image acoustique, cf. *le Cours de linguistique générale*, p. 28, 32, 98. Sur le signifié comme concept, *ibid.*, 28, 98, 144, 158.

2. W. Wundt, *Völkerpsychologie*, I : *Die Sprache*, 2 vol., Leipzig, 1900.

3. Il est vrai que seule la seconde sorte de rapport est appelée par Saussure « rapport associatif » (*Cours...*, p. 171 et s.). Le rapport syntagmatique est simplement rattaché au caractère linéaire de la langue, c'est-à-dire à son aspect de succession temporelle; la solidarité syntagmatique n'est nulle part appelée association par contiguïté. L'interprétation de Jakobson constitue ainsi une innovation : « Les constituants d'un contexte ont un statut de contiguïté, tandis que dans un groupe de substitution les signes sont liés entre eux par différents degrés de similarité qui oscillent de l'équivalence des synonymes au noyau commun des antonymes. » « Le langage commun des linguistes et des anthropologues », *Essais de linguistique générale*, p. 48-49.

4. Léonce Roudet « Sur la classification psychologique des changements sémantiques », *Journal de psychologie*, XVIII, 1921, p. 676-692.

5. Voir ci-dessus p. 145, n. 2.

Bergson l'avait décrit dans le fameux « Essai sur l'effort intellectuel [1] », que les deux systèmes, le système du sens et le système des noms, interfèrent; que l'association usuelle entre tel sens et tel mot défaille, l'idée cherche à s'exprimer dans un autre mot associé au premier, soit par ressemblance, soit par contiguïté; on a alors soit la métaphore, soit la métonymie. Ullmann note judicieusement : les associations psychiques ne « déclenchent » pas le changement, mais en déterminent seulement le « déroulement »; c'est en effet l'effort d'expression qui reste la cause efficiente (*Précis*..., 276).

Cette médiation psychologique entre sémantique et rhétorique mérite attention. Le bénéfice de l'opération est très positif, quelles que soient les réserves que nous soyons amené ultérieurement à faire. D'abord, un pont est jeté entre l'activité individuelle de parole et le caractère social de la langue; les champs associatifs fournissent cette médiation; ils appartiennent à la langue et présentent le même caractère de latence que le trésor de la langue selon Saussure; en même temps, ils délimitent un espace de jeu pour une activité qui reste individuelle en tant qu'effort d'expression : « Qu'il s'agisse de combler une lacune authentique, d'éviter un mot tabou, de donner libre carrière à des émotions ou à un besoin d'expressivité, ce sont les champs associatifs qui fourniront la matière première de l'innovation » (276-277).

Ensuite, la psychologie de l'association permet de joindre une classification à une explication, c'est-à-dire un principe taxinomique à un principe opératoire. Dumarsais et Fontanier l'avaient entrepris par la distinction des tropes en fonction des différentes sortes de rapports entre les objets ou entre leurs idées; le rapport de ressemblance de Fontanier est conservé sans changement; seuls les deux rapports d'inclusion et d'exclusion sont contractés dans l'idée de contiguïté, tant sur le plan des opérations que sur celui des figures; métonymie et synecdoque se réduisent alors à la métonymie.

Autre avantage : métaphore et métonymie tirent leur parallélisme de l'association elle-même : seule diffère la nature de l'association; la distinction des figures se réduit à une différence psychologique à l'intérieur d'un même mécanisme général.

Quant à la métaphore elle-même, elle doit à son rapprochement avec l'association par ressemblance de conserver sa parenté profonde avec la comparaison à deux termes. Autrement dit, une sémantique psychologisante donne le pas à la métaphore *in praesentia* sur la

1. Bergson, « L'effort intellectuel », in *L'Énergie spirituelle*, *Œuvres*, Édition du Centenaire, p. 930-959.

métaphore *in absentia*, ce qui ne sera plus le cas, on le verra, avec une sémantique qui aura rompu toutes ses amarres avec la psychologie. Le primat de la comparaison est en effet proprement psychologique. Esnault [1] l'avait souligné : « La métaphore est une comparaison condensée par laquelle l'esprit affirme une identité intuitive et concrète » (277). Ullmann, après lui, remarque : « La métaphore est en dernière analyse une comparaison en raccourci. Plutôt que de constater explicitement des analogies, on les comprime dans une image qui a l'air d'une identification » (277). La perception d'une ressemblance entre deux idées est bien — selon le mot d'Aristote *to homoïon theôrein* [2] — la clé de la métaphore.

En revanche, le mariage avec la psychologie associationniste ne va pas sans de graves inconvénients; outre la dépendance générale de la linguistique à l'égard d'une autre discipline, dépendance que la linguistique ultérieure ne tolérera plus, le mélange des deux disciplines n'est pas sans nuire à l'analyse même des figures du discours. Elle nuit d'abord à sa complexité. La distinction des deux associations peut d'abord paraître une simplification et ainsi satisfaire à l'économie; elle se révèle bien vite être une contrainte; en bloquant les rapports d'inclusion et d'exclusion sous le titre de la contiguïté, le principe associationniste appauvrit aussi bien les opérations que les figures qui en résultent; la réduction de la synecdoque à la métonymie est un cas flagrant de réduction d'une différence logique (coordination contre subordination) à un même procédé psychologique, la contiguïté. Une rhétorique à deux figures — « rhétorique restreinte [3] » par excellence — survit à l'opération.

L'analyse de la métaphore elle-même pâtit de l'explication psychologique; on aurait pu penser que l'idée de « comparaison en raccourci » aurait mis sur la voie d'une description en termes d'énoncé et de prédication; *Semantics* (213) rapproche explicitement la conception de la métaphore, ici exposée, de celle de I. A. Richards; le « comparant » et le « comparé » que les champs associatifs rapprochent sont dans le même rapport que le *tenor* et le *vehicle* de I. A. Richards; au lieu de comparer explicitement deux choses, la métaphore procède à un court-circuit verbal : au lieu de comparer tel organe à un petit rat, on dit le muscle; de I. A. Richards on retient également l'idée

1. G. Esnault, *Imagination populaire : métaphores occidentales*, 1925; cf. ci-dessous p. 170 n. 1.
2. Cf. ci-dessus 1re *Étude*, p. 33.
3. Nous avons déjà fait allusion à la dénonciation par Gérard Genette de la rhétorique restreinte à deux figures, voire à une seule, la métaphore : cf. 1re *Étude*, § 1.

précieuse que la métaphore est d'autant plus frappante et surprenante que la distance entre *tenor* et *vehicle* est plus grande [1] et que le rapprochement est inattendu. Mais ces remarques ne contribuent pas à ébranler le principe même d'une description qui se tient dans les bornes du mot. Le recours au procès de l'association tend plutôt à consolider ces bornes : l'associationnisme, en effet, n'opérant qu'avec des éléments — les sens et les mots — ne rencontre jamais l'opération proprement prédicative. (On reviendra plus loin sur ce point décisif pour le rapport entre sémantique du mot et sémantique de l'énoncé au cœur même de la métaphore.) C'est pourquoi l'analyse a tôt fait de rabattre la comparaison sur la substitution qui, en effet, se fait entre des termes, des éléments, des atomes psychiques; le double jeu associatif entre sens et entre noms ne rend compte finalement que de substitutions aboutissant à de nouvelles dénominations : « Au lieu de préciser que [les] saillies [d'un peigne] sont *comme* des dents, on les appellera simplement les *dents du peigne*. Ce faisant, on aura transposé le nom d'un organe humain pour désigner un objet inanimé » (*Précis*, 277). La ressemblance entre les deux sens est ce qui permet de donner à l'un le nom de l'autre.

Ainsi confinée dans l'espace de la dénomination, l'étude de la métaphore ne retrouve son ampleur, comme jadis chez les rhétoriciens, que lorsque l'on en vient à énumérer ses *espèces;* le fil conducteur est encore l'association; les innombrables emprunts que la métaphore met en jeu se laissent en effet rapporter à de grandes classes qui se règlent sur les associations les plus typiques, c'est-à-dire les plus usuelles, non seulement d'un sens à un sens, mais d'un domaine de sens, par exemple le corps humain, à un autre domaine de sens, par exemples les choses physiques. On retrouve alors les grandes classes de Fontanier, où la transposition de l'animé à l'inanimé occupe une place de choix, et, moins fréquemment, celle de l'inanimé à l'animé; la transposition du concret à l'abstrait forme un autre grand groupe (par exemple prendre-comprendre). Les « transpositions sensorielles », conjuguant deux domaines perceptifs différents (une couleur *chaude*, une voix *claire*), viennent aisément s'inscrire dans la grande famille des métaphores, les synesthésies constituant un cas de perception spontanée des ressemblances, en fonction toutefois des dispositions

1. On remarquera la citation de Wordsworth, *Semantics, op. cit.*, p. 213 :

The song would speak
Of that interminable building reared
By observation of affinities
In objects where no brotherhood exists
To passive minds.

mentales des locuteurs. Les correspondances sensorielles s'accordent sans peine avec les substitutions de noms, puisque les unes et les autres sont des cas d'association par ressemblance entre « sens »; la différence de niveau entre ressemblance sensorielle et ressemblance sémantique est atténuée par le fait que c'est en passant par une étape langagière que les synesthésies elles-mêmes se font reconnaître, comme l'atteste le fameux sonnet « Correspondances » de Baudelaire.

4. LA MÉTAPHORE ET LES POSTULATS SAUSSURIENS

Chez Ullmann et chez les sémanticiens post-saussuriens proches de lui, la théorie de la métaphore paraît n'être d'abord qu'une application des postulats de base de la linguistique structurale à un secteur de la linguistique historique, celui des changements de sens. Pour une seconde approximation, plus critique, leur analyse est bien autre chose qu'une application : elle amorce, au moins virtuellement, une rectification des postulats par leurs conséquences. Ce choc en retour des conséquences sur le principe mérite attention, car il est l'indice d'un certain jeu, dans une sémantique qui se veut uniquement une sémantique du mot, à la faveur duquel il sera tenté, dans le paragraphe suivant, de coordonner la métaphore du mot, à laquelle se bornent cette étude et la suivante, à la métaphore-énoncé de la précédente étude.

Le traitement post-saussurien de la métaphore fait apparaître après coup que le *Cours de linguistique générale* constituait autant un relais qu'une rupture dans le programme de la sémantique du mot. Ce trait s'explique assez bien par la nature de la crise méthodologique que le *Cours* a ouverte en son sein.

La crise est en effet à double sens : d'une part, le *Cours* tranchait des confusions et des équivoques par une action essentiellement simplificatrice et purificatrice; d'autre part, par les dichotomies qu'il instituait, il laissait un héritage de perplexités, perplexités pour lesquelles le problème de la métaphore, même confiné à la sémantique lexicale, reste, après Saussure, une bonne pierre de touche; la métaphore, en effet, se tient sur la plupart des fractures instituées par Saussure et révèle à quel point ces dichotomies constituent aujourd'hui des antinomies à réduire ou à médiatiser.

Ainsi, pour Saussure, la coupure entre *langue* et *parole* faisait de la langue un objet homogène tout entier contenu dans une seule

science, les deux faces du signe — le signifiant et le signifié — tombant du même côté de la coupure [1]. Mais cette dichotomie créait autant de problèmes qu'elle en résolvait; dans sa synthèse de la linguistique moderne Roman Jakobson observe : « Bien que ce point de vue limitatif ait encore ses tenants, la séparation absolue des deux aspects aboutit en fait à la reconnaissance de deux relations hiérarchiques différentes : une analyse du code tenant dûment compte des messages, et vice versa. Sans confronter le code avec les messages, il est impossible de se faire une idée du pouvoir créateur du langage [2]. » S'ajoutant aux exemples d'échanges entre code et message que Jakobson propose (rôle des sous-codes librement choisis par le sujet parlant en fonction de la situation de communication, constitution de codes personnels soutenant l'identité du sujet parlant, etc.), la métaphore constitue un magnifique exemple d'échange entre code et message. On l'a vu, la métaphore est à classer parmi les changements de sens; or « c'est dans la parole, réalisation concrète de la langue, que s'annoncent les changements » (*Précis...*, 237). Bien plus, on a vu le caractère discret de ces changements : si nombreux que soient les intermédiaires attestés par l'histoire des changements sémantiques dans un mot, chaque changement individuel est un saut qui atteste la dépendance de l'innovation à l'égard de la parole. Mais, d'autre part, la métaphore prend appui sur un caractère du code, à savoir la polysémie; c'est à la polysémie qu'elle vient en quelque sorte s'ajouter lorsque la métaphore, cessant d'être innovation, devient métaphore d'usage, puis cliché; le circuit est alors bouclé entre langue et parole. Ce circuit peut se décrire ainsi : polysémie initiale égale langue; métaphore vive égale parole; métaphore d'usage égale retour de la parole à la langue; polysémie ultérieure égale langue. Ce circuit illustre parfaitement l'impossibilité de s'en tenir à la dichotomie saussurienne.

La seconde grande dichotomie — celle qui oppose le point de vue synchronique et le point de vue diachronique [3] — ne fut pas moins salutaire que la précédente; non seulement elle mit fin à une confusion en dissociant deux relations distinctes du fait linguistique au temps, selon la simultanéité et selon la succession, mais elle mit fin, au plan même des principes d'intelligibilité, au règne de l'histoire, en imposant une nouvelle priorité, celle du système sur l'évolution.

1. *Cours de linguistique générale*, p. 25. Robert Godel, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, p. 142 et s.
2. Roman Jakobson, « La Linguistique », *op. cit.*, p. 550.
3. *Cours...*, p. 114 et s.

Mais la perplexité engendrée est à la mesure de la trouvaille ; un phénomène comme la métaphore a des aspects systématiques et des aspects historiques; pour un mot, avoir plus d'un sens est, strictement parler, un fait de synchronie; c'est maintenant, dans le code, qu'il signifie plusieurs choses; il faut donc mettre la polysémie du côté de la synchronie; mais le changement de sens qui ajoute à la polysémie et qui, dans le passé, avait contribué à constituer la polysémie actuelle, est un fait diachronique; la métaphore, en tant qu'innovation, est donc à mettre parmi les changements de sens, donc parmi les faits diachroniques; mais en tant qu'écart accepté elle s'aligne sur la polysémie, donc au plan synchronique [1]. Il faut donc, encore une fois, médiatiser une opposition trop brutale et mettre en relation les aspects structuraux et historiques. Le mot semble bien être au carrefour des deux ordres de considération, par son aptitude à acquérir de nouvelles significations et à les retenir sans perdre les anciennes; ce procès cumulatif, par son caractère double, semble appeler un point de vue panchronique [2].

La description complète de la polysémie, avant même la considération des changements de sens, fait appel à un tel point de vue panchronique. Il paraît bien difficile en effet de la décrire sans évoquer son origine : ainsi, Ullmann, en dépit des déclarations qu'on a rappelées, traite dans le chapitre de la polysémie des « quatre sources principales » auxquelles elle « s'alimente » [3]. Or ces quatre « sources » ont un caractère diachronique plus ou moins marqué : les « glissements de sens » sont des développements dans des sens divergents; les « expressions figurées » procèdent de la métaphore et de la métonymie, qui, pour agir instantanément, n'en sont pas moins des événements de parole qui engendrent des séries polysémiques; l'« étymologie populaire », en tant que motivation après coup, engendre un état de polysémie; quant aux « influences étrangères », comme le mot même l'indique, elles rentrent dans le cadre des évolutions qui engendrent des états par le moyen de l'imitation sémantique; la notion même de « calque sémantique », introduite à cette occasion, implique un recours à l'analogie, traitée elle-même comme un facteur

1. S. Ullmann le rappelle : « Notion purement synchronique, la polysémie implique d'importantes conséquences d'ordre diachronique : les mots peuvent acquérir des acceptions nouvelles sans perdre leur sens primitif. Cette faculté a pour résultat une élasticité des rapports sémantiques qui n'a pas de parallèle dans le domaine des sons », *Précis...*, p. 199.

2. S. Ullmann, *The Principles...*, p. 40. Ce point de vue panchronique s'impose également en sémantique historique, *ibid.*, p. 231 et 255-257.

3. S. Ullmann, *Précis...*, p. 200-207.

de changement sémantique. Ainsi, en dépit de tous les efforts pour cloisonner description et histoire, la description même de la polysémie fait référence à la possibilité du changement sémantique. La polysémie comme telle, c'est-à-dire prise en dehors de la considération de ses « sources », renvoie à des possibilités de caractère diachronique : la polysémie est la possibilité même d'ajouter un sens nouveau aux acceptions précédentes du mot sans que celles-ci disparaissent; la structure ouverte du mot, son élasticité, sa fluidité, font donc déjà allusion au phénomène du changement de sens [1].

Si la polysémie est si difficile à contenir dans les bornes de la description synchronique, en retour les changements de sens qui relèvent du point de vue historique ne peuvent être complètement identifiés que lorsqu'ils s'inscrivent dans le plan synchronique et se manifestent comme une variété de polysémie; ainsi Ullmann lui-même traite-t-il de l' « ambiguïté » stylistique dans le chapitre de la polysémie; or cette locution désigne très exactement le plan rhétorique des figures (« redoutée par l'étranger, dénoncée par le logicien, combattue par le besoin de clarté qui domine le langage courant, l'ambiguïté est parfois recherchée par l'écrivain à des fins stylistiques [2] »); ce classement de l'ambiguïté stylistique dans la même division que la polysémie, fait de synchronie, est parfaitement légitime, puisqu'elle vient s'inscrire à un moment donné dans l'état de langue comme signification double : la projection synchronique d'un changement de sens est donc bien un phénomène de même ordre que la polysémie.

A son tour, d'ailleurs, l'équivoque peut être traitée comme une des conditions des changements sémantiques [3]; en passant par une phrase ambiguë, pour laquelle deux interprétations demeurent possibles, les mots reçoivent des valeurs nouvelles; ainsi l'ambiguïté du discours fraye la voie à l'équivoque du mot, laquelle peut aboutir à des changements de sens reçus qui s'ajoutent à la polysémie.

On ne saurait mieux dire que les dichotomies saussuriennes créent autant de problèmes qu'elles en résolvent.

Il n'est pas jusqu'à la plus assurée des distinctions saussuriennes qui ne soit source de perplexités : on sait avec quelle rigueur Saussure oppose la relation, purement immanente au sens, entre signifiant et

1. S. Ullmann : « Le vocabulaire n'est pas rigidement systématisé comme le sont les phonèmes et les formes grammaticales : on peut y ajouter à tout moment un nombre illimité d'éléments toujours nouveaux, des mots aussi bien que des sens », *Précis de sémantique française*, p. 242.
2. *Précis de sémantique française*, p. 215-216.
3. *Ibid.*, p. 243.

signifié, à la relation externe signe-chose qu'il répudie. La « chose », désormais, ne fait plus partie des facteurs de la signification : le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique [1].

Cette coupure a été adoptée par tous les linguistes post-saussuriens. Mais elle aussi engendre une aporie. Car le discours, par sa fonction de référence, met bel et bien les signes en rapport avec les choses; la dénotation est une relation signe-chose, alors que la signification est une relation signifiant-signifié [2]. Il en résulte une ambiguïté de la notion même de sens; en tant que signifié saussurien, le sens n'est rien d'autre que la contrepartie du signifiant, découpé en même temps que lui par le même trait de ciseaux dans la feuille à double face; par rapport à la réalité dénotée, le sens reste le médiateur entre les mots et les choses, c'est-à-dire ce par quoi les mots se rapportent aux choses : *vox significat mediantibus conceptis* [3]. Cette cassure passe à travers la sémantique, au sens large, et départage la sémantique des linguistes d'origine saussurienne de celle des philosophes comme Carnap, Wittgenstein, etc., pour qui la sémantique est fondamentalement l'analyse des rapports entre les signes et les choses dénotées.

En excluant le rapport sens-chose, la linguistique accomplit son affranchissement à l'égard des sciences normatives logico-grammaticales, fonde son autonomie en assurant l'homogénéité de son objet, signifiant et signifié tombant à l'intérieur de la frontière du signe linguistique. Mais la contrepartie est lourde. Il devient très difficile, sinon impossible, de rendre compte de la fonction dénotative du langage dans le cadre d'une théorie du signe qui ne connaît que la différence interne du signifiant et du signifié, alors que cette fonction dénotative ne fait aucunement difficulté dans une conception du langage qui distingue dès le départ les signes et le discours et qui définit le discours, à l'inverse du signe, par son rapport à la réalité extra-linguistique; c'est pourquoi la sémantique des philosophes anglo-saxons, qui est une sémantique du discours, est d'emblée sur le terrain de la dénotation, même lorsqu'elle traite des mots; car, pour elle, les mots sont, en tant que parties du discours, également porteurs d'une partie de la déno-

1. *Cours de linguistique générale*, p. 98.

2. Nous avons rattaché cette distinction entre signifié et dénoté à la dichotomie fondamentale du signe et de la phrase, c'est-à-dire, dans la terminologie d'Émile Benveniste, à l'opposition du plan sémiotique et du plan sémantique. Cf. IIIe *Étude*, § 1.

3. Sur cette équivocité du mot sens, voir notre article « Sens et signe », in *Encyclopaedia universalis*.

tation [1]. Il est bien vrai qu'une sémantique du genre de celle de Stepen Ullmann réussit à définir la plupart des phénomènes qu'elle décrit — synonymie, homonymie, polysémie, etc. — dans les limites d'une théorie du signe qui ne met en jeu aucun rapport avec la réalité extralinguistique. Mais la relation dénotative, qui met en jeu la relation du signe à la chose, est requise dès qu'on entre dans le fonctionnement de ces différences dans le discours. C'est dans le discours que la polysémie, caractère purement virtuel du sens lexical, est criblée. C'est le même mécanisme contextuel (verbal ou non) qui sert à écarter les équivoques polysémiques et qui détermine la genèse de sens nouveaux : « C'est le *contexte*, verbal et non verbal, qui rendra possibles les déviations, l'emploi d'acceptions insolites [2]. » Pour définir les acceptions diverses d'un même mot, soit usuelles, soit insolites, il faut bien recourir à leur emploi contextuel; les diverses acceptions d'un mot ne sont plus alors que les variantes contextuelles que l'on peut classer selon les familles d'occurrence. Dès que l'on s'engage dans cette voie, il apparaît très vite que les classes de ces variantes conceptuelles sont tributaires des différentes possibilités d'analyser les objets, c'est-à-dire les choses ou les représentations de choses; comme la *Rhétorique générale* l'admettra volontiers [3], l'analyse matérielle des objets en leurs parties et l'analyse rationnelle des concepts en leurs éléments font appel l'une et l'autre à des modèles de description de l'univers des représentations. Ainsi la considération de la dénotation interfère nécessairement avec celle des purs signifiés pour rendre compte des classes sous lesquelles se rangent les variantes polysémiques d'un même mot, dès l'instant où on les caractérise comme significations contextuelles. L'adjectif contextuel réintroduit le discours et avec lui la visée dénotative du langage.

Si la polysémie, en tant que fait de synchronie, a de telles implications, à plus forte raison la métaphore, en tant que changement de sens. L'innovation proprement dite, rappelle Ullmann, est un fait de parole [4]. Nous en avons vu les conséquences pour le rapport langue-parole et le rapport synchronie-diachronie; les implications pour le

1. Chez Frege, déjà, la distinction entre sens et dénotation est d'abord établie au niveau du nom propre, puis étendue à la proposition complète : « Un nom propre (mot, signe, combinaison de signes, expression) exprime son sens, dénote ou désigne sa dénotation. Avec le signe, on exprime le sens du nom propre et on en désigne la dénotation. » « Sens et dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, trad. fr., p. 107.

2. S. Ullmann, *Précis de sémantique française*, p. 243.

3. *Rhétorique générale*, p. 97 et s., voir ci-dessous v^e^ *Étude*, § 4.

4. « C'est dans la parole, réalisation concrète de la langue, que s'annoncent les changements », *Précis de sémantique française*, p. 237.

rapport signifié-dénoté ne sont pas moins importantes. Une innovation sémantique est une manière de répondre de façon créatrice à une question posée par les choses; dans une certaine situation de discours, dans un milieu social donné et à un moment précis, quelque chose demande à être dit qui exige un travail de parole, un travail de la parole sur la langue, qui affronte les mots et les choses. Finalement, l'enjeu est une nouvelle description de l'univers des représentations. Nous reviendrons sur ce problème de la redescription dans une étude ultérieure [1]. Il fallait en montrer dès maintenant l'insertion dans une théorie sémantique qui veut cependant se borner aux changements de sens, c'est-à-dire à l'étude des seuls signifiés. Tout changement implique le débat entier de l'homme parlant et du monde.

Mais aucun pont ne peut être jeté directement entre le signifié saussurien et le référent extra-linguistique; il faut faire le détour du discours et passer par la dénotation de phrase pour atteindre la dénotation de mot. Seul ce détour permet de mettre en rapport le travail de dénomination à l'œuvre dans la métaphore et l'opération prédicative qui donne à ce travail le cadre du discours.

5. LE JEU DU SENS : ENTRE LA PHRASE ET LE MOT

L'application à la métaphore des principes de base de la linguistique saussurienne n'a pas seulement pour effet de rendre à nouveau problématiques les grandes décisions méthodologiques qui président à la théorie; elle fait apparaître, au cœur même de la sémantique du mot, une incertitude, un bougé, un espace de jeu, à la faveur de quoi il devient à nouveau possible de jeter un pont entre la sémantique de la phrase et la sémantique du mot et, corollairement, entre les deux théories de la métaphore-substitution et de la métaphore-interaction. Si cet enjambement s'avérait praticable, le lieu véritable de la métaphore dans la théorie du discours commencerait à se dessiner, *entre* la phrase et le mot, *entre* la prédication et la dénomination.

Je voudrais d'abord relever trois indices qui, dans une sémantique aussi délibérément adonnée au mot que celle de S. Ullmann, désignent le point de suture entre cette sémantique et la sémantique de la phrase exposée dans l'étude antérieure.

a) Le *premier* de ces indices est fourni par les aspects non systématiques, si l'on peut dire, du système lexical. Au point de vue quantitatif déjà, le code lexical présente des traits qui le distinguent fortement

1. VIIe *Étude*, § 4.

aussi bien du code phonologique (45 000 mots dans l'*Oxford Dictionary* contre 44 ou 45 phonèmes!) que du système grammatical (même si l'on inclut dans celui-ci la morphologie lexicale : suffixes, préfixes, flexions, dérivations, composition, etc.). La mémoire individuelle n'est certes pas à la mesure du code et le plan lexical n'a pas besoin d'être dominé du regard par une conscience singulière pour fonctionner. Mais le nombre des unités des codes autres que le lexical n'est pas sans rapport avec la capacité de la mémoire humaine; si l'on ajoute que le code lexical est tel qu'il est possible de lui ajouter de nouvelles entités sans l'altérer profondément, cette absence de clôture donne à penser que la structure du vocabulaire consiste en un « agrégat lâche d'un nombre infiniment plus large d'unités [1] » que les autres systèmes. Considère-t-on des segments déterminés de ce code, ceux qui ont donné lieu aux plus brillantes analyses de « champs sémantiques » à la suite de J. Trier, il apparaît que ces secteurs présentent des degrés d'organisation très variables; quelques-uns présentent une répartition de sens telle que chaque élément délimite exactement ses voisins et est déterminé par eux, comme dans une mosaïque : les noms de couleur, les termes de parenté, les grades militaires et quelques ensembles d'idées abstraites, comme la trilogie *Wisheit*, *Kunst*, *List* du Moyen Haut allemand, vers 1200, étudiée par Trier [2]; d'autres secteurs sont beaucoup moins bien ordonnés : ce sont plutôt des configurations inachevées, aux contours à demi dessinés (S. Ullmann reprend ici à Entwistle cette expression de « *incomplete patterns* » et de « *half-finished designs* ») où l'empiétement l'emporte sur la délimitation; Saussure voyait déjà dans un terme donné (par exemple, enseignement) « le centre d'une constellation, le point où convergent d'autres termes coordonnés, dont la somme est indéfinie [3] ». Il est certain que l'idée du double champ associatif qui prolonge cette image de la constellation ne va pas dans le même sens que l'idée de délimitation mutuelle qui prolonge plutôt l'image de la mosaïque; l'idée de système ouvert s'impose ainsi une seconde fois.

Si enfin l'on en vient aux mots isolés, tout ce qu'on a dit plus haut sur la synonymie et sur la polysémie concourt vers la même notion de texture ouverte, se répétant au plan d'ensemble du lexique, au plan régional des champs sémantiques et au plan local du mot isolé. Le caractère vague du mot, l'indécision de ses frontières, le jeu combiné de la polysémie qui dissémine le sens du mot et de la synonymie qui

1. S. Ullmann, *Semantics*, p. 195.
2. *Ibid.*, p. 248.
3. *Cours de linguistique générale*, p. 174.

discrimine la polysémie, et surtout le pouvoir cumulatif du mot qui lui permet d'acquérir un sens nouveau sans perdre les sens précédents — tous ces traits invitent à dire que le vocabulaire d'une langue est une « structure instable dans laquelle les mots individuels peuvent acquérir et perdre des significations avec la plus extrême facilité [1] ». Cette structure instable fait que la signification est « de tous les éléments linguistiques... celui qui probablement offre le moins de résistance au changement [2] ».

Au total, le langage n'est, selon le mot d'un auteur cité par S. Ullmann, « ni systématique, ni complètement non systématique ». C'est bien pourquoi il est à la merci, non seulement du changement en général, mais de causes non linguistiques de changement, qui empêchent, entre autres effets, la lexicologie de s'établir sur la base d'une entière autonomie : l'apparition d'objets naturels ou culturels nouveaux dans le champ de la dénomination, le dépôt des croyances dans des mots témoins, la projection des idéaux sociaux dans des mots emblématiques, le renforcement ou la levée des tabous linguistiques, la domination politique et culturelle d'un groupe linguistique, d'une classe sociale ou d'un milieu culturel, toutes ces causes font que le langage, du moins au plan de la sémantique du mot que nos auteurs ont choisie, est à la merci de forces sociales dont l'efficacité souligne le caractère non systématique du système.

A la limite, ce caractère inclinerait à douter que le terme de code s'applique rigoureusement au plan lexical du langage. Roman Jakobson, dans un texte que nous avons déjà cité [3], invite à mettre au pluriel le mot code, tant sont enchevêtrés les sous-codes entre lesquels nous apprenons à nous orienter pour parler de manière appropriée, selon les milieux, les circonstances et les situations où ces sous-codes ont cours. Peut-être faudrait-il aller plus loin et renoncer à appeler code un système aussi peu systématique...

b) Un *second* indice de l'ouverture de la sémantique du mot en direction de la sémantique de la phrase est fourni par les caractères proprement contextuels du mot. Le fonctionnement prédicatif du langage est en quelque sorte imprimé dans le mot lui-même. Et cela de plusieurs façons.

D'abord la délimitation du mot ne peut se faire sans référence à son éventuelle occurrence comme énonciation complète; appeler le mot « forme libre minimale » (Bloomfield), c'est le référer inéluctable-

1. S. Ullmann, *Semantics*, p. 195.
2. *Ibid.*, p. 193.
3. Cf. ci-dessus, p. 148, n. 1.

ment à la phrase, modèle de la forme libre; est libre la forme qui peut constituer une énonciation complète (Êtes-vous heureux? — *Très!*).

En outre, dans de nombreuses langues, la classe des formes de discours à laquelle le mot appartient (nom, verbe, etc.) a sa marque incluse dans le périmètre du mot tel que le dictionnaire l'enregistre; il appartient de toute façon au mot de pouvoir figurer au moins dans une classe; si bien que le noyau sémantique et la classe définissent ensemble le mot; bref, le mot est grammaticalement déterminé [1].

Enfin, la distinction rapportée plus haut entre mots catégorématiques et mots syncatégorématiques ne peut se faire sans référence à la fonction du mot dans le discours.

Cette empreinte du fonctionnement prédicatif sur le mot est si forte que certains auteurs donnent de la signification une définition franchement contextuelle ou — selon l'expression de S. Ullmann — « opérationnelle [2] ». La théorie de Wittgenstein dans les *Investigations philosophiques* — dans la mesure où l'on peut encore parler de théorie — est l'exemple le plus « provocant » de cette conception : « Pour une *large* classe de cas — non pour tous, il est vrai — dans lesquels nous employons le mot " signification ", on peut le définir de la manière suivante : la signification d'un mot est son emploi dans le langage [3] ». La comparaison du langage à une boîte à outils d'où l'on tire tantôt un marteau, tantôt des pinces [4], puis la comparaison — très saussurienne, du moins selon l'apparence — du mot à une pièce dans un jeu d'échecs [5], toutes ces analogies tendent à réduire la signification lexicale à une simple fonction de la signification de la phrase prise comme un tout. C'est du moins la tendance la plus générale de la sémantique des philosophes de langue anglaise. Ainsi Ryle, dans un article célèbre, déclare que « la signification d'un mot est son emploi, c'est-à-dire son emploi dans la phrase; mais la phrase n'a pas d'emploi : elle se borne à dire [6] ».

1. Cette absence d'autonomie grammaticale est là pour rappeler que le mot est le produit d'une analyse d'énoncés. Sapir le définit : « One of the smallest, completely satisfying bits of isolated 'meaning' into which the sentence resolves itself », *Language. An Introduction into the Study of Speech*, Londres, 1921, p. 35. On a cité plus haut (p. 143, n. 1) la définition du mot par Meillet, qui incorpore l'emploi grammatical à la fonction sémantique. C'est pourquoi le mot n'a pas d'identité sémantique séparable de son rôle syntactique; il n'a de sens que revêtu d'un rôle grammatical correspondant à une classe d'emploi dans le discours.
2. S. Ullmann, *Semantics*, p. 55, 64-67.
3. L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, § 43.
4. *Ibid.*, § 11.
5. *Ibid.*, § 31. Pour le même concept chez de Saussure, cf. *Cours de linguistique générale*, p. 43, 125, 153.
6. G. Ryle, « Ordinary Language », *The Philosophical Review*, LXII, 1953.

Ces multiples renvois du mot au discours n'impliquent nullement que le mot n'ait aucune autonomie sémantique. Les raisons évoquées plus haut en faveur de son indépendance demeurent : je peux dire comment s'appelle une chose et chercher un équivalent à son nom dans une langue étrangère; je peux prononcer les mots clés de la tribu; je peux désigner les entités dominantes de tel ou tel code moral, les concepts-maîtres de telle ou telle philosophie; je peux m'exercer à nommer avec exactitude les nuances qualitatives des émotions et des sentiments; je peux définir un mot par d'autres mots; et, pour classer, je dois définir genres, espèces et sous-espèces, c'est-à-dire encore les nommer; bref, nommer est un « jeu de langage » important qui justifie pleinement la construction des dictionnaires et autorise largement à définir la signification par la relation réciproque entre nom et sens. Mais, si nommer est un « jeu de langage » important, la surestimation du mot, voire la fascination par les mots, poussée jusqu'à la superstition, la révérence ou l'effroi, relèvent peut-être d'une illusion majeure, celle que Wittgenstein dénonce au début des *Investigations philosophiques*, à savoir l'illusion que le jeu de nommer soit le paradigme de tous les jeux de langage [1].

Considère-t-on ce jeu de nommer en lui-même? Le contexte reparaît dans le périmètre même du mot : ce que nous appelons les acceptions diverses d'un mot sont des classes contextuelles, qui émergent des contextes eux-mêmes au terme d'une patiente comparaison d'échantillons d'emplois. C'est donc en tant que valeurs contextuelles typiques que les multiples sens d'un mot peuvent être identifiés. Le sémanticien est alors contraint de faire une place à la définition contextuelle de la signification à côté de la définition proprement analytique ou référentielle; ou, plutôt, la définition contextuelle devient une phase de la définition proprement sémantique : « La relation entre les deux méthodes, ou plutôt entre les deux phases de l'investigation, est finalement la même que celle entre langue et discours : la théorie opérationnelle s'intéresse à la signification dans le discours, la théorie référentielle a la signification dans la langue [2]. » On ne saurait affirmer plus fortement que la définition du mot ne peut apparaître qu'au croisement de la parole et de la langue.

c) La dépendance de la signification de mot à la signification de phrase devient plus manifeste encore, lorsque, cessant de considérer le mot isolé, on en vient à son fonctionnement effectif, actuel, dans le discours. Pris isolément, le mot n'a encore qu'une signification poten-

1. L. Wittgenstein, *op. cit.*, § 7 et s.
2. S. Ullmann, *Semantics*, p. 67.

tielle, faite de la somme de ses sens partiels, définis eux-mêmes par les types de contextes où ils peuvent figurer. Ce n'est que dans une phrase donnée, c'est-à-dire dans une instance de discours, au sens de Benveniste, qu'ils ont une signification actuelle. Si la réduction de la signification potentielle à l'emploi est discutable, celle de la signification actuelle à l'emploi ne l'est plus aucunement. Benveniste le notait : « Le sens d'une phrase est son idée, le sens d'un mot est son emploi (toujours dans l'acception sémantique). A partir de l'idée chaque fois particulière, le locuteur assemble des mots qui, dans *cet* emploi, ont un " sens " particulier [1]. »

Il résulte de cette dépendance du sens actuel du mot à l'égard du sens actuel de la phrase que la fonction référentielle, qui s'attache à la phrase prise comme un tout, se répartit en quelque sorte entre les mots de la phrase; dans le langage de Wittgenstein [2], proche ici de celui de Husserl [3], le référent de la phrase est un « état de choses » et le référent du mot un « objet »; dans un sens très voisin, Benveniste appelle référent du mot « l'objet particulier auquel le mot correspond dans le concret de la circonstance ou de l'usage [4] »...; il le distingue de la référence de phrase : « Si le " sens " de la phrase est l'idée qu'elle exprime, la " référence " de la phrase est l'état de choses qui la provoque, la situation de discours ou de fait à laquelle elle se rapporte et que nous ne pouvons jamais, ni prévoir, ni deviner [5]. »

A la limite, si l'on met l'accent sur la signification actuelle du mot, au point d'identifier le mot avec cette signification actuelle dans le discours, on en vient à douter que le mot soit une entité lexicale et à dire que les signes du répertoire sémiotique se tiennent en deçà du seuil proprement sémantique. L'entité lexicale, c'est tout au plus le lexème, c'est-à-dire le noyau sémantique séparé par abstraction de la marque indiquant la classe à laquelle le mot appartient en tant que partie du discours; ce noyau sémantique, c'est ce que nous appelions plus haut la signification potentielle du mot ou son potentiel sémantique; mais cela n'est rien de réel ni d'actuel. Le mot réel, le mot en tant qu'occurrence dans une phrase, est déjà tout autre chose : son sens est inséparable de « sa capacité d'être l'intégrant d'un syntagme particulier et de remplir une fonction propositionnelle [6] ».

Ce n'est donc pas par hasard que, plus haut, nous ayons dû incor-

1. E. Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », in *Le Langage*, p. 37.
2. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, *2*, 01; *2*, 011; *2*, 02.
3. E. Husserl, *Idées*, I, § 94.
4. E. Benveniste, *op. cit.*, p. 37.
5. *Ibid.*, p. 38.
6. *Ibid.*

porer à la signification potentielle elle-même, c'est-à-dire au mot isolé, l'effet de contexte; selon la remarque de Benveniste, « ce qu'on appelle la polysémie n'est que la somme institutionnalisée, si l'on peut dire, de ces valeurs contextuelles, toujours instantanées, aptes continuellement à s'enrichir, à disparaître, bref, sans permanence, sans valeur constante [1] ».

On est ainsi amené à se représenter le discours comme un jeu réciproque entre le mot et la phrase : le mot préserve le capital sémantique constitué par ces valeurs contextuelles sédimentées dans son aire sémantique; ce qu'il apporte dans la phrase, c'est un potentiel de sens; ce potentiel n'est pas informe : il y a une identité du mot. Certes, c'est une identité plurielle, une texture ouverte, avons-nous dit; mais cette identité suffit néanmoins à l'identifier et à le réidentifier comme le même dans des contextes différents. Le jeu de nommer, que nous évoquions tout à l'heure, n'est possible que parce que le « divers » sémantique en quoi consiste le mot reste une hétérogénéité limitée, réglée, hiérarchisée. La polysémie n'est pas l'homonymie. Mais cette *identité* plurielle est aussi une identité *plurielle*. C'est pourquoi, dans le jeu du mot et de la phrase, l'initiative du sens, si l'on peut dire, passe à nouveau du côté de la phrase. Le passage du sens potentiel au sens actuel d'un mot requiert la médiation d'une phrase nouvelle, de même que le sens potentiel est issu de la sédimentation et de l'institutionnalisation des valeurs contextuelles antérieures. Ce trait est si important que Roman Jakobson n'hésite pas à faire de la « sensibilité au contexte » un critère des langues naturelles par opposition aux langues artificielles, conjointement avec les deux autres critères de la plurivocité et de la mutabilité du sens [2].

Cette médiation d'une phrase nouvelle est particulièrement requise si l'on considère, avec Ullmann de nouveau, le caractère « vague » des mots et surtout le phénomène de la polysémie. C'est du contexte que le mot reçoit la détermination qui réduit son imprécision. Cela est vrai même des noms propres : Ullmann note que si les noms propres ont plusieurs aspects — la reine Victoria jeune ou la même à l'époque de la guerre des Boers —, un seul est approprié à une situation particu-

1. E. Benveniste, *op. cit.*, p. 38.
2. Roman Jakobson, *La Linguistique*, *op. cit.*, p. 508 : « La variabilité des significations, en particulier les déplacements de sens nombreux et d'une grande portée ainsi qu'une aptitude illimitée pour les paraphrases multiples, sont précisément les propriétés qui favorisent la créativité d'une langue naturelle et confèrent non seulement à l'activité poétique mais aussi à l'activité scientifique des possibilités d'invention continues. Ici, l'indéterminé et le pouvoir créateur apparaissent comme totalement solidaires. »

lière [1]; de la même manière, Strawson note que le nom propre n'identifie une personne et une seule que s'il est l'abréviation de quelques descriptions antérieures présentes dans le reste du contexte (verbales ou non verbales) où le nom est mentionné [2].

Mais c'est surtout la fonction du contexte de cribler la polysémie par « conspiration » (Firth) ou « co-aptation » (Benveniste) des mots les uns par les autres. Cette sélection mutuelle des acceptions de sens sémantiquement compatibles est opérée le plus souvent d'une manière tellement silencieuse que, dans un contexte donné, les autres acceptions inappropriées ne viennent même pas à l'esprit; comme Bréal en faisait déjà la remarque, « on n'a même pas la peine de supprimer les autres sens du mot : ces sens n'existent pas pour nous, ils ne franchissent pas le seuil de notre conscience [3] ».

Cette action du contexte — phrase, discours, œuvre, situation de discours —, comme réduction de polysémie, est la clé du problème qui a mis en mouvement toute cette étude.

Ce qui se passe dans un énoncé métaphorique se comprend parfaitement à la lumière du phénomène antérieur. S'il est vrai que la métaphore ajoute à la polysémie, le fonctionnement du discours que la métaphore met en jeu est l'inverse de celui que nous venons de décrire. Pour faire sens, il fallait tout à l'heure éliminer du potentiel sémantique du mot considéré toutes les acceptions *sauf une*, celle qui est compatible avec le sens, lui-même convenablement réduit, des autres mots de la phrase. Dans le cas de la métaphore, aucune des acceptions déjà codifiées ne convient; il faut alors retenir toutes les acceptions admises *plus une*, celle qui sauvera le sens de l'énoncé entier. La théorie de la métaphore-énoncé a mis l'accent sur l'opération prédicative. Il apparaît maintenant qu'elle n'est pas incompatible avec la théorie de la métaphore-mot. C'est par une épiphore du mot que l'énoncé métaphorique obtient son énoncé de sens. Nous disions tout à l'heure, avec Ullmann, que la définition « analytique » et la définition « contextuelle » du mot sont compatibles entre elles dans la mesure où le point de vue de la langue et le point de vue du discours s'appellent et se complètent. Il faut dire maintenant que la théorie de la métaphore-mot et la théorie de la métaphore-énoncé sont dans le même rapport.

Cette valeur complémentaire des deux théories peut être démontrée de la manière suivante, qui coupe court à toute objection d'éclec-

1. S. Ullmann, *Semantics*, p. 52.
2. P. F. Strawson, *Individuals*, p. 20-21.
3. Cité par S. Ullmann, *Précis de sémantique française*, p. 207.

tisme : la théorie de la métaphore-énoncé renvoie à la métaphore-mot par un trait essentiel que la précédente étude a mise en relief et qu'on peut appeler la *focalisation* sur le mot, pour rappeler la distinction proposée par Max Black entre « foyer » et « cadre ». Le « foyer » est un mot, le « cadre » est une phrase; c'est sur le « foyer » que la « gamme des lieux communs associés » est appliquée à la façon d'un filtre ou d'un écran. C'est encore par un effet de focalisation sur le mot que l'interaction ou la tension se polarise sur un « vehicle » et un « tenor »; c'est dans l'énoncé qu'ils se rapportent l'un à l'autre, mais c'est le mot qui assume chacune des deux fonctions. Je m'efforcerai également de montrer dans la prochaine étude que l'écart au niveau du mot, par lequel, selon Jean Cohen [1], un écart au niveau prédicatif, c'est-à-dire une impertinence sémantique, vient à être réduit, est lui aussi un effet de focalisation sur le mot qui a son origine dans l'établissement d'une nouvelle pertinence sémantique au niveau même où l'impertinence a lieu, c'est-à-dire au niveau prédicatif. De diverses manières, par conséquent, la dynamique de la métaphore-énoncé se condense ou se cristallise dans un effet de sens qui a pour foyer le mot.

Mais la réciproque n'est pas moins vraie. Les changements de sens dont la sémantique du mot tente de rendre compte exigent la médiation d'une énonciation complète. A la focalisation de l'énoncé par le mot répond la contextualisation du mot par l'énoncé. A cet égard, le rôle joué par les champs associatifs dans la sémantique de Stephen Ullmann risque d'induire en erreur. Le recours à l'association des idées est même une manière efficace d'éluder les aspects proprement discursifs du changement de sens et de n'opérer qu'avec des éléments, les noms et les sens. En particulier, dans le cas de la métaphore, le jeu de la ressemblance est maintenu au plan des éléments, sans que puisse se faire jour l'idée que cette ressemblance elle-même résulte de l'application d'un prédicat insolite, impertinent, à un sujet qui, selon le mot de Nelson Goodman que nous commenterons plus tard, « cède en résistant [2] ».

La querelle ne se borne pas à proposer une formulation différente où prédication remplacerait association. Sur deux points au moins, à mon sens, le mariage de la sémantique avec la psychologie associationniste a des effets nuisibles.

Je tiens d'abord que l'interprétation psychologisante des figures est responsable de la fausse symétrie entre métaphore et métonymie, qui règne dans la « rhétorique restreinte » inspirée par l'associationnisme.

1. v^e *Étude*, § 3.
2. Cf. viie *Étude*, § 3.

Cette symétrie est fort trompeuse. Seule la métonymie peut être traitée purement comme un phénomène de dénomination : un mot à la place d'un autre; en ce sens, seule elle satisfait à une théorie de la substitution, parce que seule elle est contenue dans les bornes de la dénomination. La métaphore ne diffère pas de la métonymie en ce que l'association se fait ici par ressemblance au lieu de se faire par contiguïté. Elle en diffère par le fait qu'elle joue sur deux registres, celui de la prédication et celui de la dénomination; et elle ne joue sur le second que parce qu'elle joue sur le premier; c'est ce que les auteurs anglo-saxons ont parfaitement aperçu; les mots ne changent de sens que parce que le discours doit faire face à la menace d'une inconsistance au niveau proprement prédicatif et ne rétablit son intelligibilité qu'au prix de ce qui apparaît, dans le cadre d'une sémantique du mot, comme une innovation sémantique. La théorie de la métonymie ne fait aucunement appel à un tel échange entre le discours et le mot. C'est pourquoi la métaphore a un rôle dans le discours que la métonymie n'égale jamais; leur différence de fécondité met en jeu des facteurs plus complexes que la simple différence entre deux sortes d'associations. Ce n'est pas parce que la contiguïté est une relation plus pauvre que la ressemblance, ou encore parce que les rapports métonymiques sont externes, donnés dans la réalité, et les équivalences métaphoriques créées par l'imagination, que la métaphore l'emporte sur la métonymie, mais parce que la production d'une équivalence métaphorique met en jeu des opérations prédicatives que la métonymie ignore [1].

L'interprétation psychologisante des figures a l'inconvénient plus grave encore de faire obstacle à la pleine reconnaissance des échanges entre le mot et la phrase dans la constitution de la figure; le rôle attribué aux champs associatifs permet de maintenir la métaphore et la métonymie dans l'espace de la dénomination et ainsi de renforcer la théorie de la substitution en l'appuyant sur le mécanisme psychologique de l'association par contiguïté ou par ressemblance qui joue tantôt entre le nom et le nom, tantôt entre le sens et le sens, tantôt entre les deux à la fois. En revanche, si l'on voit avec Max Black dans l'association un aspect de l'« application » d'un prédicat étrange à un sujet qui par là apparaît lui-même sous un jour nouveau, alors l'association des idées requiert le cadre d'une énonciation complète.

Une fois cet obstacle levé, il devient à nouveau possible de faire

1. G. Esnault note que la métaphore paraît suivre l'ordre des choses : « Elle respecte le cours, l'ordre constant des phénomènes naturels. » Cité par S. Ullmann, *Précis...*, p. 285.

jouer, pour expliquer la métaphore, le même mécanisme d'échange entre le mot et la phrase que l'on a vu à l'œuvre dans le cas de la polysémie. Enfin, il est possible de formuler ce mécanisme tour à tour en termes d'énoncé et en termes de mot. Les deux analyses deviennent non seulement complémentaires, mais réciproques. De même que la métaphore-énoncé a pour « foyer » un mot en mutation de sens, le changement de sens du mot a pour « cadre » une énonciation complète en tension de sens.

En ce point où convergent notre troisième et notre quatrième études nous pouvons écrire : la métaphore est l'issue d'un débat entre *prédication* et *dénomination;* son lieu dans le langage est entre les mots et les phrases.

CINQUIÈME ÉTUDE

La métaphore et la nouvelle rhétorique

A A.-J. Greimas.

Les travaux de la nouvelle rhétorique auxquels cette étude est consacrée ont l'ambition commune de rénover l'entreprise essentiellement taxinomique de la rhétorique classique en fondant les *espèces* de la classification sur les *formes* des opérations qui se jouent à tous les niveaux d'articulation du langage. La nouvelle rhétorique est tributaire à cet égard d'une sémantique portée elle-même à son plus haut degré de radicalité structurale.

La période considérée étant trop courte et les travaux trop récents, on s'attachera moins à l'enchaînement historique des thèses qu'à leurs grandes articulations théoriques, en prenant pour repère terminal la *Rhétorique générale*, publiée par le *Groupe* μ (*Centre d'études poétiques, Université de Liège* [1]). Non que les analyses partielles qui seront examinées chemin faisant y soient toutes recueillies sans reste; mais tous les problèmes qui ont pu donner lieu à des analyses particulières seront repris dans la synthèse de la *Rhétorique générale*.

C'est la sémantique du mot exposée dans la précédente étude qui donne la toile de fond sur laquelle se détache cette recherche en plein essor. De cette sémantique, elle hérite les deux postulats de base exposés au début de la précédente étude : appartenance de la métaphore à la sémantique du mot, encadrement de la sémantique du mot dans une sémiotique pour laquelle toutes les unités de langue sont des variétés du signe, c'est-à-dire des entités négatives, différentielles,

1. Le Groupe μ : J. Dubois, F. Edeline, J. M. Klinkenberg, P. Minguet, F. Pire, H. Trinon (Centre d'études poétiques, université de Liège), *Rhétorique générale*, Paris, Larousse, 1970. Il faut ajouter l'important travail de Michel Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Larousse, 1973, qui représente aussi le dernier état de la recherche en langue française. Toutefois, il ne sera fait que des références fragmentaires à cet ouvrage dans la présente étude, en raison de ses liens étroits avec les thèses de Roman Jakobson qui ne seront discutées que dans la sixième étude, et en raison du rôle attribué à « l'image associée », rôle qui ne pourra non plus être apprécié que dans le cadre de la prochaine étude.

oppositives, dont toutes les relations avec les autres unités homologues sont immanentes au langage lui-même.

Mais la sémantique structurale sur laquelle la nouvelle rhétorique prend appui n'est pas un simple développement de la sémantique exposée ci-dessus; elle procède d'une révolution dans la révolution, qui confère aux postulats du saussurisme une pureté en quelque sorte cristalline. D'abord, la définition du signe est dégagée de sa gangue psychologique (image acoustique, contenu mental) et sociologique (le trésor social de la langue inscrit dans la mémoire de chaque individu); le rapport signifiant-signifié est tenu pour un rapport *sui generis*. En outre, toutes les conséquences sont tirées de la distinction saussurienne entre forme et substance (que ce soit la substance sonore du signifiant ou la substance psycho-sociale du signifié) : les opérations qu'on définira plus loin se jouent toutes au niveau de la forme du langage. La phonologie que Saussure tenait encore pour une science annexe fournit le modèle le plus pur des oppositions, disjonctions et combinaisons qui permettent de faire passer la linguistique du plan de la description et de la classification à celui de l'explication. Mais, surtout, l'analyse du signifié se trouve elle-même poussée dans une voie qui assure le parallélisme entre les deux plans du signifié et du signifiant; de même que l'analyse du signifiant, à partir de Troubetzkoy, a progressé essentiellement par la décomposition en traits distinctifs qui, en tant que tels, n'appartiennent plus au plan linguistique, l'analyse du signifié, avec Prieto [1] et Greimas [2], est poursuivie au-delà de l'espèce lexicale distincte, au-delà du noyau sémantique du mot, jusqu'au niveau des *sèmes* qui sont au signifié (c'est-à-dire les unités lexicales du chapitre précédent) ce que les traits distinctifs sont au phonème. Le niveau stratégique de la sémantique structurale se déplace ainsi du mot vers le sème, par une démarche purement linguistique, puisque aucune conscience de locuteur, ni chez l'émetteur, ni chez le récepteur de messages, n'accompagne la constitution du mot en tant que collection de sèmes. Du même coup, il devient possible de définir non seulement des entités de niveau sémique, mais aussi des opérations de niveau purement sémique : principalement des oppositions binaires, grâce auxquelles on peut représenter les collections de sèmes comme une hiérarchie de disjonctions qui donnent la forme d'un « arbre » ou d'un « graphe » à tous les répertoires que la

1. Prieto et Ch. Muller, *Statistique et Analyse linguistique*, faculté des lettres et sciences humaines de Strasbourg, 1966.

2. A.-J. Greimas, *Sémantique structurale, Recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1966. *Du sens. Essais sémiologiques*, Paris, éd. du Seuil, 1970.

langue offre au niveau proprement linguistique, c'est-à-dire celui où les locuteurs s'expriment, signifient et communiquent.

Nous ne considérerons pas ici les résultats que la sémantique proprement dite a retirés de l'application de la méthode strictement structurale à l'analyse sémique, pas plus que nous n'avons considéré pour elle-même, dans l'étude précédente, la théorie des « champs sémantiques » de Josef Trier, théorie qui serait à l'analyse sémique ce que la description du phénotype est à la reconstruction du génotype dans la conception biologique de l'organisme. Nous renvoyons purement et simplement, pour un exposé de ces travaux, à la *Sémantique structurale* de Greimas. Nous nous attacherons essentiellement aux tentatives visant à redéfinir le domaine rhétorique sur la base de cette sémantique purement structurale. Comme nous l'avons laissé entendre dans l'introduction de la précédente étude, il ne faut pas attendre de la néo-rhétorique un déplacement de la problématique de la métaphore comparable à celle que les auteurs anglo-saxons ont opérée dans ce domaine; la radicalisation du modèle sémiotique aboutit plutôt à renforcer le privilège du mot, à resserrer le pacte entre la métaphore et le mot et à consolider la théorie de la métaphore-substitution. Bien plus, en changeant de plan stratégique, la sémantique structurale laisse moins facilement apercevoir le point de suture possible entre la sémiotique du mot et la sémantique de la phrase et, du même coup, le lieu de l'échange entre dénomination et prédication, qui est aussi celui où la métaphore-mot trouve son ancrage dans la métaphore-énoncé.

Pour toutes ces raisons, la nouvelle rhétorique n'est à première vue qu'une répétition de la rhétorique classique, du moins celle des tropes, à un plus haut degré seulement de technicité.

Mais ce n'est qu'une première apparence; la nouvelle rhétorique est loin de se réduire à une reformulation en termes seulement plus formels de la théorie des tropes; elle se propose bien plutôt de restituer à la théorie des figures son envergure entière. Nous avons fait plusieurs allusions à la protestation des modernes contre la « rhétorique restreinte [1] », c'est-à-dire très précisément contre la réduction de la rhétorique à la tropologie et, éventuellement, de celle-ci au couple de la métonymie et de la métaphore, pour la plus grande gloire de la métaphore, pinacle de l'édifice tropologique. Fontanier, déjà, avait eu l'ambition d'inclure la théorie des tropes dans une théorie des figures; mais, faute d'un instrument adéquat, il avait dû se contenter de réorganiser le champ entier de la rhétorique des figures en fonction

1. G. Genette, « La Rhétorique restreinte », *Communications*, 16, Paris, éd. du Seuil, 1970

de celle des tropes et d'appeler « figures non-tropes » toutes les autres figures; le trope restait ainsi le concept fort, et la figure, le concept faible. La rhétorique nouvelle se propose explicitement de construire la notion de trope sur celle de figure, et non l'inverse, et d'édifier directement une rhétorique des figures. Le trope pourra donc rester ce qu'il était dans l'ancienne rhétorique, c'est-à-dire une figure de substitution au niveau du mot. Du moins sera-t-il encadré par un concept plus général, celui d'*écart*.

On a vu poindre ce concept dans la *Rhétorique* d'Aristote où la métaphore est définie, à côté d'autres emplois du mot — mot rare, mot abrégé, mot allongé, etc. —, comme un écart par rapport à la norme du sens « courant » des mots. Gérard Genette n'a pas de peine non plus à montrer, dans sa *Préface* aux *Figures du discours* de Fontanier, que l'écart est le trait pertinent de la figure [1].

Mais c'est la stylistique contemporaine qui a frayé la voie à un concept généralisé d'écart; Jean Cohen le rappelle dans *Structure du langage poétique* [2] : « L'écart est la définition même que Charles Bruneau, reprenant Valéry, donnait du fait de style... [le style] est un écart par rapport à une norme, donc une faute, mais, disait encore Bruneau, une faute voulue » (*op. cit.*, 13).

Tout l'effort de la néo-rhétorique est alors d'incorporer la notion d'écart aux autres opérations dont la sémantique structurale montre qu'elles jouent à tous les niveaux d'articulation du langage : phonèmes, mots, phrases, discours, etc. L'écart, au niveau du mot, c'est-à-dire le trope, apparaît alors comme un écart en quelque sorte local dans le tableau général des écarts. C'est pourquoi on peut voir dans la rhétorique nouvelle, d'une part une répétition peu instructive de la rhétorique classique en ce qui concerne la description même de la métaphore — qui reste ce qu'elle était, à savoir une substitution de sens au plan du mot —, et d'autre part une explication très éclairante résultant de l'intégration du trope dans une théorie générale des écarts. Il vaut la peine de donner toute son ampleur à ces aspects nouveaux de la théorie générale des figures, avant de revenir aux problèmes posés par l'aspect purement répétitif de la théorie particulière de la métaphore.

Je propose d'ordonner de la manière suivante les problèmes posés par une théorie générale des figures :

1. G. Genette, *La Rhétorique des figures*, *Introduction* à Pierre Fontanier : *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968. Cf. ci-dessus IIe *Étude*, p. 72.
2. Jean Cohen, *Structure du langage poétique*, Flammarion, 1966.

1. D'abord, par rapport à quoi y a-t-il écart? Où est le degré rhétorique zéro par rapport à quoi la distance pourrait être ressentie, appréciée, voire mesurée? La rhétorique classique n'est-elle pas morte, entre autres faiblesses mortelles, d'avoir laissé sans réponse cette question préalable?

2. Ensuite, que veut-on dire par écart? La métaphore corporelle de la *figure* et la métaphore spatiale de l'*écart* peuvent-elles s'éclairer mutuellement, et que disent-elles conjointement?

3. Et si écart et figure veulent dire quelque chose ensemble, quelles sont les règles du métalangage dans lequel on peut parler de l'écart et de la figure? Autrement dit, quels sont les critères de l'écart et de la figure dans le discours rhétorique? Cette troisième question fera apparaître un facteur nouveau — celui de la réduction d'écart — qui ne se borne pas à spécifier le concept d'écart, mais qui le rectifie au point de l'inverser; d'où la question : ce qui importe dans la figure, est-ce l'écart ou la réduction d'écart?

4. La recherche du critère conduit à des problèmes de fonctionnement qui mettent hors circuit la conscience des locuteurs, puisque l'on opère désormais avec des unités infralinguistiques, les sèmes. Comment l'effet de sens au niveau du discours se relie-t-il alors aux opérations exercées sur les atomes de sens de rang infralinguistique? C'est cette quatrième question qui nous ramènera à notre problème initial, celui de l'insertion de la métaphore-mot dans la métaphore-discours.

On laissera à l'horizon de l'investigation un problème qui confine à l'objet de la recherche ultérieure. Pourquoi, peut-on demander, l'usage du langage a-t-il recours au jeu des écarts? Qu'est-ce qui définit l'intention rhétorique du langage figuré? Est-ce l'introduction d'une information nouvelle qui enrichirait la fonction référentielle du discours, ou bien le surplus apparent de sens doit-il être renvoyé à une autre fonction non informative, non référentielle du discours? Cette dernière question ne trouvera de réponse que dans la septième étude, plus précisément consacrée à la portée référentielle du discours.

1. ÉCART ET DEGRÉ RHÉTORIQUE ZÉRO

La première question à elle seule est considérable. Elle commande proprement la délimitation de l'objet rhétorique [1]. La rhétorique clas-

1. Tzvetan Todorov, *Littérature et Signification*, Appendice : « Tropes et figures », Paris, Larousse, 1967.

sique est peut-être morte de ne l'avoir pas résolue; mais la néo-rhétorique n'a pas fini d'y répondre. Tout le monde est d'accord pour dire qu'il n'y a langage figuré que si l'on peut l'opposer à un autre langage qui ne l'est pas; sur ce point, il y a également accord avec les sémanticiens anglo-saxons : un mot métaphorique, on l'a vu, ne fonctionne qu'en opposition et en combinaison avec d'autres mots non métaphoriques (Max Black [1]); l'auto-contradiction de l'interprétation littérale est nécessaire au surgissement de l'interprétation métaphorique (Beardsley [2]). Quel est donc cet autre langage, non marqué du point de vue rhétorique? Le premier aveu est de reconnaître qu'il est introuvable. Dumarsais l'identifiait au sens étymologique; mais alors tous les sens dérivés, c'est-à-dire tous les usages actuels, sont figurés et la rhétorique se confond avec la sémantique ou, comme on disait alors, avec la grammaire [3]; ou, pour dire la même chose autrement, une définition étymologique, donc diachronique, du non-figuratif tend à identifier les figures avec la polysémie elle-même. C'est pourquoi Fontanier oppose sens figuré à sens propre et non plus à sens primitif, en donnant à propre une valeur d'usage et non d'origine; c'est dans l'usage actuel que le sens figuré s'oppose au sens propre; la ligne de séparation tranche entre les parties du sens; la rhétorique ne dit rien de « la manière ordinaire et commune de parler », c'est-à-dire de ce qui, dans un mot, n'est signifié par aucun autre mot, donnant à l'usage un cours forcé et nécessaire; la rhétorique ne s'occupera que du non-propre, c'est-à-dire des sens empruntés, circonstanciels et libres. Malheureusement, cette ligne ne peut être tirée à l'intérieur de l'usage actuel : le langage neutre n'existe pas. L'examen des critères le confirmera tout à l'heure.

Faut-il alors se borner à enregistrer cet échec, et enterrer la question avec la rhétorique elle-même? Il faut porter au crédit de la nouvelle rhétorique son refus de capituler devant cette question qui, en quelque sorte, garde de ses crocs le seuil de la rhétorique.

Trois réponses, qui d'ailleurs ne s'excluent pas mutuellement, ont été proposées : on dira, avec Gérard Genette [4], que l'opposition du figuré et du non-figuré est celle d'un langage réel à un langage virtuel,

1. Cf. ci-dessus IIIe *Étude*, p. 110.
2. *Ibid.*, p. 116-128.
3. Il suffit de comparer les deux définitions : la rhétorique est « la connaissance des différents sens dans lesquels un même mot est employé dans une même langue », *Des tropes*, p. v, cité Todorov, *op. cit.*, p. 94; et, d'autre part : « Il est du ressort de la grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, et en quel sens ils sont employés dans le discours », *Des tropes*, p. 22.
4. Genette, « Figures » in *Figures*, I, Paris, éd. du Seuil, 1966, p. 205-221.

et que le renvoi de l'un à l'autre a pour témoin la conscience du locuteur ou de l'auditeur. Cette interprétation lie par conséquent la virtualité du langage de degré rhétorique nul à son statut mental; l'écart est entre ce que le poète a pensé et ce qu'il a écrit, entre le sens et la lettre; malheureusement, l'auteur identifie la détection de ce sens virtuel à l'idée que toute figure est traduisible, donc à la théorie de la substitution; ce que le poète a pensé peut toujours être rétabli par une autre pensée qui traduit l'expression figurée en expression non figurée. On ne saurait mieux dire que ce recours à un terme absent est entièrement tributaire d'une conception substitutive de la métaphore, et en général de la figure, et par conséquent solidaire de la thèse selon laquelle « toute figure est traduisible » (*op. cit.*, 213); le mot réel est *mis pour* un mot absent, mais restituable par traduction [1].

Cette manière de lier conscience d'écart à traductibilité porte en fait condamnation de cela même qu'on veut, sinon sauver, du moins décrire. La non-traductibilité du langage poétique n'est pas seulement une prétention du romantisme, mais un trait essentiel du poétique. On peut, il est vrai, sauver la thèse en disant, avec Gérard Genette lui-même, que la figure est traduisible quant au sens et intraduisible quant à la signification, c'est-à-dire quant au surcroît que la figure comporte, et renvoyer à une autre théorie, non plus de la dénotation, mais de la connotation, l'étude de ce surcroît. On y reviendra plus loin. Ce qui fait difficulté ici, c'est l'idée que « toute figure est traduisible »; or cette idée est inséparable de l'idée d'un écart entre signes réels et signes virtuels ou absents. Je me demande si l'on ne devrait pas dissocier le postulat de l'écart du postulat de la traduction implicite, c'est-à-dire de la substitution, et dire, avec Beardsley [2],

1. Voici une remarque de Gérard Genette qui rassemble tous les traits évoqués ici : hiatus et conscience de hiatus, virtualité du langage non marqué, traductibilité de principe des figures : « L'esprit de la rhétorique est tout entier dans cette conscience d'un hiatus entre le langage réel (celui du poète) et un langage virtuel (celui qu'aurait employé l'expression simple et commune) qu'il suffit de rétablir par la pensée pour délimiter un espace de figures », *op. cit.*, p. 207. Et encore : « Le fait rhétorique commence là où je puis comparer la forme de ce mot ou de cette phrase à celle d'un autre mot ou d'une autre phrase qui auraient pu être employés à leur place et dont on peut considérer qu'ils tiennent lieu. » Et encore : « Toute figure est traduisible et porte sa traduction visible en transparence, comme un filigrane, ou un palimpseste, sous son texte apparent. La rhétorique est liée à cette duplicité du langage » (211). C'est en ce sens que Gérard Genette reprend à son compte l'aphorisme de Pascal, placé en exergue à *Figures*, I : « Figure porte absence et présence. » D'où, aussi, la justification de l'opposition, par Fontanier, entre la catachrèse, dont l'usage est forcé, et la figure, dont la combinaison est libre.

2. Cf. ci-dessus IIIe *Étude*, p. 123.

que ce à quoi s'oppose la figure, c'est à une interprétation littérale de la phrase entière dont l'impossibilité motive la constitution du sens métaphorique. Cette interprétation virtuelle impossible n'est aucunement la traduction d'un mot présent par un mot absent, mais une manière de faire sens avec les mots présents, qui se détruit elle-même. Je dirai donc qu'une théorie de l'interaction et de la métaphore-discours résout mieux le problème du statut du non-figuré qu'une théorie de la substitution qui reste tributaire du primat du mot (« voile » au lieu de « navire »!). L'idée demeure, parce qu'elle est profondément juste, que le langage figuré demande à être opposé à un langage non figuré, purement virtuel. Mais ce langage virtuel n'est pas restituable par une traduction au niveau des mots, mais par une interprétation au niveau de la phrase.

Une seconde manière de résoudre le paradoxe de l'introuvable degré rhétorique zéro est celle de Jean Cohen, dont nous évoquerons plus longuement l'œuvre dans le paragraphe suivant du point de vue de la notion de réduction d'écart. Elle consistera à choisir comme repère, non le degré zéro absolu, mais un degré zéro relatif, c'est-à-dire celui des usages du langage qui serait le moins marqué du point de vue rhétorique, donc le moins figuré. Ce langage existe, c'est le langage scientifique [1]. Les avantages de cette hypothèse de travail sont nombreux. D'abord, on évite de s'en remettre à la conscience du locuteur pour mesurer l'écart entre le signe et le sens. Ensuite, on tient compte de ce fait que le point de vue rhétorique n'est pas informe : il a déjà une forme grammaticale, ce que la théorie précédente n'ignore pas — et surtout une forme sémantique, ce que la théorie précédente ne thématise pas mais présuppose : pour qu'il y ait écart entre le signe virtuel et le signe réel, il faut aussi qu'il y ait équivalence sémantique ou, comme on disait, il faut qu'il y ait un sens qui soit le même quand les significations sont autres. Il faut donc qu'on puisse montrer, sinon le langage absolument neutre, dont Todorov dit qu'il est « incolore et mort », du moins l'approximation la plus serrée de ce langage neutre; c'est ce que permet le choix du langage scientifique comme degré zéro relatif. Enfin, l'adoption de ce niveau de référence permet de donner à la notion d'écart une valeur quantitative et d'introduire en rhétorique l'instrument statistique. Au lieu de métaphoriser l'espace de l'écart, mesurons-le. Ce qu'on mesurera ainsi, ce ne sera pas seulement l'écart de tout langage poétique par rapport au langage

1. Jean Cohen, *op. cit.*, p. 22.

scientifique, mais l'écart relatif des langages poétiques les uns par rapport aux autres; une étude diachronique de l'évolution de l'écart, par exemple de la poésie classique à la poésie romantique, puis à la poésie symbolique, peut ainsi échapper à l'impressionnisme et au subjectivisme et accéder au statut scientifique [1].

Les difficultés théoriques ne sont peut-être pas résolues, mais elles sont neutralisées. Elles ne sont pas résolues, puisque le style de la prose scientifique marque déjà un écart : « L'écart dans son langage n'est pas nul, mais il est certainement minimum (22). » Où est le « langage naturel », c'est-à-dire le pôle négatif d'écart nul? (23). Que définit cet écart minimum, et comment parler de la fréquence de l'écart propre à ce style? La difficulté est seulement neutralisée par l'affirmation que dans le langage scientifique l'écart n'est pas nul mais tend vers zéro, donc qu'un tel langage offre la meilleure approximation du « degré zéro de l'écriture » (*ibid.*). Un peu plus loin, traitant du contenu, c'est-à-dire du signifié, Jean Cohen revient par un autre biais à la notion de degré zéro du style. La prose absolue, c'est le contenu en tant que distinct de l'expression; la traductibilité, soit dans une autre langue, soit dans la même langue, permet de définir l'équivalence sémantique des deux messages, c'est-à-dire l'identité d'information. Dès lors la traductibilité peut être tenue pour le critère différentiel des deux types de langage. La prose absolue, c'est la substance du contenu, la signification qui assure l'équivalence entre un message dans la langue d'arrivée et un message dans la langue de départ. Le degré zéro, c'est la signification définie par l'identité d'information (16). La difficulté est-elle éliminée? Pas tout à fait, si l'on considère que la traduction absolue est elle-même une limite idéale.

A mon sens, les mérites de la méthode sont indéniables; ses résultats en portent témoignage. Mais je ne dirai pas que la mesure des écarts se substitue à la conscience d'écart des locuteurs; elle en donne seulement un équivalent. Jean Cohen ne demande d'ailleurs à sa

1. Le degré zéro relatif est atteint par une série d'approximations successives : 1) prose, 2) prose écrite, 3) prose écrite scientifique. 1) « Nous voulons comparer la poésie à la prose et par prose nous entendons provisoirement l'usage, c'est-à-dire l'ensemble des formes statistiquement les plus fréquentes dans le langage d'une même communauté linguistique » (21); 2) « Le principe d'homogénéité exige que la poésie qui est écrite soit comparée à de la prose écrite » (22); 3) « Parmi tous les types de prose écrite, laquelle choisir pour norme? De toute évidence, il faut se tourner vers l'écrivain le moins soucieux de fins esthétiques, c'est-à-dire vers le savant » (22).

méthode que de « vérifier une hypothèse [1] », laquelle suppose une identification préalable du fait poétique et sa consécration par le « grand public qu'on appelle postérité » (17). Elle ne peut s'y substituer pour la raison que le terme de comparaison est pris en dehors de l'énoncé poétique lui-même, dans un autre discours tenu par d'autres locuteurs, les scientifiques. Du même coup la conscience rhétorique s'évanouit avec la tension interne entre deux lignes de sens. C'est pourquoi il m'a paru plus légitime de garder l'idée de Gérard Genette d'un langage virtuel en filigrane, au prix d'une correction qui élimine l'idée de traduction mot pour mot en faveur de celle d'une interprétation littérale inconsistante de l'énoncé entier. Pour que le dynamisme de la tension entre deux interprétations reste immanent à l'énoncé lui-même, il faut dire de l'interprétation littérale ce que Gérard Genette dit de la traduction, à savoir que la figure la porte « visible en transparence, comme un filigrane ou un palimpseste, sous son texte apparent [2] ». Une théorie de la figure ne doit pas perdre l'idée précieuse de cette « duplicité du langage [3] ».

C'est pourquoi je dis que la mesure de l'écart d'un langage poétique par rapport à un autre langage offre seulement un équivalent, en fonction d'un terme interne de référence, de ce qui se passe dans l'énoncé entre deux niveaux d'interprétation.

On est d'autant moins injuste à l'égard de l'entreprise de Jean Cohen, en articulant cette objection, que sa contribution la plus intéressante est ailleurs, dans le rapport entre écart et réduction d'écart; or ce rapport est intérieur à l'énoncé poétique et renvoie par conséquent, lui aussi, à une comparaison entre un niveau réel et un niveau virtuel de lecture au sein de l'énoncé poétique lui-même.

Une autre manière de rendre compte du degré rhétorique zéro est de le tenir pour une construction de métalangage. Ni virtuel au sens de Genette, ni réel au sens de Cohen, mais construit. C'est le parti adopté par les auteurs de la *Rhétorique générale* [4]. De même que la décomposition en unités de plus en plus petites fait apparaître du

1. Remarquant que la statistique est la science des écarts en général, et la stylistique celle des écarts linguistiques, Jean Cohen se propose « d'appliquer à la première les résultats de la seconde : le fait poétique devient alors un fait mesurable, et s'exprime comme fréquence moyenne d'écarts par rapport à la prose présentée par le langage poétique » (15). C'est donc dans un projet d'esthétique-science que s'inscrit l'entreprise. La poétique doit se constituer en science quantitative. « Le style poétique sera l'écart moyen de l'ensemble des poèmes à partir duquel il serait théoriquement possible de mesurer le " taux de poésie " d'un poème donné » (15).

2. Gérard Genette, *Figures*, I, *op. cit.*, p. 211.

3. *Ibid.*

4. *Rhétorique générale*, p. 30-44.

côté du signifiant des composantes — les traits distinctifs — qui n'ont pas d'existence explicite et indépendante dans le langage, de même la décomposition du signifié fait apparaître des entités — les sèmes — qui n'appartiennent pas au plan de la manifestation du discours. De part et d'autre, le dernier état de décomposition est infralinguistique : « Les unités de signification, telles qu'elles se manifestent dans le discours, commencent au niveau immédiatement supérieur » (30). Il ne faut donc pas se borner au plan lexical manifeste, mais déplacer l'analyse au plan sémique. Le virtuel de Genette n'est pas à relier à une conscience de locuteur, mais à une construction de linguiste : « Le degré zéro n'est pas contenu dans le langage tel qu'il nous est donné » (35). « Le degré zéro serait alors un discours ramené à ses sèmes essentiels » (36). Mais ceux-ci n'étant pas des espèces lexicales distinctes, cette réduction est une démarche métalinguistique (*ibid.*). Cette démarche permet de distinguer dans le discours figuré deux parties : celle qui n'a pas été modifiée, ou « base », et celle qui a subi des écarts rhétoriques (44). Celle-ci, à son tour, conserve avec son degré zéro un certain rapport non gratuit mais systématique, qui fait que des invariants peuvent être discernés dans cette autre partie. Alors que la base a la structure du syntagme, ces invariants ont la structure constitutive d'un paradigme : celui où figurent à la fois le degré zéro et le degré figuré.

Nous renvoyons à un examen ultérieur (§ 4) la discussion des thèses de base de la *Rhétorique générale*. Bornons-nous, ici, à noter que, pour ce qui concerne la détermination pratique du degré zéro, les problèmes sont les mêmes que dans les interprétations précédentes. En effet, l'écart, en tant que tel, appartient au niveau de manifestation du discours : « Au sens rhétorique nous entendrons l'écart comme altération ressentie du degré zéro » (41). Il le faut bien, s'il est vrai que la réduction d'écart (§ 3) importe plus que l'écart; or c'est elle qui fait de l'écart une « altération significative » (39). En outre, dans tous les discours, les sèmes essentiels sont enrobés dans des sèmes latéraux qui portent une information supplémentaire inessentielle; ce qui fait que le degré zéro pratique — celui qui peut être repéré dans le discours — ne coïncide pas avec le degré zéro absolu qu'une analyse sémique pourrait éventuellement reconnaître et dont elle assigne le « lieu en dehors du langage » (37). Le recours aux probabilités subjectives — attente comblée, etc. — implique lui aussi renvoi au plan de manifestation. Il en est de même de la notion d'isotopie de Greimas [1], prise comme norme sémantique du discours : cette notion implique

1. A.-J. Greimas, *Sémantique structurale*, p. 69 et s.

en effet la règle que chaque message cherche à être saisi comme un tout de signification.

La solution du problème de l'écart à un plan infralinguistique ne se substitue donc pas à sa description au plan de manifestation du discours; à ce plan, la rhétorique a besoin de repérer un degré zéro pratique dans le langage lui-même. C'est par rapport à lui que l'écart est une « altération ressentie »; or « il est sans doute impossible de décider à partir de quel degré d'accumulation de sèmes inessentiels un écart est perçu » (42). Ces difficultés concernent précisément le domaine des figures de mots — les métasémèmes — auquel la métaphore appartient.

En outre, ne sont décelés par le lecteur ou l'auditeur que les écarts qui se signalent par une *marque;* laquelle est une altération en plus ou en moins du niveau normal de redondance qui « constitue un savoir implicite de tout usager d'une langue » (41). Nous sommes renvoyés ainsi au virtuel de l'interprétation précédente. La caractérisation de l'écart et de la réduction d'écart en termes de base et d'invariant y ramène inéluctablement; la base, a-t-on dit, est une forme particulière de syntagme; quant à l'invariant, il est de l'ordre du paradigme; or « le syntagme est actuel et le paradigme est virtuel » (44).

2. L'ESPACE DE LA FIGURE

Mais que signifie écart? Le mot lui-même est une métaphore en voie d'extinction. Et une métaphore spatiale. La rhétorique se bat vaillamment avec cette métaphoricité de la métaphore qui la conduit à des découvertes remarquables sur le statut même de la lettre dans le discours et donc de la « littérature » en tant que telle.

L'expression grecque d'*epiphora* nous avait déjà une première fois affrontés à cette difficulté [1] : l'épiphore est, de multiples façons, spatialisante : c'est un transfert de sens de (*apo*)... vers (*epi*); elle est à côté (*para*) de l'usage courant; elle est un remplacement (*anti*, au lieu de...). Si en outre on compare ces valeurs spatialisantes du transfert de sens à d'autres propriétés de la métaphore, par exemple qu'elle « met sous les yeux [2] », et si on y joint encore la remarque que la *lexis* fait « paraître » le discours [3], on constitue un faisceau convergent qui appelle le lien d'une méditation sur la figure comme telle.

1. Cf. ci-dessus, Ire *Étude*, p. 23 à 30.
2. *Ibid.*, p. 49.
3. *Ibid.*, p. 46 et 53.

Une remarque faite en passant par Fontanier sur le mot même de figure est bien près de nouer la gerbe : « Le mot *figure* n'a dû d'abord se dire, à ce qu'il paraît, que des corps, ou même que de l'homme et des animaux considérés physiquement et quant aux limites de leur étendue. Et, dans cette première acception, que signifie-t-il? Les contours, les traits, la forme extérieure d'un homme, d'un animal, ou d'un objet palpable quelconque. Le discours, qui ne s'adresse qu'à l'intelligence de l'âme, n'est pas, même considéré quant aux mots qui le transmettent à l'âme par les sens, un corps proprement dit. Il n'a donc pas de *figure*, à proprement parler. Mais il a pourtant, dans ses différentes manières de signifier et d'exprimer, quelque chose d'analogue aux différences de forme et de traits qui se trouvent dans les vrais corps. C'est sans doute d'après cette analogie qu'on a dit par *métaphore* les *figures du discours*. Mais cette *métaphore* ne saurait être regardée comme une vraie *figure*, parce que nous n'avons pas dans la langue d'autre mot pour la même idée [1]. »

Deux idées d'espace sont ici suggérées, celle d'une extériorité quasi corporelle, et celle de contour, de trait, de forme; l'expression « forme extérieure » les réunit en suggérant quelque chose comme un milieu de spatialité recouvert d'un dessin. Ces deux valeurs de la spatialité semblent impliquées conjointement, si les figures doivent être définies comme « les traits, les formes ou les tours [deuxième valeur]... par lesquels le discours, dans l'expression des idées, des pensées ou des sentiments, s'éloigne plus ou moins [première valeur] de ce qui en eût été l'expression simple et commune [2] ».

Le relais entre ces remarques fugaces et la réflexion plus appuyée des néo-rhétoriciens est fourni dans l'interprétation que Roman Jakobson propose de la fonction poétique dans le langage, dans sa fameuse communication à une *Conférence interdisciplinaire sur le style* [3]. Après avoir énuméré les six facteurs de la communication — destinateur, message, destinataire, contexte à verbaliser, code commun, contact (physique ou psychique) —, Roman Jakobson fait correspondre à l'énumération des facteurs une énumération des fonctions, selon que l'un ou l'autre des facteurs domine. C'est alors qu'il définit la fonction poétique comme la fonction qui met l'accent sur le message pour son propre compte (*for its own sake*); et il ajoute : « Cette fonction, qui met en évidence le côté palpable des signes, approfondit

1. P. Fontanier, *Les Figures du discours*, p. 63.
2. *Ibid.*, p. 64.
3. Roman Jakobson, « Closing Statements : Linguistics and Poetics » dans T. A. Sebeok, éditeur, *Style in Language*, New York, 1960; trad. fr. dans *Essais de linguistique générale*, chap. 11, p. 209 et s.

par là même la dichotomie des signes et des objets » (218). Les deux valeurs spatiales évoquées plus haut sont ici interprétées de façon tout à fait originale. D'une part, la notion d'un contour, d'une configuration du message, surgissant en premier plan, est rattachée à un fonctionnement précis des signes dans les messages de qualité poétique, à savoir un entrecroisement très particulier entre les deux modes d'arrangement fondamentaux des signes, la sélection et la combinaison [1]. En introduisant ainsi la considération de deux axes orthogonaux, au lieu de la simple linéarité de la chaîne parlée professée par Saussure, il est possible de décrire la fonction poétique comme une certaine altération du rapport entre ces deux axes; la fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison; autrement dit, dans la fonction poétique, l'équivalence est promue au rang de procédé constitutif de la séquence; ainsi, la récurrence des mêmes figures phoniques, les rimes, les parallèles et les autres procédés apparentés, induisent en quelque sorte une ressemblance sémantique.

On voit en quel sens nouveau la quasi-corporéité du message est interprétée : comme une adhérence du sens au son. Cette idée paraît d'abord opposée à celle de l'écart entre la lettre et le sens; mais, si l'on se souvient que ce sens est virtuel, on peut dire que dans la lettre du poème son et sens réel adhèrent l'un à l'autre pour faire figure selon le procédé décrit par Roman Jakobson.

D'autre part, la notion même d'une spatialité de l'écart, ne se trouvant plus entre la forme sonore et le contenu sémantique, est reportée ailleurs. Elle se creuse entre le message accentué pour lui-même et les choses : ce que Roman Jakobson appelle la dichotomie des signes et des objets. Ce point se comprend, sur la base du modèle de la communication qui encadre cette analyse, comme une répartition différente entre les fonctions : « La poésie ne consiste pas à ajouter au discours des ornements rhétoriques : elle implique une réévaluation totale du discours et de toutes ses composantes quelles qu'elles soient » (248). La fonction aux dépens de laquelle se fait l'accentuation du message est la fonction référentielle. Parce que le message est centré sur lui-même, la fonction poétique l'emporte sur la fonction référentielle; la prose elle-même produit cet effet (*I like Ike*) dès lors que le message, au lieu d'être traversé par la visée qui le porte vers

1. Jakobson rattache en outre ces deux arrangements au principe de similarité (choix parmi des termes semblables) et au principe de contiguïté (construction linéaire de la séquence). Nous discuterons dans la sixième étude, consacrée au jeu de la ressemblance, cet aspect particulier de la définition du procès métaphorique chez Roman Jakobson.

le contexte qu'il verbalise, se met à exister pour lui-même. Je réserve pour une discussion distincte la question de savoir si en poésie la fonction référentielle est abolie ou si, comme le suggère Roman Jakobson lui-même, elle est plutôt « dédoublée » [1]; cette question est en elle-même immense; elle implique une décision proprement philosophique sur ce que signifie réalité. Il se peut que la référence au réel quotidien doive être abolie pour que soit libérée une autre sorte de référence à d'autres dimensions de la réalité. Ce sera ma thèse, le moment venu. L'idée d'un recul de la fonction référentielle — telle du moins que le discours ordinaire l'exerce — est parfaitement compatible avec la conception ontologique qui sera exposée dans les dernières études. Nous pouvons donc la retenir pour notre méditation sur la spatialité de la figure; la « conversion du message en une chose qui dure » (239) est ce qui constitue la quasi-corporéité, suggérée par la métaphore de la figure.

La néo-rhétorique, exploitant la percée opérée par Roman Jakobson, tente de s'élever à une méditation sur la *visibilité* et la *spatialité* de la figure. Todorov, prolongeant la remarque de Fontanier sur la métaphore de la figure, déclare que la figure est ce qui fait paraître le discours en le rendant opaque : « Le discours qui nous fait simplement connaître la pensée est invisible et par là même inexistant [2]. » Au lieu de disparaître dans sa fonction de médiation et de se rendre « invisible » et « inexistant » en tant que « pensée », le discours se désigne lui-même comme discours : « L'existence des figures équivaut à l'existence du discours » (102).

La remarque ne va pas sans difficulté. D'abord, le « discours transparent » — qui serait le degré rhétorique zéro dont nous avons parlé plus haut — ne serait pas sans forme à un autre point de vue, puisqu'on nous dit qu'il « serait celui qui laisse visible la signification et qui ne sert qu'à " se faire entendre " » (102). Il faut donc qu'on puisse parler de la signification sans la figure. Mais, dans une sémiotique qui ne s'attache pas à décrire le fonctionnement propre du discours-phrase, la notion même de signification reste en suspens. Ensuite, l'opacité du discours est trop vite identifiée à son absence de référence : en face du discours transparent, dit-on, « il y a le discours opaque qui est si bien couvert de " dessins " et de " figures " qu'il ne laisse rien entrevoir derrière; ce serait un langage qui ne renvoie à aucune réalité, qui se satisfait en lui-même » (*ibid*). On tranche du problème de la référence sans avoir fourni une théorie des rapports du sens et de la réfé-

1. Cf. VIIe *Étude*, § 2.
2. Tzvetan Todorov, *Littérature et Signification*, p. 102.

rence dans le discours-phrase. Il est parfaitement concevable que l'opacité des mots implique référence *autre* et non référence *nulle* (VIIe *Étude*).

Reste toutefois l'idée très précieuse qu'une fonction de la rhétorique est de « nous faire prendre conscience de l'existence du discours » (103).

Gérard Genette, quant à lui, pousse à bout la métaphore spatiale de la figure, selon ses deux valeurs : distanciation et configuration [1]. Il y a donc bien deux idées : l'écart entre le signe et le sens virtuel, qui constitue « l'espace intérieur du langage », et le contour de la figure : « l'écrivain dessine les limites de cet espace », qui est ici opposé à l'absence de forme, du moins rhétorique, du langage virtuel; la spatialité, selon ces deux valeurs, est ici définie, dans la tradition de la rhétorique ancienne, par rapport au langage virtuel qui serait le degré zéro rhétorique (« l'expression simple et commune n'a pas de forme, la figure en a une » 209). Ainsi, il est rendu justice à l'idée de Roman Jakobson d'une accentuation du message centré sur lui-même.

Mais pourquoi rester dans la métaphore de l'espace au lieu de la traduire, selon le précepte même de l'auteur qui tient toute métaphore pour traduisible? Essentiellement, pour laisser jouer le surplus de sens qui, sans appartenir à la dénotation, c'est-à-dire au sens commun à la figure et à sa traduction, en constitue la connotation. La métaphore de l'espace du discours est donc partiellement traduisible : sa traduction, c'est la théorie même de la dénotation; ce qui, en elle, est intraduisible, c'est son pouvoir de signaler une valeur affective, une dignité littéraire; en appelant voile un navire, je connote la motivation qui, dans le cas de la synecdoque, est de désigner la chose par un détail sensible, dans le cas de la métaphore, de la désigner par une similitude, c'est-à-dire dans les deux cas par un détour sensible : cette motivation est « l'âme même de la figure » (219). Gérard Genette oppose en ce sens la « surface » de la forme rhétorique, « celle que délimitent les deux lignes du signifiant présent et du signifiant absent », à la simple forme linéaire du discours qui est « purement grammaticale » (210). En son premier sens, l'espace est un vide; en son deuxième sens, il est un dessin.

Faire montre de cette motivation, et ainsi « signifier la poésie », telle est la fonction connotative de la figure. Du même coup nous retrou-

1. On a déjà cité dans le paragraphe précédent ce texte de Gérard Genette : « L'esprit de la rhétorique est tout entier dans cette conscience d'un hiatus possible entre le langage réel (celui du poète) et un langage virtuel (celui qu'aurait employé *l'expression simple et commune*) qu'il suffit de rétablir par la pensée pour délimiter un espace de figures », *Figures* I, p. 207.

vons l'idée de Roman Jakobson : le message centré sur lui-même. Ce que l'écart fait paraître par-delà le sens des mots, ce sont les valeurs de connotation; ce sont elles que l'ancienne rhétorique codifiait : « Une fois sortie de la parole vivante de l'invention personnelle et entrée dans le code de la tradition, chaque figure n'a plus pour fonction que d'intimer, à sa façon particulière, la qualité poétique du discours qui la porte » (220). Sur l'*emblème* que constitue pour nous, aujourd'hui, la « voile du vaisseau classique », « on peut lire à la fois : *ici, navire* et : *ici, poésie* » (*ibid*).

Ainsi, la théorie des figures rejoint tout un courant de pensée pour qui la littérature se signifie elle-même; le code des connotations littéraires, à quoi se ramène la rhétorique des figures, est à joindre aux codes sous lesquels Roland Barthes place les « signes de la littérature[1] ».

La métaphore de l'espace intérieur du discours doit donc être traitée comme toute figure : elle dénote la distance entre la lettre et le sens virtuel; elle connote tout un régime culturel, celui d'un homme qui privilégie dans la littérature contemporaine sa fonction autosignifiante. C'est à cause de ces intraduisibles connotations que Gérard Genette ne se hâte pas de traduire la métaphore de l'espace du langage et se plaît à y demeurer. L'espace du langage, en effet, est un espace connoté : « connoté, manifesté plutôt que désigné, parlant plutôt que parlé, qui se trahit dans la métaphore comme l'inconscient se livre dans un rêve ou dans un lapsus [2] ».

Est-ce être injuste que d'appliquer à cette déclaration ce que l'auteur disait tout à l'heure de la valeur emblématique du mot voile? Et de s'écrier : ici, modernité! Ce que le discours de Genette sur la spatialité du discours connote, c'est la préférence de l'homme contemporain pour l'espace, après l'inflation bergsonnienne de durée (« l'homme préfère l'espace au temps ») (107). Dès lors, quand l'auteur écrit : « On pourrait presque dire que c'est l'espace qui parle » (102), son propre discours est à interpréter en connotation plutôt qu'en dénotation : « Aujourd'hui la littérature — la pensée — ne se dit plus qu'en termes de distance, d'horizon, d'univers, de paysage, de lieu, de site, de chemin et de demeure : figures naïves, mais caractéristiques, figures par excellence, où le langage s'*espace* afin que l'espace, en lui, devenu langage, se parle et s'écrive » (108). En écrivant ce brillant aphorisme, l'auteur produit l'emblème de son appartenance à l'école de pensée pour laquelle la littérature se signifie elle-même.

Je me demande si ce qui est proprement dénoté, et non pas seulement

1. Cité par G. Genette, *op. cit.*, p. 220.
2. Gérard Genette, « Espace et Langage », in *Figures*, I, p. 103.

connoté, par cette méditation sur l'espace, est entièrement satisfaisant. Ce qui me paraît acquis, c'est l'idée d'une opacité du discours centré sur lui-même, l'idée que les figures rendent visible le discours. Ce que je mets en question, ce sont les deux conséquences qu'on en tire. On pose d'abord que la suspension de la fonction référentielle, telle qu'elle est exercée dans le discours ordinaire, implique l'abolition de toute fonction référentielle; reste à la littérature de se signifier elle-même. C'est là, encore une fois, une décision sur la signification de la réalité qui excède les ressources de la linguistique et de la rhétorique, et qui est d'ordre proprement philosophique; l'affirmation de l'opacité du discours poétique et son corollaire, l'oblitération de la référence ordinaire, sont seulement le point de départ d'une immense enquête sur la référence qui ne saurait être tranchée aussi sommairement.

La seconde réserve porte sur la distinction même entre dénotation et connotation; peut-on dire que le langage figuré se borne à signifier la poésie, c'est-à-dire la qualité particulière du discours qui porte la figure? Le surplus de sens resterait alors générique, comme l'est d'ailleurs l'avertissement : « Ici, poésie! » Si l'on voulait conserver la notion de connotation, il faudrait en tout cas la traiter de façon plus spécifique, selon le génie de chaque poème. On répondra que cette qualité générique s'analyse à son tour en qualité épique, lyrique, didactique, oratoire, etc. : signifier la littérature serait donc signifier les qualités multiples, distinctes — les figures — dont la rhétorique, précisément, établit les listes, qu'elle classe et ordonne en systèmes? Mais c'est là encore désigner des espèces, des types. Gérard Genette le déclare lui-même : la rhétorique se soucie peu de l'originalité ou de la nouveauté des figures, « qui sont des qualités de la parole individuelle, et qui, à ce titre, ne la concernent pas » (220); ce qui l'intéresse, ce sont les formes codifiées dont le système ferait de la littérature une deuxième langue. Que dire alors des connotations singulières de tel poème? Northrop Frye voit plus juste lorsqu'il dit que la structure d'un poème articule un « mood », une valeur affective [1]. Mais alors, comme je le soutiendrai dans la septième étude, ce « mood » est bien plus qu'une émotion subjective, c'est un mode d'enracinement dans la réalité, c'est un index ontologique. Avec lui revient le référent, mais en un sens radicalement nouveau par rapport au langage ordinaire. C'est pourquoi la distinction dénotation-connotation doit être tenue pour entièrement problématique et liée à une présupposition, proprement positiviste, selon laquelle aurait seul pouvoir de dénoter le langage objectif de la prose scientifique. S'en écarter serait ne plus dénoter

1. Northrop Frye, *Anatomy of Criticism*, p. 80.

quoi que ce soit. Cette présupposition est un préjugé qui doit être interrogé en tant que tel.

Ce procès ne pouvant être mené ici, on se bornera à remarquer que l'affirmation que le surplus de sens de la figure relève de la connotation est l'exacte contrepartie de l'affirmation discutée plus haut que la figure est traduisible quant au sens, autrement dit qu'elle ne porte aucune information nouvelle. Or cette thèse est éminemment discutable. Je crois avoir montré avec les auteurs anglo-saxons qu'elle est solidaire d'une conception substitutive de la métaphore, laquelle reste bornée à une conception de la métaphore-mot. Mais si la métaphore est un énoncé, il est possible que cet énoncé soit intraduisible, non pas seulement quant à sa connotation, mais quant à son sens même, donc quant à sa dénotation; il enseigne quelque chose, et ainsi contribue à ouvrir et découvrir un autre champ de réalité que le langage ordinaire.

3. ÉCART ET RÉDUCTION D'ÉCART

La figure est-elle seulement écart? Avec cette question, nous entrons dans une critériologie des écarts proprement rhétoriques. Cette question ne peut être dissociée de celle, traitée au premier paragraphe, du degré rhétorique zéro par rapport à quoi il y a écart. Nous ne reviendrons pas sur cette difficulté pour nous concentrer sur une difficulté d'un autre genre : y a-t-il des critères du langage figuré? Les anciens, remarque Todorov, n'ont pas réussi à donner un sens à l'idée d'une « déviation vers l'alogique [1] », faute d'avoir défini le caractère logique du discours commun et faute d'avoir rendu raison de la règle des infractions où l'usage vient limiter les latitudes trop indéterminées de la logicité. Le critère de « fréquence » (101) se heurte au même paradoxe : la figure s'oppose aux manières communes et usuelles de parler; mais les figures ne sont pas toujours rares; bien plus, le discours le plus rare de tous serait le discours sans figure. Plus intéressante est la remarque des anciens et des classiques que les figures sont ce qui rend descriptible le discours en le faisant paraître sous des formes discernables. Nous avons évoqué plus haut l'idée que la figure est ce qui rend le discours perceptible. Ajoutons maintenant : ce qui le rend descriptible.

Mais l'auteur remarque lui-même que ce troisième critère — la « descriptibilité » — est seulement un critère faible; la figure ici ne s'oppose pas à une règle, mais à un discours qu'on ne sait pas décrire. C'est pourquoi une bonne partie de la théorie classique des figures, pour autant qu'on peut la rattacher au critère faible, est tout simplement une anticipation de la linguistique et de ses quatre domaines :

1. Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 99.

rapport son-sens, syntaxe, sémantique, rapport signe-référent (113). Nous y reviendrons au paragraphe 5.

Le critère fort n'est pas fourni par l'idée de descriptibilité, mais par celle de transgression de règle; mais alors, si la transgression doit être elle-même réglée, il faut compléter l'idée d'écart, comprise comme violation d'un code, par celle de réduction d'écart, afin de donner une forme à l'écart lui-même ou, dans le langage de Genette, de délimiter l'espace ouvert par l'écart.

Nous devons à Jean Cohen d'avoir introduit, de façon à mon avis décisive, la notion de réduction d'écart. L'identification qu'il fait de la métaphore à toute réduction d'écart est plus discutable, mais n'affecte pas la substance de sa découverte. Nulle part la confrontation avec la théorie de l'interaction ne sera plus éclairante et plus fructueuse.

Je ne reviens pas sur la définition stylistique de l'écart chez Jean Cohen, ni sur son traitement statistique (cf. paragraphe 1) et je reprends son œuvre au point où la notion d'écart lui permet de distinguer, au cœur même du signifié, la substance signifiée, à savoir l'information produite, et la « forme du sens » (38), pour reprendre une expression de Mallarmé. « Le *fait poétique* commence à partir du moment où Valéry appelle la mer « toit » et les navires « colombes ». Il y a là une violation du code du langage, un écart linguistique, que l'on peut, avec l'ancienne rhétorique, appeler « figure » et qui fournit seul à la poétique son objet véritable » (44).

Deux décisions méthodologiques interviennent ici : la première concerne la distribution en niveaux et en fonctions; la deuxième, l'introduction de la notion de réduction d'écart, qui nous intéressera plus particulièrement.

Par la première décision méthodologique, le poéticien peut prétendre reprendre la tâche de l'ancienne rhétorique au point où celle-ci s'est arrêtée : après avoir classé les figures, il faut en dégager la structure commune; l'ancienne rhétorique n'avait identifié que l'opérateur poétique propre à chaque figure : « La poétique structurale se situe à un degré supérieur de formalisation. Elle cherche une forme de formes, un opérateur poétique général dont toutes les figures ne seraient qu'autant de réalisations virtuelles particulières, spécifiées selon le niveau et la fonction linguistique dans lesquels l'opérateur s'actualise » (50). L'analyse des figures — abstraction faite du second thème, celui de la réduction d'écart — se fera donc d'abord selon les niveaux : niveau phonique et niveau sémantique; ensuite, selon les fonctions; ainsi la rime et le mètre sont-ils deux opérateurs phoniques distincts, se rapportant l'un à la fonction de diction, l'autre à la fonction de contraste; au niveau sémantique, l'identification des trois fonctions de prédica-

tion, de détermination, de coordination, permet de distinguer un opérateur prédicatif, la métaphore, un opérateur déterminatif, l'épithète, un opérateur de coordination, l'incohérence. Ainsi la métaphore s'oppose-t-elle, d'une part à la rime comme opérateur sémantique à opérateur phonique, d'autre part à l'épithète parmi les opérateurs sémantiques. Ainsi la poétique pense-t-elle s'élever d'une simple taxinomie à une théorie des opérations.

C'est ici qu'intervient la deuxième décision méthodologique : la notion d'écart, telle qu'elle a été définie jusqu'ici, c'est-à-dire comme violation systématique du code du langage, n'est en effet que l'envers d'un autre processus : « La poésie ne détruit le langage ordinaire que pour le reconstruire sur un plan supérieur. A la destructuration opérée par la figure succède une restructuration d'un autre ordre » (51).

En joignant les deux règles de méthode, il est possible de produire une théorie de la figure qui ne soit pas une simple extension de celle des tropes. Ainsi, dans sa structure profonde, le vers est une figure semblable aux autres. Mais y aperçoit-on aussi bien le phénomène de réduction d'écart que le phénomène d'écart? On aperçoit fort bien le phénomène d'écart, représenté d'abord dans la versification par le contraste entre la division phonique (coupe de vers) et la division sémantique (coupe de phrase); la production d'une pause métrique sans valeur sémantique constitue une rupture du parallélisme phono-sémantique. Maintenant, la versification offre-t-elle en même temps quelque chose comme une réduction d'écart qui apaise le conflit entre mètre et syntaxe? L'analyse quantitative de Jean Cohen pose seulement que, de la poésie classique à la poésie romantique puis à la poésie symboliste, « la versification n'a cessé d'accroître la divergence entre le mètre et la syntaxe, *elle est allée toujours plus loin dans le sens de l'agrammaticalisme* » (69). Le vers, conclut l'auteur, c'est l'anti-phrase. Mais on ne voit pas où est la réduction d'écart. L'étude comparative de la rime présente le même phénomène d'accroissement d'écart, mesuré par la fréquence des rimes non catégorielles (85). Il en est de même du mètre, et de l'écart qu'il crée entre l'homométrie (et l'homorythmie) au plan du signifiant et une homosémie qui, dans le poème, n'existe pas (93) : « par quoi est rompu le parallélisme du son et du sens, et c'est dans cette rupture que le vers accomplit sa fonction véritable » (*ibid*).

Il semble donc bien qu'au plan phonique l'écart opère seul, sans la réduction d'écart. Faut-il conclure que la contrepartie est seulement traitée par omission (« nous n'avons... examiné dans la présente étude que le premier temps d'un mécanisme qui, à notre avis, en comporte deux ») (51), ou bien que la réduction d'écart est-elle par excellence un

phénomène sémantique? Cette seconde conclusion sera particulièrement intéressante dans la discussion ultérieure concernant les phénomènes d'impertinence et de pertinence sémantiques [1].

Or l'auteur lui-même remarque que ce qui empêche que la figure phonique détruise entièrement le message, c'est la résistance de l'intelligibilité; c'est donc la présence de la prose au cœur même de la poésie : « En fait, l'antinomie constitue le vers. Car il n'est pas tout entier vers, c'est-à-dire retour. S'il l'était, il ne pourrait porter un sens. Parce qu'il signifie, il reste linéaire. Le message poétique est à la fois vers et prose » (101). Je ne pense donc pas forcer la pensée de l'auteur en concluant que ce qui réduit l'écart phonique, c'est le sens lui-même, c'est-à-dire ce qui, au plan sémantique, réduit une autre sorte d'écart lui-même proprement sémantique. Le phénomène de réduction d'écart serait alors à chercher essentiellement au plan sémantique.

La conception d'un écart — et d'une réduction d'écart — propre au niveau sémantique du discours s'appuie sur la mise en lumière d'un code de pertinence réglant le rapport des signifiés entre eux. C'est de ce code que le message poétique constitue la violation. Des phrases, correctes selon la syntaxe, peuvent être absurdes, c'est-à-dire incorrectes selon le sens, par impertinence du prédicat. Il existe une loi qui exige que, dans toute phrase prédicative, le prédicat soit pertinent par rapport au sujet, c'est-à-dire soit sémantiquement capable de remplir sa fonction. Platon évoquait déjà cette loi lorsque, dans *le Sophiste*, il notait que la « communication des genres » reposait sur la distinction entre les genres qui ne conviennent aucunement entre eux et ceux qui peuvent convenir partiellement [2]. Cette loi est plus restrictive que la condition générale de « grammaticalité », définie par Chomsky, du moins avant les développements proprement sémantiques de sa théorie après 1967 [3]. La loi de pertinence sémantique, selon Jean Cohen, désigne les permissions combinatoires auxquelles doivent satisfaire les *signifiés* entre eux, si la phrase doit être reçue comme intelligible. En ce sens, le code qui règle la pertinence sémantique est proprement un « code de la parole » (109).

1. La versification ne vise qu'à « affaiblir la structuration du message » (96), qu'à « brouiller le message » (99). « L'histoire de la versification, considérée sur deux siècles, nous montre l'augmentation progressive de la dé-différenciation » (101).

2. Platon, *Le Sophiste*, 251 *d*, 253 *c*.

3. Noam Chomsky, *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, MIT Press, 1965; trad. fr. : *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, éd. du Seuil, 1971. Sur la sémantique générative qui s'est peu à peu démarquée de la grammaire générative et transformationnelle exposée dans cet ouvrage de Chomsky, cf. « La sémantique générative », par Françoise Dubois-Charlier et Michel Galmiche, *Langages*, XXVII, septembre 1972, Paris, Didier-Larousse.

Il est possible dès lors de caractériser comme impertinence prédicative flagrante l'expression de Mallarmé : « Le ciel est mort », le prédicat « est mort » ne convenant qu'aux individus faisant partie de la catégorie des êtres vivants.

Mais, ce disant, on n'a pas encore parlé de la métaphore dans laquelle pourtant on est prêt à voir la caractéristique fondamentale du langage poétique. C'est que la métaphore n'est pas l'écart lui-même, mais la réduction de l'écart. Il n'y a écart que si l'on prend les mots en leur sens littéral. La métaphore est le procédé par lequel le locuteur réduit l'écart en changeant le sens de l'un des mots. Comme la tradition rhétorique l'établit, la métaphore est bien un trope, c'est-à-dire un changement de sens des mots, mais le changement de sens est la riposte du discours à la menace de destruction que représente l'impertinence sémantique. Et cette riposte, à son tour, consiste en la production d'un autre écart, à savoir dans le code lexical lui-même. « La métaphore intervient pour réduire l'écart créé par l'impertinence. Les deux écarts sont complémentaires, mais précisément parce qu'ils ne sont pas situés sur le même plan linguistique. L'impertinence est une violation du code de la parole, elle se situe sur le plan syntagmatique; la métaphore est une violation du code de la langue, elle se situe sur le plan paradigmatique. Il y a une sorte de dominance de la parole sur la langue, celle-ci acceptant de se transformer pour donner un sens à celle-là. L'ensemble du processus se compose de deux temps, inverses et complémentaires : 1re position de l'écart: impertinence; 2e réduction de l'écart : métaphore » (114).

Cette conception d'une opération compensée, mettant en jeu les deux plans, celui de la parole et celui de la langue, est appliquée dans les trois registres voisins de la prédication, de la détermination et de la coordination, que l'analyse fonctionnelle distingue au même niveau sémantique. A vrai dire, la prédication et la détermination se chevauchent, puisque l'attribution d'un caractère à un sujet à titre de propriété est étudiée, pour « la commodité de l'analyse » (119), sous la forme épithétique; l'essentiel de l'étude de la première fonction est une enquête sur les *épithètes impertinentes* (« le vent crispé du matin », « il a monté l'âpre escalier »).

Selon la seconde fonction — la détermination —, l'épithète a le sens précis d'une quantification et d'une localisation qui font que l'épithète ne s'applique qu'à une partie de l'extension du sujet. L'usage rhétorique — donc impertinent — de l'épithète sera celui qui viole cette règle de détermination; telles sont les épithètes redondantes : la pâle mort. A première vue la redondance est le contraire de l'impertinence (la « verte émeraude » de Vigny, l' « azur bleu » de Mallarmé).

Ce serait le cas si la détermination n'était pas une fonction distincte de la prédication. Si, au contraire, les deux figures sont distinctes, elles ont chacune leur type d'écart et, en ce sens large, d'impertinence. La règle que l'épithète redondante viole est que l'épithète apporte une information nouvelle en déterminant son sujet. La violation de cette règle par la redondance aboutit à une absurdité, puisqu'elle fait de la partie l'égale du tout. Où est alors la réduction de l'écart? Elle peut consister dans un changement de la fonction grammaticale (l'épithète détachée devient apposition, elle perd sa fonction déterminante pour revêtir une fonction prédicative); le trope est alors grammatical; mais la réduction peut consister aussi dans le changement de sens du mot; la tautologie de l'azur bleu disparaît si « le bleu, par la grâce de la métaphore, prend un sens qui n'est plus celui du code » (155). Ce qui ramène à l'explication par les épithètes impertinentes [1].

La fonction de coordination porte l'analyse à l'extérieur de la phrase, au plan de la succession des phrases dans le discours; elle relève du niveau sémantique, dans la mesure où les contraintes qui la codifient empruntent à l'homogénéité sémantique des idées « mises ensemble ». Le coq-à-l'âne, comme le style décousu ou incohérent, en violant cette exigence d'unité thématique, renvoie aux règles de pertinence sémantique qui gouvernent la première fonction, la fonction prédicative. On peut parler d'écart par inconséquence. Ainsi l'irruption inattendue de la nature dans le drame humain, dans le fameux vers de *Booz endormi* (« Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle; Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala »), et tout mélange inattendu du physique et du spirituel (« Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches. Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous », Verlaine, *op. cit.*, 177). La réduction de l'écart produit par la non-appartenance des termes au même univers du discours sera donc dans la découverte d'une homogénéité; le procédé est ici le même que dans le cas de la prédication.

Ainsi, dans les trois registres de la prédication, de la détermination, de la coordination, règne le même processus en deux temps; chaque fois « la figure est un conflit entre le syntagme et le paradigme, le discours et le système... Le discours poétique prend le système à

1. Je laisse de côté le cas de carence de détermination (pronoms personnels, noms propres, démonstratifs, adverbes de temps et de lieu, temps du verbe, sans détermination dans le contexte : 155-163), qui pose un autre problème, celui de l'absence de référent contextuel, et introduit un autre type d'interprétation au niveau proprement référentiel. Pour cette raison, cette analyse n'est pas exactement à sa place dans le chapitre sur la « détermination »; on ne détermine pas le sens d'un embrayeur par détermination de l'extension; « je » n'a pas d'extension; en outre ces embrayeurs ne sont pas en position d'épithète.

contre-pied, et dans ce conflit c'est le système qui cède et accepte de se transformer » (134) [1].

Les remarques critiques qui suivent visent à situer l'analyse de Jean Cohen par rapport à la théorie de l'interaction exposée dans la troisième étude. Cette comparaison fait apparaître une convergence, puis une divergence, enfin la possibilité d'une coordination.

Je commence par la convergence :

Nulle part le traitement structural de la métaphore n'est aussi proche de la théorie de l'interaction. D'abord, la condition proprement sémantique de la métaphore y est franchement reconnue, en tant que phénomène d'ordre prédicatif. A cet égard, le concept d'impertinence sémantique, chez Jean Cohen, et celui d'énoncé autocontradictoire, chez Beardsley, se recouvrent parfaitement. L'analyse de Jean Cohen a même l'avantage sur celle de Beardsley de distinguer l'absurdité de la contradiction, en distinguant le code de pertinence sémantique du code de grammaticalité et du code de cohérence logique.

En outre, la théorie s'adresse directement à la métaphore d'invention, la métaphore d'usage n'étant pas un écart poétique [2].

Enfin, l'amplitude du problème de l'épiphore d'Aristote est restituée par une théorie qui saisit l'universalité du double processus de position et de réduction d'écart. Après cela, on peut bien chercher querelle à la terminologie de l'auteur : fallait-il réserver le mot métaphore pour dire les changements de sens où le rapport est de ressemblance, ou lui donner le sens générique de changement de sens? La querelle est accessoire; Jean Cohen est en bonne compagnie avec Aristote [2].

Et pourtant la théorie de Jean Cohen, en dépit de ses mérites inégalés dans le reste de la littérature de langue française sur le sujet, reste grandement en défaut par rapport à celle des Anglo-Saxons. Comme on l'a remarqué, le seul phénomène d'ordre syntagmatique est l'impertinence, la violation du code de la parole; la métaphore proprement dite n'est pas d'ordre syntagmatique; en tant que violation du code de la langue, elle se situe sur le plan paradigmatique.

1. Jean Cohen note : « Si on étend la flèche sur le plan diachronique, on a la « métaphore d'usage »; si on la ramasse dans la synchronie, on a la « métaphore d'invention ». C'est la seule que nous étudierons ici, la métaphore d'usage par définition, nous l'avons vu, n'étant pas un écart », *op. cit.*, p. 114, n. 1.

2. Jean Cohen étend peut-être un peu loin le « genre », en appelant métaphore toutes les figures, y compris la rime, ou l'inversion; mais, pour parler de rime-métaphore, il faudrait avoir montré le phénomène de réduction d'écart au plan de la versification, ce qui n'a pas été fait, et ce qui, peut-être, ne saurait être fait. Il semble bien, en effet, que toute réduction d'écart soit finalement sémantique.

Par ce biais, nous restons dans la tradition rhétorique du trope en un seul mot, et sous l'empire de la théorie de la substitution. Il me semble que la théorie contient une grave omission, celle de la nouvelle pertinence, proprement syntagmatique, dont l'écart paradigmatique est seulement l'envers. Jean Cohen écrit : « Le poète agit sur le message pour changer la langue » (115). Ne devait-il pas écrire aussi : le poète change la langue pour agir sur le message? N'est-il pas près de le faire lorsqu'il ajoute : « Si le poème viole le code de la parole, c'est pour que la langue le rétablisse en se transformant » (*ibid.*)? Mais alors il n'est pas vrai que « le but de toute poésie » soit d' « établir une mutation de la langue qui est en même temps, nous le verrons, une métamorphose mentale » (115). Le but de la poésie est plutôt, semble-t-il, d'établir une nouvelle pertinence par le moyen d'une mutation de la langue.

C'est la force de la théorie de l'interaction de maintenir, sur le même plan, à savoir celui de la prédication, les deux stades du processus, la position et la réduction de l'écart. En altérant le code lexical, le poète « fait sens » avec l'énoncé entier qui contient le mot métaphorique. La métaphore comme telle est un cas d'application du prédicat. La théorie structurale de Jean Cohen se débarrasse d'un tel concept, afin de n'opérer qu'avec deux sortes d'écarts. Par cette économie conceptuelle, elle réussit à ramener la métaphore au bercail du mot et sous la garde de la théorie de la substitution; ainsi est éludé le problème posé par l'instauration d'une nouvelle pertinence.

Il me semble pourtant que l'analyse même de Jean Cohen appelait ce terme manquant : la position de l'écart fait apparaître des épithètes impertinentes (Jean Cohen a raison de ramener à la « forme épithétique » la prédication elle-même (119), c'est-à-dire l'attribution d'un caractère à titre de propriété d'un sujet logique), quitte à donner ensuite à l'épithète proprement dite une fonction distincte de détermination (137). Ne fallait-il pas mettre en regard de l'écart paradigmatique, c'est-à-dire lexical, la nouvelle convenance en tant qu'épithète, donc parler d'épithète métaphoriquement pertinente?

Il est vrai que Jean Cohen lui-même pose que la poésie fait naître « un nouvel ordre linguistique fondé sur les ruines de l'ancien, par lequel... se construit un nouveau type de signification » (134). Mais on verra que l'auteur, comme Gérard Genette et d'autres, ne cherche pas cet ordre du côté de l'information objective, mais de valeurs affectives de caractère subjectif. Ne peut-on faire l'hypothèse que c'est faute d'avoir réfléchi sur la nouvelle pertinence au niveau même de la prédication que l'auteur adjoint à l'idée d'un écart paradigmatique l'idée d'un nouveau type de signification sans portée référentielle?

C'est de cette façon que l'auteur rencontre, pour l'écarter aussitôt, le traitement proprement sémantique de l'écart coordinatif (le troisième type de niveau sémantique) : « entre les termes hétérogènes, dit-il, il faut découvrir l'homogénéité » (178). Va-t-on considérer la nouvelle pertinence? Non : on a assimilé aussitôt ce cas à celui de l'écart prédicatif; et on se borne à invoquer, en outre, la « ressemblance affective » qui fait entièrement sortir du domaine sémantique : « l'unité émotionnelle, conclut-on, est l'envers de l'inconséquence notionnelle » (179).

Le terme manquant est pourtant plusieurs fois aperçu : l'auteur tient que la poésie, comme tout discours, doit être intelligible pour son lecteur; la poésie est, comme la prose, un discours que l'auteur tient à son lecteur. La réduction d'écart ne peut-elle pas dès lors se produire au plan même où l'écart a surgi? « La poétisation est un processus à deux faces, corrélatives et simultanées : écart et réduction, destructuration et restructuration. Pour que le poème fonctionne poétiquement, il faut que dans la *conscience du lecteur la signification soit à la fois perdue et retrouvée* » (souligné par l'auteur) (182). Mais, alors, faut-il renvoyer à d'autres disciplines, « psychologie ou phénoménologie », le soin de déterminer la nature de cette « transmutation » (*ibid.*) qui, du non-sens, tire du sens?

Après avoir fait une place à la pertinence et à l'impertinence prédicatives, la théorie de Cohen rejoint les autres théories structurales qui n'opèrent qu'avec des signes ou des collections de signes et ignorent le problème central de la sémantique : la constitution du sens comme propriété de la phrase indivise.

Cette omission du moment proprement prédicatif de la métaphore n'est pas sans conséquence. La mutation lexicale étant seule thématisée par la théorie, l'étude de la fonction du langage poétique sera privée de son support essentiel, à savoir la mutation du sens au niveau même où l'impertinence sémantique se déclare. Il n'est pas étonnant alors qu'on retombe à une théorie de la connotation et par là même à la théorie émotionnaliste de la poésie. Seule la reconnaissance de la nouvelle pertinence sémantique opérée par la mutation lexicale pourrait conduire à une investigation des valeurs référentielles nouvelles attachées à la novation de sens, et ouvrir la voie à un examen de la valeur heuristique des énoncés métaphoriques.

Mais je ne voudrais pas terminer sur cette note critique. L'addition du moment prédicatif, que j'appelle la *nouvelle pertinence*, permet en même temps de dire à quel niveau prend sens et validité une théorie de l'écart paradigmatique. On aurait mal compris ma critique si on en concluait que la notion d'écart paradigmatique est à rejeter.

Elle prend au contraire toute sa valeur si on la rattache au terme manquant de la théorie, celui de *nouvelle pertinence*. Le propos de Jean Cohen, en effet, est de montrer comment le plan syntagmatique et le plan paradigmatique, loin de s'opposer, se complètent. Or seule l'instauration dans l'énoncé métaphorique d'une nouvelle pertinence permet de relier un écart lexical à un écart prédicatif.

Ainsi remis à sa place, l'écart paradigmatique retrouve toute sa valeur : il correspond, dans la théorie de l'interaction, au phénomène de *focalisation* sur le mot que nous décrivions au terme de la précédente étude [1]. Le sens métaphorique est un effet de l'énoncé entier, mais focalisé sur un mot qu'on peut appeler le mot métaphorique. C'est pourquoi il faut dire que la métaphore est une novation sémantique à la fois d'ordre prédicatif (nouvelle pertinence) et d'ordre lexical (écart paradigmatique). Sous son premier aspect, elle relève d'une dynamique du sens, sous son deuxième aspect, d'une statique. C'est sous ce deuxième aspect qu'une théorie structurale de la poésie l'atteint.

Il n'y a donc pas, à proprement parler, de conflit entre la théorie de la substitution (ou de l'écart) et la théorie de l'interaction; celle-ci décrit la dynamique de l'énoncé métaphorique; seule elle mérite d'être appelée une théorie *sémantique* de la métaphore La théorie de la substitution décrit l'impact de cette dynamique sur le code lexical où elle lit un écart : ce faisant, elle offre un équivalent *sémiotique* du procès sémantique.

Les deux approches sont fondées dans le caractère double du mot : en tant que lexème, il est une différence dans le code lexical; c'est à ce premier titre qu'il est affecté par l'écart paradigmatique que décrit Jean Cohen; en tant que partie du discours, il porte une partie du sens qui appartient à l'énoncé entier; c'est à ce deuxième titre qu'il est affecté par l'interaction que décrit la théorie dite elle-même de l'interaction.

4. LE FONCTIONNEMENT DES FIGURES : L'ANALYSE « SÉMIQUE »

La question des critères de l'écart rhétorique pouvait encore se poser au plan de manifestation du discours. La question du fonctionnement appelle un changement de plan comparable à celui qui a conduit à décomposer les phonèmes, dernières unités distinctives dans l'ordre du signifiant, en traits pertinents d'ordre infralinguistique. De la même manière, le *signifié* peut être décomposé en atomes sémantiques — les sèmes — qui n'appartiennent plus au plan de mani-

1. Cf. ci-dessus IVe *Étude*, p. 169-170.

festation du discours. La *Rhétorique générale* du Groupe de Liège et, à un degré moindre, l'ouvrage de Le Guern [1], me serviront de guide. Nous avons évoqué une première fois cette décision méthodologique à propos de la détermination du degré rhétorique zéro. Nous avons renvoyé à plus tard l'examen du problème posé par cette stratégie. Nous le faisons maintenant, à l'occasion même du passage d'une simple eritériologie à une théorie des fonctionnements.

L'enjeu de l'entreprise est la possibilité de relier des concepts opératoires (écart, redondance, etc.) à des opérations simples, telles que *supprimer* et *ajouter*, qui soient valables à tous les niveaux d'effectuation du discours. Ainsi serait rendu justice à l'universalité de la notion de figure et à la généralité de la rhétorique elle-même.

Mais la présupposition qui précède toutes les autres analyses, et sur laquelle les auteurs passent très vite (37), est que tous les niveaux de décomposition, dans le sens descendant, et d'intégration, dans le sens ascendant, sont homogènes. Nous reconnaissons là ce que nous avons appelé le *postulat sémiotique* [2]. On emprunte, certes, à Benveniste son idée de la hiérarchie des niveaux, mais on en brise la pointe en la privant de son corollaire fondamental, la dualité entre les unités sémiotiques ou signes et les unités sémantiques ou phrases. Le niveau de la phrase est seulement un niveau parmi les autres (cf. tableau I, p. 31); la phrase minimale achevée « se définit par la présence de deux syntagmes, l'un nominal et l'autre verbal, par l'ordre relatif de ces syntagmes et par la complémentarité de leur marque » (68). Mais cet ordre et cette complémentarité ne constituent pas un facteur hétérogène dans un système où l'adjonction et la suppression seront les

1. *La Sémantique de la métaphore et de la métonymie* de Le Guern a en commun avec la *Rhétorique générale* l'hypothèse de l'analyse componentielle du signifié, reçue de Greimas, en vertu de laquelle la métaphore est à traiter comme une altération de l'organisation sémique d'un lexème. Mais cette thèse de sémantique structurale est replacée dans le cadre d'une opposition empruntée à Jakobson, celle du procès métaphorique et du procès métonymique. C'est pourquoi nous en reportons l'examen après la discussion de la thèse de Jakobson. En outre, celle-ci est réinterprétée dans le sens d'une opposition entre relation intralinguistique et relation extra-linguistique ou référentielle : « En replaçant cette distinction de l'analyse de Jakobson on doit s'attendre à ce que le processus métaphorique concerne l'organisation sémique alors que le processus métonymique ne modifierait que la relation référentielle » (14). Il en résulte une grave divergence avec les analyses de la *Rhétorique générale* (signalée p. 15, n. 17). Dès lors, en effet, que la notion d'organisation sémique est opposée à celle d'un glissement de référence, elle prend par contraste une signification assez différente. On soulignera, le moment venu, d'autres importantes différences entre Le Guern et le Groupe de Liège. On trouvera une analyse d'ensemble de l'ouvrage de Le Guern dans la VIe *Étude*, § 5.

2. Cf. IIIe *Étude*, § 1; IVe *Étude*, § 1 et 5.

opérations fondamentales. Ces opérations exigent que l'on ne travaille que sur des collections. Phonèmes, graphèmes, mots, etc., sont des collections (voir les définitions p. 33); la phrase aussi; elle se définit, du moins en français, « par la présence minimale de certains constituants, les syntagmes » (33), ceux-ci se définissant à leur tour par l'appartenance des morphèmes qui les constituent à des classes; quant aux morphèmes, ils se décomposent, d'une part en phonèmes, puis en traits distinctifs (infralinguistiques), d'autre part en sémèmes (les mots), puis en sèmes (infralinguistiques). Aucune discontinuité n'est admise, ni dans l'échelle ascendante, ni dans l'échelle descendante. C'est pourquoi toutes les unités à tous les niveaux pourront être considérées comme des « collections d'éléments prélevés sur des répertoires préexistants » (31). La phrase ne fait pas exception; elle est définie, quant à sa valeur grammaticale, comme « collection de syntagmes et de morphèmes, pourvue d'un ordre et admettant la répétition » (*ibid.*). Cet ordre est ce que Émile Benveniste appelle prédicat et qui rompt la monotonie de la hiérarchie. Dans une perspective sémiotique, l'ordre est seulement un aspect de la collection.

Le tableau des *métaboles* (c'est-à-dire de toutes les opérations sur le langage) présente le même caractère homogène; il est établi sur la base d'une double dichotomie : d'une part, selon la distinction entre le signifiant et le signifié (l'expression et le contenu, dans la terminologie de Hjelmslev), d'autre part, selon la distinction entre entités plus petites que le mot (ou égales au mot) et entités de degré supérieur.

Quatre domaines sont ainsi distingués : le domaine des *métaplasmes* est celui des figures qui agissent sur l'aspect sonore ou graphique des mots et des unités plus petites; celui des *métataxes* contient des figures qui agissent sur la structure de la phrase (définie comme on a dit plus haut). *Le troisième domaine est celui qui contient la métaphore;* les auteurs de la *Rhétorique générale* l'appellent le domaine des *métasémèmes*, qu'ils définissent ainsi : « Un métasémème est une figure qui remplace un sémème par un autre, c'est-à-dire qui modifie les groupements des sèmes du degré zéro. Ce type de figures suppose que le mot égale collection de sèmes nucléaires sans ordre interne et n'admettant pas la répétition » (34). Vient enfin le domaine des *métalogismes :* ce sont les figures qui modifient la valeur logique de la phrase (selon la deuxième définition rappelée ci-dessus).

On admet d'entrée de jeu que la métaphore est à chercher parmi les métasémèmes donc parmi les figures de mots, comme dans la rhétorique classique; il sera dès lors difficile de relier son fonctionnement à un caractère prédicatif des énoncés, puisque les métataxes constituent une classe distincte et que la structure elle-même de la

phrase que les métataxes modifient est considérée du point de vue de la collection de ses constituants (syntagmes ou sèmes). La voie de la métaphore-énoncé est ainsi barrée. On admet en même temps, comme la rhétorique classique, que les métasémèmes sont des phénomènes de substitution (remplacement d'un sémème par un autre). L'originalité de l'ouvrage, en ce qui concerne la métaphore, ne consiste donc ni dans la définition de la métaphore comme figure de mot, ni dans la description de cette figure comme substitution; elle est dans l'explication de la substitution elle-même par une modification portant sur la collection des sèmes nucléaires. Autrement dit, toute l'originalité est dans le changement du niveau de l'analyse, dans le passage au plan infralinguistique des sèmes, qui sont au signifié ce que les traits distinctifs sont au signifiant.

Tout l'appareil de concepts opératoires et d'opérations mis en jeu n'apportera aucun changement essentiel dans la théorie de la métaphore, mais seulement un plus haut niveau de technicité et la réduction des figures de mots à l'unité type de fonctionnement de toutes les figures.

On peut s'attendre néanmoins que le cadre adopté par la néo-rhétorique éclate de la même façon que celui de l'ancienne rhétorique, sous la pression même de la description qui, bon gré mal gré, réintroduit les traits prédicatifs de la métaphore.

Le changement de niveau stratégique permet d'introduire des concepts opératoires, puis des opérations, qui jouent à tous les niveaux où des unités de signification ont pu être ramenées à des collections d'éléments. On les retrouvera donc à l'œuvre dans les quatre classes de métaboles.

Nous avons déjà évoqué ces concepts opératoires à propos de la notion de degré zéro. Les concepts opératoires sont ceux de la théorie de l'information (le concept d'information sémantique est celui de Carnap et Bar-Hillel : la précision d'une information étant déterminée par le nombre de choix binaires que l'on doit effectuer pour y accéder; on pourra ainsi donner une signification numérique aux adjonctions et suppressions d'unités en quoi consisteront les transformations appliquées aux unités de signification). Il devient alors possible de reprendre les notions d'écart et de réduction d'écart, considérées dans les deux paragraphes précédents, ainsi que la notion de convention, qui est un écart systématique, et d'exprimer ces notions en termes de redondance et d'auto-correction : l'écart diminue la redondance, donc la prévisibilité; la réduction d'écart est une auto-correction qui rétablit l'intégrité du message; toute figure altère le taux de redondance du discours, soit qu'elle le réduise, soit qu'elle l'augmente; les conventions opèrent en sens inverse de l'écart proprement dit du point

de vue de la redondance, puisqu'elles la renforcent [1]. Quant à la réduction, elle comporte deux conditions : 1) dans le discours figuré on peut distinguer d'une part une partie, ou « base », qui n'a pas été modifiée et qui est une forme particulière de syntagme, et d'autre part une partie qui a subi des écarts rhétoriques; 2) la seconde partie conserve avec son degré zéro un certain rapport qui se range sous certains paradigmes d'articulation du degré zéro et du degré figuré; ce point est important pour la théorie de la métaphore; l'invariant d'ordre paradigmatique sera le terme virtuel commun au degré zéro et au degré figuré; nous retrouvons ici un postulat dont nous avons montré qu'il appartient au même modèle que les autres postulats de l'écart et de la substitution; la métaphore est une substitution à l'intérieur d'une sphère de sélection qui est appelée ici l'invariant et qui a le statut de paradigme, tandis que la base, qui a le statut de syntagme, reste non modifiée. C'est dire déjà que l'information par la figure est nulle. C'est pourquoi sa fonction positive est renvoyée à l'étude de l'*ethos*, c'est-à-dire de l'effet esthétique spécifique tenu pour le véritable objet de la communication esthétique.

« En résumé, la rhétorique est un ensemble d'écarts susceptibles d'auto-correction, c'est-à-dire modifiant le niveau normal de redondance de la langue, en transgressant des règles ou en en inventant de nouvelles. L'écart créé par un auteur est perçu par le lecteur grâce à une marque et ensuite réduit grâce à la présence d'un invariant » (45). (J'interromps à dessein la citation avant l'introduction de la notion d'*ethos*, laquelle, jointe à celles d'écart, de marque, d'invariant, complète la liste des « concepts opératoires », 35-45.)

Les opérations qui intéressent la totalité du champ des figures et que l'on a appelées provisoirement des transformations — les métaboles —, se distinguent en deux grands groupes, selon qu'elles altèrent les unités elles-mêmes ou leur position, c'est-à-dire l'ordre linéaire des unités; elles sont donc ou substantielles ou relationnelles. Les figures de mots sont intéressées par la première sorte de transformations. L'idée clé — que la notion de « collection » laissait prévoir — est que les opérations de ce groupe se ramènent à des adjonctions et des suppressions, c'est-à-dire, en vertu des concepts opératoires adoptés, à une augmentation ou à une diminution de l'information. La deuxième sorte d'opérations ne nous intéresse pas, puisque le mot est une collection de sèmes nucléaires sans ordre interne. Donc la métaphore ne mettra en jeu ni le fonctionnement syntagmatique, ni le concept d'ordre impliqué par la phrase.

1. *Rhétorique Générale*, p. 38-45.

La théorie des *métasémèmes* (nom nouveau donné aux tropes ou figures en un seul mot, pour marquer la symétrie avec métabole et métaplasme déjà admis (33) et, en outre, afin de désigner la nature de l'opération en cause) est l'application rigoureuse de ces opérations d'addition et de suppression à la collection de sèmes ou unités minimales de sens, en quoi consiste le mot. La rhétorique classique ne connaissait que l'effet de sens, à savoir le fait que la figure « remplace le *contenu* d'un mot par un autre » (93). La rhétorique générale tient cette définition nominale pour acquise; mais elle explique la substitution par un arrangement de sèmes résultant de l'adjonction et de la suppression, une parcelle du sens initial — la base — restant inchangée [1].

L'entreprise rencontre toutefois une difficulté majeure : comment distinguer figure et polysémie? Un mot, en effet, est défini en lexicologie par l'énumération de ses variantes sémantiques ou sémèmes; celles-ci sont des classes contextuelles, c'est-à-dire des types d'occurrence dans des contextes possibles. Le mot du dictionnaire est le *corpus* constitué par ces sémèmes. Or ce champ représente déjà le phénomène d'écart, mais interne à ce corpus, entre un sens principal et des sens périphériques (la *Rhétorique générale* renvoie ici à l'analyse sémique du mot *tête* dans la *Sémantique structurale* de Greimas) [2]. Le mot considéré comme paradigme de ses emplois possibles se présente ainsi comme une aire de substitution, dans laquelle toutes les variantes ont un droit égal (chaque emploi du mot *tête* est un métasémème équivalent à tous les autres). Si les écarts qui constituent les figures de mots sont aussi des substitutions, et si le mot lexicalisé comporte en lui-même des écarts, procès sémantique et procès rhétorique deviennent indiscernables. C'est d'ailleurs à quoi tend, on le verra, la notion de procès métaphorique de Jakobson : toute sélection paradigmatique devient métaphorique [3].

Les auteurs de la *Rhétorique générale* sont très conscients de cette difficulté; mais la réponse qu'ils offrent fait implicitement appel, me semble-t-il, à une théorie de la figure du discours étrangère à leur système.

1. Sur le point précis de la définition de la métaphore par une altération de la composition sémique, la parenté est entière entre la sémantique de Le Guern et celle du Groupe de Liège. De part et d'autre, le même primat est conféré au lexème, c'est-à-dire finalement au mot et non à la phrase. De part et d'autre, on suppose une constitution sémique préalable du lexème, sur la base de laquelle la métaphore s'explique « par la suppression ou plus exactement par la mise entre parenthèses d'une partie des sèmes constitutifs du lexème employé », Le Guern, *op. cit.*, p. 15.

2. A.-J. Greimas, *Sémantique structurale*, p. 42 et s.

3. Cf. ci-dessous VIe *Étude*, § 1.

Pour « restituer au procès rhétorique sa spécificité par rapport au procès purement sémantique » (95), il faut d'abord introduire l'idée d'une tension entre les variantes de sens : il n'y a figure que si, dans le changement de sens, « subsiste une tension, une distance, entre les deux sémèmes, dont le premier reste présent, fût-ce implicitement » (95). Qu'est-ce que cette tension? Admettons qu'on puisse la contenir dans l'espace du même mot. Mais qu'en est-il de sa marque? (la figure, en effet, est un écart ressenti; il faut que le mot soit « ressenti » (96) comme chargé d'un sens nouveau). C'est là qu'un facteur syntagmatique, qu'un contexte doit nécessairement intervenir : « s'il reste vrai de dire que le métasémème peut se réduire à modifier le contenu d'un seul mot, il faut ajouter, pour être complet, que la figure ne sera perçue que dans une séquence ou phrase » (95). Le faut-il seulement « pour être complet »? La phrase est-elle seulement la condition de la perception de la marque, ou n'est-elle pas impliquée dans la constitution même de la figure? Nous l'avons répété, il n'y a pas de métaphore dans le dictionnaire; alors que la polysémie est lexicalisée, la métaphore, du moins la métaphore d'invention, ne l'est pas; et, quand elle le devient, c'est que la métaphore d'usage a rejoint la polysémie. Or il semble bien qu'un facteur syntagmatique de l'ordre de la phrase soit à l'origine de la figure, et pas seulement de sa marque : dans la figure, le message est perçu comme linguistiquement incorrect. Or cette incorrection est d'emblée un fait du discours; si l'on ne l'accorde pas, on ne peut, comme le font néanmoins les auteurs de la *Rhétorique générale*, intégrer à la théorie des métasémèmes la notion d'impertinence sémantique de Jean Cohen : « Nous rejoignons ici Jean Cohen qui a formulé très nettement la complémentarité de ces deux opérations : perception et réduction d'écart; la première se situe bien sur le plan syntagmatique, la seconde sur le plan paradigmatique » (97). Mais comment ne pas voir que cette « inadéquation... d'ordre sémantique » (96) est un fait de prédication qui fait éclater le concept même de métasémème? La *Rhétorique générale* écarte la difficulté en rejetant parmi les « conditions extrinsèques » (*ibid.*) ces conditions manifestement intrinsèques de la production de l'effet de sens. Je m'explique de la manière suivante la facilité avec laquelle les auteurs procèdent à cette réduction des conditions syntagmatiques des figures de mots à une simple condition extrinsèque : il se peut que la synecdoque, à quoi on réduira tout à l'heure la métaphore, se prête mieux à cette réduction que la métaphore elle-même, et que la dissymétrie entre les deux figures réside précisément dans une différence au niveau du fonctionnement de la phrase. On y viendra plus loin.

C'est donc, comme chez Jean Cohen, la réduction d'écart, dont on

admet qu'elle se déroule sur le seul plan paradigmatique, qui porte tout le poids de l'explication. Comment opèrent l'adjonction et la suppression?

La réponse à cette question ne peut être donnée directement : elle demande que soit résolue d'abord la question du découpage sémantique. Or celui-ci passe par le détour de l'*objet* et de son correspondant linguistique, le *concept*. Cette péripétie est annoncée dès le début de l'ouvrage : « On peut également considérer que certains mots renvoient médiatement à un objet = collection de parties coordonnées, et que cette décomposition de l'objet en ses parties au niveau du référent a son correspondant linguistique (au niveau des concepts), l'une comme l'autre étant désignables par des mots... les résultats de ces deux décompositions sont tout à fait différents » (34) [1]. Ces deux décompositions sont appelées, plus loin, des « modèles de représentation », c'est-à-dire des « modèles pouvant servir à la description de l'univers des représentations » (97). Analyse matérielle de l'objet et analyse notionnelle du concept ne se recouvrent pas; la première aboutit à un emboîtement de classes, l'analyse reposant sur des similitudes, la deuxième aboutit à un arbre disjonctif, l'analyse reposant sur des différences.

Il semble bien que le modèle proprement linguistique (séries endocentriques décrites p. 99-100) ne soit pas indépendant de ces modèles « purement cognitifs » (97), puisque les itinéraires linéaires descendants selon lesquels se succèdent les séries de mots sont « tracés dans la

1. Peut-on résoudre la question du découpage sémantique sans recourir à la structure du référent? C'est ce que doit présupposer Le Guern, pour réserver au fonctionnement de la métonymie les modifications de la relation référentielle. L'opposition entre réorganisation sémique et glissement de référence suppose que l'on dissocie entièrement analyse sémique et analyse conceptuelle ou objective. Dans son chapitre : « Pour une analyse sémique », *op. cit.*, p. 114 et s., Le Guern reproche à la plupart des tentatives d'analyses du lexème en sèmes de glisser « vers une structuration de l'univers » (114); ce qui condamne l'analyse sémique à un parti encyclopédique, impossible par le fait même à réaliser (*ibid.*). Ce reproche se rattache à un souci plus général de l'auteur de dissocier le sémantique du logique. On en verra d'importantes conséquences dans la prochaine étude (rôle de l'image associée, différence entre métaphore, symbole, similitude, comparaison, etc.). Selon lui, les emplois métaphoriques d'un mot marquent précisément la différence entre analyse sémique et savoir référentiel de l'objet. La difficulté de ce critère est qu'il ne met en jeu que des métaphores lexicalisées qui, de l'aveu même de l'auteur, ne sont qu'en très petit nombre (82). Notre thème constant qu'il n'y a pas de métaphores vives dans le dictionnaire va dans le même sens. En outre, l'argument risque d'être circulaire, si l'emploi métaphorique révèle le sémantique comme tel, abstraction faite de la métaphore, et si l'analyse sémique doit expliquer l'emploi métaphorique.

pyramide des classes emboîtées ou dans l'arbre disjonctif » (99). Les auteurs l'affirment d'ailleurs clairement : « C'est toujours l'univers sémantique lui-même qui est à la base de cette structuration du vocabulaire » (*ibid.*).

Les deux types de *décomposition* sémantique considérés sont ainsi calqués sur l'emboîtement des classes et la décomposition sur le modèle de l'arbre disjonctif; la décomposition sur le mode conceptuel et la décomposition sur le mode matériel donnent deux statuts différents à la notion d'un individu : tel « arbre » sera « peuplier », *ou* « chêne », *ou* « saule », mais il sera aussi « branches », *et* « feuilles », *et* « tronc », *et* « racines ». L'analyse sémique est ainsi tributaire des lois qui « gouvernent l'ensemble de l'univers sémantique ». Cette dépendance affecte particulièrement la théorie du nom, placé au centre des figures de mots : la distinction entre noms concrets et noms abstraits se laisse en effet ramener aux deux modes de décomposition; l' « arbre » concret est la conjonction empirique de toutes ses parties; l' « arbre » abstrait est la disjonction rationnelle de toutes ses modalités [1].

C'est à ces deux modes de décomposition que s'appliquent les deux opérations de suppression et d'adjonction. La classification des tropes (synecdoque, métaphore, métonymie) subit de ce fait un remaniement profond; le fil conducteur n'est plus à chercher au niveau des effets de sens, mais des opérations : les notions de suppression de sèmes, d'adjonction, de suppression + adjonction servant de fil conducteur.

Le résultat principal — celui qui intéresse directement notre recherche — est que la *synecdoque* prend la première place et que la métaphore se réduit à la synecdoque par le biais d'une addition et d'une suppression qui font de la métaphore le produit de deux synecdoques.

Ce résultat était prévisible, dès lors que l'on considérait le métasémème dans les limites du mot et que l'on bornait son action à un remaniement de la collection des sèmes. En effet, la suppression partielle de sèmes donne directement la synecdoque généralisante, le plus souvent du type Σ : de l'espèce au genre, du particulier au général (dire « les mortels » pour « les hommes »); la suppression totale serait l'asémie (« truc », « machin », désignant n'importe quoi). L'adjonction simple donne la synecdoque particularisante, le plus souvent du type Π (dire « voile » pour « vaisseau »). La synecdoque est, en fait,

1. Les auteurs appellent mode Σ le mode de décomposition d'une classe en espèces, parce que la classe est la somme (Σ) de ses espèces; ils appellent mode Π le mode de décomposition en arbres disjonctifs, parce que l'objet est le produit logique (Π) qui résulte de la décomposition distributive.

la figure qui vérifie le mieux la théorie, à savoir : 1) la conservation d'une base de sèmes essentiels dont la suppression rendrait le discours incompréhensible; 2) le fonctionnement de l'adjonction simple et de la suppression et 3) l'application de ces opérateurs aux deux classements Σ et Π ; 4) les facteurs contextuels restant extrinsèques.

La réduction de la métaphore à un produit de deux synecdoques appelle un examen minutieux.

Trois conditions sont considérées du côté des opérateurs d'adjonction et de suppression. D'abord, suppression et adjonction ne s'excluent pas mais peuvent se cumuler. Ensuite, leur combinaison peut être partielle ou totale : partielle, c'est la métaphore, totale, c'est la métonymie : cette analyse met ainsi les deux figures dans la même classe, à l'inverse de Jakobson [1]. Enfin, la combinaison comporte des « degrés de présentation » : dans la métaphore *in absentia*, qui est la véritable métaphore selon les Anciens, le terme substituable est absent du discours; dans la métaphore *in praesentia*, les deux termes sont présents ensemble, ainsi que la marque de leur identité partielle.

Traiter de la métaphore proprement dite c'est donc traiter : 1) de la suppression-adjonction, 2) partielle, 3) *in absentia*.

C'est donc la métaphore *in absentia* qui s'analyse en un produit de deux synecdoques.

Mais la démonstration de cette thèse fait aussitôt apparaître que seule la réduction de l'écart, la deuxième opération de Jean Cohen, est prise en considération; la production de l'écart met en effet en jeu l'énoncé entier; les auteurs l'accordent volontiers : « Formellement la métaphore se ramène à un syntagme où apparaissent contradictoirement l'identité de deux signifiants et la non-identité de deux signifiés correspondants. Le défi à la raison (linguistique) suscite une

1. La sémantique de Le Guern résiste à cette réduction de la métaphore à une double synecdoque, non seulement en vertu de la polarité empruntée à Jakobson du procès métaphorique et du procès métonymique, mais pour une raison tirée de l'analyse directe de la synecdoque (*op. cit.*, 29-39). Celle-ci ne constitue pas une catégorie homogène. Une de ses espèces — la synecdoque de la partie et du tout — rejoint la métonymie; comme celle-ci, elle se définit par un glissement de référence entre deux objets reliés par un rapport extra-linguistique et s'explique par restitution de la référence entière qui subit seulement une ellipse dans l'énoncé figuré. La synecdoque de la partie et du tout n'est qu'une métonymie un peu particulière, dans laquelle le glissement de référence l'emporte sur le procédé de l'ellipse. En revanche, la synecdoque de l'espèce et du genre ne met pas en jeu d'autres procédés que la démarche d'abstraction qui est à la base de toute dénomination. Ici aussi, je remarquerai que la figure ne consiste pas dans le passage de l'espèce au genre, mais dans la méprise par laquelle on désigne l'une dans les termes de l'autre. Mais je suis bien d'accord que métonymie et synecdoque sont du même côté, en ce qu'elles se laissent définir et expliquer comme des accidents de la dénomination.

démarche de réduction par laquelle le lecteur va chercher à valider l'identité » (107). Mais, encore une fois, la première opération est renvoyée aux « conditions extrinsèques de la conscience rhétorique » (107). Ainsi réduite à la seule opération de validation de l'identité, l'explication se concentre sur l'étape que Jean Cohen a déjà placée sur le plan paradigmatique.

Le problème s'énonce alors ainsi : « Trouver une classe-limite telle que les deux objets y figurent ensemble, mais soient séparés dans toutes les classes inférieures » (107); ou encore : « Établir l'itinéraire le plus court par lequel deux objets peuvent se rejoindre » (*ibid.*). La réduction métaphorique est donc la recherche d'un troisième terme, virtuel, charnière; le lecteur opère cette recherche « en cheminant sur n'importe quel arbre ou n'importe quelle pyramide, spéculative ou réaliste » (*ibid.*).

C'est la découverte de cette zone d'intersection qui peut être décomposée en deux synecdoques : d'une part, du terme de départ au terme intermédiaire, d'autre part, de celui-ci au terme d'arrivée. L'étroite passerelle est l'invariant cherché, le reste des deux aires sémantiques qui ne sont pas en intersection maintenant la conscience de l'écart. Les seules contraintes sont, d'une part, que les synecdoques soient complémentaires, c'est-à-dire fonctionnent en sens inverse quant au niveau de généralité pour que le terme commun soit au même niveau de part et d'autre (généralisante + particularisante et vice versa), d'autre part que les deux synecdoques soient homogènes quant au mode de décomposition, soit par sèmes, soit par parties; l'intersection a lieu dans une métaphore conceptuelle ou dans une métaphore référentielle.

Il va de soi que le lecteur de métaphore n'a pas conscience de ces deux opérations; il a seulement conscience du transfert de sens du premier terme sur le second; c'est pour l'analyse sémique que ce transfert consiste dans « l'attribution à la réunion des deux collections de sèmes des propriétés qui strictement ne valent que pour leur intersection » (109). C'est pourquoi le lecteur de métaphore ne ressent pas l'appauvrissement qu'implique le passage par « l'étroite passerelle de l'intersection sémique », mais au contraire ressent un effet d'élargissement, d'ouverture, d'amplification.

La même théorie qui montre la parenté entre synecdoque et métonymie montre aussi que la différence entre métaphore et métonymie se réduit à une différence entre le caractère partiel ou total de la même opération de suppression-adjonction.

La différence entre métaphore et métonymie, en effet, n'est pas une différence d'opération, comme entre ressemblance et relation extrin-

sèque; dans les deux cas, il y a passage d'un terme de départ à un terme d'arrivée *via* un terme intermédiaire; dans la métaphore, ce terme intermédiaire constitue une intersection sémique entre les deux classes; il appartient donc au champ sémantique de chacun; c'est pourquoi l'adjonction supplémentaire de sèmes est partielle; dans la fameuse contiguïté, il n'y a pas une telle intersection sémique; du point de vue de l'intersection sémique, la métonymie « repose sur le vide » (117); on peut parler d'intersection nulle; il y a néanmoins inclusion commune, mais des deux termes, dans un domaine plus vaste, soit de sèmes dans le cas de la décomposition conceptuelle, soit de choses, dans le cas de la décomposition matérielle. Bref, dans la métaphore le terme intermédiaire est englobé, alors que dans la métonymie il est englobant (118). Autrement dit, le troisième terme absent est à chercher dans une région contiguë de sèmes et de choses; en ce sens, on peut dire que la métaphore ne fait intervenir que des sèmes dénotatifs, c'est-à-dire nucléaires, inclus dans la définition des termes, et la métonymie des sèmes connotatifs, c'est-à-dire « contigus au sein d'un ensemble plus vaste et concourant ensemble à la définition de cet ensemble » (*ibid.*).

Il me semble que cette théorie ne rend pas compte de ce qui fait la spécificité de la métaphore, à savoir la réduction d'une impertinence sémantique initiale; la synecdoque en effet n'a aucunement cette fonction; il n'est aucunement besoin, pour en rendre compte, de partir d'un caractère prédicatif du discours; le statut d'épithète impertinente, essentiel à la métaphore, n'est aucunement supposé par la synecdoque qui se tient dans les seules limites d'une opération de substitution appliquée au mot.

Ayant mis entre parenthèses la condition prédicative de l'impertinence, la théorie peut mettre entre parenthèses, plus facilement que Jean Cohen, le statut proprement prédicatif de la nouvelle pertinence. Tout le jeu entre « foyer » et « cadre » qui commande la recherche d'intersection est, lui aussi, volatilisé, avec tout ce qui relève du plan prédicatif. On se borne à enregistrer le résultat de cette dynamique attributive qui *produit* l'intersection. C'est ce produit supposé *donné*, avec le statut du virtuel, qu'on décompose après coup en deux synecdoques. L'opération n'a de fonction que celle-ci : soumettre la métaphore au système qui n'admet que des additions et des suppressions de sèmes et omet les opérations prédicatives. A ce titre, elle est parfaitement valable; elle assure la simplicité du système, c'est-à-dire à la fois le caractère homogène de la hiérarchie entre les niveaux des unités de signification (du phonème à la phrase et au texte), l'applicabilité des mêmes concepts opératoires (écart, redondance, correc-

tion, etc.) et des mêmes opérateurs (addition, suppression) à tous les niveaux. On peut bien alors décomposer une métaphore *donnée* en deux synecdoques, mais on ne peut *produire* une métaphore avec deux synecdoques. La « double opération logique » (111) est seulement la reformulation dans les termes de l'arithmétique sémique d'une opération dont le dynamisme met en jeu le fonctionnement prédicatif de la phrase.

Mes objections reçoivent une confirmation de l'examen de la métaphore *in praesentia* et de l'*oxymore*.

Leur réduction à la métaphore *in absentia* est une condition importante du succès de la théorie : « Nous avons fait justice en son lieu de l'illusion créée par les figures *in praesentia* et qui paraissent porter sur plusieurs mots; il est toujours possible de les réduire à une figure *in absentia* (cf. la métaphore et l'oxymore) (132). »

Les auteurs introduisent la différence entre métaphore *in absentia* et métaphore *in praesentia* sous le titre des « degrés de présentation », c'est-à-dire de l'étendue des unités considérées. Dans le cas de la métaphore *in absentia*, l'intersection sémique est entre le degré zéro absent et le terme figuré, donc à l'intérieur du mot. Avec la métaphore *in praesentia*, l'intersection sémique est un rapprochement entre deux termes également présents : une comparaison, avec ou sans la marque grammaticale de la comparaison. On aurait pu penser que la structure nettement prédicative de la métaphore *in praesentia* aurait ramené l'attention vers les conditions également prédicatives de la métaphore *in absentia*, et par conséquent sur l'intersection du terme métaphorique avec les autres termes également présents dans l'énoncé métaphorique. On note en effet que les métaphores *in praesentia* se ramènent à des syntagmes où deux sémèmes sont assimilés indûment, alors que la métaphore proprement dite ne manifeste pas l'assimilation (114). C'est le contraire qui a lieu : « On sait que les tropes, au sens de Fontanier, portent sur un seul mot : dans notre catégorie des métasémèmes, qui reprend en somme les tropes de Fontanier, la métaphore *in praesentia* ferait exception à cette règle. En fait, cette figure peut également être analysée comme figure par adjonction portant sur un seul mot, c'est-à-dire comme synecdoque » (112). Dans la citation empruntée à Edmond Burke : « L'Espagne, une grande baleine échouée sur les plages d'Europe », il suffit d'introduire un degré zéro absent : la forme renflée sur la carte de géographie, pour avoir une synecdoque particularisante (baleine—forme renflée). On élimine ainsi le fonctionnement de la métaphore comme prédicat (ou épithète) impertinent. Les auteurs n'ont pas de peine à avouer que la description cède ici aux impératifs du système : « Malgré le fonctionnement

métaphorique indéniable de l'exemple cité, nous pensons que la réduction synecdochique doit être préférée, pour des raisons de méthode et de généralité. Elle a en outre l'avantage d'insister sur l'étroite relation, commentée plus haut, entre métaphore et synecdoque » (112).

On peut douter que la comparaison métaphorique (évoquée à nouveau p. 114) se laisse ainsi ramener à la réduction synecdochique. Ce qu'elle présente, en effet, c'est d'abord un écart qui est lui-même d'ordre prédicatif, à savoir l'incompatibilité d'un terme avec le reste du message; c'est également avec le reste du message que le terme de comparaison rétablit la compatibilité en réduisant les degrés d'identité, c'est-à-dire en assertant une équivalence faible. C'est pourquoi le terme de comparaison est de l'ordre de la copule, comme les auteurs l'accordent d'ailleurs (114-116). Il est même un cas où la comparaison se contracte dans un « est » d'équivalence : « La nature est un temple où de vivants piliers... » Face à cet exemple, les auteurs concèdent : « cet emploi du verbe être se distingue du *est* de détermination : " la rose est rouge " est un procès de nature synecdochique et non métaphorique » (115). Qu'en est-il alors de la réduction de la métaphore *in praesentia* à la métaphore *in absentia* et de celle-ci à une double synecdoque? Ne faut-il pas dire aussi l'inverse : la métaphore est un syntagme contracté dans un paradigme (substitution d'un sens figuré à un degré zéro absent)? Il me semble plutôt que la métaphore *in praesentia* contraint à nuancer l'affirmation catégorique : « La définition du paradigme est structurellement identique à celle de la métaphore : au point qu'il est loisible de considérer cette dernière comme un paradigme déployé en syntagme. » (116).

L'oxymore (« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles ») propose à la théorie une difficulté analogue. L'oxymore est par excellence une épithète impertinente; l'impertinence est poussée jusqu'à l'antithèse. La réduction, pour cette figure, consiste dans une contradiction pleinement assumée, selon l'expression de Léon Cellier [1]. L'économie de la *Rhétorique générale* contraint à chercher le degré zéro qui permet de considérer la figure comme *in absentia :* « La question se pose en vérité de savoir si l'oxymore est réellement une figure, c'est-à-dire si elle possède un degré zéro » (120). Dans l'exemple cité, le degré zéro serait « lumineuse clarté » et le passage à la figure s'effectuerait par

1. Léon Cellier, « D'une rhétorique profonde : Baudelaire et l'oxymoron » dans les *Cahiers internationaux de symbolisme*, n° 8, 1965, p. 3-14. Pour les auteurs de la *Rhétorique générale*, la différence proposée par Léon Cellier entre l'antithèse et l'oxymore (« contradiction tragiquement proclamée pour l'antithèse, paradisiaquement assumée pour l'oxymore ») ne concerne que l'*ethos* des figures, non leur analyse sur le plan formel (120).

suppression-adjonction *négative*. Mais qu'est-ce qu'une suppression-adjonction négative? Cet opérateur d'un opérateur (lui-même complexe : suppression-adjonction) est d'autant plus insolite qu'il opère sur une expression — lumineuse clarté — « qui constitue déjà une figure : l'épithète telle que Jean Cohen l'a étudiée » (*ibid.*). Cette remarque ne renvoie-t-elle pas, elle aussi, à la prédication? Il faudrait considérer les parallèles dans les métalogismes, l'ironie, le paradoxe.

Au terme de cette discussion, il pourrait sembler que la théorie de la métaphore-prédication des auteurs anglo-saxons et la théorie de la métaphore-mot soient de force égale et ne diffèrent que par le choix d'un système différent d'axiomes de base, réglant ici le jeu des prédicats « bizarres », gouvernant là des opérations purement arithmétiques appliquées à des collections sémiques. La théorie de la métaphore-énoncé me paraît néanmoins avoir un avantage indiscutable à deux titres.

D'abord, elle seule rend compte, par l'interaction de tous les termes présents en même temps dans le même énoncé, de la *production* de l'intersection que la théorie de la métaphore-mot postule. Le phénomène crucial, c'est l'*augmentation* de la polysémie initiale des mots à la faveur d'une instance de discours. C'est le choc en retour de la structure prédicative sur le champ sémantique qui force à ajouter une variante sémantique qui n'existait pas. La *Rhétorique générale* dit bien que « le lecteur de poésie élabore... établit l'itinéraire le plus court... cherche... parcourt... trouve... » : autant de verbes qui attestent une certaine invention; mais celle-ci ne trouve plus de place dans le concept d'intersection sémique qui n'opère qu'avec des champs sémantiques déjà tout constitués.

On peut se demander si l'analyse sémique qui, par définition, porte sur des termes déjà lexicalisés peut rendre compte de l'augmentation de la polysémie par le moyen du discours.

Ce doute rejoint ici ceux de Jean Cohen qui pourtant fait grand cas de cette procédure [1]. Peut-on dire que renard s'analyse en animal + rusé, de la même manière que jument s'analyse en cheval + femelle? Le parallèle est trompeur; car l'exemple est celui d'une métaphore d'usage et le prédicat rusé s'est pratiquement ajouté à la gamme des significations contextuelles déjà lexicalisées; je l'ai appelé, avec Max Black, « système des lieux communs associés »; Jean Cohen, à qui j'emprunte l'exemple du renard rusé qu'il traite selon les règles de l'analyse sémique, note lui-même : « Renard n'a pu signifier rusé que parce que la ruse était dans l'esprit des usagers une des composantes

1. Jean Cohen, *op. cit.*, p. 126.

sémantiques du terme » (127). Certes, on passe sans transition franche du code lexical au code culturel : les expressions dites figurées expriment l'inscription partielle du second dans le premier; mais ce statut semi-lexicalisé des lieux communs n'est pas ignoré de la conscience linguistique qui, même dans le cas de la métaphore d'usage, distingue encore sens littéral et sens figuré [1]. C'est bien pourquoi c'est le trope seul qui fournit le critère d'extension du sens : « Peut-être l'étude des tropes fournirait-elle — disons-le en passant — le critère linguistique requis par la sémantique structurale » (127).

Avec la métaphore d'invention, le doute n'est plus possible; la nouvelle valeur constitue, par rapport au code lexical, un écart que l'analyse sémique ne peut contenir; même le code culturel des lieux communs, selon Max Black, n'y suffit plus [2]; il faut, en effet, évoquer un système de références *ad hoc* qui ne commence d'exister qu'à partir de l'énoncé métaphorique lui-même. Ni le code lexical, ni le code des clichés ne contiennent le nouveau trait constituant du signifié qui fait écart par rapport aux deux codes. S'il était vrai que la métaphore repose sur un sème commun déjà présent, quoique à l'état virtuel au niveau infralinguistique, non seulement il n'y aurait pas d'information nouvelle, pas d'invention, mais il n'y aurait même pas besoin d'un écart paradigmatique pour réduire un écart syntagmatique, une simple soustraction de sème y suffirait; c'est ce que fait précisément la synecdoque. On comprend pourquoi il fallait à tout prix ramener la métaphore à la synecdoque : celle-ci est vraiment la figure en un seul mot qui satisfait entièrement aux règles de l'analyse sémique.

La métaphore d'invention n'est pas seule à défier l'analyse sémique; Jean Cohen, dont nous venons d'évoquer l'accord partiel avec l'analyse componentielle, soulève le cas des prédicats indécomposables, comme les couleurs (les « bleus angelus » de Mallarmé), auxquels il adjoint les métaphores synesthésiques et les ressemblances affectives; ces métaphores, note-t-il, constituent des écarts de deuxième degré par rapport à celles (qu'il appelle de premier degré) dont l'impertinence peut être soumise à l'analyse sémique et réduite par simple soustraction des éléments inappropriés du signifié; avec les écarts de deuxième degré, il faut chercher la raison de l'emploi métaphorique à l'*extérieur* du signifié, par exemple parmi les effets subjectifs (apaisement, ou

1. Jean Cohen écrit : « On a donc le droit d'analyser " renard " en " animal plus rusé ", le second trait étant seul retenu dans l'usage métaphorique », *op. cit.*, p. 127.
2. Pour cette discussion, cf. IIIe *Étude*, § 3.

autres) produits par la figure; ce serait l'évocation de cet effet subjectif qui viendrait réduire l'impertinence; or cette valeur « ne constitue en aucune manière un trait pertinent de signification » (129). L'aveu est d'importance, s'il est vrai que « la ressource fondamentale de toute poésie, le trope des tropes, c'est la métaphore synesthésique, ou ressemblance affective » (178). Ne faut-il pas alors revenir sur le cas des écarts de premier degré? Est-il vrai que rusé soit un caractère objectif de renard, comme le vert l'est de l'émeraude, et qu'on l'atteigne par simple soustraction des sèmes inappropriés? A mon sens, il faut réinterpréter les écarts du premier degré en fonction des écarts de deuxième degré. Sinon l'explication de la réduction se brise en deux : d'un côté, un type de réduction d'impertinence motivé par des rapports d'intériorité, de l'autre un type motivé par un rapport d'extériorité. Il ne suffit pas de dire que, du premier degré au deuxième degré, la distance s'accroît et que les premières métaphores sont « plus proches » et les secondes plus « éloignées » (130); intériorité et extériorité par rapport à la collection sémique désignent deux statuts différents de l'emploi métaphorique d'un mot par rapport à l'analyse sémique.

C'est pourquoi je préfère dire, précisément pour sauver l'idée de violation de code et d'écart paradigmatique, que le prédicat impertinent est d'abord hors code; il n'y a pas, encore une fois, de métaphore dans les dictionnaires; la métaphore n'est pas la polysémie; l'analyse sémique produit directement une théorie de la polysémie, et seulement indirectement une théorie de la métaphore, dans la mesure où la polysémie atteste la structure ouverte des mots et leur aptitude à acquérir de nouvelles significations sans perdre les anciennes. Cette structure ouverte est seulement la condition de la métaphore, non encore la raison de sa production; il faut un événement de discours pour qu'apparaissent, avec le prédicat impertinent, des valeurs hors code que la polysémie antérieure ne pouvait à elle seule contenir.

Seconde supériorité de la théorie de la métaphore-énoncé sur une théorie de la métaphore-mot : elle rend compte de la parenté des deux domaines des métasémèmes et des métalogismes que la *Rhétorique générale* dissocie.

La *Rhétorique générale* a grandement raison de caractériser les métalogismes comme un écart, non entre les mots et les sens, mais entre le sens des mots et la réalité, le terme de réalité étant pris au sens le plus général de référent extralinguistique du discours : « Quelle que soit sa forme, le métalogisme a pour critère la référence nécessaire à un donné extra-linguistique » (125). Une rhétorique qui se veut générale ne peut donc se mouvoir dans le seul espace « intérieur » qui, selon la métaphore de Gérard Genette, se creuse entre signe et sens; elle

doit aussi considérer l'espace « extérieur » entre le signe et le référent pour rendre compte des figures telles que litote, hyberbole, allégorie, ironie, qui ne dérangent pas seulement le lexique, mais la fonction référentielle.

Or on peut être surpris de voir paraître, sous la rubrique des métalogismes, la fameuse *category-mistake* de Gilbert Ryle (présentation de certains faits relevant d'une catégorie dans les termes d'une catégorie qui n'est pas la leur) et de lire ce qui suit : « Ce n'est pas un hasard, notamment, si les théories de Ryle servent de base à l'étude de la métaphore chez plusieurs auteurs anglo-saxons. Sa " *category-mistake* ", qui sert à dénoncer l'absurdité du cartésianisme, est rebaptisée " *category-confusion* " par Turbayne, qui l'oppose à la « *category-fusion* », en quoi l'auteur voit la procédure d'élaboration de la métaphore » (129-130). Si « ce n'est pas un hasard », il faut bien qu'il y ait moyen de passer du trope au métalogisme.

Ce n'est pas seulement le rapprochement historique avec les théories anglo-saxonnes qui l'exige, mais la *Rhétorique générale* elle-même : « Sans doute, remarque-t-on, les métaboles ne se présentent pas toujours sous la forme prédicative, mais il est toujours possible de les y réduire. Dans ce cas, le métasémème est toujours une " pseudo-proposition ", car il présente une contradiction que la logique récuse et que la rhétorique assume. C'est vrai de la métaphore, c'est vrai aussi des autres métasémèmes » (131). Cet aveu tardif est considérable et renforce notre thèse. Seule, en effet, cette réduction à la forme prédicative permet de jeter un pont entre métasémème et métalogisme. Nous avions aperçu la nécessité de ce recours à la forme prédicative, lorsque nous avions traité du « est » d'équivalence, dans « La nature est un temple où de vivants piliers... » (115). C'est sans doute aussi ce que les auteurs ont en vue lorsqu'ils remarquent : « Sous forme prédicative, le métasémème fait un usage de la copule que le logicien juge illicite, car " être " signifie dans ce cas être et n'être pas. » « ... De la sorte on peut ramener tous les métasémèmes à... la formule de la contradiction, à cette différence près que ce n'est pas une contradiction (131). » Mais alors la métaphore n'est plus un trope en un seul mot. La nécessité de cette réduction à la forme prédicative ressort encore de cette remarque que la constitution du référent est bien souvent nécessaire pour identifier une métaphore : « La métaphore *in absentia*, notamment, n'apparaît comme une métaphore que si le référent en est connu (128). »

La distinction de principe que les auteurs instituent entre métasémèmes et métalogismes n'est certes pas abolie, mais leur parenté demande qu'on les compare en tant que types différents d'énoncés (131).

Cette parenté est particulièrement étroite lorsque l'on compare

métaphore et *allégorie* (137-138) [1]. Pour les auteurs, la première est un trope, la deuxième un métalogisme. La première change le sens des mots, la deuxième entre en conflit avec la réalité. Ainsi « bateau ivre », en tant que métaphore de Rimbaud, est un trope en un seul mot; seul le lexique est bousculé. Mais l'expression : « Le bateau ivre a rejoint le grand voilier solitaire » est une allégorie parce que les référents (Malraux et de Gaulle) ne sont, ni bateau ni voilier. Mais si, comme on vient de l'admettre, la métaphore peut être réduite à un énoncé, « bateau-ivre » devra entrer en composition avec quelque autre expression; par exemple : « Le bateau ivre a finalement terminé ses jours en Éthiopie. » La différence entre métaphore et allégorie ne sera pas alors entre mot et phrase, comme on le propose ici, mais consistera en ce que l'énoncé métaphorique comporte des termes non métaphoriques (« finir ses jours en Éthiopie ») avec lesquels le terme métaphorique (« le bateau ivre ») est en interaction, tandis que l'allégorie ne comporte que des termes métaphoriques. La tension n'est pas alors dans la proposition mais dans le contexte. C'est ce qui fait croire que la métaphore ne concerne que les mots et que seule l'allégorie est en conflit avec un référent. Mais la différence de structure des deux énoncés n'empêche pas que la réduction de l'absurdité suive la même voie : la lecture de la phrase complète n'offrant pas de sens acceptable ou intéressant au niveau littéral, on cherche, poussé par cette déception, « si d'aventure une seconde isotopie moins banale ne pourrait pas exister » (137).

C'est dans cette direction que les auteurs anglo-saxons ont poussé leurs recherches : ils disent en bloc de la métaphore et de l'allégorie, de la parabole, de la fable, ce que la *Rhétorique générale* dit seulement de l'allégorie et des figures voisines : « Lorsque l'isotopie première nous paraît insuffisante, c'est en raison de l'impertinence des relations par rapport aux éléments reliés (absence, par exemple, de Cour ou de tribunal chez les animaux) (138). » Mais c'est parce que la métaphore a été séparée de l'énoncé métaphorique complet qu'elle paraît être une autre sorte de figure, et que seule son incorporation dans un métalogisme la fait participer à la fonction référentielle que l'on reconnaît à l'allégorie, à la fable, à la parabole, le métasémème, en tant que tel, restant une transformation qui opère au niveau de chaque élément du discours, de chaque mot (fig. 16, p. 138).

La théorie de la métaphore-énoncé est plus apte à montrer la parenté profonde, au plan des énoncés, entre métaphore, allégorie,

1. M. Le Guern, *op. cit.*, p. 39-65, offre une analyse sensiblement différente de la famille des faits de langage relevant de la relation de similarité. Nous en réservons la discussion pour la prochaine étude, § 5.

parabole et fable; pour cette raison même, elle permet d'ouvrir, pour tout cet ensemble de figures — métasémèmes et métalogismes — la problématique de la fonction référentielle que la *Rhétorique générale* réserve aux seuls métalogismes [1].

Ce qui demeure vrai de la distinction entre métasémèmes et métalogismes, c'est que le métasémème désigne l'écart au niveau du mot par lequel l'énoncé métaphorique rétablit le sens. Mais, si l'on admet, avec la conclusion de la précédente étude, que cet écart est seulement l'impact sur le mot d'un phénomène sémantique qui concerne l'énoncé entier, alors il faut appeler métaphore l'énoncé entier avec son sens nouveau, et non pas seulement l'écart paradigmatique qui focalise sur un mot la mutation de sens de l'énoncé entier.

1. La négation de la fonction référentielle du discours métaphorique, dans la nouvelle rhétorique, sera examinée dans la septième étude; bornons-nous ici à souligner la solidarité de cette thèse avec les postulats de la théorie; seule la théorie de la métaphore-énoncé, en replaçant la figure dans le cadre de la théorie du discours, peut rouvrir la problématique du sens et de la référence que la réduction au mot a fermée. La sémantique de Le Guern pose un problème analogue, mais pour des raisons distinctes. Le lien étroit institué entre métonymie et référence a pour contrepartie l'exclusion de tout problème de référence dans l'analyse sémique de la métaphore. Dès lors le défaut de dénotation (au sens d'information cognitive) ne peut être compensé que par un excès de connotation (au sens de valeur affective associée); une investigation des motivations (enseigner, plaire, persuader) tient alors la place d'une recherche sur la portée référentielle de l'énoncé métaphorique.

SIXIÈME ÉTUDE

Le travail de la ressemblance

A Mikel Dufrenne.

La présente étude est consacrée à l'examen d'une perplexité qui paraît être la contrepartie du succès même de la théorie sémantique exposée dans les précédentes études. Cette perplexité concerne le rôle de la ressemblance dans l'explication de la métaphore. Ce rôle ne fait pas de doute pour la rhétorique classique. Il paraît en revanche s'effacer progressivement à mesure que se raffine le modèle discursif. Cela veut-il dire que la ressemblance soit solidaire exclusivement d'une théorie de la substitution et incompatible avec une théorie de l'interaction? Telle est la question qui nous occupera dans cette étude. Je dirai par anticipation que je me propose de dissocier le sort de la ressemblance de celui de la théorie de la substitution, et de réinterpréter le rôle de la ressemblance dans la ligne de la théorie de l'interaction exposée dans la troisième étude. Mais, avant de tenter l'opération, il faut éprouver la solidarité entre substitution et ressemblance et mesurer les obstacles à un nouveau pacte entre interaction et ressemblance.

1. SUBSTITUTION ET RESSEMBLANCE

Dans la tropologie de la rhétorique classique, la place assignée à la métaphore parmi les figures de signification est spécifiquement définie par le rôle que le rapport de ressemblance joue dans le transfert de l'idée primitive à l'idée nouvelle. La métaphore est, par excellence, le trope par ressemblance. Ce pacte avec la ressemblance ne constitue pas un trait isolé; dans le modèle sous-jacent à la théorie de la rhétorique classique, il est solidaire du primat de la dénomination et des autres traits qui procèdent de ce primat. C'est en effet d'abord entre les idées dont les mots sont les noms que la ressemblance opère. Ensuite, dans le modèle, le thème de la ressemblance est fortement solidaire de ceux de l'emprunt, de l'écart, de la substitution, de la para-

phrase exhaustive. En effet, la ressemblance est d'abord le motif de l'emprunt; elle est ensuite la face positive du processus dont l'écart est la face négative; elle est encore le lien interne de la sphère de substitution; elle est enfin le guide de la paraphrase qui, restituant le sens propre, annule le trope. Dans la mesure où le postulat de la substitution peut être tenu pour représentatif de la chaîne entière des postulats, la ressemblance est le fondement de la substitution mise en œuvre dans la transposition métaphorique des noms et, plus généralement, des mots.

Cette solidarité entre métaphore et ressemblance est renforcée par un premier argument : après Aristote, le rapport que celui-ci avait aperçu entre métaphore et comparaison est renversé; la comparaison n'est plus une sorte de métaphore, mais la métaphore une sorte de comparaison, à savoir une comparaison abrégée; seule l'élision du terme de comparaison distingue la métaphore de la comparaison; or celle-ci porte au discours la ressemblance elle-même, montrant ainsi du doigt la raison de la métaphore [1].

Un argument plus moderne nous arrêtera qui vient consolider le pacte : la linguistique structurale, dans son zèle binariste, a tendu à simplifier à l'extrême le tableau compliqué des tropes, jusqu'au point où il ne reste plus en piste que la métaphore et la métonymie, c'est-à-dire, prétend-on, la contiguïté et la ressemblance. Nous avons dit, en exposant la rhétorique de Fontanier, combien les anciens rhétoriciens étaient éloignés d'identifier métonymie et synecdoque, pour ne parler que des tropes susceptibles d'être mis en opposition avec la métaphore; bien plus, chez Fontanier, la « correspondance », qui est au fondement de la métonymie, rapproche les idées d'objets qui font chacun un tout absolument à part; mais la variété des rapports satisfaisant à cette condition générale de corrélation ne se laisse aucunement réduire à la contiguïté. Quant au rapport de « connexion », qui comporte l'idée d'inclusion de deux choses dans un tout, il s'oppose directement au rapport de corrélation qui implique une certaine exclusion mutuelle des termes reliés. C'est donc seulement chez les néo-rhétoriciens contemporains que la tropologie se restreint à l'opposition de la métaphore et de la métonymie. Du même coup, le rôle de la ressemblance se trouve confirmé et exalté par l'opération de simplification qui en fait l'unique vis-à-vis d'un unique opposé : la contiguïté. Mais ce n'est pas tout, ni même le plus important. Le coup de génie de

1. On trouvera dans M. McCall, *Ancient Rhetorical Theories of Simile and Comparison*, l'histoire de ce renversement de priorité entre métaphore et comparaison après Aristote.

Roman Jakobson, au nom de qui désormais est lié le couplage de la métaphore et de la métonymie, depuis son fameux article de 1953 : « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie [1] », fut d'avoir relié cette dualité proprement tropologique et rhétorique à une polarité plus fondamentale qui ne concerne plus seulement l'usage figuratif du langage mais son fonctionnement même. Le métaphorique et le métonymique, non contents de qualifier des figures et des tropes, qualifient désormais des procès généraux du langage. Si j'évoque l'analyse de Roman Jakobson à cette étape de mon enquête, c'est que, en généralisant la distinction du métaphorique et du métonymique bien au-delà de la tropologie, donc du changement de sens des mots, le grand linguiste a renforcé l'idée que substitution et ressemblance sont deux concepts inséparables, puisqu'ils règnent ensemble sur des procès qui se jouent à de nombreux niveaux d'effectuation du langage. C'est ce renforcement du lien entre substitution, ressemblance et métaphore, qui sera l'enjeu de la discussion qui suit.

Le nouveau couplage du métaphorique et du métonymique chez Jakobson procède d'une distinction, dans le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, entre deux modes d'arrangements des signes : la combinaison et la sélection [2]; mais Saussure, selon Jakobson, aurait sacrifié la seconde au préjugé ancien selon lequel le signifiant aurait un caractère purement linéaire. Néanmoins, le noyau de la théorie reste saussurien : le premier mode d'arrangement unit *in praesentia* deux ou plusieurs termes dans une série effective, le second unit des termes *in absentia* dans une série mnémonique virtuelle. Celle-ci concerne donc les entités associées dans le code, mais non dans le message donné, tandis que, dans le cas de la combinaison, les entités sont associées dans les deux ou seulement dans le message effectif. Or, qui dit sélection entre des termes alternatifs, dit possibilité de substituer l'un à l'autre, équivalent du premier sous un aspect et différent de lui sous un autre; sélection et substitution sont donc les deux faces d'une même opération. Reste à rapprocher combinaison et contiguïté, substitution et similarité : ce que Roman Jakobson n'hésite pas à faire; en effet, contiguïté et similarité caractérisent le statut des constituants, d'une part dans le contexte d'un message, d'autre part dans un groupe de substitution. A partir de là, la corrélation avec les tropes ne fait pas de difficulté, si l'on admet que la métonymie repose sur la contiguïté et la métaphore sur la ressemblance. Cette

1. Cet essai, publié en anglais dans la seconde partie de *Fundamentals of Language*, La Haye, 1956, a été connu en France par la traduction de A. Adler et N. Ruwet in *Essais de linguistique générale*, Paris, éd. de Minuit, 1963, p. 43-67.
2. *Cours de linguistique générale*, IIe partie, chap. v et vi.

série de corrélations permet d'appeler, par abréviation, la combinaison elle-même pôle métonymique et la sélection pôle métaphorique des opérations linguistiques. Ces opérations ne peuvent être représentées qu'à l'aide d'axes orthogonaux dont un seul, celui de la combinaison, correspond à la linéarité du signifiant.

La distinction tropologique fournit donc le vocabulaire, mais non la clé; les deux tropes sont en effet réinterprétés à la lumière d'une distinction qui règne au niveau le plus abstrait que l'analyse linguistique puisse concevoir, celui d'identités ou d'unités linguistiques *quelconques :* « Tout signe linguistique, est-il dit, implique deux modes d'arrangement : 1) la combinaison... 2) la sélection... » (48). La distinction est donc sémiologique dans son fond.

Ce point mérite qu'on s'y arrête : l'analyse de Jakobson passe entièrement à côté de la distinction introduite par Benveniste entre la sémiotique et la sémantique, entre les signes et les phrases. Ce monisme du signe est caractéristique d'une linguistique purement sémiotique; il confirme l'hypothèse de base de ce travail, selon laquelle le modèle auquel appartient une théorie de la métaphore-substitution est un modèle qui ignore la différence du sémiotique et du sémantique, qui prend le mot et non la phrase comme unité de base de la tropologie, qui ne connaît du mot que son caractère de signe lexical, et de la phrase que le double caractère de combinaison et de sélection qu'elle a en commun avec tous les signes, depuis le trait distinctif jusqu'au texte, en passant par les phonèmes, les mots, les phrases, les énoncés. La combinaison de ces unités linguistiques présente bien une échelle ascendante de liberté : mais elle ne comporte aucune discontinuité du genre de celle que Benveniste reconnaît entre l'ordre du signe et celui du discours; le mot est simplement la plus haute parmi les unités linguistiques obligatoirement codées, et la phrase est seulement plus librement composée que les mots. La notion de contexte peut donc être employée indifféremment pour désigner le rapport du morphème au phonème et le rapport de la phrase au morphème. Il en résulte que la métaphore caractérisera un procès sémiotique général et nullement une forme d'attribution requérant au préalable la distinction du discours et du signe.

Ce qui confirme le caractère universellement sémiotique de la polarité considérée, c'est que la notion de sémantique, qui est non seulement reconnue mais défendue avec vigueur contre les prétentions d'une partie des linguistes américains à exclure la signification du champ linguistique, ne constitue nullement un ordre distinct de l'unique ordre sémiotique; la sémantique est incorporée au schéma bipolaire en même temps qu'elle est justifiée par lui. En effet, par des

rapprochements nouveaux qui s'ajoutent aux précédents, il est possible de superposer le couple syntaxe-sémantique au couple combinaison-sélection, donc au couple contiguïté-similarité, donc au couple des pôles métonymique et métaphorique. En effet, les faits de combinaison à l'intérieur d'un message sont des faits de syntaxe ou, pour ne pas réduire la syntaxe à la grammaire et y inclure par exemple la composition des mots et même les séquences phonématiques, des faits syntagmatiques; combinaison contextuelle et combinaison syntagmatique se recouvrent. Entre sélection et sémantique, d'autre part, le lien est aussi étroit : « Pendant des années, nous avons lutté pour annexer les sons de la parole à la linguistique, constituant ainsi la phonologie; nous devons ouvrir maintenant un second front : nous sommes devant la tâche d'incorporer les significations linguistiques à la science du langage... Tenons-nous-en... au cadre de la linguistique synchronique : quelle différence y observons-nous entre la syntaxe et la sémantique? La syntaxe s'occupe de l'axe des enchaînements (*concatenation*), et la sémantique de l'axe des substitutions[1]. » Ce lien entre sémantique et sélection avait déjà été aperçu par Saussure : dans la constitution d'un message, un mot est choisi parmi d'autres semblables à l'intérieur d'un ensemble qui constitue un paradigme fondé sur la similarité. Il est donc possible de remplacer le couple saussurien du syntagmatique et du paradigmatique par celui de la syntaxe et de la sémantique, et de placer ces deux derniers sur les deux axes orthogonaux de la combinaison et de la sélection.

De nouvelles corrélations sont révélées par la disjonction des deux modes de fonctionnement caractéristiques des troubles aphasiques. Ces troubles se laissent en effet distribuer en troubles de la similarité et troubles de la contiguïté; dans le trouble de la contiguïté, caractérisé par son agrammatisme (perte de la syntaxe, abolition des flexions, de la dérivation dans la formation des mots, etc.), le mot survit à la débâcle de la syntaxe; tandis que la contexture se désagrège, les opérations de sélection se poursuivent; des glissements métaphoriques prolifèrent. Dans les troubles de la similarité, au contraire, les chaînons de connexion sont sauvegardés, tandis que les opérations de substitution sont détruites; la métaphore disparaît avec la sémantique; le malade bouche les trous de la métaphore avec des métonymies, projetant la ligne du contexte sur celle de la substitution et de la sélection. Mais l'usage métaphorique du langage n'est pas seul affecté; d'autres opérations,

1. Roman Jakobson, « Results of the Conference of Anthropologists and Linguists », *Supplement to International Journal of American Linguistics*, volume XIX, 2, avril 1963, trad. fr. : « Le langage commun des linguistes et des anthropologues », in *Essais de linguistique générale*, p. 40.

dont la parenté avec la métaphore est ainsi révélée, suivent le même sort : ainsi, le pouvoir de définir les mots, c'est-à-dire de fournir une définition équationnelle, projetant un groupe de substitution du code lexical du langage dans le contexte d'un message; de même la capacité de désigner par un nom un objet que l'on peut montrer ou manipuler, donc le pouvoir de donner un équivalent linguistique au geste. Ce double rapprochement enrichit notre concept de procès métaphorique; définition, dénomination, synonymie, circonlocution, paraphrase, sont des opérations métalinguistiques grâce auxquelles je désigne les éléments de mon code au moyen d'éléments équivalents à l'intérieur du même code; même les opérations de changement de code reposent sur des équivalences de termes d'un code à l'autre; toutes ces opérations ont une parenté profonde avec la capacité des mots de recevoir des significations additionnelles, déplacées, associées sur la base de leur ressemblance avec leur signification fondamentale; la constitution de séries paradigmatiques, de flexions ou de temps, présente le même caractère, puisque c'est le même contenu sémantique qui est présenté de différents points de vue associés par la similarité; il en est de même de l'unité sémantique commune à la racine et aux mots dérivés.

D'autres corrélations intéressantes viennent encore enrichir la polarité du procès métaphorique et du procès métonymique : les styles personnels, le comportement verbal, expriment eux aussi une préférence pour un type ou l'autre d'arrangement; les formes poétiques, elles aussi, marquent une prédominance, tantôt de la métonymie, comme dans le réalisme, tantôt de la métaphore, comme dans le romantisme et le symbolisme; la corrélation est encore plus frappante quand l'artiste présente en outre la sorte de trouble pathologique décrit plus haut. La polarité est même si générale qu'elle trouve un équivalent dans les systèmes de signes non linguistiques : en peinture on peut parler de métonymie avec le cubisme, de métaphore avec le surréalisme; au cinéma, les gros plans synecdochiques et les montages métonymiques de D. W. Griffith s'opposent au montage métaphorique de Charlie Chaplin. La même polarité peut être retrouvée dans les processus symboliques inconscients, comme ceux que Freud décrit dans le rêve : Jakobson suggère de mettre du côté de la contiguïté le déplacement qui serait métonymique et la condensation qui serait synecdochique et du côté de la similarité l'identification et le symbolisme [1]. Au voisinage de l'usage inconscient du symbolisme, nous

1. Nicolas Ruwet, traducteur de « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie » n'a pas manqué de relever la divergence entre le classement de Jakobson et celui que suggère Freud dans l'*Interprétation des rêves* (*Essais de linguistique géné-*

trouverions enfin les deux magies de Frazer : par contagion et par imitation.

L'article se termine par une remarque intéressante qui rejoint une notation faite antérieurement à l'occasion du trouble de la similarité : c'est parce que la même relation de similarité est à l'œuvre dans le trope métaphorique où un terme se substitue à un autre, et dans les opérations métalinguistiques où les symboles d'un langage de second ordre ressemblent à ceux du langage-objet, que la tropologie, qui est elle aussi un métalangage, a régulièrement sacrifié la métonymie à la métaphore et privilégié le symbolisme en poésie. Un plaidoyer pour la métonymie pourrait être dérivé de cette remarque, quoique le reproche adressé à Saussure d'avoir sacrifié la sélection à la combinaison au nom de la linéarité du signifiant, aille dans l'autre sens.

Ce qui fait la force du schéma de Roman Jakobson [1] fait aussi sa faiblesse.

La force du schéma bipolaire réside dans son caractère d'extrême généralité et d'extrême simplicité : les dernières corrélations en ont montré la validité, au-delà de la phrase dans le style, au-delà de l'usage intentionnel des signes linguistiques dans le travail du rêve et dans la magie, au-delà des signes linguistiques eux-mêmes dans l'usage des autres systèmes sémiotiques. En ce qui concerne la métaphore, le gain paraît immense; le procédé, jadis confiné à la rhétorique, se trouve lui-même généralisé au-delà de la sphère du mot et au-delà même de la tropologie.

Mais le prix à payer est lourd. D'abord, le binarisme du schéma, quand il est appliqué au plan rhétorique, restreint inutilement son champ à deux figures. Certes, la synecdoque est nommée plusieurs

---

rale, p. 66, n. 1). Suffit-il d'invoquer, avec Jakobson, consulté, « l'imprécision du concept de condensation qui, chez Freud, semble recouvrir à la fois des cas de métaphore et des cas de synecdoque » (*ibid.*)? Ou bien faut-il admettre que les phénomènes que Freud a placés sous le titre général d'*Entstellung* échappent au langage? Je n'ai rien à ajouter sur ce point à ce que j'ai dit dans *De l'interprétation. Essai sur Freud*, p. 96 et s., p. 137 et s.

1. Le tableau suivant présente l'enchaînement des points de vue sous lesquels la polarité des deux procès se diversifie

PROCÈS	OPÉRATION	RELATION	AXE	DOMAINE	FACTEUR LINGUISTIQUE
MÉTAPHORE	Sélection	Similarité	Substitution	Sémantique	Code (signification dans le).
MÉTONYMIE	Combinaison	Contiguïté	Enchaînement	Syntaxe	Message (signification contextuelle).

fois, mais comme un cas de contiguïté, soit en parallèle avec la métonymie (déplacement métonymique et condensation synecdochique chez Freud), soit comme une espèce de la métonymie (le romancier russe Uspensky, est-il dit, avait un penchant particulier pour la métonymie, spécialement pour la synecdoque). Or la réduction la plus extrême que la tropologie semble avoir connue dans le passé admettait au moins trois figures : la métonymie, la synecdoque et la métaphore. Dumarsais admettait une quatrième figure de base, l'ironie. Dans un schéma tripartite la ressemblance est opposée non à la contiguïté, mais au couple de la relation inclusive et de la relation exclusive; ainsi la généralisation du concept de métaphore au-delà du champ linguistique est paradoxalement payée par la restriction de ce champ à deux tropes.

Mais, surtout, les différences qui dérivent de la coupure entre le discours et le signe dans la hiérarchie des entités linguistiques sont noyées dans des ressemblances vagues et dans des équivoques qui affectent aussi bien le concept de combinaison que celui de sélection. En ce qui concerne le premier, on peut douter que les opérations logiques qui président à la syntaxe de la prédication, puis à celle de la coordination et de la subordination des énoncés, relèvent de la même sorte de contiguïté que, par exemple, la concaténation des phonèmes dans les morphèmes. La synthèse prédicative est en un sens le contraire de la contiguïté. La syntaxe représente l'ordre du nécessaire, réglé par les lois toutes formelles de condition de possibilité des expressions bien formées; la contiguïté reste de l'ordre du contingent, qui plus est, du contingent au niveau des objets eux-mêmes, selon que chacun forme un tout absolument à part. La contiguïté métonymique paraît donc bien différente de la liaison syntaxique.

Quant à la notion de procès métaphorique, elle n'est pas seulement équivoque, et en ce sens trop large : elle est en outre paradoxalement amputée d'un caractère essentiel; si bien que, en dépit de son caractère d'extrême généralité, elle demeure trop étroite.

Trop large, la notion l'est, si l'on considère l'hétérogénéité des opérations de substitution et de sélection d'un niveau à l'autre; on aura remarqué au passage le rapprochement entre le procédé métaphorique et les opérations métalinguistiques; le premier use d'une ressemblance virtuelle inscrite dans le code et l'applique dans un message, tandis que la définition équationnelle, par exemple, se borne à parler sur le code; peut-on placer à l'intérieur de la même classe l'usage de la ressemblance dans le discours et une opération toute différente qui requiert une hiérarchie de niveaux?

Trop étroite, la notion de procès métaphorique l'est plus encore,

si on considère que le phénomène d'interaction, spécifique des énoncés métaphoriques, n'a pas sa place dans la sphère pourtant démesurément étendue du phénomène de substitution-sélection; ce qui fondamentalement est omis, c'est le caractère prédicatif de la métaphore.

Finalement, la métaphore est laissée à son statut de substitution d'un terme à un terme, comme dans la rhétorique classique : « La similitude relie un terme métaphorique au terme auquel il se substitue [1]. » On peut légitimement se demander si ce n'est pas la métonymie qui est, bien plutôt que la métaphore, une substitution, plus précisément une substitution de nom. Les définitions de Pierre Fontanier le donnaient déjà à penser : « Métonymies, disait-il, c'est-à-dire changements de noms, ou noms pour d'autres noms [2]. » Si l'essentiel de la métaphore consiste à « présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue... », le procédé ne consiste-t-il pas autant à combiner qu'à substituer? Allons plus loin : est-il légitime de réduire l'aspect sémantique du langage à la substitution? On se rappelle la déclaration de Jakobson, inspirée de Peirce : « Le sens d'un signe est un autre signe par lequel il peut être traduit... Dans tous les cas nous substituons des signes à des signes [3]. » N'est-ce pas là une définition sémiotique, dans laquelle le problème central de la prédication s'est évanoui? Et si l'on définit, avec Benveniste, le sémantique par la prédication, ne faut-il pas le chercher aussi bien du côté de la combinaison que de la substitution, ou plutôt en dehors de cette alternative purement sémiologique?

Enfin, avec l'omission du caractère prédicatif de la métaphore, le problème fondamental de la différence entre métaphore d'invention et métaphore d'usage s'évanouit, dans la mesure même où les degrés de liberté dans la combinaison affectent le côté syntagmatique et non le côté paradigmatique du langage. Or on se rappelle la vigueur avec laquelle Fontanier opposait à la catachrèse, dont l'usage est forcé, la métaphore dont l'usage est libre. Il paraît bien difficile de rendre raison de cette importante différence si l'on ne peut opposer les phénomènes de discours aux phénomènes de langue; la catachrèse, en effet, est finalement une extension de la dénomination et à ce titre elle est un phénomène de langue; la métaphore, et par excellence la métaphore d'invention, est un phénomène de discours; c'est une attribution insolite. Le modèle généralisé de Jakobson ne peut qu'annuler à l'extrême la différence, parce que, dans un monisme sémio-

1. « Deux aspects du langage... », trad. fr., p. 66.
2. Pierre Fontanier, *Les Figures du discours*, p. 79.
3. « Le langage commun des linguistes et des anthropologues », trad. fr., *op. cit.*, p. 41.

logique, la différence du signe et du discours est elle-même minimisée. On aura remarqué que pour Jakobson la combinaison se fait dans le code ou dans le message, tandis que la sélection opère entre entités associées dans le code. Pour que la sélection soit elle-même libre, il faut qu'elle résulte d'une combinaison inédite créée par le contexte et par conséquent distincte des combinaisons préformées dans le code; autrement dit, c'est du côté des liaisons syntagmatiques insolites, des combinaisons neuves et purement contextuelles, qu'il faut chercher le secret de la métaphore.

La reformulation des thèses de Roman Jakobson par Michel Le Guern [1] répond-elle mieux aux critiques que nous venons d'adresser au modèle initial? Nous avons déjà fait maintes allusions, mais en ordre dispersé, à cet important travail. Le moment est venu d'en prendre une vue d'ensemble.

Le Guern offre à la fois une réinterprétation des catégories de Jakobson et deux importantes adjonctions qui, plus que la réinterprétation elle-même, offrent une réponse partielle aux objections qu'on vient d'opposer à l'analyse de Roman Jakobson.

La réinterprétation concerne la définition même des deux procédés de sélection et de combinaison. Si l'une repose sur des relations « internes » et l'autre sur des relations « externes », il faut comprendre « interne » au sens d'intralinguistique et « externe » au sens de relation à l'ordre extra-linguistique de la réalité. S'il en est ainsi, il est possible de superposer à la distinction empruntée à Jakobson entre sélection-substitution et combinaison-contexture, une distinction empruntée à Frege entre sens et référence. La métaphore ne concerne que la substance du langage, c'est-à-dire les relations de sens, la métonymie modifie la relation référentielle elle-même (44). L'avantage de cette réinterprétation est qu'elle libère entièrement une analyse en termes de sens du joug de la logique qui préside à l'ordre du référent. Les changements de signification mis en jeu par le mécanisme de la métaphore ne concernent que les arrangements internes des *sèmes* constitutifs du *lexème* employé. L'hypothèque du référent une fois levée, l'analyse sémique issue de Greimas [2] peut être directement appliquée à l'opération de sélection dont Jakobson avait montré la parenté avec les opérations de caractère méta-linguistique appliquées au code. C'est sur cette base que la métaphore peut s'expliquer par la « suppression, ou plus exactement par la *mise entre parenthèses*

1. M. Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973.
2. A. J. Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1966.

d'une partie des sèmes constitutifs du lexème employé » (15). Par contraste, la métonymie fait appel à un choix syntagmatique qui fait sortir des limites des structures paradigmatiques intérieures au langage. Rappelons la différence des deux ordres : dire « manger un gâteau » plutôt que « manger un fruit », c'est établir une connexion entre une entité linguistique et une réalité extra-linguistique que l'on peut sans inconvénient ne pas distinguer ici de « la représentation mentale de l'objet matériel en tant qu'il est perçu » (14). Tel est le niveau auquel opère la métonymie; elle consiste en effet dans « un glissement de référence entre deux objets qui sont reliés par un rapport extra-linguistique, révélé par une expérience commune qui n'est pas liée à l'organisation sémantique d'une langue particulière » (25). Le rôle de la référence se vérifie dans le travail d'interprétation d'un message contenant une métonymie; pour le comprendre il faut toujours recourir à une information fournie par le contexte et interpoler cette information dans l'énoncé qui apparaît alors comme une ellipse. Si la métonymie est perçue comme un écart, au même titre que les autres tropes, cet écart n'est pas autre chose qu'une ellipse portant sur le rapport même de référence.

L'introduction de la notion de référence dans l'explication de la métonymie donne un fondement solide à la réduction de la synecdoque à la métonymie; cette réduction était implicite chez Jakobson, elle est explicite chez Le Guern; mais elle a pour préalable le démembrement de la synecdoque entre deux figures : la synecdoque de la partie et du tout (*voile* pour navire) et la synecdoque du genre et de l'espèce (manger *une pomme* pour manger un fruit). Seule la première met en jeu le même glissement de référence et la même ellipse de l'énoncé que la métonymie, avec cette importante réserve toutefois que dans la métonymie le glissement de référence l'emporte sur le procédé de l'ellipse.

Ainsi est sauvegardée la bipolarité de la métaphore et de la métonymie, requise par le schéma de Jakobson.

A mon avis, cette réinterprétation ajoute de nouvelles difficultés, sans vraiment résoudre celles qu'avait suscitées la drastique réduction par Jakobson à un schème bipolaire. La liaison aperçue entre combinaison syntaxique et fonction référentielle laisse perplexe. L'auteur l'avoue : ce qu'il appelle ici relation référentielle a un caractère « bivalent », puisqu' « elle fait intervenir à la fois la combinaison, intérieure au langage, qui lie les éléments sur l'axe syntagmatique et la correspondance qui s'établit entre un élément de la chaîne parlée et une réalité extérieure au message lui-même » (24). Nous sommes donc ici plus loin que l'auteur ne le croit de la distinction fregéenne entre

sens et référence, la référence au sens de Frege ne coïncidant qu'avec le deuxième aspect de cette relation bivalente. Il en résulte une certaine ambiguïté quant au rapport de la combinaison syntagmatique et de la relation référentielle [1].

S'il faut ainsi dédoubler ce qui est appelé ici fonction référentielle, pourquoi le même caractère bivalent ne pourrait-il pas être retrouvé du côté de l'opération métaphorique? Pourquoi celle-ci ne ferait-elle pas intervenir à la fois une composition sémique interne au langage et la correspondance avec une réalité extérieure au message? Aussi bien a-t-on vu les auteurs de la *Rhétorique générale* introduire la considération de l'objet dans la constitution sémique [2].

L'analyse de Le Guern ne clarifie donc celle de Jakobson qu'au prix d'une difficulté supplémentaire concernant le jeu de la référence dans une analyse sémantique. En revanche, les objections adressées à l'analyse de la métaphore chez Jakobson demeurent. Pour une analyse purement lexématique la métaphore est seulement un phénomène d'abstraction. Mais celle-ci désigne en outre le point d'arrivée d'un processus qui met en jeu la dynamique de l'énoncé entier. Il n'y aurait pas de métaphore, en effet, si un écart n'était ressenti entre le sens figuré d'un mot et l'isotopie du contexte, c'est-à-dire dans le langage de Greimas l'homogénéité sémantique d'un énoncé ou d'une partie d'énoncé. Le Guern s'efforce de relier les deux phénomènes de l'abstraction sémique et de l'écart par rapport à l'isotopie, en les rapportant à deux moments différents de la théorie. C'est du point de vue de la production du message que le mécanisme de la métaphore s'explique par la « mise entre parenthèses d'une partie des sèmes constitutifs du lexème employé ». Mais c'est « du point de vue de l'interprétation de ce message par le lecteur ou l'auditeur » (15-16) que la considération du contexte s'impose; l'interprétation de la métaphore n'est possible en effet que si l'on a d'abord aperçu l'incompatibilité du sens non figuré du lexème avec le reste du contexte. C'est là, estime l'auteur, une différence importante avec la métonymie; le lexème formant métonymie n'est pas senti en général comme étranger à l'isotopie. « La métaphore au contraire, à condition

1. M. Le Guern parle volontiers de la « parenté », de la « solidarité » (24) des deux fonctions : ce sont, dit-il, deux « aspects complémentaires du même mécanisme » (28).

2. Cf. ci-dessus, v^e^ *Étude*, § 4. Nous reviendrons sur le problème de la référence (VIIe *Étude*); nous entendrons par référence non seulement une correspondance au niveau de la dénomination, mais un pouvoir de décrire la réalité qui procède de l'énoncé entier. Cf. ci-dessus la discussion de la métaphore *in praesentia* et de la comparaison dans la *Rhétorique générale*, v^e^ *Étude*, p. 212.

que ce soit une métaphore vivante et faisant image, apparaît immédiatement comme étrangère à l'isotopie du texte où elle est insérée » (16). Dès lors, pour interpréter la métaphore, il faut éliminer du sens propre les traits incompatibles avec le contexte.

S'il en est ainsi, peut-on confiner à *l'interprétation* du message la fonction de l'écart par rapport à l'isotopie du contexte et réserver à la *production* du message le mécanisme d'abstraction sémique? Ce qui est essentiel à l'interprétation du message ne l'est-il pas déjà à sa production? Tout indique que l'auteur, en distinguant ainsi production et interprétation, a éludé le problème du rapport entre la dynamique de l'énoncé et son effet de sens au niveau du mot. L'incompatibilité sémantique au niveau de l'énoncé entier, éliminée de la définition purement sémantique de la production de la figure, est rejetée du côté d'une explication, qui du même coup devient simplement psychologique, du mécanisme de l'interprétation : « L'incompatibilité sémantique joue le rôle d'un signal qui invite le destinataire à sélectionner parmi les éléments de signification constitutifs du lexème ceux qui ne sont pas incompatibles avec le contexte » (*ibid.*). Que l'incompatibilité sémantique soit plus qu'un signal pour l'interprétation, mais une composante de la production elle-même, les analyses de détail les plus remarquables de Le Guern le suggèrent.

L'extension à la métaphore-*adjectif* et à la métaphore-*verbe* de l'analyse nucléaire de la métaphore *nominale* introduit une première fois la considération du contexte dans la production même de la figure (16-20). Lorsque le verbe et l'adjectif constituent avec le substantif une seule et même métaphore (*allumer*... un *feu*), la métaphore-verbe et la métaphore-adjectif ont pour effet d'atténuer le caractère brusque de la rupture logique produite par la métaphore-substantif, l'incompatibilité sémantique est donc ici un moment essentiel de la production de la métaphore. L'auteur le suggère lui-même : « Son caractère spécifique par rapport à la métaphore substantif est donc un degré moindre d'autonomie par rapport au contexte » (19). Dès lors la suppression des sèmes est seulement un moment dans un procès qui met en jeu l'énoncé entier; ce moment est celui que Jean Cohen a décrit comme réduction d'écart; il suppose lui-même la production d'écart ou, comme on dit ici, le changement brusque d'isotopie. C'est ce moment préalable qui est ignoré dans la définition de la métaphore par la réduction sémique.

La nécessité d'incorporer la rupture d'isotopie à la définition même de la métaphore est encore imposée par l'excellente analyse de la différence entre la métaphore et la comparaison (52-65) sur laquelle nous reviendrons plus loin du point de vue du rôle de l'analogie. Il

n'est pas possible en effet de discuter du rapport entre la métaphore et la comparaison sans mettre en jeu le rôle de l'isotopie. La comparaison quantitative ou comparaison proprement dite (est *plus* grand que, *aussi* grand que) reste dans l'isotopie du contexte (on ne compare que des choses comparables). La comparaison qualitative ou similitude (est *pareil* à) présente le même écart à l'égard de l'isotopie que la métaphore; la différence entre métaphore et similitude, on le verra, est à chercher ailleurs, mais le rôle de l'isotopie est chaque fois fondamental. On ne saurait mieux dire que l'écart par rapport au contexte n'est pas seulement un signal qui oriente l'interprétation, mais un élément constitutif du message métaphorique. Impossible de maintenir, avec autant de force que l'exige Le Guern, la spécificité du sémantique par rapport au logique (63 s.), si le sémantique ne retient pas dans sa constitution propre les incompatibilités et les compatibilités propres à son niveau et irréductibles à celles que met en jeu la logique de la comparaison.

Une dernière raison d'incorporer le changement d'isotopie à la définition de la métaphore est tirée du rapport entre *dénotation* et *connotation* qui constitue la première adjonction importante de Le Guern à la thèse de Jakobson. Pour lui, dans la métaphore se combinent un phénomène purement *dénotatif*, celui-là même qu'on a défini par la réduction sémique, et un phénomène de *connotation*, extérieur à la fonction proprement logique ou informative de l'énoncé; cette fonction connotative, dans le cas de la métaphore, s'exprime par le rôle de l' « *image associée* », qui est donc une connotation *psychologique* et, en outre, une connotation non libre mais *obligée* (21). L'auteur insiste sur le fait que ce facteur n'ajoute rien à l'information proprement dite du message[1]. En effet, le lien entre abstraction sémique et évocation d'une image associée se fait par « l'introduction d'un terme étranger à l'isotopie du contexte » (22). Comment le sait-on, si le destin de l'isotopie n'est pas pris en compte dans la définition de la métaphore?

La réinterprétation du modèle dichotomique de Jakobson par Le Guern et la première importante adjonction qu'il y fait nous ont ainsi reconduits vers la même exigence que la critique directe de Jakobson, à savoir l'exigence de replacer le phénomène de réduction sémique

1. Nous discuterons cette assertion (VIIe *Étude*) lorsque nous reprendrons du point de vue de la fonction référentielle de l'énoncé la distinction entre dénotation et connotation. Nous discuterons à la fin de la présente étude la fonction proprement imageante de la métaphore. Ce qui nous intéresse ici, c'est la façon dont dénotation et connotation fonctionnent ensemble.

au terme d'un procès de caractère foncièrement syntagmatique qui affecte l'énoncé entier.

Une seconde adjonction à la théorie de Jakobson mérite des observations distinctes.

Outre la délimitation des faits de langage décrits par la rhétorique, outre l'adjonction de la distinction entre sens et référence et celle de la distinction entre connotation et dénotation, une sémantique de la métaphore et de la métonymie a encore pour tâche de situer la métaphore par rapport à l'ensemble des procédés fondés sur la similarité : symbole et synesthésie d'une part, comparaison d'autre part. A la différence de Jakobson, en effet, Le Guern ne tient pas la question de la ressemblance pour réglée par l'analyse des procédés de sélection. La notion de similarité n'est d'ailleurs pas introduite à l'occasion de l'étude de la sélection sémique; sans doute parce que celle-ci ne consiste pas tellement dans une sélection au sein d'une sphère de similarité, comme c'était déjà le cas chez Saussure, que dans un remaniement de la composition sémique, comme le suggère la sémantique structurale de Greimas. La question de la ressemblance est mieux posée par le procédé positif qui équilibre le phénomène plus précisément négatif de l'abstraction sémique, à savoir le fonctionnement de l'*image associée*, dont nous venons de dire qu'il relève de la connotation et non de la dénotation.

On dira plus loin comment le jeu de la ressemblance s'incorpore au dynamisme de l'énoncé entier. De nombreux traits de cette analyse sont toutefois anticipés dans le cadre d'une théorie de la substitution, par le jeu de la dénotation et de la connotation. L'important, en effet, pour la présente discussion, est que l'analogie soit introduite en même temps que l'image associée comme rapport entre un terme appartenant à l'isotopie et un terme qui ne lui appartient pas, l'image. C'est en effet la manière dont l'image opère par rapport au noyau logique ou dénotatif de la signification qui permet d'ordonner l'ensemble des faits de langage relevant de la similarité (on remarquera que l'auteur prend le mot analogie au sens où nous prenons ici la similarité). Cet apport de la sémantique de Le Guern est sans précédent et irremplaçable.

Trois phénomènes sont d'abord comparés : le symbole, la métaphore et la synesthésie. Dans le symbole (« *la foi est un grand arbre* », dit Péguy), la correspondance analogique en vertu de laquelle le symbole représente autre chose repose sur un rapport extra-linguistique qui met en jeu, pour la développer, la représentation mentale de l'arbre; c'est cette même perception de l'image qui soutient l'information logique de l'énoncé; autrement dit, le symbole est une image

intellectualisée. On veut dire par là que l'image sert de base à un « raisonnement par analogie qui reste implicite, mais reste nécessaire à l'interprétation de l'énoncé » (45). Je dirai que le symbole selon Le Guern rejoint la métaphore par analogie ou métaphore proportionnelle d'Aristote. Il en va tout autrement de la métaphore proprement dite. Ici, la sélection sémique ne repose pas sur l'évocation de l'image (« L'image métaphorique n'intervient pas dans la texture logique de l'énoncé » 43). C'est en ce sens que l'image est *associée*. Aucun appel n'est fait à la logique consciente du raisonnement par analogie. C'est pourquoi, lorsque la métaphore devient usée, l'image, qui n'entre pas dans la dénotation, tend à s'atténuer au point de n'être pas perçue. Quant aux synesthésies, elles reposent sur des analogies purement perceptives entre les contenus qualitatifs des différents sens (comme dans le *Sonnet des voyelles* de Rimbaud entre voyelles et couleurs). On a ainsi trois modalités d'analogie. L'analogie sémantique de la métaphore est à placer entre l'analogie extra-linguistique et logique du symbole et l'analogie infralinguistique et perceptive de la synesthésie.

La spécificité de l'analogie sémantique par rapport à « l'analogie saisie intellectuellement » (47) est encore mise en lumière par une autre distinction, la distinction entre la métaphore et la comparaison, celle-ci étant prise au sens de la *similitudo*-qualitative (pareil à...) et non de la *comparatio*-quantitative (plus, moins, aussi... que). La métaphore n'est pas une comparaison abrégée, comme une analyse formelle des structures de surface le laisse penser. La similitude a plutôt une parenté avec la métaphore qu'avec la comparaison quantitative; toutes deux rompent l'isotopie du contexte. Mais la similitude et la métaphore ne la rétablissent pas de la même façon. Dans la comparaison-*similitude* (Jacques est *bête comme un âne*), aucun transfert de signification n'a lieu; tous les mots gardent leur sens et les représentations elles-mêmes restent distinctes et coexistent avec un degré presque égal d'intensité. C'est pourquoi « aucune incompatibilité sémique n'est perçue » (56); les termes restant distincts gardent aussi leurs attributs essentiels, sans que l'abstraction sémique ait à être poussée plus loin; pour la même raison, l'accompagnement en images peut rester très riche et les images elles-mêmes colorées. Dans la métaphore, au contraire, la perception d'une incompatibilité est essentielle, comme on l'a vu, à l'interprétation du message. L'incompatibilité est exprimée dans la métaphore *in praesentia* (Jacques *est un âne*), implicite dans la métaphore *in absentia* (*quel âne!*); mais, même implicite, elle motive encore l'interprétation figurée. L'analogie est donc formellement le ressort commun à la métaphore, au symbole et à la

comparaison-similitude; mais l'intellectualisation suit un ordre de croissance de la métaphore au symbole et de celui-ci à la similitude. Le rapport analogique est un instrument logique dans la comparaison; il est d'ordre sémantique et non logique lorsqu'il est présenté dans une image.

Mais, plus importante encore que cette mise en ordre du vaste et complexe domaine de l'analogie me paraît être la suggestion selon laquelle l'analogie sémantique apparaît comme la contrepartie de l'incompatibilité sémantique. Elle est, dit l'auteur, « imposée... comme seul moyen de supprimer l'incompatibilité sémantique » (58). A la différence de la comparaison logique, qui, par définition, reste dans l'isotopie du contexte — on ne compare quantitativement que ce qui est comparable —, l'analogie sémantique instaure un rapport « entre un élément appartenant à l'isotopie du contexte et un élément qui est étranger à cette isotopie et qui, pour cette raison, fait image » (58).

Je tiens cette notation pour la plus importante de tout l'ouvrage. Mais elle ne peut être, selon moi, pleinement mise en valeur que dans une théorie de la métaphore-énoncé et non de la métaphore-lexème. Comme la suite de la présente étude le montrera, l'image ne reçoit son statut proprement sémantique que quand elle est non seulement rattachée à la perception de l'écart, mais à sa réduction, c'est-à-dire à l'instauration de la nouvelle pertinence dont la réduction de l'écart au niveau du mot n'est qu'un effet. C'est ce que suggère la dernière citation de Le Guern.

Mais, pour rentrer dans cette voie, il faut encore préciser le statut même de l'image et de la notion d'image associée comme on tentera de le faire dans les paragraphes 5 et 6 de cette étude. Chez Le Guern, l'image est surtout définie par son rapport négatif à l'isotopie; on l'a appelée « un élément qui est étranger à cette isotopie et qui, pour cette raison, fait image » (58). « Le caractère étranger à l'isotopie du contexte est donc un trait constant de l'image » (*ibid.*). Le rôle de l'image est assimilé à « l'emploi d'un lexème étranger à l'isotopie du contexte immédiat » (53). Mais cette définition négative de l'image laisse en suspens l'*iconicité* même de l'image. L'image est-elle une « représentation mentale étrangère à l'objet de l'information qui motive l'énoncé » (*ibid.*), ou bien « un lexème étranger à l'isotopie du contexte immédiat » (*ibid.*)? Bref, en quel sens l'image est-elle à la fois représentation et lexème?

Du même coup, le caractère « associé » de l'image reste lui-même en suspens : est-ce un trait psychologique ou un trait sémantique? Si elle désigne, en tant que fait de connotation, un caractère extrinsèque par rapport à l'information logique, l'image est alors rattachée du

dehors au contenu de signification; mais comment peut-elle, dans cette position, contribuer à supprimer l'incompatibilité sémantique? Bref, comment peut-elle être hors isotopie *et* sémantique? Mais c'est demander deux fois comment une analogie peut « faire image ». En quoi, en effet, l'analogie à l'œuvre dans la métaphore peut-elle être dite sémantique? C'est ici que, pour être convaincante, l'analyse de Le Guern doit être complétée par une autre analyse qui incorporera plus nettement le rôle de l'image à la réduction d'écart. Chez Le Guern l'image associée risque de rester un fait extra-linguistique en tant qu'image et, si elle est reconnue comme fait de langage, elle risque de demeurer un facteur extrinsèque à l'énoncé en tant qu'elle est seulement associée. Cette position extrinsèque ne concerne que le premier temps, celui de la perception de l'écart; il ne vaut plus au deuxième temps, celui de la réduction de l'écart. C'est pourtant ce deuxième temps qui contient la solution du problème et justifie de parler d'analogie sémantique pour définir le rôle de l'image associée [1].

2. LE MOMENT « ICONIQUE » DE LA MÉTAPHORE

Le pacte noué au cours de l'histoire de la rhétorique entre substitution et ressemblance peut-il être dénoué? Que la ressemblance puisse être dissociée d'une théorie de la substitution et associée à une théorie de l'interaction, la courte histoire de cette doctrine semble l'interdire. Un seul auteur important, à ma connaissance, l'a tenté : Paul Henle [2],

1. L'ouvrage si dense et si perspicace de M. Le Guern nous intéressera à d'autres titres encore. Après la délimitation des faits de langage ressortissant à la rhétorique et la mise en place de la métaphore par rapport aux autres expressions de l'analogie, l'auteur propose l'analyse des motivations. Cette explication s'impose dans une théorie qui refuse à la métaphore la portée référentielle qu'il accorde à la métonymie, du moins dans l'ordre de la dénomination. Elle s'impose aussi en vertu du rapport entre dénotation et connotation. La connotation psychologique appelle d'elle-même une explication en termes de motifs. On y reviendra (VIIe *Étude*) et l'on demandera si l'investigation des motivations doit se substituer à celle de la référence. Mais il faudra auparavant avoir donné à la référence un autre sens que la simple référence de dénomination pour considérer la référence d'attribution. Enfin, les précieuses notations sur la lexicalisation de la métaphore seront évoquées à l'occasion d'un autre débat sur le rôle de la métaphore morte en philosophie (VIIIe *Étude*, § 3).

2. Paul Henle, « Metaphor », in *Language, Thought and Culture*, éd. Paul Henle, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1958, chap. VII, p. 173-195. Cet essai développe sous une forme modifiée « l'adresse présidentielle » qui ouvre les *Proceedings de la Western Division of the American Philosophical Association*, 1953-1954. La théorie de M. B. Hester, qu'on discutera plus loin (§ 4), appartient à la même aire de problèmes.

dont l'influence en milieu anglo-saxon a été importante, même si elle n'a pas égalé celle de I. A. Richards. Mais, après lui, dans les théories de l'interaction issues de ce dernier, les notions de tension, puis d'absurdité logique, semblent se substituer à la ressemblance qui est ainsi rejetée de façon en apparence non équivoque du côté de la substitution. Il n'est donc pas sans intérêt de revenir à l'analyse de Paul Henle pour mesurer l'ampleur et l'enjeu de la réfutation qu'elle subit ultérieurement.

Paul Henle commence par reformuler la définition d'Aristote en un sens qui, sans constituer expressément une théorie prédicative de la métaphore, présente néanmoins tous les traits qui exigent de la détacher de la nomination et de la rattacher à la prédication.

Appelons métaphore tout « glissement (*shift*) du sens littéral au sens figuratif ». Si l'on veut préserver la portée générale de cette définition, il faut d'abord ne pas restreindre la notion de changement de sens aux noms, ni même aux mots, mais l'étendre à tout signe; en outre, il faut dissocier la notion de sens littéral de celle de sens propre : est sens littéral n'importe laquelle des valeurs lexicales; le sens métaphorique est donc non lexical : c'est une valeur créée par le contexte. Il faut encore conserver l'amplitude générique de la définition d'Aristote qui englobe aussi bien la synecdoque, la métonymie, l'ironie, la litote, c'est-à-dire tous les glissements de sens littéral à sens figuratif, par le discours et dans le discours. Vient ensuite un trait, implicitement discursif, qui, en même temps, prépare l'entrée en scène de la ressemblance : tout sens métaphorique est médiat, en ce sens que le mot est « un *signe immédiat* de son sens littéral et un *signe médiat* de son sens figuratif » (175); parler par métaphore, c'est dire quelque chose d'autre « à travers » (*through*) quelque sens littéral; ce trait dit plus que *shift*, qu'on pourrait encore interpréter en termes d'écart et de substitution. A son tour, ce caractère médiat fonde la possibilité de paraphraser une métaphore par le moyen d'autres mots pris littéralement ou non; non que la paraphrase puisse épuiser son sens; il n'est pas nécessaire qu'une paraphrase s'achève pour qu'elle commence; la différence entre métaphore triviale et métaphore poétique n'est pas que l'une peut être paraphrasée et l'autre non, mais que la paraphrase de la seconde est sans fin; elle est interminable, précisément parce qu'elle peut toujours s'amorcer; si la métaphore donne à penser dans un long discours, n'est-ce pas parce qu'elle est elle-même un bref discours?

C'est ici que Paul Henle introduit le caractère iconique qui, selon lui, spécifie la métaphore parmi tous les tropes. C'est donc la quatrième espèce de métaphore, selon Aristote, que l'on entreprend de décrire, la métaphore selon l'analogie ou la proportion. Mais ce trait,

lui aussi, doit être généralisé bien au-delà de la proportion à quatre termes; il s'agit d'un parallèle entre deux pensées, telle qu'une situation est présentée ou décrite dans les termes d'une autre qui lui est semblable [1]. C'est pour marquer ce caractère très général de l'analogie que l'auteur emprunte à Charles Sanders Peirce son concept d'*icône*. Le propre de l'icône est de contenir une dualité interne qui est en même temps surmontée; dans le vers de Keats [2] :

When by my solitary hearth I sit,
And hateful thoughts enwrap my soul in gloom

l'expression métaphorique *enwrap* consiste à présenter la tristesse comme enveloppant l'âme dans un manteau. Le discours figuratif est donc un discours qui « conduit à penser à quelque chose en considérant quelque chose de semblable; c'est ce qui constitue le mode iconique du signifier » (177). Le danger, clairement perçu par Henle, est de conduire la théorie de la métaphore dans l'impasse d'une théorie de l'image, au sens humien d'une impression sensorielle affaiblie; on conjure ce péril en remarquant que « s'il y a un élément iconique dans la métaphore, il est également clair que l'icône n'est pas présentée, mais est simplement décrite » (*ibid.*); rien donc n'est montré en images sensorielles; tout arrive dans le langage, quelles que soient les associations dans l'esprit de l'écrivain ou dans celui du lecteur. Henle poursuit, avec beaucoup de prudence : « Ce qui est présenté, c'est une formule pour la construction d'icônes » (178). On pense ainsi à l'imagination « productrice » que Kant distingue de l'imagination « reproductrice » pour l'identifier au schème, qui est une méthode pour construire des images.

La métaphore s'analyse donc selon deux modalités de relation sémantique; en effet, l'expression fonctionne d'abord littéralement : c'est, pour reprendre la description du symbole au sens restreint de Peirce, une règle pour trouver un objet ou une situation; elle fonctionne ensuite iconiquement, en désignant indirectement une autre situation semblable. C'est parce que la présentation iconique n'est pas une image qu'elle peut pointer vers des ressemblances inédites, soit de qualité, de structure, de localisation, soit encore de situation, soit

1. P. Henle cite cette déclaration de Kenneth Burke : « *Metaphor is a device for seeing something* in terms *of something else... A metaphor tells us something about one character considered from the point of view of another character. And to consider A from the point of view of B is, of course, to use B as* a perspective *upon A* » (*A Grammar of Motives*, p. 503-504), cité *op. cit.*, p. 192.

2. Keats. « To Hope », in *Poems*, 1817; cité Henle, *op. cit.*, p. 176.

enfin de sentiment; chaque fois la chose visée est pensée comme ce que l'icône décrit. La présentation iconique recèle donc le pouvoir d'élaborer, d'étendre la structure parallèle.

Cette aptitude au développement distingue la métaphore des autres tropes, qui s'épuisent dans leur expression immédiate. La métaphore, au contraire, est capable d'abord d'étendre le vocabulaire, soit en fournissant un guide pour dénommer de nouveaux objets, soit en offrant pour les termes abstraits des similitudes concrètes (ainsi le mot *cosmos*, après avoir signifié la disposition des cheveux ou le harnachement d'un cheval, en vint à désigner l'ordre d'une armée, puis l'ordre de l'univers). Mais l'extension du vocabulaire est le moindre des effets de cette aptitude au développement : par la vertu de la ressemblance, nous pouvons opérer avec de nouvelles situations; si la métaphore n'ajoute rien à la description du monde, du moins elle ajoute à nos manières de sentir; c'est la fonction poétique de la métaphore; celle-ci repose encore sur la ressemblance, mais au niveau des sentiments : en symbolisant une situation par le moyen d'une autre, la métaphore « infuse » au cœur de la situation symbolisée les sentiments attachés à la situation qui symbolise. Dans ce « transfert de sentiments », la ressemblance entre sentiments est induite par la ressemblance entre situations; dans la fonction poétique, donc, la métaphore étend le pouvoir du double sens du cognitif à l'affectif.

On peut regretter qu'en opposant ainsi sentir et décrire, l'auteur ait finalement cédé à une théorie émotionnaliste de la métaphore et perdu une partie du bénéfice d'une analyse qui avait pourtant parfaitement reconnu le lien entre le jeu de la ressemblance et l'aptitude au développement sur le plan cognitif lui-même [1].

Quoi qu'il en soit de cette interprétation finale du rôle de la métaphore, l'intérêt majeur de l'analyse de Henle est qu'il ne nous contraint pas à choisir entre une théorie prédicative et une théorie iconique. C'est pour moi le point essentiel dans cette sixième étude. Bien plus, on ne voit pas comment on peut énoncer une théorie iconique, sinon en termes de prédication; Henle a clairement aperçu que la métaphore-trope est une espèce de « *metaphoric statement* » (181). En effet, seul un énoncé complet peut faire référence à une chose ou à une situation « en symbolisant son icône » (symboliser est pris, comme ci-dessus, au sens de Peirce, c'est-à-dire au sens de signe conventionnel); dans un tel énoncé, « quelques termes symbolisent l'icône,

1. Dans la VIIe *Étude* je proposerai une interprétation ontologique, et non pas seulement psychologique, du « transfert de sentiment » caractéristique de la fonction poétique de la métaphore.

d'autres symbolisent ce qui est iconisé » (181)[1]. (Max Black ne dit pas autre chose : la métaphore requiert un complexe de mots dans lequel quelques termes sont pris littéralement, d'autres métaphoriquement.) Cette constitution contrastée est si importante qu'elle suffit à distinguer la métaphore, d'une part de la comparaison, dans laquelle aucun terme n'est pris au sens figuratif et où le parallélisme opère entre deux lignes de termes littéraux, d'autre part de l'allégorie, dans laquelle tous les termes sont pris figurativement, donnant lieu ainsi à deux interprétations parallèles présentant une égale cohérence.

L'analyse ne contraint même pas à choisir entre une théorie de l'absurdité logique et une théorie iconique. Ce qui entraîne à chercher un sens au-delà du sens lexical, c'est la collision (*clash*) (183) au niveau littéral; si le contexte permet de s'en tenir au sens littéral de certains termes, il l'interdit pour d'autres. Mais le conflit n'est pas encore la métaphore, celle-ci en est plutôt la résolution; sur la base de quelques indices (*clues*) (*ibid.*) fournis par le contexte, il faut décider quels termes peuvent être pris figurativement et quels autres non; il faut donc élaborer (*work out*) (185) le parallélisme des situations qui guidera la transposition iconique de l'une à l'autre. C'est ce travail qui est devenu inutile dans le cas des métaphores conventionnelles, où les usages culturels décident du sens figuratif de certaines expressions. C'est seulement dans les métaphores vives qu'on voit ce travail à l'œuvre.

Nous ne sommes pas loin de reconnaître que la collision sémantique est seulement l'envers d'un processus dont la fonction iconique est l'endroit.

3. LE PROCÈS FAIT À LA RESSEMBLANCE

En dépit des suggestions pénétrantes que contenait l'article de Paul Henle, l'histoire ultérieure de la théorie prédicative de la métaphore marque l'effacement de l'intérêt pour le problème de la ressemblance et le progrès d'une explication où elle ne joue aucun rôle décisif. On peut constituer de la manière qui suit le dossier d'accusation de la ressemblance.

1. Sur le rapport entre la métaphore et le symbole, au sens où j'emploie ce terme depuis la *Symbolique du mal*, je renvoie à mon article « Parole et symbole », *Revue des Sciences Religieuses*, t. 49, nos 1-2, 1975, p, 142-161.

La pièce maîtresse du procès est la longue cohabitation entre substitution et ressemblance dans l'histoire du problème de la métaphore; la brillante généralisation de Roman Jakobson ne peut que confirmer le jugement : toute substitution d'un terme à un autre se fait à l'intérieur d'une sphère de ressemblance. En revanche, l'interaction est compatible avec n'importe quelle sorte de relations; la relation *teneur-véhicule* fait encore référence à la ressemblance entre « ce qui est réellement pensé ou dit » et « ce à quoi on le compare »; mais l'idée plus large de « transaction entre contextes » peut se passer de cette référence [1]. C'est la voie prise par Max Black : en opposant fortement théorie de l'interaction à théorie de la substitution, en liant au sort de la seconde celui de la théorie de la comparaison, il se prépare à conclure : « Toutes les sortes de fondements conviennent au changement de signification selon les contextes, voire l'absence de raison parfois [2] »; quant à l'application sur le sujet principal du système des lieux communs associés, elle peut être décrite sans recourir à l'analogie des termes. Le recul de la ressemblance est complet chez Beardsley : tout se passe comme si l'absurdité logique remplaçait l'analogie dans l'explication de la métaphore; c'est la première qui contraint à quitter le plan des significations primaires et à chercher dans l'éventail des connotations celle qui peut donner lieu à une attribution signifiante[3].

Un second argument peut s'énoncer ainsi : lors même que l'analogie est la relation mise en jeu par l'énoncé métaphorique, elle n'explique rien, car elle est plutôt le résultat de l'énoncé que sa cause ou sa raison : une ressemblance se laisse soudain discerner entre des choses qu'on n'avait pas jusqu'alors songé à rapprocher et à comparer. C'est pourquoi la théorie de l'interaction s'efforce de rendre compte de la ressemblance elle-même, sans inclure celle-ci dans son explication, de peur de tomber dans un cercle vicieux; l'application du prédicat métaphorique au sujet principal est plutôt comparée à un écran ou à un filtre qui sélectionne, élimine, organise les significations dans le sujet principal; l'analogie n'est pas en cause dans cette application.

Troisième argument : ressemblance, analogie sont des termes équivoques, qui ne peuvent qu'introduire la confusion dans l'analyse. Leur usage chez Aristote [4] semble confirmer cet argument dirigé contre la

1. Cf. ci-dessus IIIe *Étude*, § 2.
2. Max Black, *op. cit.*, p. 43. Cf. ci-dessus IIIe *Étude*, § 3.
3. Cf. ci-dessus IIIe *Étude*, § 4.
4. On replacera les références qui suivent à Aristote dans le cadre de la théorie aristotélicienne de la métaphore exposée dans la Ire *Étude*. En particulier, sur la « comparaison », cf. *ibid.*, § 3; sur « placé sous les yeux », *ibid*, 49-50; sur « déclarer l'inanimé animé », *ibid.*, 50.

faiblesse logique de la ressemblance. On peut discerner chez lui au moins trois emplois du terme (sinon quatre, si l'on considère la signification supplémentaire qui sera évoquée dans le quatrième argument). Le seul emploi rigoureux du terme correspond à ce qu'Aristote appelle constamment l'analogie, qui est un rapport de proportionnalité; *l'Éthique à Nicomaque* (V, 6) la définit : « une égalité de rapports... supposant quatre termes au moins » (1131 *a* 31); mais la métaphore proportionnelle ne définit pas le genre de la métaphore; seulement la quatrième espèce. Proche de ce premier sens, vient la comparaison (*eïkôn*); *Rhétorique* (III, 10, 1407 *a* 11-20) fait expressément mention de cette parenté, en dépit du fait que dans la comparaison le rapport est simple et non double. Mais la comparaison n'est pas le fondement de la métaphore : la *Poétique* l'ignore, et la *Rhétorique* la subordonne à la métaphore.

Sans aucune allusion apparente à la logique de la proportion et de la comparaison, Aristote déclare à la fin de la *Poétique* : « La plus grande chose de loin est l'usage de la métaphore; cela seul ne peut être enseigné : c'est le don du génie; car bien user de la métaphore, c'est voir le semblable. » Cette déclaration générale embrasse les quatre espèces de métaphore et par conséquent couvre le champ entier de l'*epiphora*. Mais qu'est-ce que voir le semblable? Une allusion de *Rhétorique* III, 11, 5 semble dire que le « semblable » c'est le « même », c'est-à-dire l'identité générique : « Il faut... tirer ses métaphores de choses appropriées (*apo oïkeïôn*), mais non point évidentes (*mê phanerôn*), comme en philosophie, apercevoir des similitudes (*to homoïon*) même entre des objets fort distants témoigne un esprit sagace; c'est ainsi qu'Archytas disait qu'un arbitre et un autel sont choses identiques (*tauton*), car l'un et l'autre sont le refuge de tout ce qui souffre l'injustice » (1412 *a* 11-14). Comment harmoniser ce rôle universel de la ressemblance avec le raisonnement spécifique de l'analogie ou de la comparaison? et, au niveau de ce rôle universel, comment accorder le semblable et le même?

Quatrième argument : une plus grave équivoque pèse sinon sur le terme même de ressemblance, du moins sur l'une des associations les plus fréquentes; ressembler, c'est en un sens être à l'image de...; ne dit-on pas indifféremment d'un portrait ou d'une photographie qu'ils sont à l'image ou à la ressemblance de l'original? Ce rapprochement entre ressemblance et image se reflète dans une certaine critique littéraire — ancienne, il est vrai —, pour qui enquérir sur les métaphores d'un auteur c'est dépister ses images familières, entendons ses images visuelles, auditives et en général sensorielles. La ressemblance se fait ici de l'abstrait au concret, l'image concrète ressemblant à l'idée

qu'elle illustre; la ressemblance est alors la propriété même de ce qui dépeint, du portrait au sens large. Cette nouvelle équivoque semble trouver chez Aristote lui-même quelque support : ne dit-il pas qu'une métaphore vivante est celle qui « place sous les yeux »? Il se trouve que cette propriété est mentionnée dans le même contexte que la métaphore proportionnelle, sans que l'auteur indique un lien quelconque entre ces deux traits : or qu'y a-t-il de commun entre poser une égalité de rapports, c'est-à-dire calculer, et mettre sous les yeux, c'est-à-dire faire voir? On peut légitimement se demander si cette équivoque n'est pas sous-jacente également à la description que Paul Henle fait du caractère iconique de la métaphore. Présenter une pensée sous les traits d'une autre, n'est-ce pas toujours, d'une manière ou d'une autre, faire voir, montrer la première, à la faveur de la présentation plus vive de la seconde? Allant plus loin, n'appartient-il pas à la figure comme telle de donner un apparaître, de faire paraître le discours [1]? S'il en est ainsi, quel lien reste-t-il entre les deux extrêmes de l'éventail ainsi ouvert : entre la logique de la proportionnalité et l'imagerie de l'iconicité?

Toutes ces ambiguïtés semblent converger vers un point central : qu'est-ce qui fait la métaphoricité de la métaphore? La notion de ressemblance a-t-elle le pouvoir d'embrasser sans se rompre proportion, comparaison, saisie du semblable (ou du même), iconicité? Ou bien faut-il avouer qu'elle dissimule seulement l'embarras initial d'une définition et d'une explication qui ne peuvent produire qu'une métaphore de la métaphore : métaphore du transport chez Aristote, du véhicule chez Richards, de l'écran, du filtre, de la lentille chez Max Black? Toutes ces métaphores ne ramènent-elles pas ironiquement au point de départ, à la métaphore du déplacement, du changement de lieu [2]?

4. PLAIDOYER POUR LA RESSEMBLANCE

Je me propose de montrer :

a) que la ressemblance est un facteur plus nécessaire encore dans une théorie de la tension que dans une théorie de la substitution;

b) qu'elle n'est pas seulement ce que l'énoncé métaphorique construit, mais ce qui guide et produit cet énoncé;

c) qu'elle peut recevoir un statut logique capable de surmonter l'équivocité dénoncée plus haut;

1. Sur « faire paraître », cf. v^e^ *Étude*, § 2 (sur la *figure*).
2. Cette difficulté nous reporte au terme de notre discussion de la *Sémantique de la métaphore et de la métonymie* de Michel Le Guern : en quel sens, demandions-nous, l'image associée est-elle une entité linguistique?

d) que le caractère iconique de la ressemblance doit être reformulé de façon telle que l'imagination devienne elle-même un moment proprement sémantique de l'énoncé métaphorique.

a) L'erreur initiale de l'argumentation dirigée contre l'inclusion de la ressemblance dans le statut logique de la métaphore est de croire que les notions de tension, d'interaction, de contradiction logique, rendent superflu tout rôle de la ressemblance. Revenons à la stratégie de langage à l'œuvre dans une expression métaphorique aussi simple que l'oxymore (une mort *vivante*, une *obscure* clarté); par son sens littéral, l'expression constitue une énigme dont le sens métaphorique offre la solution. Or, la tension, la contradiction ne désignent dans l'énigme que la forme du problème, ce qu'on pourrait appeler le défi sémantique ou, pour parler comme Jean Cohen, « l'impertinence sémantique ». Le sens métaphorique en tant que tel n'est pas la collision sémantique, mais la nouvelle pertinence qui répond à son défi. Dans le langage de Beardsley, la métaphore est ce qui fait d'un énoncé auto-contradictoire qui se détruit, un énoncé auto-contradictoire significatif. C'est dans cette mutation de sens que la ressemblance joue son rôle. Mais ce rôle ne peut apparaître que si l'on se détourne de l'alliance de caractère purement sémiotique entre ressemblance et substitution, pour se tourner vers un aspect proprement sémantique de la ressemblance : je veux dire, un fonctionnement inséparable de l'instance de discours constitutive de la phrase (ou de l'expression complexe en jeu dans l'oxymore). Autrement dit, la ressemblance, si elle est pour quelque chose dans la métaphore, doit être un caractère de l'attribution des prédicats et non de la substitution des noms. Ce qui fait la nouvelle pertinence, c'est la sorte de « proximité » sémantique qui s'établit entre les termes en dépit de leur « distance ». Des choses qui jusque-là étaient « éloignées » soudain paraissent « voisines » [1]. Aristote aperçoit cet effet strictement prédicatif de la ressemblance, lorsqu'il considère, parmi les « vertus » des bonnes méta-

1. Paul Valéry évoquait, dans un article de la NRF du 1er janvier 1935, « ces méprises réfléchies » que sont les figures : *Œuvres*, éd. de La Pléiade, I, 1289-1290, cité par A. Henry, *Métonymie et Métaphore*, p. 8. Le même auteur, auquel nous reviendrons longuement plus loin, VIe *Étude*, § 4, cite cette notation d'une justesse surprenante du poète Reverdy : « L'image est une création pure de l'esprit. — Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités éloignées. — Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte — plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique. » Cité A. Henry, *op. cit.*, p. 57. Claudel (*Journal*, éd. de La Pléiade, I, p. 42) dit aussi : « La métaphore, comme le raisonnement, rassemble, mais de plus loin » (cité A. Henry, *op. cit.*, p. 69, n. 26).

phores, celle d'être « appropriées » (*Rhétorique*, III, 1404 *b* 3) où il voit une manière d' « harmonie » (*ibid.*, 1405 *a* 10). Mettant en garde contre les métaphores « tirées de loin », il recommande de dériver les métaphores de ce qui est « parent quant au genre » (*sungenôn*) et « éidétiquement semblable » (*homoeïdôn*), de sorte que, dès que l'énonciation est produite, il apparaisse clairement que « cela est parent quant au genre » (*hoti sungenes*) (*ibid.*, 1405 *a* 37) [1].

Cette notion de parenté générique est précieuse; il n'y a pas d'inconvénient majeur à ce qu'elle s'exprime métaphoriquement, puisque nous admettons que la métaphore enseigne; d'ailleurs la métaphore du « loin » et du « proche » ne fait que continuer celle du « transport »: transporter, c'est rapprocher, dés-éloigner. La notion de parenté générique oriente vers l'idée d'une « ressemblance de famille » de caractère préconceptuel, à quoi pourrait être lié le statut logique de la ressemblance dans le procès métaphorique.

Les paragraphes suivants exploiteront cette percée. Du moins avons-nous acquis un premier point : à savoir que tension, contradiction, controversion ne sont que l'envers de la sorte de rapprochement par quoi la métaphore « fait sens ». Et un deuxième point : que la ressemblance est elle-même un fait de prédication, qui opère entre les termes mêmes que la contradiction met en tension [2];

b) On objecte, ici, que la ressemblance n'est pas un bon candidat pour servir de raison ou de cause de la nouvelle pertinence, puisqu'elle est ce qui résulte de l'énoncé et du rapprochement que celui-ci opère. La réponse à cette objection nous engage dans une sorte de paradoxe bien capable d'apporter une lumière nouvelle dans la théorie de la métaphore. Wheelwright s'est approché de très près de ce paradoxe dans son ouvrage *Metaphor and Reality* [3] (auquel je reviendrai plus

1. Ce pouvoir de la métaphore de réduire une « distance » entre genres logiques se retrouve chez Aristote lui-même dans d'autres contextes; ainsi le rapprochement entre métaphore et énigme : « Et, en général, on peut tirer de bonnes métaphores des énigmes bien faites; car les métaphores impliquent des énigmes; il est donc clair que la transposition a été bien faite » (*Rhétorique*, III, 1405 *b* 4-5); il en est de même du rapprochement entre métaphore et antithèse, où antithèse et ressemblance se donnent à comprendre ensemble (*Rhétorique*, III, *ibid.*, 1410 *b* 35; 1411 *b* 2).

2. La théorie de la substitution n'aperçoit pas ce mécanisme parce qu'elle part de la métaphore *in absentia* qui, formellement, se borne à substituer le terme présent à un terme absent qu'il faut interpoler (ainsi, dans le vers de Keats, qui évoquait une âme « drapée » de tristesse, Henle croyait-il devoir interpoler un « manteau »). Mais la dynamique de la métaphore *in absentia* n'est révélée que par la métaphore *in praesentia*, où c'est l'interaction entre tous les termes de l'énoncé qui motive la substitution d'un terme présent à un terme absent.

3. Philip Wheelwright, *Metaphor and Reality*, p. 72 et s.

longuement dans la septième étude); l'auteur propose de distinguer entre *epiphor* et *diaphor*. Épiphore, on s'en souvient, est le terme d'Aristote : c'est la transposition, le transfert en tant que tel, c'est-à-dire le procès unitif, la sorte d'assimilation qui se produit entre idées étrangères, étrangères parce qu'éloignées. En tant que tel, ce procès unitif relève d'une aperception — d'un *insight* — qui est de l'ordre du *voir*. C'est cette aperception qu'Aristote désignait lorsqu'il disait : « Bien métaphoriser, c'est voir — contempler, avoir le coup d'œil pour — le semblable ». L'épiphore est ce coup d'œil et ce coup de génie : l'inenseignable et l'imprenable [1]. Mais il n'y a pas d'épiphore sans diaphore, pas d'intuition sans construction. En effet, le procès intuitif, rapprochant des choses éloignées, enveloppe un moment irréductiblement discursif; le même Aristote qui « contemplait le semblable » est aussi le théoricien de la métaphore proportionnelle où la ressemblance est plus construite que vue (bien que le semblable y soit lui-même en quelque façon, à l'œuvre, comme le marque l'expression grecque : *homoïôs ekheï*, se comporter de façon semblable, *Poétique*, 1457 *b* 20); c'est également ce moment discursif que Max Black exprime par une autre métaphore, celle de l'écran, du filtre, de la lentille, pour dire comment le prédicat choisit et organise certains aspects du sujet principal. Il n'y a donc aucune contradiction à rendre compte de la métaphore successivement dans le langage de l'aperception, c'est-à-dire de la vision, et dans celui de la construction. Elle est à la fois « le don du génie » et l'habileté du géomètre qui s'y connaît dans « la raison des proportions ».

Dira-t-on que l'on s'éloigne de la sémantique pour verser dans la psychologie? Mais, d'abord, il n'y a pas de honte à se laisser enseigner par la psychologie, surtout quand elle est une psychologie des opérations et non des éléments. La *Gestaltpsychologie* est à cet égard très instructive, lorsqu'elle s'applique au phénomène de l'invention pour montrer que tout changement de structure passe par un moment d'intuition soudaine dans lequel la nouvelle structure émerge de l'effacement et du remaniement de la configuration antérieure. Ensuite, ce

1. Gaston Esnault voit dans la métaphore une « intuition qui se transporte » (cité par Henry, *op. cit.*, p. 55) : elle est « intuition en ligne droite » : grâce à elle, « l'esprit affirme une identité intuitive et concrète » (*ibid.*, p. 57). Nous reprendrons à notre propre compte cette affirmation, en donnant pour premier sens à « l'image » ce transport même dans son moment intuitif. Résumant la tradition intuitionniste, A. Henry dit bien : « Issue d'une réaction sensible [la métaphore] est une intuition neuve qui part de l'imagination et atteint l'imagination. La contemplation heureuse du perçu ménage un moment fécond où se crée une synthèse vivante qui actualise l'interaction de deux facteurs » (*op. cit.*, p. 59).

paradoxe d'allure psychologique entre génie et calcul, entre intuition et construction, est en réalité un paradoxe purement sémantique : il concerne, dans l'instance de discours, le caractère étrange de l'allocation des prédicats. On trouve à cet égard chez Nelson Goodman un intéressant apologue (encore une métaphore de la métaphore!) : la métaphore, nous dit-il, est la « ré-assignation des étiquettes », mais une ré-assignation qui fait figure « d'idylle entre un prédicat qui a un passé et un objet qui cède tout en protestant [1] ». Céder en protestant, voilà, sous forme de métaphore, notre paradoxe : la protestation est ce qui reste du mariage ancien — l'assignation littérale — que la contradiction défait; céder est ce qui arrive finalement par la grâce du rapprochement nouveau. La diaphore de l'épiphore est ce paradoxe même sous-jacent au « coup d'œil » qui aperçoit le semblable par-delà le divorce;

c) Ce dernier paradoxe contient peut-être la clé de la réponse à l'objection concernant le statut logique de la ressemblance. Car ce qui vaut pour l'opération d'assimilation peut valoir pour la relation de similarité, si toutefois l'on peut montrer que la relation de similarité est un autre nom de l'opération d'assimilation décrite plus haut.

On se rappelle l'argument adressé à la faiblesse logique de la ressemblance : n'importe quoi ressemble à n'importe quoi.... à une différence près!

Reste la solution : construire le rapport sur le modèle de l'opération et reporter le paradoxe de l'opération sur la relation. Il apparaît alors que la structure conceptuelle de la ressemblance oppose et unit l'identité et la différence. Ce n'est pas par un effet de la négligence qu'Aristote désigne le « semblable » comme le « même » : voir le même dans le différent, c'est voir le semblable [2]. Or c'est la métaphore qui révèle la structure logique du « semblable », parce que, dans l'énoncé métaphorique, le « semblable » est aperçu *en dépit* de la différence, *malgré* la contradiction. La ressemblance est alors la catégorie logique correspondant à l'opération prédicative dans laquelle le « rendre proche » rencontre la résistance du « être éloigné »; autrement dit, la métaphore

1. Nelson Goodman, *Languages of Art, an Approach to a Theory of Symbols*, p. 69.

2. Sur le Même et le Semblable, cf. *Metaphysique* Δ, chap. IX : « *Semblable* se dit des choses affectées, sous tous les rapports, des mêmes attributs, de celles qui sont affectées de plus de ressemblances que de différences et de celles dont la qualité est une. Enfin, ce qui a en partage, avec une autre chose, un plus grand nombre de contraires, ou de plus importants contraires, selon lesquels les choses sont susceptibles d'altération, est semblable à cette autre chose » (1018 *a* 15-18). La deuxième acception du mot *semblable* semble particulièrement appropriée au cas de la métaphore.

montre le travail de la ressemblance, parce que, dans l'énoncé métaphorique, la contradiction littérale maintient la différence; le « même » et le « différent » ne sont pas simplement mêlés, mais demeurent opposés. Par ce trait spécifique, l'énigme est retenue au cœur de la métaphore. Dans la métaphore, le « même » opère *en dépit* du « différent ».

Ce trait a été aperçu d'une manière ou d'une autre par divers auteurs [1], mais je voudrais pousser l'idée un degré — et même deux degrés — plus loin.

Si, dans la métaphore, la ressemblance peut être construite comme le lieu de la rencontre conflictuelle entre le même et le différent, ne peut-on rendre compte, sur la base de ce modèle, de la diversité des espèces métaphoriques d'où semblait dériver l'équivoque incriminée? En quoi, demanderons-nous, le transport du genre à l'espèce, celui de l'espèce au genre, et celui de l'espèce à l'espèce, sont-ils des formes de l'*epiphora*, reflétant la même unité polémique du semblable?

Turbayne, dans *The Myth of Metaphor* [2], met sur la voie de la réponse : ce qui se passe dans l'énoncé métaphorique, observe-t-il, est comparable à ce que Gilbert Ryle appelle *category mistake* — méprise catégoriale — et qui consiste à « présenter les faits d'une catégorie dans les idiomes appropriés à une autre [3] ». La définition de la métaphore n'est en effet pas radicalement différente : elle consiste à parler d'une chose dans les termes d'une autre qui lui ressemble. On est tenté de dire que la métaphore est une méprise catégoriale calculée; sous cet angle, les quatre espèces aristotéliciennes sont de nouveau rassemblées. Cela est clair pour les trois premières : donner au genre le nom de l'espèce, etc., c'est manifestement transgresser les frontières conceptuelles des termes considérés; mais la métaphore proportionnelle implique la même sorte de méprise. Car, pour Aristote, la métaphore

1. Ainsi, H. Herrschberger, « The Structure of Metaphor », *Kenyon Review*, 1943, tient que la métaphore « se rapporte à la similarité de choses par ailleurs dissemblables » (434). La « tension » consiste en ce que l'interprète est invité par le poème à tenir compte de la dissemblance aussi bien que de la ressemblance entre les multiples référents : « En percevant la ressemblance entre les référents multiples d'une métaphore, une personne assoiffée d'expérience esthétique, et avec la permission du poème, *fait un effort* pour inclure autant que possible d'apparentes dissemblances » (*ibid.*). La conciliation des opposés et le maintien de leur tension sont également nécessaires à la constitution de l'expérience poétique. Douglas Berggren déclare dans le même sens que la métaphore « constitue le principe indispensable permettant d'intégrer des phénomènes divers et des perspectives diverses sans sacrifier leur diversité » (« The use and abuse of metaphor », I, *The Review of Metaphysics*, vol. 16, nos 2 et 3, décembre 1962-mars 1963, p. 237).

2. Turbayne, *The Myth of Metaphor*, Yale University Press, 1962 (éd. revue et augmentée, the University of South Carolina Press, 1970), p. 12.

3. Gilbert Ryle, *The Concept of Mind*, Londres, Hutchinson and Co, 1949, p. 8.

n'est pas l'analogie elle-même, c'est-à-dire l'égalité des rapports; c'est plutôt, sur la base du rapport de proportionnalité, le transfert du nom du second terme au quatrième et vice versa. Ainsi, les quatre classes d'Aristote sont des méprises catégoriales calculées.

La même constitution permet de rendre compte du primat de la métaphore sur la comparaison chez Aristote. La métaphore, en effet, dit de manière directe « ceci [est] cela » (*Rhétorique*, III, 1410 *b* 19); cette application d'un prédicat, malgré l'inconvenance, constitue l'instruction que la métaphore profère. La comparaison est déjà quelque chose de plus; c'est une paraphrase qui détend la force de l'attribution insolite. C'est pourquoi l'attaque dirigée contre la comparaison par Max Black et par Monroe Beardsley n'atteint pas la métaphore qui n'en est pas simplement la forme abrégée, mais bien au contraire le principe dynamique [1].

L'idée de méprise catégoriale conduit près du but. Ne peut-on pas dire que la stratégie de langage à l'œuvre dans la métaphore consiste à oblitérer les frontières logiques et établies, en vue de faire apparaître de nouvelles ressemblances que la classification antérieure empêchait d'apercevoir? Autrement dit, le pouvoir de la métaphore serait de briser une catégorisation antérieure, afin d'établir de nouvelles frontières logiques sur les ruines des précédentes.

Avançant encore d'un degré, ne pouvons-nous former l'hypothèse que la dynamique de pensée qui se fraye la voie à travers les catégories déjà établies est la même que celle qui engendre toute classification? Je parle ici d'hypothèse, car nous n'avons aucun accès direct à une telle origine des genres et des classes. L'observation et la réflexion arrivent toujours trop tard. C'est donc par une sorte d'imagination philosophique, procédant par extrapolation, que l'on peut poser que la figure de discours que nous appelons métaphore, et qui apparaît d'abord comme un phénomène de déviance par rapport à un usage établi, est homogène au processus qui a engendré tous les « champs

1. Je rejoins entièrement Michel Le Guern sur ce point (*op. cit.*, p. 52-65) : la comparaison-similitude repose sur un usage logique de l'analogie; c'est un raisonnement implicite; la métaphore proprement dite repose sur un usage purement sémantique de l'analogie : c'est un transfert direct, qu'exprime bien l'attribution insolite de la métaphore *in praesentia*. Ma seule réserve concerne l'emploi du terme « analogie » pour couvrir ces divers emplois. Je préfère « ressemblance », qui est le substantif construit sur le « semblable ». Le mot analogie doit être réservé soit pour dire l'analogie aristotélicienne, ou rapport proportionnel à quatre termes (sur lequel s'édifie la métaphore par analogie qui est un transfert croisé entre le second et le quatrième terme du rapport proportionnel), soit à l'*analogia entis* de la métaphysique médiévale. Cette dernière acception du mot analogie fera l'objet d'une discussion dans la dernière étude (§ 2).

sémantiques », et donc l'usage lui-même dont la métaphore s'écarte. La même opération qui fait « voir le semblable » est aussi celle qui « enseigne le genre ». Cela aussi est chez Aristote. Mais s'il est vrai qu'on apprend ce qu'on ne sait pas encore, faire voir le semblable, c'est produire le genre dans la différence, et non pas encore au-dessus des différences, dans la transcendance du concept. C'est ce qu'Aristote signifiait par l'idée de « parenté générique ». La métaphore permet de surprendre ce stade préparatoire à la saisie conceptuelle parce que, dans le procès métaphorique, le mouvement vers le genre est arrêté par la résistance de la différence et en quelque sorte intercepté par la figure de rhétorique. C'est de cette manière que la métaphore révèle la dynamique à l'œuvre dans la constitution des champs sémantiques, la dynamique que Gadamer appelle la « métaphorique » fondamentale [1], et qui se confond avec la genèse du concept par similarité. C'est d'abord une ressemblance de famille qui rapproche les individus avant que la règle d'une classe logique les domine. La métaphore, figure de discours, présente de manière *ouverte*, par le moyen d'un conflit *entre* identité et différence, le procès qui, de manière *couverte*, engendre les aires sémantiques par fusion des différences *dans* l'identité.

Cette ultime généralisation nous permet de reprendre la discussion, laissée en suspens, du concept de procès métaphorique chez Roman Jakobson. Comme Roman Jakobson, en effet, mais en un sens différent de lui, nous formons un concept de « procès métaphorique » pour lequel le trope de la rhétorique joue le rôle de révélateur. Mais, à la différence de Roman Jakobson, ce qui dans la métaphore peut être généralisé, ce n'est pas son essence substitutive, mais son essence prédicative. Jakobson généralisait un phénomène sémiotique, la substitution d'un terme par un autre; nous généralisons un phénomène sémantique, l'assimilation l'une à l'autre de deux aires de signification par le moyen d'une attribution insolite. Du même coup, le « pôle métaphorique » du langage, étant d'essence nettement prédicative ou attributive, n'a pas pour contrepartie un pôle métonymique. La symétrie des deux pôles est rompue. La métonymie — un nom pour un autre nom — reste un procès sémiotique, peut-être même le phénomène substitutif par excellence dans le domaine des signes. La métaphore — attribution insolite — est un procès sémantique, au sens de Benveniste, peut-être même *le* phénomène *génétique* par excellence dans le plan de l'instance de discours;

1. Hans-Georg Gadamer, *Wahrheit und Methode*, IIIe partie, p. 406 et s.

d) Le même paradoxe de la vision et de la discursivité, qui a servi de modèle pour construire la relation de ressemblance, peut maintenant servir de guide pour résoudre la quatrième objection. Elle concerne le statut de la ressemblance comme présentation figurée, comme image dépeignant des relations abstraites. La question, on s'en souvient, est issue d'une remarque d'Aristote sur le pouvoir de la métaphore de « mettre sous les yeux »; et elle est posée dans toute son ampleur par la théorie iconique de Paul Henle et par la notion d' « image associée » de Michel Le Guern. Or on a vu aussi que, plus l'analyse sémantique se soumettait à une grammaire logique, plus elle se gardait de recourir à la notion d'image, jugée trop solidaire d'une mauvaise psychologie.

La question est précisément de savoir si le moment iconique de la métaphore est étranger à tout traitement sémantique et s'il n'est pas possible d'en rendre compte à partir de la structure paradoxale de la ressemblance. L'imagination n'aurait-elle pas affaire avec le conflit de l'identité et de la différence?

A vrai dire, nous ne parlons pas encore ici de l'imagination dans son aspect sensible, quasi sensuel, que nous considérerons dans le paragraphe suivant. Nous avons intérêt à mettre d'abord entre parenthèses ce noyau *non verbal* de l'imagination, c'est-à-dire l'imaginaire entendu au sens de quasi visuel, quasi auditif, quasi tactile, quasi olfactif. La seule manière d'aborder le problème de l'imagination en venant d'une théorie sémantique, c'est-à-dire du plan verbal, c'est de commencer par l'imagination productive, au sens kantien, et d'ajourner aussi longtemps que possible celui de l'imagination reproductive, de l'imaginaire. Traitée comme schème, l'image présente une dimension verbale; avant d'être le lieu des percepts fanés, elle est celui des significations naissantes. De même donc que le schème est la matrice de la catégorie, l'icône est celle de la nouvelle pertinence sémantique qui naît du démantèlement des aires sémantiques sous le choc de la contradiction.

Reliant ce nouveau fil au précédent écheveau, je suggère de dire que le moment iconique comporte un aspect verbal, en tant qu'il constitue la saisie de l'identique dans les différences et en dépit des différences, mais sur un mode préconceptuel. Ainsi éclairé par le schème kantien, le voir aristotélicien — « voir le semblable » — n'apparaît pas différent du moment iconique : enseigner le genre, saisir la parenté entre termes éloignés, c'est mettre sous les yeux. La métaphore apparaît alors comme le schématisme dans lequel se produit l'attribution métaphorique. Ce schématisme fait de l'imagination le lieu d'émergence du sens figuratif dans le jeu de l'identité et de la différence. Et la méta-

phore est ce lieu dans le discours où ce schématisme est visible, parce que l'identité et la différence ne sont pas confondues mais affrontées.

Cette notion d'un schématisme de l'attribution métaphorique permet en outre de reprendre à nouveaux frais une question en suspens : on se souvient qu'Aristote disait de la *lexis* qu'elle fait paraître le discours; et Fontanier comparait la figure au visage corporel; or l'idée d'un schématisme de l'attribution métaphorique rend assez bien compte de ce phénomène : le schème est ce qui fait paraître l'attribution, ce qui lui donne corps. C'est ce procès prédicatif qui « *fait image* ». C'est lui qui est porteur de l'analogie sémantique. Et c'est ainsi qu'il contribue à résoudre l'incompatibilité sémantique perçue au niveau du sens littéral.

Est-ce à dire que le problème posé par l'image soit entièrement résolu? Nous n'avons, à vrai dire, incorporé que l'aspect verbal de l'image, en tant que schème de la synthèse de l'identique et du différent. Qu'en est-il du *faire-voir* en tant que tel? Du « mettre sous les yeux »? De la figurabilité de la figure? Il faut l'avouer, l'analyse laisse un résidu qui est... l'image même!

Peut-être, néanmoins, nous appuyant sur le schématisme de l'imagination productive, sera-t-il possible, sinon d'incorporer l'image comme telle à la théorie sémantique, du moins d'explorer la frontière entre sémantique et psychologie où s'opère la jonction du verbal et du non verbal [1].

5. PSYCHO-LINGUISTIQUE DE LA MÉTAPHORE

Une manière radicale d'explorer la frontière de la sémantique et de la psychologie est d'y installer une discipline mixte, la *psycho-linguistique*. Le souci d'incorporer l'image à l'opération proprement sémantique de la métaphore n'est pas seul à en montrer la nécessité. La notion même de transposition, qui est le thème constant d'une théo-

1. Stanislas Breton, méditant sur l'œuvre de Rubina Giorgi, s'emploie d'une manière comparable à mettre en ordre l'imaginaire, le schème et l'image. Il subordonne ces trois termes au symbole, lequel, issu lui-même du problème de l'intervalle entre la « limite » et l' « illimité », met en mouvement une activité interprétante et ouvre un parcours. C'est ce parcours qui s'articule dans la triade susnommée : *l'imaginaire par le schème se fait image* (S. Breton, « Symbole, schème, imagination. Essai sur l'œuvre de R. Giorgi ». *Revue philosophique de Louvain*, fév. 1972, p. 63-92). La réflexion de S. Breton n'est pas sans parenté avec ma tentative pour ancrer l'image dans l'innovation sémantique. Toutefois la notion d'intervalle, présupposée par celle de symbole, met en jeu une pensée de la différence qui excède les limites de la présente étude et se rapporte davantage à l'ontologie articulée dans la VIIIe Étude.

rie des tropes, met en jeu des opérations qui légitiment un traitement mixte : psychologie *et* linguistique. C'est ce motif que nous prendrons en considération dans le présent paragraphe, reportant à la suite le traitement psycho-linguistique de l'*image* elle-même.

Le principe même d'une approche psycho-linguistique des opérations mises en jeu par la métaphore mérite examen. Ne va-t-on pas retomber dans un style de description et d'explication dont précisément la linguistique s'est à grand-peine libérée? Il n'en est rien ; la psycho-linguistique dont il va être question n'est pas pré-linguistique, mais post-linguistique : son propos est en effet de conjoindre dans une discipline nouvelle l'analyse componentielle des champs sémiques et les opérations de l'esprit qui parcourt ces champs. Cette discipline ne saurait donc tomber sous les critiques adressées jadis, à juste titre, à une psychologie dont le double défaut était de porter sur des contenus (image, concept) plus que sur des opérations, et de se faire une représentation mécanique des rapports entre ces contenus (telles les versions successives de l'association des idées). C'est une discipline inédite qui naît de l'apport d'une analyse sémique entièrement spécifique et d'une description d'opérations appréhendées à leur niveau sublinguistique.

En ce qui concerne les figures, Gaston Esnault [1] avait été un précurseur. Il avait aperçu que les opérations mises en jeu par les figures se réduisent à la capacité d'accroître ou de restreindre l'extension (c'est-à-dire le nombre d'entités auxquelles une notion s'applique) ou la compréhension (c'est-à-dire le nombre des caractères qui composent une notion). Selon lui la synecdoque n'était autre qu'une modification de l'extension, la métaphore et la métonymie une variation de la compréhension, la différence entre ces deux figures consistant en ce que la métonymie suit l'ordre des choses et procède analytiquement, tandis que la métaphore joue sur la compréhension sur un mode synthétique, intuitif, par une réaction qui part de l'imagination et atteint l'imagination; c'est pourquoi l'équivalence imaginative instaurée par la métaphore fait plus violence au réel que la métonymie qui respecte les liens inscrits dans les faits. Mais il manquait à Gaston Esnault l'outil méthodologique de la psycho-linguistique, c'est-à-dire, comme on vient de le dire, la conjonction d'une théorie des opérations et d'une théorie des champs.

L'ouvrage d'Albert Henry, *Métonymie et Métaphore* [2], tente de

1. Gaston Esnault, *L'Imagination populaire, métaphores occidentales*, Paris, PUF, 1925.
2. Albert Henry, *Métonymie et Métaphore*, Paris, éd. Klincksieck, 1971.

satisfaire à cette double requête, avec en outre un souci proprement stylistique sur lequel nous ne mettrons pas l'accent; en effet, « les fondements psycho-linguistiques » qu'il pose sont, à ses yeux, la « base indispensable d'une saine analyse stylistique » (21). Cet ouvrage est ainsi à la psycho-linguistique de la métaphore ce que celui de Hedwig Konrad était à la logico-linguistique. Selon Albert Henry, une seule opération de l'esprit est à l'œuvre dans la triade synecdoque-métonymie-métaphore; et cette opération se présente au degré simple dans la métonymie (et la synecdoque), au second degré dans la métaphore. C'est pourquoi il faut l'étudier d'abord dans la métonymie.

Cette opération, comme l'avait vu Gaston Esnault, est la synthèse perceptive qui permet à l'esprit de focaliser ou de diffuser son faisceau inquisiteur (23). Les figures ne sont que les manières diverses dont sont institutionnalisés, sur le plan linguistique, les effets de sens de cette opération unique.

Qu'en est-il de la métonymie, s'il est vrai qu'elle présente de façon simple l'opération? C'est ici qu'intervient l'analyse sémique empruntée à Pottier [1] et Greimas [2]. Si on appelle champ sémique l'ensemble des constituants élémentaires d'un concept-entité, un champ sémique peut être parcouru. « En métonymie, l'esprit, parcourant un champ sémique, focalise sur un des sèmes et désigne le concept-entité qui est l'objet de sa contemplation par le mot qui, en pure réalité linguistique, exprimerait ce sème, quand il est considéré en tant que concept-entité » (25). Ainsi dénommons-nous un *Louis* une pièce de monnaie à l'effigie du roi qui porte ce nom. Trois aspects sont donc à considérer : le fait de langue que constitue l'articulation du champ sémique, la « prise plus ou moins libre et plus ou moins heureuse qu'opère l'esprit » (25), et la dénomination de l'objet considéré par le sème sur lequel l'esprit s'est focalisé [3].

On voit l'intérêt pour notre propre recherche : en abordant le phénomène par le côté de l'opération et non pas seulement par celui de la structure, on est capable de distinguer, des figures mortes, les figures à l'état naissant, les métonymies nouvelles, qui mettent en jeu

1. Bernard Pottier, « Vers une sémantique moderne », in *Travaux de linguistique et de littérature*, publiés par le Centre de philologie et de littératures romanes de l'université de Strasbourg, t. II-1 (1964). *Présentation de la linguistique. Fondement d'une théorie.* Paris, Klincksieck, 1967.

2. A.-J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

3. Je laisse de côté la distinction entre métonymie et synecdoque, qui est ramenée par Albert Henry à la distinction, assez subtile, entre champ sémique et champ sémantique ou associatif (25-26) : « Métonymie et synecdoque sont des modalités d'une seule figure fondamentale : figure de focalisation et de contiguïté. Elles ne diffèrent pas par leur logique, mais par leur champ d'application » (26).

une « perception sélective en acte » (30), comme dans le mot de la Brinvilliers, disant de sa cassette à poisons « qu'il y avait dans cette boîte bien des successions ». La stylistique a beaucoup à attendre de cette discrimination fondée sur la différence des opérations [1].

En même temps peut être noté au passage le rôle de la prédication dans l'opération, par exemple quand le mot figuré est en position d'adjectif (avoir le vin *gai*) : « La prédication est le procédé linguistique qui permet au phénomène sémantique qu'est la métonymie de s'affirmer » (33). Nous n'oublierons pas ce trait dans nos critiques [2].

Tel est le « mécanisme créateur » de base : la focalisation sémique. Et telle est aussi l'expression simple de ce mécanisme au plan des figures : la métonymie.

En quel sens la métaphore est-elle, comme l'avait vu Esnault, une variante du même pouvoir de changer la compréhension? Ici encore ce précurseur manquait d'instruments techniques; c'est pourquoi il ne pouvait dépasser l'opposition purement psychologique entre mode analytique et mode synthétique, intuitif, imaginatif. Le relais linguistique permet de construire la métaphore sur la métonymie comme une métonymie double et superposée [3].

Prendre cette voie c'est ne pas en prendre une autre, celle de la tradition rhétorique, qui identifie la métaphore à une comparaison abrégée. Sur ce point l'auteur développe, avant Le Guern, l'argument que la comparaison n'est pas une figure, ne présentant aucun écart ni aucune substitution, qu'elle n'aboutit pas à une nouvelle dénomination, enfin qu'elle est une opération intellectuelle propre, qui laisse intacts les termes comparés (59-63).

La métaphore n'étant pas une comparaison abrégée, qu'est-ce qui permet de la considérer comme « la synthèse d'une double métonymie en court-circuit » (66)?

1. Ainsi peut être récusée l'appréciation de Charles Bally, dans le *Traité de stylistique française*, § 197, qui ne voulait voir dans les figures que « paresse de pensée » et « paresse d'expression ».

2. Je mets entre parenthèses les importants développements stylistiques qui s'établissent sur ce fondement psycho-linguistique. Je remarque seulement que l'étude des séries, par exemple chez Saint-John Perse, celle des dominantes, enfin l'intérêt porté à « l'adéquation tonale » — c'est-à-dire à la convenance au contexte — mettent en jeu la considération non plus d'un mot, ni même d'une phrase, mais d'une *œuvre* entière (49). Ce lien entre style et œuvre évoque des problèmes que nous ne retrouverons que dans la VIIe *Étude*.

3. Cl.-L. Estève, plus encore que G. Esnault, anticipe : « Toujours métonymie ou synecdoque, on le voit, la métaphore leur ajoute un transfert d'un objet à un autre, grâce à un caractère quelconque commun à tous deux ». Cl-.L. Estève, *Études philosophiques sur l'expression littéraire*, Paris, 1938; cité A. Henry, *op. cit.*, p. 65.

Pour le montrer, partons de la quatrième classe d'Aristote — la métaphore par analogie — que l'auteur tient pour la principale — (alors que Konrad, d'un point de vue logico-linguistique, mettait en avant le rapport d'espèce à espèce). Lorsque Victor Hugo écrit : *Malte avait trois cuirasses, ses forteresses, ses navires et la valeur de ses chevaliers*, il procède à une première métonymie en parcourant le champ sémique de la *forteresse* et en focalisant sur le sème *protéger;* il procède à une deuxième métonymie avec le mot *cuirasse;* puis il pose l'équivalence des deux caractères retenus; enfin l'équivalence pensée est exprimée par le nom de l'objet (*cuirasse*), c'est-à-dire par le symbole du champ sémique entier, qui possède le caractère en commun (*protéger*).

Mais en quoi consiste la synthèse? L'auteur offre ici une série de synonymes eux-mêmes métaphoriques comme l'étaient l'écran, le filtre, la lentille, la vision stéréoscopique des critiques de langue anglaise. On parlera, de la même façon, de « superposition métonymique créant dans le discours une synonymie subjective » (66). On représentera graphiquement cette superposition par deux plans (les champs sémiques), présentant deux centres de focalisation, et par une flèche traversant les deux plans en leurs deux centres; commentant le diagramme, on dira : « En métaphore il y a double focalisation et mise au point sur l'axe longitudinal de la perspective » (68). C'est très exactement la vision stéréoscopique de W. B. Stanford [1]. On peut compléter l'image en disant que le terme métaphorique « surcharge de toute sa compréhension propre — une partie en net, une partie en flou — le terme métaphorisé » (67); l'image de la surcharge conduit ainsi à celle de la « densité métaphorique » (67). C'est cette image qui règne dans la formule qui résume bien la thèse entière : « La seule figure fondamentale est la figure de contiguïté : au premier degré, elle se réalise en métonymie et en synecdoque; au deuxième degré, elle se multiplie et s'épaissit en métaphore » (69).

Au moment de proposer quelques réflexions critiques strictement appliquées à la base psycho-linguistique de l'ouvrage, je tiens à dire que je n'ai pas rendu la justice qu'il mérite à cet ouvrage qui ne se borne pas à poser ces fondements psycho-linguistiques, mais construit sur eux un édifice proprement stylistique. Je tiens à dire pourquoi j'ampute ainsi l'ouvrage de son couronnement et des analyses d'une richesse inégalée concernant « le statut stylistique de la métaphore » (114-139). Avec le point de vue stylistique, une nouvelle unité de dis-

1. William Bedell Stanford, *Greek Metaphor, Studies in Theory and Practice*, Oxford, Blackwell, 1936, p. 105.

cours est prise pour référence, l'*œuvre* littéraire. Or toute notre discussion se tient entre le mot et la phrase; de nouveaux problèmes sont expressément liés à ce changement d'échelle que nous réservons pour la septième étude. C'est pourquoi je me bornerai à signaler les analyses qui assurent la transition du niveau sémantique au niveau stylistique (sans que d'ailleurs l'ouvrage s'exprime sur le rapport entre psycho-linguistique et stylistique).

Comme pour la métonymie, le point de vue stylistique fait passer au premier plan la combinaison des figures; avec celles-ci des contrastes et des redondances s'affirment, des jumelages, des concaténations, des anneaux, des tresses, comme on en trouve chez Saint-John Perse. On rejoint par là l'analyse de la métaphore filée chez Riffaterre (121). L'intégration de ces complexes métaphoriques dans une œuvre se fait soit par l'intermédiaire d'une structure narrative, soit, plus simplement, par celui d'un vaste champ sémique métaphoriquement détaillé. C'est donc au plan de l'œuvre que peut être comprise l'appartenance de la métaphore à « un organisme stylistique complexe » (139). C'est à ce niveau aussi que se précise la valeur d'expression personnelle de la métaphore, sa fonction proprement poétique de langage indirect (130), sans oublier sa fonction purement intellective et dialectique (132). Ainsi faut-il tout un complexe métaphorique pour que, dans les deux quatrains des *Fleurs du Mal*, superbement analysés (135), la conjonction de deux figures (la *mer-chevelure* et le *navire-âme*) réalise « l'ouverture cosmique à partir de la chevelure jusqu'au ciel lointain » (*ibid.*). Il faut un poème entier pour ouvrir un monde et créer, « en convergence, l'harmonie d'un univers en mouvement » (*ibid.*). C'est ce genre de problèmes que nous renvoyons à la septième étude.

Ma critique ne porte aucunement sur le principe d'une psycho-linguistique de la métaphore. La méthode mixte, encore une fois, est parfaitement justifiée, d'une part par l'opération que constitue la transposition, d'autre part par la jonction entre cette opération et l'image. L'ouvrage que nous analysons ne donne guère occasion de considérer le deuxième enjeu; il est parfaitement approprié à une discussion du premier.

Je dirai plutôt que, dans le mixte de psychologie et de linguistique, seule une partie des ressources linguistiques est exploitée, à savoir l'analyse sémique, et une autre négligée, celle même que Jean Cohen avait reconnue, à savoir le domaine de l'impertinence et de la pertinence sémantique. La réduction de la métaphore à la métonymie est le fruit de ce mélange inégal entre théorie des opérations et théorie des champs sémiques, auquel manque un moment proprement sémantique.

Une remarque préalable, qui n'est peut-être qu'une querelle de mots et qui recevra plus de poids de la suite de la discussion : les deux opérations partielles de focalisation sur un sème, sur lesquelles s'édifie l'équivalence constitutive de la métaphore, sont-elles à rigoureusement parler des métonymies? Si l'on se reporte à la définition donnée plus haut, la métonymie n'est une figure que si la focalisation aboutit à un changement de nom; sinon, il n'y a plus écart, ni figure. Or ce n'est pas le cas ici : la métonymie n'est pas incorporée à la métaphore en tant que figure, mais seulement en tant que focalisation, abstraction faite de la dénomination nouvelle. Seule est donc figure la métaphore elle-même qui résulte du procès entier. Sans doute peut-on parler de focalisation métonymique (76) pour rappeler que la focalisation est la même que celle qui engendre la figure nommée métonymie; métaphore et métonymie n'en restent pas moins deux figures distinctes.

Mais la difficulté principale concerne le statut de l'équivalence elle-même, ce phénomène central que nous avons vu cerné par une série de métaphores expressives : superposition, surcharge, épaississement, et qui est appelé une fois, de façon plus directe, « identification intégrante » (71). C'est de l'identification intégrante que l'on attend une analyse psycho-linguistique, c'est-à-dire à la fois psychologique et linguistique. L'aspect linguistique ne saurait se réduire en effet à la dénomination, par application à la chose considérée, du « signe linguistique qui désigne tout le champ sémique » (69) : la substitution au niveau de l'expression, comme l'avait vu Vinsauf et après lui Konrad, est seulement l'acte terminal, fondé lui-même sur l'équivalence qui est l'acte essentiel. L'aspect linguistique ne saurait non plus se ramener à la double métonymie : l'équivalence va de soi quand la double métonymie est donnée; mais tout l'art de la métaphore est d'opérer le rapprochement qui met en mouvement la recherche des sèmes susceptibles d'identifier ce qui était « éloigné ». C'est donc l'opération d'équivalence qui motive le recours aux deux opérations partielles inexactement appelées métonymies; si l'esprit parcourt des champs sémiques et focalise sur tel ou tel sème, c'est parce que le procès entier est tendu, comme l'avait aperçu Jean Cohen, entre une impertinence à réduire et une nouvelle pertinence à instituer. Les deux « métonymies » sont seulement des phases abstraites d'un procès concret et réglé par le jeu de la distance et de la proximité. C'est pourquoi elles n'y sont pas en tant que figures, mais en tant que segments d'un procès dont l'unité est d'ordre sémantique (au sens que nous donnons à ce mot pour l'opposer à sémiologique).

Le caractère sémantique de l'identification intégrante, venons-nous

de suggérer, apparaît si on le met en rapport avec le caractère sémantique de la « distance » que le rapprochement annule. En ce sens, une psycho-linguistique de la métaphore devrait intégrer à sa théorie des opérations le concept d'impertinence sémantique. Mais, comme il manque à la théorie de Jean Cohen une analyse également sémantique de l'instauration de pertinence (à quoi ne satisfait pas l'idée d'un écart de langue réduisant un écart de discours [1]), c'est en retour l'identification intégrante d'Albert Henry qui peut répondre au concept manquant de nouvelle pertinence chez Jean Cohen.

Or ce nœud psycho-linguistique de l'équivalence, s'il n'est pas visé directement par l'étude du « mécanisme » de la métaphore, l'est indirectement par l'étude de sa « morphologie » qui fait l'objet d'un chapitre distinct (74-114). Cette étude, en effet, déplace nettement l'accent de la double métonymie vers l'équivalence elle-même des deux rapports métonymiques. On pourrait craindre, il est vrai, que la morphologie — précisément parce qu'elle est morphologie et non plus mécanisme — s'enferme dans une algèbre qui ne retient que la trace des opérations, surtout si elle prend pour fil le « nombre des termes exprimés » (85). L'auteur tient en effet l'équation $\frac{a}{b} = \frac{a'}{b'}$, où le métaphorisant proprement dit est toujours placé en *a*, pour « un schème de représentation pré-linguistique ou sublinguistique que l'expression va actualiser et remplir de substance » (82). Sur cette base toutes les possibilités théoriques sont épuisées par l'examen successif de la métaphore à quatre termes, à trois termes, à deux termes (voire à un terme). Ce schéma risque fort de ne contenir que la formule du problème résolu.

Et pourtant le détail de l'analyse laisse percer quelques traits moins formels de l'opération. Ainsi la métaphore à deux termes — comme nos remarques sur la métaphore *in praesentia* l'ont toujours vérifié par ailleurs — révèle quelque chose du ressort de l'équivalence qui la distingue d'une égalité mathématique. Formellement, la métaphore à deux termes comporte l'ellipse de deux termes du rapport complet; ces termes peuvent être *a* et *a'* : ainsi, dans *buisson ardent* (*a*) *de tes lèvres* (*a'*), il faut restituer l'*éclat des flammes* (*b*) *et le rouge* (*b'*). Les termes peuvent être *a* et *b'*, comme dans les formes au génitif, les métaphores verbales ou adjectives; soit *la mer lui sourit;* ici aussi on peut

1. L'écart de langue, chez Jean Cohen, serait plutôt à rapprocher du changement de dénomination dont Albert Henry et Hedwig Konrad ont montré qu'il résulte de la perception d'une identité entre les deux foyers superposés de deux champs sémiques.

compléter les quatre termes : *sourire* (*a*)/*homme* (*b*) = *briller* (*a'*)/*mer* (*b'*). Mais, si formellement la formule est celle de la métaphore à quatre termes, le fonctionnement de la métaphore à deux termes a quelque chose de spécifique en raison du lien institué entre les termes mis en présence; ainsi *a'* de *a* prend la valeur prédicative non d'identification, mais de subordination (91); *b'* de *a*, de son côté, reçoit une diversité de signification spécifiquement différente de l'identification : identité, caractérisation à base d'identité, appartenance, etc. Il est surtout remarquable qu'il n'y a « pas d'identification possible entre le substantif et le verbe ou l'adjectif » (93); la métaphore nominale *a* de *b'* est elle-même à rapprocher des métaphores verbale et adjectivale (94). Or il ne suffit pas d'invoquer ici la servitude linguistique, qui impose que le verbe s'appuie sur un substantif pris en son sens propre et soit ainsi seul métaphorisant, pour conclure que la métaphore verbale ou adjectivale ne constitue pas une catégorie métaphorique particulière (95); cette structure linguistique profonde explique seulement que le type normal d'une telle métaphore soit *ab'*; elle n'explique pas que la relation prédicative ne soit pas une identification. C'est ce trait qui la met à part. En généralisant, ni « est », ni « appeler », ni « nommer », ni « faire », ni « avoir pour » ou « donner pour » ne sont des identifications. Ces relations sont de la nature de la copule.

La « fusion sémantique proprement métaphorique » (108) se révèle finalement plus singulière que l'identité algébrique de deux rapports.

Une dernière notation nous mettra dans l'axe du second problème psycho-linguistique évoqué au début de ce paragraphe. A. Henry discerne trois moments dans « le problème central de l'expression métaphorique : la double opération métonymique, l'identification et l'illusion imaginative » (82). Nous avons discuté le rapport du second au premier moment. Il reste à aborder le rapport du troisième au second, qui n'est pas l'objet d'observations particulières dans la stylistique à fondement psycho-linguistique d'Albert Henry.

6. ICÔNE ET IMAGE

Une psycho-linguistique de l'illusion imaginative est-elle possible? Si, selon l'analyse du paragraphe 4, la sémantique s'arrête à l'aspect verbal de l'imagination, la psycho-linguistique peut-elle franchir cette borne et adjoindre à une théorie sémantique de la métaphore l'aspect proprement *sensible* de l'image? Cet aspect est celui que nous avons dû mettre entre parenthèses pour intégrer l'aspect de l'image le plus

proche du plan verbal, que nous avons appelé, en un langage quasi kantien, la schématisation métaphorique.

Je propose d'examiner ce problème à la lumière de l'intéressant ouvrage de Marcus B. Hester [1]. Ce travail, il est vrai, ne se désigne pas comme psycho-linguistique. Il est linguistique, au sens wittgensteinien du mot, et psychologique, au sens de la tradition anglo-américaine de la *Philosophy of Mind.* Néanmoins, le problème auquel il se rapporte — la jonction entre « *dire* » et « *voir comme...* » est psycho-linguistique au sens que nous avons dit au début du paragraphe précédent.

A première vue, cette tentative est orientée à contre-courant de la théorie sémantique exposée dans la troisième étude. Celle-ci s'opposait, non seulement à toute réduction de la métaphore à l'image mentale, mais à toute intrusion de l'image, considérée comme un facteur psychologique, dans une théorie sémantique conçue elle-même comme grammaire logique. C'est à ce prix que le jeu de la ressemblance a pu être contenu dans les limites de l'opération prédicative, donc du discours. Mais la question se pose de savoir si, à défaut d'aller de l'imaginaire au discours, on ne peut pas, et on ne doit pas tenter le trajet inverse et *tenir l'image pour le dernier moment d'une théorie sémantique* qui l'a récusée comme moment initial.

Cette question est appelée par l'analyse antérieure qui, sur un point essentiel, souffre d'un manque fondamental qui peut bien marquer la place en creux de l'image. Ce dont il n'a pas été encore rendu compte c'est du moment *sensible* de la métaphore; ce moment, chez Aristote, est désigné par le caractère de vivacité de la métaphore, par son pouvoir de mettre sous les yeux; chez Fontanier, il est implicite à la définition même de la métaphore qui présente une idée sous le signe d'une autre plus connue; Richards s'en approche également avec son idée du rapport *véhicule-teneur;* le *véhicule* est à la ressemblance de la *teneur*, non comme une idée l'est d'une autre, mais comme une image l'est d'une signification abstraite. Le moment de l'image est plus nettement reconnu par Paul Henle en liaison avec le caractère iconique de la métaphore. Dans la littérature de langue française, c'est Le Guern qui est allé le plus loin dans ce sens avec sa notion d' « image associée ». Mais c'est précisément ce côté concret et sensible du *véhicule* et de l'*icône* qui est éliminé dans la théorie de l'interaction de Max Black; seul subsiste, de la distinction de I. A. Richards, le rapport prédicatif *foyer-cadre* qui s'analyse lui-même en un « sujet principal » et un « sujet auxiliaire »; enfin, ni la notion de « système des lieux communs

1. Marcus B. Hester, *The Meaning of Poetic Metaphor*, La Haye, Mouton, 1967.

associés », selon Black, ni celle de « gamme des connotations », selon Beardsley, ne comportent nécessairement une référence à un déploiement d'images; toutes ces expressions désignent des aspects de la signification *verbale*. Il est vrai que mon plaidoyer pour la ressemblance s'est achevé sur une certaine réhabilitation du moment iconique de la métaphore; mais cette réhabilitation n'est pas allée au-delà de l'aspect verbal de l'icône, ni au-delà d'un concept purement logique de la ressemblance, conçue comme l'unité de l'identité et de la différence. Il est vrai aussi qu'avec le moment iconique est revenu un certain concept de l'imagination; mais ce concept de l'imagination a été prudemment restreint à l'imagination productrice kantienne; en ce sens, la notion d'un *schématisme de l'attribution métaphorique* n'enfreint pas les bornes d'une théorie sémantique, c'est-à-dire d'une théorie de la signification *verbale*.

Peut-on aller plus loin et adjoindre à une théorie sémantique l'élément sensible sans lequel l'imagination productrice elle-même ne serait pas imagination? On comprend la résistance que ce propos rencontre : ne va-t-on pas, ce faisant, rouvrir la porte de la bergerie sémantique au loup du psychologisme? L'objection est de poids. Mais ne faut-il pas aussi poser la question inverse : faudra-t-il laisser indéfiniment un fossé entre sémantique et psychologie? Or la théorie de la métaphore semble fournir l'occasion exemplaire de reconnaître leur frontière commune; en elle, en effet, s'opère de la manière singulière qu'on va dire la liaison entre un moment logique et un moment sensible ou, si l'on préfère, un moment *verbal* et un moment *non verbal;* à cette liaison, la métaphore doit la concrétude qui semble lui appartenir à titre essentiel. La crainte du psychologisme ne doit donc pas empêcher de rechercher, à la manière transcendantale de la critique kantienne, le point d'insertion du psychologique dans le sémantique, le point où, dans le langage même, sens et sensible s'articulent. Ma propre hypothèse de travail est que l'idée, élaborée ci-dessus, d'un schématisme de l'attribution constitue, à la frontière de la sémantique et de la psychologie, le point d'ancrage de l'imaginaire dans une théorie sémantique de la métaphore. C'est avec cette hypothèse en tête que j'aborde la théorie de Marcus B. Hester.

Cette théorie prend appui sur des analyses familières à la critique littéraire anglo-saxonne, appliquée au langage poétique en général plutôt qu'à la métaphore en particulier. Ces analyses ont en commun d'exalter l'aspect sensible, sensoriel, sensuel même du langage poétique, ce que précisément la grammaire logique de la métaphore écarte de son champ. De cette masse d'analyses, Marcus B. Hester retient trois thèmes principaux.

D'abord, le langage poétique présente une certaine « fusion » entre le sens et les sens, qui le distingue du langage non poétique où le caractère arbitraire et conventionnel du signe dégage, autant qu'il est possible, le sens du sensible. Ce premier trait constitue, aux yeux de Hester, une réfutation, ou tout au moins une rectification de la conception wittgensteinienne de la signification dans les *Investigations philosophiques* (cette théorie, longuement exposée dans le premier chapitre du livre, accentue la distance entre la signification et son porteur, et entre la signification et la chose). Wittgenstein, déclare Hester, n'a fait que la théorie du langage ordinaire à l'exclusion du langage poétique.

Deuxième thème : Dans le langage poétique, ce couple du sens et des sens tend à produire un objet clos sur soi, à la différence du langage ordinaire de caractère foncièrement référentiel; dans le langage poétique, le signe est *looked at* et non *looked through;* autrement dit, le langage, au lieu d'être traversé vers la réalité, devient lui-même « matériau » (*stuff*), comme le marbre pour le sculpteur; ce deuxième thème, remarquons-le en passant (mais nous y reviendrons longuement dans la septième étude), est proche de la caractérisation du « poétique » chez Jakobson, pour qui la fonction poétique consiste essentiellement dans l'accentuation du message comme tel aux dépens de la fonction référentielle.

Enfin — troisième trait —, cette fermeture sur soi du langage poétique lui permet d'articuler une expérience fictive; comme dit S. Langer [1], le langage poétique « présente l'expérience d'une vie virtuelle »; Northrop Frye appelle *mood* [2] ce sentiment à quoi un langage orienté de manière centripète et non centrifuge donne forme et qui n'est rien d'autre que cela même que ce langage articule.

Ces trois traits : fusion du sens et des sens —, épaisseur du langage devenu matériau —, virtualité de l'expérience articulée par ce langage non référentiel, peuvent être résumés dans une notion de l'icône sensiblement différente de celle de Paul Henle, à laquelle W. K. Wimsatt a donné un grand renom dans *The Verbal Icon* [3]. Telle l'icône du culte byzantin, l'icône verbale consiste dans cette fusion du sens et du sensible; elle est aussi cet objet dur, semblable à une sculpture, que devient le langage une fois dépouillé de sa fonction de référence

1. Susanne K. Langer, *Philosophy in a New Key*, New York, The New American Library, 1951, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1957.
2. Northrop Frye, *Anatomy of Criticism*, Princeton University Press, 1957.
3. W. K. Wimsatt et M. Beardsley, *The Verbal Icon*, University of Kentucky Press, 1954.

et réduit à son apparaître opaque; enfin, elle présente une expérience qui lui est entièrement immanente.

Marcus B. Hester adopte ce point de départ, mais pour infléchir d'une façon décisive la notion du sensible dans le sens de l'imaginaire. Cette rectification s'insère dans une très originale conception de la lecture, appliquée aussi bien au poème dans son ensemble qu'à la métaphore en quelque sorte locale; le poème, dit-il, est un « objet de lecture » (*Poem as a read object*, 117). L'auteur compare la lecture à l'*époché* husserlienne qui, en suspendant toute position de réalité naturelle, libère le droit originel de tous les *data;* la lecture, elle aussi, est un suspens de tout réel et une « ouverture active au texte » (131). C'est ce concept de lecture comme suspens et comme ouverture qui préside au complet réarrangement des thèmes antérieurs.

En ce qui concerne le premier thème, l'acte de lire atteste que le trait essentiel du langage poétique n'est pas la fusion du sens avec le son, mais la fusion du sens avec un flot d'images évoquées ou excitées; c'est cette fusion qui constitue la véritable « iconicité du sens » (*iconicity of sense*); par images, Hester entend, sans hésiter, les impressions sensorielles évoquées dans le souvenir ou, comme disent Wellek et Warren, quelques *vestigial representations of sensations* [1]; le langage poétique est ce jeu de langage, pour parler comme Wittgenstein, dans lequel le propos des mots est d'évoquer, d'exciter des images. Ce n'est pas seulement le sens et le son qui fonctionnent iconiquement l'un par rapport à l'autre, mais le sens lui-même est iconique par ce pouvoir de se développer en images. Cette iconicité présente bien les deux traits de l'acte de lire : le suspens et l'ouverture; d'une part l'image est, par excellence, l'œuvre de la neutralisation de la réalité naturelle; d'autre part, le déploiement de l'image est quelque chose qui « arrive » (*occurs*) et vers quoi le sens s'ouvre indéfiniment, donnant à l'interprétation un champ illimité; avec ce flux imagé, il est vrai de dire que lire c'est accorder son droit originel à tous les *data;* en poésie, l'ouverture au texte est l'ouverture à l'imaginaire que le sens libère.

La rectification du premier thème, emprunté à ce qu'on peut appeler la conception sensualiste de l'*icône verbale*, entraîne celle du second et celle du troisième thème. Cet objet clos sur soi, non référentiel, que décrivent Wimsatt, Northrop Frye et d'autres, c'est le sens investi dans l'imaginaire. Car rien n'est retiré du monde que l'imaginaire déchaîné par le sens; de ce point de vue, une théorie non référentielle

1. R. Wellek et A. Warren, *Theory of Literature*, New York, Harcourt, Brace and World, 1949, 1956. Trad fr. : *La Théorie littéraire*, éd. du Seuil, Paris, 1971.

du langage poétique n'est complète que si non seulement le métaphorique est identifié à l'iconique, mais si l'iconique est interprété comme le fictif en tant que tel; encore une fois, c'est l'*époché*, le suspens propre à l'imaginaire, qui retire à l'icône verbale toute référence au réel empirique. C'est aussi l'imaginaire, par son caractère de quasi-observation, qui soutient le caractère de quasi-expérience, d'expérience virtuelle, bref d'*illusion* qui s'attache à la lecture d'une œuvre poétique.

Dans la discussion qui suit, je laisserai entièrement de côté ces deux thèmes : la non-référence et le caractère d'expérience virtuelle. Ils concernent le problème de la référence, de la réalité et de la vérité, qu'on a décidé de mettre entre parenthèses en distinguant fortement le problème du sens du problème de la référence [1]. Aussi bien, la négation par Hester du caractère référentiel de la poésie n'est pas aussi dénuée d'ambiguïté qu'il paraît; la notion d'expérience virtuelle réintroduit indirectement une « *relatedness* » à la réalité, qui compense paradoxalement la différence et la distance au réel qui caractérisent l'icône verbale; Hester est même séduit, au passage, par la distinction proposée par Hospers entre *truth about* et *truth to* [2]. Quand, par exemple, Shakespeare assimile le temps à un mendiant, il est fidèle à la réalité profondément humaine du temps; il faut donc réserver la possibilité que la métaphore ne se borne pas à suspendre la réalité naturelle, mais qu'en ouvrant le sens du côté de l'imaginaire, elle l'ouvre aussi du côté d'une dimension de réalité qui ne coïncide pas avec ce que le langage ordinaire vise sous le nom de réalité naturelle. C'est la ligne que, pour ma part, je chercherai à prolonger dans la septième étude. On se bornera donc, suivant en cela une suggestion de Hester lui-même [3], au problème de signification à l'exclusion du problème de vérité. Cette délimitation du problème nous ramène du même coup dans les bornes du premier thème : la fusion du « sens » et des « sensa », entendue désormais comme un déploiement iconique du sens dans l'imaginaire.

La question de fond que pose l'introduction de l'image ou de l'imaginaire (Hester dit tour à tour *image* et *imagery*) dans une théorie de la métaphore concerne le statut d'un facteur sensible, donc non verbal, à l'intérieur d'une théorie sémantique. La difficulté est redoublée du fait que l'image, à la différence de la perception, ne peut être rapportée à une des réalités « publiques » et semble réintroduire

1. Sur sens et référence, cf. IIIe *Étude*, p. 97-98 et VIIe *Étude*.
2. John Hospers, *Meaning and Truth in the Arts*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1948.
3. M. B. Hester, *op. cit.*, p. 160-169.

la sorte d'expérience mentale « privée » que Wittgenstein, le maître avoué de Hester, condamne. Il importe donc de faire apparaître entre « sens » et « sensa » une liaison qui puisse être accordée avec la théorie sémantique.

Un premier trait de l'iconicité du sens paraît faciliter cet accord : les images, ainsi évoquées ou excitées, ne sont pas les images « libres » que la simple association des idées accolerait au sens, mais, pour reprendre une expression de Richards dans *The Principles of Literary Criticism*, ce sont des images « liées » (*tied*), c'est-à-dire « associées à la diction poétique » (118-19). L'iconicité, à la différence de la simple association, implique ce contrôle de l'image par le sens; en d'autres termes, c'est un imaginaire impliqué dans le langage lui-même; il fait partie du jeu de langage lui-même [1]. Cette notion d'un imaginaire lié par le sens s'accorde, me semble-t-il, avec l'idée de Kant que le schème est une méthode pour construire des images. L'icône verbale, au sens de Hester, est aussi une méthode pour construire des images. Le poète, en effet, est cet artisan qui suscite et modèle l'imaginaire par le seul jeu du langage.

Ce concept d'image « liée » lève-t-il entièrement l'objection de psychologisme? On peut en douter. La manière dont Hester explique dans le détail la fusion du *sens* aux *sensa*, même entendus comme images liées plutôt que comme sons réels, laisse le moment sensible très extérieur au moment verbal; pour rendre compte de l'aura d'images qui entoure les mots (143), il invoque, tour à tour, l'association dans la mémoire entre les mots et les images de leurs référents, puis les conventions historiques et culturelles qui font par exemple que le symbole chrétien de la Croix développe telle et telle chaîne d'images, puis la stylisation que l'intention de l'auteur impose au divers des images; toutes ces explications restent plus psychologiques que sémantiques.

L'explication la plus satisfaisante, la seule en tout cas qui puisse s'harmoniser avec la théorie sémantique, est celle que Marcus B. Hester rattache à la notion, d'origine wittgensteinienne, du « *voir comme* ». *Ce thème constitue l'apport positif de Hester à la théorie iconique de la métaphore.* C'est parce qu'il met expressément en jeu la ressemblance que j'ai pensé pouvoir le discuter au terme de cette étude.

Qu'est-ce que « voir comme »?

Le « voir comme » est un facteur révélé par l'acte de lire, dans la mesure même où celui-ci est « le mode sous lequel l'imaginaire est

1. Dans le même sens, M. Le Guern souligne que « l'image associée » est une connotation non libre, « obligée », *op. cit.*, p. 21.

réalisé » (21). Le « voir comme » est le lien positif entre *vehicle* et *tenor :* dans la métaphore poétique, le *vehicle* métaphorique est *comme* le *tenor;* d'un point de vue, mais non de tous les points de vue; expliquer une métaphore, c'est énumérer les sens appropriés dans lesquels le *vehicle* est « vu comme » le *tenor*. Le « voir comme » est la relation intuitive qui fait tenir ensemble le sens et l'image.

Chez Wittgenstein [1], le « voir comme » ne concernait ni la métaphore, ni même l'imagination, du moins dans son rapport au langage; considérant les figures ambiguës — par exemple celle où l'on peut voir aussi bien un lapin ou un canard —, Wittgenstein remarque que c'est une chose de dire : « je vois ceci » et une autre de dire : « je vois ceci comme »; et il ajoute : « voir ceci comme » c'est « avoir cette image »; le lien entre « voir comme » et imaginer apparaît plus nettement quand on passe à la forme impérative : on dira par exemple « imagine ceci », « maintenant, vois la figure comme ceci ». Dira-t-on que c'est une question d'interprétation? Non, dit Wittgenstein, car interpréter c'est faire une hypothèse qu'on puisse vérifier; il n'y a aucune hypothèse, ni aucune vérification; on dit, tout directement : « c'est un lapin ». Le « voir comme » est donc à demi pensée et à demi expérience. N'est-ce pas un mixte du même genre que présente l'iconicité du sens [2]?

A la suite de Virgil C. Aldrich [3], Hester propose d'éclairer l'un par l'autre le « voir comme » et la fonction imageante du langage en poésie; le « voir comme » de Wittgenstein se prête à cette transposition par son côté imaginatif; inversement, la pensée en poésie est, selon l'expression d'Aldrich, *a picture thinking*; or, ce pouvoir « pictural » du langage consiste aussi à « voir un aspect ». Dans le cas de la métaphore, dépeindre le temps sous les traits d'un mendiant, c'est voir le temps comme un mendiant: c'est ce que nous faisons quand nous lisons la métaphore; lire, c'est établir une relation telle que X est comme Y en quelques sens, mais non en tous.

Il est vrai que la transposition de l'analyse de Wittgenstein à la métaphore introduit un important changement : dans le cas de l'image ambiguë, il y a une *Gestalt* (B) qui permet de voir soit une figure A, soit une autre figure C: le problème est donc, étant donné B, de construire A ou C. Dans le cas de la métaphore, A et C sont donnés à la

1. L. Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, IIe partie, § XI.
2. On retrouve la distinction de M. Le Guern entre comparaison logique et analogie sémantique.
3. Virgil C. Aldrich, « Image-Mongering and Image-Management », in *Philosophy and Phenomenological Research*, XXIII (septembre 1962), « Pictorial Meaning, Picture-Thinking and Wittgenstein's Theory of aspects », *Mind*, 67, janvier 1958, p. 75-76.

lecture : ce sont le *tenor* et le *vehicle;* ce qu'il faut construire, c'est l'élément commun B, la *Gestalt*, à savoir le point de vue sous lequel A et C sont semblables.

Quoi qu'il en soit de ce renversement, le « voir comme » offre le chaînon manquant dans la chaîne de l'explication; le « voir comme » est la face sensible du langage poétique; mi-pensée, mi-expérience, le « voir comme » est la relation intuitive qui fait tenir ensemble le sens et l'image. Comment? Essentiellement par son caractère sélectif. « Mais voir comme... est un acte-expérience de caractère intuitif, par lequel on choisit, dans le flot quasi sensoriel de l'imaginaire que l'on a en lisant la métaphore, les aspects appropriés de cet imaginaire » (180). Cette définition dit l'essentiel. « Voir comme », c'est à la fois une expérience et un acte; car, d'une part, le flot des images échappe à tout contrôle volontaire : l'image survient, advient, et nulle règle n'apprend à « avoir des images »; on voit ou on ne voit pas; le talent intuitif de « voir comme » (182) ne s'apprend pas; tout au plus peut-il être aidé, comme quand on aide à voir l'œil du lapin dans la figure ambiguë. D'autre part, « voir comme » est un acte : comprendre, c'est faire quelque chose; l'image, a-t-on dit plus haut, n'est pas libre mais liée; et en effet le « voir comme » ordonne le flux, règle le déploiement iconique. C'est de cette manière que l'expérience-acte du « voir comme » assure l'implication de l'imaginaire dans la signification métaphorique : *the same imagery which occurs also means* (188).

Ainsi le « voir comme » mis en œuvre dans l'acte de lire assure la jonction entre le sens verbal et la plénitude imagière. Et cette jonction n'est plus quelque chose d'extérieur au langage, puisqu'elle peut être réfléchie comme une relation, qui est précisément la ressemblance; non plus la ressemblance entre deux idées, mais celle même qu'institue le « voir comme »; le semblable, dit fortement Hester, est ce qui résulte de l'acte-expérience de « voir comme ». « *Voir comme* » définit la ressemblance et non l'inverse (183). Cette antécédance du « voir comme » sur la relation de ressemblance est propre au jeu de langage dans lequel le sens fonctionne de manière iconique. C'est pourquoi le « voir comme » peut réussir ou échouer : échouer, comme dans les métaphores forcées, parce qu'inconsistantes ou fortuites, ou, au contraire, comme dans les métaphores banales et usées; réussir, comme dans celles qui ménagent la surprise de la trouvaille.

Ainsi le « voir comme » joue très exactement le rôle du schème qui unit le concept *vide* et l'impression *aveugle;* par son caractère de demi-pensée et de demi-expérience, il joint la lumière du sens à la plénitude de l'image. Le non-verbal et le verbal sont ainsi étroitement unis au sein de la fonction imageante du langage.

Outre ce rôle de pont entre le verbal et le quasi-visuel, le « voir comme » assure une autre fonction de médiation : la théorie sémantique, on s'en souvient, met l'accent sur la tension entre les termes de l'énoncé, tension entretenue par la contradiction au plan littéral. C'est avec la métaphore banale, voire morte, que la tension avec le corps de nos connaissances disparaît. Peut-être aussi avec le mythe, si l'on admet, comme Cassirer, que le mythe représente un niveau de conscience où la tension avec le corps de nos connaissances n'est pas encore apparue. Dans la métaphore vive, cette tension est essentielle; quand le poète Gerald Manley Hopkins dit : « *Oh! The mind, mind has mountains* » le lecteur sait que l'esprit n'a pas de montagnes; le *n'est pas* littéral accompagne le *est* métaphorique. Nous y reviendrons longuement dans la septième étude. Or une théorie de la fusion du sens et du sensible, prise avant la révision proposée par Hester, paraît incompatible avec ce caractère de tension entre sens métaphorique et sens littéral. En revanche, une fois réinterprétée à partir du « voir comme », la théorie de la fusion est parfaitement compatible avec la théorie de l'interaction et de la tension. Voir X *comme* Y enveloppe X n'est *pas* Y; voir le temps *comme* un mendiant, c'est précisément savoir aussi que le temps n'est pas un mendiant; les frontières de sens sont transgressées, mais non abolies. Owen Barfield a bien dépeint la métaphore : « *a deliberate yoking of unlikes by an individual artificer* [1] ». Hester est donc justifié à dire que le « *voir comme* » permet d'harmoniser une théorie de la tension et une théorie de la fusion. Pour ma part, j'irai plus loin; je dirai que la *fusion* du sens et de l'imaginaire, caractéristique du « sens iconisé », est la contrepartie nécessaire d'une théorie de l'interaction.

Le sens métaphorique, on l'a vu, n'est pas l'énigme elle-même, la simple collision sémantique, mais la solution de l'énigme, l'instauration de la nouvelle pertinence sémantique. A cet égard, l'interaction ne désigne que la *diaphora*. L'*epiphora* proprement dite est autre chose. Or elle ne peut se faire sans fusion, sans passage intuitif. Le secret de l'épiphore paraît bien alors résider dans la nature iconique du passage intuitif. Le sens métaphorique en tant que tel se nourrit dans l'épaisseur de l'imaginaire libéré par le poème.

S'il en est bien ainsi, le *voir comme...* désigne la médiation *non verbale* de l'énoncé métaphorique. Ce disant, la sémantique reconnaît sa frontière; et, ce faisant, elle achève son œuvre.

1. Owen Barfield, *Poetic Diction : A Study in Meaning*, New York, McGraw Hill, 1928, 1964², p. 81; cité par Hester, *op. cit.* p. 27.

Si la sémantique rencontre ici sa limite, une *phénoménologie de l'imagination*, comme celle de Gaston Bachelard [1], pourrait prendre le relais de la psycho-linguistique et en répercuter l'élan dans des zones où le non-verbal l'emporte sur le verbal. Mais, c'est encore la sémantique du verbe poétique qui se fait entendre dans ces profondeurs. Nous avons appris de Gaston Bachelard que l'image n'est pas un résidu de l'impression, mais une aurore de parole : « L'image poétique nous met à l'origine de l'être parlant [2]. » C'est le poème qui engendre l'image : l'image poétique « devient un être nouveau de notre langage, elle nous exprime en nous faisant ce qu'elle exprime, autrement dit elle est à la fois un devenir d'expression et un devenir de notre être. Ici, l'expression crée de l'être... Nous n'arrivons pas à méditer dans une région qui serait avant le langage [3] ».

Si donc la phénoménologie de l'imagination s'étend au-delà de la psycho-linguistique et même de la description du voir-comme, c'est qu'elle suit le fil du « retentissement [4] » de l'image poétique dans la profondeur de l'existence. L'image poétique devient une « origine psychique ». Ce qui était « un nouvel être du langage » devient un « accroissement de conscience », mieux, une « croissance d'être [5] ». Jusque dans la « poétique psychologique », jusque dans les « rêveries sur la rêverie », le psychisme reste « enseigné » par le verbe poétique. Même alors, il faut dire :

« Oui, vraiment, les mots rêvent [6]. »

1. G. Bachelard, *La Poétique de l'espace*, PUF, 1957, Introduction p. 1-21. *La Poétique de la rêverie*, PUF, 1960, Introduction, p. 1-23.
2. *La Poétique de l'espace*, p. 7.
3. *Ibid.* Et encore : « La nouveauté essentielle de l'image poétique pose le problème de la créativité, de l'être parlant. Par cette créativité, la conscience imaginante se trouve être, très simplement mais très purement, une origine. C'est à dégager cette valeur d'origine de diverses images poétiques que doit s'attacher, dans une étude de l'imagination, une phénoménologie de l'imagination poétique » (*ibid.*, p. 8).
4. Le terme et le thème sont empruntés à E. Minkowski, *Vers une cosmologie*, chap. IX.
5. *La Poétique de la rêverie*, p. 2-5.
6. *La Poétique de la rêverie*, p. 16.

SEPTIÈME ÉTUDE

Métaphore et référence

A Mircea Eliade.

Que dit l'énoncé métaphorique sur la réalité?

Avec cette question, nous franchissons le seuil du *sens* vers la *référence* du discours. Mais la question elle-même a-t-elle un sens? C'est ce qu'il importe d'abord d'établir.

1. LES POSTULATS DE LA RÉFÉRENCE

La question de la référence peut être posée à deux niveaux différents : celui de la sémantique et celui de l'herméneutique. Au premier niveau, elle ne concerne que des entités de discours du rang de la phrase. Au second niveau elle s'adresse à des entités de plus grande dimension que la phrase. C'est à ce niveau que le problème prend toute son extension.

En tant que postulat de la sémantique, l'exigence de référence suppose acquise la distinction entre sémiotique et sémantique, que les précédentes études ont déjà mise en œuvre. Cette distinction, on l'a vu, met d'abord en relief le caractère essentiellement synthétique de l'opération centrale du discours, à savoir la prédication; et oppose cette opération au simple jeu de différences et d'oppositions entre signifiants et entre signifiés dans le code phonologique et dans le code lexical d'une langue donnée. Elle signifie en outre que l'*intenté* du discours, corrélat de la phrase entière, est irréductible à ce qu'on appelle en sémiotique le signifié, qui n'est que la contrepartie du signifiant d'un signe à l'intérieur du code de la langue. Troisième implication de la distinction entre sémiotique et sémantique qui nous importe ici : sur la base de l'acte prédicatif, l'intenté du discours vise un réel extra-linguistique qui est son référent. Alors que le signe ne renvoie qu'à d'autres signes dans l'immanence d'un système, le discours est au sujet des choses. Le signe diffère du signe, le discours se réfère au monde. La différence est sémiotique, la référence est sémantique :

« A aucun moment, en sémiotique, on ne s'occupe de la relation du signe avec les choses dénotées, ni des rapports entre la langue et le monde [1]. » Mais il faut aller plus loin que la simple opposition entre le point de vue sémiotique et le point de vue sémantique, et subordonner nettement le premier au second; les deux plans du signe et du discours ne sont pas seulement distincts, le premier est une abstraction du second; c'est à son usage dans le discours que le signe doit en dernière analyse son sens même de signe; comment saurions-nous qu'un signe *vaut pour...*, s'il ne recevait pas, de son *emploi* dans le discours, sa visée, qui le rapporte à cela même *pour quoi* il vaut? La sémiotique, en tant qu'elle se tient dans la clôture du monde des signes, est une abstraction sur la *sémantique*, qui met en rapport la constitution interne du sens avec la visée transcendante de la référence.

Cette distinction du sens et de la référence, que Benveniste établit dans toute sa généralité, avait déjà été introduite par Gottlob Frege, mais dans les limites d'une théorie logique. Notre hypothèse de travail est que la distinction fregéenne vaut en principe pour tout discours.

On se rappelle la distinction que Frege énonçait comme celle du *Sinn* (sens) et de la *Bedeutung* (référence ou dénotation [2]). Le sens est *ce que* dit la proposition; la référence ou la dénotation, *ce sur quoi* est dit le sens. Ce qu'il faut donc penser, dit Frege, c'est « le lien régulier entre le signe, son sens et sa dénotation » (trad. fr., 104). Ce lien régulier est « tel qu'au signe correspond un sens déterminé et au sens une dénotation déterminée, tandis qu'une seule dénotation (un seul objet) est susceptible de plus d'un signe » (*ibid.*). Ainsi, « la dénotation d' « étoile du soir » et celle d' « étoile du matin » seraient la même, mais leur sens serait différent » (103). Cette absence d'une relation terme à terme entre sens et référence est caractéristique des langues vulgaires et distingue celles-ci d'un système de signes parfaits. Qu'il puisse ne correspondre aucune dénotation au sens d'une expression grammaticalement bien construite, n'infirme pas la distinction; car n'avoir pas de dénotation est encore un trait de dénotation, qui confirme que la question de la dénotation est toujours ouverte par celle du sens.

On objectera que Frege, à la différence de Benveniste, applique

1. É. Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », *Le Langage, Acte du XIIIe Congrès des sociétés philosophiques de langue française*, Neuchâtel, éd. La Baconnière, 1967, p. 35.

2. G. Frege, « Ueber Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 1892; trad. fr. : « Sens et dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, éd. du Seuil, 1971; trad. angl. : « On sense and reference », in *Philosophical Writings of Gottlob Frege*, Oxford, Blackwell, 1952.

sa distinction d'abord aux mots et plus précisément *aux noms propres*, et non à la proposition entière, c'est-à-dire, dans le langage de Benveniste, à l'intenté de la phrase entière. Ce qu'il définit d'abord, en effet, c'est la dénotation du nom propre, qui est « l'objet même que nous désignons par ce nom » (106). L'énoncé entier, considéré du point de vue de sa dénotation, joue le rôle d'un nom propre à l'égard de l'état de choses qu'il « désigne ». Ce qui permet d'écrire : « Un nom propre (mot, signe, combinaison de signes, expression) exprime son sens, dénote ou désigne sa dénotation » (107). En effet, quand nous prononçons un nom propre — la lune — nous ne nous bornons pas à parler de notre représentation (c'est-à-dire d'un événement mental daté); mais « nous ne nous contentons pas non plus du sens » (c'est-à-dire de l'objet idéal, irréductible à tout événement mental); en outre « nous supposons une dénotation » (107). C'est cette supposition qui, précisément, nous porte à l'erreur; mais, si nous nous trompons, c'est bien parce que la demande d'une dénotation appartient au « dessein tacitement impliqué dans la parole et la pensée » (108). Ce dessein, c'est le « désir de la vérité » : « c'est donc la recherche et le désir de la vérité qui nous poussent à passer du sens à la dénotation » (109). Ce désir de la vérité anime la proposition entière en tant qu'elle est assimilable à un nom propre; mais c'est par l'intermédiaire du nom propre que, pour Frege, la proposition a une dénotation : « Car le prédicat est affirmé ou nié de la dénotation de ce nom. Si l'on n'accorde pas la dénotation, on ne peut pas non plus lui attribuer ou lui dénier un prédicat » (109).

L'opposition entre Benveniste et Frege n'est donc pas totale. Pour Frege, la dénotation se communique du nom propre à la proposition entière qui devient, quant à la dénotation, le nom propre d'un état de choses. Pour Benveniste, la dénotation se communique de la phrase entière au mot, par répartition à l'intérieur du syntagme. Le mot, par son *emploi*, revêt une valeur sémantique, qui est son sens particulier dans *cet* emploi. Alors le mot a un référent, « qui est l'objet particulier auquel le mot correspond dans le concret de la circonstance ou de l'usage [1] ». Mot et phrase sont donc les deux pôles de la même entité sémantique; c'est conjointement qu'ils ont sens (toujours dans l'acception sémantique) et référence.

Les deux conceptions de la référence sont complémentaires et réciproques : qu'on s'élève, par composition synthétique, du nom propre vers la proposition, ou qu'on descende, par dissociation analytique, de l'énoncé jusqu'à l'unité sémantique du mot. En se croisant,

1. É. Benveniste, *op. cit.*, p. 37.

les deux interprétations de la référence font apparaître la constitution polaire de la référence elle-même, qui peut être appelée l'*objet*, si on considère le référent du nom, ou l'*état de choses*, si on considère le référent de l'énoncé entier.

Le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein [1] donne une représentation exacte de cette polarité du référent : il définit le monde comme totalité de faits (*Tatsachen*), non de choses (*Dinge*) (I, 1); puis il définit le fait comme « l'existence d'états de choses » (*das Bestehen von Sachverhalten*) » (2, 0); et il pose que l'état de choses est une combinaison d'objets (choses) (*eine Verbindung von Gegenständen, Sachen, Dingen*) » (2, 01). Le couple objet-état de choses répond ainsi, du côté du monde, au couple nom-énoncé dans le langage. Strawson, dans les *Individus* [2], revient au contraire à la position stricte de Frege : la référence est liée à la fonction d'identification singulière, elle-même *portée par* le nom logiquement *propre;* le prédicat, qui n'identifie pas, mais caractérise, ne se réfère en tant que tel à rien qui soit : ce fut même l'erreur des réalistes, dans la querelle des universaux, d'accorder une valeur d'existence à des prédicats; l'asymétrie est totale entre fonction identifiante et fonction prédicative; la première seule pose une question d'existence; la seconde, non. Ainsi donc, c'est à travers la fonction d'identification singulière d'un de ses termes que la proposition se réfère globalement à quelque chose. John Searle, dans *Speech Acts* [3], n'hésite pas à présenter en forme de postulat la thèse que quelque chose doit être pour que quelque chose puisse être identifié. Cette postulation d'existence comme fondement d'identification est, en dernière analyse, ce que Frege avait en vue quand il disait : nous ne nous contentons pas du sens, nous supposons une dénotation.

Or le postulat de la référence exige une élaboration distincte lorsqu'il concerne les entités particulières de discours qu'on appelle des « textes », donc des compositions de plus grande extension que la phrase. La question relève désormais de l'herméneutique plutôt que de la sémantique, pour laquelle la phrase est à la fois la première et la dernière entité.

La question de la référence se pose ici dans des termes singulièrement plus complexes, certains textes, dits littéraires, semblant faire exception à la demande de référence exprimée par le précédent postulat.

1. L. Wittgenstein, *Logisch-philosophische Abhandlung*, 1922.
2. P. F. Strawson, *Individuals. An Essay in Descriptive Metaphysics*, Londres, Methuen, 1959; trad. fr. : *Les Individus*, éd. du Seuil, 1973 (Ire partie, chap. I, § 1).
3. J. Searle, *Speech Acts*, Cambridge University Press, 1969; trad. fr. : *Les Actes de langage*, Hermann, 1972 (Ire partie, chap. IV, § 2 : Axiomes de référence).

Le texte est une entité complexe de discours dont les caractères ne se réduisent pas à ceux de l'unité de discours ou phrase. Par texte, je n'entends pas seulement ni même principalement l'écriture, bien que l'écriture pose par elle-même des problèmes originaux qui intéressent directement le sort de la référence; j'entends, par priorité, la production du discours comme une œuvre. Avec l'œuvre, comme le mot l'indique, de nouvelles catégories entrent dans le champ du discours, essentiellement des catégories pratiques, des catégories de la production et du travail. D'abord, le discours est le siège d'un travail de composition, ou de « disposition » — pour reprendre le mot de l'ancienne rhétorique —, qui fait d'un poème ou d'un roman une totalité irréductible à une simple somme de phrases. Ensuite, cette « disposition » obéit à des règles formelles, à une codification, qui n'est plus de langue, mais de discours, et qui fait de celui-ci ce que nous venons d'appeler un poème ou un roman. Ce code est celui des « genres » littéraires, c'est-à-dire des genres qui règlent la praxis du texte. Enfin, cette production codifiée se termine dans une œuvre singulière : tel poème, tel roman. Ce troisième trait est finalement le plus important; on peut l'appeler le style, en entendant par là, avec G. G. Granger [1], ce qui fait de l'œuvre une individualité singulière; il est le plus important parce que c'est lui qui distingue de façon irréductible les catégories pratiques des catégories théoriques; Granger rappelle à cet égard un texte fameux d'Aristote, selon lequel produire, c'est produire des singularités [2]; en retour, une singularité, inaccessible à la considération théorique qui s'arrête à la dernière espèce, est le corrélat d'un faire.

Telle est donc la chose à laquelle s'adresse le travail d'interprétation : c'est le texte comme œuvre : disposition, appartenance à des genres, effectuation dans un style singulier, sont les catégories propres à la production du discours comme œuvre.

Cette réalisation spécifique du discours appelle une reformulation appropriée du postulat de la référence. A première vue, il semblerait suffisant de reformuler le concept fregéen de référence en substituant seulement un mot à l'autre; au lieu de dire : nous ne nous contentons pas du sens, nous supposons en outre la dénotation, — nous dirons : nous ne nous contentons pas de la structure de l'œuvre, nous suppo-

1. G. G. Granger, *Essai d'une philosophie du style*, éd. A. Colin, 1968.

2. L'auteur place en épigraphe de son ouvrage ce texte tiré de la *Métaphysique* d'Aristote (A 981 *a* 15) : « Toute pratique et toute production portent sur l'individuel : ce n'est pas l'homme, en effet, que guérit le médecin, sinon par accident, mais Callias ou Socrate, ou quelque autre individu ainsi désigné, qui se trouve être, en même temps, homme. »

sons un monde de l'œuvre. La structure de l'œuvre en effet est son sens, le monde de l'œuvre sa dénotation. Cette simple substitution de termes suffit en première approximation; l'herméneutique n'est pas autre chose que la théorie qui règle la transition de la structure de l'œuvre au monde de l'œuvre. Interpréter une œuvre, c'est déployer le monde auquel elle se réfère en vertu de sa « disposition », de son « genre » et de son « style ». Dans un autre ouvrage, j'oppose ce postulat à la conception romantique et psychologisante de l'herméneutique issue de Schleiermacher et de Dilthey, pour qui la loi suprême de l'interprétation est la recherche d'une congénialité entre l'âme de l'auteur et celle du lecteur. A cette quête souvent impossible, toujours égarante, d'une intention cachée derrière l'œuvre, j'oppose une quête qui s'adresse au monde déployé devant l'œuvre. Dans le présent travail, la querelle avec l'herméneutique romantique n'est pas en cause, mais le droit de passer de la structure, qui est à l'œuvre complexe ce que le sens est à l'énoncé simple, au monde de l'œuvre, qui est à celle-ci ce que la dénotation est à l'énoncé.

Ce passage requiert une justification distincte en raison de la nature spécifique de certaines œuvres, celles qu'on appelle « littéraires ». La production du discours comme « littérature » signifie très précisément que le rapport du sens à la référence est *suspendu*. La « littérature » serait cette sorte de discours qui n'a plus de dénotation, mais seulement des connotations. Cette objection ne tire pas seulement argument, comme on le verra plus loin, d'un examen interne de l'œuvre littéraire, mais de la théorie même de la dénotation chez Frege. Celle-ci comporte en effet un principe interne de limitation qui définit son concept même de vérité. Le désir de vérité qui pousse à avancer du sens vers la dénotation n'est expressément accordé par Frege qu'aux énoncés de la science, et paraît bien être refusé à ceux de la poésie. Considérant l'exemple de l'épopée, Frege tient que le nom propre « Ulysse » est sans dénotation : « Seuls, dit-il, le sens des propositions et les représentations ou sentiments que ce sens éveille tiennent l'attention captive » (*op. cit.*, 109); le plaisir artistique, à la différence de l'examen scientifique, semble donc lié à des « sens » dénués de « dénotation ».

Toute mon entreprise vise à lever cette limitation de la dénotation aux énoncés scientifiques. C'est pourquoi elle implique une discussion distincte appropriée à l'œuvre littéraire, et une seconde formulation du postulat de la référence, plus complexe que la première qui doublait simplement le postulat général selon lequel tout sens appelle référence ou dénotation. Celle-ci s'énonce ainsi : par sa structure propre, l'œuvre littéraire ne déploie un monde que sous la condition que soit

suspendue la référence du discours descriptif. Ou, pour le dire autrement : dans l'œuvre littéraire, le discours déploie sa dénotation comme une dénotation de second rang, à la faveur de la suspension de la dénotation de premier rang du discours.

Ce postulat nous ramène au problème de la métaphore. Il se peut en effet que l'énoncé métaphorique soit précisément celui qui montre en clair ce rapport entre référence suspendue et référence déployée. De même que l'énoncé métaphorique est celui qui conquiert son sens comme métaphorique sur les ruines du sens littéral, il est aussi celui qui acquiert sa référence sur les ruines de ce qu'on peut appeler, par symétrie, sa référence littérale. S'il est vrai que c'est dans une interprétation que sens littéral et sens métaphorique se distinguent et s'articulent, c'est aussi dans une interprétation que, à la faveur de la suspension de la dénotation de premier rang, est libérée une dénotation de second rang, qui est proprement la dénotation métaphorique.

Je réserve pour la huitième étude la question de savoir si, dans ce processus, nos concepts de réalité, de monde, de vérité ne vacillent pas. Car, savons-nous ce que signifient réalité, monde, vérité?

2. PLAIDOYER CONTRE LA RÉFÉRENCE

Que l'énoncé métaphorique puisse élever une prétention à la vérité, rencontre des objections considérables qui ne se réduisent pas au préjugé issu de la conception rhétorique discutée dans les études antérieures, à savoir que la métaphore, ne comportant aucune information nouvelle, est purement ornementale. La stratégie de langage qui caractérise la production du discours en forme de « poème » semble constituer, en tant que telle, un formidable *contre-exemple*, qui conteste l'universalité du rapport référentiel du langage à la réalité.

Cette stratégie de langage n'apparaît précisément que si l'on considère non plus des unités de discours, des phrases, mais des totalités de discours, des œuvres. La question de la référence se joue ici au niveau non de chaque phrase, mais du « poème » considéré selon les trois critères de l'œuvre : « disposition », subordination à un « genre », production d'une entité « singulière ». Si l'énoncé métaphorique doit avoir une référence, c'est par la médiation du « poème » en tant que totalité ordonnée, générique et singulière. Autrement dit, c'est pour autant que la métaphore est un « poème en miniature », selon le mot de Beardsley [1], qu'elle dit quelque chose sur quelque chose.

1. M. C. Beardsley, *Aesthetics*, New York, Harcourt, Brace and World, 1958, p. 134.

Or la stratégie de langage propre à la poésie, c'est-à-dire à la production du poème, paraît bien consister dans la constitution d'un sens qui intercepte la référence, et, à la limite, abolit la réalité.

Le niveau propre de l'argument est celui de la « critique littéraire », c'est-à-dire d'une discipline à l'échelle du discours réalisé comme œuvre. Or la critique littéraire tire ici argument d'une analyse purement linguistique de la fonction poétique, que Roman Jakobson place dans le cadre plus général de la communication langagière. Comme on sait, Roman Jakobson [1], dans un souci puissamment synthétique, a tenté d'embrasser la totalité des phénomènes linguistiques à partir des « facteurs » qui contribuent au procès de la communication verbale; aux six « facteurs » de la communication — destinateur, destinataire, code, message, contact, contexte —, il fait correspondre six « fonctions », selon que l'accent est mis de manière prédominante sur l'un ou sur l'autre : « La structure verbale d'un message dépend avant tout d'une fonction prédominante, mais non point exclusive » (*op. cit.*, 214). Ainsi, au destinateur correspond la fonction émotive; au destinataire, la fonction conative; au contact, la fonction phatique; au code, la fonction métalinguistique; au contexte, la fonction référentielle. Quant à la fonction « poétique » — celle qui nous intéresse —, elle correspond à la mise en relief du message pour lui-même (*for its own sake*) : « Cette fonction, qui met en évidence le côté palpable des signes, approfondit par là même la dichotomie fondamentale des signes et des objets » (218). Cette définition place d'emblée la fonction poétique du langage en opposition avec la fonction référentielle par laquelle le message est orienté vers le contexte non linguistique.

Deux remarques s'imposent avant d'aller plus loin. D'abord, il doit être bien entendu que cette analyse s'adresse à la « fonction poétique » du langage et ne définit pas le « poème » comme « genre littéraire »; aussi bien des énoncés isolés (*I like Ike*) peuvent-ils interrompre le cours d'un discours prosaïque référentiel, et présenter cette accentuation du message et cette oblitération du référent qui caractérisent la fonction poétique. Il ne faut donc pas identifier le poétique selon Jakobson et le poème. En outre, la prévalence d'une fonction ne signifie pas l'abolition des autres; leur hiérarchie seule est altérée; aussi bien les genres poétiques eux-mêmes se distinguent-ils par la manière dont les autres fonctions interfèrent avec la fonction poétique : « Les particularités des divers genres poétiques impliquent la participation, à côté de la fonction poétique prédominante, des autres

1. R. Jakobson, *op. cit.*, p. 213 et s.

fonctions verbales, dans un ordre hiérarchique variable. La poésie épique, centrée sur la troisième personne, met fortement à contribution la fonction référentielle; la fonction lyrique, orientée vers la première personne, est intimement liée à la fonction émotive; la fonction de la deuxième personne est marquée par la fonction conative et se caractérise comme supplicatoire ou exhortative, selon que la première personne y est subordonnée à la seconde ou la seconde à la première » (219). Cette analyse de la fonction poétique ne constitue donc qu'un moment préparatoire de la détermination du poème en tant qu'œuvre.

La linguistique générale de Roman Jakobson offre, il est vrai, un second instrument d'analyse qui rapproche la théorie de la fonction poétique de celle de la stratégie de discours propre au poème. La fonction poétique se distingue par la manière dont les deux arrangements fondamentaux — sélection et combinaison — se rapportent l'un à l'autre. Nous avons déjà évoqué cette théorie de Roman Jakobson dans le cadre de notre étude sur le Travail de la Ressemblance [1]. Nous la reprenons ici dans la perspective, quelque peu différente, du sort de la référence. On se rappelle l'argument principal : les opérations du langage se laissent représenter par l'intersection de deux axes orthogonaux; sur le premier axe, celui des combinaisons, se nouent les rapports de contiguïté, et par conséquent les opérations de caractère syntagmatique; sur le second, celui des substitutions, se déroulent les opérations à base de ressemblance, et constitutives de toutes les organisations paradigmatiques. L'élaboration de tout message repose sur le jeu de ces deux modes d'arrangement. Ce qui caractérise alors la fonction poétique, c'est l'altération du rapport des opérations situées sur l'un ou l'autre axe : « La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison » (220). En quel sens? Dans le langage ordinaire, celui de la prose, le principe d'équivalence ne sert pas à constituer la séquence, mais seulement à choisir dans une sphère de ressemblance les mots convenables; l'anomalie de la poésie, c'est précisément que l'équivalence ne sert pas seulement à la sélection mais à la connexion; autrement dit, le principe d'équivalence sert à constituer la séquence; en poésie, nous pouvons parler d'un « usage séquentiel d'unités équivalentes » (rôle des cadences rythmiques, des ressemblances et des oppositions entre syllabes, des équivalences métriques et du retour périodique des rimes dans la poésie rimée, des alternances de longues et de brèves dans la poésie accentuée). Quant aux relations de sens,

1. VIe *Étude*, § 1.

elles sont en quelque sorte induites par cette récurrence de la forme phonique; un « voisinage sémantique » (234) et même une « équivalence sémantique » (235) résultent de l'appel de rimes : « En poésie toute similarité apparente dans le son est évaluée en termes de similarité et de dissimilarité dans le sens » (240).

Qu'en résulte-t-il pour la référence? La question n'est pas tranchée par l'analyse précédente, qui concerne ce qu'on pourrait appeler la stratégie du sens. Ce qu'on vient d'appeler « équivalence sémantique » concerne le jeu du sens. Mais c'est précisément ce jeu du sens qui assure ce que « Linguistique et poétique » avait appelé l'accentuation du message pour lui-même et donc l'oblitération de la référence. La projection du principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison est ce qui assure le relief du message. Ce qui était donc traité comme effet de sens dans le premier article est traité comme procès de sens dans « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie ».

La critique littéraire enchaîne exactement en ce point.

Mais ne quittons pas Roman Jakobson sans avoir recueilli de lui une suggestion précieuse qui ne livrera tout son sens qu'à la fin de cette étude. L'équivalence sémantique induite par l'équivalence phonique entraîne une ambiguïté qui affecte toutes les fonctions de la communication; le destinateur se dédouble (le *je* du héros lyrique ou du narrateur fictif), de même aussi le destinataire (le *vous* du destinataire supposé des monologues dramatiques, des supplications, des épîtres); d'où la conséquence la plus extrême : ce qui arrive en poésie, ce n'est pas la suppression de la fonction référentielle, mais son altération profonde par le jeu de l'ambiguïté : « La suprématie de la fonction poétique sur la fonction référentielle n'oblitère pas la référence (la dénotation), mais la rend ambiguë. A un message à double sens correspondent un destinateur dédoublé, un destinataire dédoublé et, de plus, une référence dédoublée — ce que soulignent nettement, chez de nombreux peuples, les préambules des contes de fées : ainsi, par exemple, l'exorde habituel des conteurs majorquins : « *Aixo era y no era* (cela était et n'était pas) » (238-239).

Gardons en réserve cette notion de *référence dédoublée*, et l'admirable « cela était et n'était pas », qui contient *in nuce* tout ce qui peut être dit sur la vérité métaphorique. Mais il faut auparavant aller jusqu'au bout du plaidoyer contre la référence.

Ce n'est pas la référence dédoublée que considère le courant dominant de la critique littéraire, tant américaine qu'européenne, mais plus radicalement la ruine de la référence: ce thème, en effet, paraît mieux s'accorder avec le trait principal de la poésie, à savoir « [la]

possibilité de réitération, immédiate ou différée, [la] réification du message poétique et de ses éléments constitutifs, [la] conversion du message en une chose qui dure » (*ibid.*, 239).

Cette dernière expression — la conversion du message en une chose qui dure — peut servir d'exergue à toute une série de travaux de « Poétique », pour lesquels la capture du sens dans l'enceinte sonore constitue l'essentiel de la stratégie de discours en poésie. L'idée est ancienne; Pope disait déjà : « *The sound must seem an echo to the sense.* » Valéry voit dans la danse, qui ne va nulle part, le modèle de l'acte poétique; pour le poète réflexif, le poème est une longue oscillation entre le sens et le son. Comme le fait la sculpture, la poésie convertit le langage en matériau, œuvré pour lui-même; cet objet solide « n'est pas la présentation de quelque chose, mais une présentation de soi-même [1] ». En effet, le jeu de miroirs entre le sens et le son absorbe en quelque sorte le mouvement du poème qui ne se dépense plus au-dehors, mais au-dedans. Pour dire cette mutation du langage, Wimsatt a forgé l'expression très suggestive de *Verbal Icon* [2], qui rappelle non seulement Peirce, mais la tradition byzantine, pour laquelle l'icône est une chose. Le poème est une icône et non un signe. Le poème est. Il a une « solidité iconique » (*The Verbal Icon*, 231). Le langage y prend l'épaisseur d'une matière ou d'un *medium*. La plénitude sensible, sensuelle, du poème est celle des formes peintes ou sculptées. L'amalgame du sensuel et du logique assure la coalescence de l'expression et de l'impression dans la chose poétique. La signification poétique ainsi fusionnée avec son véhicule sensible devient cette réalité particulière et « *thingy* » que nous appelons un poème.

Ce n'est pas seulement la fusion du sens et du son qui a donné argument contre la référence en poésie, mais aussi, et d'une façon peut-être plus radicale encore, la fusion du sens et des images qui tout à la fois foisonnent à partir du sens et sont réglés par lui de l'intérieur. Nous avons déjà évoqué — et apprécié — le travail de Hester [3] pour le rôle qu'il fait jouer à l'image dans la constitution du sens métaphorique. Nous reprenons son argument au moment où il concerne le destin de la référence. Le langage poétique, dit Hester, est ce langage dans lequel « *sense* » et « *sound* » fonctionnent de manière iconique, suscitant ainsi une fusion du « *sense* » et des « *sensa* » (96).

1. S. Langer, *Philosophy in a New Key*, Harvard University Press, 1942, 1951, 1957.
2. W. K. Wimsatt, *The Verbal Icon*, University of Kentucky Press, 1954, p. 321.
3. M. B. Hester, *The Meaning of Poetic Metaphor*, Mouton, La Haye, Paris, 1967; cf. ci-dessus VIe *Étude*, § 7.

Ces « *sensa* » sont pour l'essentiel le flux d'images que l'*époché* du rapport référentiel laisse être. La fusion du sens et du son n'est plus alors le phénomène central, mais l'occasion d'un déploiement imaginaire adhérent au sens; or, avec l'image, vient le moment fondamental de la « suspension », de l'*époché*, dont Hester emprunte la notion à Husserl pour l'appliquer au jeu non référentiel de l'imagerie dans la stratégie poétique. L'abolition de la référence, propre à l'effet du sens poétique, est donc par excellence l'œuvre de l'*époché* qui rend possible le fonctionnement iconique du *sense* et des *sensa*, scellé par le fonctionnement iconique du sens et du son.

Mais c'est chez Northrop Frye que le passage à la limite est opéré le plus radicalement. Dans l'*Anatomie de la critique* [1], Northrop Frye généralise à toute œuvre littéraire son analyse de la poésie. On peut parler de signification littéraire toutes les fois que l'on peut opposer au discours informatif ou didactique, illustré par le langage scientifique, une sorte de signification orientée en sens inverse de la direction centrifuge des discours référentiels. Centrifuge, en effet, ou « externe » (*outward*) est le mouvement qui nous porte en dehors du langage, des mots vers les choses. Centripète ou « interne » (*inward*) est le mouvement des mots vers les configurations verbales plus vastes qui constituent l'œuvre littéraire en totalité. Dans le discours informatif ou didactique, le « symbole » (par symbole Northrop Frye entend toute unité discernable de sens) fonctionne comme signe « mis pour » quelque chose, « pointant vers... », « représentant... » quelque chose. Dans le discours littéraire, le symbole ne représente rien en dehors de lui-même, mais relie, au sein du discours, les parties au tout. Contrairement à la visée de vérité du discours descriptif, il faut dire que « le poète n'affirme jamais ». Métaphysique et théologie affirment, assertent; la poésie, ignorant la réalité, se borne à forger une « fable » (Northrop Frye reprend ici l'expression de la *Poétique* d'Aristote qui caractérise la tragédie par son *muthos*). S'il fallait comparer la poésie avec autre chose qu'elle-même, ce serait avec les mathématiques. « L'œuvre du poète, comme celle du pur mathématicien, est conforme à la logique de ses hypothèses sans se rattacher à une réalité descriptive. » C'est ainsi que l'apparition du fantôme dans *Hamlet* répond à la conception hypothétique de la pièce : rien n'est affirmé sur la réalité des fantômes; mais il doit y avoir un fantôme dans *Hamlet*. Entrer en lecture, c'est accepter cette fiction; la paraphrase, qui ramènerait vers la description de quelque chose, méconnaîtrait la

1. N. Frye, *Anatomy of Criticism*, Princeton University Press, 1957; trad. fr. : *Anatomie de la critique*, Gallimard, 1970.

règle du jeu. En ce sens, la signification de la littérature est littérale : elle dit ce qu'elle dit et rien d'autre. Saisir le sens littéral d'un poème, c'est le comprendre comme il se présente, en tant que poème dans sa totalité. La seule tâche est d'en percevoir la structuration unitaire à travers l'assemblage de ses symboles.

On retrouve ici une analyse de même style que celle de Jakobson; c'est par la récurrence dans le temps (rythme) et dans l'espace (configuration) qu'est assurée la littéralité du poème. Sa signification est littéralement son modelé ou son intégralité. Les relations verbales internes absorbent en quelque sorte les velléités de signification externe du signe : « Ainsi la littérature, dans sa fonction descriptive, se compose d'un ensemble de structures verbales hypothétiques » (101).

Il est vrai que Northrop Frye introduit un facteur légèrement différent sur lequel nous grefferons notre propre réflexion : « L'unité d'un poème, dit-il, est l'unité d'un état d'âme (*mood*) » (80). Les images poétiques « expriment ou articulent cet état d'âme » (81). Or l'état d'âme « *est* le poème et non quelque autre chose derrière lui » (81). En ce sens, toute structure littéraire est ironique : « Ce qu'elle dit » est toujours différent, par la forme et l'intensité, de « ce qu'elle signifie » (81).

Telle est la structure poétique : une « texture contenue en elle-même » (*self-contained* texture) (82), c'est-à-dire une structure dépendant entièrement de ses rapports internes.

Je ne voudrais pas terminer ce plaidoyer contre la référence sans évoquer l'*argument épistémologique*, qui, s'ajoutant à l'argument linguistique (du type Jakobson) et à l'argument de critique littéraire (du type Northrop Frye), en révèle en même temps le présupposé inavoué. Il est admis, par les critiques formés à l'école du positivisme logique, que tout langage qui n'est pas *descriptif* — au sens de donner une information sur des *faits* — doit être *émotionnel*. En outre, il est admis que ce qui est « émotionnel » est purement ressenti « à l'intérieur » du sujet et n'est rapporté en aucune façon que ce soit à quelque chose d'extérieur au sujet. L'émotion est une affection qui n'a qu'un dedans et pas de dehors.

Cet argument — qui a donc une double face — n'est pas originairement dérivé de la considération des œuvres littéraires; c'est un postulat importé de la philosophie dans la littérature. Et ce postulat décide du sens de la vérité et du sens de la réalité. Il dit qu'il n'y a pas de vérité hors de la vérification possible (ou de la falsification) et que toute vérification, en dernière analyse, est empirique, selon les procédures scientifiques. Ce postulat fonctionne en critique littéraire comme un préjugé. Il impose, outre l'alternative entre « cognitif » et « émotion-

nel », l'alternative entre « dénotatif » et « connotatif ». Que le préjugé ne soit pas propre à la poétique, les théories « émotionnalistes » en éthique le montrent assez. Il est si puissant que les auteurs les plus hostiles au positivisme logique le consolident bien souvent en le combattant. Dire, avec Susanne Langer, que lire un poème c'est saisir « un fragment de vie virtuelle [1] » (*a piece of virtual life*), c'est rester dans l'opposition vérifiable-invérifiable. Dire, avec N. Frye, que les images suggèrent ou évoquent l'état d'âme qui informe le poème, c'est confirmer que le « *mood* » est lui-même centripète, comme le langage qui l'informe.

La Nouvelle Rhétorique, en France, offre le même spectacle : théorie de la littérature et épistémologie positiviste s'appuient mutuellement. Ainsi la notion de « discours opaque », chez Todorov, est tout de suite identifiée à celle de « discours sans référence » : en face du discours transparent, dit-il, « il y a le discours opaque qui est si bien couvert de dessins et de figures qu'il ne laisse rien entrevoir derrière : ce serait un langage qui ne renvoie à aucune réalité, qui se satisfait à lui-même [2] ». La conception de la « fonction poétique » chez Jean Cohen [3] (*Structure du langage poétique*, 199-225) procède de la même conviction positiviste. Il va de soi, pour l'auteur, que le couple : réponse cognitive-réponse affective et le couple : dénotation-connotation se recouvrent : « La fonction de la prose est dénotative, la fonction de la poésie est connotative » (*op. cit.*, 205). Ce n'est pas par hasard si Jean Cohen se reconnaît lui-même dans la citation qu'il donne de Carnap : « Le but d'un poème dans lequel apparaissent les mots " rayon de soleil " et " nuage " n'est pas de nous informer de faits météorologiques, mais d'exprimer certaines émotions du poète et d'exciter en nous des émotions analogues » (*ibid.*). Et pourtant un doute le saisit : comment expliquer qu'en poésie l'émotion soit « portée au compte de l'objet » (*ibid.*)? La tristesse poétique, en effet, est « saisie comme une qualité du monde » (206). Ce n'est plus Carnap qu'il faut alors citer, mais Mikel Dufrenne : « Sentir, nous dit celui-ci, c'est éprouver un sentiment non comme un état de mon être, mais comme une propriété de l'objet [4]. » Comment accorder avec la thèse positiviste l'aveu que la tristesse poétique est « une modalité de la conscience des choses, une manière originale et spécifique de saisir

1. S. Langer, *Feeling and Form, A Theory of Art*, Charles Scribner's Sons, 1953, p. 212; cité par Marcus B. Hester, *op. cit.*, p. 70.
2. T. Todorov, *Littérature et Signification*, Larousse, 1967, p. 102.
3. J. Cohen, *Structure du langage poétique*, Flammarion, 1966, p. 199-225.
4. M. Dufrenne, *Phénoménologie de l'expérience esthétique*, PUF, 1953, t. II, p. 544.

le monde » (206)? Et comment jeter un pont entre la notion purement psychologique et affectiviste de connotation et cette ouverture du langage sur une « poétique des choses » (226)? L'expressivité des choses, pour reprendre une notion de Raymond Ruyer [1], ne doit-elle pas trouver dans le langage lui-même, et précisément dans sa puissance d'écart par rapport à son usage ordinaire, un pouvoir de désignation qui échappe à l'alternative du dénotatif et du connotatif? Ne s'est-on pas fermé l'issue, en tenant la connotation pour un substitut de la dénotation [« la connotation prend la place de la dénotation défaillante » (211)]? On peut lire, chez Jean Cohen, l'aveu de cet échec : évoquant cette « évidence du sentiment » qui, pour le poète, est « aussi contraignante que l'évidence empirique », il note : « Cette évidence pour certains est fondée : la subjectivité est raccordée à l'objectivité profonde de l'être, mais c'est là une question qui relève de la métaphysique, non de la poétique » (213). C'est pourquoi l'auteur finalement bat en retraite et revient à la dichotomie du subjectif et de l'objectif qu'impose le projet d'une « esthétique qui se voudrait scientifique » (207). « La phrase poétique, dit-il, est objectivement fausse, mais subjectivement vraie » (212).

La *Rhétorique générale* du Groupe de Liège affronte le même problème sous le titre de « L'Ethos des figures [2] », dont l'étude systématique est renvoyée à un ouvrage ultérieur, mais dont le présent volume offre une première esquisse. L'étude ne peut en effet en être entièrement ajournée, puisque l'effet esthétique spécifique des figures, « qui est le véritable objet de la communication artistique » (45), fait partie de la description complète d'une figure de rhétorique, avec celle de son écart, de sa marque et de son invariant (45). L'esquisse de la théorie de l'Ethos (145-156) permet d'anticiper une étude essentiellement axée sur la réponse du lecteur ou de l'auditeur, où les métaboles sont dans la position de *stimuli*, de signaux, motivant une impression subjective. Or, parmi les effets produits par le discours figuré, l'effet primordial « est de déclencher la perception de la littéralité (au sens large) du texte où elle s'insère » (148). Nous sommes bien sur le terrain jalonné par Jakobson, dans sa définition de la fonction poétique, et par Todorov, dans sa définition du discours opaque. Mais les auteurs de la *Rhétorique générale* avouent : « Les choses s'arrêtent là, notre travail montre en effet qu'il n'y a guère de rapport nécessaire entre la structure d'une figure et son Ethos » (148).

1. R. Ruyer, « L'expressivité », *Revue de métaphysique et de morale*, 1954.
2. *Rhétorique générale*, p. 24.

Le Guern [1], de son côté, ne s'écarte aucunement sur ce point des auteurs qu'on vient de citer. La distinction entre *dénotation* et *connotation* est même, on l'a vu, un des axes majeurs de sa sémantique : à la dénotation revient la sélection sémique, de la connotation relève l'image associée.

3. UNE THÉORIE DE LA DÉNOTATION GÉNÉRALISÉE

La thèse que je soutiens ici ne nie pas la précédente, mais prend appui sur elle. Elle pose que la suspension de la référence, au sens défini par les normes du discours descriptif, est la condition négative pour que soit dégagé un mode plus fondamental de référence, que c'est la tâche de l'interprétation d'expliciter. Cette explicitation a pour enjeu le sens même des mots réalité, vérité, qui doivent eux-mêmes vaciller et devenir problématiques, comme on le dira dans la huitième étude.

Cette recherche d'une autre référence a des amorces dans l'analyse antérieure consacrée à la fonction poétique prise dans toute sa généralité, sans tenir compte du jeu propre de la métaphore. Reprenons d'abord la notion de « l'hypothétique », chez N. Frye. Le poème, dit-il, n'est ni vrai ni faux, mais hypothétique. Mais « l'hypothèse poétique » n'est pas l'hypothèse mathématique; c'est la proposition d'un monde sur le mode imaginatif, fictif. Ainsi la suspension de la référence réelle est la condition d'accès à la référence sur le mode virtuel. Mais qu'est-ce qu'une vie virtuelle? Peut-il y avoir une vie virtuelle sans un monde virtuel dans quoi il serait possible d'habiter? N'est-ce pas la fonction de la poésie de susciter un autre monde, — un monde autre qui corresponde à des possibilités autres d'exister, à des possibilités qui soient nos possibles les plus propres?

D'autres indices, chez Northrop Frye, vont dans le même sens : « L'unité d'un poème, a-t-il été dit, est l'unité d'un état d'âme (*mood*) [2] »; et encore : « Les images ne posent rien, ne pointent vers rien, mais en pointant l'une vers l'autre suggèrent ou évoquent l'état d'âme qui informe le poème » (81). Sous le nom de *mood* est introduit un facteur extra-linguistique qui, s'il ne doit pas être traité psychologiquement, est l'indice d'une manière d'être. Un état d'âme c'est une manière de se trouver au milieu de la réalité. C'est, dans le langage de

1. M. Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Larousse, 1973, p. 20-21; voir VIe *Étude*, § 1.
2. N. Frye, *op. cit.*, p. 27.

Heidegger, une manière de se trouver parmi les choses (*Befindlichkeit* [1]). Ici encore l'*époché* de la réalité naturelle est la condition pour que la poésie développe un monde à partir de l'état d'âme que le poète articule. Ce sera la tâche de l'interprétation de déployer la visée d'un monde libéré, par suspension, de la référence descriptive. La création d'un objet dur — le poème lui-même — soustrait le langage à la fonction didactique du signe, mais pour ouvrir l'accès à la réalité sur le mode de la fiction et du sentiment. Dernier indice : nous avons vu Jakobson lier à la notion de signification ambiguë celle de la référence dédoublée : « La poésie, dit-il, ne consiste pas à ajouter au discours des ornements rhétoriques, elle implique une réévaluation totale du discours et de toutes ses composantes quelles qu'elles soient » (*op. cit.*, 248).

C'est dans l'analyse même de l'énoncé métaphorique que doit s'enraciner une conception référentielle du langage poétique qui tienne compte de l'abolition de la référence du langage ordinaire et se règle sur le concept de référence dédoublée.

Un premier appui est offert par la notion même de sens métaphorique; la manière même dont le sens métaphorique se constitue donne la clé du dédoublement de la référence. Repartons de ceci que le sens d'un énoncé métaphorique est suscité par l'échec de l'interprétation littérale de l'énoncé; pour une interprétation littérale, le sens se détruit lui-même. Or cette auto-destruction du sens conditionne à son tour l'effondrement de la référence primaire. Toute la stratégie du discours poétique se joue en ce point : elle vise à obtenir l'abolition de la référence par l'auto-destruction du sens des énoncés métaphoriques, auto-destruction rendue manifeste par une interprétation littérale impossible. Mais ce n'est là que la première phase ou, plutôt, la contrepartie négative d'une stratégie positive; l'auto-destruction du sens, sous le coup de l'impertinence sémantique, est seulement l'envers d'une innovation de sens au niveau de l'énoncé entier, innovation obtenue par la « torsion » du sens littéral des mots. C'est cette innovation de sens qui constitue la métaphore vive. Ne tenons-nous pas du même coup la clé de la référence métaphorique? Ne peut-on pas dire que l'interprétation métaphorique, en faisant surgir une nouvelle pertinence sémantique sur les ruines du sens littéral, suscite *aussi* une nouvelle visée référentielle, à la faveur même de l'abolition de la référence correspondant à l'interprétation littérale de l'énoncé? L'argument est un argument de proportionnalité : l'autre référence, celle que nous cherchons, serait à la nouvelle pertinence sémantique ce que la réfé-

1. M. Heidegger, *L'Être et le Temps*, § 29.

rence abolie est au sens littéral que l'impertinence sémantique détruit. Au sens métaphorique correspondrait une référence métaphorique, comme au sens littéral impossible correspond une référence littérale impossible.

Peut-on aller plus loin que cette construction d'une référence inconnue par un argument de quatrième proportionnelle? Peut-on la montrer directement à l'œuvre?

L'étude sémantique de la métaphore contient à cet égard une seconde suggestion. Le jeu de la ressemblance, que nous avons tenu dans les limites strictes d'une opération de discours, consiste, avons-nous vu, dans l'instauration d'une *proximité* entre des significations jusque-là « éloignées ». « Voir le semblable », disions-nous avec Aristote, c'est « bien métaphoriser ». Comment cette proximité dans le sens ne serait-elle pas en même temps une proximité dans les choses mêmes? N'est-ce pas de cette proximité que jaillit une nouvelle manière de voir? Ce serait alors la méprise catégoriale qui frayerait la voie à la nouvelle vision.

Cette suggestion ne s'ajoute pas seulement à la précédente, elle se compose avec elle. La vision du semblable que produit l'énoncé métaphorique n'est pas une vision directe, mais une vision qu'on peut dire elle aussi métaphorique : pour parler comme M. Hester, le voir métaphorique est un « voir comme » (*seeing as*). En effet, la classification antérieure, liée à l'usage antérieur des mots, résiste et crée une sorte de vision stéréoscopique où le nouvel état de choses n'est perçu que dans l'épaisseur de l'état de choses disloqué par la méprise catégoriale.

Tel est le schéma de la référence dédoublée. Il consiste pour l'essentiel à faire correspondre une métaphorisation de la référence à la métaphorisation du sens. C'est à ce schéma qu'on va tenter de donner corps.

La première tâche est de surmonter l'opposition entre dénotation et connotation et d'inscrire la référence métaphorisée dans une théorie de la *dénotation généralisée*.

L'ouvrage de Nelson Goodman, *Languages of Art* [1], élabore ce cadre général; mais il fait plus : dans ce cadre, il désigne le lieu d'une théorie elle-même franchement dénotative de la métaphore.

Languages of Art commence par replacer toutes les opérations symboliques, verbales et non verbales — picturales entre autres —, dans le cadre d'une unique opération, la fonction de référence par

1. N. Goodman, *Languages of Art, an Approach to a Theory of Symbols*, Indianapolis, The Bobbs-Merrill Co, 1968.

laquelle un symbole vaut pour (*stands for*), se réfère à (*refers to*). Cette universalité de la fonction référentielle est assurée par celle de la puissance d'organisation du langage et, plus généralement, des systèmes symboliques. La philosophie générale sur l'horizon de laquelle cette théorie se détache a une affinité certaine avec la philosophie des formes symboliques de Cassirer, mais plus encore avec le pragmatisme de Peirce; en outre, elle tire les conséquences pour une théorie des symboles des positions nominalistes affirmées dans *The Structure of Appearance* et dans *Fact, Fiction and Forecast*. Le titre du premier chapitre : « *Reality remade* » est à cet égard très significatif : les systèmes symboliques « font » et « refont » le monde. Le livre entier, par-delà sa grande technicité, est un hommage rendu à un entendement militant qui, dit le dernier chapitre [1], « réorganise le monde en termes d'œuvres et les œuvres en termes de monde » (241). *Work* et *World* se répondent. L'attitude esthétique « est moins attitude qu'action : création et re-création » (242). Nous reviendrons plus loin sur le ton nominaliste et pragmatiste de l'ouvrage. Retenons pour l'instant l'important corollaire : le refus de distinguer entre cognitif et émotif : « Dans l'expérience esthétique, les émotions fonctionnent de façon cognitive » (248). Le rapprochement qui court à travers le livre entre symboles verbaux et symboles non verbaux repose sur un anti-émotionnalisme décidé. Ce n'est pas à dire que les deux sortes de symboles fonctionnent de la même façon : c'est au contraire une tâche ardue, qui n'est affrontée que dans le dernier chapitre du livre, de distinguer la « description » par le langage et la « représentation » par les arts. L'important est que ce soit à l'intérieur d'une unique fonction symbolique que se détachent les quatre « symptômes » de l'esthétique (VI, 5) — densité syntactique et densité sémantique, *repleteness* syntactique, « montrer » opposé à « dire », monstration par exemplification. Distinguer ces traits, ce n'est aucunement concéder à l'immédiateté. Sous l'un et l'autre mode, « la symbolisation doit être jugée fondamentalement selon qu'elle sert plus ou moins le dessein cognitif » (258). L'excellence esthétique est une excellence cognitive. Il faut aller jusqu'à parler de vérité de l'art, si l'on définit la vérité par la « convenance » avec un corps de théories et entre hypothèses et données accessibles, bref par le caractère « approprié » d'une symbolisation. Ces traits conviennent aussi bien aux arts qu'au discours. « Mon but, conclut l'auteur, a été de faire quelques pas en direction d'une étude systématique des symboles et des systèmes de symboles

1. N. Goodman, *Op. cit.*, VI, 3, p. 241-246.

et de la manière dont ils fonctionnent dans nos perceptions et dans nos actions, nos arts et nos sciences, et donc dans la création et la compréhension de nos mondes » (178).

Ce projet est donc parent de celui de Cassirer, avec cette différence toutefois qu'il n'y a pas de progression de l'art à la science; l'emploi de la fonction symbolique est seulement différent; les systèmes symboliques sont contemporains les uns des autres.

La métaphore est une pièce essentielle de cette théorie symbolique et s'inscrit d'emblée dans le cadre référentiel; ce qu'il s'agit de faire apparaître, c'est la différence entre, d'une part, ce qui est « métaphoriquement vrai » et ce qui est « littéralement vrai », et, d'autre part, entre le couple que forment vérité métaphorique et vérité littérale et « la simple fausseté » (51). Disons en gros que la vérité métaphorique concerne l'application de prédicats ou de propriétés à quelque chose et constitue une sorte de transfert, comme par exemple l'application à une chose colorée de prédicats empruntés au règne des sons (le chapitre qui contient la théorie du transfert s'intitule significativement « The Sound of Pictures », p. 45 et s.).

Mais qu'est-ce que l'application littérale de prédicats? Répondre à cette question c'est mettre en place un important réseau conceptuel comprenant des notions telles que dénotation, description, représentation, expression (voir le tableau ci-joint [1], partie gauche). En première approximation, référence et dénotation coïncident. Mais il faudra plus loin introduire une distinction entre deux manières de se référer, par dénotation et par exemplification. Tenons donc d'abord référence et dénotation pour synonymes. La dénotation doit être définie d'emblée de façon assez large, de manière à subsumer ce que fait l'art, à savoir représenter quelque chose, et ce que fait le langage, à savoir décrire. Dire que représenter est une manière de dénoter, c'est assimiler la relation entre un tableau et ce qu'il dépeint à la relation entre un prédicat et ce à quoi il s'applique. C'est dire du même coup que représenter n'est pas imiter au sens de ressembler à..., ou de copier. Il faut donc soigneusement démanteler le préjugé selon lequel représenter c'est imiter par ressemblance, et le déloger de l'un de ses refuges en apparence le plus sûr, la théorie de la perspective en peinture [2]. Mais si représenter c'est dénoter et si par la dénotation nos systèmes symboliques « refont la réalité », alors la représentation est un des modes par lesquels la nature devient un produit de l'art et

1. Le tableau que je propose ci-après n'est pas de l'auteur. Je l'ai établi pour moi-même afin de m'orienter dans les distinctions et dans la terminologie de ce difficile ouvrage.

2. *Op. cit.*, p. 10-19.

NELSON GOODMAN, *Languages of art*.
Tableau des concepts dans chap. I et II.

	APPLICATION LITTÉRALE D'UN SYMBOLE				APPLICATION MÉTAPHORIQUE D'UN SYMBOLE
RÉFÉRENCE	ORIENTATION DE LA RÉFÉRENCE	CATÉGORIE DE SYMBOLES	EXTENSION LOGIQUE	DOMAINE D'APPLICATION	
↓	*dénoter...* [du symbole vers la chose] ↓	verbaux = description non-verbaux = représentation ≠ imitation	multiple singulière *nulle* (peinture (de) licorne)	objets et événements	
↑	*exemplifier...* = être dénoté = posséder = rapport étiquette ↑ échantillon	verbaux = prédicat exemplifié non-verbaux = *échantillon* peint		trans-fert	
			→		dénotation métaphorique
			→	sentiments	« expression » possession figurée ou exemplification métaphorique (peinture avec couleur *triste*)

du discours. Aussi bien la représentation peut-elle dépeindre un inexistant : la licorne, Pickwick; en termes de dénotation, il s'agit d'une dénotation nulle, à distinguer de la dénotation multiple (l'aigle dessiné dans le dictionnaire pour dépeindre tous les aigles), et de la dénotation singulière (le portrait de tel ou tel individu). Goodman va-t-il tirer de cette distinction la conclusion que l'inexistant aussi contribue à façonner le monde? Curieusement, l'auteur recule devant cette conséquence que la théorie des modèles nous inclinera plus loin à tirer : parler du tableau *de* la Licorne, c'est parler du tableau-licorne, c'est-à-dire d'un tableau que le second terme de l'expression sert à classer. Apprendre à reconnaître un tableau, ce n'est pas apprendre à appliquer une représentation (demander *ce qu'*il dénote), mais à le distinguer d'un autre (demander *quelle* espèce c'est). Sans doute l'argument vaut-il contre la confusion entre caractériser et copier. Mais si représenter c'est classer, comment, dans le cas de la dénotation nulle, la symbolisation peut-elle faire ou refaire [1], ce qui est dépeint? « L'objet et ses aspects dépendent de l'organisation; et les étiquettes de toutes sortes sont les outils d'organisation [2]. » « Représentation ou description, par la manière dont elles classent ou sont classées, sont aptes à faire ou à marquer des connexions, à analyser des objets, bref à organiser le monde [3]. »

Une analyse empruntée à la théorie des modèles nous permettra de corriger la discordance — au moins apparente chez Nelson Goodman — entre la théorie de la dénotation nulle et la fonction organisatrice du symbolisme, en liant étroitement *fiction* et *redescription*.

On a admis jusqu'ici que dénotation et référence sont synonymes; cette identification n'avait pas d'inconvénient aussi longtemps que les distinctions considérées (description et représentation) tombaient à l'intérieur du concept de dénotation. Une nouvelle distinction doit être introduite qui concerne l'orientation du concept de référence, selon que ce mouvement va du symbole vers la chose ou de la chose vers le symbole. En identifiant référence et dénotation, nous n'avons tenu compte que du premier mouvement qui consiste à placer des « étiquettes » (*labels*) sur des occurrences; on remarquera en passant que le choix du terme « étiquette » convient bien au nominalisme conventionnaliste de Goodman : il n'y a pas d'essences fixes qui donnent une teneur de sens aux symboles verbaux ou non verbaux; la théorie de la métaphore en sera du même coup facilitée : car il est plus facile

1. N. Goodman, *op. cit.*, p. 241-244.
2. *Op. cit.*, p. 32.
3. *Op. cit.*, p. 32.

de déplacer une étiquette que de réformer une essence; seule résiste la coutume! La deuxième direction dans laquelle opère la référence n'est pas moins importante que la première : elle consiste à exemplifier, c'est-à-dire à désigner une signification comme ce que « possède » une occurrence [1]. Si Nelson Goodman s'intéresse tellement à l'exemplification, c'est parce que la métaphore est un transfert qui affecte la possession des prédicats par quelque chose de singulier, plutôt que l'application de ces prédicats à quelque chose. La métaphore est atteinte au moyen d'exemples où il est dit que tel tableau qui *possède* la couleur grise *exprime* la tristesse. Autrement dit, la métaphore concerne le fonctionnement inversé de la référence à quoi elle ajoute une opération de transfert. Il faut donc suivre avec une extrême attention l'enchaînement : référence inversée — exemplification — possession (littérale) d'un prédicat — expression en tant que possession métaphorique de prédicats non verbaux (une couleur triste). Remontons la chaîne à partir de la possession (littérale [2]) avant de la descendre vers l'expression (métaphorique).

Posséder le gris, pour une figure peinte, c'est dire que c'est un *exemple* de gris; mais dire que ceci est un exemple de gris, c'est dire que *le* gris s'applique à... ceci, donc le dénote. La relation de dénotation est donc inversée : le tableau dénote ce qu'il décrit; mais la couleur grise est dénotée par le prédicat gris. Si donc posséder c'est exemplifier, la possession ne diffère de la référence que par sa direction. Le terme symétrique d' « étiquette » est ici l' « échantillon » (par exemple un échantillon de tissu) : l'échantillon « possède » les caractéristiques — la couleur, la texture, etc. — désignées par l'étiquette : il est dénoté par ce qu'il exemplifie. Le rapport échantillon-étiquette, s'il est bien entendu, couvre les systèmes non verbaux comme les systèmes verbaux; les prédicats sont des étiquettes dans des systèmes verbaux; mais les symboles non linguistiques peuvent être aussi exemplifiés et fonctionner comme des prédicats. Ainsi un geste peut dénoter ou exemplifier ou faire les deux; les gestes du chef d'orchestre dénotent les sons à produire sans être eux-mêmes des sons; parfois, ils exemplifient la vitesse ou la cadence; l'instructeur de gymnastique donne des échantillons qui exemplifient le mouvement commandé qui dénote le mouvement à produire; la danse dénote des gestes de la vie quotidienne ou d'un rituel et exemplifie la figure prescrite qui, à son tour, réorganise l'expérience. L'opposition entre représenter et exprimer ne sera pas une différence de domaine, par exemple le domaine des

1. N. Goodman, *op. cit.*, p. 52-57.
2. *Op. cit.*, p. 74-81.

objets ou des événements et celui des sentiments, comme dans une théorie émotionnaliste, puisque représenter est un cas de dénoter, et qu'exprimer est une variante par transfert de posséder, qui est un cas d'exemplifier, et puisque exemplifier et dénoter sont des cas de faire référence, avec seulement une différence de direction. Une symétrie par inversion remplace une apparente hétérogénéité, à la faveur de laquelle pourrait à nouveau se glisser la distinction ruineuse du cognitif et de l'émotif, dont dérive celle de la dénotation et de la connotation.

Qu'a-t-on gagné pour la théorie de la métaphore[1]? La voilà solidement amarrée à la théorie de la référence : par transfert d'une relation, qui est elle-même l'inverse de la dénotation, dont la représentation est une espèce. Si l'on admet en effet, comme on va le démontrer, que l'expression métaphorique (la tristesse du tableau gris) est le transfert de la possession, et si l'on a déjà démontré que la possession, qui n'est autre que l'exemplification, est l'inverse de la dénotation, dont la représentation est une espèce, alors toutes les distinctions tombent à l'intérieur de la référence, sous la condition d'une différence d'orientation.

Mais qu'est-ce qu'une possession transférée?

Partons de l'exemple proposé : la peinture est littéralement grise, mais métaphoriquement triste. Le premier énoncé porte sur un « fait », le deuxième sur une « figure » (d'où le titre de II, 5 : *Facts and Figures*, qui contient la théorie de la métaphore); mais « fait » doit être pris au sens de Russell et de Wittgenstein, où le fait n'est pas à confondre avec une donnée, mais à comprendre comme un état de choses, c'est-à-dire comme le corrélat d'un acte prédicatif; pour la même raison, la « figure » n'est pas l'ornement d'un mot, mais un usage prédicatif dans une dénotation inversée, c'est-à-dire dans une possession-exemplification. « Fait » et « figure » sont donc des manières différentes d'appliquer des prédicats, d'échantillonner des étiquettes.

Pour Nelson Goodman, la métaphore est une application insolite, c'est-à-dire l'application d'une étiquette familière, dont l'usage par conséquent a un passé, à un objet nouveau qui, d'abord, résiste, puis cède. Par jeu, nous dirons : « Appliquer une vieille étiquette d'une façon nouvelle, c'est enseigner de nouveaux tours à un vieux mot; la métaphore c'est une idylle entre un prédicat qui a un passé et un objet qui cède tout en protestant » (69); ou encore : c'est « un second mariage, heureux et rajeunissant, bien que passible de bigamie » (73). (On parle encore de la métaphore en termes de métaphore : mais cette

1. N. Goodman, *op. cit.*, p. 81-85.

fois l'écran, le filtre, la grille, la lentille cèdent la place à l'union charnelle!)

Nous retrouvons, mais dans une théorie de la référence et non plus seulement du sens, l'essentiel de la théorie sémantique de l'énoncé métaphorique chez I. A. Richards, M. Beardsley et C. M. Turbayne; en outre, de Gilbert Ryle, on retient l'idée de *category-mistake*, qui d'ailleurs était elle aussi référentielle; je dis que la peinture est triste, plutôt que gaie, *bien que* seuls les êtres sentants soient gais ou tristes. Il y a pourtant là une vérité métaphorique, car la méprise dans l'application de l'étiquette équivaut à la *réassignation d'une étiquette* (*reassignment of a label*), telle que triste convient mieux que gai. La fausseté littérale — par assignation fautive (*misassignment of a label*) — est convertie en vérité métaphorique par réassignation d'étiquette [1]. On dira plus loin comment le passage par la théorie des modèles permet d'interpréter cette réassignation en termes de redescription. Mais il faudra insérer entre description et redescription le jeu de la fiction heuristique, ce que fera la théorie des modèles.

Mais auparavant il importe de considérer une extension intéressante de la métaphore; elle ne couvre pas seulement ce que nous venons d'appeler « *figure* », c'est-à-dire finalement le transfert d'un prédicat isolé fonctionnant en opposition avec un autre (l'alternative rouge ou orange), mais ce qu'il faut appeler « *schème* », qui désigne un ensemble d'étiquettes tel qu'un ensemble correspondant d'objets — un « règne » — est assorti par cet ensemble (par exemple la couleur [2]). La métaphore développe son pouvoir de réorganiser la vision des choses lorsque c'est un « règne » entier qui est transposé : par exemple les sons dans l'ordre visuel; parler de la sonorité d'une peinture, ce n'est plus faire émigrer un prédicat isolé, mais assurer l'incursion d'un règne entier sur un territoire étranger; le fameux « transport » devient une migration conceptuelle, telle une expédition outre-mer avec armes et bagages. Le point intéressant est celui-ci : l'organisation effectuée dans le royaume étranger se trouve *guidée par* l'emploi du réseau entier dans le royaume d'origine; ce qui signifie que, si le choix du territoire d'invasion est arbitraire (n'importe quoi ressemble à n'importe quoi à une différence près), l'usage des étiquettes dans le nouveau champ d'application est réglé par la pratique antérieure : ainsi, l'usage de l'expression « hauteur des nombres » peut guider celui de l'expression « hauteur des sons ». La loi d'emploi des schèmes est la règle du « précédent »; ici encore le nominalisme de

1. N. Goodman, *op. cit.*, p. 70.
2. *Op. cit.*, p. 71-74.

Nelson Goodman lui interdit de chercher des affinités dans la nature des choses ou dans une constitution eidétique de l'expérience; à cet égard les filiations étymologiques, les résurgences de confusions animistes, par exemple entre l'animé et l'inanimé, n'expliquent rien; car l'application d'un prédicat n'est métaphorique que s'il entre en conflit avec une application réglée par la pratique actuelle; une vieille histoire peut faire surface, le refoulé peut faire retour; il reste que l'expatrié selon les lois actuelles reste un étranger quand il retourne dans sa patrie. Une théorie de l'application se meut dans l'actuel [1].

Il est donc vain de chercher ce qui justifie l'application métaphorique d'un prédicat : la différence du littéral et du métaphorique introduit de toute manière une dissymétrie dans la convenance; une personne et un tableau se ressemblent-ils en étant tristes? Mais l'une l'est littéralement, l'autre métaphoriquement, selon l'usage établi de nos langues. Si néanmoins l'on veut encore parler de ressemblance, il faut dire, avec Max Black, que la métaphore crée la ressemblance plutôt qu'elle ne la trouve et ne l'exprime [2].

Dans une perspective nominaliste l'application métaphorique ne pose pas de problème différent de celui qui pose l'application littérale des prédicats : « La question de savoir pourquoi les prédicats s'appliquent métaphoriquement est en gros semblable à la question de savoir pourquoi ils s'appliquent littéralement » (78). L'assortiment métaphorique sous un schème donné s'apprend comme l'assortiment littéral. Dans l'un et dans l'autre cas l'application est faillible et soumise à corrections; l'application littérale est seulement celle qui a reçu l'aval de l'usage; c'est pourquoi la question de la vérité n'est pas insolite; seule l'application métaphorique l'est. Car l'extension dans l'application d'une étiquette ou d'un schème doit satisfaire à des exigences opposées : elle doit être neuve mais appropriée, étrange mais évidente, surprenante mais satisfaisante. Un simple « étiquetage » n'équivaut pas à un « ré-assortiment » (*resorting*); de nouveaux clivages, de nouveaux assortiments doivent résulter de l'émigration d'un schème [3].

Finalement, si tout langage, si tout symbolisme consiste à « refaire la réalité », il n'est pas de lieu dans le langage où ce travail se montre avec plus d'évidence : c'est lorsque le symbolisme transgresse ses bornes acquises et conquiert des terres inconnues que l'on comprend les ressorts de son règne ordinaire.

1. N. Goodman, *op. cit.*, p. 77.
2. Max Black, *Models and Metaphors*, p. 37.
3. N. Goodman, *op. cit.*, p. 73.

Deux questions se posent alors quant à la délimitation du phénomène métaphorique. La première concerne l'énumération des « modes » au plan du discours. Comme chez Aristote, la métaphore n'est pas, pour Nelson Goodman, une figure de discours parmi d'autres, mais le principe de transfert commun à tous; si l'on prend comme fil conducteur la notion de « schème » ou de « règne », plutôt que celle de « figure », on pourra inclure dans un premier groupe tous les transferts d'un règne à un autre sans intersection : de personne à chose, c'est la personnification; de tout à partie, c'est la synecdoque; de chose à propriété (ou étiquette), c'est l'antonomase. Dans un deuxième groupe on mettra tous les transferts d'un règne à un autre en intersection : le déplacement vers le haut, c'est l'hyperbole, vers le bas, c'est la litote. On réservera pour un troisième groupe les transferts sans changement d'extension: ainsi le renversement sur place dans l'ironie.

Nelson Goodman va donc dans le même sens que les auteurs comme Jean Cohen qui subordonnent la taxinomie à l'analyse fonctionnelle. C'est le transfert comme tel qui passe au premier plan. Ce n'est plus qu'une question de vocabulaire de savoir s'il faut appeler métaphore la fonction générale ou une des figures; on a vu plus haut que tout ce qui affaiblit le rôle de la ressemblance affaiblit aussi la singularité de la métaphore-figure et renforce la généralité de la métaphore-fonction.

La deuxième question relative à la délimitation concerne l'exercice de la fonction métaphorique hors du symbolisme verbal. Nous retrouvons ici notre exemple initial : celui de l'expression triste d'une peinture. Nous le retrouvons au terme d'une série de distinctions et de mises en relation : 1) l'exemplification comme inverse de la dénotation; 2) la possession comme exemplification; 3) l'expression comme transfert métaphorique de la possession. Enfin, la même série dénotation-exemplification-possession doit être considérée non seulement dans l'ordre des symboles verbaux, donc dans l'ordre de la description, mais encore dans l'ordre des symboles non verbaux (picturaux, etc.), donc dans l'ordre de la représentation. Ce qu'on appelle *expression* est une possession métaphorique d'ordre représentatif. Dans l'exemple considéré, la peinture triste est un cas de possession métaphorique d'un « échantillon » représentatif, qui exemplifie une « étiquette » représentative. Autrement dit : « Ce qui est exprimé est métaphoriquement exemplifié [1]. » L'expression (triste) n'est donc pas moins réelle que la couleur (bleue). Pour n'être ni verbale ni littérale, mais représentative et transférée, l'expression n'en est pas moins

1. N. Goodman, *op. cit.*, p. 85.

« vraie », si elle est appropriée. Ce ne sont pas les effets sur le spectateur qui constituent l'expression : car je puis appréhender la tristesse d'un tableau sans être rendu triste par lui; « l'importation métaphorique » a beau faire de ce prédicat une propriété acquise, l'expression est bien la possession de la chose. Une peinture exprime des propriétés qu'elle exemplifie métaphoriquement en vertu de son statut de symbole pictural : « Les peintures ne sont pas plus à l'abri de la force formatrice du langage que le reste du monde, quoiqu'elles-mêmes, en tant que symboles, exercent aussi une force sur le monde, y compris le langage » (88).

C'est ainsi que *Languages of Art* rattache par de solides amarres la métaphore verbale et l'expression métaphorique non verbale au plan de la référence. L'auteur y réussit en ordonnant de façon réglée les catégories maîtresses de la référence : dénotation et exemplification (étiquette et échantillon), description et représentation (symboles verbaux et non verbaux), possession et expression (littéral et métaphorique).

Appliquant à la poétique du discours les catégories de Nelson Goodman je dirai :

1. La distinction entre dénotation et connotation n'est pas un principe valable de différenciation de la fonction poétique, si par connotation on entend un ensemble d'effets associatifs et émotionnels dénués de valeur référentielle, donc purement subjectifs; la poésie, en tant que système symbolique, comporte une fonction référentielle au même titre que le discours descriptif.

2. Les *sensa* — sons, images, sentiments — qui adhèrent au « sens », sont à traiter sur le modèle de l'expression au sens de Nelson Goodman; ce sont des représentations et non des descriptions; elles exemplifient au lieu de dénoter et elles transfèrent la possession au lieu de la détenir par droit ancien. Les qualités en ce sens ne sont pas moins réelles que les traits descriptifs que le discours scientifique articule; elles appartiennent aux choses avant d'être des effets subjectivement éprouvés par l'amateur de poésie.

3. Les qualités poétiques, en tant que transférées, ajoutent à la configuration du monde; elles sont « vraies », dans la mesure où elles sont « appropriées », c'est-à-dire dans la mesure où elles joignent la convenance à la nouveauté, l'évidence à la surprise.

Sur ces trois points, toutefois, l'analyse de Nelson Goodman appelle des compléments qui deviendront progressivement des remaniements profonds, à mesure qu'ils affecteront le fond de pragmatisme et de nominalisme de l'auteur.

1. Il n'est pas rendu suffisamment compte de la stratégie propre au discours poétique qui est celle de l'*époché* de la référence descriptive. Nelson Goodman a bien la notion d'un mariage ancien qui résiste à l'instauration d'une nouvelle union bigame; mais il n'y voit pas autre chose que la résistance de l'habitude à l'innovation. Il me semble qu'il faut aller plus loin, jusqu'à l'éclipse d'un mode référentiel, en tant que condition d'émergence d'un autre mode référentiel. C'est cette éclipse de la dénotation primaire que la théorie de la connotation avait en vue, sans comprendre que ce qu'elle appelait connotation était encore référentiel à sa façon.

2. Le discours poétique vise la réalité en mettant en jeu des *fictions heuristiques* dont la valeur constituante est proportionnelle à la puissance de dénégation. Ici encore Nelson Goodman offre une amorce avec son concept de dénotation « nulle »; mais il est trop soucieux de montrer que l'*objet* de la dénotation nulle sert à classer les étiquettes pour apercevoir que c'est ainsi précisément que celle-ci contribue à redécrire la réalité. La théorie des modèles nous permettra de lier plus étroitement fiction et redescription.

3. Le caractère « approprié » de l'application métaphorique aussi bien que littérale d'un prédicat n'est pas pleinement justifié dans une conception purement nominaliste du langage. Si une telle conception n'a aucune peine à rendre compte de la danse des étiquettes, aucune essence n'offrant de résistance au ré-étiquetage, en revanche elle rend plus difficilement compte de la sorte de *justesse* que semblent comporter certaines trouvailles du langage et des arts. C'est ici que, pour ma part, je prends mes distances à l'égard du nominalisme de Nelson Goodman. La « convenance », le caractère « approprié » de certains prédicats verbaux et non verbaux ne sont-ils pas l'indice que le langage a non seulement organisé autrement la réalité, mais qu'il a rendu manifeste une manière d'être des choses qui, à la faveur de l'innovation sémantique, est portée au langage? L'énigme du discours métaphorique c'est, semble-t-il, qu'il « invente » au double sens du mot : ce qu'il crée, il le découvre; et ce qu'il trouve, il l'invente.

Ce qu'il nous faut donc comprendre, c'est l'enchaînement entre trois thèmes : dans le discours métaphorique de la poésie la puissance référentielle est jointe à l'éclipse de la référence ordinaire; la création de fiction heuristique est le chemin de la redescription; la réalité portée au langage unit manifestation et création. La présente étude peut explorer les deux premiers thèmes : il sera réservé à la huitième et dernière étude d'expliciter la conception de la réalité postulée par notre théorie du langage poétique.

Le passage par la théorie des modèles constitue l'étape décisive de la présente étude. L'idée d'une parenté entre modèle et métaphore est si féconde que Max Black l'a prise pour titre du recueil qui contient l'essai spécifiquement consacré à ce problème épistémologique : « Models and Archetypes » (l'introduction du concept d'archétype s'expliquera plus loin) [1].

L'argument central est que la métaphore est au langage poétique ce que le modèle est au langage scientifique quant à la relation au réel. Or, dans le langage scientifique, le modèle est essentiellement un instrument heuristique qui vise, par le moyen de la fiction, à briser une interprétation inadéquate et à frayer la voie à une interprétation nouvelle plus adéquate. Dans le langage d'un autre auteur, proche de Max Black, Mary Hesse [2], le modèle est un instrument de re-description. C'est l'expression que je retiendrai pour la suite de mon analyse. Aussi importe-t-il d'en comprendre le sens dans son usage épistémologique primitif.

Le modèle appartient non à la logique de la preuve, mais à la logique de la découverte. Encore faut-il comprendre que cette logique de la découverte ne se réduit pas à une psychologie de l'invention sans intérêt proprement épistémologique, mais qu'elle comporte un processus cognitif, une méthode rationnelle qui a ses propres canons et ses propres principes.

La dimension proprement épistémologique de l'imagination scientifique n'apparaît que si d'abord on distingue les modèles selon leur constitution et leur fonction. Max Black distribue la hiérarchie des modèles en trois niveaux. Au plus bas degré nous avons les « modèles *à l'échelle* »; tels une maquette de navire ou l'agrandissement d'une chose infime (une patte de moustique), la figuration au ralenti d'une phase de jeu, la simulation et la miniaturisation de processus sociaux, etc.; ce sont des modèles en ce qu'ils sont modèles *de* quelque chose à quoi ils renvoient dans une relation asymétrique; ils servent le dessein de montrer de quoi la chose a l'air (*how it looks*), comment

1. Max Black, *op. cit.*, chap. XIII, p. 219-243.
2. Mary B. Hesse, « The explanatory function of metaphor », in *Logic, Methodology and Philosophy of Science*, éd. par Bar-Hillel, Amsterdam, North-Holland, 1965; repris en « Appendice » à *Models and Analogies in Science*, University of Notre Dame Press, 1966, 1970.

elle fonctionne (*how it works*), quelles lois la gouvernent. Il est possible de déchiffrer sur le modèle — de lire sur lui — les propriétés de l'original. Enfin, dans un modèle, seuls quelques traits sont pertinents, d'autres non. Un modèle ne prétend être fidèle que quant à ses traits pertinents. Ce sont ces traits pertinents qui distinguent le modèle à l'échelle des autres modèles. Ils sont corrélatifs des conventions d'interprétation qui en règlent la lecture. Ces conventions reposent sur l'identité partielle des propriétés et l'invariance des proportions, pour tout ce qui a une dimension dans l'espace ou dans le temps. Pour cette raison, le modèle à l'échelle imite l'original, le reproduit. Selon Max Black, le modèle à l'échelle correspond à l'icône chez Peirce. Par ce caractère sensible, le modèle à l'échelle met à notre niveau et à notre taille ce qui est trop grand ou trop petit.

Au second niveau Max Black place les modèles *analogues :* modèles hydrauliques de systèmes économiques, emploi de circuits électriques dans les calculatrices électroniques, etc. Deux choses sont à considérer : le changement de médium et la représentation de la structure, c'est-à-dire du tissu de relations propres à l'original. Les règles de l'interprétation déterminent ici la traduction d'un système de relations dans un autre; les traits pertinents corrélatifs de cette traduction constituent ce qu'on appelle en mathématiques un isomorphisme. Le modèle et l'original se ressemblent par la structure et non par un mode d'apparence.

Les modèles *théoriques*, qui constituent le troisième niveau, ont en commun avec les précédents l'identité de structure; mais ils ne sont pas quelque chose que l'on puisse montrer ni que l'on doive fabriquer; ce ne sont pas du tout des choses; ils introduisent plutôt un langage nouveau, tel un dialecte ou un idiome, dans lequel l'original est décrit sans être construit. Ainsi la représentation par Maxwell d'un champ électrique en fonction des propriétés d'un fluide imaginaire incompressible. Le médium imaginaire n'est plus ici qu'un expédient mnémonique pour appréhender des relations mathématiques. L'important n'est pas que l'on ait quelque chose à voir mentalement, mais que l'on puisse opérer sur un objet, d'une part mieux connu — et en ce sens plus familier —, d'autre part riche en implications — et en ce sens fécond au plan de l'hypothèse.

Le grand intérêt de l'analyse de Max Black est qu'elle échappe à l'alternative relative au statut existentiel du modèle que semblaient imposer les variations de Maxwell lui-même, les interprétations substantialistes de l'éther par Lord Kelvin et le rejet brutal des modèles par Duhem. La question n'est pas de savoir si et comment le modèle existe; mais quelles sont les règles d'interprétation du modèle théo-

rique et, corrélativement, quels sont les traits pertinents. L'important est que le modèle n'a que les propriétés qui lui sont assignées par convention de langage, hors de tout contrôle par le moyen d'une construction réelle; c'est ce que souligne l'opposition entre décrire et construire : « Le cœur de la méthode consiste à parler d'une certaine façon » (229). Sa fécondité consiste en ce que nous savons comment nous en servir : sa « déployabilité » — selon une expression de Stephen Toulmin [1] (cité, 239) — est sa raison d'être; parler de saisie intuitive n'est qu'une manière abrégée de désigner l'aisance et la rapidité dans la maîtrise des implications lointaines du modèle. A cet égard le recours à l'imagination scientifique ne marque pas un fléchissement de la raison, une distraction par les images, mais le pouvoir essentiellement verbal d'essayer de nouvelles relations sur un « modèle décrit ». Cette imagination appartient à la raison en vertu des règles de corrélation qui gouvernent la traduction des énoncés portant sur le domaine secondaire dans des énoncés applicables au domaine original. C'est encore l'isomorphisme des relations qui fonde la traductibilité d'un idiome dans l'autre et qui fournit par là même le « rationale » de l'imagination (238). Mais l'isomorphisme n'est plus entre le domaine original et une chose construite, il est entre ce domaine et une chose « décrite ». L'imagination scientifique consiste à voir de nouvelles connexions par le détour de cette chose « décrite ». Rejeter le modèle hors de la logique de la découverte, ou même le réduire à un expédient provisioire, substitué faute de mieux à la déduction directe, c'est finalement réduire la logique de la découverte elle-même à une procédure déductive. L'idéal scientifique sous-jacent à cette prétention est finalement, dit Max Black, « celui d'Euclide réformé par Hilbert » (235). La logique de la découverte, disions-nous, n'est pas une psychologie de l'invention, parce que l'investigation n'est pas la déduction.

Cet enjeu épistémologique est bien mis en relief par Mary Hesse : « Il faut, dit-elle, modifier et compléter le modèle déductif de l'explication scientifique et concevoir l'explication théorétique comme la redescription métaphorique du domaine de l'*explanandum* » (*op. cit.*, 249). Cette thèse porte deux accents. Le premier accent est mis sur le mot explication; si le modèle, comme la métaphore, introduit un nouveau langage, sa description vaut explication; ce qui signifie que le modèle opère sur le terrain même de l'épistémologie déductiviste pour modifier et compléter les critères de déductibilité de l'explication scientifique tels qu'ils sont énoncés par exemple par C. G. Hem-

1. Stephen Toulmin, *The Philosophy of Science*, Londres, 1953, p. 38-39.

pel et P. Oppenheim [1]. Selon ces critères, l'*explanandum* doit pouvoir être déduit de l'*explanans;* il doit contenir au moins une loi générale qui n'est pas redondante pour la déduction; il ne doit pas avoir été falsifié empiriquement jusqu'à ce jour; il doit être prédictif. Le recours à la redescription métaphorique est une conséquence de l'impossibilité d'obtenir une stricte relation de déduction entre *explanans* et *explanandum;* tout au plus peut-on compter sur une « convenance approchée » (*approximate fit*, 257); cette condition d'acceptabilité est plus proche de l'interaction à l'œuvre dans l'énoncé métaphorique que la déductibilité pure et simple. De même, l'intervention de règles de correspondance entre l'*explanans théorique* et l'*explanandum* va dans le même sens d'une critique de l'idéal de déductibilité; recourir au modèle, c'est interpréter les règles de correspondance en termes d'extension du langage d'observation par usage métaphorique. Quant à la prédictibilité, elle ne saurait être conçue sur un modèle déductif, comme si des lois générales déjà présentes dans l'*explanans* comportaient des occurrences encore non observables, ou comme si l'ensemble des règles de correspondance ne requéraient aucune addition; selon Mary Hesse, dans *Models and Analogies in Science*, il n'y a pas de méthode rationnelle pour compléter par voie purement déductive les règles de correspondance et former de nouveaux prédicats d'observation. La prédiction de nouveaux prédicats d'observation exige un déplacement de significations et une extension du langage observationnel primitif; alors seulement le domaine de l'*explanandum* peut être redécrit dans la terminologie transférée du système secondaire.

Le second accent de la thèse de Mary Hesse est mis sur le mot redescription; par là est signifié que le problème ultime posé par l'usage du modèle est « le problème de la référence métaphorique » (254-259). Les choses mêmes sont « vues comme »; elles sont, d'une manière qui reste à préciser, *identifiées* au caractère descriptif du modèle; l'*explanandum*, en tant que référent ultime, est lui-même changé par l'adoption de la métaphore; il faut donc aller jusqu'à rejeter l'idée d'une invariance de signification de l'*explanandum* et pousser jusqu'à une vue « réaliste » (256) de la théorie de l'interaction. Non seulement notre conception de la rationalité, mais simultanément celle de la réalité, sont mises en question : « La rationalité, dit Mary Hesse, consiste précisément dans l'adaptation continue de notre langage à

1. C. G. Hempel et P. Oppenheim, « The logic of explanation » in *Readings in the Philosophy of Science*, éd. par H. Feigl et M. Brodbeck, New York, 1953.

un monde en continuelle expansion; la métaphore est un des principaux moyens par lesquels cela est accompli » (259).

Nous reviendrons plus loin sur les implications pour le verbe être lui-même de cette affirmation que les choses *sont* « telles que » le modèle les décrit.

Quel est le bénéfice, pour la théorie de la métaphore, de ce passage par la théorie des modèles? Les auteurs cités sont plus soucieux d'étendre aux modèles leur théorie préalable de la métaphore que de considérer le choc en retour de l'application épistémologique sur la poétique. C'est cette action rétroactive de la théorie du modèle sur la théorie de la métaphore qui m'intéresse ici.

L'extension de la théorie de la métaphore à celle du modèle n'a pas pour seul effet de confirmer rétroactivement les traits principaux de la théorie initiale : interaction entre le prédicat secondaire et le sujet principal, valeur cognitive de l'énoncé, production d'information nouvelle, non-traductibilité et inépuisabilité par paraphrase. La réduction du modèle à un expédient psychique est parallèle à la réduction de la métaphore à un simple procédé décoratif; la méconnaissance et la reconnaissance suivent de part et d'autre les mêmes voies; la procédure qu'elles ont en commun est le « transfert analogique d'un vocabulaire » (Max Black, *op. cit.*, 238).

Le choc en retour du modèle sur la métaphore révèle des traits nouveaux de celle-ci que l'analyse antérieure n'a pas perçus.

D'abord le répondant exact du modèle, du côté poétique, n'est pas exactement ce que nous avons appelé l'énoncé métaphorique, c'est-à-dire un discours bref réduit le plus souvent à une phrase; le modèle consiste plutôt en un réseau complexe d'énoncés; son vis-à-vis exact serait donc la *métaphore continuée* — la fable, l'allégorie; ce que Toulmin appelle la « déployabilité systématique » du modèle a son équivalent dans un réseau métaphorique et non dans une métaphore isolée.

Cette première remarque rejoint l'observation que nous faisions au début de cette étude : c'est l'œuvre poétique comme un tout — le poème — qui projette un monde; le « changement d'échelle » qui sépare la métaphore, en tant que « poème en miniature » (Beardsley), du poème lui-même en tant que métaphore agrandie, appelle un examen de la constitution en réseau de l'univers métaphorique. L'article de Max Black met lui-même sur la voie : l'isomorphisme qui constitue le « *rationale* » de l'imagination dans l'usage des modèles ne trouve son équivalent que dans une sorte de métaphore que Max Black appelle archétype (c'est d'ailleurs, on s'en souvient, le titre de l'article : « Models and Archetypes »); par cette désignation, Max Black vise

deux aspects propres à certaines métaphores : leur caractère « radical » et leur caractère « systématique »; ces deux aspects sont d'ailleurs solidaires; les « root metaphors », pour emprunter le terme à Stephen C. Pepper [1], sont aussi celles qui organisent les métaphores en réseau (par exemple, chez Kurt Lewin, le réseau qui met en communication des mots tels que champ, vecteur, espace-phase, tension, force, frontière, fluidité, etc.). Par ces deux caractères, l'archétype a une existence moins locale, moins ponctuelle que la métaphore : il couvre une « aire » d'expériences ou de faits.

La remarque est capitale : nous avons senti, avec Nelson Goodman, la nécessité de subordonner les « figures » isolées aux « schèmes » qui gouvernent des « règnes », par exemple celui des sons, transférés en bloc dans l'ordre visuel. On peut s'attendre que la fonction référentielle de la métaphore soit portée par un réseau métaphorique plutôt que par un énoncé métaphorique isolé. Je préfère d'ailleurs parler de réseau métaphorique plutôt que d'archétype en raison de l'emploi de ce terme en psychanalyse jungienne. La puissance paradigmatique de ces deux sortes de métaphores tient autant à leur caractère « radical » qu'à leurs « inter-connexions ». Une philosophie de l'imagination doit ajouter à la simple idée de « voir des connexions nouvelles » (Max Black, *op. cit.*, 237), celle d'une percée à la fois en profondeur par métaphores « radicales » et en extension par « métaphores inter-connectées [2] » (*ibid.*, 241).

Le second bénéfice du passage par le modèle est de mettre en relief

1. Stephen C. Pepper, *World Hypotheses*, University of California Press, 1942, p. 91-92; cité par Max Black, *op. cit.*, p. 239-240.

2. On trouvera chez Philip Wheelwright, *Metaphor and Reality*, Indiana University Press, 1962, une tentative pour hiérarchiser les métaphores selon leurs degrés de stabilité, leur pouvoir englobant ou leur amplitude d'appel; l'auteur appelle symboles les métaphores dotées de pouvoir intégrateur : au plus bas degré, il trouve les images dominantes d'un poème particulier; puis les symboles qui, en vertu de leur signification « personnelle », président à une œuvre entière; puis les symboles partagés par une tradition culturelle entière; puis ceux qui lient les membres d'une vaste communauté séculière ou religieuse; enfin, au cinquième rang, les archétypes qui présentent une signification pour l'humanité entière ou, du moins, pour une fraction importante de celle-ci : par exemple, le symbolisme de la lumière et des ténèbres, ou celui de la seigneurie. Cette idée d'une organisation en niveaux est reprise par Berggren, *op. cit.*, I, 248-249. D'un point de vue tout différent, celui de la stylistique, Albert Henry (*Métonymie et Métaphore*, éd. Klincksieck, 1971, p. 116 et s.), montre que ce sont les combinaisons de métaphores, selon des figures de second degré qu'il détaille avec une extraordinaire subtilité, qui intègrent le procédé rhétorique à une œuvre entière chargée de véhiculer la vision singulière du poète. Évoquant plus haut l'analyse de Albert Henry (cf. ci-dessus p. 259), j'ai souligné que la référence à un monde et la rétro-référence à un auteur sont contemporaines de cet entrelacs qui élève le discours au rang d'œuvre.

la connexion entre fonction heuristique et description. Ce rapprochement nous renvoie soudain à la *Poétique* d'Aristote. On se rappelle comment Aristote liait *mimesis* et *mythos* dans son concept de la *poiesis* tragique [1]. La poésie, disait-il, est une imitation des actions humaines; mais cette *mimesis* passe par la création d'une fable, d'une intrigue, qui présente des traits de composition et d'ordre qui manquent aux drames de la vie quotidienne. Ne faut-il pas, dès lors, comprendre le rapport entre *mythos* et *mimesis*, dans la *poiesis* tragique, comme celui de la fiction heuristique et de la redescription dans la théorie des modèles? Le *mythos* tragique, en effet, présente tous les traits de « radicalité » et d' « organisation en réseau » que Max Black conférait aux archétypes, c'est-à-dire aux métaphores de même rang que les modèles; la métaphoricité n'est pas seulement un trait de la *lexis*, mais du *mythos* lui-même, et cette métaphoricité consiste, comme celle des modèles, à décrire un domaine moins connu — la réalité humaine — en fonction des relations d'un domaine fictif mais mieux connu — la fable tragique —, en usant de toutes les vertus de « déployabilité systématique » contenues dans cette fable. Quant à la *mimesis*, elle cesse de faire difficulté et scandale dès lors qu'elle n'est plus comprise en termes de « copie » mais de redescription. Le rapport entre *mythos* et *mimesis* doit être lu dans les deux sens : si la tragédie n'atteint son effet de *mimesis* que par l'invention du *mythos*, le *mythos* est au service de la *mimesis* et de son caractère foncièrement dénotatif; pour parler comme Mary Hesse, la *mimesis* est le nom de la « référence métaphorique ». Ce que Aristote lui-même soulignait par ce paradoxe : la poésie est plus proche de l'essence que n'est l'histoire, laquelle se meut dans l'accidentel. La tragédie enseigne à « voir » la vie humaine « comme » ce que le *mythos* exhibe. Autrement dit, la *mimesis* constitue la dimension « dénotative » du *mythos*.

Cette jonction entre *mythos* et *mimesis* n'est pas l'œuvre de la seule poésie tragique; elle y est seulement plus aisée à détecter parce que, d'une part, le *mythos* prend la forme d'un « récit » et que la métaphoricité s'attache à l'intrigue de la fable, et parce que, d'autre part, le référent est constitué par l'action humaine qui, par son cours de motivation, présente une affinité certaine avec la structure du récit. La jonction entre *mythos* et *mimesis* est l'œuvre de toute poésie. On se souvient du rapprochement que fait Northrop Frye entre le poétique et l'hypothétique. Or quel est cet hypothétique? Suivant le critique, le langage poétique, tourné « vers le dedans » et non vers « le dehors », structure un *mood*, un état d'âme, qui n'est rien hors du poème lui-

1. 1re *Étude*, § 5.

même : il est ce qui reçoit forme du poème en tant qu'agencement de signes. Ne faut-il pas dire, d'abord, que le *mood* est l'hypothétique que le poème crée et que, à ce titre, il tient dans la poésie lyrique la place que le *mythos* tient dans la poésie tragique? Ne faut-il pas dire, ensuite, qu'à ce *mythos* lyrique est jointe une *mimesis* lyrique, en ce sens que le *mood* ainsi créé est une sorte de modèle pour « voir comme » et « sentir comme »? Je parlerai en ce sens de redescription lyrique, afin d'introduire au cœur de l'expression, au sens de Nelson Goodman, l'élément fictif que la théorie des modèles met en relief. Le sentiment articulé par le poème n'est pas moins heuristique que la fable tragique. Le mouvement « vers le dedans » du poème ne saurait donc être opposé purement et simplement au mouvement « vers le dehors »; il désigne seulement le décrochage de la référence coutumière, l'élévation du sentiment à l'hypothétique, la création d'une fiction affective; mais la *mimesis* lyrique, qu'on peut tenir, si l'on veut, pour un mouvement « vers le dehors », est l'œuvre même du *mythos* lyrique, elle résulte de ce que le *mood* n'est pas moins heuristique que la fiction en forme de récit. Le paradoxe du poétique tient tout entier en ceci que l'élévation du sentiment à la fiction est la condition de son déploiement mimétique. Seule une humeur mythisée ouvre et découvre le monde.

Si cette fonction heuristique du *mood* se fait si difficilement reconnaître, c'est sans doute parce que la « représentation » est devenue l'unique canal de la connaissance et le modèle de tout rapport entre le sujet et l'objet. Or le sentiment est ontologique d'une autre manière que le rapport à distance, il fait participer à la chose [1].

C'est pourquoi l'opposition entre extérieur et intérieur cesse de valoir ici. N'étant pas intérieur, le sentiment n'est pas pour autant subjectif. La référence métaphorique conjoint plutôt ce que Douglas Berggren appelle « les schèmes poétiques de la vie intérieure » et « l'objectivité des textures poétiques [2]. » Par schème poétique il entend « quelque phénomène visualisable, qu'il soit effectivement observable ou simplement imaginé, qui sert de véhicule pour exprimer quelque chose concernant la vie intime de l'homme ou une réalité non spatiale en général » (248). Ainsi le « lac de glace » au fond de l'Enfer de Dante [3]; dire, avec Northrop Frye, que l'énoncé poétique est dirigé dans un sens « centripète », c'est dire seulement comment

1. P. Ricœur, *L'Homme faillible*, IVe partie : « La fragilité affective ».
2. Douglas Berggren, « The use and abuse of Metaphor », *Review of Metaphysics*, 16, I (décembre 1962), p. 227-258, II (mars 1963), p. 450-472.
3. Berggren, *op. cit.*, I, 249.

il ne faut pas interpréter le schème poétique, à savoir : en un sens cosmologique; mais quelque chose est dit sur la manière d'être de quelques âmes qui, *en vérité*, sont de glace. Nous discuterons plus loin le sens de l'expression « en vérité » et proposerons une conception *tensionnelle* de la vérité métaphorique elle-même. Qu'il suffise pour l'instant de dire que le verbe poétique ne « schématise » métaphoriquement les sentiments qu'en dépeignant des « textures du monde », des « physionomies non humaines », qui deviennent les véritables portraits de la vie intérieure. Ce que Douglas Berggren appelle « réalité texturale » donne un support « au schème de la vie intérieure » qui serait l'équivalent de ces « états d'âme » que Northrop Frye tient pour le substitut de tout référent. La « joyeuse ondulation des vagues », dans le poème de Hölderlin [1], n'est ni une réalité objective au sens positiviste, ni un état d'âme au sens émotionnaliste. C'est pour une conception dans laquelle la réalité a été préalablement réduite à l'objectivité scientifique que l'alternative s'impose. Le sentiment poétique, dans ses expressions métaphoriques, dit l'indistinction de l'intérieur et de l'extérieur. Les « textures poétiques » du monde (joyeuses ondulations) et les « schèmes poétiques » de la vie intérieure (lac de glace), en se répondant, disent la réciprocité du dedans et du dehors.

C'est cette réciprocité que la métaphore élève de la confusion et de l'indistinction à la tension bipolaire. Autre est la fusion intropathique qui précède la conquête de la dualité sujet-objet, autre la réconciliation qui surmonte l'opposition du subjectif et de l'objectif.

La question de la vérité métaphorique est ainsi posée. Le sens du mot vérité est en question. La comparaison entre modèle et métaphore nous a du moins indiqué la direction : comme le suggère la jonction entre fiction et redescription, le sentiment poétique lui aussi développe une expérience de réalité dans laquelle inventer et découvrir cessent de s'opposer et où créer et révéler coïncident. Mais que signifie alors réalité?

5. VERS LE CONCEPT DE « VÉRITÉ MÉTAPHORIQUE »

La présente étude s'oriente vers les conclusions suivantes : les deux premières ne font qu'enregistrer l'avance de la discussion antérieure; la troisième tire une conséquence qui demande une justification distincte :

1. Berggren, *op. cit.*, I, 253.

1. La fonction poétique et la fonction rhétorique ne se distinguent pleinement qu'une fois portée au jour la conjonction entre fiction et redescription; les deux fonctions apparaissent alors inverses l'une de l'autre; la seconde vise à persuader les hommes en donnant au discours des ornements qui plaisent; c'est elle qui fait valoir le discours pour lui-même; la première vise à redécrire la réalité par le chemin détourné de la fiction heuristique;

2. La métaphore est, au service de la fonction poétique, cette stratégie de discours par laquelle le langage se dépouille de sa fonction de description directe pour accéder au niveau mythique où sa fonction de découverte est libérée;

3. On peut se risquer à parler de vérité métaphorique pour désigner l'intention « réaliste » qui s'attache au pouvoir de redescription du langage poétique.

Cette dernière conclusion appelle une clarification. Elle implique en effet que la théorie de la tension (ou de la controversion), qui a été constamment le fil conducteur de cette enquête, soit étendue au rapport référentiel de l'énoncé métaphorique au réel.

Nous avons, en effet, donné trois applications à l'idée de tension :

a) tension dans l'énoncé : entre *tenor* et *vehicle*, entre *focus* et *frame*, entre sujet principal et sujet secondaire;

b) tension entre deux interprétations : entre une interprétation littérale que l'impertinence sémantique défait, et une interprétation métaphorique qui fait sens avec le non-sens;

c) tension dans la fonction relationnelle de la copule : entre l'identité et la différence dans le jeu de la ressemblance.

Ces trois applications de l'idée de tension restent au niveau du sens immanent à l'énoncé, encore que la seconde mette en jeu une opération extérieure à l'énoncé, à savoir l'interlocution, et que la troisième concerne déjà la copule, mais dans sa fonction relationnelle. La nouvelle application concerne la référence elle-même et la prétention de l'énoncé métaphorique à atteindre d'une certaine façon la réalité. Pour l'exprimer le plus radicalement possible, il faut introduire la tension dans l'être métaphoriquement affirmé. Quand le poète dit : « La nature est un temple où de vivants piliers... », le verbe être ne se borne pas à relier le prédicat « temps » au sujet « nature » selon la triple tension qu'on vient de dire; la copule n'est pas seulement relationnelle; elle implique en outre que, par la relation prédicative, est redécrit ce *qui est;* elle dit *qu*'il en est bien ainsi. Cela nous l'avons appris dans le *Traité de l'interprétation* d'Aristote.

Tombons-nous dans un piège que nous tend le langage, lequel, Cassirer nous le rappelle, ne va pas jusqu'à distinguer deux sens du

verbe être : le sens relationnel et le sens existentiel [1]? Ce serait le cas si nous prenions le verbe être lui-même au sens littéral. Mais n'y a-t-il pas, pour le verbe être lui-même, un sens métaphorique, dans lequel serait retenue la même tension que nous avons trouvée d'abord dans les mots (entre nature et temple), puis entre les deux interprétations (l'interprétation littérale et l'interprétation métaphorique), enfin entre l'identité et la différence?

Pour porter au jour cette tension, intime à la force logique du verbe être, il faut faire apparaître un « n'est pas », lui-même impliqué dans l'interprétation littérale impossible, mais présent en filigrane dans le « est » métaphorique. La tension serait alors entre un « est » et un « n'est pas ». Cette tension serait non marquée grammaticalement dans l'exemple ci-dessus; toutefois, même non marqué, le « est » d'équivalence se distingue du « est » de détermination (« la rose est rouge », qui est de nature synecdochique); c'est la *Rhétorique générale* du Groupe de Liège qui nous propose cette distinction entre le « est » de détermination et le « est » d'équivalence, caractéristique du procès métaphorique [2]. Ce ne serait donc pas seulement les termes, ni même la copule dans sa fonction référentielle, mais la fonction existentielle du verbe être qui serait affectée par ce procès. Il faudrait en dire autant du « être-comme » de la métaphore marquée, celle que la rhétorique des Anciens, rompant en cela avec Aristote, tenait pour la forme canonique dont la métaphore serait l'abréviation; « être-comme » devrait être tenu pour une modalité métaphorique de la copule elle-même; le « comme » ne serait pas seulement le terme de la comparaison entre les termes, mais serait inclus dans le verbe être dont il modifierait la force. Autrement dit, il faudrait faire passer le « comme » du côté de la copule, et écrire : « ses joues *sont-comme* des roses » (c'est un des exemples de la *Rhétorique générale*, 114). Ainsi nous resterions fidèles à la tradition d'Aristote, non suivie par la rhétorique ultérieure; pour Aristote, on s'en souvient, la métaphore n'est pas une comparaison abrégée, mais la comparaison une équivalence affaiblie. C'est donc bien sur le « est » d'équivalence qu'il importe de réfléchir par priorité. Et c'est pour distinguer son emploi du « est » de détermination que je cherche à reporter dans la force même du verbe être la tension dont l'analyse antérieure a montré trois autres applications.

La question pourrait être formulée ainsi : la tension qui affecte

1. Ernst Cassirer, *La Philosophie des formes symboliques;* t. I : *Le Langage;* chap. 5 : « Le langage et l'expression des formes de la relation pure. La sphère du jugement et les concepts de relation. »
2. *Rhétorique générale*, p. 114-115.

la copule dans sa fonction relationnelle n'affecte-t-elle pas aussi la copule dans sa fonction existentielle? Cette question fait l'enjeu de la notion de *vérité métaphorique.*

Pour démontrer cette conception « tensionnelle » de la vérité métaphorique, je procéderai dialectiquement. Je montrerai d'abord l'inadéquation d'une interprétation qui, par ignorance du « n'est pas » implicite, cède à la naïveté ontologique dans l'évaluation de la vérité métaphorique; puis je montrerai l'inadéquation d'une interprétation inverse, qui manque le « est » en le réduisant au « comme-si » du jugement réfléchissant, sous la pression critique du « n'est pas ».

La légitimation du concept de vérité métaphorique, qui préserve le « n'est pas » dans le « est », procédera de la convergence de ces deux critiques.

Avant toute interprétation proprement ontologique, telle que nous tenterons de l'amorcer dans la huitième étude, nous nous bornerons ici à une discussion dialectique d'opinions, comme Aristote au début de ses analyses de « philosophie première ».

a) Le premier mouvement — naïf, non critique — est celui de la *véhémence* ontologique. Je ne le renierai pas, je le médiatiserai seulement. Sans lui, le moment critique serait infirme. Dire « cela est », tel est le moment de la *croyance, l'ontological commitment* qui donne sa force « illocutionnaire » à l'affirmation. Nulle part cette véhémence d'affirmation n'est mieux attestée que dans l'expérience poétique. Selon une de ses dimensions, au moins, cette expérience exprime le moment *extatique* du langage — le langage hors de soi; elle semble ainsi attester que c'est le désir du discours de s'effacer, de mourir, aux confins de l'être-dit.

La philosophie peut-elle prendre en compte la non-philosophie de l'extase? Et à quel prix?

A la flexion de la non-philosophie et de la philosophie schellingienne, Coleridge proclame le pouvoir *quasi végétal* de l'imagination, recueillie dans le symbole, de nous assimiler à la croissance des choses : *While it enunciates the whole*, [a symbol] *abides itself as a living part of that unity of which it is the representative* [1]. Ainsi la métaphore opère un échange entre le poète et le monde, à la faveur duquel vie individuelle et vie universelle croissent ensemble. La croissance de la plante devient ainsi la métaphore de la vérité métaphorique, comme étant elle-même « *a symbol established in the truth of things* » (*ibid.*,

1. Coleridge, appendice C à *The Statesman's Manual*, cité par I. A. Richards, *The Philosophy of Rhetoric*, p. 109.

111). De même que la plante plonge dans la lumière et dans la terre pour en tirer sa croissance, de même que « *it becomes the visible* organismus *of the whole silent or elementary life of nature and therefore, in incorporating the one extreme becomes the symbol of the other; the natural symbol of that higher life of reason* » (*ibid.*, 111), — de même le verbe poétique nous fait participer, par la voie d'une « communion ouverte », à la totalité des choses. Et I. A. Richards d'évoquer une question posée beaucoup plus tôt par Coleridge : « *Are not words parts and germinations of the plant?* » (*ibid.*, 112).

Ainsi le prix à payer par la philosophie, pour dire l'extase poétique, est la réintroduction de la philosophie de la nature dans la philosophie de l'esprit, dans la ligne de la philosophie schellingienne de la mythologie. Mais alors l'imagination, selon la métaphore végétale, n'est plus le travail, foncièrement discursif, de l'identité et de la différence que nous avons dit plus haut (sixième étude). L'ontologie des « correspondances » se cherche une caution dans les attractions « sympathiques » de la nature, avant le tranchant de l'entendement diviseur.

Coleridge se tenait à la flexion de la philosophie et de la non-philosophie. Avec Bergson, l'unité de la vision et de la vie est portée au sommet de la philosophie. Le caractère philosophique de l'entreprise est préservé par la critique de la critique, grâce à quoi l'entendement, se recourbant sur lui-même, fait son propre procès; le droit de l'image est alors démontré *a contrario* par la solidarité entre morcellement conceptuel, dispersion spatiale et intérêt pragmatique. C'est conjointement aussi que sont à restaurer la supériorité de l'image sur le concept, la priorité du flux temporel indivis sur l'espace, et le désintéressement de la vision à l'égard du souci vital. Et c'est dans une philosophie de la vie que se scelle le pacte entre image, temps et contemplation.

Une certaine critique littéraire, influencée par Schelling, Coleridge et Bergson, essaie de rendre compte de ce moment extatique du langage poétique [1]; nous devons à cette critique quelques plaidoyers romantiques spécifiquement appliqués à la métaphore. Celui de Wheelwright dans *The Burning Fountain* et dans *Metaphor and Reality* [2] est un des plus dignes d'estime. L'auteur, en effet, ne se borne pas à lier son ontologie à des considérations générales sur la puissance de l'imagination; il la relie étroitement aux traits que sa sémantique

1. Owen Barfield, *Poetic Diction : A Study in meaning*, New York, McGraw Hill, 1928, 1964².
2. Philip Wheelwright, *The Burning Fountain*, éd. révisée, Indiana University Press, 1968. *Metaphor and Reality*, Indiana University Press, 1962, 1968.

a privilégiés. Ces traits appellent d'emblée une expression en termes de vie; le langage, dit l'auteur, est *tensive* et *alive;* il joue sur tous les conflits entre perspective et ouverture, désignation et suggestion, imagerie et signifiance, concrétude et plurisignification, précision et résonance affective, etc. La métaphore, plus particulièrement, recueille ce caractère *tensive* du langage, par le contraste de l'*epiphor* et de la *diaphor :* l'*epiphor* rapproche et fusionne les termes par assimilation immédiate au niveau de l'image; la *diaphor* procède médiatement et par combinaison de termes discrets; la métaphore est la tension de l'*epiphor* et de la *diaphor*. C'est cette tension qui assure le transfert même du sens et qui donne au langage poétique son caractère de « plus-value » sémantique, son pouvoir d'ouverture sur de nouveaux aspects, de nouvelles dimensions, de nouveaux horizons de la signification.

Ainsi tous ces traits appellent d'emblée une expression en termes de vie : *living*, *alive*, *intense*. Dans l'expression *tensive aliveness* [1] que j'assume, pour ma part, mais en un sens assez différent, l'accent est mis sur l'aspect vital plus que sur l'aspect logique de la tension; la *connotative fullness* et la *tensive aliveness* sont opposées à la rigidité, à la froideur, à la mort du *steno-language* [2]. *Fluid* s'y oppose à *block-language*, qui triomphe avec les abstractions qu'ont en partage plusieurs esprits grâce à l'habitude ou à la convention. C'est un langage qui a perdu ses « ambiguïtés tensionnelles », sa « fluidité non capturée [3] ».

Ce sont ces traits sémantiques qui marquent l'affinité du langage « tensionnel » avec une réalité présentant des traits ontologiques correspondants. L'auteur, en effet, ne doute pas que l'homme, pour autant qu'il est éveillé, a un souci constant pour ce qui est (« *What Is* [4] »). La réalité portée au langage par la métaphore est dite *presential and tensive*, *coalescent and interpenetrative*, *perspectival and hence latent* — bref, *revealing itself only partially*, *ambiguously*, *and through symbolic indirection* (154). Dans tous ces traits l'indistinction domine : la présence est enflammée par un acte *responsive-imaginative* (156) et répond elle-même à cette réponse dans une sorte de rencontre. Il est vrai que l'auteur suggère que ce sens de la présence ne va pas sans contraste; mais c'est pour ajouter aussitôt que ceux-ci sont subordonnés à la totalité en vue. Quant à la « coalescence », l'auteur l'oppose

1. Wheelwright, *Metaphor and Reality*, p. 17.
2. *The Burning Fountain*, p. 25-29, 55-59.
3. *Metaphor and Reality*, p. 38-39.
4. *Ibid.*, p. 19, 30, 130 *et passim.*

à la sélectivité par l'intelligence, laquelle aboutit aux dichotomies de l'objectif et du subjectif, du physique et du spirituel, du particulier et de l'universel : le « quelque chose de plus » de l'expression poétique fait que chaque terme de l'opposition participe à l'autre, se métamorphose dans l'autre; le langage lui-même, par le passage qu'il opère ainsi d'une signification dans l'autre, évoque « quelque chose d'un caractère métaphorique du monde lui-même que [le poème] salue » (169). Enfin, le caractère « perspectif » du langage poétique évoque le surplus qui excède l'angle de vision; n'est-ce pas ce que Héraclite suggère quand il dit que : *le Seigneur dont l'oracle est à Delphes ne dit ni ne nie mais signifie?* Ne faut-il pas murmurer, avec le *guru* hindou des Upanishads : « neti-neti », *not quite that, not quite that,* « pas tout à fait cela, pas tout à fait cela »...? Finalement, en accédant à la « question poético-ontologique » (152), l'auteur accorde bien volontiers que sa « *metapoetics* » est une « ontologie non tant de concepts que de sensibilité poétique » (20).

Il est étonnant que Wheelwright soit conduit bien près d'une conception tensionnelle de la vérité elle-même par sa conception sémantique de la tension entre *diaphor* et *epiphor;* mais la tendance dialectique de sa théorie est étouffée par la tendance vitaliste et intuitionniste qui finalement l'emporte dans la Métapoétique du « *What Is* ».

b) La contrepartie dialectique de la naïveté ontologique est offerte par Turbayne dans *The Myth of Metaphor* [1]. L'auteur tente de cerner « l'usage » (*use*) valide de la métaphore en prenant pour thème critique l' « abus » (*abuse*). L'abus est ce qu'il appelle le mythe, en un sens plus épistémologique qu'ethnologique qui ne diffère guère de ce que nous venons d'appeler naïveté ontologique. Le mythe, en effet, c'est la poésie *plus* la croyance (*believed poetry*). Je dirai : la métaphore à la lettre. Or il y a quelque chose, dans l'usage de la métaphore, qui l'incline vers l'abus, donc vers le mythe. Quoi? On se rappelle la base sémantique de Turbayne (exposée ci-dessus, sixième étude) : la métaphore est proche de ce que Gilbert Ryle appelle *category-mistake,* laquelle consiste à présenter les faits d'une catégorie dans les idiomes appropriés à une autre. La métaphore aussi est une faute calculée, une transgression catégoriale (*sort-crossing*). C'est sur cette base sémantique — où le caractère inapproprié de l'attribution métaphorique est plus fortement souligné que la nouvelle pertinence séman-

1. Colin Murray Turbayne, *The Myth of Metaphor*, Yale University Press, 1962. Éd. révisée, the University of South Carolina Press, 1970. (En appendice, Rolf Eberle : « Models; Metaphors, and Formal Interpretations »).

tique — que l'auteur édifie sa théorie référentielle. La croyance, dit Turbayne, est entraînée, par un mouvement spontané, d'un « faire-semblant » (*pretense*) que quelque chose est tel, alors que ce n'est pas le cas (13), à l' « intention » correspondante (*I intend what I pretend*) (15), et de l'intention au « faire-croire » (*Make-believe*) (17). Alors le *sort-crossing* devient un *sort-trespassing* (22) et la *category-fusion* devient *category-confusion* (*ibid.*) ; et la croyance, prise au jeu de son faire-semblant, est subtilement convertie en « faire-croire ».

Ce que nous avons appelé plus haut fonction heuristique n'est donc pas une feinte innocente; elle tend à s'oublier comme fiction pour se faire prendre pour croyance perceptive (c'est à peu près ainsi que Spinoza, contredisant Descartes, décrivait la croyance : aussi longtemps que l'imagination n'a pas été limitée et niée, elle est indiscernable de la croyance vraie). Il est remarquable que l'absence de marque grammaticale serve ici de caution à ce glissement dans la croyance; rien, dans la grammaire, ne distingue l'attribution métaphorique de l'attribution littérale; entre le mot de Churchill appelant Mussolini *that ustensil* et celui de la publicité : « la poêle à frire, cet ustensile », la grammaire ne marque aucune distinction (14); seule l'impossibilité de faire la somme algébrique des deux énoncés éveille le soupçon. C'est précisément le piège que tend la grammaire de ne pas marquer la différence, et, en ce sens, de la masquer. C'est pourquoi il faut qu'une instance critique s'applique à l'énoncé pour en faire surgir le « comme-si » non marqué, c'est-à-dire la marque virtuelle du « faire-semblant » immanent au « croire » et au « faire croire ».

Ce trait de dissimulation — on dirait presque de mauvaise foi, mais le mot n'est pas chez Turbayne — appelle une riposte critique : une ligne de démarcation doit être tirée entre *to use* et *to be used*, si l'on ne doit pas devenir la victime de la métaphore, en prenant le masque pour le visage. Bref, il faut « ex-poser » la métaphore, la démasquer. Cette proximité entre l'us et l'abus amène à rectifier les métaphores sur la métaphore. On a parlé de transfert ou de transport; c'est vrai : les faits sont *reallocated* par la métaphore; mais cette *reallocation* est aussi une *misallocation*. On a comparé la métaphore à un filtre, à un écran, à une lentille, pour dire qu'elle place les choses sous une perspective et enseigne à « voir comme... »; mais c'est aussi un masque qui déguise. On a dit qu'elle intègre les diversités; mais elle porte aussi à la confusion catégoriale. On a dit qu'elle est « mise pour... »; il faut dire aussi qu'elle est « prise pour ».

Mais qu'est-ce qu' « ex-poser » la métaphore (54-70)? Il faut remarquer que Turbayne réfléchit plus volontiers sur les modèles scientifiques que sur les métaphores poétiques. Cela ne disqualifie certaine-

ment pas sa contribution au concept de vérité métaphorique si, comme nous l'avons nous-même admis, la fonction référentielle du modèle est elle-même un modèle pour la fonction référentielle de la métaphore. Mais il est fort possible que la vigilance critique ne soit pas de même nature de part et d'autre. En effet, les exemples de « mythes » en épistémologie sont des théories scientifiques dans lesquelles l'indice de fiction heuristique a toujours été perdu de vue. Ainsi Turbayne discute longuement de la réification des modèles mécaniques chez Descartes et Newton, c'est-à-dire de leur interprétation ontologique immédiate. La tension du métaphorique et du littéral en est donc absente dès l'origine. Dès lors, « faire exploser le mythe », c'est faire paraître le modèle comme métaphore.

Turbayne renoue ainsi avec la vieille tradition de Bacon, dénonçant les « idoles du théâtre » : « *Because in my judgment all the received systems are but so many stage-plays representing worlds of their own creation... which by tradition, credulity, and negligence have come to be received* [1]. »

Mais ce n'est pas pour autant abolir le langage métaphorique; bien au contraire, c'est le confirmer, mais en lui adjoignant l'indice critique du « comme si ». Il n'est pas possible, en effet, de « présenter la vérité littérale », de « dire ce que sont les faits », comme l'exigerait l'empirisme logique: toute « tentative pour " ré-allouer " les faits en les renvoyant au domaine auquel ils appartiennent en réalité est vaine » (64). « Nous ne pouvons pas dire ce qu'est la réalité, mais seulement comme quoi elle nous apparaît (*what it seems like to us*) » (64). S'il peut y avoir un état non mythique, il ne peut y avoir d'état non métaphorique du langage. Il n'y a donc pas d'autre issue que de « remplacer les masques », mais en le sachant. Nous ne dirons pas : *non fingo hypotheses* mais : « Je feins des hypothèses. » Bref, la conscience critique de la distinction entre us et abus ne conduit pas au non-emploi mais au ré-emploi (*re-use*) des métaphores, dans la quête sans fin de métaphores autres, voire d'une métaphore qui serait la meilleure possible.

Les limites de la thèse de Turbayne tiennent à la spécificité des exemples qui concernent ce qui est le moins transposable du modèle à la métaphore.

D'abord, l'auteur se meut dans un ordre de réalité homogène à celui du positivisme que sa thèse critique. Il s'agit toujours de « faits » et donc aussi de vérité en un sens vérificationniste qui n'est pas fondamentalement altéré. Ce caractère finalement néo-empiriste de la thèse

1. Francis Bacon, *Novum Organum*, Londres, 1626, I. 44. Cité par Turbayne, *op. cit.*, p. 29.

ne peut échapper, si l'on considère que les exemples de métaphores-modèles ne sont pas empruntés à des domaines limités de la physique, mais à l'ordre métascientifique des visions du monde, où la frontière entre modèle et mythe scientifique tend à s'effacer, comme on le sait depuis le *Timée* de Platon. Le mécanisme de Descartes et celui de Newton sont des hypothèses cosmologiques de caractère universel. La question est précisément de savoir si le langage poétique ne fait pas une percée à un niveau préscientifique, antéprédicatif, où les notions mêmes de fait, d'objet, de réalité, de vérité, telles que l'épistémologie les délimite, sont *mises en question*, à la faveur du vacillement de la référence littérale.

Ensuite, l'auteur parle d'une maîtrise des modèles qui ne se retrouve pas dans l'expérience poétique, où, chaque fois que le poète parle, quelque chose d'autre que lui parle, où une réalité vient au langage sans que le poète en ait la commande; la métaphore de Turbayne est encore de l'ordre du manipulable; elle est quelque chose dont nous choisissons d'user, de ne pas user, de ré-user. Ce pouvoir décisoire, coextensif à la vigilance du « comme si », est sans répondant du côté de l'expérience poétique, dans laquelle, selon la description de Marcus Hester, l'imagination est « liée » (*bound*). Cette expérience d'être saisi, plutôt que de saisir, se laisse mal accorder avec la maîtrise délibérée du « comme si ». Le problème de Turbayne est celui du mythe démythisé : a-t-il encore sa puissance comme parole? Y a-t-il quelque chose comme une foi métaphorique après la démythisation? Une seconde naïveté après l'iconoclasme? La question appelle une réponse différente en épistémologie et en poésie. Un usage lucide, maîtrisé, concerté, des modèles est peut-être concevable, encore qu'il paraisse difficile de se tenir dans l'abstinence ontologique du « comme si », sans croire à la valeur descriptive et représentative du modèle. L'expérience de création en poésie semble échapper à la lucidité requise par toute philosophie du « comme si ».

Ces deux limites paraissent bien corrélatives : la sorte de vision qui, *a parte rei*, perce au-delà des « faits » découpés par la méthodologie, et la sorte d'auto-implication qui, *a parte subjecti*, échappe à la vigilance du « comme si », désignent conjointement les deux faces d'une expérience de création dans laquelle la dimension créatrice du langage est en consonance avec les aspects créateurs de la réalité elle-même. Peut-on créer des métaphores sans y croire et sans croire que, d'une certaine façon, cela est? C'est donc la relation même, et non pas seulement ses extrêmes, qui est en cause : entre le « comme si » de l'hypothèse consciente d'elle-même et les faits « comme quoi ils nous semblent », c'est encore le concept de vérité-adéquation qui règne. Il est

seulement modalisé par le « comme si », sans être altéré dans sa définition fondamentale.

c) Ma double critique de Wheelwright et de Turbayne est très proche de celle de Douglas Berggren dans « The Use and Abuse of Metaphor [1] » à laquelle la mienne doit beaucoup. Aucun auteur, à ma connaissance, n'est allé aussi loin en direction du concept de vérité métaphorique. Non content, en effet, de récapituler les thèses principales de la théorie de la tension, il tente d'arbitrer, comme je le fais, entre naïveté ontologique et critique de la métaphore mythifiée. Il transporte ainsi la théorie de la tension de la sémantique interne de l'énoncé à sa valeur de vérité, et ose parler de la tension entre vérité métaphorique et vérité littérale (245). J'ai utilisé plus haut son analyse conjointe des « schèmes poétiques » et des « textures poétiques », les premiers offrant le portrait de la vie intérieure et les secondes la physionomie du monde. Ce que je n'ai pas dit alors, c'est que, pour Berggren, ces tensions affectent non seulement le sens mais la valeur de vérité des assertions poétiques sur la « vie intérieure » ainsi schématisée et sur la « réalité texturale ». Les poètes eux-mêmes, dit-il, « semblent parfois penser que ce qu'ils font, ce sont en un certain sens, des assertions vraies » (249). En quel sens? Wheelwright n'a pas tort de parler de « réalité présentielle », mais il échoue à distinguer vérité poétique et absurdité mythique. Lui qui a tant fait pour reconnaître le caractère « tensionnel » du langage, manque le caractère « tensionnel » de la vérité, en substituant simplement une notion de vérité à une autre; ainsi sacrifie-t-il à l'abus, en ramenant simplement les textures poétiques à l'animisme primitif; mais le poète lui-même ne commet pas cette faute : il « préserve les différences ordinaires entre le sujet principal et le sujet subsidiaire de ses métaphores, en même temps que ces référents sont également transformés par le procès de construction métaphorique » (252); et encore : « A la différence de l'enfant et du primitif, le poète ne confond pas mythiquement *the textural feel-of-things* avec de réelles *things-of-feeling* » (255). « C'est seulement par l'emploi de la métaphore texturale que le *feel-of-things* poétique peut en un sens être libéré des prosaïques *things-of-feeling* et se prêter proprement à la discussion » (255). C'est ainsi que l'objectivité phénoménologique de ce que l'on appelle vulgairement émotion ou sentiment est inséparable de la structure tensionnelle de la vérité même des énoncés métaphoriques qui expriment la construction du monde par et avec le sentiment. La possibilité de la réalité texturale

1. Cf. ci-dessus p. 309, n. 2.

est corrélative de la possibilité de la vérité métaphorique des schèmes poétiques; la possibilité de l'une est établie en même temps que la possibilité de l'autre (257).

La convergence entre les deux critiques internes, celle de la naïveté ontologique et celle de la démythisation, aboutit ainsi à réitérer la thèse du caractère « tensionnel » de la vérité métaphorique et du « est » qui porte l'affirmation. Je ne dis pas que cette double critique prouve la thèse. La critique interne aide seulement à reconnaître ce qui est assumé et à quoi est commis celui qui parle et qui emploie métaphoriquement le verbe être. En même temps, elle souligne le caractère de paradoxe indépassable qui s'attache à un concept métaphorique de vérité. Le paradoxe consiste en ceci qu'il n'est pas d'autre façon de rendre justice à la notion de vérité métaphorique que d'inclure la pointe critique du « n'est pas » (littéralement) dans la véhémence ontologique du « est » (métaphoriquement). En cela, la thèse ne fait que tirer la conséquence la plus extrême de la théorie de la tension; de la même manière que la distance logique est préservée dans la proximité métaphorique, et de la même manière que l'interprétation littérale impossible n'est pas simplement abolie par l'interprétation métaphorique mais lui cède en résistant —, de la même manière l'affirmation ontologique obéit au principe de tension et à la loi de la « vision stéréoscopique [1] ». C'est cette constitution tensionnelle du verbe être qui reçoit sa marque grammaticale dans « l'être-comme » de la métaphore développée en comparaison, en même temps qu'est marquée la tension entre le *même* et l'*autre* dans la copule relationnelle.

Quel est maintenant le choc en retour d'une telle conception de la vérité métaphorique sur la définition même de la réalité? Cette question qui constitue l'horizon ultime de la présente étude fera l'objet de la prochaine enquête. Car il appartient au discours spéculatif d'articuler, avec ses ressources propres, ce qui est spontanément assumé par ce conteur populaire qui, selon Roman Jakobson [2], « marque » l'intention poétique de ses récits en disant

Aixo era y no era.

1. L'expression est de Bedell Stanford dans *Greek Metaphor, Studies in Theory and Practice*, Oxford, Blackwell, 1936, p. 105; elle est reprise par de nombreux auteurs de langue anglaise.
2. *Op. cit.*, p. 238-239.

HUITIÈME ÉTUDE

Métaphore et discours philosophique

A Jean Ladrière.

La dernière étude de ce recueil a pour ambition d'explorer les confins philosophiques d'une recherche dont le centre de gravité s'est déplacé en passant au plan de l'herméneutique, de la rhétorique à la sémantique et des problèmes de sens vers les problèmes de référence. Ce dernier déplacement a engagé, sous forme de postulats, un certain nombre de présuppositions philosophiques. Nul discours ne peut se prétendre libre de présuppositions, pour la raison simple que le travail de pensée par lequel on thématise une région du pensable met en jeu des concepts opératoires qui ne peuvent, dans le même temps, être thématisés. Mais, si nul discours ne peut être radicalement dénué de présuppositions, du moins nul penseur n'est-il dispensé d'expliciter les siennes, autant qu'il le peut. On a commencé de le faire au début de la précédente étude, quand on a énoncé les postulats de sémantique et d'herméneutique mis en œuvre par la théorie de la référence métaphorique. Ce sont ces postulats qui nous ont autorisé, à la fin de la même étude, à reporter sur la copule, prise au sens de *être comme*, la visée ontologique de l'énonciation métaphorique. Il reste à thématiser pour eux-mêmes ces postulats. La question est alors celle-ci : *quelle* philosophie est *impliquée* dans le mouvement qui porte la recherche de la rhétorique à la sémantique et du sens vers la référence? La question paraît simple, elle est en réalité double. On demande, en effet, et si une philosophie est *impliquée* — et *laquelle*. La stratégie de la présente étude sera de faire progresser conjointement l'enquête sur les deux questions : la question sur l'*ontologie* à expliciter —, la question sur l'*implication* à l'œuvre dans le jeu de l'implicite et de l'explicite.

La seconde question, la plus dissimulée, demande une décision générale concernant l'unité d'ensemble des modes de discours, en entendant par modes de discours des emplois tels que : discours poétique, discours scientifique, discours religieux, discours spéculatif, etc. Prenant pour thème la notion de discursivité en tant que telle, je voudrais plaider pour un relatif pluralisme des formes et des niveaux

de discours. Sans aller jusqu'à la conception suggérée par Wittgenstein d'une hétérogénéité radicale des jeux de langage, qui rendrait impossibles les cas d'intersection auxquels la fin de l'étude sera précisément consacrée, il importe de reconnaître, dans son principe, la *discontinuité* qui assure au discours spéculatif son autonomie.

C'est seulement sur la base de cette différence dans le discours, instaurée par l'acte philosophique en tant que tel, que peuvent être élaborées les modalités d'interaction ou, mieux, d'interanimation entre modes de discours, requises par le travail d'explicitation de l'ontologie sous-jacente à notre recherche.

Les trois premières sections sont un plaidoyer pour la discontinuité entre discours spéculatif et discours poétique et une réfutation de quelques-unes des manières erronées, à notre avis, de comprendre le lien d'implication entre discours métaphorique et discours spéculatif.

1. Une philosophie pourrait être dite *induite* par le fonctionnement métaphorique, si on pouvait montrer qu'elle ne fait que reproduire au plan spéculatif le fonctionnement sémantique du discours poétique. On prendra pour pierre de touche la doctrine aristotélicienne de l'unité analogique des significations multiples de l'être, ancêtre de la doctrine médiévale de l'analogie de l'être. Elle sera l'occasion de montrer qu'il n'y a aucun passage direct entre le fonctionnement sémantique de l'énonciation métaphorique et la doctrine transcendantale de l'analogie. Celle-ci fournit, au contraire, un exemple particulièrement éclatant de l'autonomie du discours philosophique;

2. Si le discours catégorial ne laisse place à aucune transition entre la métaphore poétique et l'équivocité transcendantale, est-ce la conjonction entre philosophie et théologie dans un discours mixte qui crée les conditions d'une confusion entre l'analogie et la métaphore, et donc d'une implication qui ne serait qu'une *subreption*, pour reprendre une expression kantienne? La doctrine thomiste de l'analogie de l'être est un excellent contre-exemple pour notre thème de la discontinuité des modes de discours. Si l'on peut montrer que le discours mixte de l'onto-théologie ne permet aucune confusion avec le discours poétique, le champ devient libre pour l'examen de figures d'intersection qui présupposent la différence des modes de discours, principalement du mode spéculatif et du mode poétique;

3. Une modalité toute différente — et même inverse — d'implication de la philosophie dans la théorie de la métaphore doit être considérée. Elle est inverse de celle qui est mise à l'épreuve dans les deux paragraphes précédents, en ce qu'elle place les présuppositions philosophiques à l'origine même des distinctions qui rendent possible un discours sur la métaphore. Cette hypothèse fait plus que renverser

l'ordre de priorité entre métaphore et philosophie, elle renverse la manière d'argumenter en philosophie. La discussion antérieure se sera déployée au niveau des intentions déclarées du discours spéculatif, voire du discours onto-théologique, et n'aura mis en jeu que l'ordre de ses raisons. Pour une autre « lecture », c'est le mouvement inavoué de la philosophie et le jeu inaperçu de la métaphore qui ont partie liée. Plaçant en épigraphe l'affirmation de Heidegger que « *le métaphorique n'existe qu'à l'intérieur de la métaphysique* », on prendra pour guide de cette « seconde navigation » la « Mythologie blanche » de Jacques Derrida. Il s'agira bien d'une seconde navigation : l'axe de la discussion devra en effet se déplacer de la métaphore vive vers la *métaphore morte*, celle qui ne se dit pas, mais qui se dissimule dans la « relève » du concept qui se dit. M'appuyant sur les études précédentes, j'espère montrer que la problématique de la métaphore morte est une problématique dérivée, et que la seule issue est de remonter la pente de cette sorte d'entropie du langage par un acte nouveau de discours. Seule cette reviviscence de la visée sémantique de l'énonciation métaphorique peut recréer les conditions d'une confrontation elle-même vivifiante entre des modes de discours pleinement reconnus dans leur différence;

4. C'est à cette vivification mutuelle du discours philosophique et du discours poétique qu'on voudra contribuer dans les deux dernières étapes de cette investigation. Se plaçant d'abord au point de vue de la phénoménologie des visées sémantiques, on s'emploiera à montrer que le discours spéculatif a sa possibilité dans le dynamisme sémantique de l'énonciation métaphorique, mais qu'il ne peut répondre aux virtualités sémantiques de cette dernière qu'en lui offrant les ressources de l'espace d'articulation qu'il tient de sa propre constitution;

5. L'explicitation des postulats de la référence mis en œuvre par la septième étude ne peut dès lors procéder que d'un travail du discours spéculatif sur lui-même sous l'aiguillon de l'énonciation métaphorique. On essaiera de dire de quelle manière les concepts de vérité et de réalité, et finalement le concept d'être, doivent être remis sur le métier en réponse à la visée sémantique de l'énonciation métaphorique.

1. LA MÉTAPHORE ET L'ÉQUIVOCITÉ DE L'ÊTRE : ARISTOTE

Le premier *contre-exemple* opposé à notre hypothèse initiale de la différence entre discours philosophique et discours poétique, est fourni par le type de spéculation qu'Aristote, le premier, a appliquée

à l'unité analogique entre les significations multiples de l'être. La question se pose : toutes les fois que la philosophie essaie d'introduire une modalité intermédiaire entre l'*univocité* et l'*équivocité*, ne contraint-elle pas le discours spéculatif à reproduire, au plan qui est le sien, le fonctionnement sémantique du discours poétique? Si tel était le cas, le discours spéculatif serait en quelque sorte *induit* par le discours poétique. Le vocabulaire lui-même suggère l'hypothèse d'une confusion initiale des genres. Le mot analogie semble appartenir aux deux discours. Du côté poétique, l'analogie au sens de « proportion » est au principe de la quatrième espèce de métaphore qu'Aristote appelait métaphore « par analogie » (ou, selon certaines traductions, métaphore « proportionnelle »). Aujourd'hui encore, certains poéticiens ne craignent pas de subsumer, sous le terme générique d'analogie, métaphore et comparaison, ou de placer sous ce titre commun la famille de la métaphore. Du côté philosophique, ce même mot est au centre d'un certain discours qui s'autorise d'Aristote et s'étend jusqu'au néo-thomisme.

Je me propose de montrer que, contrairement aux apparences, le travail de pensée qui s'est cristallisé ultérieurement dans le concept d'analogie de l'être, procède d'un écart initial entre discours spéculatif et discours poétique. Je réserve pour une seconde étape de la discussion la question de savoir si cette différence première a pu être préservée dans les formes mixtes de philosophie et de théologie suscitées par le discours sur Dieu.

Il faut donc partir de l'écart le plus grand entre philosophie et poésie, celui-là qu'Aristote a institué dans le *Traité des Catégories*, ainsi qu'aux livres Γ, E, Z, Λ, de la *Métaphysique*.

Le *Traité des Catégories*, où le terme d'analogie ne figure pas expressément, produit un modèle non poétique de l'équivocité et pose ainsi les conditions de possibilité d'une théorie non métaphorique de l'analogie. Depuis Aristote, en passant par les néo-platoniciens, les médiévaux arabes et chrétiens, jusqu'à Kant, Hegel, Renouvier, Hamelin, la mise en ordre du *Traité des Catégories* reste le chef-d'œuvre toujours recommencé du discours spéculatif. Mais le *Traité des Catégories* ne pose la question de l'enchaînement des significations de l'être que parce que la *Métaphysique* pose la question qui rompt avec le discours poétique comme avec le discours ordinaire — la question : qu'est-ce que l'être? Le hors-jeu de cette question par rapport à tous les jeux de langage, est total. C'est pourquoi, lorsque le philosophe bute sur le paradoxe que « l'être se dit de plusieurs façons », et lorsque, pour arracher à la dissémination les significations multiples de l'être, il établit entre elles une relation de

renvoi à un terme premier qui n'est ni l'univocité d'un genre, ni l'équivocité de pur hasard d'un simple mot, la plurivocité qu'il porte ainsi au discours philosophique est d'un autre ordre que le sens multiple produit par l'énonciation métaphorique. C'est une plurivocité du même ordre que la question même qui a ouvert le champ spéculatif. Le terme premier — *ousia* — place tous les autres termes dans l'espace de sens découpé par la question : qu'est-ce que l'être? Peu importe, pour l'instant, que ces autres termes soient au terme premier dans un rapport qu'on puisse, légitimement ou non, appeler analogie; l'important est que soit identifiée, entre les significations multiples de l'être, une filiation qui, sans procéder de la division d'un genre en espèces, constitue néanmoins un ordre. Cet ordre est un ordre de catégories, dans la mesure où il est la condition de possibilité de l'extension ordonnée du champ de l'attribution. La polysémie réglée de l'être ordonne la polysémie en apparence désordonnée de la fonction prédicative comme telle. De la même manière que les catégories autres que la substance sont « prédicables » de la substance et, ainsi, augmentent le sens premier de l'être, de la même manière, pour chaque être donné, la sphère de prédicabilité présente la même structure concentrique d'éloignement à partir d'un centre « substantiel », et d'accroissement de sens par adjonction de déterminations. Ce procès réglé est sans point commun avec la métaphore, même analogique. Équivocité réglée de l'être et équivocité poétique se meuvent sur des plans radicalement distincts. Le discours philosophique s'instaure comme gardien vigilant des extensions de sens réglées sur le fond desquelles se détachent les extensions de sens inédites du discours poétique.

Qu'il n'y ait aucun point commun entre l'équivocité réglée de l'être et la métaphore poétique, l'accusation jetée par Aristote à l'adresse de Platon l'atteste indirectement. L'équivocité réglée doit se substituer à la participation platonicienne, laquelle n'est que métaphorique : « Quant à dire que les idées sont des paradigmes et que les autres choses participent d'elles, c'est se payer de mots vides de sens et faire des métaphores poétiques » (*Métaphysique*, A, 9, 991 *a* 19-22; trad. Tricot, I, 87-88). Donc, la philosophie ne doit ni métaphoriser ni poétiser, même quand elle traite des significations équivoques de l'être. Mais ce qu'elle ne doit pas faire, peut-elle ne pas le faire?

On a contesté que le *Traité* aristotélicien *des Catégories* constitue un enchaînement qui se suffise à lui-même, dans la mesure où il ne se soutient que par un concept d'analogie qui lui-même emprunte sa force logique à un autre champ que l'espace spéculatif. Mais il peut être montré que ces objections prouvent tout au plus que le *Traité* est à remettre en chantier sur une autre base sans doute que l'analogie,

mais non que la visée sémantique qui le porte soit empruntée à un autre champ que le champ spéculatif.

On peut d'abord objecter que les prétendues catégories de pensée ne sont que des catégories de langue déguisées. C'est l'objection de É. Benveniste [1]. Partant de l'affirmation générale que « la forme linguistique est... non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée » (64), l'auteur tente d'établir qu'Aristote, « raisonnant d'une manière absolue, retrouve simplement certaines des catégories fondamentales de la langue dans laquelle il pense » (66) [2].

La corrélation établie par É. Benveniste est indiscutable, aussi longtemps qu'on considère seulement le trajet qui va des catégories d'Aristote, telles que celui-ci les énumère, en direction des catégories de langue. Qu'en est-il du trajet inverse? Pour Benveniste, le tableau complet des catégories de pensée n'est que la « transposition des catégories de langue » (70), la « projection conceptuelle d'un état linguistique donné » (*ibid.*). Quant à la notion d'*être* « qui enveloppe tout » (*ibid.*), ce concept « reflète » (71) la richesse d'emploi du verbe être.

Mais, évoquant « les magnifiques images du poème de Parménide comme la dialectique du *Sophiste* » (71), le linguiste doit concéder que « la langue n'a évidemment pas orienté la définition métaphysique de « l'être », chaque penseur grec a la sienne, mais elle a permis de faire de l' « être » une notion objectivable, que la réflexion philosophique pouvait manier, analyser, situer comme n'importe quel autre concept » (71). Et encore : « Tout ce qu'on veut montrer ici est que la structure linguistique du grec prédisposait la notion d'« être » à une vocation philosophique » (73).

Le problème est donc de comprendre selon quel principe la pensée philosophique, s'appliquant à l'être grammatical, produit la suite des

1. É. Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », *Études philosophiques*, décembre 1958, p. 419-429, in *Problèmes de linguistique générale*, I, Gallimard, 1966, p. 63-74.

2. Les six premières catégories se réfèrent à des formes nominales (à savoir : la classe linguistique des noms; puis, dans la classe des adjectifs en général, les deux types d'adjectifs désignant la quantité et la qualité; puis le comparatif, qui est la forme « relative » par fonction, puis les dénominations de lieu et de temps) les quatre suivantes sont toutes des catégories *verbales :* la voie active et la voie passive, puis la catégorie du verbe *moyen* (opposée à l'actif), puis celle du *parfait* en tant qu' « être dans un certain état ». (On notera que le génie linguistique d'Émile Benveniste triomphe dans l'interprétation de ces deux dernières catégories qui ont embarrassé maints interprètes.) Ainsi Aristote « pensait définir les attributs des objets; il ne pose que des êtres linguistiques » (70).

significations du terme être. Entre ce qui ne serait qu'une liste et ce qui serait une déduction au sens de Kant, il y a place pour une mise en ordre qui, dans la tradition post-aristotélicienne — et déjà selon quelques rares suggestions d'Aristote lui-même — s'est donnée à penser comme analogie.

Il peut être montré avec Jules Vuillemin, dans la seconde étude de son ouvrage *De la logique à la théologie, cinq études sur Aristote* [1], que le traité aristotélicien des *Catégories* a une articulation logique, et qu'en ressaisissant celle-ci, « on trouvera peut-être le fil conducteur de la déduction aristotélicienne, qui semble avoir jusqu'ici échappé à l'analyse » (77).

Il n'est pas indifférent que le *Traité des Catégories* s'ouvre sur une distinction sémantique qui, au lieu d'être dichotomique, marque la place d'une troisième classe; outre les choses qui n'ont en commun que le nom (*onoma*), mais non la notion (*logos*), et qu'Aristote appelle homonymes, et celles qui ont à la fois communauté de nom et identité de notion — les synonymes —, il y a les paronymes, c'est-à-dire celles qui, « différant d'une autre par le cas (*ptôsis*), reçoivent leur appellation d'après son nom : ainsi de grammaire vient grammairien, et de courage, homme courageux » (*Catégories*, 1 *a* 12-15). Voici pour la première fois introduite une classe intermédiaire entre choses homonymes et choses synonymes, et par conséquent entre expressions simplement équivoques et expressions absolument univoques. Toute la suite de l'analyse visera à élargir la brèche ouverte par les paronymes dans le front continu de l'équivocité, et à lever l'interdit jeté globalement sur l'équivocité par la thèse d'Aristote lui-même, selon laquelle « signifier plus d'une chose, c'est ne rien signifier ». Or, cette distinction qui porte encore sur les choses nommées et non directement sur les significations, serait sans objet si elle ne devait éclairer l'organisation formelle de la table des catégories. En effet, la distinction décisive, introduite au paragraphe 2 du *Traité*, est celle qui oppose et combine deux sens de la copule « est » : à savoir : *être-dit*

1. Jules Vuillemin, *De la logique à la théologie, cinq études sur Aristote*, Flammarion, 1967. Cette seconde étude est intitulée carrément « Le système des *Catégories* d'Aristote et sa signification logique et métaphysique » (44-125). J'inverse l'ordre suivi par Jules Vuillemin dans son ouvrage, en raison de la différence de mon propos : Vuillemin veut démontrer que l'analogie relève d'une pseudo-science qui fait cercle avec la théologie. C'est pourquoi il s'adresse directement à l'analogie et à sa déficience logique dans la première étude de son ouvrage. Me proposant de montrer l'écart entre discours philosophique et discours poétique au lieu où ils semblent les plus proches, je me porte directement au point où l'écart est maximum : c'est celui où Jules Vuillemin rend justice à la construction systématique du traité aristotélicien des *Catégories*.

de... (ainsi homme, substance seconde, est dit de Socrate, substance première) et *être-dans...* (par exemple, musicien, accident de la substance Socrate). Cette distinction clé, à partir de laquelle toute la suite du *Traité des Catégories* s'organise, donne un emploi à la distinction des synonymes et des paronymes : seule la relation *dit-de...* permettant l'attribution synonymique (l'homme individuel est identiquement homme [1]).

On vient de dire que les deux sens de la copule mis en œuvre par la relation *être-dit de* et *être-dans* sont opposés et combinés. On peut, en effet, en composant ces deux traits dans une table de présence et d'absence, dériver quatre classes de substantifs : deux concrets (Socrate, homme) et deux abstraits (tel blanc, la science). La morphologie aristotélicienne s'édifie ainsi sur le croisement de deux oppositions fondamentales : l'opposition du particulier au général, qui donne lieu à la prédication proprement dite (*être-dit de...*) et celle du concret à l'abstrait (qui donne lieu à une prédication au sens large); la première, entendue en un sens réaliste, consacre l'obscurité irréductible de la copule, liée à la matérialité des substances individuelles (à l'exception des êtres séparés); la deuxième, entendue en un sens conceptualiste, tient lieu de la prétendue participation des idées platoniciennes, dénoncée par Aristote comme simplement métaphorique. L'abstrait est en puissance dans le concret; cette inhérence, elle aussi, se rattache au fond d'obscurité des substances individuelles.

Comment l'analogie est-elle mise en jeu, sinon explicitement (puisque le mot n'est pas prononcé), du moins implicitement? En ceci que les modalités syntaxiques de la copule, en se diversifiant, affaiblissent continûment le sens de la copule, tandis qu'on s'éloigne de la prédication essentielle primordiale — laquelle seule, on l'a dit, a un sens synonymique — vers la prédication accidentelle dérivée [2]. Une corrélation s'impose alors entre la distinction du *Traité des Catégories*, qui se tient au plan de la morphologie et de la prédication, et les grands textes de *Métaphysique*, Γ sur le renvoi de toutes les catégories à un terme premier, qui ont été lus par les médiévaux dans la grille de l'analogie de l'être. Cette corrélation est déclarée par *Métaphysique*, *Z* — le traité par excellence de la substance —, qui rattache expressément les configurations de la prédication — donc

1. Vuillemin, *op. cit.*, p. 110.
2. « De la sorte, Aristote suppose, dans les *Catégories*, la théorie de l'analogie : l'être est utilisé en différentes acceptions, mais ces acceptions sont ordonnées en ce qu'elles dérivent toutes, plus ou moins directement, d'une acception fondamentale qui est l'attribution d'une substance seconde à une substance première » (Vuillemin, *op. cit.*, p. 226).

les catégories — aux possibilités d'équivocation de la première catégorie, l'*ousia* [1]. Mais c'est parce que « la prédication ne peut être interprétée ni comme relation d'élément à ensemble, ni comme relation de partie à tout » qu'elle reste « une donnée intuitive ultime, dont la signification va de l'inhérence à la proportion et de la proportion à la proportionnalité [2] ». C'est ce destin que nous considérerons ultérieurement quand nous examinerons le passage de l'analogie de proportion à l'analogie d'attribution, qui n'est accompli explicitement que par les médiévaux.

Mais auparavant, il importe de montrer que, dans les limites tracées par la distinction établie au paragraphe 2 des *Catégories*, la suite des catégories est bel et bien construite, dans les paragraphes 3 à 9 du même *Traité*, selon un modèle non linguistique; le texte de Z, 4, cité plus haut, propose une clé : « On doit appeler êtres la substance et les autres catégories... en ajoutant ou en retranchant une qualification à être. » La substance, première catégorie, est cernée par une batterie de critères qui procèdent de tout un travail de pensée sur les conditions de la prédication. Une étude comparée entre le *Traité des Catégories* et *Métaphysique*, Z, 3 n'en dégage pas moins de sept; trois sont proprement des critères logiques de prédication (en tant que substance première, elle n'est pas dite-de et n'est pas dans...; en tant que substance seconde, elle est sujet d'attribution synonyme et primordiale); quatre

1. « On doit, en effet, appeler êtres la substance et les autres catégories, soit, pour ces dernières, par pure homonymie, soit en ajoutant ou en retranchant une qualification à *être*, dans le sens où nous disons que le non-connaissable est connaissable. Plus exactement, nous n'attribuons l'être ni par homonymie ni par synonymie : il en est comme du terme *médical*, dont les diverses acceptions ont rapport à un seul et même terme, mais ne signifient pas une seule et même chose, et ne sont pourtant pas non plus des homonymes : le terme *médical*, en effet, ne qualifie un patient, une opération, un instrument, ni à titre d'homonyme, ni comme exprimant une seule chose, mais qu'il a seulement rapport à un terme unique », *Métaphysique*, Z, 4, 1030 *a* 31 — *b* 4; trad. Tricot, I, 365-366.

Vianney Décarie montre, dans *L'Objet de la Métaphysique selon Aristote*, le lien de Z à l'exposé des sens multiples de l'être du livre Δ, et souligne avec force « que les autres catégories reçoivent leur signification de ce premier être » (138). Cette fonction de pivot sémantique et ontologique de l'*ousia* est quelque peu perdue de vue dans une interprétation aporétique de l'ontologie aristotélicienne.

2. Vuillemin, *op. cit.*, p. 229. Là commence, pour Jules Vuillemin, la « pseudo-science » dans laquelle la philosophie occidentale s'est égarée. L'analogie, selon lui, n'a pu disparaître de la philosophie moderne que lorsque, avec Russell, Wittgenstein, Carnap, une unique signification fondamentale a été reconnue à la copule, à savoir l'appartenance de l'élément à une classe : « A ce moment, la notion d'analogie a disparu et la Métaphysique devient possible comme science » (228). Cela suppose évidemment que la signification du mot *être* s'épuise dans cette réduction logique, ce que le présent ouvrage récuse.

sont des critères ontologiques (trois sont secondaires : la substance est un « ceci » déterminé; elle n'a pas de contraire; elle ne comporte pas de degré; le dernier est essentiel : elle est capable de recevoir des contraires). Sur cette base, la mise en ordre du *Traité* aristotélicien *des Catégories* procède par affaiblissement des critères, la déduction allant de ce qui ressemble le plus à ce qui ressemble le moins à la substance [1].

Tout le problème de l'analogie — à défaut du mot — est contenu *in nuce* dans cette dérivation par affaiblissement de critères. La quiddité, prise pour terme initial dans Z, 4, se communique de proche en proche à toutes les catégories : « La quiddité, tout comme l'essence, appartiendra également, d'une manière primordiale et absolue à la substance et, d'une manière secondaire, aux autres catégories; il s'agit alors non pas d'une quiddité au sens absolu, mais d'une quiddité de la qualité ou de la quantité » (1030 *a* 29-31, suit le texte cité plus haut, qui oppose à la simple homonymie le procédé d'adjonction ou de retranchement de qualifications à l'être). On peut bien appeler ce mode transcendantal de prédication paronyme, en vertu du parallélisme avec *Catégories*, 1; et analogique, au moins à titre implicite [2]. L'analogie désigne virtuellement cet affaiblissement progressif de la précision de la fonction prédicative, à mesure qu'on passe de la prédication primordiale à la prédication dérivée, et de la prédication essentielle à la prédication accidentelle (qui est paronymique) [3].

Ce qu'on appellera ultérieurement analogie d'attribution est ce lien de dérivation progressivement relâché qu'Aristote délimite, d'une part, par la prédication essentielle, qui seule donne lieu aux formes exactes ou approximatives de proportionnalité (auxquelles, on le verra, Aristote réserve le terme d'analogie), d'autre part, par l'homonymie pure et simple ou équivocité.

1. « C'est donc, superposée à la description logique, cette description ontologique qu'il est juste de considérer comme le fil conducteur de la déduction » (Vuillemin, *op. cit.*, p. 78). « L'analyse philosophique doit redresser constamment les apparences de la grammaire et renverser l'ordre des subordinations que celle-ci établit. Du même coup elle fait apparaître le fil conducteur de la déduction » (86).

2. C'est ce que fait Jules Vuillemin : « Ainsi, s'il n'y a pas quiddité, au sens primordial, pour un composé tel qu'*homme blanc*, il y aura quiddite au sens dérivé. La prédication aura lieu par analogie, non de façon synonyme, mais paronyme; elle est donc " transcendantale " » (63).

3. Vuillemin en restitue les articulations fondamentales en subdivisant en primordiale et dérivée chacune des deux classes de la prédication essentielle et de la prédication accidentelle, puis chacune des quatre classes ainsi obtenues en fonction de la différence entre substance première et substance seconde. Le tableau des possibilités *a priori* des prédications se lit aux p. 66-75 de l'ouvrage de J. Vuillemin.

Il était donc capital de montrer que la tripartition homonyme, synonyme, paronyme, était bien l'ouverture du *Traité* et par là même l'introduction au problème de l'analogie [1].

Il reste qu'Aristote ne nomme pas analogie ce que nous venons d'appeler un lien de dérivation progressivement relâché. Bien plus, la table des catégories constituée « en ajoutant ou en retranchant une qualification à *être* », si elle permet d'ordonner la série des termes supposés donnés, ne montre pas pourquoi il doit y avoir d'autres termes que le premier et pourquoi ils sont tels. Si on relit le texte canonique de Γ, 2 [2], on voit bien que les autres catégories se disent « relativement à un terme unique (*pros hen*), à une seule nature déterminée (*kata mian phusin*) » (Γ, 2, 1003 *a* 33; trad. Tricot, I, 176). Mais on ne voit pas que les multiples significations fassent système. Aristote peut bien dire que l'absence de communauté de notion n'empêche pas qu'il y ait une science *une* des multiples acceptions de l'être. Il peut bien affirmer que « les choses relatives à une seule et même nature » donnent lieu à une science *une*, « car même ces choses-là ont, en quelque manière, communauté de notion » (*ibid.*, 1003 *b* 14). Dans ce cas, « la science a toujours pour objet propre ce qui est premier, ce dont toutes les autres dépendent, et en raison de quoi elles sont désignées » (*ibid.*, 1003 *b* 16-8; trad. Tricot, I, 178). Ces déclarations n'empêchent pas que cet énigmatique lien de dépendance

1. C'est ce qu'admet J. Vuillemin : « La théorie de l'analogie, implicite dans la théorie des paronymes, permet de considérer sous le même chef, bien qu'en affaiblissant, pour ainsi dire, la signification de la copule, la relation de subordination entre substances secondes et les relations de surbordination entre particuliers abstraits et généralités abstraites d'une part, entre généralités abstraites de l'autre » (*op. cit.*, p. 111). On ne dira rien ici de la quatrième partie du *Traité des Catégories* (§ 10-15) : L'énumération des post-prédicaments, observe Jules Vuillemin, permet d'inscrire la suite des catégories dans la métaphysique aristotélicienne; en introduisant les rudiments d'une théorie du mouvement, le *Traité* marque la distinction des trois sortes de substances et la subordination de l'univers à la troisième (Dieu) et dessine « l'unité de la logique, de la physique et de la théologie » (*ibid.*).

2. « Telles choses, en effet, sont dites des êtres parce qu'elles sont des substances, telles autres parce qu'elles sont des déterminations de la substance, telles autres parce qu'elles sont un acheminement vers la substance, ou, au contraire, des corruptions de la substance, ou parce qu'elles sont des privations, ou des qualités de la substance, ou bien parce qu'elles sont des causes efficientes ou génératrices, soit d'une substance, soit de ce qui est nommé relativement à une substance, ou enfin parce qu'elles sont des négations de quelqu'une des qualités d'une substance, ou des négations de la substance même... » (*Métaphysique*, Γ, 2, 1003 *b* 6-10; trad. Tricot, I, 177). On lira, sur ce point, l'excellent commentaire de V. Décarie qui, une fois encore, insiste sur le rôle de « notion commune » tenu par l'*ousia*, grâce à quoi « il appartient à une seule science d'étudier tous les êtres en tant qu'êtres » (*op. cit.*, 102).

soit seulement allégué et qu'Aristote énonce comme solution ce qui n'est peut-être qu'un problème hypostasié en réponse.

Il peut être de bonne méthode, en ce point de notre étude, d'oublier l'interprétation médiévale et de tirer tout le parti possible du fait qu'Aristote n'a pas appelé analogie cette référence *ad unum*, de manière à mettre à nu ce qui se donne à penser sous ce terme. Une lecture « aporétique » d'Aristote, comme celle de Pierre Aubenque [1], combinée avec la lecture logique et mathématique de Jules Vuillemin, permet d'isoler l'opération par laquelle les médiévaux, suivant une suggestion qu'ils trouvaient dans les autres textes d'Aristote sur l'analogie, ont tenté d'atténuer l'aporie des « acceptions multiples de l'être ». Dans la perspective de ma propre enquête sur l'hétérogénéité des discours en général et sur l'irréductibilité du discours transcendental ou spéculatif au discours poétique en particulier, l'interprétation aporétique, appliquée au discours ontologique d'Aristote, atteste mieux que les interprétations des médiévaux la radicalité de la question, que le défaut de la réponse met à nu en tant que question. Vuillemin disait que la première attribution, celle d'une substance seconde à une substance première, faute de pouvoir être interprétée comme relation d'élément à ensemble, ou comme relation de partie à tout, reste « une donnée intuitive ultime, dont la signification va de l'inhérence à la proportion et de la proportion à la proportionnalité » (229). C'est donc l'opacité même de la première attribution qui suggère l'analogie. Pour Aubenque, c'est l'absence d'unité générique, seul support de la science aristotélicienne, et l'impossibilité qui en dérive d'engendrer les catégories autres que l'*ousia*, qui empêchent de donner un sens assignable à la référence *ad unum*. Le discours de l'être, dès lors, désigne le lieu d'une investigation interminable. L'ontologie reste la « science recherchée ».

Quoi qu'il en soit des arguments qui, finalement, développent toutes les raisons, bien connues d'Aristote, pour lesquelles l'être n'est pas un genre, en y ajoutant les raisons, auxquelles Kant nous a rendus sensibles, qui font que la table des catégories ne peut se constituer en système et demeure à l'état de « rhapsodie [2] » il reste que l'aporie, si aporie il y a, procède d'une visée, d'une demande, d'une exigence, dont il importe de discerner l'originalité. C'est parce que l'ontologie vise une science non générique de l'être que son échec même est spécifique. Développer l'aporie — *diaporein* — selon le

1. Pierre Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne*, PUF, 1962.

2. Aubenque va jusqu'à discerner chez Aristote un tragique comparable à celui de Pascal qui tiendrait à « l'impossibilité du nécessaire » (*op. cit.*, 219, n. 2).

vœu d'Aubenque (221), ce n'est pas ne rien dire. Car l'effort qui échoue a lui-même une structure, circonscrite par l'expression même *pros hen, ad unum.* Quelque chose est demandé par la déclaration même reconvertie en aporie : « La science a toujours pour être propre ce qui est premier, ce dont toutes les autres choses dépendent et en raison de quoi elles sont désignées » (*Métaphysique*, Γ, 2, 1003 *b* 16; trad. Tricot, I, 178). Et plus loin : « En conséquence, étant donné que l'Un se prend en plusieurs acceptions, ces différents termes seront pris aussi en plusieurs acceptions; mais cependant c'est à une science unique qu'il appartient de les connaître tous : ce n'est pas, en effet, la pluralité des significations qui rend un terme sujet de différentes sciences, c'est seulement le fait qu'il n'est pas nommé par rapport à un principe unique, et aussi que ses définitions dérivées ne sont pas rapportées à une signification primordiale » (*ibid.*, 1004 *a* 22-25; trad. Tricot, I, 184-185). La recherche de cette unité ne peut pas être entièrement vaine, dans la mesure même où le *pros hen* constitue, « d'une certaine manière », un caractère commun. Si la science recherchée n'était pas ainsi structurée par la forme même de la question, on ne pourrait même pas opposer, avec Aubenque, la réalité de l'échec à l' « idéal » de la recherche (240), ou l'analyse effective au « programme ». La disproportion même de l'analyse et de l'idéal témoigne de la visée sémantique à partir de laquelle peut être recherché quelque chose comme une unité non générique de l'être.

A cet égard, le rapprochement entre l'ontologie et la dialectique, que le caractère aporétique de la doctrine de l'être semble imposer (Aubenque, 251-302), ne peut que tourner court, de l'aveu même de l'auteur : entre dialectique et ontologie, « la diversité des intentions » (301) est entière : « La dialectique nous fournit une technique universelle de la question, sans se préoccuper des possibilités qu'a l'homme d'y répondre, mais l'homme ne poserait pas de questions s'il n'avait l'espoir d'y répondre... Dès lors autre chose est l'absence de perspective requise en quelque sorte par la neutralité de l'art dialectique, autre chose l'inachèvement de fait d'un projet qui comporte, par définition, la perspective même de l'achèvement » (302).

On peut aller plus loin encore, si l'on veut comprendre les raisons internes pour lesquelles l'analogie s'est imposée comme solution à l'aporie centrale du discours ontologique. S'il est vrai, comme le soutient Aubenque, que c'est du dehors que ce discours reçoit sa « perspective », son « idéal », son « programme », à savoir de la théologie héritée du platonisme, l'urgence devient plus grande, pour l'ontologie, de répondre à cette sollicitation externe avec ses ressources propres.

J'entre d'autant plus volontiers dans cette problématique de la rencontre entre discours théologique et discours ontologique, qu'Aubenque oppose à l'hypothèse d'une simple succession chronologique entre deux états du système d'Aristote (hypothèse introduite, comme on sait, par Werner Jaeger), que j'y trouve l'illustration saisissante de ma propre thèse de la pluralité des sphères de discours et de la fécondité de l'intersection entre leurs visées sémantiques.

Admettons donc que ce sont des considérations proprement théologiques, appliquées aux « réalités séparées » — ordre astral supralunaire, moteur immobile, pensée de la pensée —, qui maintiennent la problématique de l'unité. La question devient plus pressante de savoir comment l'ontologie répond à cette sollicitation. Du même coup, la rencontre, chez Aristote, entre un problème ontologique de l'unité — issu du dialogue avec la sophistique — et un problème théologique de la séparation — issu d'un dialogue avec le platonisme — fournit un exemple en quelque sorte paradigmatique de l'attraction entre sphères différentes de discours [1].

Il importe donc peu qu'Aubenque ait exagéré l'hétérogénéité du discours théologique et du discours ontologique et qu'il ait dramatisé à l'excès la rencontre entre une « ontologie de l'impossible » — faute d'une unité pensable entre les catégories — et une « théologie de l'inutile » (331) — faute d'un rapport assignable entre le Dieu qui se pense et le monde qu'il ignore. Au contraire, en transformant une fois encore en aporie la thèse de *Métaphysique*, E, 1 — la science de la substance immobile est universelle parce que première —, Aubenque problématise ce qui est précisément en jeu, à savoir la nouvelle visée

1. Le texte qui est ici en jeu est celui de *Métaphysique*, E, 1, où Aristote applique sa notion d'un renvoi à un terme premier, non plus à la suite des significations de l'être mais à la hiérarchie même des êtres. Ce n'est plus alors l'*ousia* qui est la première des catégories, mais l'*ousia* divine qui est l'être éminent. Ce renvoi à un terme premier, non plus dans l'ordre des significations, mais dans l'ordre des êtres, est censé servir de fondement au discours même de l'être : « On pourrait se demander, dit Aristote, si la philosophie première est universelle, ou si elle traite d'un genre particulier et d'une réalité singulière, suivant une distinction qui se rencontre dans les sciences mathématiques, où la géométrie et l'astronomie ont pour objet un genre particulier de la quantité, tandis que la mathématique générale étudie toutes les quantités en général. A cela nous répondons que s'il n'y avait pas d'autre substance que celles qui sont constituées par la nature, la physique serait la science première. Mais s'il existe une substance immobile, la science de cette substance doit être antérieure et doit être la philosophie première; et elle est universelle de cette façon, parce que première » (*Métaphysique*, E, 1, 1026 *a* 23-30; trad. Tricot, I, 333-334). L'enquête de V. Décarie sur *L'Objet de la Métaphysique selon Aristote* témoigne de la permanence de ce lien entre l'ontologie et la théologie à travers le *corpus* aristotélicien (sur E, 1, *op. cit.*, 111-124).

sémantique issue de la rencontre entre deux ordres de discours [1].

Un travail de pensée naît de l'interférence entre la théologie — même astrale — qui désigne un Dieu non point caché, mais donné en spectacle comme lointain dans la contemplation astrale, et notre discours humain sur l'être dans la diversité de ses acceptions catégoriales [2].

Même si la conciliation proposée en E, 1 — la théologie est « universelle... parce que première » — n'est que l'hypostase d'un problème en quête de solution, il reste que l'hétérogénéité dénoncée entre le discours ontologique sur les significations multiples de l'être et le discours théologique sur l'être « séparé » ne saurait aller jusqu'à une incommunicabilité entre sphères de sens, sous peine de rendre impensable l'interférence requise par la thèse même selon laquelle l'ontologie aporétique reçoit sa perspective de la théologie unitaire. Je serais même tenté de discerner, dans les arguments qui tendent à rendre inintelligible l'interférence, au moment même où on l'allègue, la raison profonde qui a conduit les successeurs d'Aristote, et peut-être Aristote lui-même, à chercher dans l'analogie un recours.

Considérons ces arguments. Le divin, est-il dit, étant indivisible, ne donne pas place à l'attribution et ne donne lieu qu'à des négations. En retour, la diversité des significations de l'être ne peut s'appliquer qu'à des choses physiques, dans lesquelles il est possible de distinguer substance, quantité, qualité, etc. En dernière analyse, le mouvement est la différence qui rend impossible, dans son principe, l'unité de l'être, et qui fait que l'être est affecté par la division entre l'essence et l'accident. Bref, c'est le mouvement qui fait que l'ontologie n'est pas une théologie, mais une dialectique de la scission et de la finitude (442). Là où quelque chose devient, la prédication est possible : la prédication s'établit sur la dissociation physique introduite par le mouvement. Mais si c'est là le dernier mot, comment parler d'une interférence de l'ontologie et de la théologie? On peut dénoncer l'échec de l'entreprise. Là n'est pas la question. Il reste à penser la tâche même que s'est assignée Aristote, de penser ensemble l'unité horizontale des significations de l'être et l'unité verticale des êtres [3].

1. Aubenque l'accorde sans peine : « La réalité du *khôrismos* peut être ressentie moins comme une séparation irrémédiable que comme l'invitation à la surmonter. Bref, entre la recherche ontologique et la contemplation du divin, il peut et il doit y avoir des rapports que le mot de séparation ne suffit pas à épuiser » (335).

2. Cf. le traitement par Aubenque des adjonctions théologiques en divers endroits de *Métaphysique*, Γ et de la préparation physique en Λ, 1-5 de l'exposé théologique de Λ, 6-10 (*op. cit.*, 393 et s.).

3. « L'impossible idéal d'un monde qui aurait retrouvé son unité... doit demeurer, au sein même de l'irrémédiable dispersion, le principe régulateur de la recherche et de l'action humaines » (402). Et un peu plus loin : « L'unité du discours ne

Or, Aristote a désigné le point où les deux problématiques se croisent : c'est l'*ousia*, la première des catégories dans le discours attributif, et l'unique sens de l'être divin [1]. A partir de là, les deux discours divergent, puisque d'un être qui n'est qu'*ousia* on ne peut rien dire, et que, des êtres qui sont *ousia* et encore autre chose, l'unité de signification se disperse. Du moins, la divergence entre le discours impossible de l'ontologie et le discours inutile de la théologie, le dédoublement de la tautologie et de la circonlocution, de l'universalité vide et de la généralité limitée, procèdent d'un même centre, l'*ousia*, qui, accorde Aubenque, « ne signifiera pas autre chose que l'acte de ce qui est, l'achèvement de ce qui est donné dans l'accomplissement de la présence, ou, d'un mot que nous avons déjà rencontré, l'*entéléchie* » (406). L'ontologie peut bien n'être que le substitut humain d'une théologie impossible pour nous; l'*ousia* reste le carrefour où leurs routes se croisent.

Si donc les deux discours se recoupent en un point à la fois commun aux deux et assignable en chacun d'eux, la science « recherchée » ne doit-elle pas répondre, avec ses ressources propres, à la proposition d'unité qui lui vient de l'autre discours?

N'est-ce pas de cette exigence interne que la problématique de l'analogie est née? Le texte témoin est à cet égard *Métaphysique* Λ, 5, 1071 *a* 33-35. Dans sa première séquence, il dit que « les causes de toutes choses sont... les mêmes par analogie ». Dans sa deuxième séquence, il pose que la primauté de l'*ousia* divine est sous-jacente à l'unité catégoriale de l'être : « Puis les causes des substances peuvent être considérées comme les causes de toutes choses ». La thèse demeure même si on prend le « comme » (*hôs*) au sens affaibli d'un *comme si* [2]. Dans sa troisième séquence, le texte précise (en

---

serait jamais donnée à elle-même; bien plus, elle ne serait jamais « recherchée », si le discours n'était pas mû par l'idéal d'une unité subsistante » (403). Et encore : « Si le divin n'exhibe pas l'unité que l'ontologie recherche, il n'en guide pas moins l'ontologie dans sa recherche » (404). Et enfin : « C'est la contrainte du mouvement qui, par la médiation de la parole philosophique, divise l'être contre lui-même selon une pluralité de sens, dont l'unité reste cependant indéfiniment recherchée » (438).

1. « *Ousia*, dit Aubenque, est l'un des rares mots qu'Aristote emploie à la fois pour parler des réalités sublunaires et de la réalité divine sans que rien indique que cette communauté de dénomination soit seulement métaphorique ou analogique » (*op. cit.*, 405). Cette remarque devrait être suivie d'une reconnaissance plus décidée de la fonction unitive dévolue à la catégorie de l'*ousia*.

2. Aubenque écrit : Aristote « ne peut donc avoir voulu dire que ceci : le discours humain doit procéder *comme si* les causes des essences étaient les causes de toutes choses, comme si le monde était un tout bien ordonné et non une série rhapsodique, comme si toutes choses pouvaient être ramenées aux premières d'entre elles, c'est-à-dire aux essences, et à la première des essences, comme à leur Principe » (*op. cit.* 401).

outre, *eti*) que c'est parce que la cause ultime est « première en entéléchie » qu'elle est « aussi la cause de toutes choses [1] ».

C'est de cette façon qu'une lecture *aporétique* d'Aristote désigne la place en creux de la doctrine de l'analogie, dans la mesure même où elle a commencé par la mettre entre parenthèses. Même si l'on découvre que cette notion n'est elle-même qu'un problème hypostasié en réponse, elle désigne d'abord le travail de pensée par lequel le discours humain, trop humain, de l'ontologie tente de répondre à la sollicitation d'un *autre* discours, qui n'est peut-être lui-même qu'un non-discours.

Une question est en effet posée par le concept de référence *ad unum :* s'il n'y a pas de communauté générique entre les acceptions multiples de l'être, de quelle nature peut être la « communauté de notion » alléguée par Aristote en *Métaphysique* Γ, 2, 1003 *b* 14? Peut-il exister une communauté non générique qui arrache le discours de l'être à sa condition aporétique?

C'est ici que le concept d'analogie, évoqué au moins une fois par Aristote dans ce contexte, intervient. Le problème qu'il pose naît d'une réflexion de second degré sur le *Traité des Catégories.* Il naît de la question de savoir si, et jusqu'à quel point, la référence à un terme premier est elle-même une relation *pensable.* On a vu comment cet ordre de dérivation peut être produit par réflexion sur les conditions de la prédication. Il importe maintenant de se demander quelle sorte de relation est ainsi engendrée. C'est ici que la notion mathématique d'analogie de proportion offre un terme de comparaison. Son origine garantit son statut scientifique. Du même coup, on peut comprendre le rapprochement entre le rapport *ad unum* et l'analogie de proportion, comme une tentative pour étendre à la relation transcendentale le bénéfice de la scientificité qui appartient à l'analogie de proportion.

Je suis d'autant plus disposé à reconnaître le caractère hétérogène de ce rapprochement que l'analyse antérieure des interférences du discours théologique et du discours ontologique nous a préparés à poser le problème de l'analogie en termes d'intersection de discours. L'application du concept d'analogie à la série des significations de l'être est, elle aussi, en effet, un cas d'intersection entre sphères de discours. Et cette intersection peut être comprise sans référence au discours théologique, même si, ultérieurement, le discours théolo-

1. David Ross comprend ainsi : « Si on fait abstraction de la cause première, les choses appartenant à des genres différents n'ont les mêmes causes que d'une manière analogique », (Ross, *Aristote*, p. 246-247; cité Tricot, II, 663).

gique usera de l'analogie pour s'annexer le discours ontologique, au prix d'ailleurs d'importants remaniements de ce concept.

Chez Aristote, cela est certain, le concept pur d'analogie n'a rien à voir avec la question des catégories, et c'est à la faveur d'un déplacement de sens, qui en affaiblit les critères initiaux, qu'il peut rejoindre la théorie des catégories, tangentiellement chez Aristote, par intersection franche chez les médiévaux.

C'est ce travail de pensée, plus que ses résultats sans doute décevants, qui importe ici. Le logicien et le philosophe contemporains peuvent être justifiés à déclarer que la tentative échoue et que la théorie de l'analogie n'est tout entière qu'une pseudo-science. On peut même affirmer que ce caractère de pseudo-science s'étend à son usage théologique, et que celui-ci à son tour rejaillit sur la structure transcendentale initiale, enfermant l'onto-théologie dans un cercle vicieux. L'important, pour moi, n'est pas là. Mon propos exprès est de montrer comment, en entrant dans la mouvance de la problématique de l'être, l'analogie à la fois apporte sa conceptualité propre et reçoit la qualification transcendentale du champ auquel elle est appliquée. Dans la mesure, en effet, où il est qualifié par le domaine où il intervient avec son articulation propre, le concept d'analogie revêt une fonction transcendentale; du même coup, il ne revient jamais à la poésie, mais préserve à l'égard de celle-ci l'écart initial engendré par la question : qu'est-ce que l'être? La suite montrera que cette volonté d'écart n'est aucunement affaiblie par l'usage théologique de l'analogie : le rejet de la métaphore parmi les analogies impropres en sera le témoin.

Il n'est pas sans importance que la notion mathématique d'analogie, loin d'aller de soi, comme une définition sommaire le laisse entendre (A est à B ce que C est à D), cristallise déjà en elle tout un travail de pensée : sa définition élaborée exprime la solution apportée à un paradoxe, à savoir : comment « maîtriser les " rapports impossibles " de certaines grandeurs géométriques avec des nombres entiers, en les réduisant indirectement à la seule considération de rapports entiers ou, plus exactement, d'inégalités de grandeur [1] ».

Ne peut-on pas dire que c'est le travail de pensée incorporé à la définition, plus que son résultat, qui a pris valeur de paradigme pour

1. Jules Vuillemin, *De la logique à la théologie*, *Ire étude*, p. 14. L'auteur montre que la notion mathématique d'analogie procède du remaniement par Théétète d'une définition antérieure qui ne s'appliquait qu'aux nombres rationnels. C'est par l'opération du *retranchement alterné* — qui « implique un développement à l'infini » (*ibid.*, 13) — que l'idée de nombre a pu être étendue aux irrationnelles par la mathématique grecque.

la pensée philosophique? Ici encore, l'extension à partir d'un pôle radicalement non poétique se fait par affaiblissement de critères.

L'application la plus proche est fournie par la définition de la justice distributive dans *Éthique à Nicomaque*, V, 6. La définition repose sur l'idée que cette vertu implique quatre termes : deux personnes (égales ou inégales) et deux parts (honneurs, richesses, avantages et désavantages), et qu'entre ces quatre termes elle établit une égalité proportionnelle dans la répartition. Mais l'extension de l'idée de nombre, alléguée par Aristote [1], ne concerne pas l'extension de l'idée de nombre aux irrationnelles, mais l'extension de la proportion à des termes non homogènes, pourvu qu'ils puissent être dits égaux ou inégaux sous quelque rapport.

La même conception formelle des proportions permet, en biologie, non seulement de classer (en disant par exemple : le vol est à l'aile ce que la nage est à la nageoire), mais de démontrer (en disant : si certains animaux ont un poumon, d'autres non, ces derniers possèdent un organe qui leur tient lieu de poumon). Les fonctions et les organes, en se prêtant à de tels rapports de proportion, fournissent les linéaments d'une biologie générale (*De Part. An.*, I, 5).

Le rapport d'analogie amorce sa migration vers la sphère transcendentale, lorsqu'il est chargé d'exprimer l'identité des principes et des éléments qui traversent la diversité des genres; on dira ainsi : « Ce que la vue est au corps, l'intellect l'est à l'âme, et de même pour d'autres analogies » (*Éthique à Nicomaque*, I, 4, 1096 *b* 28-29). L'analogie reste encore, formellement, une égalité de rapports entre quatre termes [2].

Le pas décisif — celui qui nous importe ici — est fait en *Métaphysique* Λ, 4 et 5, où l'analogie est appliquée au problème de l'identité des principes et des éléments appartenant à des catégories différentes [3].

1. « Car le fait d'être proportionnel n'est pas un caractère propre aux nombres naturels, mais une propriété du nombre en général (*holôs arithmou*), la proportion étant une égalité de rapports qui ne requiert pas moins de quatre termes » (*Eth. Nic.*, 1131 *a* 30-32).

2. C'est en ce point du trajet d'extension de l'analogie mathématique et d'affaiblissement de ses critères que le rapport de proportionnalité recoupe la théorie de la métaphore, du moins son espèce la plus « logique », la métaphore proportionnelle (cf. Ire *Étude*) Mais le discours poétique se borne à l'employer. C'est le discours philosophique qui en fait la théorie, en la plaçant sur un trajet de sens entre la proportion mathématique et la référence *ad unum*.

3. Λ,4, 1070 *b* 30 : « Les causes et les principes des différents êtres sont, en un sens, différents, mais, en un autre sens, si on parle en général et par analogie, sont les mêmes pour tous les êtres. » Voir aussi Λ, 5, 1071 *a* 4 et 27 et, bien entendu, le texte de Λ, 5 cité plus haut (1071 *a* 33-37).

Certes, la formulation permet encore de faire apparaître une égalité ou une similitude de rapports : ainsi, on peut écrire que la privation est à la forme, dans l'ordre des éléments, comme le froid est au chaud dans les corps sensibles, comme le noir est au blanc dans les qualités, comme l'obscurité est à la lumière dans les relatifs. A cet égard, la transition entre analogie de proportion et référence *ad unum* est plus qu'amorcée dans un texte de l'*Éthique à Nicomaque* [1] qui sera inlassablement repris par les médiévaux : « Sain », note Aristote, se dit analogiquement de la cause de la santé, du signe de la santé, du sujet de la santé. « Médical » se dit analogiquement du médecin, du scalpel, de l'opération et du patient. Or l'extension analogique est réglée par l'ordre des catégories.

Mais cette formulation ne peut dissimuler le fait que l'analogie porte sur les termes mêmes, à savoir les catégories, dans lesquels les « principes » (forme, privation et matière) se retrouvent par analogie. Non seulement le nombre de ces termes n'est pas spécifié par la relation elle-même, mais la relation a changé de sens : ce qui est en question, c'est la façon dont les termes eux-mêmes se rapportent les uns aux autres, la référence *ad unum* se bornant à établir une dominance (le terme premier) et une hiérarchie (le renvoi au terme premier). Ce dernier affaiblissement des critères fait passer de l'analogie de proportion à l'analogie d'attribution [2].

Le logicien moderne sera plus sensible que les médiévaux à la brisure logique qui interrompt l'extension de l'analogie, dans son trajet de la mathématique à la métaphysique. Les caractères non scientifiques de l'analogie, prise en son sens terminal, se regroupent sous ses yeux en un plaidoyer contre l'analogie [3]. Le grand texte de *Métaphysique* A, 9, 992 *b* 18-24 se retourne contre le philosophe et devient le

1. *Eth. Nic.*, I, 4, 1096 *b* 27-28.
2. Sur ce point, cf. J. Vuillemin, *op. cit.*, p. 22.
3. Considérant les termes eux-mêmes de l'analogie, il observera que l'attribution commune de l'être à la substance et à l'accident réduit implicitement les jugements de relation aux jugements de prédication. Or le véritable jugement de prédication — si l'on écarte la définition d'essence — ne permet pas la réciprocation. Mais surtout, en plaçant la substance à la tête de la métaphysique, la philosophie désigne un terme dont il n'y a pas de science, puisque la substance est chaque fois un individu déterminé, et qu'il n'y a de science que des genres et des espèces. Dès lors, l'ordre des choses échappe à celui de la science, qui est abstraite et ne traite pas des substances au sens premier. Considérant en outre la relation des autres catégories à la substance, le logicien ne pourra qu'enregistrer l'aveu même d'Aristote : si la science est générique, et si le lien de l'être n'est pas générique, le lien analogique de l'être n'est pas scientifique. Il faut donc conclure à l' « incommunicabilité scientifique des genres de l'être » (J. Vuillemin, *op. cit.*, p. 41).

témoignage suprême de la non-scientificité de la métaphysique [1].

Mais l'échec d'Aristote peut avoir deux significations entre lesquelles une analyse simplement logique ne permet pas de trancher; selon la première, l'entreprise transcendentale est, en tant que telle, dénuée de sens; selon la seconde, elle doit être reprise sur une autre base que l'analogie, tout en restant fidèle à la visée sémantique qui avait présidé à la recherche d'une *unité non générique* des significations de l'être. C'est cette interprétation que l'on a tenté ici de mettre en œuvre, en privilégiant chaque fois le travail de pensée cristallisé dans le résultat logique. C'est parce que la « recherche » d'un lien non générique de l'être demeure une tâche pour la pensée, même après l'échec d'Aristote, que le problème du « fil conducteur » continuera de se poser jusque dans la philosophie moderne. Si le *Traité des Catégories* a pu ainsi être remis sans relâche en chantier, c'est parce que, *une fois*, a été pensée la différence entre l'analogie de l'être et la métaphore poétique.

A cet égard, le premier paragraphe du *Traité des Catégories* demeure hautement significatif : dire qu'il n'y a pas deux classes de choses à nommer — les synonymes et les homonymes —, mais trois classes, par intercalation des paronymes, c'est ouvrir une nouvelle possibilité pour le discours philosophique, appuyé sur l'existence des *homonymes non accidentels*. A partir de là, la chaîne est continue des paronymes de *Catégories*, paragraphe 1, à la référence *pros hen, ad unum* de *Métaphysique* Γ, 2 et E, 1. La nouvelle possibilité de penser ainsi ouverte était celle d'une ressemblance non métaphorique et proprement transcendentale entre les significations premières de l'être. Dire que cette ressemblance est non scientifique ne règle rien. Il est plus important d'affirmer que, parce qu'elle rompt avec la poétique, cette ressemblance purement transcendentale témoigne, encore aujourd'hui, par son échec même, de la recherche qui l'a animée, à savoir la recherche d'un rapport qui reste à penser autrement que par science, si penser par science veut dire penser par genre. Mais le geste premier reste la conquête d'une différence entre l'analogie transcendentale et la ressemblance poétique. A partir de cette première différence, le lien non

1. « Rechercher d'une manière générale les éléments des êtres sans avoir distingué les différentes acceptions de l'être, c'est se rendre incapable de les trouver, surtout quand on recherche de cette façon les éléments dont les choses sont constituées. De quels éléments, en effet, sont composés le faire ou le pâtir ou le rectiligne? C'est ce qu'il est certainement impossible de découvrir; en admettant même que leurs éléments puissent être atteints, ce ne pourrait être que les éléments des substances. J'en conclus que chercher les éléments de *tous* les êtres ou penser qu'on les a trouvés, est une méprise » (*Métaphysique*, A, 9, 992 *b* 18-24; trad. Tricot, I, 101-102).

générique de l'être pourra — et sans aucun doute devra — être pensé selon un modèle qui ne devra plus rien à l'analogie elle-même. Mais ce pas au-delà de l'analogie n'a été possible que parce que l'analogie avait été elle-même un pas au-delà de la métaphore. Il aura été décisif pour la pensée qu'une parcelle d'équivocité ait, *un jour*, été arrachée à la poésie et incorporée au discours philosophique, en même temps que le discours philosophique était contraint de se soustraire à l'empire de la simple univocité.

2. LA MÉTAPHORE ET « L'ANALOGIA ENTIS » : L'ONTO-THÉOLOGIE

Le second contre-exemple que l'on peut opposer à la thèse de la discontinuité entre discours spéculatif et discours poétique est beaucoup plus redoutable. Il est fourni par un mode de discours qui est déjà lui-même un *mixte* d'ontologie et de théologie. Depuis Heidegger, qui suit lui-même Kant [1], on l'appelle par abréviation *onto-théologie*. C'est en effet dans les bornes de ce discours mixte que la doctrine de l'*analogia entis* a atteint son plein développement. Il importe donc, pour notre propre enquête, de savoir si l'écart initial instauré par Aristote entre discours spéculatif et discours poétique a été préservé dans le discours mixte de l'onto-théologie.

La doctrine thomiste de l'analogie constitue à cet égard un témoignage inappréciable [2]. Son propos explicite est d'établir le discours théologique au niveau d'une science et ainsi de le soustraire entièrement aux formes poétiques du discours religieux, même au prix d'une rupture entre la science de Dieu et l'herméneutique biblique.

Et pourtant le problème est singulièrement plus complexe que celui de la diversité réglée des catégories de l'être chez Aristote. Il concerne la possibilité de parler rationnellement du Dieu créateur de la tradition judéo-chrétienne. L'enjeu est donc de pouvoir étendre à la question

1. Kant, *Critique de la raison pure, Dialectique transcendantale*, Livre II, chap. III, 7e section, A 632; trad. fr. Tremesaygues et Pacaud, p. 447. — Heidegger, *Was ist Metaphysik?*, Introduction de 1949, Francfort, Klostermann, 9e éd. 1965, p. 19-20; trad. fr. *Questions*, I, Gallimard, 1968, p. 40.

2. Parmi les travaux les plus récents, on lira Bernard Montagnes, *La Doctrine de l'analogie de l'être d'après saint Thomas d'Aquin*, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1963. L'auteur déploie l'éventail des solutions essayées tour à tour par saint Thomas (65-114), à l'encontre du privilège excessif accordé par Cajetan à l'analogie de proportionnalité, laquelle, selon G. P. Klubertanz, *St Thomas Aquinas on Analogy. A textual Analysis and Systematic Synthesis*, Chicago, 1960, n'est apparue qu'à un moment précis de la carrière de saint Thomas pour disparaître ensuite; le Livre IV des *Sentences* et le *De Veritate* seraient les témoins de cette phase de la doctrine.

des noms divins la problématique de l'analogie suscitée par l'équivocité de la notion d'être.

Le nouvel usage du concept d'analogie pouvait paraître justifié par le parallélisme des situations initiales de discours. De part et d'autre, en effet, le problème est de se frayer une voie moyenne entre deux impossibilités. Pour Aristote, affronté au problème de l'unité des catégories de l'être, la difficulté était d'échapper à l'alternative entre l'unité générique de l'être et la dissimilation pure et simple de ses significations; la référence à un terme premier se proposait comme une solution moyenne. Or le discours théologique rencontre une alternative semblable : alléguer un discours commun à Dieu et aux créatures serait ruiner la transcendance divine [1]; assumer une incommunicabilité totale des significations d'un plan à l'autre serait en revanche se condamner à l'agnosticisme le plus complet [2]. Il paraissait donc raisonnable d'étendre à la théologie le concept d'analogie, à la faveur de l'invention, postérieure à Aristote, d'une troisième modalité d'attribution, l'attribution analogue, à égale distance de l'attribution univoque et de l'attribution équivoque [3]. La doctrine de l'analogie

1. Sur les raisons de refuser l'attribution univoque : *Commentaire au Livre I des Sentences, Dist.* XXXV, qu. 1, art. 3 ad 5 : « ... Rien n'est commun à l'éternel et au corruptible comme l'affirment le commentateur et même le philosophe. La science de Dieu est éternelle, la nôtre est corruptible, elle qu'il nous arrive de perdre par oubli et que nous acquérons par l'enseignement ou l'attention. Donc science est appliqué à Dieu et à nous de façon équivoque. » Plus loin, *ibid.*, art. 4 : « Son être (*esse*) est sa nature, à cause de ce que disent certains philosophes : à savoir qu'il est un être (*ens*) non dans une essence (*essentia*), qu'il sait non par une science, et ainsi de suite, afin que l'on comprenne que son essence n'est rien d'autre que son être (*esse*) et qu'il en est de même des autres propriétés; par conséquent rien ne peut être dit de Dieu et des créatures de façon univoque. » Le *De Veritate* dit dans le même sens que l'*esse* est propre à chaque être, qu'en Dieu sa nature est son *esse*, donc que le terme *ens* ne peut être univoquement commun. Le *De Potentia* insiste sur la diversité et la non-uniformité de l'être.

2. Sur les raisons d'écarter l'attribution équivoque : « En effet, dans ce cas, on ne pourrait, en s'appuyant sur les créatures, rien connaître de Dieu, rien en démontrer; sans cesse le sophisme appelé équivoque (*fallacia aequivocationis*) interviendrait dans le raisonnement et cela aussi bien contre le philosophe qui prouve de Dieu bien des choses par raison démonstrative que contre l'apôtre lui-même, disant aux Romains : " Les attributs invisibles de Dieu sont rendus manifestes au moyen de ses œuvres " » (*Somme théologique*, I *a*, qu. 13, art. 5). Le rapprochement entre saint Paul et Aristote est en lui-même significatif, par le cumul qu'il fait de deux traditions et de deux cultures.

3. La division des prédicats en univoques, équivoques et analogues ne vient pas d'Aristote, mais de l'aristotélisme arabe, lui-même héritier de l'invention de la classe des ambigus (*amphibola*) par Alexandre d'Aphrodise dans son Commentaire d'Aristote. Cf. H. A. Wolfson, « The Amphibolous Terms in Aristotle, Arabic Philosophy and Maimonides », *Harvard Theological Review*, 31, 1938, p. 151-173.

de l'être est née de cette ambition d'embrasser dans une unique doctrine le rapport horizontal des catégories à la substance et le rapport vertical des choses créées au Créateur. Ce projet définit l'onto-théologie.

Il n'est pas question de retracer ici l'histoire du concept d'*analogia entis*. On veut seulement ressaisir la visée sémantique du travail de pensée qui s'est cristallisé dans le débat de la scolastique et montrer que cette visée sémantique, au moment même où elle semble confiner à celle des énoncés métaphoriques, principalement par un retour à la participation d'inspiration platonicienne et néo-platonicienne, creuse un nouvel écart entre discours spéculatif et discours poétique.

Ce qui demeure en effet remarquable, pour nous qui venons après la critique kantienne de ce type d'ontologie, c'est la manière dont le penseur se comporte à l'égard des difficultés internes à sa propre solution. D'une part, en effet, la solution aristotélicienne du problème catégorial est reprise dans ses grandes lignes [1]. D'autre part, son appli-

1. Qu'Aristote fournisse la trame fondamentale de la solution par l'analogie est attesté par les quelques textes proprement philosophiques sur l'analogie ne concernant pas les noms divins. C'est le cas du *De Principiis Naturae* et du *Commentaire* à Γ 2 de la *Métaphysique* d'Aristote. *De Principiis* introduit la question de l'analogie par celle de l'identité des principes (matière et forme) à travers la diversité des êtres; l'analogie est une identité distincte de l'identité générique qui repose sur un type d'*attributio* (terme emprunté au commentaire d'Averroès de la *Métaphysique*), l'*attributio* analogique, qui repose sur des *rationes* non totalement différentes, comme c'est le cas dans l'*attributio* équivoque (où un même *nomen* : chien correspond à des *rationes* différentes : l'animal et la constellation). A son tour l'*attributio* se règle sur les degrés d'unité des êtres. Suit l'exemple célèbre du prédicat *sanum* qui se dit analogiquement du sujet (l'homme), du signe (l'urine), du moyen (la potion), en raison d'une signification de base qui est ici la fin (la santé). Mais la signification de base peut être la cause efficiente, comme dans l'exemple du prédicat *medicus*, qui se dit d'abord de l'agent (médecin), puis des effets et des moyens. C'est donc l'unité d'ordre de l'être qui règle la diversité unifiée des modes d'attribution : l'être se dit en premier (*per prius*) de la substance, puis à titre dérivé (*per posterius*) des autres prédicaments. Le lien analogique des principes reflète dès lors celui des êtres. La convenance est appelée *secundum analogiam, sive secundum proportionem*. Entre l'identique et l'hétérogène se place l'analogue. — Le commentaire de la *Métaphysique* d'Aristote (*in XII Libros Metaphysicorum Liber IV*) a le même sens : le thème *ens* se dit diversement (*dicitur multipliciter*). Mais si la même notion (*ratio eadem*) ne règne pas dans la série des acceptions de l'être, « on peut dire que l'être est attribué analogiquement, c'est-à-dire proportionnellement (*illud dicitur « analogice praedicare », idest proportionaliter*); en effet l'être est dit des autres prédicaments « par rapport à un terme unique » (*per respectum ad unum*). Reviennent les exemples de *sanus* et de *medicus*. Et saint Thomas de dire : « Et, pour ce que l'on vient de dire, on peut aussi affirmer l'être (*ens*) de façon multiple. Mais cependant tout être est dit tel par rapport à un premier (*per respectum ad unum primum*). » La persistance (et la stabilité) de la théorie proprement transcendentale venue d'Aristote est attestée par la *Somme théologique* : « Nous savons que

cation au domaine théologique se heurte à de si grands obstacles que c'est le concept même d'analogie qui doit être remis sans cesse sur le métier et soumis à de nouvelles distinctions où s'exprime le travail de pensée dont la visée nous importe.

La source principale de toutes les difficultés tient à la nécessité de soutenir la prédication analogique par une ontologie de la participation [1]. L'analogie, en effet, se meut au niveau des noms et des prédicats; elle est d'ordre conceptuel. Mais sa condition de possibilité est ailleurs, dans la communication même de l'être. La participation est le nom générique donné à l'ensemble des solutions apportées à ce problème. Participer c'est, d'une manière approximative, avoir partiellement ce qu'un autre possède ou est pleinement. Dès lors la lutte pour un concept adéquat d'analogie est sous-tendue par la lutte pour un concept adéquat de participation [2]. Mais, alors, la participation ne marque-t-elle pas le retour de la métaphysique à la poésie, par un recours honteux à la métaphore, selon l'argument qu'Aristote opposait au platonisme?

Mais, précisément, saint Thomas ne s'est pas arrêté à la solution la plus proche de l'exemplarisme platonicien adopté dans le *Commentaire au Livre I des Sentences*, sous l'influence encore d'Albert le Grand. Deux modalités y étaient en effet distinguées : outre l'ordre

---

toujours, à l'égard des noms qu'on attribue par analogie à plusieurs êtres, il y a nécessité que ces noms soient attribués en la dépendance d'un premier terme et par rapport à lui. C'est pourquoi ce terme doit figurer dans la définition de tous les autres. Et comme la notion exprimée par le nom est la définition de ce qu'on nomme, ainsi que le dit Aristote, il y a nécessité que ce nom soit attribué par priorité à celui des termes de l'analogie qui figure dans la définition des autres, et à titre secondaire aux suivants, par ordre, selon qu'ils se rapprochent plus ou moins du premier » (I *a*, qu. 13, art. 6).

1. H. Lyttkens, *The Analogy between God and the World. An Investigation of its Background and Interpretation of its Use by Thomas of Aquino*, Uppsala, 1952; les 150 premières pages sont consacrées à l'histoire de l'analogie des présocratiques à Albert le Grand; l'auteur démontre la filiation authentiquement néo-platonicienne du thème de la participation, sous le vocabulaire aristotélicien de l'analogie par référence à un premier. Plus récemment C. Fabro, *Partecipazione e causalità secondo S. Tommaso d'Aquino*, Turin, 1960 (trad. fr., Louvain, 1961) montre que l'analogie constitue seulement la sémantique de la participation, laquelle, en conjonction avec la causalité, concerne la réalité même de l'être sous-jacent aux concepts par lesquels l'être est représenté. Dans le même sens, Montagnes : « La doctrine de l'analogie est faite de la synthèse de deux thèmes, l'un d'origine aristotélicienne, celui de l'unité d'ordre par référence à un premier, l'autre de provenance platonicienne, celui de la participation » (*op. cit.*, p. 23).

2. Le grand livre en ce domaine demeure celui de L. B. Geiger, *La Participation dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, Vrin, 2e éd., 1953 : « L'analogie est la logique, plus précisément une partie de la logique, de la participation (78). »

de priorité (*per prius et posterius*) qu'on trouve dans la série : être, puissance et acte ou dans la série : être, substance et accident, il faut concevoir un ordre de descendance (*a primo ente descendit*) et d'imitation (*ens primum imitatur*), selon lequel « l'un reçoit de l'autre *esse et rationem* » (*Prologue* qu. 1, art. 2). La *Distinctio* XXXV précise (qu. 1, art. 4) : « Il y a une autre analogie [que l'ordre de priorité], lorsqu'un terme imite un autre autant qu'il peut, mais ne l'égale pas parfaitement, et l'on trouve cette analogie entre Dieu et les créatures. » Il faut certes comprendre les raisons de ce recours à la causalité exemplaire; elle permet de faire l'économie d'un terme commun qui précéderait Dieu et les créatures : « Entre Dieu et les créatures, il n'y a pas similitude par quelque chose de commun, mais par imitation; d'où l'on dit que la créature est semblable à Dieu, mais non pas l'inverse, comme le dit Denys [1]. » La participation par ressemblance déficiente n'implique donc aucune forme commune inégalement possédée : c'est Dieu lui-même qui communique sa ressemblance; l'image amoindrie assure une représentation imparfaite et inadéquate de l'exemplaire divin, à mi-chemin de la confusion dans une même forme et de l'hétérogénéité radicale. Mais le prix à payer est l'entière disjonction entre attribution des noms divins et attribution catégoriale. Le discours théologique perd tout appui dans le discours catégorial de l'être.

Si saint Thomas ne s'est pas arrêté à cette solution, c'est pour deux raisons opposées qui devaient être développées tour à tour : d'une part, la ressemblance directe est un rapport trop proche encore de l'univocité — d'autre part, la causalité exemplaire, par son caractère formel, doit être subordonnée à la causalité efficiente qui seule fonde la communication d'être sous-jacente à l'attribution analogique. La découverte de l'être comme acte devient alors la clé de voûte ontologique de la théorie de l'analogie.

Mais saint Thomas devait d'abord mettre à l'essai — à l'époque du *De Veritate* — une distinction entre deux sortes d'analogie, susceptibles de tomber l'une et l'autre à l'intérieur de l'*analogia* aristotélicienne. Cette distinction est celle de la *proportio* et de la *proportiona-*

1. Sur l'analogie chez le Pseudo-Denys, cf. Vl. Lossky, « Le rôle des analogies chez Denys le Pseudo-Aréopagite », *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 1930, p. 279-309. M. D. Chenu note : « La maturation lente de la doctrine de l'analogie de l'être peut être ici prise comme critère. C'est l'un des points où l'on va constater la curieuse et féconde interférence d'Aristote et de Denys, qui sera l'une des premières observations du jeune Thomas d'Aquin. Aristote, si peu explicite sur les exigences du transcendant, fournira bientôt les coordonnées logiques et métaphysiques permettant d'en établir le statut conceptuel (puissance et acte); mais c'est Denys qui, dès maintenant, en impose avec éclat l'existence. » *La Théologie au XIIe siècle*, Vrin, 1957, p. 313.

litas, empruntée à la traduction latine d'Euclide, Livre V, déf. 3 et 5 [1]. La *proportio* met en rapport deux quantités de même espèce, par un rapport direct de l'une à l'autre, la valeur de l'une déterminant à elle seule la valeur de l'autre (par exemple un nombre et son double). Mais saint Thomas ne borne pas ce premier type d'analogie à l'ordre des grandeurs, pas plus qu'il ne le fera pour la *proportionalitas*. Il étend la *proportio* à tout rapport comportant une « distance déterminée » (*determinata distantia*) et un lien strict (*determinata habitudo*); c'est pourquoi il peut rattacher à la *proportio* le rapport de référence à un terme premier, comme dans l'exemple de la santé, et donc le rapport catégorial des accidents à la substance. L'essentiel est que le rapport soit direct et défini. La *proportionalitas*, en revanche, ne comporte aucun rapport direct entre deux termes; elle pose seulement une *similitudo proportionum*, une ressemblance de rapports (par exemple 6 est à 3 ce que 4 est à 2). Mais, de même que la *proportio* n'est pas seulement mathématique, la *proportionalitas* pose une similitude de rapports entre des termes quelconques; ainsi dira-t-on que l'intellect est à l'âme ce que la vue est au corps. On voit l'avantage pour le discours théologique. Entre le créé et Dieu, en effet, la distance est infinie : *finiti ad infinitum nulla est proportio* [2]. Or la ressemblance proportionnelle n'institue aucun rapport déterminé entre le fini et l'infini, puisqu'elle est indépendante de la distance. Elle n'est pourtant pas absence de rapport. Il est encore possible de dire : ce que le fini est au fini, l'infini l'est à l'infini. Transcrivons : la science divine est à Dieu ce que la science humaine est au créé [3].

Ainsi la causalité exemplaire, dans la mesure où elle tombe sous le concept de *proportio*, impliquait encore un rapport trop direct et supprimait-elle la distance infinie qui sépare les êtres de Dieu. En

1. La scolastique issue de Jean de S. Thomas et de Cajetan a purement et simplement identifié la doctrine thomiste de l'analogie avec l'analogie de proportionnalité; cf. en particulier M. T. L. Penido, *Le Rôle de l'analogie en théologie dogmatique*, 1931. Le chapitre consacré aux « Préliminaires philosophiques » n'est, au dire de Montagnes, qu' « un exposé de la pensée de Cajetan et non de celle de saint Thomas » (*op. cit.*, p. 11, n. 12).

2. L'adage est d'Aristote lui-même (texte *in* Montagnes, *op. cit.*, p. 84, note 34). La théologie recrée ainsi une situation d'incommensurabilité qui n'est pas sans rappeler celle que la géométrie des Anciens avait affrontée. Comme l'*analogia* grecque, la *proportionalitas* des scolastiques rend « proportionabilia » des termes non directement « proportionata » (*De Veritate*, qu. 23, art. 7 *ad* 9, cité Montagnes, *op. cit.*, p. 85, n. 36).

3. « Dans le second mode d'analogie on n'atteint aucune relation déterminée entre les termes auxquels quelque chose est commun par analogie; et, par conséquent, rien n'empêche que, selon ce mode, un nom soit analogiquement affirmé de Dieu et de la créature » (*De Veritate*, qu. 2, art. 11).

revanche, la *proportionalitas* ne rend pas justice à la communication d'être que la causalité créatrice donne à penser. Le formalisme de la *proportionalitas* appauvrit le riche et complexe réseau qui circule entre participation, causalité et analogie.

La tâche est donc immense. Il faut concevoir le rapport de participation de façon telle qu'il n'implique aucun terme antérieur, donc aucune attribution univoque de perfection à Dieu ni aux créatures. Il faut en outre donner à la *proportio creaturae*, qui existe toujours entre l'effet et sa cause, un sens tel qu'il soit compatible avec la disproportion du fini et de l'infini [1]. Il faut enfin concevoir la distance du fini à l'infini comme simple dissemblance, sans mêler à cette idée, qui est seule essentielle, celle d'une extériorité spatiale, laquelle est par ailleurs exclue par l'immanence même de la causalité divine [2].

C'est pour satisfaire à toutes ces exigences que dans les œuvres postérieures au *De Veritate*, et principalement dans les deux *Sommes*, l'être est conçu moins comme forme que comme acte, au sens d'*actus essendi*. La causalité n'est plus alors la ressemblance de la copie au modèle, mais la communication d'un acte, l'acte étant à la fois ce que l'effet a en commun avec la cause et ce par quoi il ne s'identifie pas à elle [3].

C'est donc la causalité créatrice qui établit entre les êtres et Dieu le lien de participation qui rend ontologiquement possible le rapport d'analogie.

Mais quelle analogie? Les œuvres postérieures au *De Veritate* proposent une nouvelle sorte de scission à l'intérieur du concept d'analogie, qui ne revient pas à la distinction antérieure au *De Veritate*. En effet, la nouvelle coupure ne passe pas entre l'analogie hori-

1. Cf. texte *in* Montagnes, *op. cit.*, p. 88-89.

2. « Par sa présence créatrice, [Dieu] n'est pas lointain mais tout proche : *est in omnibus per essentiam, inquantum adest omnibus ut causa essendi* (I *a*, qu. 8, art. 3) », Montagnes, *op. cit.*, p. 89.

3. L. de Raeymaeker, « L'Analogie de l'être dans la perspective d'une philosophie thomiste », in *l'Analogie*, *Revue internationale de philosophie*, 87, 1969/1, p. 89-106, marque fortement la subordination de la théorie formelle de l'analogie à la théorie réaliste de la causalité et de la participation : « C'est par une participation concrète et selon un mode individuel que chaque être particulier possède son *esse* et qu'il a part à la perfection des perfections. Il faut en conclure que le principe d'unité de l'ensemble des êtres concrets et individuels ne peut être que réel, lui aussi. Il se situe au point de convergence des lignes de participation : il est la source réelle d'où surgissent les êtres particuliers et dont, en raison même de leur participation, ceux-ci ne cessent de dépendre tout entiers » (105). Nul plus qu'Étienne Gilson n'a contribué à reconnaître la place cardinale de la doctrine de l'être comme acte dans la pensée de saint Thomas : *Le Thomisme*, Vrin, 6e édit, 1965; *L'Être et l'Essence*, Vrin, 1948, p. 78-120.

zontale qui gouverne la suite des catégories et l'analogie verticale qui règle la hiérarchie du divin et du créé. Au contraire, elle oppose deux manières d'ordonner une diversité, deux manières qui s'appliquent indifféremment à l'analogie horizontale et à l'analogie verticale. La première analogie, lit-on dans le *De Potentia*, qu. 7, art. 6, est celle de deux choses à une troisième (*duorum ad tertium*); ainsi quantité et qualité se rapportent l'une à l'autre en se rapportant à la substance. Ce n'est pas de cette façon que Dieu et le créé se rapportent à l'être. La deuxième analogie est celle d'une chose à une autre (*unius ad alterum*, ou encore *ipsorum ad unum*). Ainsi les accidents se rapportent-ils immédiatement à la substance. C'est de cette manière aussi que l'être créé se rapporte au divin. L'analogie va directement de l'ensemble des analogués secondaires à l'analogué principal, sans que rien qui puisse à nouveau s'ériger en genre commun précède Dieu. En même temps ce rapport est susceptible d'être orienté du plus éminent au moins excellent, selon un ordre asymétrique de perfection. Tel est le mode de communauté intermédiaire entre l'équivocité et l'univocité [1].

Ainsi se trouvaient à nouveau rassemblés les deux usages de l'analogie, au prix d'une ultime rectification de sa définition [2].

1. « Tout ce qui est dit en commun de Dieu et de la créature est dit en raison de la relation que la créature entretient avec Dieu, son principe et sa cause, en qui préexistent excellemment toutes les perfections de ce qui existe. Et cette sorte de communauté dans les appellations tient le milieu entre le pur équivoque et le pur univoque; car dans les choses dites par analogie, ni l'on ne trouve une notion commune, comme dans le cas de l'univoque, ni l'on ne relève des notions entièrement diverses, comme dans le cas de l'équivoque; mais le nom qui est attribué à plusieurs signifie diverses proportions, diverses relations à quelque chose d'un... » (*Somme théologique*, I *a*, qu. 13, art. 5.)

2. J. Vuillemin, *De la logique à la théologie*, consacre un paragraphe de sa première étude sur l'Analogie à « certains développements de la notion d'analogie chez S. Thomas » (22-31). Il tente de placer dans un unique tableau les distinctions qui, selon les auteurs cités plus haut, se sont plutôt substituées les unes aux autres, à savoir la distinction des *Sentences* entre analogie selon l'*intentio* seulement, selon l'*esse*, et selon l'*intentio et esse*, — puis celle du *De Veritate* qui oppose analogie de proportionnalité et analogie de proportion, enfin celle de la *Somme contre les Gentils* qui oppose le rapport extrinsèque de deux termes à un tiers et le rapport interne de subordination d'un terme à l'autre. Cette systématisation a l'avantage de rendre justice à toutes les distinctions de façon synchronique. Son inconvénient majeur est de déplacer l'analogie de proportionnalité, qui devient simplement « l'élément de la rhétorique et de la poétique » (33), dans la mesure où elle « est en fait métaphore et équivoque » (32), afin de réserver à l'analogie d'un terme à l'autre le domaine de la métaphysique générale et de la métaphysique spéciale ou théologie (33). C'est oublier que l'analogie de proportionnalité, outre sa parenté avec la métaphore proportionnelle, a été appelée en son temps à occuper la même place et à tenir le même rôle que la subordination intime et directe d'un terme à l'autre, lorsqu'elle joue entre le fini et l'infini.

Mais le nouveau prix à payer était plus lourd que jamais : dans la mesure même où la pensée ne se satisfaisait plus du rapport trop formel de *proportionalitas* — rendu lui-même problématique par son extrapolation hors du domaine mathématique —, elle était contrainte d'appuyer la diversité des noms et des concepts à un principe d'ordre inhérent à l'être même et de reporter dans la causalité efficiente elle-même la synthèse d'unité et de diversité requise par le discours. Bref, il fallait penser la causalité elle-même comme analogique [1]. Si, en effet, nous pouvons nommer Dieu d'après la créature, c'est « en raison de la relation que la créature entretient avec Dieu, son principe et sa cause, en qui pré-existent excellemment toutes les perfections de ce qui existe » (*Somme théologique*, I *a*, qu. 13, art. 5). Voilà la distinction entre univocité, équivocité et analogie reportée du plan des significations à celui de l'efficience. Si la causalité était unique, elle n'engendrerait que le même; si elle était purement équivoque, l'effet cesserait d'être semblable à son agent. La cause la plus hétérogène doit donc rester cause analogue. C'est cette structure du réel qui, en dernière analyse, empêche le langage de se disloquer entièrement. La similitude de la causalité résiste à la dispersion des classes logiques qui, à la limite, contraindrait au silence. Dans le jeu du Dire et de l'Être, quand le Dire est sur le point de succomber au silence sous le poids de l'hétérogénéité de l'être et des êtres, l'Être lui-même relance le Dire par la vertu des continuités souterraines qui confèrent au Dire une extension analogique de ses significations. Mais, du même coup, analogie et participation sont placées dans une relation en miroir, l'unité conceptuelle et l'unité réelle se répondant exactement [2].

C'est ce cercle de l'analogie et de la participation qui devait céder sous le poids de la critique. Non qu'ait jamais été démentie la visée sémantique qui avait animé la recherche d'un concept toujours plus adéquat de l'analogie. C'est au niveau physique, au point précis où la cause équivoque porte secours au discours analogique, que la relation circulaire a été brisée, sous les coups conjugués de la physique galiléenne et de la critique humienne. Après cette rupture, dont la dialectique kantienne tire toutes les conséquences, l'unité conceptuelle capable d'embrasser la diversité ordonnée des significations de l'être reste encore à penser.

1. Sur *agens univocum* et *agens æquivocum*, cf. *De Potentia*, qu. 7, art. 6 ad 7. La I *a* qu. 13, art. 5 ad 1 prononce également l'antériorité de l'agent équivoque sur l'agent univoque : « ... *Unde oportet primum agens esse æquivocum.* »

2. « Dès lors, la structure de l'analogie et celle de la participation sont rigoureusement parallèles et se correspondent comme l'aspect conceptuel et l'aspect réel de l'unité de l'être », Montagnes, *op. cit.*, p. 114.

Du moins la bataille pour un concept toujours plus adéquat d'analogie reste exemplaire sur un point : son refus de tout compromis avec le discours poétique. Ce refus s'exprime par le souci de toujours marquer la différence entre l'analogie et la métaphore. Pour ma part, je vois dans ce souci le trait distinctif de la visée sémantique du discours spéculatif.

Le recours à la participation n'impliquait-il pourtant pas un retour à la métaphore? Le texte du *De Potentia*, qu. 7, art. 6 ad 7, évoqué plus haut, ne dit-il pas « que la forme même participée dans la créature est inférieure à sa *ratio* qui est Dieu, comme la chaleur du feu est inférieure à la chaleur du soleil par lequel il engendre la chaleur »?

Et la *Somme* ne dit-elle pas (I *a* qu. 13, art. 5) « Ainsi le soleil, par son unique et simple vertu, engendre ici-bas des formes d'existence variées et multiples. De la même manière,... les perfections de toutes choses, qui se trouvent, dans les créatures, divisées et multiformes, préexistent en Dieu dans l'unité et dans la simplicité ».

Ah! le soleil!, oh! le feu! l'héliotrope n'est pas loin, où se dénonce tout trope par ressemblance [1]!

Or c'est précisément au lieu même de la plus grande proximité que la ligne est le plus fermement tirée entre l'analogie et la métaphore. Quand, en effet, l'analogie est-elle le plus proche de la métaphore? Lorsqu'elle est définie comme proportionnalité. Or c'est précisément celle-ci qui, à son tour, « se produit de deux façons différentes » (*dupliciter contingit*) (*De Veritate*, qu. 2, art. 11). D'un côté, l'attribution est seulement symbolique, de l'autre, elle est proprement transcendentale. Dans l'attribution symbolique (*quae symbolice de Deo dicuntur*), Dieu est appelé lion, soleil, etc.; dans ces expressions, « le nom apporte quelque chose de sa signification principale » et, avec elle, une « matière », laquelle ne peut être attribuée à Dieu. Seuls, en revanche, les transcendentaux tels que être, bon, vrai, permettent une définition sans « défaut », c'est-à-dire indépendante de la matière quant à leur être. Ainsi, à l'époque de l'analogie de proportionnalité, l'attribution analogique n'est pas seulement opposée à l'attribution univoque, c'est-à-dire générique; elle introduit en outre deux coupures à l'intérieur du champ analogique : du côté du rapport de proportion, pour autant que celui-ci préserve encore quelque chose de commun qui pourrait précéder et envelopper Dieu et les créatures, du côté du symbolisme qui importe quelque chose du signifié principal dans le

1. Sur l'insistance de la métaphore solaire et de l'héliotrope selon J. Derrida, cf. § suivant.

nom attribué à Dieu. Tel est l'ascétisme de la dénomination qui requiert l'exclusion de la poésie.

Ce purisme de l'analogie ne fléchit pas lorsque la communication de l'acte d'être vient restaurer la continuité ontologique que le rapport de proportionnalité menaçait de détruire. La question de la métaphore est abordée de front dans la *Somme théologique* (I *a*, qu. 13, art. 6) sous le couvert de la question : « Les mêmes noms sont-ils attribués par priorité à la créature plutôt qu'à Dieu ? » La réponse distingue deux ordres de priorité, une priorité selon la chose même, qui part de ce qui est premier en soi, c'est-à-dire Dieu — une priorité selon la signification, qui part de ce qui nous est le plus connu, c'est-à-dire les créatures. L'analogie proprement dite se règle sur le premier type de priorité, la métaphore sur le second : « Tous les noms attribués par métaphore appartiennent par priorité aux créatures; car, appliqués à Dieu, ces noms ne signifient rien d'autre qu'une ressemblance à telle ou telle créature. » La métaphore, en effet, repose sur « la similitude de proportion »; sa structure est la même dans le discours poétique et dans le discours biblique. Les exemples donnés le prouvent : appeler un pré « riant », Dieu un « lion », c'est recourir à la même sorte de transposition : ce pré est agréable quand il fleurit, comme un homme quand il rit. De même, « Dieu agit avec force dans ses œuvres, comme le lion dans les siennes ». Dans les deux cas, la signification des noms procède du domaine d'emprunt. En revanche, le nom est dit par priorité de Dieu, non de la créature, quand il s'agit de noms qui visent son essence : bonté, sagesse. La coupure ne passe donc pas entre la poésie et le langage biblique, mais entre ces deux modes de discours pris ensemble et le discours théologique. Dans ce dernier l'ordre de la chose l'emporte sur l'ordre des significations [1].

Il se produit ainsi un entrecroisement des deux modalités prédicatives, qui illustre sur un point particulier, celui de la prescription des noms divins, la composition de la raison aristotélicienne avec l'*intellectus fidei* dans la doctrine de saint Thomas [2].

1. « D'après cela, il faut conclure que, si l'on a égard à la chose signifiée par le nom, chaque nom est dit par priorité de Dieu, non de la créature; car c'est de Dieu que dérivent vers les créatures les perfections que l'on nomme. Mais s'agit-il de l'origine du nom, c'est aux créatures que tous les noms s'attribuent d'abord; car ce sont elles d'abord qui viennent en notre connaissance : aussi la manière dont les noms signifient est-elle empruntée aux créatures, ainsi qu'on l'a dit », I *a*, qu. 13, art. 6, conclusion.

2. M.-D. Chenu, *La Théologie comme science au XIIIe siècle*, Vrin, 1957. L'auteur montre comment le conflit de l'exégèse, art de la *lectio*, et de la théologie, aspirant au rang de science réglée par l'ordre des *quaestiones*, s'apaise chez saint Thomas dans une harmonie supérieure, sans juxtaposition ni confusion, mais

Cet entrecroisement de deux modalités de transfert, selon l'ordre descendant de l'être et selon l'ordre ascendant des significations, explique que se constituent des modalités *mixtes* de discours, dans lesquelles la métaphore proportionnelle et l'analogie transcendentale viennent cumuler leurs effets de sens. A la faveur de ce chiasme, le spéculatif verticalise la métaphore, tandis que le poétique donne un revêtement iconique à l'analogie spéculative. Cet entrelacs est particulièrement perceptible toutes les fois que saint Thomas énonce le rapport d'éminence qui est à la fois pensé selon l'analogie et exprimé selon la métaphore [1]. Cet échange constitue un nouveau cas d'intersection

par quasi-subalternation (67-92). Le *Commentaire des Sentences* laisse encore le *modus symbolicus* de l'exégèse et le *modus argumentativus* de la théologie à l'extérieur l'un de l'autre. Or, note Chenu, « la méthode dénommée par trois synonymes — *metaphorica, symbolica, parabolica* — couvre le contenu, extrêmement étendu dans l'Écriture, des formes d'expressions non conceptuelles... Saint Thomas fonde pareille méthode sur le principe de l'accommodation de la parole de Dieu à la nature rationnelle de l'homme à qui est adressée cette parole : l'homme ne connaît la vérité intelligible que par recours aux réalités sensibles » (43). Même lorsque l'intelligence de la foi et la connaissance fondée sur les principes seront mieux intégrés dans la « raison théologique » (8), selon une continuité organique, un écart demeurera entre herméneutique et science théologique. En témoigne la place de la métaphore en herméneutique. Non seulement la métaphore relève de l'herméneutique par la place qu'elle occupe dans la théorie des quatre sens de l'Écriture, mais elle fait encore partie, avec les paraboles et les diverses expressions figurées, du sens littéral ou historique, distingué globalement du triple sens spirituel (VIIe *Quodlibet*, qu. 6, *Somme théologique*, I *a*, qu. 10); le sens littéral se tient aux choses signifiées par les mots, tandis que, dans le sens spirituel, les choses signifiées au premier degré deviennent à leur tour signes d'autres choses (ainsi la Loi de l'Ancien Testament est-elle figure de celle du Nouveau). Sur ce point, cf. H. de Lubac, *Exégèse médiévale*, Aubier, 1964, seconde partie, II, p. 285-302. Il est vrai que le sens littéral a une grande extension, voire une pluralité d'acceptions, en tant que signification première opposée à signification seconde et en tant que sens visé par l'auteur; ainsi la locution « bras de Dieu » relève encore du sens littéral; mais ce qu'elle attribue à Dieu, ce ne sont pas des membres corporels, mais « ce qui est signifié par membre, c'est-à-dire la vertu opérative », I *a* II *ae*, qu. 102, art. 2 ad 1 (cité de Lubac, *op. cit.*, p. 277, n. 7). H. de Lubac concède : « Le langage courant, même dans l'Église, n'a d'ailleurs pas entièrement retenu la suggestion du docteur angélique, puisque aujourd'hui, tout au contraire, l'on parle constamment d'allégorie à propos de ce qu'il nommait, par opposition à l'allégorie, sens parabolique ou métaphorique (*ibid.*, 278). »

1. « Il est impossible que rien soit attribué à Dieu et aux créatures dans un sens univoque. Car tout effet qui n'égale pas la vertu de sa cause agente présente sans doute la ressemblance de l'agent, mais non pas de façon à réaliser la même notion objective (*rationem*); il est en défaut; et le défaut consiste en ceci : ce qui est, dans l'effet, divisé et multiple, se trouve dans la cause, simple et uniforme. Ainsi le soleil, par son unique et simple vertu, engendre ici-bas des formes d'existence variées et multiples. De la même manière, comme on l'a dit plus haut, les perfections de toutes choses qui se trouvent, dans les créatures, divisées et multiformes, préexistent en Dieu dans l'unité et dans la simplicité », I *a*, qu. 13, art. 5, Conclusion.

entre plusieurs mouvances de discours. Il n'est pas étonnant que le mot et la signification de mots se trouvent au point d'intersection. De la même manière en effet que le procès métaphorique se « focalise » sur le mot, au point de donner l'impression que le transfert de sens n'affecte que la signification des noms, de la même manière c'est dans un caractère de la signification du mot que se focalise le jeu croisé de l'analogie et de la métaphore. Ainsi le mot « sage » peut être appliqué analogiquement à Dieu, bien qu'il ne soit pas dit de façon univoque de Dieu et des hommes, parce que la signification présente des caractères différents dans les deux usages. Chez l'homme, la sagesse est une perfection « distincte » de toute autre; elle « circonscrit » (*circumscribit*) et « comprend » (*comprehendit*) la chose signifiée. En Dieu, la sagesse est la même chose que son essence, sa puissance, son être; le terme ne circonscrit donc rien, mais laisse la chose signifiée « comme non comprise (*ut incomprehensam*) et en excès au regard de la signification du nom (*excedentem nominis significationem*) ». Par cet excès de signification, les prédicats attribués à Dieu gardent leur pouvoir de signifier, sans introduire en Dieu de distinction. C'est donc la *res significata* qui est en excès par rapport à la *nominis significatio* [1]. Cet éclatement du nom et de la signification du nom correspond à l'extension de sens par laquelle, dans l'énoncé métaphorique, les mots satisfont à l'attribution insolite. En ce sens, on peut parler d'un effet de sens métaphorique dans l'analogie. Mais, s'il est vrai que cet effet de sens a son origine dans l'opération prédicative elle-même, c'est au niveau de cette dernière qu'analogie et métaphore se distinguent et s'entrecroisent. L'une repose sur la prédication de termes transcendentaux, l'autre sur la prédication de significations qui apportent avec elles leur contenu matériel.

Tel est l'admirable travail de pensée par lequel a été préservée la différence entre le discours spéculatif et le discours poétique au lieu même de leur plus grande proximité.

3. MÉTA-PHORIQUE ET MÉTA-PHYSIQUE

La querelle de l'*analogia entis* n'épuise pas les possibilités d'échange entre discours spéculatif et discours poétique. La discussion, en effet, n'a mis en jeu que les intentions sémantiques de l'un et de l'autre discours susceptibles d'être assumées réflexivement, comme en témoigne le terme même d'intention ou de visée sémantique, emprunté à la

1. Saint Thomas, *ibid.*

phénoménologie husserlienne. C'est bien pour une conscience qui entend « se-justifier-soi-même », « se-fonder-ultimement » et, ainsi, se tenir pour « entièrement responsable de soi » que les raisons invoquées par la pensée consciente d'elle-même sont équivalentes à ses motifs réels [1].

Or il est apparu, avec Nietzsche principalement, une manière « généalogique » d'interroger les philosophes, qui ne se borne pas à recueillir leurs intentions déclarées, mais les soumet au soupçon et en appelle de leurs raisons à leurs motifs et à leurs intérêts. Entre philosophie et métaphore, une implication d'un tout autre genre vient au jour, qui les enchaîne au niveau de leurs présuppositions cachées, plutôt qu'à celui de leurs intentions déclarées [2]. Ce n'est pas seulement l'ordre des termes qui est inversé, la philosophie précédant la métaphore, c'est le mode de l'implication qui est renversé, l'impensé de la philosophie anticipant sur le non-dit de la métaphore.

J'ai évoqué, dès l'introduction, l'adage fameux de Heidegger : « Le métaphorique n'existe qu'à l'intérieur de la métaphysique. » Cet adage pose que la trans-gression de la méta-phore et celle de la méta-physique ne seraient qu'un seul et même transfert. Plusieurs choses sont ainsi affirmées : d'une part, que l'ontologie implicite à toute la tradition rhétorique est celle de la « métaphysique » occidentale de type platonicien et néo-platonicien, où l'âme se transporte du lieu visible dans le lieu invisible; d'autre part, que méta-phorique veut dire transport du sens propre vers le sens figuré; enfin, que l'un et l'autre transport sont une seule et même *Ueber-tragung*.

Comment en vient-on à ces assertions?

Chez Heidegger lui-même, le contexte limite considérablement la portée de cette attaque contre la métaphore, au point qu'on peut penser que l'usage constant que Heidegger fait de la métaphore a finalement plus d'importance que ce qu'il dit incidemment contre la métaphore.

Dans le premier texte où il est fait mention expresse de la métaphore — la VIe leçon du *Principe de raison* [3], le contexte est double. Le pre-

1. E. Husserl, « Nachwort zu den " Ideen I " », *Husserliana*, V, p. 138-162; trad. fr. : « Postface à mes Idées directrices pour une phénoménologie pure », *Revue de Mét. et de Mor.*, 1957, p. 369-398.

2. F. Nietzsche, *Rhétorique et Langage*, textes traduits, présentés et annotés par Ph. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, *Poétique*, éd. du Seuil, 1971, p. 99-142. Sarah Kofman, *Nietzsche et la Métaphore*, Payot, 1972.

3. M. Heidegger, *Der Satz vom Grund*, Pfullingen, Neske, 1957, p. 77-90; trad. fr. : *Le Principe de raison*, Gallimard, 1962, p. 112-128.

mier contexte est constitué par le cadre même de la discussion qui revient sur une analyse antérieure du « principe de raison », celle de l'*Essence du Fondement*. Heidegger remarque qu'on peut *voir* (*sehen*) une situation clairement et pourtant ne pas *saisir* (*er-blicken*) ce qui est en jeu : « Nous voyons beaucoup et nous saisissons peu » (121). C'est le cas avec le principe : « rien n'est sans raison ». La vue (*Sicht*) n'est pas à la hauteur de la pénétration du regard (*Einblick*). Or s'approcher de ce qui est saisissable, c'est entendre (*hören*) plus distinctement et conserver dans l'oreille (*im Gehör behalten*) une certaine accentuation (*Betonung*) déterminante (122). Cette accentuation nous fait percevoir une harmonie (*Einklang*) entre « est » et « raison », entre *est* et *ratio*. Telle est alors la tâche : « La pensée doit saisir du regard ce qui s'entend... la pensée est une saisie-par-l'ouïe, qui saisit par le regard » (123). Autrement dit : « Penser, c'est entendre et voir » (*ibid.*).

Le premier contexte est donc constitué par le réseau des termes voir, entendre, penser, harmonie, qui sous-tend la pensée méditant sur le lien entre *ist* et *Grund* dans la formulation du Principe de raison.

Un deuxième contexte se constitue par l'introduction d'une interprétation en forme d'objection (« Mais nous avons vite fait de déclarer... »). Quelqu'un dit : « Si penser veut dire entendre et voir, ce ne peut être que (*nur*) dans un sens figuré (*übertragenen*)... » (123). En effet, dans la discussion précédente, « l'ouïe et la vue sensibles [ont été] transposées (*hinübergenommen*) et reprises dans le domaine de la perception non sensible, c'est-à-dire de la pensée. Pareil transfert se dit en grec μεταφέρειν. Pareille transposition est en langage savant une métaphore » (*ibid.*). Telle est donc l'objection : « C'est seulement en un sens métaphorique, figuré, que la pensée peut (*darf*) être appelée une ouïe et une saisie par l'ouïe, une vue et une saisie par la vue » (*ibid.*). Mais, demande Heidegger, qui prononce ce « peut »? Celui pour qui l'entendre et le voir au sens propre (*eigentlich*) sont de l'oreille et de l'œil. A quoi le philosophe répond qu'il n'y a pas d'abord un voir et un entendre sensibles, qui seraient ensuite transposés au plan non sensible. Notre entendre et notre voir ne sont jamais une simple réception par les sens. Dès lors, quand on appelle la pensée une écoute et un regard, on ne le signifie pas seulement en tant que (*nur als*) métaphore, « à savoir (*nämlich als*) une transposition dans le non sensible du prétendu (*vermeintlich*) sensible » (126).

C'est dans ce double contexte qu'est posée l'équivalence des deux transferts : transfert métaphysique du sensible au non-sensible, transfert métaphorique du propre au figuré. Le premier est déterminant (*massgebend*) pour la pensée occidentale, le second est « déterminant

pour la manière dont nous nous représentons l'être du langage » (*ibid.*). Ici, une incidente sur laquelle nous reviendrons : « C'est pourquoi la métaphore est souvent utilisée comme moyen auxiliaire dans l'interprétation des œuvres poétiques ou, plus généralement, artistiques » (*ibid.*). C'est alors que tombe l'adage : « Le métaphorique n'existe qu'à l'intérieur des frontières de la métaphysique » (*ibid.*).

Le double contexte de l'adage est important : le premier n'impose pas seulement un ton d'allusion et de digression, mais un type d'exemple qui limite d'emblée le champ de la discussion. De quelles métaphores s'agit-il? Quant au contenu, nullement de métaphores poétiques, mais de métaphores philosophiques. D'emblée le philosophe, au lieu d'être mis en face d'un autre discours que le sien, d'un discours qui fonctionne autrement que le sien, est en face de métaphores produites par le discours philosophique lui-même. A cet égard, ce que Heidegger fait quand il interprète en philosophe les poètes est mille fois plus important que ce qu'il dit polémiquement, non pas contre la métaphore, mais contre une manière d'appeler métaphores certains énoncés de philosophie.

Le deuxième contexte affaiblit plus encore la portée éventuelle d'une déclaration au premier abord impressionnante. C'est un objectant qui parle : la métaphore, pour lui, non seulement n'est pas un poème en miniature, mais reste une simple transposition du sens de mots isolés : voir, entendre... C'est encore l'objectant qui, pour interpréter ces métaphores en un seul mot, introduit la double distinction du propre et du figuré, du visible et de l'invisible. Et c'est lui enfin qui pose l'équivalence (*nämlich*) des deux paires de termes. A partir de là, le métaphorique devient « seulement » métaphorique; simultanément, l'objection devient une restriction (*darf*). C'est donc bien l'objectant qui s'est mis sous l'égide du platonisme que Heidegger ensuite a beau jeu de dénoncer.

Je n'ai, pour ma part, aucune raison de me reconnaître dans cet objectant. La distinction, appliquée à des mots isolés, du sens propre et du sens figuré est une vieillerie sémantique qu'il n'est pas besoin de suspendre à la métaphysique pour la mettre en pièces. Une meilleure sémantique suffit à la détrôner en tant que conception « déterminante » de la métaphore. Quant à son usage dans l'interprétation des œuvres poétiques ou artistiques, il s'agit moins de l'énonciation métaphorique elle-même que d'un style très particulier d'interprétation, l'interprétation allégorisante, laquelle, en effet, est accordée à la distinction « métaphysique » du sensible et du non-sensible.

Reste l'affirmation que la séparation du sensible et du non-sensible est elle-même le « trait fondamental de ce qui s'appelle « métaphy-

sique » et qui confère à la pensée occidentale ses traits essentiels » (126). Je crains que seul un coup de force, impossible à justifier, couche la philosophie occidentale sur ce lit de Procuste. Nous avons déjà laissé entendre qu'une autre ontologie que la métaphysique du sensible et du non-sensible peut répondre à la visée sémantique de métaphores authentiquement poétiques. C'est elle que nous évoquerons avec plus de précision au terme de cette étude.

Au reste, Heidegger nous dit lui-même comment ces « remarques » (*Hinweise*) doivent être prises : « Elles voudraient nous inviter à la prudence, afin que nous ne prenions pas trop vite pour une simple métaphore (*nur als Uebertragung*), et que nous ne traitions pas trop légèrement ce qui vient d'être dit de la pensée comme (*als*) d'une saisie par l'ouïe et la vue » (126). Toute notre entreprise est également tournée contre cette « simple métaphore ».

Or cette mise en garde explicite a sa contrepartie positive dans l'emploi non thématisé de la métaphore dans ce même texte que nous commentons. La véritable métaphore n'est pas la « théorie savante » de la métaphore, mais l'énonciation même que l'objectant a réduite à la simple métaphore : à savoir : « La pensée regarde en entendant et entend en regardant » (127). En parlant ainsi, Heidegger produit un écart par rapport au langage ordinaire, identifié avec la pensée par représentation; ce « saut » place le langage, dit Jean Greisch, « sous le signe de la donation que connote l'expression *es gibt*. Entre le " il y a " et le *es gibt*, il n'y a pas de transition possible [1]». Cet écart n'est-il pas celui de la métaphore véritable?

Considérons en effet ce qui fait de cette énonciation une métaphore. C'est, au niveau de l'énonciation entière, l'harmonie (*Einklang*) entre *ist* et *Grund* dans « rien n'*est* sans *raison* ». Cette harmonie est cela même qui est vu — entendu — pensé. Ainsi l'harmonie de l'énonciation de premier rang — celle du principe de raison — est aussi l'harmonie de l'énonciation de deuxième rang : celle qui comprend la pensée comme (*als*) saisie par l'ouïe et par la vue. Quant à cette harmonie, elle n'est pas une tranquille consonance; la ve Leçon du *Principe de raison* nous apprend plutôt qu'elle naît d'une discordance antérieure [2]. Deux énoncés, en effet, procèdent du principe de raison. L'énoncé rationalisant de la pensée représentative s'énonce ainsi: « Rien n'est sans pourquoi » (102). L'énoncé emprunté à la poésie spirituelle d'Angelus Silesius dit : « *La rose est sans pourquoi, fleurit*

1. J. Greisch, « Les mots et les roses. La Métaphore chez Martin Heidegger », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Vrin, 1973, p. 437.

2. *Der Satz vom Grund*, p. 63-75; trad. fr. : *Le Principe de raison*, « *La Rose est sans pourquoi* », p. 97-111.

parce qu'elle fleurit, N'a souci d'elle-même, ne désire être vue » (103). Rien n'est sans pourquoi. Et pourtant la rose est sans pourquoi. Sans pourquoi, mais non sans parce que. C'est cette vacillation qui, en rendant le principe de raison plus impénétrable, contraint à entendre (*hören*) le principe lui-même : « Il faut alors être attentif à son intonation (*Ton*), à la manière dont il est accentué » (75). Le principe, maintenant, résonne avec « deux accentuations (*Tonarten*) différentes » (*ibid.*), l'une qui souligne *rien* et *sans*, l'autre qui souligne *est* et *raison*. La seconde, privilégiée par la VIe Leçon dont nous sommes partis, exige donc le contraste avec la première accentuation qui est celle de la pensée représentative.

C'est la même lutte entre pensée représentative et pensée méditante qui, dans *Unterwegs zur Sprache* [1], produit la métaphore véritable au lieu même où est récusée la métaphore au sens métaphysique. Le contexte, ici aussi, importe. Heidegger cherche à s'arracher à la conception que la pensée représentative se fait du langage, lorsqu'elle le traite comme *Ausdruck*, « expression », c'est-à-dire extériorisation de l'intérieur, donc domination du dehors par le dedans, maîtrise d'une instrumentalité par une subjectivité.

Pour accompagner le pas du philosophe hors de cette représentation, un mot de Hölderlin se propose, qui nomme le langage *die Blume des Mundes* (205). Le poète dit encore *Worte, wie Blumen* (206). Le philosophe peut accueillir ces expressions, parce qu'il a lui-même désigné les manières de dire comme *Mundarten*, manières de bouche, idiomes, où se recroisent terre, ciel, mortels, dieux. C'est donc tout un réseau qui vibre et se met en relation d'inter-significations. La condamnation tombe alors, identique à celle prononcée dans le *Principe de raison :* « Nous restons pris dans la métaphysique si nous prenons pour une métaphore cette désignation par Hölderlin dans la tournure *Worte, wie Blumen.* » Bien plus, protestant contre l'interprétation de Gottfried Benn qui réduit le *Wie* au « comme » de la comparaison, il l'accuse de réduire le verbe poétique à une pièce « d'herbier », dans une collection « de plantes desséchées » (207). La poésie, bien plutôt, remonte la pente que descend le langage quand la métaphore morte va se coucher dans l'herbier. Qu'est-ce alors que la poésie véritable? C'est celle, dit Heidegger (207), « qui éveille la vision la plus vaste », qui « fait remonter la parole à partir de son origine », qui « fait apparaître le monde ».

Or n'est-ce pas là ce que fait la métaphore *vive?*

1. M. Heidegger, *Unterwegs zur Sprache*, Pfullingen, Neske, 1959. Pour une discussion d'ensemble des thèses de Heidegger sur la métaphore, cf. ci-dessous, § 5.

Mais la métaphore de la « fleur » appliquée au langage peut mettre sur la voie d'une réflexion tout opposée, celle-là même que la remarque de Heidegger sur l'interprétation de Gottfried Benn côtoie. La fleur qui éclôt finit un jour dans l'herbier, comme l'*usage* dans l'*usure*.

Cet aveu nous conduit de la critique restreinte de Heidegger à la « déconstruction » sans bornes de Jacques Derrida dans la « Mythologie blanche [1] ». L'entropie du langage n'est-elle pas, en effet, ce qu'une philosophie de la métaphore vive veut oublier? Ne serait-ce pas à la plante de l'herbier que tiendrait la « métaphysique », plutôt qu'à une interprétation allégorisante de métaphores déjà données dans le langage? Une pensée plus subversive que celle de Heidegger ne serait-elle pas celle qui étayerait l'universelle suspicion à l'endroit de la métaphysique occidentale par une suspicion plus aiguë adressée au non-dit de la métaphore elle-même? Or le non-dit de la métaphore, c'est la métaphore usée. Avec elle la métaphoricité opère à notre insu, derrière notre dos. La prétention de tenir l'analyse sémantique dans une sorte de neutralité métaphysique exprime seulement l'ignorance du jeu simultané de la métaphysique inavouée et de la métaphore usée.

On peut distinguer deux affirmations dans l'entrelacs serré de la démonstration de J. Derrida. La première porte sur l'efficace de la métaphore usée dans le discours philosophique, la seconde sur l'unité profonde du transfert métaphorique et du transfert analogique de l'être visible à l'être intelligible.

La première affirmation prend à revers tout notre travail tendu vers la découverte de la métaphore vive. Le coup de maître, ici, est d'entrer dans la métaphorique non par la porte de la naissance, mais, si j'ose dire, par la porte de la mort. Le concept d'usure [2] implique tout autre chose que le concept d'abus que nous avons vu opposé à celui d'usage par les auteurs anglo-saxons. Il apporte sa propre métaphoricité, ce

1. J. Derrida, « Mythologie blanche (la métaphore dans le texte philosophique) », *Poétique*, 5, 1971, p. 1-52, reproduit dans *Marges de la philosophie*, éd. de Minuit, 1972, p. 247-324.

2. « On s'intéressera d'abord à une certaine usure de la force métaphorique dans l'échange philosophique. L'usure ne surviendrait pas à une énergie tropique destinée à rester, autrement, intacte; elle constituerait au contraire l'histoire même et la structure de la métaphore philosophique » (1). « Il fallait aussi proposer à l'interprétation cette valeur d'*usure*. Elle paraît avoir un lien de système avec la perspective métaphorique. On la retrouvera partout où le thème de la métaphore sera privilégié » (6). Et plus loin : « Ce trait — le concept d'usure — n'appartient sans doute pas à une configuration historico-théorique étroite, mais plus sûrement au concept de métaphore lui-même et à la longue séquence métaphysique qu'il détermine ou qui le détermine » (6).

qui n'étonne pas dans une conception qui s'emploie précisément à démontrer la métaphoricité sans borne de la métaphore. Dans sa surdétermination, le concept apporte d'abord la métaphore géologique de la sédimentation, de l'érosion, de l'effacement par frottement; à quoi s'ajoute la métaphore numismatique du relief aboli de la médaille ou de la pièce de monnaie; à son tour, cette métaphore évoque le lien, plusieurs fois aperçu, par Saussure entre autres, entre valeur linguistique et valeur monétaire : rapprochement qui induit le soupçon que l'usure des choses usagées et usées est aussi l'usure des usuriers. Du même coup, le parallélisme instructif entre valeur linguistique et valeur économique peut être poussé jusqu'au point où sens *propre* et *propriété* se révèlent soudain parents dans la même aire sémantique; suivant la même ligne d'assonance, on soupçonnera que la métaphore puisse être la « plus-value linguistique » (2) fonctionnant à l'insu des locuteurs, à la façon dont, dans le champ de l'économique, le produit du travail humain se rend tout à la fois méconnaissable et transcendant dans la plus-value économique et le fétichisme de la marchandise.

On le voit, la reconstitution de ce réseau excède les ressources d'une sémantique historique et diachronique, ainsi que celles de la lexicographie et de l'étymologie. Elle relève d'un « discours sur la figure » (6) qui gouvernerait les effets économiques et les effets du langage. Une simple inspection du discours selon son intention explicite, une simple interprétation par le jeu de la question et de la réponse, ne suffisent plus. La déconstruction heideggerienne doit maintenant s'adjoindre la généalogie nietzschéenne, la psychanalyse freudienne, la critique marxiste de l'idéologie, c'est-à-dire les armes de l'herméneutique du soupçon. Ainsi armée, la critique est en mesure de démasquer la conjonction *impensée* de la métaphysique *dissimulée* et de la métaphore *usée*.

Mais l'efficace de la métaphore morte ne prend son sens complet que quand on établit l'équation entre l'*usure* qui affecte la métaphore et le mouvement d'ascendance que constitue la formation du concept. L'usure de la métaphore se dissimule dans la « relève » du concept. Par « relève », J. Derrida traduit très heureusement l'*Aufhebung* hégelienne. Dès lors, raviver la métaphore, c'est démasquer le concept.

Derrida s'appuie ici sur un texte particulièrement éloquent de Hegel dans l'*Esthétique* [1] qui part de l'aveu que les concepts philosophiques sont d'abord des significations sensibles transposées (*übertragen*) dans l'ordre du spirituel et que la promotion d'une signification abstraite

1. Hegel, *Esthétique*, § 3 *a* (cité J. Derrida, *op. cit.*, p. 14).

propre (*eigentlich*) est solidaire de l'effacement du métaphorique dans la signification initiale et donc de l'oubli de cette signification qui, de propre, était devenue impropre. Or Hegel appelle *Aufhebung* cette « relève » de la signification sensible et usée dans la signification spirituelle devenue expression propre. Là où Hegel voit une novation de sens, Derrida ne voit que l'usure de la métaphore et un mouvement d'idéalisation par dissimulation de l'origine métaphorique : « ... Le mouvement de la métaphorisation (origine puis effacement de la métaphore, passage du sens propre sensible au sens propre spirituel à travers le détour des figures) n'est autre qu'un mouvement d'idéalisation » (15). Ce mouvement d'idéalisation, commun à Platon et à Hegel, met en œuvre toutes les oppositions caractéristiques de la métaphysique : nature/esprit, nature/histoire, nature/liberté, ainsi que sensible/spirituel, sensible/intelligible, sensible/sens. Ce système « décrit l'espace de possibilité de la métaphysique et le concept de métaphore ainsi défini lui appartient » (*ibid.*).

Entendons bien qu'il ne s'agit pas de la genèse du concept empirique, mais de celle des premiers philosophèmes, ceux qui articulent le champ de la métaphysique : *theoria*, *eidos*, *logos*, etc. La thèse s'énonce alors ainsi . là où la métaphore s'efface, le concept métaphysique se lève. On reconnaît là le propos de Nietzsche : « Les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu leur force sensible, des pièces de monnaie qui ont perdu leur empreinte et qui entrent dès lors en considération, non plus omme pièces de monnaie mais comme métal [1]. » D'où le titre même de l'Essai, « Mythologie blanche » : « La métaphysique a effacé en elle-même la scène fabuleuse qui l'a produite et qui reste néanmoins active, remuante, inscrite à l'encre blanche, dessin invisible et recouvert dans le palimpseste » (4).

Cette efficace de la métaphore usée, ainsi relayée par la production du concept qui en efface la trace, a pour ultime conséquence que le discours sur la métaphore est lui-même pris par la métaphoricité universelle du discours philosophique. On peut parler à cet égard d'un paradoxe de l'auto-implication de la métaphore.

Le paradoxe est celui-ci : il n'y a pas de discours sur la métaphore qui ne se dise dans un réseau conceptuel lui-même engendré métaphoriquement. Il n'y a pas de lieu non métaphorique d'où l'on aperçoive l'ordre et la clôture du champ métaphorique. La métaphore se dit métaphoriquement. Aussi bien le mot « métaphore » et le mot « figure »

1. F. Nietzsche, *Le Livre du philosophe*, trad. fr., A. K. Marietti, Aubier-Flammarion, p. 181-182 (cité J. Derrida, *op. cit.*, p. 7-8).

témoignent-ils de cette récurrence de la métaphore. La théorie de la métaphore renvoie circulairement à la métaphore de la théorie, laquelle détermine la vérité de l'être en terme de présence. Dès lors, il ne saurait y avoir de principe de délimitation de la métaphore, pas de définition dont le définissant ne contienne le défini; la métaphoricité est non maîtrisable absolument. Le projet de déchiffrer la figure dans le texte philosophique se détruit lui-même; il faut plutôt « reconnaître en son principe la *condition d'impossibilité* d'un tel projet » (9). La couche des premiers philosophèmes, étant elle-même métaphorique, « ne se domine pas » (*ibid.*). Cette strate, selon une expression heureuse de l'auteur, « s'emporte donc elle-même chaque fois qu'un de ses produits — ici le concept de métaphore — tente en vain de comprendre sous sa loi la totalité du champ auquel il appartient » (*ibid.*). Réussirait-on à ordonner les figures, une métaphore au moins échapperait : la métaphore de la métaphore, laquelle serait la « métaphore en plus » (10). Et de conclure : « Le champ n'est jamais saturé » (*ibid.*).

Cette tactique déroutante, on l'a compris, n'est qu'un épisode dans une stratégie plus vaste de la déconstruction qui consiste, en tous temps et en tous cas, à ruiner par l'aporie le discours métaphysique. Aussi ne faut-il attacher aux « conclusions » de l'essai guère plus qu'une valeur de jalon dans une œuvre qui fomente bien d'autres manœuvres subversives. Si l'on récuse l'auto-destruction de la métaphore par assomption dans le concept, c'est-à-dire dans l'idée présente à soi, reste « l'*autre* auto-destruction » (52), celle qui passerait par la ruine des oppositions majeures, d'abord celle du sémantique et du syntaxique, ensuite celle du figuré et du propre, puis, de proche en proche, celles du sensible et de l'intelligible, de la convention et de la nature, bref, toutes les oppositions qui instituent la métaphysique comme telle.

Nous avons ainsi rejoint, par une critique interne de la métaphore usée, le niveau où se situait la déclaration de Heidegger : « Le métaphorique n'existe qu'à l'intérieur des frontières de la métaphysique. » En effet, la « relève » par laquelle la métaphore usée se dissimule dans la figure du concept n'est pas un fait quelconque de langage, c'est le geste philosophique par excellence qui, en régime « métaphysique », vise l'invisible à travers le visible, l'intelligible à travers le sensible, après les avoir séparés. Il n'y a donc qu'une « relève »; la « relève » métaphorique est aussi la « relève » métaphysique.

Selon cette seconde affirmation, la véritable métaphore est la métaphore verticale, ascendante, transcendante. Ainsi caractérisée, « la métaphore semble engager en sa totalité l'usage de la langue philosophique, rien de moins que l'usage de la langue naturelle *dans* le discours

philosophique, voire de la langue naturelle *comme* langue philosophique » (1).

Pour comprendre la force de cette affirmation, reportons-nous à nos propres analyses sur le jeu de la ressemblance. Il n'est pas rare que ce jeu ait été rapporté à l'analogie, soit que l'analogie signifie très particulièrement proportionnalité, comme dans la *Poétique* d'Aristote, soit qu'elle désigne, moins techniquement, tout recours à la ressemblance dans le « rapprochement » de champs sémiques « éloignés » [1]. La thèse que nous considérons maintenant revient à dire que tout usage de l'analogie, en apparence neutre au regard de la tradition « métaphysique », reposerait à son insu sur un concept métaphysique d'analogie qui désigne le mouvement de renvoi du visible à l'invisible; la primordiale « iconicité » serait ici contenue : ce qui, fondamentalement, fait « image », ce serait le visible tout entier; c'est sa ressemblance à l'invisible qui le constituerait comme image; conséquemment, la toute première transposition serait le transfert du sens de l'empirie dans le « lieu intelligible ». Dès lors, il importe de démasquer, par une méthode qui n'a plus rien à voir avec la grammaire logique de Max Black, cette métaphysique de l'analogie jusque dans les usages en apparence les plus innocents de la métaphore. Aussi bien la rhétorique classique elle-même ne laisse pas de montrer le bout de l'oreille : est-ce par hasard si régulièrement revient, sous l'apparence d'un exemple, le transfert de l'inanimé à l'animé? Ainsi Fontanier s'empresse-t-il de recourir à cette dialectique de l'inanimé et de l'animé pour construire les espèces de la métaphore, rétablissant ainsi le parallélisme avec les deux autres tropes de base (métonymie et synecdoque), dont les espèces procédaient de l'analyse logique du rapport de connexion et du rapport de corrélation. Avec la métaphore, les espèces ne sont plus d'ordre logique, mais ontologique [2].

Ainsi donc, qu'on parle du caractère métaphorique de la métaphysique ou du caractère métaphysique de la métaphore, ce qu'il faut appréhender, c'est l'unique mouvement qui emporte les mots et les choses au-delà..., *méta*...

Cette direction privilégiée de la métaphore métaphysique explique l'insistance de quelques métaphores clés, qui ont le privilège de recueillir et de concentrer le mouvement de la « relève métaphysique ». Au premier plan de ces métaphores, le Soleil.

Le Soleil, c'est, penserait-on, un exemple qui simplement illustre. Précisément, il est « le plus illustre, l'illustrant par excellence, le lustre

1. Cf. ci-dessus, VIe *Étude*, § 4.
2. Cf. IIe *Étude*, § 4 et 5.

le plus naturel qui soit » (28). Chez Aristote déjà, le Soleil fournit une métaphore bien insolite (*Poétique*, 1457 *b*), puisque, pour dire sa puissance d'engendrement, il manque un mot que la métaphore de l'ensemencement supplée. Pour J. Derrida, c'est là le symptôme de quelque trait décisif; par son insistance, le « mouvement qui fait tourner le soleil dans la métaphore » s'avère être celui qui « tournait la métaphore philosophique vers le soleil » (34). Pourquoi, en effet, la métaphore héliotropique est-elle singulière? Parce qu'elle parle du « paradigme du sensible *et* de la métaphore : il (se) tourne et (se) cache régulièrement » (35). C'est avouer que « le tour du soleil aura toujours été la trajectoire de la métaphore » (35).

On voit la fantastique extrapolation : « Chaque fois qu'il y a une métaphore, il y a sans doute un soleil quelque part; mais chaque fois qu'il y a du soleil, la métaphore a commencé » (36). La métaphore a commencé : car, avec le soleil, viennent les métaphores de la lumière, du regard, de l'œil, figures par excellence de l'idéalisation, depuis l'*eidos* platonicien jusqu'à l'*Idée* hegelienne. A ce titre, « la métaphore " idéalisante " est constitutive du philosophème en général » (38). Plus précisément, comme l'atteste la philosophie cartésienne du *lumen naturale*, la lumière vise métaphoriquement le signifié de la philosophie : « C'est à ce signifié majeur de l'onto-théologie que reviendra toujours la teneur de la métaphore dominante : le cercle de l'héliotrope » (48). Au même réseau de métaphores dominantes appartiennent les métaphores du sol-fondement et de la demeure-retour, métaphores par excellence de la réappropriation. Elles aussi signifient la métaphoricité elle-même : la métaphore de la demeure est bien, en effet, « une métaphore de la métaphore : expropriation, être-hors-de-chez-soi, mais encore dans une demeure, hors de chez soi mais dans un chez-soi où l'on se retrouve, se reconnaît, se rassemble et se ressemble, hors de soi en soi. C'est la métaphore philosophique comme détour dans (ou en vue de) la réappropriation, la parousie, la présence à soi de l'idée dans sa lumière. Parcours métaphorique de l'*eidos* platonicien, jusqu'à l'Idée hegelienne » (38).

Ainsi donc, par leur stabilité, leur perdurabilité, les métaphores dominantes assurent l'unité épochale de la métaphysique : « Présence disparaissant dans son propre rayonnement, source cachée de la lumière, de la vérité et du sens, effacement du visage de l'être, tel serait le *retour* insistant de ce qui assujettit la métaphysique à la métaphore » (49).

Du même coup le paradoxe de l'auto-implication de la métaphore cesse d'apparaître comme un paradoxe purement formel; il s'exprime matériellement par l'auto-implication des métaphores dominantes de

la lumière et de la demeure où la métaphysique se signifie elle-même dans sa métaphoricité primordiale. En figurant l'idéalisation et l'appropriation, lumière et séjour figurent le processus même de la métaphorisation et instaurent la récurrence de la métaphore sur elle-même.

Les remarques critiques que je propose ici ne peuvent bien évidemment atteindre le programme entier de la déconstruction et de la dissémination, mais seulement l'argumentation tirée de la collusion de la métaphore usée et du thème métaphysique de l'analogie. En outre, cette phase proprement polémique de mon argument est inséparable de la clarification positive de l'ontologie impliquée par la théorie de la métaphore développée dans le reste de la présente étude.

J'examinerai pour elle-même la thèse d'une efficacité non dite de la métaphore usée, et ferai provisoirement abstraction de la thèse qui identifie relève métaphorique et relève métaphysique. L'hypothèse d'une fécondité spécifique de la métaphore usée est fortement contrebattue par l'analyse sémantique exposée dans les études antérieures. Cette analyse incline à penser que les métaphores mortes ne sont plus des métaphores, mais qu'elles s'adjoignent à la signification littérale pour en étendre la polysémie. Le critère de délimitation est clair : le sens métaphorique d'un mot suppose le contraste d'un sens littéral qui, en position de prédicat, offense la pertinence sémantique. A cet égard l'étude de la lexicalisation de la métaphore, chez Le Guern par exemple [1], contribue grandement à dissiper la fausse énigme de la métaphore usée. Avec la lexicalisation disparaissent, en effet, des traits qui soutiennent la fonction heuristique de la métaphore; l'oubli du sens usuel entraîne celui de l'écart par rapport à l'isotopie du contexte. Ainsi, seule la connaissance de l'étymologie du mot permet de reconstituer dans le français *tête* le latin *testa* — « petit pot » — et la métaphore populaire d'où notre mot français dérive; dans notre usage actuel, la métaphore est tellement lexicalisée qu'elle est devenue le mot propre; par là on veut dire qu'elle apporte dans le discours sa valeur lexicalisée, sans écart ni réduction d'écart. Le phénomène est donc moins intéressant qu'il ne paraît d'abord. Le Guern estime même que la lexicalisation « ne concerne qu'un très petit nombre de métaphores parmi toutes celles que crée le langage » (82).

L'efficace de la métaphore morte ne peut être majorée, me semble-t-il, que dans des conceptions sémiotiques qui imposent le primat de la dénomination, donc de la substitution de sens, condamnant ainsi l'analyse à passer à côté des véritables problèmes de la méta-

1. Le Guern, *op. cit.*, p. 44-45, 82-89.

phoricité, liée, on le sait, au jeu de l'impertinence et de la pertinence sémantiques.

Mais si le problème de dénomination est ainsi majoré, c'est sans doute parce qu'on attache à l'opposition du figuré et du propre une signification elle-même métaphysique, que dissipe une sémantique plus précise. On pourfend, en effet, l'illusion que les mots auraient en eux-mêmes un sens propre, c'est-à-dire primitif, naturel, originaire (*etumon*). Or rien dans l'analyse antérieure n'autorise cette interprétation. Nous avons certes admis que l'emploi métaphorique d'un mot peut toujours être opposé à son emploi littéral; mais littéral ne veut pas dire propre au sens d'originaire, mais simplement courant, « usuel [1] »; le sens littéral est celui qui est lexicalisé. Il n'est donc pas besoin d'une métaphysique du propre pour justifier la différence du littéral et du figuré; c'est l'emploi dans le discours, et non je ne sais quel prestige du primitif ou de l'originel, qui spécifie la différence du littéral et du métaphorique. Bien plus, la distinction du littéral et du métaphorique n'existe que par le conflit de deux interprétations : l'une, n'utilisant que des valeurs déjà lexicalisées, succombe à l'impertinence sémantique; l'autre, instaurant une nouvelle pertinence sémantique, requiert du mot une torsion qui en déplace le sens. Ainsi, une meilleure analyse sémantique du procès métaphorique suffit à dissiper la mystique du « propre », sans que la métaphorique succombe avec elle.

Il est vrai que le langage philosophique, dans son travail de dénomination, paraît contredire le jugement du sémanticien concernant la rareté des métaphores lexicalisées. La raison en est simple : la création de significations nouvelles, liée au surgissement d'une nouvelle manière de questionner, met le langage en état de carence sémantique; c'est alors que la métaphore lexicalisée intervient dans une fonction de suppléance. Mais, comme Fontanier l'avait parfaitement aperçu, il s'agit d'un trope « par nécessité et par extension pour suppléer aux mots qui manquent à la langue pour certaines idées... » (*Les figures du discours*, 90); bref, il s'agit d'une *catachrèse*, qui peut être d'ailleurs de métonymie ou de synecdoque aussi bien que de métaphore [2]. Quand donc on parle de métaphore en philosophie,

1. « J'appelle nom courant (*kurion*), dit Aristote, celui dont se sert chacun » *Poétique*, 1457 *b*. Quant au « propre » (*idion*) chez Aristote, nous avons montré qu'il n'a rien à voir avec quelque sens primitif (*etumon*), Ire *Étude*, p. 27, n. 2; voir également la discussion de l'interprétation par Derrida de la théorie aristotélicienne de la métaphore, Ire *Étude*, p. 25, n. 2.

2. Sur métaphore d'invention et métaphore forcée chez Fontanier, cf. IIe *Étude*, § 6.

il faut entièrement distinguer le cas, relativement banal, d'un usage « extensif » des mots du langage ordinaire en vue de répondre à une carence de dénomination, du cas, singulièrement plus intéressant à mon sens, où le discours philosophique recourt, de façon délibérée, à la métaphore vive afin de tirer des significations nouvelles de l'impertinence sémantique et de porter au jour de nouveaux aspects de la réalité à la pointe de l'innovation sémantique.

Il résulte de cette première discussion qu'une méditation sur l'usure des métaphores est plus séduisante que réellement bouleversante. Si elle exerce sur tant d'esprits une réelle fascination, c'est peut-être en raison de la troublante fécondité de l'oubli qui semble s'y exprimer, mais aussi par égard aux ressources de reviviscence qui semblent persister dans les plus éteintes des expressions métaphoriques. Le sémanticien, ici encore, est de grand secours. Contrairement à ce qu'on dit bien souvent, note Le Guern, « la lexicalisation n'entraîne la disparition totale de l'image que dans des conditions particulières [1] » (*op. cit.*, 87). Dans les autres cas, l'image est atténuée mais reste sensible; c'est pourquoi « presque toutes les métaphores lexicalisées peuvent retrouver leur éclat primitif » (88). Mais la réanimation d'une métaphore morte est une opération positive de délexicalisation qui équivaut à une nouvelle production de métaphore, donc de sens métaphorique; les écrivains l'obtiennent par divers procédés très concertés et maîtrisés : substitution d'un synonyme qui fait image, addition d'une métaphore plus neuve, etc.

Dans le discours philosophique, le rajeunissement des métaphores mortes est particulièrement intéressant dans le cas où celles-ci exercent une suppléance sémantique; ranimée, la métaphore revêt à nouveau la fonction de fable et de redescription, caractéristique de la métaphore vive, et abandonne sa fonction de simple suppléance au plan de la dénomination. La délexicalisation n'est donc aucunement symétrique de la lexicalisation antérieure. Dans le discours philosophique, d'ailleurs, la rénovation des métaphores éteintes met en œuvre des procédés plus complexes que ceux qu'on a évoqués plus haut; le plus remarquable est le réveil des motivations étymologiques, poussé jusqu'à la fausse étymologie; le procédé, cher à Platon déjà, est usuel chez Hegel et Heidegger. Quand Hegel entend *prendre-vrai* dans *Wahrnehmung*, quand Heidegger entend non-dissimulation dans

1. Par exemple quand la chose dénommée par le sens propre est beaucoup plus rare que celle désignée par le sens métaphorique (c'est le cas avec le *testa* latin); ou bien quand il existe un doublé qui prive un des deux termes de son usage non figuré (c'est le cas avec *aveuglement* dépouillé de son sens propre de *cécité*).

a-lêtheia, le philosophe crée du sens et, de cette manière, produit quelque chose comme une métaphore vive. Dès lors, l'analyse de la métaphore morte renvoie à une première fondation qui est la métaphore vive [1].

La fécondité occulte de la métaphore morte perd encore plus de son prestige lorsqu'on prend une juste mesure de sa contribution à la formation des concepts. Raviver la métaphore morte n'est aucunement démasquer le concept : d'abord, parce que la métaphore ravivée opère autrement que la métaphore morte, mais surtout parce que le concept ne trouve pas sa genèse intégrale dans le processus par lequel la métaphore s'est lexicalisée [2].

A cet égard, le texte de Hegel discuté plus haut ne me paraît pas justifier la thèse d'une connivence entre métaphore et *Aufhebung*. Ce texte décrit deux opérations qui se croisent en un lieu — la métaphore morte — mais qui restent distinctes; la première opération, purement métaphorique, fait d'une signification propre (*eigentlich*) une signification transportée (*übertragen*) dans l'ordre du spirituel; l'autre opération fait de cette expression impropre (*uneigentlich*) en tant que transférée, une signification abstraite propre. C'est cette seconde opération qui est constitutive de la « suppression-conservation » que Hegel appelle *Aufhebung*. Mais les deux opérations, le transfert *et* la suppression-conservation, sont distinctes. La seconde seule fait du non-propre issu du sensible un propre spirituel. Le phénomène de l'usure (*Abnutzung*) est seulement une condition pour que la seconde opération se constitue sur la base de la première.

Ce couple d'opérations n'est pas fondamentalement distinct de ce que Kant conçoit comme la production du concept dans son schème. Ainsi le concept de « fondation » se symbolise dans le schème du « sol » et de la « construction »; mais le sens du concept ne se réduit aucunement à son schème. Ce qui est précisément à penser, c'est que l'abandon du sens sensible ne donne pas seulement une expression impropre, mais une expression propre de rang conceptuel; la conversion de l'usure en pensée n'est pas l'usure même. Si ces deux opérations n'étaient pas distinctes, on ne pourrait pas non plus parler du concept d'usure, ni du concept de métaphore; il n'y aurait, à vrai dire, pas de philosophèmes. Il y a philosophème parce qu'un concept peut être actif en tant que pensée dans une métaphore elle-même morte. Ce que Hegel

1. La théorie de la métaphore vive gouverne la genèse intentionnelle, non seulement de l'*usure* qui engendre la métaphore morte, mais de l'*abus* au sens de Turbayne et de Berggren (cf. VIIe *Étude*, § 5).

2. A. Henry, « La reviviscence des métaphores », *Métonymie et Métaphore*, p. 143-153.

a précisément pensé, c'est la vie du concept dans la mort de la métaphore. C'est bien parce que nous n'entendons plus « prendre » dans « comprendre » que « comprendre » a un sens philosophique propre. On a donc fait seulement la moitié du travail quand on a ranimé une métaphore morte sous un concept; il reste encore à prouver qu'aucune signification abstraite n'a été produite à travers l'usure de la métaphore; cette démonstration n'est plus de l'ordre de la métaphorique, mais de l'analyse conceptuelle. Seule cette analyse peut prouver que l'Idée de Hegel n'est pas l'Idée de Platon, bien qu'il soit vrai de dire, avec J. Derrida, que la charge métaphorique traditionnelle « continue le système de Platon dans le système de Hegel » (39). Mais cette continuation n'équivaut pas à la détermination du sens de l'Idée respectivement chez l'un et l'autre philosophe. Aucun discours philosophique ne serait possible, même pas un discours de la déconstruction, si l'on cessait d'assumer ce que J. Derrida tient à juste titre pour « l'unique thèse de la philosophie », à savoir « que le sens visé à travers ces figures est d'une essence rigoureusement indépendante de ce qui la transporte » (17).

Il suffit d'appliquer à son tour au concept de métaphore ces remarques sur la formation du concept dans son schème pour dissiper le paradoxe de la métaphoricité de toutes les définitions de la métaphore. Parler métaphoriquement de la métaphore n'est aucunement circulaire, dès lors que la position du concept procède dialectiquement de la métaphore elle-même. Ainsi, quand Aristote définit la métaphore par l'épiphore du mot, l'expression épiphore est qualifiée conceptuellement par son insertion dans un réseau d'inter-significations où la notion d'épiphore est encadrée par les concepts majeurs de *phusis*, de *logos*, d'*onoma*, de *sêmainein*, etc. L'*epiphora* est ainsi arrachée à sa métaphoricité et constituée en sens propre, bien que « la surface de ce discours, comme dit Derrida, continue d'être travaillée par une métaphorique » (19). A cette conversion conceptuelle de la métaphore morte, sous-jacente à l'expression *epiphora*, contribue la détermination ultérieure du concept de métaphore, soit par la méthode de différenciation qui permet de l'identifier parmi les diverses stratégies de la *lexis*, soit par l'exemplification qui donne une base inductive au concept de l'opération désignée. Ajoutons que la conceptualisation des différentes métaphores est favorisée non seulement par la lexicalisation des métaphores employées, comme c'est le cas dans le vocable « transposition », mais aussi par le rajeunissement de la métaphore usée, qui met au service de la formation conceptuelle l'usage heuristique de la métaphore vive. C'est le cas avec les autres métaphores de la métaphore maintes fois évoquées dans le

présent ouvrage : écran, filtre, lentille, superposition, surcharge, vision stéréoscopique, tension, interanimation, émigration d'étiquettes, idylle et bigamie, etc. Rien ne s'oppose à ce que le fait de langage que constitue la métaphore soit lui-même « redécrit » à l'aide des différentes « fictions heuristiques » que suscitent soit de nouvelles métaphores vives, soit des métaphores usées, puis rénovées. Loin donc que le concept de métaphore s'avère n'être que l'idéalisation de sa propre métaphore usée, le rajeunissement de toutes les métaphores mortes et l'invention de nouvelles métaphores vives qui redécrivent la métaphore permettent de greffer une nouvelle production conceptuelle sur la production métaphorique elle-même.

Ainsi l'effet d'abîme que produit « cette implication du défini dans la définition » (81) se dissipe quand on hiérarchise correctement le concept de l'épiphore et son schème.

Nous pouvons maintenant considérer le noyau théorique commun à Heidegger et à Derrida, à savoir la prétendue connivence entre le couple métaphorique du propre et du figuré et le couple métaphysique du visible et de l'invisible.

Je tiens, pour ma part, cette connexion pour non nécessaire. Le cas de Fontanier évoqué plus haut est à cet égard instructif. Sa définition de la métaphore — « présenter une idée sous le signe d'une autre plus frappante ou plus connue [1] » — n'implique aucunement la division en espèces qu'il tire ultérieurement de la considération des objets. Aussi bien sa définition initiale est-elle illustrée par d'innombrables exemples qui ne comportent aucun transfert du visible dans l'invisible : « Le *cygne* de Cambrai, l'*aigle* brillant de Meaux », « le remords *dévorant*... », « le courage *affamé* de péril et de gloire », « ce que l'on conçoit bien s'énonce *clairement*... », etc.; ces exemples se laissent tous interpréter en termes de teneur et de véhicule, de foyer et de cadre. Je penserais volontiers que le glissement qui fait passer d'une définition de la métaphore tirée de l'opération à une définition tirée du genre des objets est suscité, d'une part, par le traitement de la métaphore dans le cadre du mot, les espèces de l'objet servant de guide pour identifier les espèces du mot, d'autre part, par la théorie de la substitution qui, sans cesse, sacrifie l'aspect prédicatif, donc syntagmatique, à l'aspect paradigmatique, donc aux classes d'objets. Il suffit de ramener la théorie de la métaphore du plan du mot au plan de la phrase pour intercepter ce glissement.

Si donc la théorie de la métaphore-substitution présente quelque affinité avec la « relève » du sensible dans l'intelligible, la théorie de

1. Fontanier, *Les Figures du discours*, p. 95.

la tension retire à cette dernière tout privilège. Le jeu de l'impertinence sémantique est compatible avec toutes les erreurs calculées susceptibles de faire sens. Ce n'est donc pas la métaphore qui porte l'édifice de la métaphysique platonisante; c'est plutôt celle-ci qui s'empare du procès métaphorique pour le faire travailler à son bénéfice. Les métaphores du soleil et de la demeure ne règnent que pour autant que le discours philosophique les élit. Le champ métaphorique dans son ensemble est ouvert à toutes les figures qui jouent sur les rapports du semblable et du dissemblable dans quelque région du pensable que ce soit.

Quant au privilège conféré au discours métaphysique lui-même — privilège qui règle la découpe de la zone étroite de métaphores où ce discours se schématise —, il paraît bien être le fruit du soupçon qui règle la stratégie de la déconstruction. Le contre-exemple que propose la philosophie aristotélicienne de la métaphore est à cet égard précieux. C'est lui que nous évoquerons une dernière fois au terme de cette étude.

4. L'INTERSECTION DES SPHÈRES DE DISCOURS

Il est maintenant possible de revenir à la question posée au début de cette étude : *quelle* philosophie est *impliquée* dans le mouvement qui porte notre enquête de la rhétorique à la sémantique et du sens vers la référence? La discussion antérieure a fait apparaître l'étroite connexion entre les deux questions du *contenu* de l'ontologie implicite et du *mode* d'implication entre discours poétique et discours spéculatif. Il reste à déclarer en termes positifs ce qui a pu être dit par le détour de la polémique.

Deux tâches sont à mener de front : édifier sur la différence reconnue entre modalités de discours une théorie générale des intersections entre sphères du discours, *et* proposer une interprétation de l'ontologie implicite aux postulats de la référence métaphorique qui satisfasse à cette dialectique des modalités de discours.

La dialectique dont on fait ici l'esquisse tient pour acquis l'abandon de la thèse naïve selon laquelle la sémantique de l'énonciation métaphorique contiendrait, toute préparée, une ontologie immédiate que la philosophie n'aurait qu'à dégager et formuler. Aux yeux de cette dialectique, on ruinerait la dynamique d'ensemble du discours si l'on rendait trop tôt les armes et si l'on consentait à la thèse, séduisante par son libéralisme et son irénisme, d'une hétérogénéité

radicale des jeux de langage, suggérée par les *Investigations philosophiques* de Wittgenstein. Selon le mot de Platon dans le *Philèbe*, il ne faut faire trop vite ni un, ni multiple. La philosophie montre sa maîtrise dans l'art d'ordonner des multiplicités réglées. C'est dans cet esprit qu'il importe de fonder sur la phénoménologie des visées sémantiques de chacun des discours, une théorie générale de leurs interférences. L'intention particulière qui anime le régime de langage mis en œuvre par l'énonciation métaphorique enveloppe une demande d'élucidation, à laquelle il ne peut être répondu qu'en offrant aux virtualités sémantiques de ce discours un autre espace d'articulation, celui du discours spéculatif.

Il peut être montré, d'une part, que le discours spéculatif a sa *possibilité* dans le dynamisme sémantique de l'énonciation métaphorique, d'autre part, que le discours spéculatif a sa *nécessité* en lui-même, dans la mise en œuvre des ressources d'articulation conceptuelle qui sans doute tiennent à l'esprit lui-même, qui sont l'esprit lui-même se réfléchissant. Autrement dit, le spéculatif n'accomplit les requêtes sémantiques du métaphorique qu'en instituant une coupure qui marque la différence irréductible entre les deux modes de discours. Quel que soit le rapport ultérieur du spéculatif au poétique, le premier ne prolonge la visée sémantique du second qu'au prix d'une transmutation résultant de son transfert dans un autre espace de sens.

L'enjeu de cette dialectique, ce sont bien les postulats de la référence énoncés au début et à la fin de la septième étude. C'est cette dialectique, en effet, qui règle le passage à une ontologie explicite où le sens d'être de ces postulats viendrait se réfléchir. Entre l'implicite et l'explicite, il y a toute la différence qui sépare deux modes de discours et que ne saurait abolir la reprise du premier dans le second.

a) Que l'articulation conceptuelle propre à la modalité spéculative du discours trouve dans le fonctionnement sémantique de l'énonciation métaphorique sa *possibilité*, cela pouvait être aperçu dès la fin de la troisième étude, où a été affirmé le gain en signification issu de l'instauration d'une nouvelle pertinence sémantique au niveau de l'énoncé métaphorique entier. Mais ce gain en signification n'est pas détachable de la tension, non seulement entre les termes de l'énoncé, mais entre deux interprétations, l'une littérale, bornée aux valeurs établies des mots, l'autre métaphorique, issue de la « torsion » imposée à ces mots pour « faire sens » avec l'énoncé entier. Le gain en signification qui en résulte n'est donc pas encore un gain *conceptuel*, dans la mesure où l'innovation sémantique n'est pas séparable du va-et-vient entre les deux lectures, de leur tension et de la sorte de vision stéréoscopique que ce dynamisme produit. On peut donc dire que ce

qui résulte du choc sémantique est une demande en concept, mais non pas encore un savoir par le concept.

Cette thèse trouve un renfort dans l'interprétation que nous avons donnée du travail de la ressemblance dans la sixième étude. Nous avons alors rapporté le gain en signification à une variation de « distance » entre champs sémantiques, c'est-à-dire à une assimilation prédicative. Or, en disant que ceci est (comme) cela — que le *comme* soit « marqué » ou non —, l'assimilation n'atteint pas le niveau de l'identité de sens. Le « semblable » reste en défaut par rapport au « même ». Voir le semblable, selon le mot d'Aristote, c'est appréhender le « même » dans et malgré la « différence ». C'est pourquoi nous avons pu rapporter à l'imagination productive cette schématisation d'un sens nouveau. Le gain en signification est ainsi inséparable de l'assimilation prédicative à travers laquelle il se schématise. C'est là une autre façon de dire que le gain en signification n'est pas porté au concept, dans la mesure où il demeure pris dans ce conflit du « même » et du « différent », bien qu'il constitue l'ébauche et la demande d'une instruction par le concept.

Une troisième suggestion résulte de la thèse que nous avons développée dans la septième étude, selon laquelle la référence elle-même de l'énoncé métaphorique pouvait être considérée comme une référence dédoublée. A sens dédoublé, pourrions-nous dire, référence dédoublée. C'est ce que nous avons exprimé en reportant la tension métaphorique jusque dans la copule de l'énonciation. Être comme, disions-nous, signifie être et n'être pas. C'est ainsi que le dynamisme de la signification donnait accès à la vision dynamique de la réalité qui est l'ontologie implicite de l'énonciation métaphorique.

La tâche présente se précise donc : il s'agit de montrer que le passage à l'ontologie explicite, demandé par le postulat de la référence, est inséparable du passage au concept, demandé par la structure du sens de l'énoncé métaphorique. Il ne suffit plus alors de juxtaposer les résultats des études antérieures, mais de les lier plus étroitement, en montrant que tout gain en signification est à la fois un gain en sens et un gain en référence.

A l'occasion d'une étude sur « Le discours théologique et le symbole [1] », Jean Ladrière observe que le fonctionnement sémantique du symbole — c'est-à-dire, dans notre vocabulaire, de la métaphore — prolonge un dynamisme de la signification qu'on peut discerner jusque dans l'énonciation la plus simple. Ce qui, dans cette analyse, est

1. Jean Ladrière, « Discours théologique et symbole », *Revue des sciences religieuses*, Strasbourg, t. 49-nos 1-2, 1975, p. 120-141.

nouveau par rapport à la nôtre, c'est que ce dynamisme est décrit comme un entrecroisement entre actes, actes de prédication et actes de référence. Jean Ladrière adopte ainsi l'analyse de Strawson de l'acte propositionnel, conçu comme la combinaison d'une opération d'identification singularisante et d'une opération de caractérisation universalisante. Puis, comme John Searle dans *Speech Acts*, il replace cette analyse dans le cadre d'une théorie du discours, et peut ainsi parler du rapport entre sens et référence comme d'un concours d'opérations. Le dynamisme de la signification s'y montre comme un dynamisme double et croisé où toute avance dans la direction du concept a pour contrepartie une exploration plus poussée du champ référentiel.

Dans le langage ordinaire, en effet, nous ne maîtrisons les significations abstraites en position de prédicat qu'en les rapportant à des objets que nous désignons sur le mode référentiel. Cela est possible parce que le prédicat ne fonctionne selon sa nature propre que dans le contexte de la phrase, en visant, dans un référent déterminé, tel ou tel aspect relativement isolable. Le terme lexical n'est, à cet égard, qu'une règle pour son emploi dans un contexte de phrase. C'est donc en faisant varier ces conditions d'emploi, rapportées à des référents différents, qu'on en maîtrise le sens. Inversement, nous n'explorons des référents nouveaux qu'en les décrivant aussi exactement que possible. Ainsi le champ référentiel peut-il s'étendre au-delà des choses que nous pouvons montrer, et même au-delà des choses visibles et perceptibles. Le langage s'y prête, en permettant la construction d'expressions référentielles complexes utilisant des termes abstraits préalablement compris, telles que les descriptions définies au sens de Russell. C'est ainsi que prédication et référence se prêtent mutuellement appui, soit que nous mettions en rapport des prédicats nouveaux avec des référents familiers, soit que, pour explorer un champ référentiel non directement accessible, nous utilisions des expressions prédicatives dont le sens est déjà maîtrisé. Ce que Jean Ladrière appelle signifiance, afin d'en souligner le caractère opératoire et dynamique, est donc l'entrecroisement de deux mouvements, dont l'un vise à déterminer plus rigoureusement les traits conceptuels de la réalité, tandis que l'autre vise à faire apparaître les référents, c'est-à-dire les entités auxquelles des termes prédicatifs appropriés s'appliquent. Cette circularité entre la démarche abstractive et la démarche de concrétisation fait que la signifiance est un travail inachevé, une « incessante Odyssée [1] ».

C'est ce dynamisme sémantique, propre au langage naturel, qui

1. Jean Ladrière, *op. cit.*

donne à la signifiance une « historicité » : de nouvelles possibilités de signifiance sont ouvertes, qui trouvent un appui dans les significations déjà acquises. Cette « historicité » est portée par l'effort d'expression d'un locuteur qui, voulant dire une expérience neuve, cherche dans le réseau déjà fixé des significations un porteur adéquat de son intention. C'est alors l'instabilité même de la signification qui permet à la visée sémantique de trouver le chemin de son énonciation. C'est donc toujours dans une énonciation particulière — qui correspond à ce que Benveniste appelle « instance de discours » — que l'histoire sédimentée des significations mobilisées peut être reprise dans une visée sémantique nouvelle. Ainsi mise en position d'emploi, la signification apparaît moins comme un contenu déterminé, à prendre ou à laisser, que, selon l'expression de Jean Ladrière, comme un principe inducteur, susceptible de guider l'innovation sémantique. L'acte de signifier est « une initiative qui, comme pour la première fois, fait rendre à des considérations syntaxiques données sur la base d'une histoire syntaxique qu'elle se réapproprie, des effets de sens véritablement inédits ».

Telle est la synthèse qu'il est aujourd'hui possible de faire entre la théorie de l'instance de discours chez Émile Benveniste, la théorie du *Speech Act* chez Austin et Searle, et la théorie du sens et de la référence chez Strawson (théorie elle-même issue de Frege).

Il est aisé de replacer sur ce fond la théorie de la tension que nous avons appliquée à trois niveaux différents de l'énonciation métaphorique : tension entre les termes de l'énoncé, tension entre interprétation littérale et interprétation métaphorique, tension dans la référence entre est et n'est pas. S'il est vrai que la signification, sous sa forme même la plus élémentaire, est à la recherche d'elle-même, dans la double direction du sens et de la référence, l'énonciation métaphorique ne fait que porter à son comble ce dynamisme sémantique. Comme j'avais tenté jadis de le dire, avec les ressources d'une théorie sémantique plus pauvre, et comme Jean Ladrière le dit beaucoup mieux sur la base de la théorie plus raffinée qu'on vient de résumer, l'énonciation métaphorique opère sur deux champs de référence à la fois. Cette dualité explique l'articulation dans le symbole de deux niveaux de signification. La signification première est relative à un champ de référence connu, c'est-à-dire au domaine des entités auxquelles peuvent être attribués les prédicats considérés eux-mêmes dans leur signification établie. Quant à la signification seconde, celle qu'il s'agit de faire apparaître, elle est relative à un champ de référence pour lequel il n'est pas de caractérisation directe, pour lequel, par conséquent, on ne peut procéder à une description identifiante au moyen de prédicats appropriés.

Faute de pouvoir recourir au va-et-vient entre référence et prédication, la visée sémantique a recours à un réseau de prédicats qui fonctionnent déjà dans un champ de référence familier. C'est ce sens déjà constitué qui est délié de son ancrage dans un champ de référence premier et projeté dans le nouveau champ de référence dont il contribue dès lors à faire apparaître la configuration. Mais ce transfert d'un champ référentiel à l'autre suppose que ce champ soit déjà en quelque sorte présent, de manière inarticulée, et qu'il exerce une attraction sur le sens déjà constitué pour l'arracher à son ancrage premier. C'est donc dans la visée sémantique de cet autre champ que réside l'énergie capable d'opérer cet arrachement et ce transfert. Mais cela ne serait pas possible si la signification était une forme stable. Son caractère dynamique, directionnel, vectionnel, conspire avec la visée sémantique qui cherche à remplir son intention.

Deux énergies se rencontrent ainsi : l'effet gravitationnel exercé par le champ de référence second sur la signification — et qui donne à celle-ci la force de quitter sa région d'origine — et le dynamisme de la signification elle-même, en tant que principe inducteur de sens. Il appartient à la visée sémantique qui anime l'énonciation métaphorique de mettre en rapport ces deux énergies, afin d'inscrire dans la mouvance du second champ de référence auquel elle se rapporte un potentiel sémantique lui-même en voie de dépassement.

Mais, plus encore que l'énonciation simple, l'énonciation métaphorique ne constitue qu'une esquisse sémantique, en défaut par rapport à la détermination conceptuelle. Esquisse, elle l'est à un double titre : d'une part, en ce qui concerne le sens, elle reproduit la forme d'un mouvement dans une portion de la trajectoire du sens qui excède le champ référentiel familier où le sens s'est déjà constitué; d'autre part, elle fait venir au langage un champ référentiel inconnu, sous la mouvance duquel la visée sémantique s'exerce et se déploie. Il y a donc, à l'origine du procès, ce que j'appellerai pour ma part la véhémence ontologique d'une visée sémantique, mue par un champ inconnu dont elle porte le pressentiment. C'est cette véhémence ontologique qui détache la signification de son premier ancrage, la libère comme forme d'un mouvement et la transpose dans un champ nouveau, qu'elle peut informer de sa propre vertu figurative. Mais cette véhémence ontologique ne dispose, pour se dire, que d'indications de sens qui ne sont point des déterminations de sens. Une expérience demande à se dire, qui est plus qu'une simple épreuve ressentie; son sens anticipé trouve dans le dynamisme de la signification simple, relayé par celui de la signification dédoublée, une *esquisse* qu'il importe maintenant de mettre en rapport avec les exigences du concept.

b) Que le discours spéculatif trouve dans le dynamisme qu'on vient de décrire quelque chose comme l'esquisse d'une détermination conceptuelle n'empêche pas que le discours spéculatif commence de soi et trouve en lui-même le principe de son articulation. De soi-même il tire la ressource d'un espace conceptuel qu'il offre au déploiement de sens qui s'esquisse métaphoriquement. Sa *nécessité* ne prolonge pas sa possibilité inscrite dans le dynamisme du métaphorique. Elle procède plutôt des structures mêmes de l'esprit que la philosophie transcendentale a pour tâche d'articuler. De l'un à l'autre discours, on ne passe que par une *époché*.

Mais que faut-il entendre par discours spéculatif? Faut-il le tenir pour équivalent à ce qu'on a constamment appelé ci-dessus détermination conceptuelle, par opposition aux esquisses sémantiques de l'énonciation métaphorique? Je dirai que le discours spéculatif est celui qui met en place les notions premières, les principes, qui articulent à titre primordial l'espace du concept. Si le concept, tant dans le langage ordinaire que dans le langage scientifique, ne peut jamais être effectivement dérivé de la perception ou de l'image, c'est parce que la discontinuité des niveaux de discours est instaurée, au moins à titre virtuel, par la structure même de l'espace conceptuel dans lequel s'inscrivent les significations quand elles s'arrachent au procès de nature métaphorique, dont on a pu dire qu'il engendre tous les champs sémantiques. C'est en ce sens que le spéculatif est la condition de possibilité du conceptuel. Il en exprime, dans un discours de second degré, la systématicité. Si, dans l'ordre de la découverte, il apparaît comme discours second — comme méta-langage si l'on veut — par rapport au discours articulé au niveau conceptuel, il est bien discours premier dans l'ordre de la fondation. C'est lui qui est à l'œuvre dans toutes les tentatives spéculatives pour mettre en ordre les « grands genres », les « catégories de l'être », les « catégories de l'entendement », la « logique philosophique », les « éléments principaux de la représentation », ou comme on voudra dire.

C'est la puissance du spéculatif, qui, même si l'on ne reconnaît pas son pouvoir de s'articuler dans un discours distinct, fournit l'horizon ou, comme on a dit, l'espace logique à partir duquel l'élucidation de la visée signifiante de tout concept se distingue radicalement de toute explication génétique à partir de la perception ou de l'image. A cet égard, la distinction établie par Husserl [1] entre l' « élucidation » (*Aufklärung*) des « actes conférant la signification » et toute « expli-

1. Husserl, *Logische Untersuchungen*, II, § 6, p. 120; trad. fr. : *Recherches logiques*, t. II, Ire partie, p. 144; trad. angl. : *Logical Investigations*, vol. I, p. 348.

cation » (*Erklärung*) de style génétique tire son origine de l'horizon spéculatif dans lequel s'inscrit la signification lorsqu'elle assume le statut conceptuel. S'il est possible de discerner dans la signification un sens « un et le même », ce n'est pas seulement en tant qu'on la voit telle, mais en tant qu'on peut la relier à un réseau de significations de même degré, selon les lois constitutives de l'espace logique lui-même. A partir de cet horizon spéculatif seulement est possible la critique de type husserlien qui s'exprime dans l'opposition entre *Aufklärung* et *Erklärung*. Le spéculatif est ce qui permet de dire que « comprendre une expression (logique) » est autre chose que « découvrir des images [1] »; que la visée de l'universel est autre que le déploiement des images qui l'accompagnent, l'illustrent, voir concourent à la « distinction » des traits spécifiques et à la « clarification » de la teneur de sens. Le spéculatif est le principe même de l'inadéquation entre illustration et intellection, entre exemplification et appréhension conceptuelle. Si l'*imaginatio* est le règne du « semblable », *l'intellectio* est celui du « même ». Dans l'horizon ouvert par le spéculatif, le « même » fonde le « semblable » et non l'inverse. « Partout où il y a similitude, il y a quelque part une identité au sens rigoureux et vrai [2] ». Qui dit cela? Le discours spéculatif, renversant l'ordre de préséance du discours métaphorique, lequel n'atteint le « même » que comme « semblable ». En vertu du même principe fondateur, l'appréhension (*Auffassung* [3]) générique se rend irréductible à la fonction simplement substitutive de l'image-représentation. Loin que le concept se réduise à l'abréviation, en vertu de quelque principe d'épargne et d'économie, d'un jeu de substitution, c'est encore le concept qui rend possible ce jeu de la re-présentation [4]. Signifier est toujours autre chose que représenter. C'est la même capacité d'inscription dans l'espace logique qui fait que l'interprétation à l'œuvre dans la perception peut devenir le siège de deux visées distinctes : l'une qui se porte vers les choses individuelles, l'autre vers la signification logique, pour laquelle l'in-

1. Husserl, *op. cit.*, I, § 17.
2. *Ibid.*, II, p. 113; trad. fr. : *op. cit.*, p. 136; trad. angl., *op. cit.*, p. 342. L'important ouvrage de H. H. Price, *Thinking and Experience* (Londres, Hutchinson Univ. Library, 1953, 1969²), s'ouvre sur la discussion de l'alternative fondamentale impliquée en toute reconnaissance (*recognition*) : les choses se ressemblent-elles parce qu'elles sont les exemples du *même* universel, ou bien trouvons-nous qu'elles sont « à nouveau les mêmes » (*the same again*) parce qu'elles offrent une ressemblance?
3. *Ibid.*, I, § 23.
4. *Ibid.*, II, § 27-29. Dans ce contexte, *Repräsentation* signifie valoir pour..., tenir lieu de..., être substituable à... (*vertreten*).

terprétation de niveau perceptif ou imaginatif ne joue plus qu'un rôle de « support [1] ».

Sans doute l'image introduit-elle un moment d'absence et, en ce sens, une première neutralisation de la « position » inhérente à la foi perceptive [2]. Mais l'appréhension d'un sens un et le même est encore autre chose.

Cette critique de « l'image », chez Husserl, nous importe au premier chef : elle peut être aisément transposée en critique de la « métaphore », dans la mesure où l'*imaginatio* englobe non seulement les prétendues images mentales mais aussi, et surtout, les assimilations et schématisations prédicatives qui sous-tendent l'énonciation métaphorique. L'*imaginatio*, c'est un niveau et un régime de discours. *L'intellectio* est un autre niveau et un autre régime. Ici le discours métaphorique trouve sa limite.

Cette limitation du discours métaphorique par le discours spéculatif peut être énoncée dans le langage emprunté plus haut à Jean Ladrière. On dira alors ceci : la visée signifiante du concept ne s'arrache aux interprétations, aux schématisations, aux illustrations imageantes, que si on dispose d'avance d'un horizon de constitution, celui du *logos* spéculatif. En vertu de cette ouverture d'horizon, le concept devient capable de fonctionner sémantiquement par les seules vertus des propriétés configurationnelles de l'espace dans lequel il s'inscrit. Les ressources de systématicité impliquées par le seul jeu des articulations de la pensée spéculative se substituent aux ressources de schématisation impliquées par le jeu de l'assimilation prédicative. Parce qu'il fait système, l'ordre conceptuel est capable de s'affranchir du jeu de la double signification, donc du dynamisme sémantique caractéristique de l'ordre métaphorique.

c) Mais cette discontinuité des modalités sémantiques implique-t-elle que l'ordre conceptuel abolisse ou détruise l'ordre métaphorique? Pour ma part j'incline à voir l'univers du discours comme un univers dynamisé par un jeu d'attractions et de répulsions qui ne cessent de mettre en position d'interaction et d'intersection des mouvances dont les foyers organisateurs sont décentrés les uns par rapport aux autres, sans que jamais ce jeu trouve le repos dans un savoir absolu qui en résorberait les tensions.

L'attraction que le discours spéculatif exerce sur le discours méta-

1. Husserl, *op. cit.*, p. 131; trad. fr. : *op. cit.*, p. 157; trad. angl. : *op. cit.*, p. 339.
2. Husserl, *Ideen I*, § 99 et § 111. Husserl peut écrire, en dépit de *L.U.* I et II : « la « fiction » constitue l'élément vital de la phénoménologie comme de toutes les sciences éidétiques » *ibid.*, p. 132; trad. fr., *Idées...*, p. 227.

phorique s'exprime dans le procès même de l'interprétation. L'interprétation est l'œuvre du concept. Elle ne peut pas ne pas être un travail d'élucidation, au sens husserlien du mot, par conséquent une lutte pour l'univocité. Alors que l'énonciation métaphorique laisse le sens second en suspens, en même temps que son référent reste sans présentation directe, l'interprétation est, par nécessité, une rationalisation qui, à la limite, évacue l'expérience qui, à travers le procès métaphorique, vient au langage. Sans doute n'est-ce que dans les interprétations réductrices que la rationalisation aboutit à une telle évacuation du support symbolique. Ces interprétations s'énoncent volontiers ainsi : tel ou tel symbole semblait vouloir dire quelque chose d'inédit sur un champ référentiel simplement pressenti ou anticipé. Finalement, tout bien considéré, le symbole ne signifie que... telle position de désir, telle appartenance de classe, tel degré de force ou de faiblesse du vouloir fondamental. Par rapport à ce discours vrai, le discours symbolique devient synonyme de discours illusoire.

Il faut accorder que ces interprétations réductrices sont dans la ligne de la visée sémantique caractéristique de l'ordre spéculatif. Toute interprétation vise à réinscrire l'esquisse sémantique dessinée par l'énonciation métaphorique dans un horizon de compréhension disponible et maîtrisable conceptuellement. Mais la destruction du métaphorique par le conceptuel dans des interprétations rationalisantes n'est pas la seule issue de l'interaction entre modalités différentes de discours. On peut concevoir un style herméneutique dans lequel l'interprétation répond à la fois à la notion du concept et à celle de l'intention constituante de l'expérience qui cherche à se dire sur le mode métaphorique. L'interprétation est alors une modalité de discours qui opère à l'intersection de deux mouvances, celle du métaphorique et celle du spéculatif. C'est donc un discours mixte qui, comme tel, ne peut pas ne pas subir l'attraction de deux exigences rivales. D'un côté elle veut la clarté du concept — de l'autre, elle cherche à préserver le dynamisme de la signification que le concept arrête et fixe. C'est cette situation que Kant prend en considération dans le fameux paragraphe 49 de la *Critique de la faculté de juger*. Il appelle « l'âme (*Geist*), en un sens esthétique », le « principe vivifiant en l'esprit (*Gemüt*) ». Si la métaphore de la vie s'impose en ce point de l'argumentation, c'est parce que le *jeu* de l'imagination et de l'entendement reçoit une tâche des Idées de la raison, auxquelles nul concept ne peut s'égaler. Mais là où l'entendement échoue, l'imagination a encore le pouvoir de « présenter » (*Darstellung*) l'Idée. C'est cette « présentation » de l'Idée par l'imagination qui contraint la

pensée conceptuelle à *penser plus* [1]. L'imagination créatrice n'est pas autre chose que cette demande adressée à la pensée conceptuelle [2].

Ce qui est dit ici éclaire notre propre notion de métaphore vive. La métaphore n'est pas vive seulement en ce qu'elle vivifie un langage constitué. La métaphore est vive en ce qu'elle inscrit l'élan de l'imagination dans un « penser plus » au niveau du concept [3]. C'est cette lutte pour le « penser plus », sous la conduite du « principe vivifiant » qui est l' « âme » de l'interprétation.

5. EXPLICITATION ONTOLOGIQUE DU POSTULAT DE LA RÉFÉRENCE

Comment le discours spéculatif répondra-t-il, avec les ressources qui sont les siennes, à la visée sémantique du discours poétique? Par une explicitation ontologique du postulat de la référence présupposé dans la précédente étude.

Cette explicitation n'est plus une tâche de linguistique, mais de philosophie. En effet, le rapport du langage à son autre, la réalité, concerne les conditions de possibilité de la référence en général, donc la signification du langage dans son ensemble. Or la sémantique ne peut qu'alléguer le rapport du langage à la réalité, non *penser* ce rapport comme tel [4]. Ou bien elle s'aventure à philosopher sans le

1. « Par l'expression : Idée esthétique, j'entends cette représentation qui donne beaucoup à penser (*viel zu denken*), sans qu'aucune pensée déterminée, c'est-à-dire de *concept*, puisse lui être adéquate et que par conséquent aucune langue ne peut complètement exprimer et rendre intelligible » (A 190; trad. fr., 143-144).

2. « Lorsqu'on place sous un concept une représentation de l'imagination qui appartient à sa présentation, mais qui donne par elle-même bien plus à penser que (*so viel... als*) ce qui peut être compris dans un concept déterminé, et qui par conséquent élargit le concept lui-même esthétiquement d'une manière illimitée, l'imagination est alors créatrice et elle met en mouvement la faculté des Idées intellectuelles (la raison) afin de penser à l'occasion d'une représentation bien plus (ce qui est, il est vrai, le propre du concept de l'objet) que (*mehr... als*) ce qui peut être saisi en elle et clairement conçu » (A 192; trad. fr., 144).

3. Comme la poésie et l'éloquence, que Kant évoque un peu plus loin, elle « donne à l'imagination un élan (*Schwung*) pour penser, bien que d'une manière inexplicite, plus que (*mehr... als*) on ne peut penser dans un concept déterminé et, par conséquent, que ce qui peut être compris dans une expression déterminée de la langue » (A 193; trad. fr., 145).

4. Frege pose, à la façon d'un axiome, que c'est la recherche et le désir de la vérité qui nous poussent à passer du sens à la dénotation, selon un « dessein impliqué dans la parole et la pensée » (voir VIIe *Étude*, p. 275). Dans la Sémantique de Benveniste, la réalité figure au titre de « situation de discours », « ensemble chaque fois unique de circonstances », « objet particulier auquel le mot correspond dans le concret de la circonstance ou de l'usage » (« la forme et le sens », p. 36-37). Chez John Searle, c'est la fonction d'identification singulière de la proposition qui postule l'existence de quelque chose (VIIe *Étude*, p. 276).

savoir, en posant le langage dans son ensemble et en tant que tel comme médiation entre l'homme et le monde, entre l'homme et l'homme, entre soi et soi-même. Le langage apparaît alors comme ce qui élève l'expérience du monde à l'articulation du discours, qui fonde la communication et fait advenir l'homme en tant que sujet parlant. En assumant implicitement ces postulats, la sémantique reprend à son compte une thèse de « philosophie du langage », héritée de von Humboldt [1]. Mais qu'est-ce que la philosophie du langage, sinon la philosophie elle-même, en tant qu'elle pense le rapport de l'être à l'être-dit?

On objectera, avant d'aller plus loin, qu'il n'est pas possible de parler d'un tel rapport, parce qu'il n'y a pas de lieu extérieur au langage et que c'est encore et toujours *dans* le langage qu'on prétend parler *sur* le langage.

Cela est bien vrai. Mais le discours spéculatif est possible, parce que le langage a la capacité *réflexive* de se mettre à distance et de se considérer, en tant que tel et dans son ensemble, comme rapporté à l'ensemble de ce qui est. Le langage se désigne lui-même et son autre. Cette réflexivité prolonge ce que la linguistique appelle fonction métalinguistique, mais l'articule dans un autre discours, le discours spéculatif. Ce n'est plus alors une fonction que l'on puisse opposer à d'autres fonctions, en particulier à la fonction référentielle [2], puisqu'elle est le savoir qui accompagne la fonction référentielle elle-même, *le savoir de son être-rapporté à l'être.*

Par ce savoir réflexif, le langage se sait dans l'être. Il renverse son rapport à son référent de façon telle qu'il s'aperçoit lui-même comme venue au discours de l'être sur lequel il porte. Cette conscience réflexive, loin de refermer le langage sur lui-même, est la conscience même de son ouverture. Elle implique la possibilité d'énoncer des propositions sur ce qui est et de dire que cela est porté au langage en tant que nous le disons. C'est ce savoir qui articule, dans un autre

1. On ne confondra pas cette thèse avec l'interprétation qu'en a donnée Lee Whorf : dire que le langage donne forme simultanément au monde, à l'échange inter-humain et à l'homme lui-même, ce n'est pas attribuer à la structure lexicale ou grammaticale de la langue ce pouvoir formateur; c'est dire que l'homme et le monde sont façonnés par l'ensemble des *choses dites* dans une langue, par la poésie autant que par le langage ordinaire et par la science.

2. Pour Jakobson, la fonction métalinguistique est une des dimensions de la relation communicative, en composition avec les autres fonctions, émotive, conative, phatique, référentielle, poétique; elle consiste dans le rapport non au référent, mais aux codes immanents à la structure de la langue; elle s'exprime par exemple dans les définitions équationnelles par lesquelles on rapporte un terme du code à d'autres termes du même code (cf. ci-dessus VIIe *Étude*, § 2).

discours que la sémantique, même distinguée de la sémiotique, les postulats de la référence. Quand je parle, je sais que quelque chose est porté au langage. Ce savoir n'est plus intra-linguistique, mais extra-linguistique : il va de l'être à l'être-dit, dans le temps même que le langage lui-même va du sens à la référence. Kant écrivait : « Il faut que quelque chose soit, pour que quelque chose apparaisse »; nous disons : « Il faut que quelque chose soit, pour que quelque chose soit dit. »

Cette proposition fait de la réalité la catégorie ultime à partir de laquelle le tout du langage peut être pensé, quoique non connu, comme l'être-dit de la réalité.

C'est sur l'arrière-fond de cette thèse générale qu'il faut maintenant tenter une explicitation ontologique des postulats, non plus seulement de la référence en général, mais de la référence *dédoublée*, selon la visée sémantique du discours poétique.

C'est d'abord comme une instance *critique*, retournée contre notre concept conventionnel de réalité, que la pensée speculative reprend, dans son espace propre d'articulation, la notion de référence dédoublée. A plusieurs reprises cette question nous est venue : savons-nous ce que signifient monde, vérité, réalité? Cette question anticipait le moment critique du discours spéculatif au cœur même de l'analyse sémantique. Mais l'espace logique de cette question n'était pas ouvert. C'est pourquoi elle devait rester inarticulée, comme un doute qui flottait autour des usages non critiques du concept de réalité chez maints poéticiens. Ainsi doutions-nous de la distinction, tenue pour aller de soi, entre dénotation et connotation. Pour autant qu'elle se ramenait à l'opposition des valeurs cognitive et émotionnelle du discours, nous ne pouvions y voir que la projection, dans la poétique, d'un préjugé positiviste en vertu duquel seul le discours scientifique dit la réalité [1]. Nous avons été mis sur la voie d'un usage proprement critique du concept de réalité par deux thèmes plus articulés : le discours poétique, disions-nous, est celui dans lequel l'*époché* de la référence ordinaire est la condition négative du déploiement d'une référence de second rang. A quoi nous ajoutions : ce déploiement est réglé par le pouvoir de redescription qui s'attache à certaines fictions heuristiques, à la manière des modèles de la science [2].

Il importe maintenant de dégager la portée critique de ces notions de référence seconde et de redescription, afin de les inscrire dans le discours spéculatif.

1. Cf. ci-dessus, VIIe *Étude*, § 2.
2. *Ibid.*, § 4.

On serait tenté de transformer cette fonction critique en un plaidoyer pour l'irrationnel. Et, en effet, l'ébranlement des catégorisations acquises opère à la façon d'un dérèglement logique, à la faveur de rapprochements impertinents, d'empiètements incongrus, comme si le discours poétique travaillait à une décatégorisation de proche en proche de tout notre discours. Quant à la référence de second rang, contrepartie positive de ce dérèglement, elle paraît marquer l'irruption, dans le langage, de l'anté-prédicatif et du pré-catégorial, et demander un autre concept de vérité que le concept de vérité-vérification, corrélatif de notre concept ordinaire de réalité.

L'analyse antérieure offre à cet égard d'autres suggestions. La discussion des notions de convenance et de justesse, dans le nominalisme de Nelson Goodman [1], a laissé entendre que le caractère approprié de certains prédicats verbaux et non verbaux ne peut être assumé par le discours spéculatif qu'au prix d'une refonte des concepts corrélatifs de vérité et de réalité. La même question est revenue avec insistance à propos de ce que nous nous sommes risqué à appeler la *mimêsis* lyrique, pour dire le pouvoir de redescription qui s'attache à l'articulation poétique de prétendus « états d'âme » (*mood*) [2] : ces textures poétiques, disions-nous, ne sont pas moins heuristiques que les fictions en forme de récit; le sentiment n'est pas moins ontologique que la représentation. Ce pouvoir généralisé de « redescription » ne fait-il pas éclater le concept initial de « description », pour autant que celui-ci reste dans les bornes de la représentation par objets? Ne faut-il pas, par là même, renoncer à l'opposition entre un discours tourné vers le « dehors », qui serait précisément celui de la description, et un discours tourné vers le « dedans », qui modèlerait seulement un état d'âme pour l'élever à l'hypothétique? N'est-ce pas la distinction même du « dehors » et du « dedans » qui vacille avec celle de la représentation et du sentiment?

D'autres distinctions vacillent en chaîne. Ainsi la distinction entre découvrir et créer, entre trouver et projeter. Ce que le discours poétique porte au langage, c'est un monde pré-objectif où nous nous trouvons déjà de naissance, mais aussi dans lequel nous projetons nos possibles les plus propres. Il faut donc ébranler le règne de l'objet, pour laisser être et laisser se dire notre appartenance primordiale à un monde que nous habitons, c'est-à-dire qui, tout à la fois, nous précède et reçoit l'empreinte de nos œuvres. Bref, il faut restituer au beau mot « inventer » son sens lui-même dédoublé, qui implique à la

1. Cf. VIIe *Étude*, § 3.
2. *Ibid.*, § 2.

fois découvrir et créer. C'est parce que l'analyse était restée prisonnière de ces distinctions familières, que le concept de vérité métaphorique, esquissé au terme de la septième étude, semblait pris dans une antinomie insurmontable : la « métapoétique » d'un Wheelwright, que nous avons pu appeler naïve, et la vigilance critique d'un Turbayne, qui dissipait la véhémence ontologique de l'énonciation poétique dans la maîtrise concertée du « comme si », continuaient de s'opposer sur le terrain d'un concept vérificationniste de la vérité, solidaire lui-même d'un concept positiviste de la réalité [1].

C'est ici que, comme nous le craignions, l'instance critique semble se convertir en plaidoyer pour l'irrationnel. Avec la suspension de la référence à des objets faisant face à un sujet *jugeant*, n'est-ce pas la structure même de l'énonciation qui vacille? Avec l'effacement de tant de distinctions bien connues, n'est-ce pas la notion même de discours spéculatif qui s'évanouit, et avec cette notion la dialectique du spéculatif et du poétique?

C'est le moment de se souvenir de la conquête la plus avancée de la septième étude : la référence dédoublée, disions-nous, signifie que la tension caractéristique de l'énonciation métaphorique est portée à titre ultime par la copule *est*. Être-comme signifie être *et* ne pas être. Cela était et cela n'était pas. Dans le cadre d'une sémantique de la référence, la portée ontologique de ce paradoxe ne pouvait être aperçue; c'est pourquoi l'être ne pouvait y figurer que comme copule d'affirmation, comme être-apophantique. Du moins la distinction du sens relationnel et du sens existentiel, au cœur même de l'être-copule, était-elle l'indice d'une reprise possible par le discours spéculatif de la dialectique de l'être qui a sa marque apophantique dans le paradoxe de la copule *est*.

Par quel trait le discours spéculatif sur l'être répondra-t-il au paradoxe de la copule, au *est/n'est pas* apophantique?

Remontant plus haut dans notre travail, l'interprétation de l'être-comme nous fait ressouvenir, à son tour, d'une énigmatique remarque d'Aristote, demeurée sans écho, à ma connaissance, dans le reste du *corpus* aristotélicien : que veut dire, pour la métaphore vive, « mettre sous les yeux » (ou, selon les traductions, « peindre »,

1. L'accent heideggerien de ces remarques est indéniable; on y reconnaît aisément l'opposition entre vérité-manifestation et vérité-adéquation, devenue familière depuis *Sein u. Zeit*. Toutefois, nous ajournons le moment de prendre une position ferme à l'égard de la pensée heideggerienne dans son ensemble, jusqu'au moment où notre propre analyse aura atteint un point critique plus avancé, à savoir celui où il ne devient plus possible d'évoquer le « premier » Heidegger, sans se décider face au « dernier » Heidegger.

« faire tableau »)? Mettre sous les yeux, répond *Rhétorique*, III, c'est « signifier les choses en acte » (1411 *b* 24-25). Et le philosophe précise : quand le poète prête vie à des choses inanimées, ses vers « rendent le mouvement et la vie : or l'acte est mouvement » (1412 *a* 12).

En recourant, à ce point de sa réflexion, à une catégorie de la « philosophie première », Aristote invite à chercher la clé de l'explicitation ontologique de la référence dans une reprise spéculative des significations de l'être. Mais il est remarquable que ce ne soit pas à la distinction des significations catégoriales de l'être qu'il renvoie encore une fois, mais à une distinction plus radicale encore, celle de l'être comme puissance et de l'être comme acte [1]. Cette extension du champ de la polysémie de l'être est de la plus extrême importance pour notre propos. Cela signifie, d'abord, que c'est dans le discours spéculatif que s'articule le sens dernier de la référence du discours poétique : acte, en effet, n'a de sens que dans le discours sur l'être. Cela signifie, en outre, que la visée sémantique de l'énonciation métaphorique est en intersection, de la façon la plus décisive, avec celle du discours ontologique, non pas au point où la métaphore par analogie croise l'analogie catégoriale, mais au point où la référence de l'énonciation métaphorique met en jeu l'être comme acte et comme puissance. Cela signifie, enfin, que cette intersection entre la poétique et l'ontologie ne concerne pas seulement la poésie tragique [2], puisque la remarque

1. *Métaphysique*, Δ, 7, au mot *être* (1017 *a* 35-*b* 9; trad. fr., Tricot, I, 272), souligne que la distinction de l'acte et de la puissance traverse toute la suite des catégories (non seulement la substance peut être en acte et en puissance, mais la qualité, l'état, etc.). La distinction est donc ontologique-transcendentale au deuxième degré, puisqu'elle redouble l'analyse catégoriale. Uwe Arnold, *Die Entelechie* (Vienne et Munich, Oldenbourg, 1965, p. 141-170), souligne fortement l'extrême radicalité de la théorie de l'entéléchie par rapport à l'analyse catégoriale : « Le sens énonciatif de l'être (*Aussagesinn*), l'*ousia*, est impliqué dans les déterminations de : possibilité, énergie, entéléchie, avant même d'être immédiatement déterminé par les catégories. Existence, possibilité, énergie, entéléchie, sont des concepts qui, par nécessité, s'appliquent à tout ce qui est catégorialement réel, sans pouvoir ajouter quoi que ce soit au concept empirique; ce sont des concepts de présupposition transcendentale; ils médiatisent l'effectivité de tout possible naturel, dans la mesure où ils ne visent pas des objets à titre immédiat, mais, à titre médiat, le sens d'immédiateté qui s'attache aux objets. C'est dans ce sens présuppositionnel (*Voraussetzungssinn*) que consiste toute la systématique de la philosophie aristotélicienne » (142-143).

2. On a déjà cité le texte de la *Poétique :* La tragédie, est-il dit, imite la vie en ce qu'elle « présente tous les personnages comme agissant (*hôs prattontas*), comme en acte (*energountas*) », *Poétique*, 1448 *a* 24. Chez Aristote, la transition entre *praxis* et *energeia* est assurée par un concept-tenon, celui d'*ergon*, qui regarde des deux côtés : du côté de l'éthique, lorsqu'il désigne la « fonction » unique de l'homme comme tel, sous-jacente à la diversité de ses techniques et de ses compétences

de la *Rhétorique* citée plus haut étend à la poésie tout entière, donc aussi à la *mimêsis* lyrique (selon une expression que nous avons risquée dans la septième étude), le pouvoir de « signifier l'acte ».

Mais que peut bien dire « signifier l'acte »?

Les difficultés mêmes de l'ontologie de l'acte et de la puissance ne réagissent-elles pas sur la poétique? Car, nous l'avons appris d'Aristote lui-même, l'ontologie ne dit guère plus que ceci : puissance et acte se définissent de façon corrélative, c'est-à-dire circulaire [1]; le discours qui s'y rapporte n'est pas démonstratif, mais inductif et analogique [2]. Certes, nous avons établi plus haut que l'analogie n'est pas une métaphore honteuse. Mais, aux difficultés du discours ontologique en général, s'ajoutent les difficultés propres à ces deux acceptions les plus radicales de l'être : Aristote a-t-il vraiment maîtrisé les variations d'amplitude du concept de puissance [3]? a-t-il ordonné

(*Éthique à Nicomaque*, I, 6), — du côté de l'ontologie, lorsqu'il est pris comme un synonyme d'entéléchie : *Métaphysique*, Θ, 1 dit : « ... l'être selon l'entéléchie ou selon l'œuvre », 1045 *b*, 33; et plus loin (Θ, 8) : « L'œuvre est, en effet, ici la fin et l'acte est l'œuvre; de ce fait aussi, le mot acte, qui est dérivé d'œuvre, tend vers le sens d'entéléchie », 1050 *a* 22.

1. Δ, 12 et Θ, 1-5 définissent directement la puissance au sens fort, c'est-à-dire la puissance « relative au mouvement » : c'est un principe de changement dans un autre ou dans le même être en tant qu'autre. Mais la puissance au sens large de pouvoir être (Θ, 6-8) est un pur corrélatif : puissance renvoie à acte, comme pouvoir être renvoie à être; bien plus « l'acte est antérieur à la puissance » (Θ, 8). Ce qu'on pense, c'est donc seulement la différence de l'acte et de la puissance : « L'acte est le fait pour une chose d'exister en réalité et non de la façon dont nous disons qu'elle existe en puissance... L'autre façon d'exister est l'existence en acte » (Θ, 6, 1048 *a* 31-35).

2. La définition est inductive : elle repose sur des exemples particuliers (« quand nous disons par exemple qu'Hermès est en puissance dans le bois... »). Elle est analogique; on ne peut, ici, définir par genre et différence : « L'acte sera alors comme l'être qui bâtit est à l'être qui a la faculté de bâtir, l'être éveillé à l'être qui dort, l'être qui voit à celui qui a les yeux fermés mais possède la vue... » (Θ, 6, 1048 *b* 1-3).

3. Dans la première section de *Métaphysique*, Θ (§ 1 à 5), la puissance « proprement dite » se définit « par rapport au mouvement »; la question est alors de savoir comment elle s'actualise, suivant qu'elle caractérise un être artificiel, naturel ou rationnel (Θ, 2 et 5). Dans la deuxième section (§ 6-7), la puissance est prise en un sens plus large, qui correspond à l'amplitude du concept d'acte, lui-même défini, comme on l'a dit, par induction et par analogie : « Et j'entends par puissance, non pas seulement cette puissance déterminée qui se définit le principe du changement dans un autre être, ou dans le même être en tant qu'autre, mais, en général, tout principe producteur de mouvement ou de repos » (1049 *b* 7). C'est de cette puissance que l'acte est le corrélatif; c'est par rapport à elle que l'acte est antérieur, en notion, quant au temps, et sous le rapport de la substance (Θ, 8). Sur tout ceci cf. V. Décarie, *L'objet de la Métaphysique selon Aristote*, p. 157-161.

de façon convaincante les concepts voisins d'acte, de *praxis*, de *poiêsis*, de mouvement [1]?

Dès lors, ce ne peut être que sur le mode exploratoire et non point dogmatique, sur un mode où l'on n'affirme plus qu'en questionnant, que l'on peut tenter une interprétation de la formule : signifier l'acte. Et cette interprétation est inséparable de l'explicitation ontologique du postulat de la référence métaphorique.

Que peut-on donc entendre par « signifier les choses en acte »? Ce peut vouloir dire voir les choses comme des *actions*. C'est le cas bien évidemment dans la tragédie, qui montre les hommes « comme agissant, comme en acte ». Et, en effet, le privilège de l'action, c'est que l'acte y est tout entier dans l'agent, comme la vision est dans le voyant, la vie dans l'âme, la contemplation dans l'esprit. Dans l'action, l'acte est complet et achevé en chacun de ses moments et ne cesse pas quand la fin est atteinte : « car on peut, à la fois, avoir vécu pleinement et vivre encore, avoir goûté le bonheur et être heureux » (*Métaphysique*, Θ, 6, 1048 *b* 25-26). Cette vision du monde comme une grande *geste* pourrait être celle d'un Gœthe récrivant le Prologue de saint Jean : « Au commencement était l'action. » En revanche, voir toutes choses comme des actions, n'est-ce pas aussi les voir comme « humaines, trop humaines »? et, par là, accorder à l'homme lui-même un privilège abusif?

Voir toutes choses en acte, est-ce les voir à la façon d'une œuvre de l'art, d'une production technique? La réalité adviendrait alors sous nos yeux comme un vaste artifice qu'engendrerait une volonté artiste, « qui ne rencontrerait aucun obstacle extérieur », comme il est dit en *Métaphysique*, Θ, 7? Mais n'est-ce pas imposer au regard le poids d'un anthropomorphisme plus lourd encore que dans l'interprétation précédente?

Voir toutes choses en acte, serait-ce donc les voir comme des éclosions naturelles? Cette interprétation semble plus proche des exemples de la *Rhétorique* (voir les choses inanimées comme animées). N'est-ce pas ce que nous suggérions nous-même, en écrivant au terme de la première étude : l'expression *vive* est celle qui dit l'expérience *vive?* Signifier l'acte, serait voir les choses comme non empêchées d'ad-

1. En un sens, le mouvement est acte — « acte de ce qui est en puissance », dit la *Physique;* et le texte cité plus haut (*Rhétorique*, 1412 *a* 10) le rappelle; pour *Mét.*, Θ, mouvement et acte sont également des notions parentes : « Il semble bien que l'acte par excellence, c'est le mouvement » (Θ, 3). Mais la distinction entre *praxis* et *poiêsis* tend à les disjoindre : l'action immanente (*praxis*), ayant pour fin son exercice même, est seule véritablement l'acte; l'action transitive (*poiêsis*), atteignant sa fin dans la chose produite au-dehors, n'est que mouvement (Θ, 6).

venir, les voir comme cela qui éclôt. Mais alors signifier l'acte, ne serait-ce pas aussi bien signifier la puissance, au sens englobant qui s'adresse à toute production de mouvement ou de repos. Le poète serait-il alors celui qui aperçoit la puissance comme acte et l'acte comme puissance? Celui qui voit comme achevé et complet ce qui s'ébauche et se fait, celui qui aperçoit toute forme atteinte comme une promesse de nouveauté...? Bref, celui qui atteint « ce principe immanent qui existe dans les êtres naturels, soit en puissance, soit en entéléchie », que le grec nomme *phusis* [1]?

Pour nous, modernes, qui venons après la mort de la physique aristotélicienne, ce sens de la *phusis* est peut-être à nouveau vacant, comme ce que le langage poétique demande au discours spéculatif de penser. C'est alors la tâche du discours spéculatif de se mettre en quête du lieu où apparaître signifie « génération de ce qui croît ». Si ce sens n'est plus à chercher dans une région d'objets, celle qu'occupent les corps physiques et les organismes vivants, il semble bien que ce soit au niveau de l'apparaître dans son ensemble et comme tel que le verbe poétique « signifie l'acte ». Par rapport à cette acception illimitée, signifier l'action, signifier l'artifice, signifier le mouvement sont déjà des déterminations, c'est-à-dire des limitations et des restrictions, par quoi quelque chose est perdu de ce qui fait signe dans l'expression : signifier l'éclosion de l'apparaître. S'il est un point de notre expérience où l'expression vive dit l'existence vive, c'est celui où le mouvement par lequel nous remontons la pente entropique du langage rencontre le mouvement par lequel nous régressons en deçà des distinctions entre acte, action, fabrication, mouvement.

C'est ainsi la tâche du discours spéculatif de se mettre en quête du lieu où apparaître signifie « génération de ce qui croît ». Ce projet et ce programme nous font à nouveau croiser l'itinéraire de Heidegger, dont la dernière philosophie tente de mettre la pensée spéculative en résonance avec le dire du poète. L'évocation de Heidegger est d'autant plus appropriée que la métaphore de l'éclosion s'est imposée à lui, au cœur de sa critique de l'interprétation métaphysique de la métaphore, comme la métaphore de la métaphore : les « fleurs » de nos mots — « *Worte, wie Blumen* » — disent l'existence dans son éclosion [2].

1. On lit dans *Métaphysique*, Δ, 4, au mot *phusis* : « *Phusis* se dit, en un premier sens, de la génération de ce qui croît... en un autre sens, c'est l'élément premier immanent d'où procède ce qui croît; c'est aussi le principe du mouvement premier pour tout être naturel en lequel il réside par essence... [Bref], la nature..., c'est la substance des êtres qui ont, en eux-mêmes et en tant que tels, le principe de leur mouvement. »

2. *Unterwegs zur Sprache*, p. 206; cf. ci-dessus § 3.

A dire vrai, la philosophie de Heidegger se propose, à l'avant-dernier stade de cette enquête, indivisément comme une tentative et comme une tentation incontournables. Une tentative dont il faut s'inspirer, toutes les fois qu'elle contribue manifestement à édifier la pensée spéculative selon la visée sémantique qui animait déjà la recherche d'Aristote sur les acceptions multiples de l'être —, une tentation qu'il faut écarter, dès lors que la différence du spéculatif et du poétique se trouve à nouveau menacée.

Le nœud de la pensée heideggerienne à son dernier stade est, j'en conviens avec ses principaux interprètes [1], la co-appartenance de l'*Erörterung* et de l'*Ereignis*. Le premier terme désigne la recherche du « lieu » et en même temps le « commentaire » de cette quête, le deuxième désigne la « chose même » qui est à penser. La co-appartenance de l'*Erörterung* et de l'*Ereignis*, comme « topologie de l'être », est ce qui désigne la pensée spéculative dans son « geste constitutif ».

Que l'*Ereignis* ait même visée de sens que ce qui fut autrefois pensé comme acte/puissance, est attesté aussi bien négativement par le refus d'en réduire l'amplitude à l'événement (*Geschehnis*) ou au procès (*Vorkommnis*) que, positivement, par le rapprochement de l'*Ereignis* avec le *es gibt* qui, sous l'aspect du don, annonce toute éclosion d'apparaître. *Ereignis* et *es gibt* marquent l'ouverture et le déploiement à partir de quoi il y a les objets pour un sujet jugeant. La « chose » qui se donne ainsi à penser se dit, dans le vocabulaire de la topologie, « contrée », pouvoir de venir à la « rencontre », proximité du « proche ». Mais n'étions-nous pas préparés à ces variations de distance par le jeu de la ressemblance?

Que l'*Erörterung*, de son côté, marque la difficulté de dire qui répond à la difficulté d'être [2], ne doit pas surprendre un lecteur qui a déjà reconnu le travail de pensée incorporé à la vieille doctrine de l'analogie de l'être. Quand le philosophe lutte sur deux fronts, contre la séduction de l'ineffable, contre la puissance du « parler ordinaire » (*Sprechen*), bref pour un « dire » (*Sagen*) qui ne serait ni le triomphe de l'inarticulé, ni celui de signes disponibles au locuteur et manipulables par lui, n'est-il pas dans une situation comparable à celle du penseur de l'Antiquité ou du Moyen Age, cherchant sa voie entre

1. O. Pöggeler, *Der Denkweg Martin Heideggers*, Pfullingen, Neske, 1963; trad. fr. : *La Pensée de Martin Heidegger : un chemin vers l'être*, Aubier, 1967, p. 365-407. O. Laffoucrière, *Le Destin de la pensée et la mort de Dieu selon Heidegger*, La Haye, Nijhoff, 1967, p. 1-40. L. B. Puntel, *Analogie und Geschichtlichkeit*, t. I, Freiburg i. Br., Herder, 1969.

2. Ces expressions sont de S. Breton, *Du Principe*, Paris, *Bibl. des Sc. Rel.*, 1971, p. 137.

l'impuissance d'un discours livré à la dissémination des significations et la maîtrise de l'univocité par la logique du genre?

L'*Erörterung*, en se dirigeant vers l'*Ereignis*, se dirige vers un « même », un « identique », qui la qualifie comme pensée spéculative [1]. Et ce « même » est dans la situation de l'analogue des Anciens, dans la mesure où ressembler, ici aussi, c'est rassembler.

Est-ce à dire qu'une fois encore le discours spéculatif soit menacé de retourner à la poésie? Il n'en est rien. Même si on appelle l'*Ereignis* une métaphore [2], il s'agit d'une métaphore de philosophe, au sens où on peut appeler à la rigueur métaphore l'analogie de l'être, qui reste toujours distincte d'une métaphore de poète. La manière même dont Heidegger met en vis-à-vis, sans les confondre, discours poétique et discours philosophique, comme dans *Aus der Erfahrung des Denkens* [3], atteste cet infranchissable écart du Même qui est à penser et de la ressemblance métaphorique. Ce qui est remarquable, dans ce petit texte, c'est que le poème n'y sert pas d'ornement à l'aphorisme philosophique, et que celui-ci n'y constitue pas la traduction du poème : poème et aphorismes sont mutuellement dans un accord de résonance qui respecte leur différence. A la puissance imaginative de la poésie pensante, le poète répond par la puissance spéculative de la pensée poétisante.

Certes, la différence devient infime, lorsque le philosophe choisit pour vis-à-vis une poésie pensante — celle de poètes qui eux-mêmes poétisent sur le langage, comme Hölderlin, et qu'il lui répond par une pensée qui poétise, une « pensée semi-poétique ». Mais, même

1. « Chaque penseur pense seulement une unique pensée... le penseur a besoin seulement d'une unique pensée. Et la difficulté pour le penseur est de retenir cette unique, cette seule pensée, comme ce qui est pour lui la seule chose qu'il faille penser; c'est de penser cet Unique et ce Même, et de parler de ce Même de façon convenable » *Was heisst Denken?*, Tübingen, Niemeyer, 1971³, p. 20; trad. fr. : *Qu'appelle-t-on penser?*, Paris, PUF, 1959, p. 48. J. Greisch, qui cite ce texte, commente : « Interroger la pensée de Heidegger de manière pensante, c'est s'interroger en premier lieu sur ce « Même » qui la tient en haleine » « Identité et différence dans la pensée de Martin Heidegger. Le chemin de l'*Ereignis* », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, janv. 1973. p. 73.

2. J. Greisch, « Les mots et les roses. La métaphore chez Martin Heidegger », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, juill. 1973 : « *Ereignis* serait la dernière instance qui garantit la pensée de la métaphore chez Heidegger, et par là, la survie du discours philosophique lui-même (449). »

3. *Aus der Erfahrung des Denkens*, Pfullingen, Neske, 1954; trad. fr. : « L'Expérience de la pensée », in *Questions*, III, Gallimard, 1966, p. 17-42. On s'arrêtera à ces quelques aphorismes, dans la trad. de J. Greisch, *op. cit.*, p. 446 : « Le caractère poétique de la pensée est encore voilé. — Là où il se montre, il ressemble pour longtemps à l'utopie d'une raison semi-poétique. — Mais la poésie pensante est en vérité la topologie de l'être (*Seyns*). — A celle-ci, elle dit la demeure de son être essentiel (*die Ortschaft seines Wesens*) ». Cf. autre trad., *Questions*, III, p. 37.

alors, c'est la pensée spéculative qui use des ressources métaphoriques du langage pour créer du sens et ainsi répond à la demande de la « chose » à dire par une innovation sémantique. Un tel procédé n'a rien de scandaleux, aussi longtemps que la pensée spéculative se sait distincte et répondante, parce que pensante. Aussi les métaphores du philosophe peuvent bien ressembler à celles du poète, en ce qu'elles opèrent comme ces dernières un écart par rapport au monde des objets et du langage ordinaire; mais elles ne se confondent pas avec les métaphores du poète. Il faut en dire autant du fameux étymologisme, déjà pratiqué par Platon et par Hegel. Il est loisible au philosophe de chercher à dire l'étrange et l'étranger en rajeunissant quelques métaphores mortes ou en restituant quelques acceptions archaïques d'un mot. Notre propre enquête nous a préparé à dire que cette manœuvre de langage n'implique aucune mystique du « sens primitif ». Un sens enfoui devient signification nouvelle dans l'instance présente de discours. A plus forte raison, lorsque la pensée spéculative l'adopte pour se frayer une voie vers la « chose » même. Il faut considérer du même œil le retour de métaphores anciennes, celle de la lumière, du sol, de la demeure, du chemin. Leur usage dans un nouveau contexte vaut innovation. Ces mêmes métaphores peuvent servir un platonisme de l'invisible ou glorifier la visibilité de l'apparaître. C'est pourquoi, si aucune n'est privilégiée, aucune non plus n'est interdite. Il n'est pas étonnant dès lors que revienne l'antique méditation sur la polysémie de l'être, et qu'à la manière des théoriciens de l'analogie de l'être, on médite sur un signifier plus — sur une *Mehrdeutigkeit* — qui se distingue de la dissémination pure et simple — de la *Vieldeutigkeit* [1]. Dans son débat avec cette nouvelle polysémie de l'être, la philosophie atteste que penser n'est pas poétiser.

On objectera que cette manière de lire Heidegger ne tient aucun compte de sa volonté de rupture avec la métaphysique, ni du « saut » hors du cercle de celle-ci que la pensée poétisante exige.

C'est ici, je l'avoue, que je déplore la position prise par Heidegger.

Je ne puis voir dans cet enfermement de l'histoire antérieure de la pensée occidentale dans l'unité de « la » métaphysique que la marque de l'esprit de vengeance auquel cette pensée invite pourtant à renoncer, en même temps qu'à la volonté de puissance dont ce dernier lui paraît inséparable [2]. L'unité de « la » métaphysique est une construction après coup de la pensée heideggerienne, destinée à justifier

1. *Was heisst Denken?*, p. 68; trad. fr. : *Qu'est-ce que penser?*, p. 113. *Unterwegs zur Sprache*, p. 74-75.
2. J. Greisch, « Identité et différence... », *op. cit.*, p. 83.

son propre labeur de pensée et le renoncement dont il voudrait qu'il ne soit plus un dépassement. Mais pourquoi cette philosophie devrait-elle refuser à tous ses devanciers le bénéfice de la rupture et de la novation qu'elle s'octroie à elle-même? Le moment est venu, me semble-t-il, de s'interdire la commodité, devenue paresse de pensée, de faire tenir sous un seul mot — métaphysique — le tout de la pensée occidentale [1].

Si l'on peut dire que Heidegger appartient à la lignée de la philosophie spéculative, c'est dans la mesure où, en fait, il poursuit avec des moyens de pensée et de discours nouveaux et au service d'une expérience nouvelle, une tâche analogue à celle de ses devanciers.

Quel philosophe digne de ce nom n'a pas, avant lui, médité sur la métaphore du chemin, et ne s'est pas tenu pour le premier à se mettre sur un chemin qui est le langage lui-même s'adressant à lui? Quel n'a pas cherché le « sol » et le « fond », la « demeure » et la « clairière »? Quel n'a pas cru que la vérité était « proche » et pourtant difficile à apercevoir et plus difficile encore à dire, qu'elle était cachée et pourtant manifeste, ouverte et pourtant voilée? Quel n'a pas, d'une manière ou de l'autre, lié le mouvement de la pensée en avant à sa capacité de « régresser », de faire un pas « en arrière »? Quel n'a pas mis son effort à distinguer le « commencement de la pensée » de tout début chronologique? Quel n'a pas conçu sa tâche la plus propre comme un travail de la pensée sur elle-même et contre elle-même? Quel n'a pas cru que pour continuer, il fallait rompre, procéder à un « saut » hors du cercle des idées acceptées? Quel n'a pas opposé la pensée à partir de l'horizon à la connaissance par objets, la pensée méditante à la pensée représentative? Quel n'a pas su qu'en dernière instance le « chemin » et le « lieu » sont le même, la « méthode » et la « chose » identiques? Quel n'a pas aperçu que le rapport entre la pensée et l'être n'est pas une relation au sens logique du mot, que ce rapport ne suppose pas de termes antérieurs à lui, mais constitue d'une manière

1. La tendance actuelle à englober toute la pensée occidentale dans la grande nébuleuse du mot « représentation » appelle les mêmes remarques. On oublie qu'en philosophie les mêmes mots ne cessent de revenir avec le sens chaque fois nouveau que leur confère la constellation de sens du contexte. Sur ce point, je ne puis m'accorder avec J. Greisch qui voit, dans la « pensée représentative », « le regard unique porté sur l'être » : c'est là, dit-il, « sa détermination fondamentale sous-jacente à toutes les réalisations historiques de cette pensée » (*op. cit.*, 84). Le même auteur écrit pourtant : « L'*Ereignis* nous confronte immédiatement avec le perpétuel tourment de la pensée qu'est le problème de son rapport à l'être (77). » Heidegger ne dit-il pas lui-même de l'*Ereignis* que, s'il est l'Inouï de la pensée, il est « le plus ancien de l'ancien dans la philosophie occidentale » (*Zur Sache des Denkens*, Tübingen, Niemeyer, 1969, p. 25)?

ou d'une autre une coappartenance de la pensée et de l'être? Quel philosophe enfin n'a pas, avant Heidegger, tenté de penser l'identité autrement que comme tautologie, à partir de la coappartenance même de la pensée et de l'être?

C'est pourquoi, à l'opposé de l'interprétation que Heidegger donne de lui-même, sa philosophie de l'*Erörterung-Ereignis* ne pèse que par sa contribution à l'incessante problématique de la pensée et de l'être. Le philosophe peut écrire successivement *Sein*, *seyn*, sein c'est encore la question de l'être qui est posée sous rature. Aussi bien n'est-ce pas la première fois que l'être doit être biffé pour être reconnu dans sa réserve et dans sa générosité, dans sa retenue et dans sa gratuité. Comme les penseurs spéculatifs qui l'ont précédé, Heidegger est à la recherche du maître mot, de « celui qui porte tout le mouvement de manière décisive ». Le *es gibt* est pour lui ce maître mot. Il porte la marque d'une ontologie déterminée, où le neutre est plus parlant que la personne, et où le don fait en même temps figure de destin. Cette ontologie procède d'une écoute plus attentive aux Grecs qu'aux Hébreux, à Nietzsche qu'à Kierkegaard. Soit. C'est ainsi qu'il faut à son tour l'écouter sans la solliciter. Mais, comme telle, elle n'a pas le privilège de s'opposer à toutes les autres, reléguées dans la clôture de « la » métaphysique. Son inadmissible prétention est de mettre fin à l'histoire de l'être, comme si « l'être disparaissait dans l'*Ereignis* ».

Le prix de cette prétention est l'invincible ambiguïté des dernières œuvres, partagées entre la logique de leur continuité avec la pensée spéculative, et la logique de leur rupture avec la métaphysique. La première logique place l'*Ereignis* et le *es gibt* dans la lignée d'une pensée sans cesse en voie de se rectifier elle-même, sans cesse en quête d'un *dire* plus approprié que le *parler* ordinaire, d'un *dire* qui serait un *montrer* et un *laisser-être*, d'une pensée, enfin, qui jamais ne renonce au discours. La seconde logique conduit à une suite d'effacements et d'abolitions, qui précipitent la pensée dans le vide, la ramènent à l'hermétisme et à la préciosité, et reconduisent les jeux étymologiques à la mystification du « sens primitif ». Plus que tout, cette seconde logique invite à affranchir le discours de sa condition propositionnelle, oubliant la leçon hégélienne concernant la proposition spéculative, qui est encore proposition [1]. C'est ainsi que cette philosophie redonne vie aux séductions de l'inarticulé et de l'inexprimé,

1. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*, Préface, IV, trad. fr., Aubier, 1939, p. 50-62. Faut-il faire grief à Hegel d'avoir magnifié le sujet en écrivant : le vrai est le sujet? Ce sujet n'est pas le moi prétentieux et solitaire dont Heidegger fait à juste titre le procès. Il en est du sujet comme de la représentation : il n'y a pas, immobile et close derrière nous, une unique philosophie du sujet.

voire à quelque désespoir du langage, proche de celui de l'avant-dernière proposition du *Tractatus* de Wittgenstein.

Pour finir, je voudrais ne retenir, du dernier Heidegger, que cette admirable déclaration : « Entre elles deux, pensée et poésie, règne une parenté plus profondément retirée, parce que toutes deux s'adonnent au service du langage et se prodiguent pour lui. Entre elles deux pourtant persiste en même temps un abîme profond, car elles " demeurent sur les monts les plus séparés " [1]. »

Ce qui est caractérisé, ici, c'est la dialectique même des modes de discours, dans leur proximité et dans leur différence.

D'une part, la poésie, en elle-même et par elle-même, donne à penser l'esquisse d'une conception « tensionnelle » de la vérité; celle-ci récapitule toutes les formes de « tensions » portées au jour par la sémantique : tension entre sujet et prédicat, entre interprétation littérale et interprétation métaphorique, entre identité et différence; puis elle les rassemble dans la théorie de la référence dédoublée; enfin elle les fait culminer dans le paradoxe de la copule, selon lequel être-comme signifie être et n'être pas. Par ce *tour* de l'énonciation, la poésie articule et préserve, en liaison avec d'autres modes de discours [2], l'expérience d'*appartenance* qui inclut l'homme dans le discours et le discours dans l'être.

D'autre part, la pensée spéculative appuie son travail sur la dynamique de l'énonciation métaphorique et l'ordonne à son propre espace de sens. Sa réplique n'est possible que parce que la *distanciation*, constitutive de l'instance critique, est contemporaine de l'expérience d'appartenance, ouverte ou reconquise par le discours poétique [3], et parce que le discours poétique, en tant que texte et

1. *Was ist das — die Philosophie?*, Pfullingen, Neske, 1956, p. 45; trad. fr. : *Qu'est-ce que la philosophie?*, Gallimard, 1957, p. 50.

2. L'expérience d'appartenance irrigue d'autres modes de discours que le discours poétique; elle précède non seulement la conscience esthétique et son jugement de goût, mais la conscience historique et sa critique des préjugés, et toute la conscience langagière et sa prétention à maîtriser et à manipuler les signes. On reconnaît, dans cette division triadique, les trois « régions » entre lesquelles se distribue la philosophie herméneutique de H.-G. Gadamer, dans *Wahrheit und Methode*.

3. Dans un autre travail — dont deux extraits ont été publiés par *Philosophy Today*, 17, n. 2/4, 1973, sous le titre *The task of hermeneutics*, 112-128, et *The hermeneutical fonction of Distanciation*, 129-141 —, j'élabore cette dialectique de l'appartenance et de la distanciation dans le cadre de l'herméneutique de langue allemande de Schleiermacher à Gadamer et en fonction du débat de cette dernière, d'abord avec les sciences de l'esprit, puis avec les sciences sociales critiques, principalement avec la critique des idéologies. Ce dernier aspect de la controverse passe au premier plan dans mon essai « Herméneutique et critique des idéologies », in *Démythologisation et Idéologie*, éd. Castelli; Aubier, 1973, p. 25-64.

œuvre [1], préfigure la distanciation que la pensée spéculative porte à son plus haut degré de réflexion. Finalement, le dédoublement de la référence et la redescription de la réalité, soumise aux variations imaginatives de la fiction, apparaissent comme des figures spécifiques de distanciation, lorsque ces figures sont réfléchies et réarticulées par le discours spéculatif.

Ce qui est ainsi donné à penser par la vérité « tensionnelle » de la poésie, c'est la dialectique la plus originaire et la plus dissimulée : celle qui règne entre l'expérience d'appartenance dans son ensemble et le pouvoir de distanciation qui ouvre l'espace de la pensée spéculative.

1. Je montre ailleurs de quelle manière la notion de « texte » recouvre les modalités multiples de distanciation liées, non seulement à l'écriture, mais à la production du discours comme œuvre (« Qu'est-ce qu'un texte? » in *Hermeneutik u. Dialektik, Festschrift* en l'honneur de H.-G. Gadamer, Tübingen, Mohr, 1970, t. II, p. 181-200).

Auteurs cités [1]

Aldrich, Virgil C., « Pictorial Meaning, Picture-Thinking, and Wittgenstein's Theory of aspects », *Mind*, 67, janvier, 1958.

— « Image-Mongering and Image-Management », *Philosophy and Phaenomenological Research*, XXIII, sept. 1962.

Aristote, *Organon :* I *Catégories*, II *De l'interprétation*, V *Les Topiques*, VI ; *Les Réfutations sophistiques;* trad. fr., J. Tricot, Paris, Vrin, 1946-1950.

— *Les Topiques* l. I à IV, trad. fr., et introduction, J. Brunschwig, Paris, éd. des Belles Lettres, 1967.

— *La Métaphysique*, trad. fr. et commentaire, J. Tricot, 2 vol., Paris, Vrin, 1953.

— *Éthique à Nicomaque*, trad. fr., introduction, notes et index, J. Tricot, Paris, Vrin, 1959.

— *Rhétorique*, t. I, II, trad. fr., Dufour, Paris, éd. des Belles Lettres, 1961; t. III, trad. Wartelle, *ibid.*, 1973.

— *Poétique*, trad. fr., Hardy, Paris, éd. des Belles Lettres, 1932, 1969[5].

— *Physique*, trad. fr., Carteron, Paris, éd. des Belles Lettres, 1931.

Arnold, Uwe, *Die Entelechie*, Vienne et Münich, Oldenbourg, 1965.

Aubenque, Pierre, *Le Problème de l'être chez Aristote. Essai sur la problématique aristotélicienne*, Paris, PUF, 1962.

Austin, John Langshaw, *How to do things with words?*, éd. J. O. Urmson, Oxford The Clarendon Press, 1962; trad. fr. : *Quand dire, c'est faire*, Paris, éd. du Seuil, 1970.

— *Philosophical Papers*, éd. J. O. Urmson et G. J. Warnock, Oxford, Clarendon Press, 1961. Cf. *La Philosophie analytique*, Paris, éd. de Minuit, 1962.

— « Performatif-Constatif », in *La Philosophie analytique*, p. 271-281.

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, PUF, 1957.

— *La poétique de la rêverie*, PUF 1960.

Bacon, Francis, *Novum Organum* (1620), Londres, Routledge and Sons, 1905.

Bally, Charles, *Traité de Stylistique française*, Genève-Paris, Georg et Klinksieck, 3e éd., 1951.

— *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, A. Francke, 1932, 1944, 1965[4].

Barfield, Owen, *Poetic Diction : A Study in Meaning*, New York, McGraw Hill, 1928, 1964[3].

Barthes, Roland, « L'ancienne rhétorique, aide-mémoire », *Communications*, 16, p. 172-229, Paris, éd. du Seuil, 1970.

1. On trouvera une ample bibliographie annotée des travaux sur la métaphore dans : Shibles, Warren A., *Metaphor : an Annotated Bibliography and History*, Whitewater, Wisconsin, Language Press, 1971.

Beardsley, Monroe C., *Aesthetics*, New York, Harcourt, Brace and World, 1958.
— « Metaphor », *Encyclopaedia of Philosophy*, Paul Edwards, New York, Macmillan, vol. 5, 1967, p. 284-289.
— « The Metaphorical Twist », *Philosophy and Phenomenological Research*, 22, mars 1962, p. 293-307.
Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, 1966.
— « La forme et le sens dans le langage », *Le Langage, Actes du XIIIe congrès des sociétés de philosophie de langue française*, Neuchâtel, La Baconnière, 1967, p. 27-40.
Berggren, Douglas, « The Use and Abuse of Metaphor », *Review of Metaphysics*, 16, I (décembre 1962), p. 237-258; II (mars 1963), p. 450-472.
Bergson, Henri, « L'effort intellectuel », in *L'Énergie spirituelle* (*Rev. phil.*, janvier 1902).
— « Introduction à la Métaphysique », in *La Pensée et le Mouvant* (RMM, 1903). (Cf. *Œuvres*, Édition du Centenaire, Paris, PUF, 1963.)
Black, Max, *Models and Metaphors*, Ithaca, Cornell University Press, 1962.
Bloomfield, Leonard, *Language*, New York, Holt, Rinehart and Winston 1933, 1964[2].
Breal, Michel, « Les lois intellectuelles du langage », *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 1883.
— *Essai de Sémantique, Science des Significations*, Paris, Hachette, 1897, 1911[5].
Breton, Stanislas, *Du Principe*, Paris, Bibl. des Sc. Rel., 1971.
— « Symbole, schéma, imagination. Essai sur l'œuvre de R. Giorgi ». *Revue philosophique de Louvain*, fév. 1972.
Brunschwig, Jacques, *Introduction* à la trad. fr. des *Topiques* d'Aristote, livres I à IV, Paris, éd. des Belles Lettres, 1967.
Brunot, Ferdinand, et Bruneau, Charles, *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, Masson, 1937.
Bühler, Karl, *Sprachtheorie : die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, Verlag von Gustav Fischer, 1934 (« die sprachliche Metapher », p. 342-356).
Burke, Edmond, *Reflections on the Revolution in France* (1790), éd. F. G. Selby, Londres, Macmillan, 1890.
Burke, Kenneth, *A Grammar of Motives* (« Four Master Tropes », p. 503-517), New Jersey, Prentice Hall, 1945.
Cassirer, Ernst, *Philosophie der Symbolischen Formen*, 3 vol., Darmstadt wissenschaftliche Buchgesellschaft 1953 (1924); trad. fr. : *La Philosophie des formes symboliques*, Paris, éd. de Minuit, 1972.
Cellier, Léon, « D'une rhétorique profonde : Baudelaire et l'oxymoron », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n° 8, 1965, p. 3-14.
Chaignet, Anthelme Édouard, *La Rhétorique et son histoire*, Paris, E. Bouillon et E. Vieweg, 1888.
Chenu, Marie-Dominique, *La Théologie au XIIe siècle*, Paris, Vrin, 1957.
— *La Théologie comme science au XIIIe siècle*, Paris, Vrin, 1957.
Chomsky, Noam, *Syntactic Structures*, La Haye, Mouton, 1957; trad. fr. : *Structures syntaxiques*, Paris, éd. du Seuil, 1969.
— *Aspects of the theory of syntax*, Cambridge, MIT Press, 1965; trad. fr. : *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, éd. du Seuil, 1971.
Cohen, Jean, *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion, 1966.
Cope, Edward Meredith, *An Introduction to Aristotle's Rhetoric*, Londres et Cambridge, Macmillan, 1867.
Cope, Edward Meredith, et Sandys, John Edwin, *The Rhetoric of Aristotle with a commentary*, 3 vol., Cambridge University Press, 1877.

Crane, Ronald Salmon (éd.), *Critics and Criticism. Essays in Method by a Group of the Chicago Critics*, The University of Chicago Press, 1952.
Darmesteter, Arsène, *La Vie des mots étudiés dans leur signification*, Paris, Delagrave, 1887.
Décarie, Vianney, *L'Objet de la métaphysique selon Aristote*, Montréal-Paris, Vrin, 1961.
De Lubac, Henri, *Exégèse médiévale*, seconde partie, II, Paris, Aubier, 1964.
Denys l'Aréopagite (pseudo-), *Œuvres complètes*, trad. fr., Paris, Aubier, 1943.
De Raeymaeker, Louis, « L'analogie de l'être dans la perspective d'une philosophie thomiste », *L'Analogie, Revue internationale de philosophie*, 87, 1969/1, p. 89-106.
Derrida, Jacques, « La mythologie blanche », in *Rhétorique et philosophie, Poétique*, 5, Paris, éd. du Seuil, 1971. Repris dans *Marges de la philosophie*, Paris, éd. de Minuit, 1972, p. 247-324.
Descartes, René, *Meditationes de prima philosophia*, texte lat. et trad. du duc de Luynes; introduction et notes par Geneviève Lewis, 5e éd., Paris, Vrin, 1960.
Dilthey, Wilhelm, « Die Entstehung der Hermeneutik » (1900) (*Gesammelte Schriften*), Leipzig-Berlin, Teubner, 1921-1958, t. V. Trad. fr. : « Origine et développement de l'herméneutique », in *Le Monde de l'esprit*, vol. 1, p. 319-340 (par M. Remy), Paris, Aubier, éd. Montaigne, 1947.
Dobson, John Frederic, *The Greek Orators*, New York, Freeport, 1919, 1967.
Dufrenne, Mikel, *Phénoménologie de l'expérience esthétique*, Paris, PUF, 1953.
— *Le Poétique*, Paris, PUF, 1963.
Dufour, Médéric, *Introduction* à la trad. fr. de *Rhétorique*, I et II d'Aristote, éd. des Belles Lettres, 1932.
Dumarsais, César, *Des tropes ou des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, Paris, Dabo-Butschert, 1730, 1825.
Düring, Ingemar, *Aristoteles, Darstellung und Interpretation seines Denkens*, Heidelberg, Carl Winter, 1966.
Eberle, Rolf, « Models, Metaphors and Formal Interpretations », *Appendice* à Colin M. Turbayne, *The Myth of Metaphor*, The University of South Carolina Press, 1970.
Else, Gerald F., *Aristotle's Poetics. The Argument*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1963.
Esnault, Gaston, *L'Imagination populaire : métaphores occidentales*, Paris, PUF, 1925.
Estève, Cl. L., *Études philosophiques sur l'expression littéraire*, Paris, 1938.
Fabro, Cornelio, *Partecipazione e causalità secondo S. Tommaso d'Aquino*, Turin, 1960; trad. fr., Louvain, Publications universitaires de Louvain, 1961.
Firth, John Rupert, *Papers in Linguistics* (1934-1951), Oxford University Press, 1957.
Fontanier, Pierre, *Les Figures du discours* (1830), *Introduction* par Gérard Genette, « La rhétorique des figures », Paris, Flammarion, 1968.
Frazer, sir James, *The Golden Bough*, New York, Macmillan, 1923.
Frege, Gottlob, « Ueber Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 1892; trad. fr. : « Sens et dénotation » in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, éd. du Seuil, 1971; trad. angl. : « On Sense and Reference », in *Philosophical Writings of Gottlob Frege*, Oxford, Blackwell, 1952.
Freud, Sigmund, *Die Traumdeutung, Gesammelte Werke*, t. II et III, Francfort, S. Fischer, 1961; trad. fr. : *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.
Frye, Northrop, *Anatomy of Criticism*, Princeton University Press, 1957; trad. fr. : *Anatomie de la critique*, NRF, Gallimard, 1970.

Gadamer, Hans-Georg, *Wahrheit und Methode*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1960, 1965², 1973³.
Geach, Peter Thomas, *Mental Acts*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1957.
— *Logic Matters*. Collected articles in English, Berkeley, U. of California Press, 1972.
Geiger, Louis-Bertrand, *La Participation dans la philosophie de S. Thomas d'Aquin*, Paris, Vrin, 1942, 1953².
Genette, Gérard, « La rhétorique restreinte », *Communications*, 16, Paris, éd. du Seuil, 1970.
— *Figures*, I, Paris, éd. du Seuil, 1966.
Gilson, Étienne, *Le Thomisme*, Paris, Vrin, 6e éd., 1965.
— *L'Être et l'Essence*, Paris, Vrin, 1948.
Godel, Robert, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz; Paris, Minard, 1957.
Golden, Léon, « Catharsis », *Transactions of the American Philosophical Association*, XLII, 1962, p. 51-60.
Golden, Léon, et Hardison, O. B., *Aristotle's Poetics, a Translation and Commentary for Students of Literature*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1958.
Gombocz, Zoltàn, *Jelenstéstan, Pécs*, 1926 (cf. S. Ullmann).
Goodman, Nelson, *Languages of Art, an Approach to a Theory of Symbols*, Indianapolis, The Bobbs-Merrill Co, 1968.
Granger, Gilles-Gaston, *Essai d'une philosophie du style*, Paris, A. Colin, 1968.
Greimas, Algirdas Julien, *Sémantique structurale, Recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1966.
— *Du Sens. Essais sémiotiques*, Paris, éd. du Seuil, 1970.
Greisch, Jean, « Identité et différence dans la pensée de Martin Heidegger, Le chemin de l'*Ereignis* », in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 57, nº 1, Paris, Vrin, janvier 1973, p. 71-111.
— « Les mots et les roses. La métaphore chez Martin Heidegger » in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 57, nº 3, Paris, Vrin, juillet 1973, p. 443-456.
Grice, Paul, « Meaning », *Philosophical Review*, 1957.
— « Utterer's Meaning, Sentence-Meaning, and Word-Meaning », *Foundations of Language*, août 1968.
— « Utterer's Meaning and Intentions », *Philosophical Review*, 1969.
Groupe μ (J. Dubois, F. Edeline, J. M. Klinkenberg, P. Minguet, F. Pire, H. Trinon, Centre d'études poétiques, Université de Liège), *Rhétorique générale*, Paris, Larousse, 1970.
Guéroult, Martial, « Logique, argumentation et histoire de la philosophie chez Aristote », in *Mélanges* en hommage à Ch. Perelman : *La Théorie de l'argumentation. Perspectives et applications*, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1963.
Harris, Zellig Sabbettai, *Methods in Structural Linguistics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1951.
Hardison, O. B., voir Golden.
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, *Esthétique*, II, trad. fr., Paris, Aubier, 1964.
— *Encyclopédie des sciences philosophiques*, trad. fr., Paris, Vrin, 1952.
— *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. fr., Paris, Aubier, 1939.
Heidegger, Martin, *Der Satz vom Grund*, Pfullingen, Neske, 1957; trad. fr. : *Le Principe de raison*, Paris, Gallimard, 1962.
— *Sein und Zeit*, Tübingen, Niemeyer, 1927, 1963¹⁰; trad. fr. : *L'Être et le Temps*, Paris, Gallimard, 1964.
— *Unterwegs zur Sprache*, Pfullingen, Neske, 1959.

— *Was heisst Denken?*, Tübingen, Niemeyer, 1954, 1971[3]; trad. fr. : *Qu'appelle-t-on penser?*, Paris, PUF, 1959.
— *Aus der Erfahrung des Denkens*, Pfullingen, Neske, 1954; trad. fr. : « L'expérience de la pensée », in *Questions*, III, Paris, Gallimard, 1966.
— *Zur Sache des Denkens*, Tübingen, Niemeyer, 1969.
— *Der Satz vom Grund*, Pfullingen, Neske, 1957; trad. fr. : *Le Principe de raison*, Paris, Gallimard, 1962.
— *Was ist das — die Philosophie?* Pfullingen, Neske, 1956, 1963[3]; trad. fr. : *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris, Gallimard, 1957.
Henle, Paul, « Metaphor » in *Language, Thought, and Culture*, éd. Paul Henle, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1958.
Hempel, C. G., et Oppenheim, P., « The Logic of Explanation » in *Readings in the Philosophy of Science*, éd. par Feigl H. et Brodbeck M., New York, 1953.
Henry, Albert, *Métonymie et Métaphore*, Paris, Klincksieck, 1971.
Herrschberger, Ruth, « The Structure of Metaphor », *Kenyon Review*, 5, 1943.
Hesse, Mary B., « The explanatory function of Metaphor », in *Logic, Methodology and Philosophy of Science*, éd. par Bar-Hillel, Amsterdam, North-Holland, 1965; repris en « Appendice » à *Models and Analogies in Science*, University of Notre Dame Press, 1966, 1970.
Hester, Marcus, B., *The Meaning of Poetic Metaphor*, The Hague, Mouton, 1967.
Hirsch, Eric Donald, *Validity in Interpretation*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1967, 1969.
Hjelmslev, Louis, *Prolegomena to a Theory of Language*, 1943, trad. angl. the University of Wisconsin Press, 1961.
— *Essais linguistiques* (*Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XII), Copenhague, Nordisk Sprog-og Kulturforlag, 1959.
Hospers, John, *Meaning and Truth in the Arts*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1948.
Humboldt, Wilhelm von, *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* (1836), Bonn, Dümmler 1960 (fac-sim.); trad. fr. : *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais* par Pierre Caussat, éd. du Seuil, 1974.
Husserl, Edmund, *Logische Untersuchungen*, 2e éd., Halle, Niemeyer, 1913; trad. fr. : *Recherches logiques*, Paris, PUF, 1969; trad. angl. : *Logical Investigations*, International Library of Philosophy and Scientific Method, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1970.
— *Ideen I, Husserliana*, III, La Haye, Nijhoff, 1950; trad. fr. : *Idées directrices pour une phénoménologie pure*, Paris, Gallimard, 1950.
— *Nachwort zu den Ideen I, Husserliana V*, p. 138-162; trad. fr. : « Postface à mes Idées directrices pour une phénoménologie pure », *Revue de métaphysique et de morale*, 1957, p. 369-398.
Jakobson, Roman, « Two Aspects of Language and Two Types of Aphasia Disturbances », *Fundamentals of Language*, La Haye, Mouton, 1956; trad. fr. : « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », in *Essais de linguistique générale*, chap. II, Paris, éd. de Minuit, 1963.
— « Results of the Conference of Anthropologists and Linguists », *Suppl. to Intern-Journal of American Linguistics* 19/2, 1953; trad. fr. : « Le langage commun des linguistes et des anthropologues », in *Essais...*, chap. I.
— « Closing statements : Linguistics and Poetics » in T. A. Sebeok, *Style in Language*, New York, 1960; trad. fr. : « Linguistique et poétique » in *Essais...*, chap. XI.

— « La Linguistique » in *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, chap. VI, Paris-La Haye, Mouton-Unesco, 1970.
Kant, Emmanuel, *Critique de la Raison pure*, trad. Tremesaygues et Pacaud, Paris, PUF, 1963.
— *Critique de la Faculté de juger*, trad. A. Philonenko, Paris, Vrin, 1965.
Kennedy, George Alexander, *The Art of Persuasion in Greece*, Princeton University Press, 1963.
Klubertanz, George Peter, *St Thomas Aquinas on Analogy. A textual Analysis and systematic Synthesis*, Chicago, Loyola University Press, 1960.
Konrad, Hedwig, *Étude sur la métaphore*, Paris, Lavergne, 1939; Vrin, 1959.
Ladrière, Jean, « Discours théologique et symbole », *Revue des sciences religieuses*, Strasbourg, t. 49, nos 1-2, 1975.
Laffoucrière, Odette, *Le Destin de la pensée et la « Mort de Dieu » selon Heidegger*, La Haye, Nijhoff, 1967.
Langer, Suzanne K., *Philosophy in a New Key*, Harvard University Press, 1942, 1951, 1957.
— *Feeling and Form. A Theory of Art*, New York, C. Scribner's, 1953.
Le Guern, Michel, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973.
Lewin, Kurt, *Field Theory in Social Science*, New York, 1951 (cf. Max Black, *op. cit.*, p. 241, n. 33).
Linsky, Leonard, *Referring*, Routledge et Kegan Paul, 1967; trad, fr., *Le problème de la référence*, Paris, éd. du Seuil, 1974.
Lossky, Vladimir, « Le rôle des analogies chez Denys le pseudo-Aréopagite », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 1930, p. 279-309.
Lucas, Donald William, *Aristotle's Poetics*, texte grec, introduction, commentaire et appendices, Oxford, Clarendon Press, 1968.
Lyttkens, H., *The Analogy between God and the World. An Investigation of its Background and Interpretation of its Use by Thomas of Aquino*, Uppsala, Almqvist et Wiksells, 1952.
Martinet, André, *Éléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin, 1961.
« Le mot », Diogène, no 51, Paris, Gallimard, 1965.
— *A functional View of Language*, Oxford, Clarendon Press, 1962.
Marty, Anton, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, Niemeyer, 1908.
Matoré, Georges, *La Méthode en lexicologie. Domaine français*, Paris, Didier, 1953.
McCall, Marsh, *Ancient Rhetorical Theories of Simile and Comparison*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1969.
McKeon, Richard, « Literary Criticism and the Concept of Imitation in Antiquity », *Modern Philology*, août 1936; repris dans *Critics and Criticism* (voir R. S. Crane).
— « Imitation and Poetry » in *Thought Action and Passion*, chap. IV, The University of Chicago Press, 1954, 1968.
Meillet, Antoine, « Comment les mots changent de sens », *Année sociologique*, 1905-1906, repris dans *Linguistique historique et Linguistique générale*, 2 vol., Paris, Champion. 1921 et 1938.
Montagnes, Bernard, *La Doctrine de l'analogie de l'être d'après St Thomas d'Aquin*, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1963.
Morier, Henri, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, PUF, 1961.
Morris, Charles William, *Signs, Language and Behavior*, New York, Prentice-Hall, 1946.

Navarre, Octave, *Essai sur la rhétorique grecque avant Aristote*, Paris, Hachette, 1900.
Nietzsche, Friedrich, *Le Livre du philosophe*, trad. fr., A. K. Marietti, Paris, Aubier-Flammarion, 1969.
— « Rhétorique et Langage », textes trad., présentés et annotés par Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, *Poétique*, 5, éd. du Seuil, 1971, p. 99-142.
Nyrop, Kristoffer, *Grammaire historique de la langue française*, t. IV : *Sémantique*, Copenhague, E. Bojeson, 1913.
Ogden, Charles Kay, et Richards, Ivor Armstrong, *The Meaning of Meaning*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1923, 1946[8].
Osgood, Charles Egerton, « The Nature and Measurement of Meaning », *Psycholinguistical Bulletin*, XLIX, 1952, p. 197-237.
Osgood, Charles Egerton, et Sebeok, Thomas A., *Psycholinguistics. A survey of Theory and Research Problems*, Bloomington, Indiana University Press, 1965.
Pepper, Stephen C., *World Hypotheses*, University of California Press, 1942.
Peirce, Charles Sanders, *Collected Papers*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1931-1958, t. II : *Elements of Logic*.
Penido, M. T. L., *Le Rôle de l'analogie en théologie dogmatique*, Paris, Vrin, 1931.
Perelman, Ch., et Olbrechts-Tyteca, L., *La Nouvelle Rhétorique. Traité de l'Argumentation*, Paris, PUF, 1958 (2 vol.); trad. angl. : *The New Rhetoric : a Treatise on Argumentation*, University of Notre Dame Press, 1969.
Platon, *Dialogues*, Paris, éd. des Belles Lettres.
Pöggeler, Otto, *Der Denkweg Martin Heideggers*, Pfullingen, Neske, 1963; trad. fr., *La Pensée de Martin Heidegger : un chemin vers l'être*, Paris, Aubier, 1967.
Pottier, Bernard, « Vers une sémantique moderne », in *Travaux de linguistique et de littérature*, publiés par le Centre de Philosophie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg, tome II-1, (1964).
— *Présentation de la linguistique. Fondements d'une théorie*. Paris, Klincksieck, 1957.
Price, Henry Habberley, *Thinking and Experience*, Londres, New York, Hutchinson's University Library, 1953, 1969[2].
Prieto, et Muller, Ch., *Statistique et Analyse linguistique*, faculté des lettres et sciences humaines de Strasbourg, 1966.
Puntel, L. B., *Analogie und Geschichtlichkeit*, t. I, Freiburg i. B., Herder, 1969.
Quintilien, *De Institutione Oratoria Libri Duodecim*, Leipzig, 1798-1834; trad. fr. : *Institution oratoire*, Paris, Garnier, 1933-1934.
Richards, Ivor Armstrong, *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford University Press, 1936.
— *Coleridge on Imagination*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1934, 1962[3].
Ross, William, David, *Aristotle*, Londres, Methuen, 1923, 1956[5]; trad. fr. : *Aristote*, Paris, Vrin, 1930.
Roudet, Léonce, « Sur la classification psychologique des changements sémantiques », *Journal de psychologie*, XVIII, 1921.
Russell, Bertrand, « On denoting » (1905) in *Logic and Knowledge. Essays (1901-1950)*, Londres, G. Allen and Unwin, 1956.
Ruwet, Nicolas, Préface à Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, éd. de Minuit, 1966.
Ruyer, Raymond, « L'expressivité », *Revue de métaphysique et de morale*, 1954.
Ryle, Gilbert, *The Concept of Mind*, Londres, Hutchinson and Co, 1949.
— « The theory of meaning », *British Philosophy in the Mid-Century*, éd. C. A. Mace, Londres, Allen and Unwin, 1957.

Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, éd. critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1972.
Searle, John, *Speech Acts*, Cambridge University Press, 1969; trad. fr. : *Les Actes de langage*, Paris, Hermann, 1972.
Shelley, Percy B., « Defense of Poetry », *The Complete Works of Percy B. Shelley*, 10 vol., New York, Gordian Press, 1965, vol. 7.
Shibles, Warren A., *An Analysis of Metaphor*, La Haye, Mouton, 1971.
— *Metaphor : an Annotated Bibliography and History*, Whitewater, Wisconsin, Language Press, 1971.
Stanford, William Bedell, *Greek Metaphor, Studies in Theory and Practice*, Oxford, Blackwell, 1936.
Stern, Gustaf, *Meaning and Change of Meaning, with Special Reference to the English Language*, Göteborgs Högskolas Årsskrift, 1931 (Indiana UP, 1968).
Stevens, Wallace, *The Collected Poems of Wallace Stevens*, New York, Knopf, 1959.
Strawson, Peter Frederick, « On Referring », *Mind*, LIX, 1950.
— *Individuals. An Essay in Descriptive Metaphysics*, Londres, Methuen, 1959; trad. fr., Paris, éd. du Seuil, 1973.
— « Intention and Convention in speech acts », *The Philosophical Review*, LXIII, 1964.
Thomas (saint), *Commentaire au Livre des Sentences*, Rome, éd. Piana, 1570.
— *De Principiis Naturae*, Fribourg, éd. Pauson, 1950; trad. fr., J. Madiran.
— *In XII Libros Metaphysicorum expositio Liber IV*, Turin, éd. Cathala-Spiazzi, 1950.
— *De Veritate* (*Quaestiones disputatae*), Turin, éd. Spiazzi, 1949.
— *De Potentia* (*Quaestiones disputatae*), Turin, éd. Pession, 1949.
— *Summa theologica*, Rome, éd. Léonine: trad. fr., *Somme théologique*, trad. Sertillanges, Paris, éd. de la *Revue des jeunes*, 1925 sq.
— *Lexicon of Saint Thomas Aquinas*, R. J. Deferrari et Mc Guiness, Washington, Cath. Un. of American Press, 1948.
Todorov, Tzvetan, *Littérature et Signification*, Appendice : « Tropes et Figures », Paris, Larousse, 1967.
Toulmin, Stephen Edelston, *The Philosophy of Science ; an Introduction*, Londres, New York, Hutchinson's Univ. Library, 1953.
Trier, Joseph, *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes. Die Geschichte eines sprachlichen Feldes*, I : *Von den Anfängen bis zum Beginn des 13 Jh.* Heidelberg, 1931.
— « Deutsche Bedeutungsforschung », *Germanische Philologie : Ergebnisse und Aufgaben. Festschrift für O. Behaghel*, Heidelberg, 1934.
— « Das sprachliche Feld. Eine Auseinandersetzung », *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, X, 1934.
Turbayne, Colin Murray, *The Myth of Metaphor*, Yale University Press, 1962. Revised ed., the University of South Carolina Press, 1970 (Appendice : « Models, Metaphors, and Formal Interpretations »).
Ullmann, Stephen, *The Principles of Semantics*, Glasgow Jackson et Oxford Blackwell 1951 (2e éd. augmentée, 1959).
— *Précis de Sémantique française*, Berne, A. Francke, 1952, 1965[3].
— *Semantics. An Introduction to the Science of Meaning*. Oxford, Blackwell, 1962, 1967.
Urban, Willbur Marshall, *Language and Reality*, Londres, Allen and Unwin, New York, Macmillan, 1939, 1961[3].
Vinsauf, Geoffroy de, *Poetria Nova*, éd. par E. Faral dans les *Arts poétiques des XIIe et XIIIe siècles*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1958, p. 27-33.

Vuillemin, Jules, *De la logique à la théologie. Cinq études sur Aristote*, Paris, Flammarion, 1967.
Wellek, René, et Warren, Austin, *Theory of Literature*, New York, Harcourt, Brace and World 1949, 1956[3]; trad. fr., *La Théorie littéraire*, Paris, éd. du Seuil, 1971.
Wheelwright, Philip, *The Burning Fountain*, éd. révisée, Indiana University Press, 1968.
— *Metaphor and Reality*, Indiana University Press, 1962, 1968.
Whorf, Benjamin Lee, *Collected Papers on Metalinguistics*, Washington DC, Foreign Service Institute, Dept. of State, 1952.
Wimsatt, W. K., et Beardsley, M., *The Verbal Icon*, U. of Kentucky Press, 1954.
Wittgenstein, Ludwig, *Logisch-philosophische Abhandlung*, 1922; trad. fr. : *Tractatus Logico-Philosophicus;* Paris, Gallimard, 1972.
— *Philosophical Investigations* (1953), New York, Macmillan, 1953, 1968[3]; trad. fr., *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1972.
— *Blue and Brown Books*, New York, Harper, 1958; trad. fr. : *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, Paris, Gallimard, 1965.
Wolfson, Harry Austryn, « The amphibolous Terms in Aristotle, Arabic Philosophy and Maimonides », *Harvard Theological Review*, 31, 1938, p. 151-173.
Wundt, Wilhelm, *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwickelungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte*, 2 vol., Leipzig, 1922, vol. II : *Die Sprache* 1903.

Index des noms

Aldrich : 269.
Albert le Grand : 347n.
Alexandre d'Aphrodise : 345n.
Angelus Silesius : 360.
Aristote : 7, 10, 11, *13-61*, 65n., *66-67*, 72, 73, 76, 77, 87, 88, 96, 101, 104, 112, 115, 119, 133, 138n., 153, 176, 184, 197, 222, 236, 239, 240, *243-254*, 258, 263, 277, 284, 290, 298, 299, *308*, 311, 312, 313, 324, *325-344*, 345-356, 367, 372, 374, 376, *388-392*, 393.
Arnold : 389n.
Aubenque : 42n., 60n., *334-340*.
Austin : 20, 96, 117, 378.
Bacon : 318.
Bachelard : 272.
Bally : 257.
Bar-Hillel : 203.
Barfield : 271, 314.
Barthes : 14n., 65n., 189.
Baudelaire : 155.
Beardsley : 8, 38, *116-128*, 178, 179, 197, 243, 246, 251, 264, 279, 297.
Benveniste : 8, 84, *88-100*, 103, 119, 130, 159n., *166-167*, 168, 201, 212, 224, 229, 252, *274-276*, 328-329, 378, 384.
Berggren : 250n., 307n., *309-310*, *320-321*, 371n.
Bergson : 153, 314.
Berkeley : 105n.
Black : 8, 11, 32, 88, 106, *109-116*, 117, 122, 124, 125, 127, *169*, 170, 178, 215, 216, 243, 245, 248, 251, 263, 264, 298, *302-310*, 366.
Bloomfield : 142, 143n., 163.
Boece : 345n.
Boileau : 85.
Bréal : 131, 142, 147, 168.
Breton (André) : 107.
Breton (Stanislas) : 254n., 393n.
Brunschwig : 27n., 28n., 42n., 43n.
Bruneau : 176.
Buhler : 134, 136.
Burke (Edmond) : 213.
Burke (Kenneth) : 240n.
Bywater : 19n.
Cajetan : 344n., 349n.
Carnap : 159, 203, 286, 331n.
Cassirer : 134, 136, 138, 271, 291, 292, *311-312*.
Cellier : 214.
Chaignet : 14n.
Chaplin : 226.
Chenu : 348n., 354-355n.
Chomsky : 194.
Cicéron : 35n.
Claudel : 246.
Cohen : 134n., *169*, 176, *180-182*, *192-200*, 206, 207, 210, 211, 214, *215*, 216, 233, 246, 259, 260, 261, *286-287*, 299.
Coleridge : 106, *313-314*.
Cope : 14n., 19n., 35n., 36n., 37n., 46, 47n., 48n., 49n.
Crane : 53n.
Darmesteter : 131.
Décarie : 59n., 331n., 333n., 336n., 390n.
De Lubac : 354-355n.
Denys l'Aréopagite (pseudo) : 348.
De Raeymaeker : 350n.
Derrida : 25n., 26n., 27n., 50, 53n., 59n., 80n., 134n., 325, 353n., *362-374*.
Descartes : 317, 318.
Dilthey : 278.
Diogène Laërce : 15n.
Dobson : 17.
Dubois-Charlier : 194n.
Dufrenne : 286.

Dufour : 19n., 41n.
Dumarsais : 72, 85, 152, 178, 228.
Durkheim-Mauss : 138n.
Düring : 45n.
Eberle : 316n.
Else : 55n.
Entwistle : 162.
Esnault : 153, 170 n., 248n., *255-256*, 257.
Estève : 257n.
Euclide : 349.
Fabro : 347n.
Fink : 59n.
Firth : 143n., 168.
Fontanier : 8, *63-86*, 87, 102, 105, 112, 115, 152, 154, 175, 178, 179n., 185, 187, 212, 222, 229, 254, 263, 366, 369, 373.
Frazer : 227.
Frege : 97, 117, 119, 159n., 230, 232, *274-276*, 278-279, 378, 384n.
Freud : 226-228, 363.
Frye : 190, 265, 266, *284-285*, 286, 288, *308-310*.
Gadamer : 32, *252*, 398n.
Galilée : 352.
Galmiche : 194n.
Geach : 96n., 141n.
Geiger : 347n.
Genette : 13, 64n., 72, 73, 74, 153, 175, 176, *178-180*, *188-191*, 192, 199, 217.
Gilson : 350n.
Godel : 131, 156.
Goethe : 391.
Golden : 53, 55n., 56n.
Gombocz : 145, 151.
Goodman : 11, 80-81, 169, 249, *290-301*, 307, 309, 387.
Granger : 277.
Gray : 143n.
Greimas : 134, 174, 175, 183, 205, 230, 232, 235, 256.
Greisch : 360, 394n., 395n., 396n.
Grice : 93.
Griffith : 226.
Groupe μ : 134n., 160, *182-183*, 200-220, 232, 287, 312.
Gueroult : 42n.
Hamelin : 326.
Harris : 142n.
Hardison : (v. Golden).
Hardy : 19n., 52.
Hegel : 326, *363-364*, 367, 370, *371-372*, 395, 397.
Heidegger : 11, 26n., 50, 289, 325, 344, *356-362*, 363, 365, 370, 373, 388n., *392-399*.
Hempel : 304-305.
Henle : *238-242*, 247n., 253, 263, 265.
Henry : 246n., 248n., *255-262*, 307n., 371n.
Héraclite : 316.
Herrschberger : 250n.
Hesse : *302-306*.
Hester : 83, 239, *263-271*, 283-290.
Hirsch : 33, 121.
Hjelmslev : 145, 202.
Hölderlin : 310, 361, 394.
Hospers : 267.
Hugo : 139n, 196, 258.
Humboldt (von) : 85, 385.
Hume : 352.
Husserl : 98, 135, 166, 266, 267, 284, 356, *380-382*.
Jaeger : 336.
Jakobson : 10, 11, 23, 99, 148n., 151, 156, 163, 167, *185-187*, 188, 189, 201, 206, 209, *223-235*, 243, *252*, 265, *280-283*, 285, 287, 321, 385n.
James : 106.
Jean de saint Thomas : 349n.
Johnson : 107n.
Jung : 307.
Kafka : 111.
Kant : 44, 240, 253, 263, 264, 268, 324, 326, 329, 334, 344, 346, 352, 371, *383-384*, 386.
Keats : 240n, 247n.
Kelvin : 303.
Kennedy : 14n.
Kierkegaard : 397.
Klubertanz : 344.
Kofman : 357n.
Konrad : *134-141*, 142, 256, 258, 260, 261.
Lacoue-Labarthe : 357n.
Ladrière : *376-380*, 382.
Laffoucrière : 393n.
Langer : 265, 283, 286.
Le Guern : 35n., 134, 141, 201, 205, 207n., 209n., 213n., 218n., 219n., *230-238*, 245n., 251n., *253-254*, 257, 263, 268, 269, 288, 368, 370.
Lewin : 307.

Leibniz : 87.
Linsky : 94n., 95n.
Lossky : 348n.
Lucas : 19n., 24n.
Lyttkens : 347n.
Mallarmé : 192, 195.
Martinet : 144n.
Marty : 142, 144.
Marx : 363.
Matore : 144n.
Maxwell : 303.
McCall : 19n., *34-40*, 222.
McKeon : 53, 54n.
Meillet : 139, 143, 164n
Montagnes : 344-356.
Morier : 76n.
Muller : (v. Prieto).
Nancy : 357n.
Navarre : 14n.
Newton : 318.
Nietzsche : 14, 357, 363, 364, 397.
Nyrop : 142.
Ogden et Richards : 145.
Olbrechts-Tyteca : (v. Perelman).
Oppenheim : (v. Hempel).
Osgood : 142.
Parménide : 328.
Péguy : 147, 235.
Peirce : 49, 229, *240*, 242, 283, 291, 303.
Penido : 349n.
Pepper : 307.
Perelman : 105n.
Platon : 14n., 15, 17n., 54, 65, 93, 102, 194, 319, *327*, 328, 335, 336, 357, 359, 364, 367, 370, 372, 374, 375, 395.
Pöggeler : 393n.
Pope : 283.
Pottier : 134, 256.
Price : 381n.
Prieto : 174.
Puntel : 393n.
Quintilien : 35n., 37.
Renouvier : 326.
Reverdy : 246n.
Richards : 8, 35, 63, 79, *100-109*, 110, 111, 112, 113, 120, 122, 127, 153, 169, 170n., 243, 263, 268, 297, 314.
Ricœur : 97n., 227n., 242n., 245, 309, 398n., 399n.
Riffaterre : 259.
Rimbaud : 218, 236.
Ross : 19n., 21n., 27, 52n., 339n.
Rostagni : 27n.
Roudet : 151.
Russell : 93-94, 296, 331n., 377.
Ruwet : 226n.
Ruyer : 287.
Ryle : 31, 115, 164, 217, 250, 297, 316.
Saint-John Perse : 257n., 259.
Sandys : (v. Cope).
Saussure de : 91, 93, *130-133*, 144, 145, 149, 151, 152, *155-171*, 174, 186, 187, 223, 225, 227, 235, 363.
Schelling : 313-314.
Searle : 94n., 97n., 276, 377, 378, 384n.
Sebeok : (v. Osgood).
Shelley : 104.
Shibles : 401n.
Spinoza : 317.
Stanford : 258, 321.
Stern : 132, 142.
Stevens : 128.
Strawson : 92, 93, 94, 95, 135n., 167-168, 276, 377, 378.
Taylor (Jeremy) : 126n.
Thomas (saint) : 324, *344-356*.
Todorov : 177, 178n., 180, *187-188*, 191, 286, 287.
Toulmin : 304, 306.
Trier : 135, 144n., 162, 175.
Troubetzkoy : 144, 174.
Turbayne : 115, 217, 250, 297, *316-320*, 371n., 388.
Ullmann : 9, 133, *142-171*.
Urban : 150n.
Uspensky : 228.
Valéry : 176, 192, 246n., 283.
Verlaine : 196.
Vinsauf : 136, 137n., 139, 260.
Vuillemin : *329-334*, *340-342*, 351n.
Warren : (v. Wellek).
Wartelle : 19n., 46.
Wellek : 266.
Wheelwright : 108, 247, 307, *314-316*, 320, 388.
Whitehead : 102.
Whorf : 385n.
Winsatt : 265, 266, 283.
Winckler : 136.
Wittgenstein : 10, 83, 103, 146, 159, 165, 166, 263, *265*, 266, 268, *269*, 276, 296, *324*, 331n., 375, 398.
Wolfson : 345n.
Wundt : 136, 142, 151.

Table

Préface 7

Ire ÉTUDE

Entre rhétorique et poétique : Aristote

1. Le dédoublement de la rhétorique et de la poétique. 13
2. Le noyau commun à la poétique et à la rhétorique : « l'épiphore du nom » 19
3. Une énigme : métaphore et comparaison (éikôn) . . 34
4. Le lieu « rhétorique » de la *lexis* 40
5. Le lieu « poétique » de la *lexis* 51

IIe ÉTUDE

Le déclin de la rhétorique : la tropologie

1. Le « modèle » rhétorique de la tropologie 63
2. Fontanier : le primat de l'idée et du mot 68
3. Trope et figure 71
4. Métonymie, synecdoque, métaphore 76
5. La famille de la métaphore 81
6. Métaphore forcée et métaphore d'invention 84

IIIe ÉTUDE

La métaphore et la sémantique du discours

1. Le débat entre sémantique et sémiotique 88
2. Sémantique et rhétorique de la métaphore. 100
3. Grammaire logique et sémantique 109
4. Critique littéraire et sémantique. 116

IVe ÉTUDE

La métaphore et la sémantique du mot

1. Monisme du signe et primat du mot 129
2. Logique et linguistique de la dénomination 134
3. La métaphore comme « changement de sens » . . 142
4. La métaphore et les postulats saussuriens 155
5. Le jeu du sens : entre la phrase et le mot 161

Ve ÉTUDE

La métaphore et la nouvelle rhétorique

1. Écart et degré rhétorique zéro 177
2. L'espace de la figure 184
3. Écart et réduction d'écart 191
4. Le fonctionnement des figures : l'analyse « sémique ». 200

VIe ÉTUDE

Le travail de la ressemblance

1. Substitution et ressemblance 121
2. Le moment « iconique » de la métaphore. 238
3. Le procès fait à la ressemblance 242
4. Plaidoyer pour la ressemblance. 245
5. Psycho-linguistique de la métaphore. 254
6. Icône et image 262

VIIe ÉTUDE

Métaphore et référence

1. Les postulats de la référence. 273
2. Plaidoyer contre la référence 279
3. Une théorie de la dénotation généralisée 288
4. Modèle et métaphore 302
5. Vers le concept de « vérité métaphorique » 310

VIIIe ÉTUDE

Métaphore et discours philosophique

1. La métaphore et l'équivocité de l'être : Aristote . . 325
2. La métaphore et l'*analogia entis :* l'onto-théologie . 344
3. Méta-phorique et méta-physique 356
4. L'intersection des sphères de discours. 374
5. Explicitation ontologique du postulat de la référence. 384

Auteurs cités 401

IMPRIMERIE BUSSIÈRE À SAINT-AMAND (10-85)
D.L. 2e TRIM. 1975. N° 3585-4 (2681).